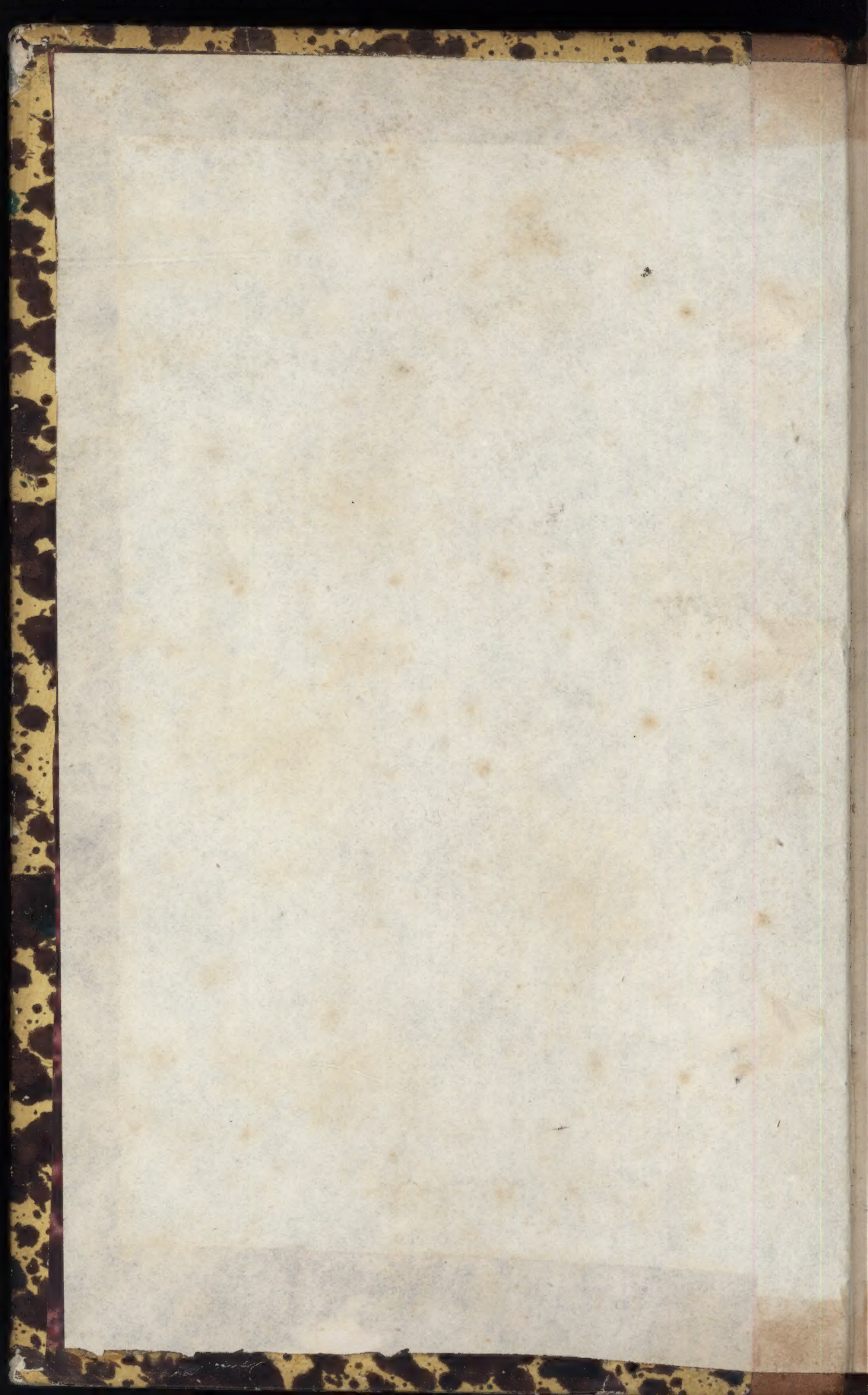




LA VOIX

DE NOTRE-DAME

DE CHARTRES,

Journal religieux dédié à la Vierge de la Crypte.



Notre-Dame de Sous-Terre.

[illegible] PROSPECTUS. [illegible]

Sommaire. — [illegible] publication. — [illegible] — [illegible] historiques et religieuses sur Notre-Dame [illegible] [illegible]

32

LA VOIX
DE NOTRE-DAME
DE CHARTRES,
Journal religieux dédié à la Vierge de la Crypte.

Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis : Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

(*S. Paul aux Gal.*, c. IV., 19.)



J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident : on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde.

(*Disc. de Mgr l'Év. de Poitiers*, 31 *mai* 1855.)

Notre-Dame de Sous-Terre.

1re Livraison. PROSPECTUS.) Janvier 1857.

SOMMAIRE. — Objet de cette publication. — Dédicace. — Entretiens archéologiques, historiques et religieux sur Notre-Dame de Chartres. Introduction. — Avis. — Causerie : D'où vient le succès d'une entreprise?

OBJET ET CONDITIONS.

La Voix de Notre-Dame de Chartres, journal religieux, dédié à la Vierge de la Crypte, *Virgini pariturœ*, fait connaître le bien qui s'est fait jusqu'ici, le bien qui se fait actuellement, le bien qu'on pourrait faire encore à Chartres, dans le Diocèse ou même ailleurs, avec le secours et sous les auspices de Notre-Dame de Chartres.

La Voix de Notre-Dame de Chartres paraît au moins une fois le mois, par livraisons de seize pages in-8°, au jour que nous jugeons le plus opportun.

Chaque Livraison renferme pour l'ordinaire un ou plusieurs entretiens archéologiques, historiques et religieux sur notre belle Cathédrale.

Nous donnons les nouvelles du Diocèse qui peuvent intéresser le clergé et les fidèles.

Chaque livraison se vend 25 c., et par la poste 30 c.

Le Prix de l'Abonnement est de 3 fr. pour treize livraisons, au lieu de douze, que l'année soit ou non révolue. Nous avons cru devoir modifier ainsi, dans l'intérêt de nos abonnés, les conditions que nous avions d'abord annoncées.

Les demandes d'abonnement, les nouvelles, etc., doivent être adressées à M. l'Abbé Ychard, rue des Lisses, 1, à Chartres.

Le prix de l'abonnement doit être payé d'avance, soit par un mandat sur la poste, soit par toute autre voie qui paraîtra facile.

Les bénéfices qu'on pourra réaliser seront exclusivement employés à la restauration ou à l'embellissement de l'église souterraine de Notre-Dame de Chartres.

Chartres, imprimerie de Garnier.

DÉDICACE

A NOTRE-DAME DE CHARTRES,

Virgini pariturœ.

Sainte Mère de Dieu et des hommes, vous que nos pères invoquaient avec tant d'amour comme leur *bonne Dame* et leur chère Souveraine, vous voyez en ce moment à vos pieds les plus petits et les derniers de vos enfants. Le cœur ému au souvenir de vos bontés maternelles, et les yeux baignés des larmes de la reconnaissance, nous venons vous supplier d'agréer, en retour de vos immenses bienfaits, nos très-humbles services. Vous le savez, Vierge sainte, notre désir le plus ardent serait d'aller raconter partout la gloire de votre nom et célébrer vos louanges dans les assemblées chrétiennes ; mais attachés par la volonté divine à la garde d'un petit troupeau qui réclame toute notre sollicitude, nous avons dû jusqu'ici nous borner à former des vœux pour des frères bien aimés qui n'ont pas comme nous le bonheur d'habiter votre maison chérie. Cependant notre amour pour vous et pour eux nous presse de plus en plus chaque jour, et voici le dessein qu'il nous inspire. Cachés dans le secret de votre sanctuaire, tour-à-tour à l'ombre de votre manteau sacré qui nous protége, au pied de cette colonne du haut de laquelle vous versez des bénédictions si abondantes, au fond de cette grotte sainte et sur les bords de cette source mystérieuse d'où jaillissent tant de grâces de salut, nous entendons à toute heure du jour les accents de votre voix si douce qui charme délicieusement nos oreilles et fait palpiter nos cœurs. Eh bien ! tendre Mère, nous voulons recueillir les précieux enseignements, les touchantes leçons de cette parole mille fois bénie; nous les confierons à la feuille légère et nous lui dirons : Heureuse messagère de la Reine des

cieux, va, porte aux quatre vents du ciel le nom, la gloire et les bienfaits de cette Mère incomparable ; éveille au cœur de ses enfants la charité qui languit, et la foi qui sommeille; raconte à son peuple ce qu'elle entreprend pour lui chaque jour, fais voir aux malades qu'Elle peut les guérir, aux pauvres qu'Elle les aime, aux pécheurs qu'Elle est leur refuge, à tous qu'ils trouveront dans son cœur maternel un asile toujours sûr.

Sainte Dame de Chartres, tels sont en ce moment nos vœux, nos projets et nos espérances. Confiants en votre amour, encouragés par la parole bienveillante et les bénédictions paternelles de Celui qui tient auprès de nous la place de votre Fils, nous réunirons nos faibles efforts et nos humbles prières pour hâter de plus en plus le moment heureux de cet enfantement si désiré par lequel vous devez plus que jamais produire Jésus-Christ dans les âmes, *Virgini pariturœ.*

Que si, par un effet de notre indignité personnelle, le succès ne répond pas à nos désirs, faites du moins, ô notre auguste Mère, que votre gloire n'en souffre aucune atteinte. Que nous importent à nous les déceptions et les mécomptes ? Frappez, humiliez, abaissez les derniers de vos enfants jusqu'au centre de la terre, si c'est votre bon plaisir. Pourvu que vous régniez, ô notre Souveraine, quoi qu'il nous arrive de fâcheux ou d'amer, rien, nous l'espérons de votre protection miséricordieuse, rien ne saurait jamais affaiblir en nous les sentiments de la vénération très-profonde, de l'affection toute filiale et du dévouement sans borne avec lesquels nous sommes, à la vie, à la mort, pour le temps et pour l'éternité,

Vos très-indignes mais fidèles serviteurs.

Au nom des rédacteurs :

L'abbé YCHARD.

ENTRETIENS

ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX

SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

INTRODUCTION.

Lorsqu'on interroge du regard et de la pensée un monument quelconque, il peut être envisagé sous divers aspects et captiver différemment l'attention du spectateur. Un édifice, surtout un édifice religieux, auquel l'art, l'histoire et la foi donnent un triple cachet de beauté, de grandeur et de vénération; c'est un œuvre matériel, c'est un livre, c'est un sanctuaire; il parle aux sens, à l'esprit et au cœur; l'œil s'y repose avec jouissance, l'âme s'y rassasie de l'étude du passé et de la contemplation des choses célestes.

Mais chacun a sa manière d'observer; tous n'embrasseront pas sous ces trois faces la basilique chrétienne.

Les uns, amateurs du beau, enthousiastes admirateurs de la forme, promèneront leur regard avide sur tout ce que le génie humain a pu créer de merveilleux avec son compas, son ciseau et ses pinceaux. La beauté extérieure, les lignes, les contours, les images absorberont tout ce que leur âme a d'épanchements, tout ce que leurs sens éprouvent d'émotions en face d'un chef-d'œuvre.

Les autres, peu doués de ce sentiment du beau, mais chercheurs passionnés de toutes les vieilles aventures, de tous les récits naïfs, de tous les faits remarquables ensevelis dans le mystère du passé, sommeillant dans les casiers des bibliothèques ou retentissant encore aux oreilles des peuples, rechercheront dans un monument tous les débris épars des légendes et des traditions antiques. Ils examineront scrupuleusement toutes les saillies, scruteront toutes les profondeurs de l'architecture pour y lire, pour y pénétrer, pour y compulser des événements. Il faudra que ce livre leur ouvre toutes ses pages, leur retrace tous ses caractères; il faudra que toute sculpture, tout ornement, toute pierre les instruise et les fasse revivre avec les morts de tous les siècles. Ils iront même poursuivre aux alentours leurs investigations dans tout ce qui peut se lier à l'édifice par quelque chaînon de l'histoire.

Il est une classe, et c'est la plus nombreuse, pour qui le temple sacré n'a d'autre charme que celui de la piété, d'autre voix que celle de la religion. Ceux-là mettront rarement leur âme en contact

cette pétrification de tout un monde, et laisseront volontiers à d'autres le soin de demander en passant à ces effigies leur nom, le motif de leur présence et la place qu'elles occupent dans les annales de l'Eglise ou de la nation. Pour eux, la cathédrale gothique c'est un sanctuaire vénéré, c'est l'asile du repos offert au pélerin fatigué d'ici-bas, c'est le séjour de la foi, de l'espérance et de l'amour. Ils iront y contempler, mais des beautés invisibles; ils iront y méditer, mais une histoire qu'ils savent par cœur; ils iront y puiser les consolations de la prière; et leur âme prendra sur l'aile de l'espérance un facile essor vers le Ciel, comme ces sveltes colonnes groupées en faisceau au corps des robustes piliers, mais sans les suivre même instinctivement du regard; elle percera de ses désirs ces voûtes élancées, mais sans s'arrêter au réseau de leurs grâcieuses nervures. Le sanctuaire n'aura pour eux qu'un attrait surnaturel, et, comme David, ils soupireront après les autels du Dieu des vertus : *Altaria tua, Domine virtutum!*

Voilà donc trois points de vue sous lesquels la basilique chrétienne nous représente sa noble et religieuse perspective, et trois moyens de se mettre en rapport avec elle. Or, que vous soyez l'artiste qui admire ou l'historien qui étudie ou le fidèle qui va prier, l'édifice incomparable dont nous espérons vous entretenir, Notre-Dame de Chartres, répond à tous les instincts, à tous les goûts, à tous les besoins de l'esprit et du cœur. C'est un de ces rares monuments dus à la conception hardie, au génie inventif, à la foi généreuse du Moyen-Age, qui ne renferment pas seulement des beautés, mais résument presque toutes les beautés imaginables, qui ne rappellent pas seulement quelques souvenirs, mais qui, bâtis, conservés et défendus par un peuple entier, sont comme le recueil gigantesque de son histoire, qui enfin, outre les consolations ordinaires de la religion, renferment un élément de piété difficile à définir : ce respect filial pour nos pères, confondu avec une vénération touchante pour Celle que les nations appellent Bienheureuse.

Sous ce triple rapport, Notre-Dame de Chartres peut occuper le premier rang; des savants et des écrivains distingués n'ont pas hésité à lui assigner cette glorieuse préférence.

C'est encore là que l'artiste vient retremper son ciseau en présence de la statuaire du XIIIe siècle. C'est là encore aujourd'hui même, qu'une nation voisine envoie ses architectes et ses dessinateurs pour copier ce qu'il n'est plus donné à l'homme de créer.

Quelle autre cathédrale que celle de Chartres a pour couronnement deux flèches aussi grandioses et aussi riches d'architecture, et pour base, entre les massifs énormes de ses fondations, une crypte jadis si célèbre ? Quelle autre a pour ceinture une zône si variée, si resplendissante, d'immenses verrières, et pour vêtement une simplicité si majestueuse ? Quelle autre enfin peut se glorifier de ce double porche latéral où toute pierre est une statue, un symbole, une parure, où se ranime et respire le peuple d'Israël et le peuple de Jésus mêlé au cortége des anges ?

Notre-Dame de Chartres est aussi un livre immortel, livre ouvert à tous les regards, où tous les âges et toutes les conditions peuvent aller s'instruire des vérités religieuses et de la morale des saints. Autrefois c'était le seul livre du peuple, c'était son catéchisme, son code de lois, ses annales publiques. Il voyait se dessiner sur la pierre ou reluire sur les vitraux les enseignements de la chaire catholique. Ces scènes évangéliques, ces grands drames futurs que la foi nous annonce, écrits avec le granit ou avec les diamants, frappaient vivement ses yeux et s'imprimaient énergiquement dans son âme.

L'imprimerie a complétement détruit ce premier système d'instruction et d'éducation populaire. Mais si elle rend plus facile et plus rapide le développement des connaissances intellectuelles et morales, elle ne les dépose trop souvent qu'à la superficie de l'âme, au lieu d'en pénétrer, d'en imbiber l'âme toute entière. La prodigieuse invention du XVe siècle, tout en faisant faire un pas de géant à l'esprit humain, lui a ouvert un abîme profond ; tout en lui prêtant des armes nouvelles pour la propagation de la vérité, lui en a distribué un nombre effrayant pour la cause de l'erreur et des passions. Nous savons aujourd'hui quels perfides appâts les incalculables produits de la presse offrent au goût des innombrables lecteurs, et comme ces intelligentes machines vomissent d'appétissantes frivolités aux dépens de la vérité dédaignée.

Quoi qu'il en soit, le livre imprimé n'est point la mort du livre sculpté. Il faut bien que l'esprit se crée des images pour saisir ce qu'il pense ; et quand il les voit reproduites sous ses yeux, il est exempt d'un travail pénible, son œil vient au secours de sa mémoire. C'est précisément ce besoin de voir ses pensées qui a provoqué dans notre siècle un retour sensible à la reproduction des figures. Ce besoin croissant en proportion de la multiplicité des livres, les modernes qui trouvent désormais inutile la sta-

tuaire du Moyen-Age, ont pourtant encore enchéri sur les coutumes anciennes, mais avec moins d'efforts et de génie peut-être. Aujourd'hui on ne donne plus aux églises le langage des siècles et celui de l'éternité; mais voici qu'on illustre les livres. Toute production de la pensée humaine aura son *illustration*. Le roman sera peuplé d'images, et si le lecteur est trop modeste pour s'en faire une idée assez saillante, le burin s'ingéniera à les lui retracer sans voiles. Autrefois le livre était de pierre et l'illustration sculptée en pierre; aujourd'hui, c'est moins long et moins difficile, le livre est de papier et l'illustration est sur papier. Le burin même ne suffit plus aux exigences de l'imagination; c'est encore trop long et trop difficile de sillonner le bois ou le métal avec le ciselet d'acier : la chimie, dans son laboratoire, rêvera, analysera, combinera les substances, et bientôt, avec un peu d'iode et de brome, elle commandera aux images d'adhérer fidèlement en un clin-d'œil à la feuille disposée à les recevoir. Ainsi le mode seul est changé, l'usage reste toujours le même. L'iconographie chrétienne conserve donc toujours sa raison d'être, et aujourd'hui comme autrefois, il est utile de lire dans l'imagerie religieuse tout autant que dans les livres illustrés.

Or il n'y a guère de cathédrales qui renferment une théologie aussi complète, une histoire sainte aussi monumentale, un recueil de légendes aussi varié, un nombre aussi prodigieux de statues et d'images que Notre-Dame de Chartres. C'est toute une suite de générations qui semble revivre sur les flancs brunis et dans l'enceinte de cette vaste église. Indépendamment de cette histoire biblique se ranimant sur la pierre ou étincelant à travers le riche coloris de ses vitraux, elle est encore la seule de son époque qui rappelle le plus de faits mémorables passés dans le domaine de notre histoire nationale. Les plus grands événements religieux et politiques viennent y aboutir comme à un point central où règne une puissance mystérieuse. Aux pages les plus illustres de notre histoire, il faudrait écrire sur le frontispice : Notre-Dame de Chartres ! tant elle a bien veillé à la défense de sa ville et par suite de la France entière, contre les plus terribles ennemis de la civilisation, de l'indépendance et de la foi.

N'est-ce pas aux pieds de Notre-Dame de Chartres qu'est venu se briser ce torrent dévastateur accouru des confins de la Norwège pour envahir notre royaume et le replonger dans la barbarie ? Et lorsqu'une nation longtemps rivale commençait sur notre

territoir ses essais d'empiétements, n'est-ce pas en présence de Notre-Dame de Chartres qu'elle a vu s'évanouir ses prétentions trop belliqueuses? Et lorsque l'hérésie s'arme à plusieurs reprises pour nous soumettre à son joug, n'est-ce pas encore sous les murs tutélaires de Chartres qu'elle vient émousser ses traits contre le rempart de la vérité? Au Xe siècle, Rollon vaincu s'enfuit de Chartres, Rollon reçoit le baptême, et la France reste civilisée. Au XIVe siècle, Edouard, roi d'Angleterre, se trouve terrassé devant Chartres par la puissance d'en haut, il retourne à son île, et la France conserve sa nationalité. Deux siècles plus tard, Louis, prince de Condé, ce chef indomptable du parti calviniste, échoue à son tour devant l'invincible Tutèle de la vieille cité chartraine. Après lui, Henri de Navarre, héritier de la même erreur, assiége la ville, qui lui ouvre ses portes; mais ce n'est point un triomphe pour l'hérésie, et bientôt c'est à Chartres même que Henri IV, roi très-chrétien, est sacré par la main de l'Eglise : son front est pur de la tache hérétique pour ceindre la couronne de France, et la France restera catholique.

Que dirai-je de Notre-Dame de Chartres au point de vue religieux? A-t-il existé sur la terre un sanctuaire plus célèbre par son pélerinage? Y a-t-il un point de la catholicité vers lequel soient accourus tant de souverains, tant de princes, tant de seigneurs et tant de peuple? On se demande, en présence de ces faits, la raison de cette force d'attraction vers ce centre de la dévotion populaire. Sans doute il y a ici quelque chose de grand qui vous exalte, quelque chose de puissant qui vous subjugue, ce quelque chose qui faisait dire à Napoléon-le-Grand, à son entrée à Notre-Dame : « Un athée serait mal à l'aise ici! » Cette majesté de l'édéfice, ces dimensions de son architecture, cette lumière à demi-voilée qui s'y répand comme une teinte de la nuée mystérieuse où se cachait la Divinité, ce murmure sacré de l'âme en prière qui n'expire jamais sous ces voûtes ogivales, tout ce qu'on aime enfin, tout ce qu'on vante à Notre-Dame, inspire la foi, provoque la prière, agrandit l'âme et fait vibrer le cœur.

Mais il existe ici un autre prestige que celui des lignes architecturales et de ce clair obscur où se noient dans un lointain indéfini les autels, les piliers et les ogives. Il y a au fond de tout cela une pensée qui captive, une conviction qui entraîne, une secrète puissance qui agit sur l'âme des populations. Vous en cherchez le principe? regardez. Voyez-vous cette foule recueillie qui

va et vient sans interruption depuis tant de siècles sous ces longues nefs silencieuses? Où va-t-elle? Après le culte rendu à la divinité, elle va se prosterner devant une image de Marie appelée la Vierge-Noire-du-Pilier. Récemment encore n'avez-vous pas vu tout un peuple accourir, se presser, s'agglomérer, pour entrer avec un frémissement religieux et une joie triomphante, dans l'église souterraine de Notre-Dame, semblable à un fleuve grossi de tous les affluents descendus des côteaux voisins, et qui se précipite dans un lit nouvellement creusé dont on a rompu les digues? Où allait ce torrent de peuple? Il allait revoir ce lieu sacré où ses pères vénéraient la statue druidique, l'image de la Vierge qui devait enfanter l'Homme-Dieu, *Virgini pariturœ.* Il y a donc, au sein même de ce sanctuaire un fondement de dévotion impérissable pour la divine Mère de Dieu.

Et puis la religion des souvenirs n'est-elle pour rien dans cette manifestation expansive des âmes chrétiennes en face du trône de Marie? C'est là qu'ont prié nos pères!... Quel sens profond dans ces quelques mots! Devant cette Notre-Dame-du-Pilier ou cette Notre-Dame-de-*Soubs-terre*, que de générations ont passé, que de fronts se sont inclinés, fronts chargés d'une couronne ou chargés du poids des labeurs! Cet instinct secret qui attire ici le peuple, ce nœud invisible qui l'enchaîne et l'incorpore, pour ainsi dire, à l'édifice lui-même, c'est l'instinct et le nœud de la famille, et cette famille des générations ne meurt point. Une conviction aussi forte que sa foi passe d'âge en âge comme un pieux héritage: c'est que là où ses ancêtres ont prié, ils n'ont jamais prié en vain; c'est que aux pieds de cette antique Madone, on trouve un baume pour toutes les blessures, une consolation pour toutes les douleurs, un remède pour tous les maux, un pardon pour tous les repentirs. C'est là un sentiment inné, vivace dans le cœur des peuples et qui triomphe des révolutions et des vicissitudes humaines.

Mais je n'ai point dit encore quel est ce principe fondamental de dévotion qui a donné au sanctuaire de Chartres une popularité si universelle. Pourquoi en effet Notre-Dame ici plutôt que là? Notre-Dame-la-Vierge, comme disaient nos bons aïeux, n'est-elle pas partout la même; aussi douce, aussi miséricordieuse, aussi puissante? Oui, certes, et nous ne voulons lui ravir ailleurs aucun de ces titres. Mais dans toute famille, il y a presque toujours des enfants privilégiés; et dans la grande famille chrétienne, les descendants des Carnutes l'ont été, disons-le modestement, un peu

plus que les autres. Plus que tous les autres, je n'en cherche pas la cause, ils ont hérité de leur mère. Elle leur a légué, par la main des saints et des rois, un vêtement précieux : *Sancta Camisia*, la Sainte Chemise ou le voile qui a enveloppé son corps virginal. Cette relique sacrée a toujours été leur secours dans les fléaux, leur labarum dans les combats; elle a toujours fait l'objet de leur tendre piété et la source de leur gloire nationale.

Et la crypte, cette œuvre de l'immortel Fulbert, où se révèlent tant de souvenirs, si étincelante autrefois de richesses sans nombre, cette crypte profanée aux jours néfastes de notre histoire par une dévastation sacrilége, mais dont la restauration illustrera à jamais l'épiscopat de notre pieux et zélé pontife; cette crypte qui, par sa grotte druidique et son image de la Vierge-Mère, se rattache au temps des prophéties, où mille *ex-voto* appendus en guirlandes à ses murs, attestaient mille prodiges et la reconnaissance de mille pélerins venus des quatre coins du globe, n'est-elle pas aussi la base de cette dévotion populaire, comme elle est la base du colossal monument? Elle n'y est plus, la statue *Virgini pariturœ;* un feu sinistre allumé par un tison d'enfer l'a réduite en cendres; mais bientôt une copie fidèle viendra remplir le vide immense fait à l'église souterraine et à la piété des peuples par les fureurs révolutionnaires. Au silence d'un demi-siècle succéderont des cris de joie dont l'écho retentira jusqu'aux plages les plus lointaines; et lorsque le sanctuaire miraculeux aura ouvert son enceinte à tous les pélerins de la chrétienté, que ses chapelles auront revêtu leur belle ornementation romane, que l'éclat des cierges et des lampes d'or en chasseront désormais les ténèbres, c'est alors que *Notre-Dame de Chartres redeviendra le centre de la dévotion à Marie en Occident et qu'on y affluera de tous les points du monde.*

Voilà donc les trois titres que Notre-Dame de Chartres offre à notre admiration, à notre intérêt et à nos hommages. Ce sont les trois grandes Voix qu'elle lance à travers le monde, sa voix artistique, sa voix historique et sa voix religieuse; et ces trois voix harmonisées ensemble forment un concert si imposant, si vibrant et si suave, qu'il n'y a pas d'oreille humaine qui ne puisse en écouter les accents. Il nous a semblé qu'un monument de cette importance méritait une attention particulière à cette époque, qui serait mieux que toute autre appelée du nom de *Renaissance*, et que, envisagée sous ce triple aspect, elle attirerait bien des regards et bien des sympathies.

C'est ce qui nous a décidé à consacrer à l'étude artistique, historique et religieuse de cette église, notre temps, nos sueurs et toute la sève de notre âme.

Mais loin de nous la méthode des romanciers !... Ce n'est point en enchaînant à une description l'intrigue passionnée d'un roman qu'on doit peindre ces merveilles enfantées par le génie de nos pères. Quand on suit à travers les mille beautés artistiques d'une cathédrale, le fil séduisant d'une narration mensongère et toutes les phases croissantes d'une passion hideuse, on n'a pas l'œil assez sain pour contempler la pierre qui prie, ni l'âme assez pure pour demander à l'antique sanctuaire une pensée qui console. Non, non, il ne faut pas souiller de l'attouchement du vice et de l'empreinte d'une funeste doctrine un temple divin tout tressaillant encore de la foi et de la piété de nos ancêtres; il ne faut pas faire retentir le blasphême ou fumer l'encens de la volupté parmi les chants sacrés de Sion et l'encens de l'amour divin. Nous ne voulons pas enfin, comme on l'a déjà fait, inscrire le nom vénéré de Notre-Dame en tête d'un roman.

Nous avons d'autres intentions plus nobles et plus dignes de notre mission. Timides ouvriers d'une œuvre déjà entreprise, nous ne faisons que suivre la carrière où nous emporte l'élan sublime de notre époque. Nous ne faisons qu'ouvrir à la dévotion renaissante des peuples les portes d'une basilique incomparable où Marie doit reprendre un empire légitime sur le monde. Et nous espérons, sous la double égide qui nous protége, le saint Vêtement et la statue druidique, nous mêler avec quelque chance de succès à cette belle phalange des apôtres de Marie, pour raviver son culte et régénérer son peuple.

C'est un fait qui devient de plus en plus palpable, qu'un double zèle s'empare de notre siècle vieilli, pour le rajeunir, et y faire circuler la sève vigoureuse de nos pères. D'un côté, on scrute avidement dans la nuit du passé, pour arracher à l'oubli les monuments et les témoignages de l'histoire, capables de relever le culte et la gloire de Marie. De l'autre, on restaure avec empressement les églises du Moyen-Age dédiées à Notre-Dame, on lui en bâtit de nouvelles, on lui érige partout des statues, et bientôt *Notre-Dame de France* dominera en Souveraine, sur le rocher du Puy, tout son peuple bien-aimé.

Si, à côté de tous les progrès matériels, le progrès religieux est possible encore; si, au lieu de se combattre, ils en viennent à se donner la main, pour élever une grande nation à l'apogée de sa

gloire, ces deux faits sont les avant-coureurs d'une ère nouvelle, ce beau mouvement nous présage une conquête future de la foi chrétienne sur les doctrines du siècle. Car il est à remarquer que les âges les plus catholiques et ceux qui ont produit le plus de merveilles, sont les âges où le zèle pour la gloire de Marie fut le plus ardent. Voyez, par exemple, ce qu'a fait le XIIIe siècle. Il semble que Dieu veuille récompenser les peuples de leur dévotion à sa divine Mère, et verser sur eux une mesure de bénédictions proportionnée à son culte sur la terre.

Or cette dernière moitié du XIXe siècle se trouve inaugurée par une grande apparition de Marie dont la réalité ne laisse plus aucun doute dans les esprits, et aussi par un triomphe éclatant de la Vierge sans tache. Elle est venue poser son pied béni sur les confins de la France; et naguère la voix du Prince des pasteurs l'a préconisée *Immaculée*, du sein de la ville éternelle, et tout l'univers a répondu : Je crois. Dès-lors c'est un échange continuel d'honneurs incomparables d'une part et de faveurs insignes de l'autre. Non, ce n'est pas en vain que la France célébrera les gloires de Marie, et que Marie bénira la France.

L'Abbé Hénault.

AVIS.

Désormais, sous le double titre de : *Chronique diocésaine* et d'*Annonces religieuses*, nous ferons, dans chaque livraison, le récit des faits qui auront eu lieu depuis la livraison précédente; et nous donnerons avis, autant que la discrétion pourra nous le permettre, de tout ce que nous pourrons connaître à l'avance d'événements capables d'intéresser nos lecteurs, tels que fêtes religieuses, sermons de charité, tirages de loteries, etc.

La chronique du mois de janvier paraîtra dans les premiers jours de février.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous pourrons leur offrir, d'après l'autorisation qui nous a été gracieusement accordée, la magnifique oraison funèbre de Monseigneur Clausel de Montals, prononcée par Monseigneur l'évêque de Poitiers, et l'excellente notice biographique, composée à la mémoire de notre illustre et vénéré défunt, par M. l'abbé Brière, curé de la Cathédrale.

Si l'on joint à ces monuments précieux, élevés par le talent et la piété filiale, *la Vie de Monseigneur Clausel de Montals*, éditée par M. Leloup, libraire, on pourra se faire une idée assez complète de l'éminent Prélat qui, pendant près de trente années, a si dignement occupé le siége épiscopal de Chartres, et fixé sur lui les regards de l'Eglise entière.

CAUSERIE:

D'où vient le succès d'une entreprise?

Les entreprises les plus humbles à leur début et les plus dénuées d'espérance, sont souvent les plus solides et les plus riches d'avenir, quand elles ont pour fin la gloire de Dieu. S'il était permis de comparer les petites choses aux grandes, d'après le dicton classique, je pourrais citer beaucoup d'exemples et trancher hardiment dans la phrase, pour démontrer que l'impossible n'est pas français ou plutôt n'est pas catholique, lorsqu'il s'agit d'une bonne œuvre, et surtout d'une œuvre qui, avant de se montrer au public, est déjà sanctionnée par l'approbation de l'autorité supérieure. Car au bout de tout cela on voit toujours venir tout doucement le doigt de Dieu : *suaviter*. Il est si facile au *Créateur* de faire beaucoup de choses avec rien ou presque rien ! L'homme fort de sa propre puissance, peut quelquefois opérer des prodiges qui étonnent ; mais l'homme fort de sa propre faiblesse et de la puissance divine, parviendra à des résultats plus surprenants encore, puisqu'à défaut des ressources humaines, il s'appuie sur le bras de Dieu : *fortiter*. C'est le cas de citer saint Paul : *cum infirmor, tunc potens sum; lorsque je sens ma faiblesse, c'est alors que je suis fort.*

Nous n'avons pas la prétention de penser que notre œuvre soit du nombre de celles dont on parle haut ; qu'on en parle bas d'abord, tout bas : le monde a l'oreille fine. Mais c'est pour le moins une œuvre destinée à procurer quelque gloire à Marie et quelque bien aux âmes. Le nom seul de NOTRE-DAME figure à la tête de cette feuille, et la Sainte-Vierge est bien près du Tout-Puissant ; nous ne serions donc point du tout surpris que Dieu mît la main à cette entreprise, ne serait-ce que pour plaire à sa glorieuse Mère. Nous y comptons même fortement. Sans ce doigt divin, notre feuille ne serait pas née viable. C'est le premier et le plus solide fondement de nos espérances.

Mais ce proverbe si populaire : *Rien sans argent*, est vrai encore aujourd'hui, comme il l'était hier et comme il le sera toujours. Dans ce siècle de progrès il a acquis une vogue universelle ; car on ne *progresse* pas seulement avec de l'esprit, des *lumières;* on *progresse* beaucoup plus, je trouve, avec des écus. Ce brillant métal est devenu plus que jamais le mobile de toutes les entreprises, le passe-port de toutes les positions, le *sine qua non* ou, pour le français, la condition indispensable du succès dans la plus modeste des industries. Impossible d'obtenir du public aujourd'hui un seul brin de crédit, si l'on n'a préalablement tâté le pouls à votre bourse, ou couvé de l'œil un bon coin de terre, ou mesuré de la cave aux combles tous les étages de votre maison. Et ce n'est point trop mal avisé. Les hommes positifs qui pèsent, qui calculent, qui ne connaissent pour base de toute chose que les chiffres, vous ont donc cette maxime en réserve pour toutes les bonnes circonstances où ils pourront la placer : *rien sans argent.* — Quelle belle occasion d'en faire usage à la première apparition de cette feuille ! — A cheval sur ce principe . ils ne peuvent s'imaginer que l'ou puisse commencer quelque chose avec *néant* et bâtir sur le vide. — Nous sommes du même avis. — Ils vous parleront aussitôt d'association. Quel ingénieux système que celui des associations ! Aussi tout le monde y goûte. La mise en commun de quelques minuties réalise de suite une valeur ; avec ces premiers fonds, on se lance. — Nous sommes toujours d'accord. Mais tout cela n'est pas très-rassurant pour des associés qui n'ont à mettre en commun tout d'abord que le chiffre *zéro ;* c'est un chiffre *rond*, mais qui ne pèse pas lourd.

Voici donc notre second moyen de succès, et nous y avons beaucoup de confiance.

Lorsque le nombre d'associés n'est pas suffisant pour le but qu'on se propose, on en recueille un plus grand nombre. Or, notre œuvre n'est en réalité qu'une généreuse association en faveur de cette crypte vénérée, où nos pères ont répandu tant de sueurs pour la construire, tant de prières pour y perpétuer le culte de la Sainte-Vierge ; en faveur surtout du bien intellectuel et moral que nous voulons opérer par Marie. Vous ne pouvez donc nous refuser votre sympathique concours. Ce n'est point pour nous que nous travaillons. L'obole de votre main ne s'attachera point à la nôtre. Elle ira tout droit, sans détours, je dirais presque, naïvement, approprier et embellir l'église souterraine de

Notre-Dame, si pauvre encore au milieu de ses décombres. En propageant cette feuille, elle ira peut-être aussi approprier et embellir l'âme de quelque frère chez qui le cœur *fait des contes* à l'esprit. La modique somme que vous donnerez se posera, si vous le voulez, *devant* notre zéro (le placement d'un chiffre est une chose arbitraire); alors nous serons évidemment les derniers dans cette bonne œuvre; à vous en reviendra le mérite, puisque vous en aurez assuré le succès.

Le succès, en effet, dépend beaucoup moins de ceux qui entreprennent que de ceux qui protégent et qui encouragent. Vous le savez, de quoi serviraient les découvertes de l'industrie, les entreprises de l'art et du commerce, si le public n'y faisait un accueil favorable ? Que de bonnes choses ont échoué dès qu'elles ont vu le jour, que d'heureuses idées à peine écloses se sont évanouies, faute d'encouragements ! et même que de brevets d'invention dignes d'un meilleur sort ! Pour nous, si le génie nous manque, si les fonds nous manquent, et tout ce bagage de science et de phrases sonores qui prennent le public aux filets, nous avons une bonne cause à plaider en notre faveur, c'est l'utilité de notre œuvre et notre désintéressement. Vous vous y associerez donc. Surtout n'hésitez pas, c'est une *bonne œuvre;* ne jetez pas l'œil sur la bourse, elle se plaindrait peut-être de sa maigreur, en style de *ménage*. Mais pourquoi vous solliciter ? C'est une chose arrêtée dans le for intérieur de votre conscience.

Vous nous enverrez tout ce qui peut nous être utile (je ne parle pas de cette bagatelle : *trois francs !*), mais votre appui moral et intellectuel et celui de tous vos amis, vos conseils, vos lumières, votre plume, au besoin; et alors nous serons un peu plus forts et plus fiers que nous ne sommes pour le moment.

Cher lecteur, vous participerez à une œuvre de moralisation; votre nom se mêlera à ceux de vos ancêtres qui ont coopéré à la décoration de notre belle cathédrale; votre offrande ira se métamorphoser en pierre sculptée, en ornement symbolique, en riche peinture murale, et offrir pour vous dans le plus célèbre sanctuaire de Marie une immortelle prière.

L'abbé Hénault.

2e Numéro. Février 1857.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

NOS PREMIÈRES CONFIDENCES.

Je sors peu de chez moi, cher lecteur, je ne vois pas le monde, et cependant je sens plus que jamais le besoin de m'épancher et de faire quelques confidences. Puis-je mieux m'adresser qu'à vous ? Puisque vous voulez concourir à notre œuvre, il est juste que je vous fasse part, au moins dans une certaine mesure, des petits sujets de peine ou de consolation que je puis rencontrer sur ma route.

Plus tard, je vous raconterai peut-être l'histoire de notre journal, et, s'il prospère, comme je n'en doute pas, vous verrez à quoi tiennent les entreprises. Aujourd'hui, parlons seulement de notre position en face du public.

Les avis, vous le pensez bien, sont étrangement partagés. C'est l'ordinaire ; et l'on doit s'attendre à des jugements contradictoires sur sa personne et sur ses œuvres, dès qu'on s'avise de montrer le bout du nez ou de faire un pas dans la rue.

« Courage ! vous réussirez, » disent les uns ; « prenez garde, » disent les autres, « ne manquez pas votre coup ; la tâche est bien difficile. » La plupart s'abstiennent et attendent le moment favorable pour dire leur petit mot et prêter leur concours. C'est plus prudent, sans doute ; mais si tout le monde faisait de même, adieu les entreprises.

Toutefois, cher lecteur, nous n'avons pas lieu de nous plaindre. Nous comptions, il est vrai, sur le succès ; mais le succès a dépassé nos espérances ; du moins nous ne pensions pas qu'il dût être si rapide. Il nous est arrivé de plusieurs points du diocèse et même d'ailleurs des lettres fort encourageantes et qui nous ont fait beaucoup de bien. Qu'on nous pardonne cette faiblesse ; mais nous sommes sensibles, au-delà de ce que nous pouvons dire, à ces marques de confiance et d'intérêt qu'on nous accorde. Les suffrages de nos vénérés confrères nous sont surtout très-précieux. Que toutes les personnes qui ont fait si bon accueil à notre prospectus reçoivent donc ici l'expression de notre vive reconnaissance. Marie se chargera du reste : c'est son œuvre beaucoup plus que la nôtre.

ENTRETIENS
ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX
SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

ENTRETIEN PRÉLIMINAIRE.

C'est une chose très-importante que de bien préciser ce que l'on veut dire avant d'aborder un sujet quelconque, et d'indiquer nettement le plan que l'on embrasse, la méthode que l'on veut suivre et la forme pour laquelle on se détermine. Grâce à ces précautions, on évite bien des commentaires de toutes les couleurs et l'on donne moins de prise aux serres de la critique. Il est difficile de se soustraire à ses morsures ; mais nous savons aussi qu'une indulgence bienveillante sied bien aux esprits judicieux et aux âmes vertueuses. Nous attendons de ce côté un appui plus ferme que celui de l'expérience.

En nous accompagnant de la pensée dans le plan général que nous avons déjà tracé à vos yeux, vous avez pu vous étonner de la tâche que nous nous sommes imposée pour remplir ce cadre immense. Mais il se rencontre parfois dans la vie certains moments décisifs où les entreprises sont commandées par les cir-

constances, où les œuvres s'organisent pour ainsi dire d'elles-mêmes : il n'y a plus qu'à les diriger vers le but où elles tendent naturellement. Ajoutons, pour notre consolation, que l'initiative de ce projet ne vient pas de nous seuls, mais du Pontife vénéré que Marie s'est choisi pour opérer de grandes choses parmi nous.

En face du travail qui nous pèse désormais comme une tâche contractée avec le public et dont on ne voit pas le terme, il est donc à propos d'entrer dans quelques explications et de s'alléger son fardeau autant que possible, pour ne pas rester trop au-dessous de son sujet.

Ce que nous publierons sur Notre-Dame de Chartres, ce n'est point une description archéologique complète; ce n'est point une histoire détaillée de tous les faits qui se rattachent à ce sanctuaire; ce n'est point un traité minutieux sur son pélerinage, mais un mélange varié sur ces différentes matières. On a déjà doté le public érudit d'une excellente description archéologique, sauf quelques erreurs inévitables que nos frères en archéologie ne savent guére se pardonner entre eux, mais que nous pardonnons de bon cœur. On possède aussi l'histoire de notre vieille basilique, éparse sans doute parmi les ouvrages des chroniqueurs, mais dont quelque plume savante réunira peut-être un jour les débris, pour en former un monument plus digne de notre cathédrale et du pays dont elle fait l'orgueil. On a enfin placé un Manuel entre les mains des pélerins; mais quelques taches y font regretter les bonnes intentions et la piété de l'auteur.

Pour nous, voici la marche que nous suivrons dans tout le cours de ces Entretiens. Après un coup-d'œil général sur chaque partie de l'édifice, nous nous arrêterons aux détails les plus saillants, avec toute la conscience possible. Nous contemplerons une à une ces belles sculptures où s'est joué le ciseau de nos pères. Après cette halte d'archéologue devant un morceau d'art, où nous imiterons de notre mieux toutes les allures du connaisseur, nous prendrons notre essor à travers les régions de l'histoire, au point où nous conduira la représentation de l'objet mis en scène ou le souvenir qu'il rappelle, et comme tous les faits religieux ou politiques qui ont illustré cette église ont une connexion étroite avec la dévotion des siècles pour Notre-Dame, nous ferons de temps en temps une pause devant l'autel de Marie, pour y puiser quelque vive expression de notre reconnaissance à l'égard de la Dame de notre cité, et chanter à sa gloire l'hymne du pélerin.

C'est là un enchaînement d'observations, de recherches, d'impressions qui pourra peut-être jeter quelque intérêt sur ce travail en y semant des variétés sans nombre.

On conçoit alors que l'ordre s'établissant sur un point, ne peut exister sur un autre. Pour faire marcher de front la description et l'histoire, il faut faire nécessairement bien des allées et venues à travers les siècles. Mais que nous importent les excursions de la pensée ? L'esprit franchit aisément l'intervalle d'un siècle ou deux ; tandis que l'archéologue n'aime pas qu'on le transporte sans motif d'un endroit de l'édifice à l'autre. Quant au pélerin qui chemine avec amour vers le trône de la Vierge, n'a-t-il pas dans son âme un sentiment d'admiration pour tous les traits qui caractérisent la puissance et la bonté de sa mère ? et que lui font à lui les dates et l'ordre chronologique ? La voix de son cœur ne répond-t-elle pas à tous les échos du passé ? Ce serait sans doute plus catégorique de traiter chaque chose alternativement. Mais *l'ennui naquit un jour de l'uniformité,* et cet enfant à triste mine n'a jamais renié sa mère ; ils se tiennent par la main. Chassons donc l'uniformité, et tout en procédant avec ordre, faisons çà et là quelques détours inattendus pour rompre la droite ligne d'une route trop monotone. Au lieu de perdre notre temps à compter les pierres, à fouiller dans la poussière des vieilles chroniques quelque fait ignoré, ne pouvons-nous pas visiter nos environs, si riches de souvenirs, et là mettre un peu de couleur au bout de notre plume ? Rien ne peut nous astreindre non plus à garder toujours un air grave comme une statue du XIIe siècle..... Enfin nous ferons une espèce de voyage en zig-zag où nos impressions seront aussi variées que l'aspect des choses qui frapperont nos regards.

Cette méthode forcera peut-être le lecteur à nous suivre dans une région qu'il n'a point encore explorée, pour laquelle il n'éprouve aucune sympathie. Ceux que n'intérese pas l'archéologie, cette belle science des monuments, liront les détails archéologiques à cause du caractère historique et parfois pittoresque dont ils seront revêtus. Ceux qui n'aperçoivent dans un édifice religieux que des pierres sculptées, des vitraux peints, des dates chronologiques, pourront se persuader avec nous que dans les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art, c'est la foi qui a dirigé le génie, et qu'au souffle de l'inspiration religieuse le temple divin s'anime et nous parle d'autre chose que des lignes et des con-

tours. Le pieux pèlerin lui-même, qui ne va chercher aux sacrés parvis que les enseignements de la foi et les consolations de la prière, nous suivra sans doute aussi à travers ces porches, ces colonnes, ces galeries, à travers ce dédale de faits, de légendes, de symboles, et son âme peuplée d'images et de souvenirs n'en sera que mieux disposée à écouter cette voix qui ne s'adresse qu'à l'âme, à genoux devant les autels.

Maintenant une grande difficulté se présente à notre esprit touchant la forme qu'il convient d'adopter. Nous avons pensé que cette publication, s'adressant à diverses classes de la Société, surtout à cette portion du public peu initiée aux études de l'art, il fallait nécessairement se mettre à la portée de tout le monde. Nous ne prétendons apprendre rien de neuf aux archéologues ; nous implorons au contraire leurs conseils et leurs lumières. Se mettre au niveau de toutes les intelligences et parer son style à la mode du siècle, c'est là pour nous une grande difficulté à vaincre. Autrefois, avouons-le, on parlait bien, tout en parlant avec un naturel exquis : les idées, habillées d'une noble simplicité, se laissaient facilement saisir. Aujourd'hui généralement on manie la langue avec une dextérité étonnante ; c'est de la prestidigitation en fait de style. On n'écrit plus, on peint ; tout mot est une image sensible ; toute phrase voltige, étincelle, chatoie, séduit les sens autant que l'esprit. Mais pour comprendre la plupart des productions du jour, il faudrait être muni d'un énorme dictionnaire universel. On ne trouve plus assez riche notre vieille langue française, on vient encore la bigarrer de mots inintelligibles venus d'Outre-Manche ou des contrées transalpines. On conçoit que ce genre de langage n'est guère propre à faciliter l'intelligence des pensées pour la grande majorité des populations. Nous essaierons donc, tout en nous exprimant avec simplicité, de satisfaire un peu le goût si gâté des lecteurs par le charme de la littérature actuelle. Mais si quelques allusions, quelques passages, quelques figures de rhétorique s'échappent par hasard de notre plume, on nous le pardonnera en faveur des exigences du savoir qui tient à ces petits égards, comme le gourmet à des mets plus recherchés.

Les termes archéologiques indispensables pour la description seront toujours accompagnés de phrases ou de notes explicatives. Le lecteur, peu versé dans les connaissances de l'art, aura la bonté de bien garnir sa valise de ce petit bagage de mots scientifiques pour toute la durée du voyage. Nous voulons que tout le

le monde sache déchiffrer ce qu'on appelait autrefois dédaigneusement des hiéroglyphes, qu'il sache lire comme par le passé, dans la sculpture et la peinture d'une cathédrale. Nous lui épellerons chaque lettre, chaque syllabe de cet alphabet chrétien. Il existe encore à Chartres un de ces bons hommes de l'autre siècle qui sait par cœur tous ses vitraux ; il servirait de cicerone aux touristes. Que ce grand livre ne soit donc plus un livre scellé pour la masse, dont la lecture soit réservée aux savants. Prenons tous le bâton du touriste ou du pélerin, et, devant ce majestueux monument ou du coin de notre foyer, venons étudier ce que le Moyen-Age a fait pour nous tous. Que Notre-Dame de Chartres redevienne populaire, son histoire populaire, son pélerinage populaire.

Je ne vous dis pas adieu, cher lecteur; au revoir.

L'abbé Hénault.

RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE CHARTRES.

Nous ne voulons pas, pour une première fois, faire affront à notre prospectus : nous parlerons donc de tout ce que nous avons annoncé. Si nos lecteurs s'étonnent de voir sous un tel titre l'article qui va suivre, nous les prions de se rappeler que les pierres ne sont pas tout, et que nous prenons le mot de restauration dans le sens le plus large. Architecture, sculpture, peinture, musique, liturgie, en un mot tout ce que l'église fait servir au culte viendra se ranger ici, comme à sa place naturelle, parce qu'il s'opère en ce moment par rapport à tous ces objets une immense restauration.

COMPTE-RENDU

DE L'INAUGURATION DE L'ORGUE D'ACCOMPAGNEMENT DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Une solennité religieuse des plus intéressantes réunissait, il y a quelques semaines, dans l'église Cathédrale (le mardi 23 décembre), l'élite de la société chartraine. Le chœur si vaste de cette basilique était rempli d'hommes; le sanctuaire était occupé par les séminaires, et les stalles supérieures par un nombreux clergé en habits de chœur. Aux sons mâles et harmonieux du grand orgue, touché par M. Simon, organiste de Saint-Denis, Monseigneur, revêtu de la chape, la mitre en tête et la crosse à la main, s'avança avec ses assistants, vers le milieu du chœur. Où allait-il?

De quoi s'agissait-il? C'est ce que chacun pouvait se demander, même après avoir lu le programme de la fête. Il était question en effet de l'inauguration d'un orgue, et tous les yeux cherchaient en vain l'instrument. C'est que, par une heureuse idée de notre digne prélat, cet orgue, d'ailleurs assez considérable, existait dans de telles conditions qu'il était complètement invisible. Sa Grandeur avait tenu avant tout à conserver la symétrie du chœur qui est entouré, comme on le sait, de bas-reliefs en marbre très-remarquables, quoiqu'ils soient un hors-d'œuvre et un ornement disparate sur la tête de notre reine de l'art gothique. C'est dans l'exécution de ce travail difficile, dans la solution de ce problême de mécanisme, que M. Gadault fils, facteur plein d'avenir, a montré un vrai talent. Il a su établir, dans les meilleures conditions de sonorité, et tout en conservant à ses jeux fortement embouchés, la nature de son qui leur est propre, un orgue de dix jeux, savoir : bourdon 16, trompette 8, basson 8, clairon 4, flûte 8, salicional 8, bourdon 8, prestant 4, doublette, dessus de hautbois, dessus de flûte harmonique; le tout placé dans une très-petite chambre adossée aux stalles du chœur.

C'est donc vers cet orgue invisible que s'avançait Monseigneur pour le bénir. Cette cérémonie achevée, Sa Grandeur retourne à son trône, reconduite au son du nouvel instrument qui, sous les doigts du jeune organiste accompagnateur de la cathédrale, M. James Nary, trouva un brillant et énergique motif en remerciement de la bénédiction qu'il venait de recevoir. Chacun, en l'entendant pour la première fois, se tournait vers le bas-relief en marbre, cherchant à pénétrer le secret des sons vigoureux qui paraissaient en sortir. Une messe à orchestre militaire de la composition de M. Miné, notre ancien et célèbre organiste, dont il était bien juste de faire en cette circonstance revivre la mémoire, fut ensuite exécutée par le chœur de la cathédrale, et accompagnée de le musique de la ville, le tout sous la direction de M. Maroteau, artiste distingué, qui a montré dans cette circonstance autant de zèle que d'expérience et d'habileté. M. Néermann, première clarinette solo du 2e grenadiers de la Garde, et M. Demarne, baryton, attaché à la paroisse Saint-Séverin de Paris, sont venus, avec une générosité qui fait autant l'éloge de leur caractère que les morceaux exécutés par eux font l'éloge de leur talent, apporter à cette messe le concours, l'un, de son délicieux instrument, l'autre, de sa magnifique voix. Mais chacun attendait avec impatience l'instant

où l'orgue d'accompagnement se ferait de nouveau entendre : on avait aperçu M. Simon descendre du grand orgue, et un sentiment de joie s'exprima par des signes approbateurs, quand on vit le célèbre improvisateur se diriger vers l'orgue d'accompagnement au moment de l'Offertoire. En effet, pendant près de 25 minutes, il ravit l'auditoire par la variété de ses mélodies et la délicatesse de son jeu, entremêlant à l'harmonie la plus riche des motifs de Noël qui reposaient agréablement l'attention des auditeurs. C'est alors surtout qu'on put apprécier les ingénieuses ressources que le facteur a su ménager dans le mécanisme de son instrument qui, au moyen de quelques pédales de combinaison, peut passer des sons les plus aigus des anches aux sons les plus doux de la flûte ou du bourdon. L'orgue, complètement fermé au moyen d'une jalousie d'expression, produit des effets de lointain dont M. Simon a su tirer un rare parti.

Mais la spécialité d'un orgue d'accompagnement, c'est d'accompagner, et l'épreuve n'eût pas été complète, si cette partie essentielle de la réception eût été omise. Grâce à la délicate prévenance d'un compositeur très-distingué, nous avons eu le double plaisir d'entendre le riche accompagnement et la belle composition d'un *O salutaris* fait spécialement pour cette solennité musicale. M. Chollet, que nous n'avions pas encore l'honneur de connaître, nous a fait désirer, par ce seul morceau, posséder désormais dans notre répertoire les nouvelles compositions qu'il pourra produire. L'orgue a certes bien contribué ainsi que la voix religieuse et fortement accentuée de M. Demarne, au succès de cette pièce ; mais pourtant il faut avouer, et le facteur en est convenu avec nous, que notre instrument s'est trouvé un peu faible, en raison de son emplacement, pour l'accompagnement des autres morceaux d'ensemble : parfait pour une voix seule, il lui est difficile d'en soutenir un certain nombre avec ses seuls jeux de fond ; aussi le comité de réception, que présidait M. Simon, et qui était composé de MM. les fabriciens et des membres les plus compétents du Chapitre, a-t-il jugé à l'unanimité qu'il fallait donner au développement du son le plus d'ouverture possible, dût-on sacrifier la jalousie d'expression qui n'est, après tout, que secondaire dans un orgue d'accompagnement, et remplacer la flûte harmonique par un plein jeu de trois tuyaux par note qui tiendra ainsi le milieu entre les fonds et les anches, donnant du mordant aux uns et de la vigueur aux autres.

C'est ce que M. Gadault se propose de faire prochainement,

heureux de pouvoir à ce prix recueillir sur son travail le suffrage de tous les connaisseurs qui n'ont qu'une voix pour reconnaître les soins minutieux apportés à chaque partie de ce ravissant instrument, et l'heureuse composition des jeux et l'excellente matière des tuyaux, et la solidité des sommiers, et la supériorité du mécanisme qui après deux mois de sécheresse ou d'humidité, placé dans un enfoncement qui laissait tout à craindre, n'a pas varié un seul instant ni produit un seul cornement ou ébranlement sérieux dans l'accord. Nous sommes donc heureux de pouvoir décerner à M. Gadault dans ce compte-rendu que nous avons retardé exprès pour que l'orgue pût être suffisamment éprouvé, un éloge mérité qui sera pour lui un encouragement et un titre à la confiance des églises qui penseraient à lui confier le travail d'instruments du même genre.

L'abbé Vassard,

Chanoine honoraire, Maître de chapelle de la Cathédrale.

CHRONIQUE ET NOUVELLES RELIGIEUSES.

MORT DE MONSEIGNEUR SIBOUR, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

L'événement du mois de janvier, celui qui a préoccupé le plus vivement la presse et l'opinion publique, c'est, sans contredit, le sacrilége attentat dont Mgr l'archevêque de Paris a été la victime. Nous n'avons pas besoin de retracer ici cette lamentable histoire : tous nos lecteurs la connaissent jusque dans ses moindres détails. C'est, il est vrai, un scandale de plus à enregistrer dans les annales de l'Eglise ; mais le divin fondateur de cette société sainte l'a prémunie contre de pareils coups, et afin que notre foi n'en fût point ébranlée, il a permis que le chef de ses apôtres le reniât lâchement, qu'un autre le livrât à la mort et que tous l'abandonnassent au moment de son sacrifice.

On dit que le grand coupable qui s'est souillé de ce crime horrible a demandé pardon au ciel et à la terre avant de subir le châtiment de la justice humaine : nous souhaitons qu'il l'ait fait avec un sincère repentir. Maintenant que Dieu l'a jugé, silence ! Prions pour lui, en pensant à ce que nous serions nous-mêmes si la grâce ne nous soutenait dans le bien, et tâchons de réparer l'affreux outrage qu'il a fait à Marie.

MORT DE MONSEIGNEUR CLAUSEL DE MONTALS, ANCIEN ÉVÊQUE DE CHARTRES.

La nouvelle de la fin tragique de Mgr Sibour ne nous était pas encore parvenue qu'un autre événement bien douloureux nous avait déjà plongés dans le deuil. Le dimanche 4 janvier, à sept heures du matin, notre ancien pasteur, notre commun père, l'illustre et vénéré pontife qui fut pendant trente années l'orgueil de l'église de Chartres, et l'une des gloires les plus pures de l'église de France, terminait sa longue et noble carrière par une mort soudaine que rien ne semblait annoncer. Quoiqu'il eût essuyé, quelques jours auparavant, dans un voyage qu'il avait fait à Paris, une première attaque de la maladie dont il a été foudroyé, sa santé paraissait très-bonne. La veille au soir, il était d'une gaieté charmante et il conversait avec son amabilité ordinaire. Le matin, il s'était levé plus tôt que de coutume, et il se proposait d'aller à la messe et d'y faire la sainte communion. Mais au moment où il pensait à recevoir son Dieu, son Dieu voulait le recevoir à son tour. Il congédia pour quelques instants son domestique, et ce fut pendant cette courte absence de quelques minutes que le bon vieillard, en passant de sa chambre à coucher dans son salon, tomba frappé d'apoplexie. Il était dans sa 88e année.

Bien que l'âge avancé de Mgr Clausel ne permît pas d'espérer pour lui de longs jours, cependant la nouvelle de sa mort répandit le deuil dans toute la ville, et fit couler bien des larmes.

Nous n'entreprendrons pas ici l'éloge de ce cher et illustre défunt. Mgr Regnault nous a révélé, dans une lettre pleine de sentiment, le regret filial que lui causait cette perte inattendue; Mgr l'évêque de Poitiers nous a dépeint, au jour de ses obsèques, les talents, les vertus, et surtout le courage de l'héroïque pontife qu'il aimait comme un père; M. l'abbé Brière, curé de la cathédrale, nous a exquissé sa vie avec une touchante et belle simplicité. Que pourrions-nous ajouter aux peintures fidèles que des mains si habiles nous ont déjà tracées ? Qu'il nous suffise d'admirer dans cette mort l'aimable providence de Marie. Cette bonne Mère eut soin de ramener auprès d'elle, pour recevoir son dernier soupir, un fils dévoué qui avait exprimé le vœu de mourir à ses pieds; et en lui fermant doucement les yeux, précisément à cette heure, elle voulut lui épargner la vue d'un crime effroyable dont le souvenir eût empoisonné le reste de son existence.

Après qu'on eût embaumé le corps du pontife, on le déposa sur un lit de parade, dans la chapelle de l'évêché ; et là, jusqu'au jour des funérailles, tous les habitants de la ville sont venus rendre un dernier hommage à leur vénéré pasteur et adresser une prière à Dieu pour le bon père qui les avait tant de fois bénis.

Les obsèques eurent lieu le jeudi 8 janvier, avec toute la solennité possible. NN. SS. les évêques d'Orléans et de Meaux y assistaient ; l'église de Paris, veuve de son pontife, y était représentée par M. Tresvaux, doyen du Chapitre de la métropole ; Mgr l'évêque de Poitiers, qu'une fatigue excessive empêcha d'être présent à la cérémonie, parut seulement en chaire, et prononça, à la mémoire de Mgr Clausel, une magnifique oraison funèbre dont tous les organes de la presse religieuse ont déjà fait l'éloge.

Nous ne décrirons pas ici le nombreux cortége qui suivit l'illustre défunt jusqu'à sa dernière demeure : la ville de Chartres se trouvait là, pour ainsi dire, tout entière. Mais parmi les divers établissements qui tous ont apporté dans cette circonstance le tribut de leurs douloureuses et filiales sympathies, nous en avons surtout remarqué deux qui semblent devoir le mieux rappeler parmi nous la mémoire du grand évêque. C'était, d'une part, le petit séminaire de Saint-Cheron, pépinière féconde de vocations ecclésiastiques, fondée par Mgr Clausel, au début de son épiscopat, et de l'autre, l'Institution Notre-Dame de Chartres, heureuse et nouvelle transformation d'une maison déjà bien connue, dont l'extension rapide et toujours croissante consola les dernières années de l'illustre vieillard, en lui montrant que ses longs travaux et ses luttes courageuses pour conquérir une liberté bien chère à l'Eglise, n'avaient pas été stériles.

La dépouille mortelle de notre vénéré père a été placée dans la crypte de l'église de Saint-Brice, et elle doit y reposer jusqu'au dernier des jours, à moins que nos mépris incessants des lois de Dieu et de l'Eglise n'amènent encore parmi nous quelqu'une de ces effroyables révolutions qui, après avoir renversé tout ce qu'il y a de grand et de saint sur la terre, vont s'attaquer à ceux qui ne sont plus et profaner la religion des tombeaux.

Le modeste pontife ne s'était point préoccupé pendant sa vie des détails de sa sépulture. S'il en eût dit quelque chose, il eût sans doute exprimé le désir qu'une simple pierre marquât la place où dormiraient ses cendres. Quoi que l'on fasse, en effet, son nom

seul fera toujours le plus bel ornement de sa tombe. Mais la piété filiale de ses enfants réclamait pour lui d'autres honneurs.

Une souscription a été immédiatement ouverte pour rendre sensible par un monument impérissable un souvenir qui doit être à jamais gravé dans les cœurs de tous. Nous souhaitons que l'image vénérée de notre bien-aimé père soit placée dans un lieu apparent où elle attire tous les regards, et qu'elle nous rappelle sans cesse non-seulement les talents et les vertus, mais encore, mais surtout les nobles enseignements et les graves leçons du citoyen généreux et du zélé pontife qui n'a respiré toute sa vie que pour le salut de la France et la gloire de l'Eglise. Ainsi pourra-t-on lui faire l'application véritable de cette divine parole : *Defunctus adhuc loquitur; Il n'est plus, mais sa voix se fait encore entendre.*

M. l'abbé Coquereau a Chartres.

Le dimanche 25 janvier, un discours de charité a été prononcé à la Cathédrale en faveur de l'œuvre des *Jeunes Économes de Notre-Dame*, par M. l'abbé Coquereau, aumônier en chef de la flotte. L'éloquent orateur a développé avec talent cette magnifique idée que la Vérité et la Charité, qui constituent la vie de Dieu, sont aussi la vie de l'Eglise. La seconde partie de son beau discours a surtout vivement impressionné les nombreux auditeurs qui étaient venus se grouper autour de la tribune sacrée. Aussi tout donne lieu de croire que l'appel du célèbre prédicateur aura été entendu.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette œuvre si intéressante et si éminemment chrétienne des *Jeunes Économes de Notre-Dame*. C'est rendre un service réel que de faire mieux connaître de semblables institutions.

Le lendemain, après avoir visité la cathédrale, l'église souterraine et la sainte Châsse, M. l'abbé Coquereau s'est rendu au désir des élèves de l'Institution Notre-Dame de Chartres, en allant leur adresser quelques bonnes paroles. La courte apparition qu'il a faite au milieu de ces enfants a été pour eux une bonne fortune. Ils n'avaient pas assez de leurs deux yeux pour contempler l'ecclésiastique si distingué à tous égards qui avait ramené de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon-le-Grand et visité, au jour de nos combats, les plaines de la Crimée.

Œuvre de Notre-Dame de France.

Le dimanche 1[er] février, un autre sermon de charité a été prêché à la Cathédrale par le R. P. Hacquin, jésuite, en faveur de l'œuvre de Notre-Dame de France. Le zélé missionnaire a montré, par une suite intéressante de faits historiques, l'affection toute maternelle de Marie pour la France et le retour de tendresse de la France envers Marie. Chartres, on le pense bien, devait occuper une belle place dans un pareil sujet. Est-il en effet, dans toute la France, une autre ville qui ait reçu plus de faveurs de la Mère de Dieu et qui lui ait témoigné plus d'amour ? L'histoire et les monuments sont là pour nous répondre.

Le P. Hacquin a terminé son discours par un trait charmant qui amena le sourire sur les lèvres et fit probablement ouvrir un peu plus quelques bourses. « Il y a peu de jours, un missionnaire prêchait pour le même objet dans une autre ville de France. Après le sermon, une mère remit à sa petite fille un franc pour donner à la quête. « Mais, petite mère », dit l'enfant avec une grâce parfaite, « j'aime la sainte Vierge pour plus de vingt sous, je t'assure. » Nous pensons que si cette pieuse et spirituelle répartie a fait doubler l'offrande de la mère, elle en a déjà valu et en vaudra bien d'autres par la suite.

Nos lecteurs connaissent sans doute en quoi consiste l'*Œuvre de Notre-Dame de France.* Il s'agit d'élever sur un des points culminants du royaume une statue colossale en l'honneur de l'Immaculée-Conception. Leurs Majestés Impériales ont voulu concourir à cette belle entreprise pour une somme considérable, et l'Empereur a promis en outre pour le même objet une partie des canons pris à Sébastopol. Le piédestal doit être offert par les élèves des Frères de la doctrine chrétienne, et 15,000 fr. ont été recueillis dans leurs écoles. Le diocèse du Puy, dans lequel doit être érigé ce monument si glorieux pour Marie, y a contribué pour une large part, puisqu'il a fourni à lui seul une somme de 155,000 fr.

Nous avouerons ici qu'un tel succès provoque notre émulation. Nous sommes heureux sans doute de voir Marie exaltée en tous lieux, et nous voudrions ajouter encore aux honneurs qu'on lui décerne de toutes parts; toutefois rappelons-nous que nous avons quelque chose à faire ici pour elle. Dans cette ville que Marie a tant aimée et qui a tant aimé Marie, il y a un monument

auguste non pas à bâtir, mais à réparer d'une manière convenable et décente. On a déjà mis la main à l'œuvre; laisserons-nous à des étrangers le soin de compléter cette belle restauration qu'un illustre pontife n'hésite pas à regarder comme un événement pour l'Eglise de France ?

Exercice mensuel en l'honneur du saint enfant Jésus.

La dévotion à la sainte enfance de Notre-Seigneur était autrefois très-répandue en France, surtout au XVIIe siècle, et l'on ne saurait dire tous les fruits de grâce qu'elle a produits à cette époque. Chartres en avait fidèlement conservé la pratique solennelle jusqu'à la Révolution. Ainsi, le 25 de chaque mois, jour consacré à célébrer le mystère de la naissance du Sauveur, il y avait salut et bénédiction du Saint-Sacrement avec chant des litanies du saint enfant Jésus, à l'église de Saint-Martin. Ce salut vient d'être rétabli par Mgr l'évêque de Chartres et transféré à la chapelle de Notre-Dame-sous-terre. Il sera chanté par les élèves de la Maîtrise, le 25 de chaque mois, à quatre heures, après l'exercice religieux que ces enfants ont l'habitude de faire à pareil jour. Les dimanches et fêtes, et toutes les fois que la bénédiction du Saint-Sacrement devra être donnée à la Cathédrale, ce salut n'aura pas lieu : on se contentera alors de l'exercice qui se faisait précédemment.

Association de la Sainte-Enfance.

Le jeudi 29 janvier, une messe a été célébrée à la Cathédrale pour M. l'abbé Jammes, directeur de l'œuvre de la Sainte-Enfance, et pour Mgr Clausel de Montals, zélé protecteur de cette même œuvre, qui lui doit son existence parmi nous.

Une fête de la Sainte-Enfance avait eu lieu quelques semaines auparavant dans l'église de Saint-Pierre.

Cette belle et touchante association a toutes nos sympathies, et nous ne cesserons de la recommander à nos lecteurs comme un puissant moyen de régénération pour l'enfance et pour la jeunesse.

Etrennes du rosier de Marie. — Notre-Dame de Chartres et Notre-Dame de la Salette.

M. l'abbé Pillon de Thury, rédacteur du *Rosier de Marie,* a eu la pieuse pensée d'offrir pour étrennes à la sainte Vierge, de la

part de ses abonnés, cinq grands cœurs de vermeil dans lesquels doivent être insérés leurs noms. Ces cœurs sont destinés à cinq des principaux sanctuaires de Marie. Notre-Dame de Chartres n'a pas été oubliée dans cette circonstance, et nous en remercions avec effusion M. l'abbé Pillon de Thury.

Le sanctuaire de la Salette n'avait pas été si heureux. Mais un pieux magistrat, M. Le Nourry, substitut du procureur impérial de La Rochelle, a voulu couvrir lui-même les frais d'un sixième cœur qui doit être offert dans la même intention que les cinq autres, à la Vierge de cette célèbre montagne. Ce zélé serviteur de la reine du Ciel pense en effet, et nous le croyons avec lui, que la Salette sera, dans les temps modernes, un centre privilégié d'où la miséricorde de Marie découlera sur le monde. Mais nous pensons également que la grotte de Chartres reprendra son ancien rang parmi les sanctuaires de la mère de Dieu, et que cette divine Vierge fera comme autrefois éclater dans ce lieu béni la tendresse et la puissance de son amour pour nous. Disons mieux, et révélons dès aujourd'hui notre pensée tout entière. Marie, dans son sanctuaire de Chartres, donnera la vie spirituelle à de nombreux enfants; Marie, dans son sanctuaire de la Salette, appellera tous ces enfants pour en faire autant d'apôtres destinés à sauver le monde. Le salut des enfants par Marie, le salut de la société par la prière et l'apostolat des enfants, voilà le double fruit qui doit, ce nous semble, résulter aujourd'hui de cette double dévotion, voilà l'œuvre à laquelle *la Voix de Notre-Dame de Chartres* va convier avant tout les âmes chrétiennes qui partagent nos convictions et nos espérances. Grâce à Dieu, nous ne sommes pas seuls, et la voix de Marie trouvera partout de nombreux échos qui répondront à son appel. La restauration du temple matériel est sans doute en effet quelque chose de glorieux pour Dieu, mais la restauration du temple spirituel lui tient bien plus au cœur; et si la première doit exciter vivement notre intérêt, la seconde demande toute notre énergie et le concours de toutes les puissances de notre âme. Or *c'est par les enfants que doit commencer cette restauration si précieuse et si nécessaire.*

Nous profitons de cette circonstance pour recommander à nos lecteurs le *Rosier de Marie.* Dès le principe, nous avons applaudi à l'idée d'un journal en l'honneur de la sainte Vierge, et nous avons toujours été convaincu qu'un immense succès couronnerait tôt ou tard une si belle entreprise. Plusieurs de nos petits travaux

étaient du reste destinés à paraître dans cette feuille : la nôtre n'est donc, à vrai dire, qu'une bouture du ***Rosier de Marie.***

— Sa Majesté l'Impératrice, qui avait déjà accordé un secours de 5,000 fr. à l'église de Saint-Denis-les-Ponts pour la construction du clocher, a fait remettre encore à la disposition de M. l'abbé Marquis, curé de cette paroisse, une somme de 1,000 fr. pour faire l'acquisition des vases sacrés nécessaires aux besoins du culte.

— M. l'abbé Radais, appelé depuis plusieurs mois à la cure de Nogent-le-Roi, vient d'être remplacé, à Montigny-le-Gannelon, par M. l'abbé Piébourg, son vicaire.

— La fête du Saint-Cœur de Marie, qui est en même temps la fête patronale de la confrérie de Notre-Dame de Chartres, se célèbre aujourd'hui, 15 février, à l'église Cathédrale.

LE CRI DES ENFANTS DE MARIE, A L'OCCASION DE L'ATTENTAT DU 3 JANVIER.

Naguères encore, au milieu d'un immense concours de peuple, et dans le sanctuaire le plus magnifique que les hommes aient élevé à la Mère de Dieu, une voix éloquente et déjà bien connue faisait battre nos cœurs et tressaillir les pierres du monument sacré par cette simple et sublime parole : Fiez-vous toujours à la France, ô Marie !

Et voici qu'au sein même de la France, en un jour consacré à célébrer la patronne de la capitale de la France, dans la personne auguste du vénéré pontife qui siége à côté des souverains de la France, Marie a reçu par la main d'un français, ministre de Jésus-Christ, le plus lâche et le plus sanglant outrage. Car on n'en pourra plus désormais douter, et l'histoire le redira jusqu'au dernier des jours, c'est Elle, c'est Marie que la main de ce nouveau Judas a voulu frapper en immolant cette illustre victime.

Effroyable attentat, forfait inoui que l'imagination d'un homme n'a pu concevoir, et que l'Enfer seul pouvait enfanter.

Et maintenant, oserons-nous bien répéter avec le pieux et docte successeur du grand Hilaire : « Fiez-vous toujours à la France, ô Marie ? »

Divine Mère, pardonnez à notre audace. Mais nous avons consulté notre cœur, nous avons interrogé les cœurs de nos frères, nous avons écouté la voix des enfants de la France, et nous n'hé-

siterons pas à vous redire encore : « Fiez-vous toujours à la France, ô Marie, parce que la France se fie toujours à vous. »

Ce crime, en effet, malgré la tache horrible dont il nous souille aux yeux du monde entier, n'est pas pour nous un châtiment du ciel, nous aimons du moins à le croire, et ce sang injustement versé n'appellera pas la vengeance du Très-Haut sur notre infortunée patrie. C'est plutôt, à nos yeux, une dernière marque de la tendre charité de notre auguste mère, et le signe le plus éclatant de la miséricorde qu'elle garde toujours pour la France. Non contente d'être venue pleurer naguère sur la cime déserte d'une de nos montagnes devenue à jamais célèbre, elle a voulu en quelque sorte souffrir et mourir, autant qu'il dépendait d'elle, pour ce peuple français qu'elle aime malgré ses crimes, et qu'elle veut sauver à tout prix pour en faire le plus ferme appui de son nouvel empire. Elle a pensé que ce forfait horrible, ouvrant enfin tous les yeux et remuant puissamment tous les cœurs, ranimerait de nouveau pour elle l'amour et le dévouement de son peuple, et qu'après avoir été, à l'exemple de son Fils, exaltée et glorifiée par des honneurs jusque-là sans exemple, elle finirait par entraîner tout à elle pour donner tout à Dieu.

Non, encore une fois, vous ne vous êtes pas trompée en vous fiant toujours à la France, ô Marie. Ce surcroît d'outrages dont vous fûtes l'objet, déterminera pour vous, nous n'en doutons pas, un nouveau surcroît d'éclatants triomphes, et après le premier moment de stupeur où nous a jetés cet affreux attentat, un même cri s'échappera à la fois de tous les cœurs et de toutes les bouches de vos fidèles enfants de la France :

Réparation à Marie ! Guerre à l'Enfer!

Réparation a Marie, conçue sans péché.

Bien que nous nous proposions de revenir plus tard sur ce sujet, nous sommes heureux d'annoncer dès aujourd'hui à nos lecteurs qu'une œuvre de réparation à la gloire de l'Immaculée-Conception s'organise en ce moment à Paris. C'est à M. le Rédacteur du *Rosier de Marie* qu'est due l'initiative de ce pieux dessein.

Il s'agit d'élever, dans la capitale de la France, en réparation du sacrilége attentat du 3 janvier, une église dédiée à l'Immaculée-Conception, laquelle serait desservie par des prêtres réguliers ou

séculiers, qui chaque jour chanteraient les louanges de Marie, conçue sans péché.

Nous applaudissons de grand cœur à cette pensée du *Rosier de Marie* et nous souhaitons que l'appel fait par lui à tous les catholiques de France pour procurer l'exécution de cette sainte entreprise, soit entendu de toutes parts, comme il l'a été déjà sur plusieurs points.

CAUSERIES.

LE JOURNALISME RELIGIEUX.

Sous tous les climats et à toutes les saisons de l'année, nous voyons naître aujourd'hui de nouvelles feuilles publiques; elles se multiplient avec une fécondité exubérante, elles nous inondent. Certains esprits logiques qui vont au fond des conséquences pourraient nous prédire la mort des livres à l'aspect de ce déluge universel de journaux. La science, les arts, la littérature, la philosophie, le roman dédaignent aujourd'hui la boutique du libraire et ne se laissent plus emprisonner dans les gros volumes; ils se précipitent avec une impétuosité torrentielle à travers les mille issues que leur ouvre le journalisme sur tous les points du continent.

La politique a ouvert la marche. Tambour battant et à son de trompe, elle est allée d'abord offrir à tous les esprits la pâture de l'opinion, et stimuler la curiosité publique par ses débats et ses discussions. *Assueta vilescunt; la coutume avilit tout.* On s'est lassé de politique; la lecture en est devenue indigeste; si on lit encore ces interminables considérations, c'est pour dire son petit mot le soir au coin du feu, délibérer sur les intérêts du pays, et mettre son doigt à la balance des destinées européennes..... (historique).

C'est alors que les sciences, les arts, l'industrie, le roman, etc., ont pris leur vol sur l'aile des quatre vents pour aller s'abattre sous forme de journaux aux quatre parties du monde. La vapeur sert joliment l'avidité de leurs milliers d'abonnés. En s'adressant ainsi à tous les goûts, à tous les intérêts, à tous les caprices, le journal a pénétré dans toutes les classes de la société. Il a pris toutes les physionomies possibles pour fasciner tous les esprits. Si le chiffonnier lui-même n'a pas son journal, c'est qu'il n'est pas au niveau de la civilisation, puisqu'il y a le *Journal pour tous.*

Ce qui a surtout provoqué cette profusion de feuilles publiques, c'est la soif des nouvelles. Et de quelles nouvelles s'agit-il ? De nouvelles où le vol, l'assassinat, le suicide étalent leurs scènes honteuses et sanglantes; de nouvelles qui en popularisant le crime, le propagent et donnent le vertige aux têtes faibles, l'instinct du meurtre et de la destruction aux cœurs désabusés des illusions terrestres.

Et la religion verrait froidement passer cette nuée de feuilles plus ou moins utiles, plus ou moins dangereuses, sans lancer aussi son message ! La religion a sa plume, elle a ses apôtres; l'imprimerie et la vapeur sont aussi à ses ordres : pourquoi le *statu quo ?* Ne pouvons-nous pas traiter des intérêts de l'église, pendant que d'autres discutent les intérêts politiques ? Il faut que la science divine lève la tête à côté des sciences profanes; que l'art en passant par le creuset de la foi s'épure et remonte à son vrai principe qui est Dieu; que la légende et l'histoire remplacent les fadaises du conte sentimental; il faut enfin des nouvelles religieuses qui inspirent d'autres émotions, d'autres instincts que les nouvelles insignifiantes ou dramatiques qui nous replongent en plein siècle de barbarie. C'est peu flatteur pour une nation que de se voir ainsi humiliée, maltraitée par le crime; faisons un peu ressortir l'éclat des vertus cachées et des beaux dévouements pour contre-balancer ces tristes épisodes.

Nous remplirons ce programme, autant qu'il nous sera possible, malgré les étroites limites naturellement assignées à ce journal. Il y a déjà quelques grands journaux purement religieux; chaque province, chaque département peut-être aura bientôt le sien. Si le nôtre cherche à s'étendre, nous n'aurons garde d'arrêter son essor, persuadés qu'une sève féconde s'attache à tout ce qui est catholique.

LES CHANCES D'UN ZÉRO.

On a eu pitié de la triste figure que faisait notre zéro, la seule mise de fonds des premiers associés pour l'œuvre de ce journal. Un nombre tout-à-fait consolant de gros chiffres sont accourus lui former le plus charmant cortége; grimpés sur tous les degrés de l'échelle des unités, je vous assure qu'ils ressemblent à une jolie cascade dont les flots blancs comme l'écume se grossissent à l'aise dans une tirelire qui sonne encore un peu le creux. Quel-

ques-uns d'entre eux, sans se tromper de place, se sont posés courtoisement devant le susdit zéro, et inutile de vous peindre l'air de satisfaction, de suffisante rotondité de cet être nul qui tire d'autrui toute sa valeur. Notre premier appel a donc été bien entendu. Nous espérons que le second ne le sera pas moins.

Finissons par remercier nos premiers abonnés et surtout ceux que, par leur haute position et leurs talents, nous considérons comme les protecteurs de cette œuvre, de tous les bons encouragements qu'ils nous ont prodigués, de toutes les sympathies qu'ils nous ont manifestées. Nous avons reçu plus que nous ne méritons. Nous sommes les redevables.

ŒUVRES DE CHARITÉ.

Voici, au sujet des œuvres de charité, quelques paroles bien remarquables de Mgr Sibour, de sainte et douloureuse mémoire. Nous prions nos lecteurs de les méditer attentivement.

« Il ne faut pas qu'on craigne trop de voir les œuvres nuire aux œuvres. La charité se dilate à mesure qu'elle s'exerce. La grâce reçue après la première aumône incline l'âme vers le plaisir de donner. Cette douce habitude, comme toutes les autres vertus, ne se contracte que par des actes répétés. Il y a sans doute une limite; mais combien peu fréquemment elle est atteinte ! Le danger n'est pas de l'outre-passer du côté de la charité, mais de rester en deçà du côté de l'égoïsme et de l'avarice. Que d'illusions on se fait en cette matière ! Que chacun rentre en soi-même et qu'il se juge pour prévenir le jugement de Dieu. »

Nous dirons donc : donnons, donnons encore, donnons toujours; aux âmes d'abord, aux intelligences, aux cœurs, aux cœurs des enfants surtout; il y en a tant qui meurent, faute de nourriture. Pauvres enfants ! il nous tarde de parler d'eux, de parler pour eux, de prêcher en leur faveur une guerre sainte, une *croisade* universelle pour les soustraire à l'empire du démon qui voudrait en faire ses esclaves, et plus tard ses victimes. — Aujourd'hui l'espace nous manque, et nous avons la douleur de ne pouvoir remplir le cadre que nous avons annoncé dans notre prospectus. Espérons que la prochaine fois nous serons plus heureux.

3e Numéro. Mars 1857.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS
ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX
SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Ier ENTRETIEN. — LES DRUIDES.

Là où vous voyez le plus beau monument gothique porter jusqu'aux nues son front majestueux, et se presser alentour, s'étager aux flancs du côteau qu'il domine, la masse inégale des maisons chartraines, autrefois, avant même que l'Astre Libérateur se fût levé sur le monde, une forêt sainte ombrageait la vieille cité des Carnutes et, au centre, une grotte druidique, premier berceau du catholicisme dans les Gaules.

A l'époque où César travaillait à subjuguer les Celtes, la religion druidique était la religion de ce peuple farouche et belliqueux. Elle régnait dans toutes les Gaules, elle s'étendait dans la Germanie, elle avait des ramifications jusque dans la Grande-

Bretagne et l'Irlande. L'origine de ce culte va se perdre dans l'antiquité et se confondre avec celui des plus anciens peuples séparés de la souche hébraïque.

L'histoire de la nation gauloise serait encore enveloppée de ténèbres, si les historiens, les poètes, les naturalistes de l'empire romain et les panégyristes des Césars, n'eussent pris soin de nous léguer quelques traits de ses mœurs et de nous révéler quelques mystères de son culte. Les Druides ont privé la postérité de tous les faits intéressants de leur histoire ; ils n'ont jamais rien écrit ; comme les premiers habitants de ce globe, ils confiaient tout au canal vivant de la tradition. Il faut donc les étudier parmi les ouvrages des romains, leurs adversaires.

Malgré bien des assertions défavorables aux Druides, hasardées par l'ignorance ou l'inimitié, les grandes figures de ces prêtres philosophes n'en sont pas moins encore, aux yeux des savants, environnées d'une double auréole : celle de la science et celle de la religion.

Sans rechercher encore à quelle source ils avaient puisé leur science profonde de la nature, ce n'est pas leur faire trop d'honneur, je pense, que de les placer au niveau des sages de l'antiquité païenne. Une foule d'anciens auteurs, Cicéron entre autres, s'accordent à leur attribuer le sceptre de la science astrologique. Cette science faisait aussi l'étude favorite des Chaldéens, leurs frères, et des Mages dont ils furent les disciples. Ils avaient des devins qui sondaient l'avenir et proclamaient les augures, des bardes qui, comme le poète d'Ionie, chantaient la nature et les actions héroïques des guerriers. Ils possédaient de nombreux colléges où la religion était enseignée à la jeunesse, où les esprits d'élite étaient initiés aux secrets des sciences et exerçaient leur muse aux chants patriotiques.

César, qui s'occupait beaucoup plus en guerroyant de transcrire ses propres exploits que les faits particuliers aux peuples qu'il soumettait à son joug, n'est point entré dans le détail de l'histoire religieuse des Carnutes. Il avoue seulement que la nation gauloise était des plus religieuses, et il parle même des vertus de ses prêtres. Il ne rencontra sur son passage de vainqueur aucun temple, aucune idole. S'ils adoraient des dieux, ce n'étaient certes pas les dieux d'Athènes ou de Rome, de date trop récente. Il n'est pas même certain qu'ils rendissent à Esus, à Teutatès, à Bélénus, les honneurs de la divinité : c'étaient, selon Lactance,

des demi-dieux ou des héros dont ils vénéraient la mémoire; mais nulle part leurs effigies n'ont figuré sur des autels. Lucain nous déclare, dans sa *Guerre de Pharsale* qu'ils adoraient un dieu inconnu, et Juvénal, le dieu invisible de l'air. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme. Leur temple, c'était le dôme de feuillage des chênes séculaires, leurs autels, les dolmens informes. Leur fête la plus solennelle, celle qu'ils célébraient, au récit de Pline, le premier jour de l'année, c'était la récolte du gui sacré. Vêtus de robes blanches, ils coupaient cette plante parasite des vieux chênes avec une serpe d'or; ils la déposaient dans un linge blanc, pour en distribuer ensuite des rameaux à la multitude. Le cri populaire : *Au gui l'an neuf,* a même passé jusqu'à nous comme un proverbe traditionnel. Dans ces réunions générales, les Druides procédaient toujours à l'élection d'un chef suprême.

Je ne veux pas m'étendre à dépeindre tout ce qu'il y avait de figuratif dans les cérémonies druidiques, surtout dans celle du gui sacré, que beaucoup d'auteurs regardent comme l'image de la croix. Pline rapporte que cette récolte du gui signifiait en langue celtique : *Guérison de tous maux.* C'est peut-être assez d'éclaircissements. Comme l'ancienne loi figurait la loi nouvelle et que les rits du Paganisme n'étaient souvent que des pratiques altérées de la religion de Moïse, il ne faut point s'étonner de ces symboles. Ils percent à travers les superstitions de l'idolâtrie chez tous les peuples de la terre.

Il n'entrerait pas non plus dans mon sujet d'examiner s'ils sacrifiaient des victimes humaines et si leurs devins et leurs prophétesses consultaient leurs entrailles palpitantes. C'est cependant un point qu'il faut éclaircir ou expliquer, à cause des conséquences que veulent en déduire les adversaires de nos traditions nationales. Il nous semble que cette accusation est trop dénuée de fondement, pour qu'on y attache une importance historique. Ce sont des païens coupables eux-mêmes de ces immolations sanglantes qui font peser sur nos Druides ce noir attentat aux lois de la nature. Comment alors concilier cette ignominieuse barbarie avec les principes de justice et de vertu religieuse dont César et autres leur rendent témoignage ? N'auraient-ils point regardé le supplice des malfaiteurs comme des sacrifices barbares et superstitieux ? ou plutôt n'auraient-ils point voulu se justifier eux-mêmes d'avoir immolé des gaulois prisonniers pour expier l'inceste d'une Vestale ?

Au temps de Tibère, il y avait à Rome des druides qui n'avaient pas encore abjuré le paganisme pour embrasser le culte du vrai Dieu. Suétone, dans sa *Vie de Tibère*, dit que les chrétiens et les druides furent également bannis de Rome à cause de leurs atrocités. L'erreur grossière qu'il avance à l'égard des chrétiens, répand au moins beaucoup de nuages sur le fait imputé aux druides; mais il devient plus clair lorsqu'il confesse qu'à la place de ces cultes superstitieux, l'empereur eût voulu introduire celui de Cérès Eleusine, le plus impudique qui ait souillé la terre. Tous ces aveux font ressortir les vertus morales des druides et ne prouvent guère qu'ils aient sacrifié des êtres humains.

Du reste, de ce fait supposé vrai jaillit une grande lumière. Selon M. de Maistre, les sacrifices même de victimes humaines attestent chez tous les peuples idolâtres le besoin de l'expiation par le sang ; mais la seule victime expiatoire, le paganisme l'ignorait : la terre ne pouvait être purgée que par le sang d'un Homme-Dieu. Et pourquoi, après tout, chercher à laver d'une tache de barbarie des nations privées encore du flambeau de la foi et de la civilisation? Certes le christianisme devait bien servir à quelque chose : si d'un côté l'histoire du paganisme nous démontre dans quels abîmes s'enfonce l'humanité quand elle perd le fil des révélations primitives, de l'autre, le christianisme, en civilisant ces peuples inhumains, nous prouve que son influence divine fut salutaire au monde et que le monde entier lui doit un juste tribut de reconnaissance.

Cette accusation vraie ou fausse ne saurait donc infirmer la tradition à laquelle nous voulons initier le lecteur.

Ce qu'il nous importe maintenant de connaître, c'est le lieu célèbre où les druides tenaient leurs grandes assemblées. Or, d'après César, c'était sur le territoire des Carnutes. Ils se réunissaient, dit-il, tous les ans, dans un lieu sacré du pays chartrain. Ce lieu sacré était situé au centre de la Beauce, pays le plus fertile et le plus nourricier de la France. Chartres, l'antique *Autricum,* en était alors la capitale. C'était dans cette cité pleine de grottes et de cavernes que résidait le grand-prêtre des druides et d'où son autorité rayonnait sur tous les points des Gaules. C'était là qu'il convoquait les ministres du culte, les devins et les bardes pour les cérémonies annuelles. Chartres était cette terre sainte où la science et la religion venaient puiser leurs inspirations, où florissait le plus fameux collége druidique destiné à l'enseignement de la jeu-

nesse. Le voyageur peut encore remarquer les monuments celtiques, ces blocs de pierre dressés par une force prodigieuse, qui hérissent çà et là les vastes plaines de la Beauce.

Jusqu'ici, selon moi, rien de contestable. Les druides étaient savants et religieux, et Chartres était le centre de leurs réunions. Or sur ces fondements historiques il faut asseoir maintenant une tradition que nos pères ont toujours vénérée : l'érection d'une statue représentant la Vierge future qui devait enfanter le Sauveur.

C'est alors que les nuages du doute commencent à offusquer certains esprits modernes. Ils ne basent leur croyance que sur le témoignage authentique de l'histoire écrite sur le papier ou gravée sur la pierre. Quant à celle qui passe sans interruption de la bouche des pères à celle des petits-enfants, ils la regardent comme apocryphe, surtout si elle tend à élucider encore davantage les vérités de la foi chrétienne ; il leur semble que tout soit dit, quand on a parlé de la nuit des temps. Une tradition constante, universelle a certes bien un cachet de vérité aussi indélébile que l'histoire. Attendez, nos petits-neveux verront mieux clair dans nos moindres affaires, si nous finissons tous par léguer nos *Mémoires* à la postérité.

Nota. — Quelques feuilles qui nous sont tombées sous la main, dans nos recherches sur l'origine du sanctuaire de Notre-Dame de Chartres, nous ont paru contester la tradition chartraine avec une légèreté singulière ; et d'un autre côté, nous avons été surpris de l'érudition profonde des auteurs qui en démontrent la véracité, et qu'avant de les lire attentivement on accuse de crédulité frivole. A mon avis, plus on remonte vers les âges antérieurs dans cette intéresante étude, plus les auteurs deviennent affirmatifs, plus le voile disparait, et la croyance se fortifie à la lumière des vieilles chroniques.

II. ENTRETIEN. — LA STATUE DRUIDIQUE.

Il est incontestable, au jugement d'une foule d'auteurs anciens et modernes, que le flambeau des révélations divines ne s'est jamais complétement éteint au souffle des préjugés et des superstitions ; les traditions primitives, altérées et corrompues sans doute, ont toujours laissé des traces de leur pureté originelle. On peut en conclure que certaines prophéties se sont transmises d'âge en âge, même au sein du paganisme.

Mais la prophétie la plus universellement connue et du peuple et des sages de l'antiquité, était celle qui promettait au monde une Vierge de laquelle naîtrait un Libérateur. Peu de temps après que cet oracle fut tombé des lèvres inspirées d'Isaïe, il retentissait déjà aux oreilles des philosophes. Confucius, plus de 500 ans

avant Jésus-Christ, faisait entendre cette parole célèbre : *Le saint doit naître d'une Vierge.* Bientôt tous les peuples furent instruits de ce mystère futur, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident.

Dieu qui voulait envoyer son fils pour le salut de tous les peuples, des Gentils comme des Juifs, les a sans doute préparés à cet événement, en faisant briller à leurs yeux quelques lueurs prophétiques de son Verbe. Peu importe l'organe dont se soit servie la sagesse divine, que ce soit un faux prophète, comme Balaam, une devineresse, comme la Sibylle, c'est la pensée de saint Augustin et de beaucoup d'autres Pères de l'Eglise, que Dieu a révélé aux Gentils les grands desseins de sa miséricorde.

Nous savons du reste que les païens et surtout leurs plus illustres philosophes ont eu des relations avec le peuple hébreu. Ils ont pu lire leurs livres prophétiques et en propager au sein de leurs propres nations les particularités relatives au Rédempteur. On ne peut ignorer non plus que l'Ancien-Testament fut traduit en grec par les Septante près de 300 ans avant Jésus-Christ. Josèphe prétend même qu'avant cette époque on le traduisit en plusieurs idiômes étrangers. Quelques années plus tard, Alexandre-le-Grand conquit la Judée, et à partir de là jusqu'au temps glorieux des Machabées, les Juifs passèrent successivement sous la domination des rois d'Egypte et de Syrie. Ainsi dispersés pendant plus de deux siècles parmi les peuples idolâtres, pouvaient-ils ensevelir dans le silence ces fameuses prophéties sur lesquelles ils fondaient tout l'espoir de leur délivrance ? Rien d'étonnant que l'Orient tout entier, au témoignage de Suétone, ait eu connaissance d'une Vierge qui devait enfanter un Sauveur.

Or les Druides, ces religieux scrutateurs de l'avenir, qui par leur commerce avec les sages de l'Orient, s'étaient enrichis de toutes les traditions et instruits de toutes les choses futures, les Druides auraient-ils été les seuls philosophes qui eussent ignoré l'oracle frappant d'Isaïe? Ce sont eux, au contraire, d'après Faber, savant auteur anglais, qui apportèrent cette prophétie dans la Grande-Bretagne et en transplantèrent la croyance dans l'Occident.

En supposant même qu'ils eussent été longtemps privés de ce rayon avant-coureur de la vérité, il est impossible que peu de temps avant la naissance du Christ, il n'ait pas brillé à leurs regards investigateurs. Et ce fait suffit à notre démonstration. Alors la prophétie de Daniel, revêtue d'une lucidité, d'une précision si remarquable, allait s'accomplir, en déterminant l'époque où celle

d'Isaïe se réaliserait elle-même. Les Juifs, captifs encore sous le joug des Romains, approfondissaient chaque jour les Ecritures, et prêchaient dans leurs synagogues l'avénement prochain du Messie. En même temps les Druides, à la suite des conquêtes de César, se trouvaient mêlés à la population romaine ; ils ne pouvaient méconnaître les oracles qui agitaient alors le monde. Tout l'univers sentait le besoin d'un libérateur et pressentait l'aurore de ce Soleil de justice. Les Juifs en dissertaient, les historiens romains en parlaient, la muse des poètes s'inspirait de ce présage, et Virgile faisait couler dans ses vers suaves *le lait et le miel* de l'âge d'or qui allait naître.

Que ce soit donc par la perpétuité des traditions ou par la connaissance des livres prophétiques, par le contact des autres peuples ou même par une inspiration céleste, il est indubitable que les Druides attendaient d'une vierge-mère future le salut moral et intellectuel du genre humain.

C'est un fait que les croyances du paganisme se traduisaient extérieurement par des images sensibles. Aux yeux des païens, le dieu ou la déesse n'eût pas existé, si la pierre, le bois ou le marbre n'en eussent pas reproduit la forme matérielle. Or les recherches des historiens, les découvertes des archéologues et des numismates, nous prouvent que la vierge d'Isaïe et de Jérémie a figuré sur leurs autels. Les Egyptiens et les Chinois, entre autres peuples, ont adoré des statues de vierges tenant un enfant dans leurs bras.

Les druides, nous l'avons vu, n'imitaient pas l'idolâtrie des païens ; mais, comme eux, ils élevèrent des statues à la Vierge qui devait être mère. Plusieurs villes de la Gaule, où ces prêtres avaient établi leur siége, conservent toujours la tradition de ce culte druidique. Il en existerait encore beaucoup de vestiges, si les Barbares n'eussent détruit nos monuments celtiques. Quelques statuettes ont échappé à leurs ravages et furent trouvées dans des ruines gallo-romaines. Mais la plus précieuse découverte en faveur de la tradition, c'est celle de Châlons-sur-Marne, où furent déterrés, il y a quelques années, les fragments de deux statues, le buste d'une jeune femme et la tête d'un enfant. A quelques pas de là, existaient, selon la tradition locale, un bocage sacré et un autel druidique. Dans plusieurs églises, l'une près d'Autun, l'autre près de Dijon et dans celle de Fontaine, non loin du château où naquit saint Bernard, cette inscription était gravée sur des autels : *Ara*

Virginis pariturœ : Autel de la Vierge qui doit enfanter. Guibert, abbé de Nogent, raconte que l'église de son monastère avait été bâtie sur l'emplacement d'un bois sacré où les druides sacrifiaient à la *Mère de Dieu qui devait naître : Matri futurœ Dei nascituri ;* et on lit encore aujourd'hui, nous dit Souchet, au-dessus de l'autel de Nogent : *Ara Virginis pariturœ.*

N'est-il pas superflu maintenant de chercher à prouver l'érection d'une statue druidique à Chartres ? Chartres, le centre des grandes assemblées, la capitale des Carnutes, où le chef des druides avait fixé sa résidence et tenait ses assises, où s'agglomérait la jeunesse studieuse, où la solennité du gui attirait chaque année un peuple immense ;... Chartres où, mieux que partout ailleurs, la tradition de ce pieux monument s'est perpétuée d'âge en âge, où la statue druidique elle-même, sauvée des ravages du temps et des hommes, s'est conservée, avec son inscription célèbre, d'un siècle à l'autre, comme un témoignage authentique ;... Chartres, la première de toutes les villes gauloises, je ne puis en douter, a vu paraître sur l'autel de sa grotte sacrée, la Vierge qu'annonçaient les Prophètes, assise modestement sur son siège, tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu, qui, de sa petite main étendue, bénissait le monde avant que le monde eût salué sa naissance.

C'est le lieu de citer la parole remarquable de M. Olier : *Chartres, cette sainte et dévote ville, première dévotion du monde pour son antiquité, puisqu'elle a été érigée par prophétie.*

Chartres est donc le plus ancien sanctuaire où la mère de Jésus reçut des honneurs avant de naître, le premier centre vers lequel se porta la dévotion des peuples, la plus antique cité où Dieu, pour honorer sa mère future, ait fait éclater des prodiges en son nom, la première des Gaules où la lumière de la vérité chassa les ombres du paganisme, et dont Marie elle-même voulut s'appeler la Dame et la Souveraine. Faut-il donc s'étonner que bientôt Notre-Dame de Chartres doive recouvrer son antique célébrité, que les peuples y accourent de préférence honorer la *Vierge Immaculée,* puisque avant sa conception temporelle, elle était jugée digne d'y recevoir les hommages de la terre !

L'abbé Hénault.

Note. — Nous n'avons pas voulu charger ces entretiens de noms d'auteurs et de citations, afin de ne pas fatiguer l'esprit du lecteur. Nous le prévenons seulement que nous avons été aux sources, et que nous sommes à même de rendre compte de tout ce que nous avançons.

RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE CHARTRES.

LA CHAPELLE DE LA COMMUNION A LA CATHÉDRALE.

Nous croyons répondre aux vœux de bien des personnes chrétiennes en appelant l'attention des âmes généreuses sur le pitoyable état d'une des chapelles de notre Cathédrale, dite aujourd'hui *Chapelle de la Communion*, et placée autrefois sous le vocable des saints Apôtres. En bien des cas l'accoutumance est une triste chose, et nous en voyons encore ici la preuve. Par bonheur les nouveaux dons offerts à Notre-Dame de Chartres ont fait ouvrir les yeux, et ressortir davantage l'extrême pauvreté du sanctuaire où Notre-Seigneur repose. Nous ne voulons pas seulement parler des lampes qui devraient briller ici pour le moins en aussi grand nombre que devant l'image de Marie : plusieurs sans doute sont en chemin pour venir ; mais nous avons en vue la décoration de la chapelle entière. Il faudrait dans ce lieu quelque chose de convenable et de digne, quelque chose qui parlât aux impies eux-mêmes du respect que nous avons pour Dieu. Qu'on y pense un seul instant. Tout le confortable possible se trouve aujourd'hui réuni dans les habitations particulières ; lambris dorés, riches ameublements, tableaux précieux, curiosités de toute espèce, rien n'y manque de tout ce que l'on peut se procurer même au prix de sacrifices considérables. Nous ne demandons ici rien de pareil ; mais, de grâce, traitons le Maître du monde, *au moins comme un honnête homme*, selon la pensée originale d'un de nos célèbres compatriotes, et ne souffrons pas dans sa maison ce que nous ne pourrions souffrir dans la nôtre.

CHRONIQUE.

FÊTE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE A LA CATHÉDRALE.

Orpheline adoptée par Notre-Dame de Chartres.

Le dimanche 15 février, la Confrérie de Notre-Dame de Chartres célébrait sa fête patronale et le trentième anniversaire de sa consécration au Cœur Immaculé de Marie. Cette double circonstance avait naturellement amené à tous les offices de la paroisse un assez grand concours de fidèles, et le soir surtout, à l'heure solennelle des recommandations, une foule immense et recueillie se pressait longtemps à l'avance aux abords de la chapelle du pé-

lerinage, pour recueillir ces touchantes requêtes à Marie qui, venues souvent des différents points du diocèse et de la France, respirent toutes une si grande confiance en Notre-Dame de Chartres et sont, par leur nombre et leur variété même, une si fidèle expression de la multiplicité de nos misères et de nos besoins. Peut-être aussi avait-on l'espoir que la bonne Vierge ne laisserait pas passer un si beau jour sans donner à ses enfants quelque nouvelle manifestation de sa puissance et de sa bonté. Le fait suivant nous dira si ce pieux pressentiment était mal fondé. — Entre autres grâces demandées à Marie, on venait de confier à sa maternelle sollicitude le sort vraiment digne de pitié d'une pauvre orpheline de cinq ans, et la recommandation qui la concernait était ainsi conçue : « *On réclame instamment les prières de la Confrérie pour une petite fille de cinq ans qui vient de perdre sa mère, afin que Notre-Dame de Chartres la prenne sous sa sainte protection et lui fasse trouver une âme charitable qui achève ce que sa mère a si bien commencé.* » Or, qui n'admirerait ici la bonté de celle qu'on n'invoqua jamais en vain ! A la seule pensée de cette orpheline dans la détresse, une généreuse inspiration était tombée du cœur de Marie dans le cœur d'une des personnes présentes, qui immédiatement s'était dit : *Pour l'amour de Marie, notre commune mère, c'est moi qui serai cette âme charitable dont on parle ! c'est moi qui rendrai une mère à cette enfant qui n'en a plus !* — Jusque-là tout s'était passé dans le secret du sanctuaire, entre la Vierge immaculée et sa fidèle servante. Mais quelles ne furent pas notre surprise et notre joie lorsque, la cérémonie terminée, on vint en toute hâte nous révéler le pieux projet conçu au pied de la colonne miraculeuse de Marie ! — En allant aux renseignements, nous apprîmes bientôt que l'orpheline recommandée était des environs de Voves et appartenait à une pauvre mais honnête famille de Viabon. Notifier au curé de l'endroit l'heureux sort qui attendait sa jeune paroissienne et mander à Chartres la nouvelle enfant de Marie, fut l'affaire de quelques jours. Dès le samedi suivant, la bonne œuvre, un instant retardée, recevait enfin son accomplissement. Accueillie à bras ouverts par sa protectrice, la pauvre enfant retrouvait définitivement en elle une mère. Et lorsque le lendemain, réunie de nouveau autour du pilier de Notre-Dame, la Confrérie se fit publiquement l'interprète de sa reconnaissance par le chant du joyeux cantique :

Qu'elle est bonne Marie !

C'est la paix, c'est la vie !
Pour l'âme qui la prie,
C'est le bonheur !

l'orpheline était là, tranquille désormais sur son avenir et heureuse déjà d'un bonheur dû tout entier à Marie !

Par une délicatesse de modestie qui s'allie toujours à merveille avec la vraie charité et ne peut que lui donner un charme et un mérite de plus, la généreuse bienfaitrice sur laquelle Marie s'est déchargée de la douce mission de tenir lieu de mère à cette enfant, n'a mis à ses bontés qu'une condition..... c'est qu'on lui en garderait le secret et qu'on laisserait à Notre-Dame de Chartres tout l'honneur d'une adoption qui est son ouvrage. — Tout ce qu'on peut dire sans indiscrétion, c'est que cette enfant a été immédiatement placée, aux frais de sa mère adoptive, dans une des meilleures pensions de la ville, où elle recevra le bienfait d'une éducation chrétienne jusqu'à sa première communion d'abord, et ensuite aussi longtemps que besoin sera pour qu'elle soit en état de se suffire à elle-même. — Ce qu'il y a peut-être ici de plus frappant et de plus consolant tout à la fois, c'est qu'au jugement de tous ceux qui ont connu la mère de l'enfant, c'est là visiblement la récompense de sa tendre piété envers Marie. Elle était sous ce rapport un véritable sujet d'édification pour la paroisse qui vient de la perdre; et elle n'avait rien tant à cœur que de faire partager à sa petite fille les mêmes sentiments. Aussi les habitants de Viabon ont été tellement touchés d'un concours de circonstances si évidemment providentielles, qu'un bon nombre d'entre eux, M. le curé en tête, se sont empressés de donner leurs noms à la Confrérie de Notre-Dame de Chartres, pour perpétuer parmi eux un souvenir qui ne leur permet plus de douter de la bonté du cœur de Marie.

Avant son arrivée à Chartres, notre petite orpheline s'appelait *Aimée*. Ses compagnes de pension ne la désignent plus maintenant que sous le beau nom d'*Aimée-de-Marie*, nom que Marie elle-même tiendra sans doute à honneur de ratifier, en continuant à son enfant d'adoption la protection maternelle dont elle vient de lui faire ressentir si à propos les salutaires effets.

L'abbé LEGENDRE,

Vicaire de la Cathédrale et sous-directeur de la
Confrérie de Notre-Dame de Chartres.

Pour que rien ne manque aux détails qui précèdent, qu'on

nous permette d'ajouter ici en *post-scriptum* que, par une coïncidence assez remarquable, la personne de qui nous tenions la recommandation destinée à un tel succès, avait fait précisément depuis peu le lointain pélerinage de *La Salette.* En l'exauçant à son retour d'une façon si inespérée et si complète, *Notre-Dame de Chartres* ne semblerait-elle pas avoir voulu lui rappeler et nous rappeler à tous que nous avons nous aussi le bonheur de posséder dans nos murs une protectrice, une avocate dont l'oreille et le cœur sont toujours ouverts aux vœux qu'inspire la confiance ou que dicte la charité, et qui n'attend de nous que quelques témoignages de fidélité et d'amour pour reproduire à nos yeux les prodiges qui ont si souvent consolé nos pères et valu à notre sanctuaire une célébrité si bien méritée ? L.

MORT DU FRÈRE ANSELME,

DIRECTEUR DES FRÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE, A CHARTRES.

Les derniers jours du mois de février ont vu s'éteindre une de ces existences qui, pour être obscures, n'en sont pas moins précieuses devant Dieu et utiles à la société. Nous voulons parler de la perte regrettable que les Frères de la Doctrine chrétienne de Chartres viennent de faire dans la personne de leur respectable Directeur. La maladie et la mort du Frère Anselme ont servi à prouver une fois de plus le respect et l'affection que toutes les classes de notre société vouent au précieux Institut auquel appartenait ce religieux vénérable que depuis plus de vingt années tous les enfants du peuple de notre ville révéraient comme un père. La plus grande partie du clergé de Chartres, M. le Maire, M. Denain, Inspecteur de l'Académie, plusieurs membres du Conseil municipal et beaucoup d'autres personnes de distinction s'étaient fait un devoir d'assister à ses funérailles. M. Denain, a prononcé sur la tombe l'éloge du vénéré défunt, et dans cette circonstance comme toujours, il a trouvé dans son cœur si chrétien de chaleureuses paroles qui ont vivement ému les nombreux assistants et fait couler bien des larmes.

LE MOIS DE SAINT JOSEPH.

Le samedi 28 février, Mgr l'évêque de Chartres a béni dans la chapelle des RR. PP. Maristes une statue de saint Joseph. Toutes les personnes religieuses savent que le mois de mars est consacré

à ce glorieux patriarche que Dieu avait choisi pour être l'époux de la Vierge immaculée et le père nourricier de son Fils. Cette dévotion si utile prend aujourd'hui une extension prodigieuse, et tout porte à croire que le culte de saint Joseph va se développer de plus en plus dans l'église avec le culte de Marie et de Jésus enfant. Tâchons de contribuer nous-même à ce mouvement pieux qui emporte le monde vers les touchants mystères de la naissance d'un Dieu. Plus nous nous approcherons du berceau du Sauveur, plus les lumières de la foi deviendront vives, plus les eaux de la grâce seront pour nous limpides et bienfaisantes.

Si nous n'avons pas commencé dans notre famille, dans notre école, ou en notre particulier, le mois de saint Joseph, faisons du moins une neuvaine préparatoire à sa fête, et nous aurons certainement lieu de nous en féliciter.

LE RÈGNE DE MARIE.

Dans l'impuissance où nous sommes de traiter convenablement un pareil sujet, et afin qu'on ne nous accuse pas d'exagération ni de fol enthousiasme, nous n'émettrons point ici des opinions qui nous soient particulières, mais nous emprunterons les pensées et les expressions de plusieurs saints et doctes personnages qui se sont expliqués bien clairement à cet égard.

Que Marie soit reine du ciel et de la terre, souveraine du monde, maîtresse des anges et des hommes, tous les vrais chrétiens le reconnaissent et le redisent chaque jour dans leurs prières et leurs saints cantiques, et cette vérité se trouve écrite à chacune des pages de la liturgie sacrée que l'Eglise met aux mains de ses enfants. Mais qu'il doive arriver dans le cours successif des âges, une époque privilégiée, un siècle, un règne qui soit d'une manière plus spéciale l'époque, le siècle, le règne de Marie, voilà ce qui n'est pas encore aussi formellement reconnu, ce que néanmoins pour notre part nous aimons à penser et à dire. Oui, telle est notre conviction intime et profonde, et nous désirons la faire partager à tous les vrais serviteurs de la mère de Dieu. Il y a plus, nous croyons et nous publions hautement que cet âge heureux commence de nos jours, que la France aura contribué plus que toutes les autres nations du monde à cet avénement fortuné de notre auguste reine, que Chartres enfin, la ville de Marie, deviendra le centre béni de ce nouvel et glorieux empire.

Régnez sur nous, vous et votre fils; Que votre règne arrive, afin

d'amener à sa suite le règne de Jésus : Tels ont été depuis des siècles les vœux et les soupirs des plus illustres serviteurs de Marie; et afin que l'on comprenne bien le sens que nous donnons à ces paroles, citons-en d'autres sur la signification desquelles il est impossible de se méprendre. Ici, c'est un livre tout entier qu'il nous faudrait transcrire. Nous voulons parler du *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge,* composé vers la fin du XVII[e] siècle par un grand serviteur de Marie, le P. Grignon de Montfort. Ce petit ouvrage est, pour le dire en passant, tout ce que nous connaissons de plus simple et de plus élevé tout à la fois, de plus pieux et de plus solide; sur la dévotion à la mère de Dieu. Quand est-ce qu'il sera lu et relu, compris et pratiqué par tous ceux qui se disent les enfants ou les serviteurs de Marie? Oh ! quel changement, quelle transformation merveilleuse il opérerait dans les âmes ! Tout le monde, il est vrai, et surtout les savants orgueilleux, ne sont pas en état de l'entendre; mais ceux que l'esprit de Dieu anime, mais les vrais disciples de Jésus-Christ, les chrétiens à la façon des premiers siècles, les fidèles en un mot qui prennent au sérieux les maximes et les promesses de l'Evangile, feront de ce petit écrit leurs plus chères délices; et après la parole inspirée par l'Esprit-Saint lui-même, ce sera l'objet le plus habituel de leurs pieuses lectures et de leurs saintes méditations. Or voici ce que nous lisons dans ce livre incomparable :

« La divine Marie a été inconnue jusqu'ici, et c'est une des raisons pourquoi Jésus-Christ n'est point connu comme il doit l'être. Si donc, comme il est certain, le règne de Jésus-Christ arrive dans le monde, ce ne sera qu'une suite nécessaire de la connaissance et du règne de la très-sainte Vierge Marie, qui l'a mis au monde la première fois et le fera éclater la seconde. » *(Traité de la vraie Dévotion à la sainte Vierge, Introduction,* p. 7.*)*

« Quand viendra cet heureux temps où la divine Marie sera établie maîtresse et souveraine dans les cœurs pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus ?... Quand viendra ce temps heureux et ce siècle de Marie, où les âmes, se perdant elles-mêmes dans l'abîme de son intérieur, deviendront des copies vivantes de Marie pour aimer et glorifier Jésus-Christ ? Ce temps ne viendra que quand on connaîtra et pratiquera la dévotion que j'enseigne. » *(Traité de la vraie dévotion, etc., p.* 192.)

« C'est par Marie que le salut du monde a commencé, et c'est

par Marie qu'il doit être consommé. Marie n'a presque point paru dans le premier avènement de Jésus-Christ ;... mais dans le second avènement, Marie doit être connue et révélée par le Saint-Esprit, afin de faire, par elle, connaître, aimer et servir Jésus-Christ. » *(Ibid.*, p. 34.*)*

« Je me sens plus que jamais animé à croire et à espérer tout ce que j'ai profondément gravé dans le cœur, et que je demande à Dieu depuis bien des années, savoir : que tôt ou tard la très-sainte Vierge aura plus d'enfants, de serviteurs et d'esclaves d'amour que jamais, et que, par ce moyen, Jésus-Christ mon cher maître règnera dans les cœurs plus que jamais.

» Je prévois bien des bêtes frémissantes qui viennent en furie pour déchirer avec leurs dents diaboliques ce petit écrit,... ou du moins pour l'envelopper dans le silence d'un coffre, afin qu'il ne paraisse point ; ils attaqueront même et persécuteront ceux et celles qui le liront et réduiront en pratique. Mais, n'importe ! mais, tant mieux ! cette vue m'encourage et me fait espérer un grand succès, c'est-à-dire, un grand escadron de braves et vaillants soldats de Jésus et de Marie, de l'un et de l'autre sexe, pour combattre le monde, le diable et la nature corrompue dans les temps périlleux qui vont arriver plus que jamais. » *(Ibid.*, p. 91 et 92.*)*

Ces citations sont peut-être un peu longues, mais on voudra bien nous les pardonner à cause de leur importance. Remarquons, avant de terminer, que la prédiction du P. Grignon de Montfort, relativement à son livre, a déjà reçu du moins une partie de son accomplissement. Ces pages admirables, enfouies dans la poussière d'une bibliothèque, n'ont été retrouvées qu'en 1842, et c'est seulement à dater de cette époque que la doctrine précieuse qu'elles renferment, connue jusque-là d'un trop petit nombre de personnes, a commencé à se répandre et à produire les fruits les plus abondants de grâce et de salut.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS A NOS LECTEURS.

En adressant plusieurs numéros de notre petit journal à quelques personnes dont les noms ne figurent pas sur la liste de nos abonnés, notre intention n'est point d'extorquer d'elles une aumône par des sollicitations importunes. Nous tenons avant tout à leur faire connaître la nature et l'importance d'une œuvre qui,

par ses immenses résultats, ne peut manquer d'exciter tôt ou tard leurs plus ardentes sympathies; mais nous ne serions pas fâchés néanmoins si, par suite de notre envoi, elles se procuraient la petite satisfaction de pouvoir se dire un jour qu'elles sont venues dès *la veille* ou *l'avant-veille*, et non pas *le lendemain*, concourir à cette pieuse entreprise. Du reste, bien qu'à nos yeux le succès soit pleinement assuré, bien que nous concevions les plus belles espérances, il est permis d'attendre, avant de se prononcer, que l'événement ait justifié quelques-unes de nos prévisions. Mais cette attente ne sera pas bien longue : malgré le peu de bruit que nous avons pu faire encore, des demandes assez multipliées nous arrivent chaque jour, même en dehors de notre diocèse, ainsi que nous l'avions espéré. Le prix seul des abonnements reçus jusqu'à cette heure, sans parler des offrandes généreuses qui souvent les accompagnent, nous met dès à présent en état de couvrir nos frais ordinaires pour l'année qui commence, et bientôt nous pourrons faire connaître à nos lecteurs l'emploi des premiers bénéfices que nous allons désormais réaliser.

Nous joignons à ce troisième numéro le plan de notre église souterraine, afin que nos souscripteurs puissent se faire une idée du monument qu'ils restaurent, et suivre pour ainsi dire pas à pas les progrès d'une entreprise si chère aux amis de l'art chrétien, si utile à la religion et si glorieuse pour Marie.

4e Numéro. Avril 1857

LA VOIX

DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS
ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX
SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

IIIe ENTRETIEN. — LA STATUE DRUIDIQUE. (Suite.)

Ce fut un siècle avant la naissance de Jésus-Christ, d'après la tradition populaire, que fut élevée la statue druidique sur l'autel de la grotte sacrée. On ne peut guère, à la suite de l'historien Rouillard, dépeindre les détails de cette cérémonie pompeuse sans s'aventurer un peu trop dans le champ des suppositions.

Auprès de cet autel, les Druides creusèrent un puits qui fut comblé plus tard et dont aujourd'hui on a complétement perdu la trace. Pourquoi ce puits à côté d'un autel? Selon les vieux chroniqueurs, c'était un symbole précurseur de l'eau baptismale et de cette *source vive qui devait rejaillir jusqu'à la vie éternelle.* Il dut servir en effet à la régénération des premiers chrétiens chez les Carnutes.

Depuis la consécration de l'autel à la *Vierge qui devait enfanter*, jusqu'à la prédication de l'Evangile dans la Gaule, que s'est-il passé au sein du collége druidique et dans cette grotte où la

prophétie venait de se transformer en un gracieux emblême de la réalité future ? Nos plus anciennes chroniques nous représentent la Vierge prophétique envoyant, du sein de Dieu, dans ces régions *assises à l'ombre de la mort* les prémices de sa tendresse maternelle, attachant à son image sacrée une vertu miraculeuse, consolant déjà les âmes ulcérées par les peines de la vie et guérissant les maux de l'humanité souffrante. S'il faut en croire nos vieilles légendes, des miracles éclatants s'opérèrent ; un enfant royal, le fils de Geoffroi de Montlhéry, victime d'une mort prématurée due à l'imprudence de son âge, fut ressuscité à la prière d'un père éploré, qui vint à Chartres remercier la Vierge et lui offrir des présents dignes de sa munificence royale.

Sans être trop crédule, on peut s'abstenir de jeter précipitamment le dédain de l'incroyance sur les récits traditionnels de nos pères : le respect pour la foi des ancêtres est un respect qui honore. Il n'est pas impossible que Dieu ait voulu, par de tels prodiges, ménager aux païens les voies mystérieuses de sa grâce et préparer leurs âmes au grand jour des révélations ; qu'il ait voulu, pour récompenser les Druides, chercheurs passionnés de la vérité, distinguer à leurs yeux l'image de la Vierge future d'avec les muettes idoles du paganisme. Quand le Grand-Prêtre, dans son éloquence fatidique, soulevait le voile de l'avenir aux yeux d'une foule avide de pronostics, et lui présageait le Juste, fils de la Vierge, qui *devait guérir tous nos maux*, le Verbe éternel ne pouvait-il pas manifester sa naissance prochaine par quelques prodiges de sa puissance, dans un pays où le Christianisme allait jeter sa première semence et pousser de si profondes racines ?

Quoi qu'il en soit, il nous a été transmis de ces temps obscurs un récit assez vraisemblable pour qu'on me permette de le reproduire en le revêtant toutefois du caractère de la légende.

La Gaule était gouvernée par de petits rois avant que César y entrât en conquérant. Ces rois il les imposa lui-même plus tard aux villes soumises, afin de maîtriser ces flots de courageux gaulois qui, sans cesse refoulés par le bras écrasant du vainqueur, sans cesse se soulevaient menaçants pour défendre leurs autels et conserver leur indépendance.

Quelque temps donc avant l'irruption des légions romaines, régnait à Chartres un roi nommé Priscus. Il n'avait pas d'enfant pour héritier de sa couronne. Son nom allait s'éteindre, sa dynastie disparaître et son autorité passer en des mains étran-

gères. C'est une peine profonde pour un père et surtout pour un prince régnant que de n'avoir aucun fondement pour y asseoir ses espérances d'avenir. Priscus alors conçut un projet digne des temps chrétiens. Epris d'admiration pour l'image vénérée des Druides, émerveillé des prodiges qu'elle enfantait, il pensa qu'une telle puissance ne pouvait venir que du ciel, et que la femme prophétique qui rendait la vie aux morts pouvait bien aussi protéger un royaume confié à sa tutelle. Un jour de fête, suivi de son cortége royal, il descend dans la grotte mystérieuse. Le pontife le reçoit avec des marques d'honneur ; les prêtres l'entourent, la foule se presse vers l'autel. Le roi prend sa couronne et la dépose aux pieds de la statue qu'il vénère. Puis se tournant vers les prêtres et le peuple : « Prêtres et guerriers, dit-il, retenez mon serment et exécutez mes dernières volontés. La nature m'a deçu dans mes espérances paternelles. Je n'ai pas d'héritier qui puisse monter après moi sur le trône de mes ancêtres. A la *Vierge qui enfantera* je consacre mon royaume, et je veux qu'à ma mort elle devienne la reine de mes états. Le Grand-Prêtre prendra en son nom les rênes de l'autorité : une double couronne ornera sa tête. Carnutes, vous lui obéirez dans la paix comme dans la guerre. Honneur et gloire à la Vierge dont la naissance purifiera le monde ! heureux nos descendants qui verront briller cet astre de salut ! » Un murmure d'approbation courut dans l'assemblée, et tout-à-coup la voûte du rocher retentit de ce chant béni : « Dame de Chartres, » soyez notre souveraine ! » Depuis cette époque, la Vierge des Carnutes porta le nom de Dame souveraine, pieuse attribution qu'elle justifiera plus tard et que viendra ratifier la foi de nos bons aïeux.

Cette légende n'est pas sans quelque apparence de vérité. César, dans ses commentaires, après avoir dénommé plusieurs roitelets des principales villes de la Gaule, n'en assigne pas à la capitale des Carnutes. Un certain Tasget, issu de sang royal, en fut seul le gouverneur après la conquête des Celtes ; il s'était allié à César pour s'emparer de l'autorité ; mais après trois ans de règne, il fut massacré par les Druides comme un vil usurpateur. A partir de cette époque la ville de Chartres n'a plus de rois ; la souveraineté appartient au chef de la religion druidique. Cette coutume s'est perpétuée longtemps après la conversion des Carnutes au Christianisme. Les premiers évêques de Chartres étaient tout à la fois princes temporels et spirituels : à côté de la crosse figurait l'épée,

le casque brillait avec la mître ; et, dans les temps de guerre, ces chefs de la milice sacrée marchaient à la tête des légitimes défenseurs du droit national.

Quoique ce récit du vieux temps ne soit pas sanctionné par quelque monument authentique, peut-être ne faut-il pas le révoquer en doute, et j'aime à en consacrer le souvenir dans ces pages qui pourront laisser à désirer sous d'autres rapports. Oui, j'aime ce trait frappant d'une dévotion qui pressentait le Christianisme · il sourit à la piété en caractérisant la Vierge future sous le glorieux titre de Reine. Protéger sous son égide le royaume des Francs, ces fils aînés de l'Eglise, n'est-ce pas la mission sublime qui illustrera la Vierge des Carnutes ? et les siècles à venir ne se plairont-ils pas à l'honorer toujours du nom de NOTRE-DAME ?

IVe ENTRETIEN. — LA CHAPELLE SOUTERRAINE.

La Vierge avait conçu et enfanté le Sauveur du monde. L'Orient était accouru le saluer et fléchir le genou devant son berceau. L'Occident ne le saluait encore qu'en espérance : nos pères attendaient toujours de la *femme* le salut de l'humanité, lorsque le fruit de son sein virginal, l'Homme-Dieu avait déjà expiré sur le Calvaire, racheté le monde, vaincu la mort et lancé à tous les horizons de la terre les premiers messagers de la vérité.

César, avec ses légions formidables, s'était assujetti la Gaule, et ces fiers Gaulois enchaînés par la force ne pouvaient plus relever la tête avec l'étendard de la rebellion. Dieu s'était servi du proconsul romain comme d'un instrument puissant pour frayer le chemin aux prédicateurs de l'Évangile à travers ces contrées barbares. Aussi l'Évangile y pénétra bientôt. Vers le milieu du premier siècle, saint Savinien et saint Potentien sont députés par le collége apostolique pour aller conquérir à la foi cette nation farouche qui avait si longtemps combattu pour ses autels et pour ses foyers : *pro aris et focis*. Mais quel peuple courbera plus docilement le front devant le dogme chrétien que celui de la cité chartraine où la Vierge Marie avait déjà versé tant de bénédictions, où la figure allait recevoir enfin dans la réalité son entier accomplissement ?

C'est donc vers la capitale des Carnutes que la Providence dirige les pas des nouveaux missionnaires. Ils vont droit à la grotte où les Druides sacrifiaient encore et rendaient leurs oracles. Mais quel n'est pas l'étonnement des deux apôtres !... Une statue de

femme a frappé leurs regards, et au pied de la statue ils ont lu cette inscription : *Virgini pariturœ, à la Vierge qui doit enfanter !* « C'est bien là, se disent-ils, une image prophétique ! » Et soudain animés du souffle divin, comme saint Paul à Athènes, ils prêchent le Dieu Inconnu, Jésus-Christ, fils de cette Vierge qui l'a enfanté sur le sol de la Judée. — Cet astre de salut a lui pour le monde... ; le sang de cet Homme-Dieu a lavé les iniquités de la terre... ; plus d'autres sacrifices que celui de la Victime du Calvaire !... plus d'autre loi que son Evangile ! — Tout d'un coup se déchire le voile qui s'interposait entre ce peuple imbu de superstitions et le sanctuaire de la vérité. Plusieurs conversions s'opérèrent. La foi pénétra vivement dans ces âmes déjà préparées par le désir et l'espérance. Peu à peu le druidisme fit place au culte chrétien dont il figurait le symbole fondamental. La statue druidique reçut une consécration nouvelle ; à la place de victimes inefficaces, la seule victime du salut fut immolée sur l'autel, et bientôt une humble chapelle dût s'élever sur l'emplacement de la grotte pour contenir la foule des adorateurs qui grossissait de jour en jour.

Mais les passions du paganisme et la rage de l'Enfer, ensemble conjurés, apportèrent bientôt des entraves à ces premiers triomphes. Le christianisme naissant eut bientôt lui-même besoin du sang de ses martyrs pour se féconder et se propager davantage. Dieu permit que dans la Rome païenne s'élevassent des tyrans persécuteurs qui en broyant les enfants du Christ devaient établir les fondements inébranlables de la nouvelle Rome. Avec leurs édits sanglants ils lanceront dans les provinces de l'empire des lions destinés à les exécuter. Chartres ne tarda pas à se ressentir de ces premières fureurs.

On connaît la persécution de Quirinus. Puissé-je en essayant de la raconter, donner à ce lamentable récit quelque sympathique intérêt !

L'empereur Claude siégeait alors sur le trône. Ce prince faible d'esprit et de volonté se laissa presque toujours gouverner par des femmes. La religion nouvelle portait ombrage à cette cour voluptueuse. Il en sortit un édit qui condamnait les chrétiens à l'exil et laissait aux gouverneurs des provinces la liberté de sévir contre ces disciples d'un crucifié. Quirinus présidait à Chartres. Ce décret sourit à sa haine de païen et favorise son rôle d'adulateur ambitieux : c'est le loup dans la bergerie. Il médite déjà violence et massacre. Certain de sa proie, il se réjouit d'avance

du sang qui va couler et repaît son cœur de carnage. « C'est au fond de cette grotte, pense-t-il en lui-même, qu'ils se rassemblent ; c'est là qu'il faut les surprendre... ; toute fuite est impossible..., pas un seul n'échappera... »

Un jour solennel avait réuni dans la chapelle sous-terre chrétiens et druides ne formant plus désormais qu'un seul peuple d'adorateurs. L'enceinte regorgeait de fidèles. La foule pieuse et recueillie assistait aux divins mystères ; la prière du sacrifice montait avec l'encens vers le trône de la clémence divine ; la grotte résonnait des chants sacrés dont l'écho répercuté au dehors allait se prolonger et se perdre sous le dôme des vieux chênes ; prêtres et fidèles priaient et chantaient... hélas ! c'était leur dernier chant et leur dernière prière ! c'était le prélude du cantique éternel !

Quirinus avait convoqué ses satellites ; son projet était dévoilé ; une acclamation féroce l'avait accueilli. Sous sa conduite, la soldatesque barbare se porte impatiente vers le lieu saint, elle se fraye un passage et se précipite sur les chrétiens... Des cris d'effroi retentissent... A l'aspect des armes qui étincellent, des glaives qui s'agitent, le peuple se refoule en désordre vers l'autel ; les mères pressent leurs enfants dans leurs bras, cherchent à fuir ou à se défendre... Vains efforts !... la sacrilège cohorte égorge à droite et à gauche ; hommes, femmes et enfants tombent sous les coups homicides ; les victimes s'amoncèlent !... Les prêtres, les yeux levés au ciel, étendent la main et prononcent en frémissant des paroles sacrées sur ce peuple martyr. Eux-mêmes aperçoivent déjà le glaive qui les menace. A travers le sang et le carnage, un soldat s'approche... Ils présentent leur poitrine que fortifie le Dieu qui y repose... Mais Quirinus leur destine d'autres supplices plus dignes de leur vertu et de sa férocité. Avec quelques-uns de leurs frères il les réserve pour un holocauste solennel. On les charge de chaînes et, captifs pour Jésus-Christ, ils sont enfermés dans les cachots qui environnent la grotte. Les corps des saints martyrs furent jetés dans le puits que les druides avaient creusé près de l'autel. De là ce nom célèbre de Puits des Saints-Forts que lui a toujours conservé l'histoire.

La foi des Carnutes ne fut pas éteinte dans ce baptême de sang. Les chrétiens échappés au fer meurtrier n'en devinrent que plus intrépides à professer leur croyance. Le sang même fertilisa cette terre neuve encore, et de nouveaux convertis entrèrent dans le giron de l'Eglise. Mais les assemblées se tenaient plus secrètes ; la sainte

grotte se trouvait transformée en catacombes où la piété priait en silence pour les morts.

Parmi les âmes gagnées à Jésus-Christ, on remarquait une jeune fille appelée Modeste. La beauté du christianisme avait touché son cœur, l'éclat de sa vérité l'avait frappée, elle s'était dit : « Et moi aussi je veux être l'épouse de Jésus crucifié ! » Jusqu'alors elle avait pu dissimuler sous un semblant de paganisme sa foi si vive et sa dévotion si ardente. Mais quelque chose transpire..., ce n'est qu'un soupçon d'abord ; on épie les démarches de la nouvelle prosélyte et bientôt la conviction s'établit : Modeste est chrétienne. On la dénonce au gouverneur, et le gouverneur... c'était son père ! A cette nouvelle étrange son œil s'enflamme, sa haine pour le nom chrétien bouillonne plus implacable ; il cite Modeste à son tribunal. « Vous chrétienne ! ma fille, s'écrie-t-il ; renoncez au Christ. » — « Je suis chrétienne pour toujours, répond Modeste. » Une lutte terrible s'engage dans ce cœur de père et de tyran entre l'amour et la haine. « Mais la mort, ma fille, la mort vous menace ! » — « Quand on est chrétienne, on ne craint pas de mourir !... » Quirinus ne se contient plus ; la passion triomphe dans son âme de l'affection paternelle ; Modeste est jugée : la sentence de mort est portée. — Une fille immolée par son père, c'est là un exemple inoui qui épouvantera les serviteurs du Christ, et devra donner à leur religion le dernier coup de mort... — Si jeune, hélas ! et si belle d'innocence, Modeste s'avance avec calme au lieu de son supplice. Pourtant elle espère encore sa grâce... ; l'auteur de ses jours voudra-t-il lui-même en trancher la trame ?... Un soldat accourt !... ah ! c'est sans doute la révocation de la sentence qu'il apporte... « Modeste est-elle toujours chrétienne, demande-t-il ? » — « Toujours, jusqu'à la mort, reprend la vierge. » — « Au nom de son père, qu'elle meure ! (1) » La jeune martyre fixant vers le ciel son œil résolu et brillant d'espérance, offre à Dieu son sacrifice et à l'exécuteur sa poitrine : elle tombe, elle expire !... Son âme vole au ciel et son corps est jeté avec ceux des autres martyrs dans le Puits de la grotte sacrée.

Quirinus mourut quelque temps après ces sanglantes persécutions ; les apôtres de la Gaule, délivrés des fers, sortirent de leurs

(1) Attendu que nous ne sommes pas encore sortis des ténèbres répandues jusqu'à ce jour sur l'histoire qui nous occupe, nous ne prétendons pas garantir l'authenticité du récit ; mais nous croyons du moins pouvoir l'offrir comme vraisemblable.

cachots, et la semence de l'Evangile répandue sur une terre ainsi arrosée, produisit des fruits en abondance.

C'est ainsi que Chartres fut le tombeau des premiers martyrs de la Gaule, la première arène où le christianisme préludait à de plus grands combats et préparait en s'immolant la conquête future des enfants de Clovis. L'Abbé Hénault.

LA PORTE DU CLOITRE NOTRE-DAME.

Nous avons appris avec une peine réelle que la seule porte qui nous reste du cloître Notre-Dame allait bientôt disparaître du nombre des monuments! La décision en est prise : elle doit tomber incessamment sous les coups des démolisseurs !... Loin de nous l'esprit de satyre ! mais il est permis d'exprimer ici de justes regrets.

Que ne suis-je poète ? je ferais de mélancoliques adieux à ces pierres où depuis tant de siècles le temps a imprimé cette patine si chère aux amateurs du pinceau et qui contraste si fort avec le badigeon moderne ; à ces touffes d'herbes et de mousse qui ornent le sommet comme d'un revêtement de verdure ; et surtout à cette madone si populaire qui nous rappelle tant de vieux souvenirs ! mais je laisse là les impressions poétiques, et je crois pouvoir ici me rendre l'interprète des sentiments émis par la Société archéologique d'Eure-et-Loir.

Elle vient de prendre pour devise un adage dont la première idée est fort heureuse : *antiqua venerari, respecter l'antiquité.* Et voici que la proclamation de cette devise coïncide avec une délibération qui tout d'abord en paralyse le résultat. Après avoir usé de toute son influence, la Société n'a pu rien obtenir pour atteindre le but qu'elle se propose : Peut-être aurait-on voulu faire une application de la seconde moitié de l'exergue : *progredi ad meliora, progresser vers le mieux....* Malheureusement, c'est toujours en voulant *mieux faire* que l'on a manqué de *respect à l'antiquité.* Mais je ne prétends point m'établir juge dans cette affaire.

On a fait une objection, nous le savons, à la conservation de cette porte. L'ouverture, a-t-on dit, est trop étroite pour le passage d'une voiture, et pourtant nous avons pu constater qu'une *guimbarde* même y passait librement. Du reste, cette rue n'était pas destinée à la circulation des voitures, mais plutôt à l'écoulement de la foule nombreuse qui, dimanches et fêtes surtout, se dirige vers Notre-Dame. La suppression de ce monument aidera bien peu à démasquer aux yeux des touristes la belle perspective du porche méridional. Du moins puissions-nous plus tard être dédommagés de la perte de ces restes antiques par l'agrandissement de la rue en faveur de notre imposante Cathédrale ! *Un membre de la Société archéologique d'Eure-et-Loir.*

PLAN DE LA CRYPTE

OU ÉGLISE SOUTERRAINE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Notes explicatives (1).

D'après une tradition constante et fort répandue dont l'authenticité peut défier, ce nous semble, la critique la plus sévère, l'origine de l'église de Chartres, se rattache à l'existence d'un monument célèbre élevé à la Mère de Dieu, dès avant l'ère chrétienne. Sur la colline où cette magnifique cathédrale semble vouloir porter jusqu'au ciel le témoignage de la piété de nos pères envers Marie, un bois saint protégeait autrefois de son ombre une grotte mystérieuse, et dans ce lieu devenu le centre auguste de leurs assemblées vénérables, les druides ou prêtres gaulois avaient érigé une statue de bois *à la Vierge qui devait enfanter,* VIRGINI PARITURÆ. Quatre fois bâtie sur cet emplacement sacré, et autant de fois détruite par la rage des persécuteurs du nom chrétien et des ennemis de la cité, ou par la fureur des flammes, la basilique chartraine fut de nouveau relevée de ses ruines sous l'épiscopat de Fulbert. L'illustre pontife commença, l'an 1020, cette gigantesque entreprise, avec le concours de toutes les provinces de la France et de toutes les nations chrétiennes de l'Occident. Deux années suffirent pour achever la crypte ou église souterraine ; le reste de l'édifice fut reconstruit peu à peu ; mais un nouvel incendie vint détruire en 1194 la nouvelle cathédrale, à l'exception de la crypte et des deux clochers dont l'un ne s'élevait toutefois encore qu'à la hauteur des combles de l'église.

La crypte de Chartres, appelée aussi *la Sainte Grotte ou les Saints Lieux forts,* est la plus remarquable qui soit en France. Elle règne sous les nefs latérales et sous les chapelles de l'église supérieure, sur une étendue de 200 mètres de circuit et de 5 à 6 mètres de largeur moyenne.

Pour servir de guide aux pélerins et aux voyageurs qui désirent visiter ce monument célèbre, nous allons y pénétrer et le parcourir avec eux.

Nous descendons à la crypte du côté septentrional par l'escalier (16), figuré à la gauche du plan et le plus éloigné du chevet de l'église. Des sept entrées de la crypte, c'est la seule qui soit ouverte actuellement aux fidèles.

Cet escalier aboutit à une longue cave construite après l'incendie de 1194, et qui donne accès dans la crypte. Trois autres caves semblables à celle-ci (16) et qui datent de la même époque, règnent également dans toute la longueur du transept. Les deux qui sont les plus rapprochées de l'abside communiquaient autrefois avec la crypte par une fenêtre, la troisième avait une porte : la porte et les fenêtres sont aujourd'hui murées.

Parvenu au bas de l'escalier vous tournez sur la droite, vous parcourez dans toute sa longueur la cave ou galerie souterraine dont nous venons de parler et vous arrivez dans la crypte.

Percée autrefois dans tout son pourtour de petites fenêtres cintrées

(1) Les numéros qu'on trouvera dans ces notes correspondent à ceux de la lithographie qui représente le plan de la crypte, et que nos abonnés ont reçue au mois de mars.

*

qui en éclairaient les diverses parties, la crypte est aujourd'hui plus obscure en quelques endroits, notamment sous le transept et dans plusieurs chapelles, par suite de constructions plus récentes.

En portant vos regards à droite dans la partie éclairée, vous apercevez au fond de la nef un escalier (20) qui conduit sous le clocher neuf. C'est par là qu'on descendait de l'église supérieure pour faire processionnellement le tour de la crypte dans certaines circonstances solennelles : on remontait ensuite par un escalier parallèle à celui-ci sous le clocher-vieux situé à la façade occidentale du côté du midi (20).

Tournons à gauche du côté du chevet de l'église et parcourons successivement les différentes chapelles qui la couronnent : ces chapelles sont au nombre de douze : *in capite ejus corona stellarum duodecim.*

La première qui s'offre devant vous est l'antique chapelle du pélerinage (1). Voici comment la désigne un ancien plan de 1678 : *Chapelle de la Vierge placée dans l'endroit où les druides faisaient leurs assemblées et leurs sacrifices, et où ils eslevèrent la figure qui se voit, qu'ils dédièrent à une Vierge qui devait enfanter, Virgini pariturœ.* Des riches décorations qui ornaient autrefois ce sanctuaire, il ne reste plus que les peintures qui couvrent la voûte et la partie supérieure des murailles. Ces peintures, faites sous Louis XIII, sont bien endommagées, et l'on distingue à peine les divers sujets qu'elles représentent. Aussi, bien qu'elles produisent encore un assez bel effet à la lumière des lampes, et qu'elles nous rappellent une époque de renaissance semblable à la nôtre, peut-être ne méritent-elles guère d'être conservées. Toutes les autres richesses de la chapelle ont disparu à l'époque de la Révolution : la statue elle-même, l'image miraculeuse de Notre-Dame-sous-terre, traînée brutalement dans la rue par des mains sacriléges, a été brûlée sur la place publique, en face de sa royale demeure !...

Aux environs de l'autel se trouvait autrefois le Puits des Saints forts (A), ainsi nommé parce qu'une foule de martyrs y furent précipités au temps des persécutions. C'est dans ce même puits que tomba l'enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres, dont la légende est si populaire.

A droite de la chapelle de Notre-Dame sous-terre (2), est une autre petite chapelle, dédiée aux Saints-Forts, Savinien, Potentien et autres premiers apôtres de la cité chartraine.

A gauche (17), un large escalier conduit au dehors de l'église, près de l'évêché. C'était autrefois une des entrées principales de la Crypte, comme on le voit d'après l'inscription placée au-dessus de deux troncs, et qui se lit encore de chaque côté sur la muraille ; *Ici est le tronc de Céans.*

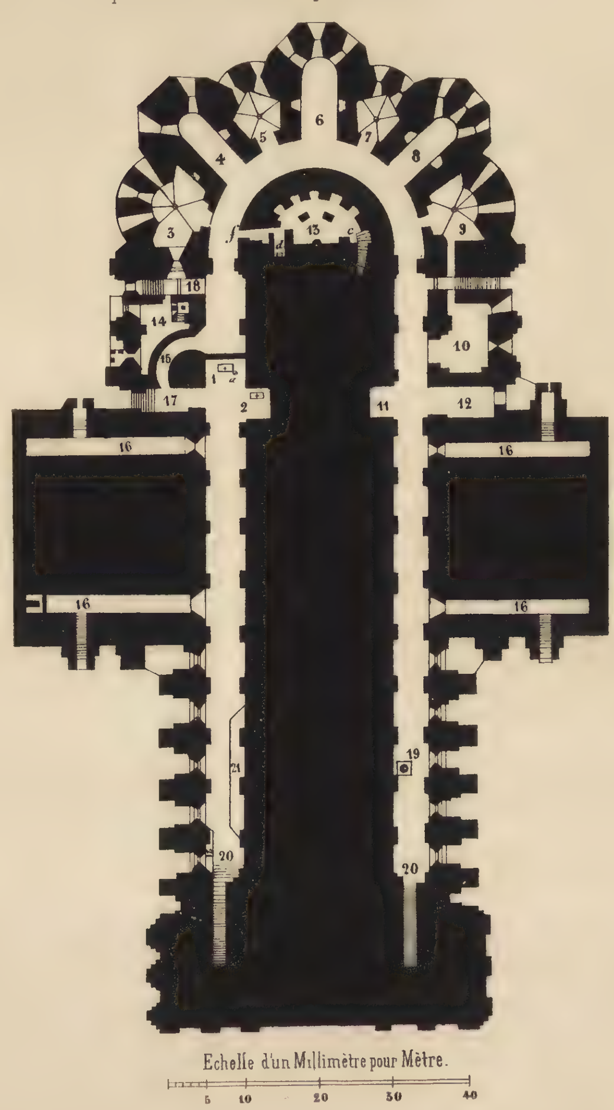
A droite de l'escalier, une montre vitrée renferme deux ceintures de grains de porcelaine offertes à Notre-Dame de Chartres, à la fin du XVII[e] siècle, par les Hurons et les Abnaquis. Elles portent ces inscriptions : MATRI VIRGINI ABNAQUÆI D. D. — VIRGINI PARITVRÆ VOTUM HUROMUM.

L'étranger qui n'a jamais visité ce saint lieu croit que la Crypte ne s'étend pas au-delà, parce qu'une cloison ne permet pas aux regards de plonger plus avant. Cette cloison n'existait pas autrefois ; elle a été probablement construite au XVII[e] siècle, pour faciliter la décoration de la chapelle de Notre-Dame. C'est sans doute à la même époque qu'on a pratiqué le couloir (15) qui fait communiquer la chapelle du Pélerinage avec le reste de la Crypte.

PLAN DE LA CRYPTE,

ou Église souterraine de Notre-Dame de Chartres.

dédiée à la Vierge qui devait être mère, **Virgini pariturae,**
lieu de pèlerinage en l'honneur de Marie,
le plus ancien et l'un des plus vénérables du monde.



Echelle d'un Millimètre pour Mètre.

5 10 20 30 40

Voir, pour les explications, le journal **La Voix de Notre-Dame de Chartres**, dans son numéro du mois d'Avril 1857. Ce petit recueil mensuel a été fondé au mois de Janvier de la même année au profit de cette Église. De grands avantages sont assurés aux abonnés.

Prix de l'abonnement 3 fr. par an, Prix de chaque Numéro 25 C.es

S'adresser à Mr. l'Abbé Ychard à Chartres.

Lith. d'Ad. Langlois. Pap. Lib. Chartres.

Au-dessus des arrachements faits à la muraille, et dont on a laissé subsister les traces pour donner à cette entrée de la Crypte l'aspect d'une grotte véritable, on aperçoit le cintre d'une ancienne fenêtre, preuve manifeste que dans le principe ce passage n'existait pas (17).

Le nº 18 indique un escalier qui conduit à la sacristie de l'église supérieure. A gauche de cet escalier se trouve l'ancienne sacristie (14), bâtie en 1194, et qui sert aujourd'hui de bûcher.

La lettre *f* marque l'entrée actuelle du grand caveau, entrée qui n'existait pas autrefois. Ce caveau est l'ancien martyrium de l'église de Chartres. On nommait ainsi le lieu placé sous l'autel principal et où l'on conservait les reliques des martyrs. Plus tard, le caveau servit à mettre en sûreté, durant les guerres, les richesses du trésor de la cathédrale. On y descendait du sanctuaire par un escalier qui existe encore. La lettre *d* indique un caveau et une basse-fosse dans laquelle on cachait la Sainte-Châsse, qui renferme la Tunique de la Mère de Dieu.

Des dix chapelles qui nous restent à visiter, les trois plus grandes ont été construites au XIe siècle ; les autres sont d'une date postérieure à l'incendie de 1194. Les vocables des ces diverses chapelles ont été changés dans les derniers siècles, et l'on ne peut dire d'une manière bien précise à quels saints elles avaient été dédiées dans l'origine.

La chapelle nº 3 servit longtemps de sacristie ; dans l'ébrasement d'une ouverture qui la faisait autrefois communiquer avec la chapelle voisine, on voit encore des peintures du XIIIe siècle.

La chapelle nº 4 est aussi ornée de peintures murales qui datent de la même époque. — On y remarque actuellement, à droite, un monument gallo-romain ; c'est une énorme pierre sur laquelle on voit un personnage grossièrement sculpté, revêtu de la robe et du manteau.

A gauche, se trouve le tombeau de S. Caletric, évêque de Chartres, qui vivait au milieu du VIe siècle. Bien qu'il ne renferme plus les cendres du saint pontife, c'est un monument précieux qui doit être cher à la piété des Chartrains. Sur le couvercle, on lit cette inscription ;

† HIC REQUIESCIT CHALETRICUS EPS CUJUS DULCIS MEMORIA PRIDIE NONAS SEPTEMBRIS VITAM TRANSPORTAVIT IN COELIS ; *ici repose l'évêque Caletric, dont la mémoire est douce : il est allé vivre dans les cieux le jour d'avant les nones de septembre.*

Ce tombeau n'a été transféré que depuis peu dans la Crypte, car il est bon de remarquer en passant qu'il ne s'est jamais fait de sépulture dans l'église de Chartres.

La 5e chapelle (5) n'a rien de remarquable.

La 6e chapelle (6) est la chapelle absidale.

La 7e chapelle (7) sert aujourd'hui de cave à l'usage de la maîtrise.

La 8e (8) a été transformée en garde-meubles, ou magasin pour l'église supérieure.

La 9e (9) renferme quelques débris informes de l'ancien jubé.

La 10e (10) sert de musée pour les sculptures mieux conservées de ce même jubé : ce musée n'est pas ouvert au public.

Dans la 11e chapelle, on voit des peintures à fresques du XIIIe siècle.

La 12e (12) n'offre rien de curieux.

A gauche, au-delà de la barrière qui ferme le reste de la Crypte, se

trouve une piscine qui date au moins du XIIe siècle. Au-dessus, on voit une peinture murale qui représente la naissance du Sauveur.

Le n° 19 indique des fonts baptismaux du XIIe siècle : c'est un monument remarquable.

L'escalier qui termine cette nef (20) conduit sous le clocher-vieux, comme nous l'avons dit plus haut.

Entre les fonts baptismaux et la piscine, une barre de fer indique la place d'une 13e chapelle qui n'existe plus aujourd'hui.

En revenant sur vos pas pour sortir de l'église, rappelez-vous que ce lieu vénérable, si tristement dévasté par la révolution, et qui conserve encore les traces de cette profanation sacrilége, fut autrefois visité de siècle en siècle par une foule de saints et illustres personnages. La chapelle de la sainte Vierge était surtout l'objet de la vénération des peuples. *La plus grande dévotion des Chartrains est à cet autel,* dit un ancien historien, et presque tous les rois de France, jusqu'à Louis XV, sont venus rendre leurs hommages à la célèbre Notre-Dame de sous-terre.

Avant de sortir de la Crypte, allons jusqu'à la porte qui en ferme l'entrée, sous le clocher neuf. A droite et à gauche se trouvaient plusieurs cellules où *demeuraient les sœurs pour la garde des Saints Lieux.*

« Au XIIIe et au XIVe siècle, c'étaient des prêtres qui gardaient ce » saint lieu, lesquels couchaient et logeaient dans icelui. Depuis y » furent mises des filles dévotes qui s'appelaient les filles des Saints » Lieux Forts. A présent, y a une seule fille ou femme dévote, qui a » des servantes sous elle et gardent assiduellement ensemble les dits » saints lieux, faisant leur perpétuelle résidence es dictes chambrettes » destinées à cet effet. Elle est vulgairement nommée la dame des » Saints Lieux Forts ou des grottes, et a un fort beau revenu de fon- » dation pour sa nourriture et entretenement. » (Pintard.)

Aujourd'hui la garde de ce lieu vénérable est confiée au directeur et aux clercs de la maîtrise, et de pieuses dames qui n'auront d'autre revenu pour cet emploi que l'honneur et la joie d'être les servantes de Notre-Dame de Chartres, veilleront bientôt à la propreté et à l'entretien de sa demeure privilégiée.

Tel est le sanctuaire auguste dont le digne évêque de Chartres a commencé la restauration si longtemps désirée. L'Europe, qui a contribué à l'érection de ce monument célèbre, voudra contribuer sans doute à sa réparation. En s'abonnant à la *Voix de Notre-Dame de Chartres,* on concourt d'une manière efficace à cette bonne œuvre, et l'on se procure des avantages spirituels considérables.

Pèlerins et voyageurs qui visitez ce sanctuaire, ne vous semble-t-il pas que la sainte Dame de Chartres vous adresse ces paroles : *O vous tous qui passez* par ce saint lieu, *considérez et voyez s'il est une désolation semblable à la mienne!* que l'état de ma maison touche vos cœurs, et que vos pieuses largesses m'aident à reprendre enfin possession de cette demeure chérie où j'ai reçu pendant dix-huit siècles les hommages de tout l'Occident.

CHRONIQUE.

FÊTE ET PROCESSION GÉNÉRALE
DE NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

Depuis trois siècles bientôt révolus, le 15 mars est un jour bien cher aux enfants de Notre-Dame de Chartres. Il nous rappelle, en effet, l'une des preuves les plus touchantes de la protection de Marie pour sa ville privilégiée, et l'un des témoignages les plus éclatants de la reconnaissance des Chartrains envers leur bien-aimée patronne.

La ville de Chartres, assiégée depuis quinze jours par le prince de Condé, allait tomber au pouvoir des Calvinistes et expier cruellement la résistance héroïque de ses vaillants défenseurs, lorsqu'elle fut tout-à-coup délivrée de ces ennemis terribles, le 15 mars 1568. Nous supprimons à regret, pour aujourd'hui, les détails d'un fait qui n'intéresse pas moins le sentiment national que la piété chrétienne; mais nous aurons l'occasion de les exposer une autre fois.

L'année suivante, sur la demande de Messieurs de la ville, et conformément aux vœux de tous les habitants, une fête et une procession générale furent instituées par l'autorité ecclésiastique, et plus tard on bâtit une petite chapelle en l'honneur de Notre-Dame de la Brèche ou de la Victoire, au lieu même où le danger avait été plus pressant et l'assistance de Marie plus prompte et plus évidente.

La procession de Notre-Dame de la Brèche se célébrait avec une grande solennité, puisque cette procession et celle de la Fête-Dieu « estaient les deux seules processions générales ordi- » naires auxquelles les compagnies séculières assistaient, assavoir » le Bailliage et Présidial, le Corps de la ville et les autres corps » qui estaient tenus de s'y rendre sans y estre invités. » L'an 1591, tandis que Henri de Navarre assiégeait la ville de Chartres, elle se fit avec une pompe inaccoutumée et un éclat extraordinaire, au son de toutes les cloches, dont la mélodie émerveilla le bon Henri, qui « défendit de tirer le canon toute la journée, ne vou- » lant pas qu'on troublât la dévotion des habitants. »

Une nouvelle délibération de Messieurs de la ville avait d'ailleurs ajouté beaucoup à la popularité de la cérémonie du 15 mars. De temps immémorial, la ville de Chartres était dans l'usage d'entretenir devant l'image de Notre-Dame du Pilier, un cierge appelé la

Chandelle-du-Tour, le *Tour-de-Cire*, le *Tour-de-Ville ;* « lequel fait et institué d'ancienneté de la part du corps et communauté de la dite ville, pour être présenté par oblation pour le salut d'icelle, doit brûler et ardre devant la dite image. » Ce *Tour-de-Ville* consistait dans une bougie de cire jaune, d'une longueur considérable, qui égalait, dit-on, l'enceinte muraillée de la ville : il était roulé sur un cylindre de bois et pesait quelquefois plus de 200 livres. Chaque jour on coupait un morceau de cette bougie et on l'allumait sur le chandelier de la ville. Pendant longtemps, le *Tour-de-Ville* était présenté indistinctement à quelqu'une des fêtes de l'année ; c'était assez souvent le 17 octobre, fête de la dédicace de l'église de Chartres, et on le portait à la procession qui se faisait par l'église haute et basse. Mais dans le courant du XVII[e] siècle, la cérémonie annuelle de la présentation du *Tour-de-Cire* fut fixée au 15 mars. Tout le Corps de ville se rendait, avant la procession, devant la Vierge-Noire. C'était ordinairement le maire qui allumait la première bougie détachée du *Tour ;* mais quand il se trouvait à Chartres quelque prince ou quelque grand personnage, on lui cédait cet honneur. C'est ainsi que le 14 mars 1789, lors de la dernière présentation du *Tour-de-Ville,* ce fut M. le duc de Doudeauville, récemment nommé gouverneur de Chartres, qui alluma le premier cierge (1).

La révolution de 1789 vint interrompre ces manifestations pieuses de notre gratitude envers Marie. La propriété sur laquelle était bâtie la chapelle fut vendue, et le petit oratoire disparut presque totalement. Ce ne fut qu'après de longues années que ce monument, si précieux par les souvenirs qui s'y rattachent, fut enfin relevé de ses ruines. Le 25 mars 1843 (2), un digne ecclésiastique, enfant de la ville de Chartres, et ravi depuis peu au respect et à l'affection de ses concitoyens par une mort prématurée, se rendit adjudicataire de cette propriété religieuse. La chapelle fut reconstruite par ses soins sur des proportions moins restreintes que la première, bien qu'elle soit loin de suffire à la dévotion

(1) Extrait de l'intéressante *Notice historique sur Notre-Dame de la Brèche*, par Mgr Pie.

(2) La date du 25 mars 1857 ne sera pas moins mémorable pour l'église de Chartres. Les RR. PP. Maristes, établis depuis quelques années dans notre ville, ont fait en ce jour l'acquisition de l'ancienne église Sainte-Foy. Cette église sert de théâtre depuis la grande Révolution ! Nous reviendrons plus tard sur cet événement si heureux auquel le spirituel écrivain du théâtre applaudit tout le premier d'une manière on ne peut plus édifiante.

des fidèles. Elle appartient aujourd'hui à la Fabrique de la Cathédrale, à qui M. l'abbé Baret en a généreusement fait don par une disposition testamentaire.

La procession générale et publique fut rétablie à la même époque par Mgr Clausel de Montals ; mais son digne successeur a voulu ajouter encore à l'éclat de cette solennité ; et cette année, comme les précédentes, Sa Grandeur présidait à la cérémonie. Espérons que la fête patriotique et religieuse du 15 mars redeviendra ce qu'elle était par le passé, et que la ville de Chartres, tant de fois sauvée par Marie, saura lui offrir, aussi bien qu'autrefois, l'expression filiale d'une reconnaissance qui doit être éternelle. L'article qui va suivre semblera justifier un peu ces douces espérances.

LE 15 MARS

ET L'INSTITUTION NOTRE-DAME DE CHARTRES.

L'Institution Notre-Dame de Chartres a choisi le 15 mars pour sa fête patronale : peut-être on nous saura gré de dire à cette occasion quelques mots de ce précieux établissement.

Parmi les membres du clergé de Chartres les plus dévoués à l'enfance, un prêtre aussi instruit que modeste s'était consacré dès son jeune âge aux pénibles labeurs de l'éducation. Placé, par la retraite de son père, à la tête d'une maison peu nombreuse, il est vrai, mais renommée pour le maintien des saines traditions et la force des études littéraires, M. l'abbé Brou, loin de songer à étendre cette œuvre, n'aspirait qu'à ensevelir dans l'obscurité sa laborieuse existence. Mais les sollicitations de quelques amis ardents pour le bien, les assurances de plusieurs personnes sages, les encouragements du clergé, les vives sympathies d'un bon nombre de familles chrétiennes triomphèrent enfin de la répugnance qu'il avait à se produire au grand jour, et, pour la première fois depuis qu'une part de liberté plus grande nous était faite pour l'enseignement de la jeunesse, un établissement ecclésiastique d'instruction secondaire s'élevait dans notre diocèse, humblement sans doute, mais avec la confiance qu'inspire une bonne action entreprise en vue de Dieu, pour le bien de la société, avec un désintéressement complet et la perspective d'une immolation quotididienne. Car tels furent les premiers fondements de cette œuvre aujourd'hui si prospère.

La nouvelle Institution continua quelque temps encore à fréquenter les cours du collége de la ville ; mais, le nombre des élèves croissant de jour en jour, la séparation d'avec l'établissement communal fut bientôt résolue, et, le 15 mars 1854, M. l'abbé Brou en donnant à sa

maison, désormais de plein exercice, le titre d'Institution Notre-Dame de Chartres, entrait dès-lors dans une voie nouvelle. Disons ici la vérité : par cet acte de courageuse initiative, ce digne prêtre a rendu à notre pays un important service : l'existence de plusieurs écoles dont les chefs animés du meilleur esprit rivalisent de zèle pour l'éducation de la jeunesse ne peut produire en effet que d'excellents résultats pour la contrée qui les possède.

Plus tard, dans la fête solennelle du 31 mai 1855, l'Institution Notre-Dame adopta pour bannière l'image de la Vierge druidique, et, tout en maintenant sa fête patronale au 15 mars, elle a depuis consacré ses enfants à Notre-Dame sous-terre, *Virgini pariturœ*, à la Vierge immaculée qui doit être plus que jamais la mère des enfants chrétiens.

Il y a peu d'années encore, il eût fallu du courage pour arborer de pareilles couleurs : convenons donc que, sous ce rapport du moins, nous sommes en progrès, car de nos jours l'*enseigne* de la religion dans les écoles est un besoin pour toutes les familles.

Cette année, comme les précédentes, l'Institution Notre-Dame a figuré, bannière en tête, dans les rangs de la procession générale à la chapelle de la Brèche ; mais, ce qu'elle n'avait pas fait encore, elle a offert un des pains bénits de la fête. M. le Préfet d'Eure-et-Loir a permis avec bonheur que son jeune fils, Jules Jaubert, élève de l'établissement représentât ses condisciples dans cette circonstance solennelle. En portant le cierge d'usage, cet enfant nous a fait ressouvenir avec joie de l'ancienne et touchante cérémonie de notre Tour-de-Ville dont le premier magistrat de la cité chartraine faisait autrefois les honneurs ; et dans ce fait, si petit en apparence, nous avons entrevu un rayon d'espoir pour la génération qui s'élève.

Au retour de la procession, l'Institution Notre-Dame s'est rendue presque immédiatement à la chapelle Sous-Terre, pour assister à la messe. M. l'abbé Brière, curé de la Cathédrale, a voulu, en la célébrant, donner à cette portion chérie de son troupeau une marque particulière du tendre intérêt qu'il lui porte : ce digne ecclésiastique, si distingué à tous égards, comprend en effet mieux que personne l'importance d'une pareille œuvre, et ses encouragements n'ont jamais fait défaut à ceux qui l'ont entreprise. Une messe en musique, de la composition de M. James Nary, élève de la maison, et organiste accompagnateur de la Cathédrale, a été chantée par les enfants et les maîtres : l'*O salutaris* était un essai très-heureux de M. Paul Joly, ancien élève du même établissement. Nous ne dirons pas que ces chants étaient à ravir, tant pour leur mérite intrinsèque que pour leur exécution ; on nous accuserait peut-être d'exagérer les choses ; mais si l'on veut se faire quelque idée du bel effet produit par cette musique religieuse, qu'on assiste seulement une fois à la messe de l'Institution qui se célèbre tous les jeudis, à huit heures, dans la chapelle de la

Crypte, et nous pouvons assurer qu'on sera tenté d'y revenir.

Un des prêtres qui ont fait leurs premières armes littéraires dans la maison de M. Brou, adresse d'ordinaire en ce jour quelques paroles aux élèves. Cette année, c'était le tour de M. l'abbé Lavanne, vicaire de Saint-Pierre de Chartres. Le jeune orateur a montré, dans un beau discours, l'heureuse influence que la piété exerce sur les études.

Après la messe, M. le curé de la Cathédrale s'est fait un plaisir de passer quelques instants encore au milieu des jeunes élèves de l'Institution Notre-Dame, qui l'ont accueilli comme un père.

Mgr l'évêque de Chartres, toujours si bon pour ces enfants, est venu leur témoigner, lui aussi, qu'il s'associait de grand cœur à leur fête, et le soir, Sa Grandeur a voulu, en donnant un salut solennel à la chapelle de la Crypte, couronner ainsi ce beau jour dont les élèves et les amis de l'Institution Notre-Dame garderont chèrement le souvenir.

On nous pardonnera ces détails : nous les aurions omis s'ils n'avaient pour tous les enfants de Notre-Dame de Chartres une signification précieuse. Mais disons notre pensée toute entière. Parmi les cent vingt élèves qui fréquentent les cours de l'Institution Notre-Dame, la plupart occuperont un jour dans la société des postes honorables, et plusieurs veilleront sans doute aux intérêts de la cité chartraine. Eh bien ! nous le demandons : ces enfants pourront-ils oublier jamais les impressions de ces fêtes religieuses ? les verra-t-on quitter la bannière de Marie et trahir lâchement leur drapeau ? Loin de là, sans aucun doute ! Franchement chrétiens par les œuvres aussi bien que par le cœur, à ceux qui voudraient peut-être ébranler leurs croyances, ils sauront bien répondre avec un noble orgueil : Nous sommes les fils des Croisés, les descendants de ces héros qui combattaient et mouraient pour la foi, nous sommes les héritiers de ces illustres travailleurs qui bâtissaient notre belle Cathédrale, nous sommes les serviteurs de Notre-Dame de Chartres : c'est elle qui a béni notre berceau, c'est elle qui a versé dans le cœur de nos mères tant de piété et d'amour, c'est elle qui nous a couronnés aux jours de nos combats littéraires ; à notre tour nous bénirons son nom, nous propagerons son culte, nous la couronnerons jusqu'à notre dernier soupir de nos affections et de nos vertus.

REVUE RELIGIEUSE.

Deux camps opposés ont toujours dressé leurs tentes en face l'un de l'autre, dans le champ du Christianisme. D'un côté, c'est l'impiété qui attaque ; de l'autre, c'est l'Église qui lutte et qui triomphe. Ces conflits ne finiront qu'avec le temps ; mais ils sont en quelque sorte nécessaires : du choc des idées jaillit la vérité.

Or, nos lecteurs ne sont pas tous aux premières places pour jouir de tout ce qui se passe sur la scène du monde religieux.... Ne serait-

ce pas leur rendre un petit service que de leur offrir une fois par mois (bientôt, nous l'espérons, ce sera plus souvent) un tableau analytique de tout ce qui peut être pour l'Église un sujet de tristesse ou de consolation, un coup-d'œil général sur les *polémiques du journalisme ;* sur les *actes épiscopaux,* les travaux *religieux, littéraires, artistiques,* sur les *bonnes œuvres* les plus saillantes, enfin sur les *pertes* ou les *conquêtes* du catholicisme ? Nous essaierons, malgré notre faiblesse, de leur présenter une légère esquisse....

Aujourd'hui, le temps nous presse, et notre projet, trop tardivement éclos, se laissera seulement entrevoir dans le cadre restreint de cette feuille.

On s'émeut avec raison de la hardiesse avec laquelle, depuis quelque temps, la presse voltairienne, dont on connaît le représentant, verse à pleines mains l'outrage sur l'Église et ses plus illustres pasteurs. Fidèle à son programme, elle cite au tribunal de la Raison tout ce qui parle, tout ce qui agit en catholique ; il faut que toute parole, tout acte épiscopal passe par son laminoir. Peut-être a-t-elle voulu mettre à profit la sainte quarantaine pour prêcher à sa manière ses trois cent mille abonnés ! Quand ces coryphées de l'impiété moderne ont embouché la trompette, quand ils ont semé ce qu'ils appellent la *vérité* sur tous les points de la France, vraiment le monde devrait se convertir et se perfectionner à vue d'œil !....

Plusieurs évêques de France ont fort mal parlé, aux yeux des rédacteurs du *Siècle,* pendant le temps du carême. Ils n'ont pas les lumières de ces *philosophes.* Le foyer d'où rayonnent aujourd'hui la science et la vérité est situé juste rue du Croissant, nº 16 !.... L'enseignement universel de l'Église n'a plus aucun poids, quand le premier venu d'entre ces docteurs a élevé la voix ! — Ainsi, Mgr l'évêque de Poitiers est accusé d'avoir prononcé des *paroles impies* en faisant l'éloge de la Vendée, en disant qu'elle défendait avant tout les droits de Dieu. Les courageux Vendéens étaient donc bien coupables, aux yeux des *libres penseurs,* de s'opposer au flot révolutionnaire et de combattre pour *leurs autels !* — Ce journal devient surtout récalcitrant, quand, pour défendre la vérité, NN. SS. les évêques réfutent les erreurs de la philosophie moderne et surtout le rationalisme ; ce qui prouve que le *Siècle* en a une fameuse dose. Vous êtes-vous aperçu avec quelle vivacité il se détourne pour décocher ses traits, quand les évêques de Digne, de Nîmes et de Cambrai foudroient le *rationalisme,* en démontrent les vaines prétentions et la *fausse sagesse ?*

— Il faut bien pourtant qu'il ait encore un peu la conscience de mal faire, puisqu'il se trouve gravement *injurié*, quand Mgr l'évêque de Chartres, sans faire de personnalité, flagelle le *journalisme impie.* — Ce qui paraît étrange, c'est que le *Siècle* n'en finit pas de se plaindre des *outrages* que lui prodiguent ses adversaires ; sa résignation est admirable ; et voyez vous-même avec quels égards, quels ménagements il répond à la lettre de Mgr d'Annecy : il traite sans façon le prélat de *maniaque peu loyal, d'auteur de libelle et de calomnie, prenant le masque de la religion pour s'opposer à l'accomplissement de la parole du Christ...* etc. Rendons cet hommage à l'honorable écrivain de ces lignes si *loyales*, que pour lui il ne *prend pas de masque.* Du reste, nous n'aimons pas le déguisement : *quiconque est loup agisse en loup.* Mais, de grâce, au lieu de lancer des diatribes, il faudrait raisonner.... Un bon syllogisme a toujours été chose rare dans l'arsénal des journalistes qui proclament la *raison* et la *liberté.* — Ce n'est pas assez de travestir l'enseignement épiscopal ; à la parole, l'Église joint les actes. Le *Siècle* prend son lourd marteau pour démolir toute œuvre catholique dont le succès lui porte ombrage. L'œuvre si admirable de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, œuvre de dévoûment et de charité, vient d'être elle-même honorée d'un article virulent où une plume *amie de toute liberté*, dénonce les associations catholiques comme dangereuses à l'ordre social. Il ne manquait plus que ce bon témoignage à la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

En finissant ce petit examen, citons une gracieuse ritournelle qui termine un des articles en question : « *Le parti clérical ne fléchit plus les genoux, il se redresse ; il devient agressif; il commence déjà à parler en maître.* »

Sans se préoccuper de toutes ces tracasseries de la presse irréligieuse, NN. SS. les évêques, comme toujours, ont parlé en *maîtres*, c'est-à-dire avec l'autorité qu'ils tiennent de Jésus-Christ, pendant le temps de la pénitence quadragésimale. C'est là une force imposante que celle de l'épiscopat catholique enseignant toujours une même doctrine et ne déviant jamais de l'unité ! Pendant que les philosophes chicanent, les évêques fortifient la foi de leurs peuples, raniment leurs espérances et ravivent leur charité ; et l'Église marche toujours.

D'un autre côté, les orateurs sacrés distribuent à des milliers d'auditeurs, dans nos églises catholiques, le pain de la parole.

Quelques-uns nous semblent comme ressusciter les beaux jours du catholicisme par une éloquence grave, hardie et persuasive. Le R. P. Félix, à Notre-Dame de Paris, le R. P. Ventura, à la cour de l'Empereur, et quelques autres, sont des hommes que Dieu a choisis pour le siècle ; car en présence de ce siècle qui ose tout faire, il fallait des hommes qui osassent tout dire. Le P. Félix surtout ne recule pas devant cette tâche pénible. Il parle toujours contre le progrès matériel, il en étudie les causes, il en calcule les conséquences, il en sonde l'abîme ; et, aux yeux de son vaste auditoire frémissant, il montre la *décadence* qui menace toute société en progrès vers la matière.... Il dévoile avec énergie toutes les plaies qui déshonorent la société. Il dépeint le sensualisme envahissant les idées, les arts, la littérature, le drame, la religion et les habitudes du siècle. Il tonne avec fermeté contre les spéculations et l'amour de l'or. Et toujours sa parole imagée, harmonieuse, logique et vigoureuse laisse dans les cœurs une impression profonde dont les conséquences se feront sentir.

Terminons en disant que la plume savante de nos évêques et des écrivains catholiques ne s'est pas encore reposée. Nous voyons apparaître des ouvrages d'une solidité à toute épreuve. *Les Impossibilités* de Mgr Parisis viennent prouver une fois de plus aux *libres penseurs*, qu'après avoir parcouru le cercle de leurs idées vaines, ils sont dans *l'impossible*, soit qu'ils nient, soit qu'ils affirment, soit qu'ils veuillent douter, tandis que les catholiques possèdent toute lumière et toute certitude.

M. Aug. Nicolas vient d'élever un monument littéraire à la gloire de Marie : *Le Plan divin.* Cette vie admirable de Marie ne devait pas toujours rester dans le silence. Cette splendeur de virginité, ce parfum de perfection, ces sublimes dévoûments devaient être produits au grand jour par quelque plume solidement trempée. M. Aug. Nicolas a rempli cette mission ; et ce que nous avons lu de son ouvrage nous a paru bien nourri d'idées pieuses et frappantes.

En résumé, l'impiété parle haut : c'est un signe manifeste que l'Église ne dort pas. Elle travaille aujourd'hui plus que jamais à préparer une ère nouvelle. Consolons-nous : si l'incréduliré et le matérialisme amoncèlent des orages sur nos têtes, ils se dissiperont à l'approche dn règne de Marie ! A. M. C.

5e Numéro. Mai 1857.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Ve ENTRETIEN. — L'ÉGLISE DE CHARTRES JUSQU'A FULBERT.

Nous n'avons eu jusqu'ici pour fil conducteur de notre histoire que le témoignage de la tradition et des chroniques chartraines. Bien des nuages planent encore sur les premiers âges du Christianisme dans nos contrées. Après avoir sérieusement discuté tous les documents historiques touchant les premiers évêques de Chartres, les érudits eux-mêmes n'ont pu recueillir que des probabilités sur l'origine de ce siége épiscopal, un des plus anciens et des plus illustres de la Gaule. D'après le savant ouvrage des Bénédictins, la *Gallia Christiana*, et presque tous les vieux historiens, saint Aventin, disciple de saint Potentien, figure le premier en tête du catalogue des évêques de Chartres. Des lacunes viennent sans doute interrompre plus tard la série de ces éminents pontifes et jeter de l'obscurité sur l'époque précise de l'érection du premier siége épiscopal dans la ville des Carnutes (1).

(1) Depuis Aventin jusqu'à Solemne, treize évêques sont inscrits dans le catalogue pendant une durée de plus de quatre cents ans. Si le premier, saint Aventin, occupait le trône pontifical dès le premier siècle de l'ère chrétienne, comme le prétendent les vieilles chroniques, nous pensons qu'il est plus sage de supposer des noms perdus ou des lacunes occasionnées par les persécutions, que de prolonger arbitrairement l'existence de ces évêques, afin de relier les deux extrémités de la chaîne interrompue.

Sortons de ces ténèbres inexplorables et hâtons-nous, en relatant brièvement les transformations successives de l'église de Chartres, d'arriver à cette époque glorieuse de notre histoire, où le lecteur impatient nous devance déjà de ses vœux.

Les premières persécutions, tout en multipliant les adorateurs du Christ, paralysaient leurs efforts pour la construction des édifices religieux; mais c'étaient là des pierres vivantes qui se façonnaient dans la souffrance pour édifier le corps spirituel de l'Eglise, et qui attendaient que Dieu eût sonné l'heure de la liberté afin de bâtir leurs temples matériels.

Le règne de Constantin fit naître sur le monde chrétien cette paix achetée au prix de tant de sang. Les enfants de l'Eglise, tout couverts encore des cicatrices de leurs combats pour la foi, profitèrent de ce repos universel pour abriter leur Dieu avec plus de splendeur, et pour élargir l'enceinte de la prière et du sacrifice. La sainte grotte s'était transformée en chapelle; au-dessus de cette chapelle souterraine s'éleva bientôt une église épiscopale. Nous n'avons aucune donnée sur la forme et le caractère architectonique de cette première basilique. Nous pouvons dire toutefois qu'elle n'était pas même l'ébauche du grand travail des âges postérieurs.

L'église de Chartres devait passer par bien des phases désastreuses avant d'arriver à cette perfection de solidité qui défie les siècles. La ville, à cause de son importance, fut souvent le théâtre de guerres sanglantes, et son église la victime des ravages qu'elles entraînent à leur suite.

Si nous en croyons un annaliste de Metz, D. Bouquet, Notre-Dame de Chartres fût brûlée en 742, sous Thierry IV, par Hunald, fils du comte d'Aquitaine. Ce vassal de Charles-Martel, dont le bras puissant l'avait protégé contre l'invasion sarrazine, voulant, après la mort de ce prince, secouer le joug des maires du palais, se révolte, fond sur la ville de Chartres et la livre à la fureur des flammes.

Un autre sinistre aurait frappé l'église de Chartres, d'après un vieux manuscrit, en 770, sous le règne de Charlemagne (1).

Au milieu du IX[e] siècle, les Normands, sous la conduite d'Has-

(1) Au rapport de M. Lejeune, dans sa brochure sur les *Sinistres*, 1[re] page, Souchet place cet incendie sous le règne de *Thierry II*, *roi de France*, sous l'épiscopat de *Flavius*, en l'an *sept cent soixante et dix*. Certes, voilà un grand choix à faire de dates chronologiques; et laquelle est admissible?

ting, traversent la France semant partout la désolation et la mort. Les voici qui menacent la vieille cité des Carnutes. La ville se défend avec un succès qui désespère leur audace. Mais les assiégeants ont recours à un stratagème qui réussit mieux que la force des armes. Ils feignent une conversion au Christianisme et demandent humblement le baptême : les portes s'ouvrent ! et l'ennemi perfide usant de ce honteux triomphe fait couler des flots de sang, saccage la ville et l'ensevelit avec son église sous un monceau de ruines.

L'évêque Gislebert reconstruit sa cathédrale. Mais un siècle plus tard, elle devient encore la proie des flammes, sous Thibaut-le-Tricheur, comte de Chartres. Il venait de prendre Evreux, lorsque Richard, duc de Normandie, pour se venger de cette usurpation, accourt s'emparer de Chartres et réduit toute la ville en cendres.

A peine relevée de ses débris avec plus de magnificence, l'église de Chartres fut encore brûlée par le feu du ciel, l'an 1020, sous le règne de Robert.

Nous voici arrivés au commencement du XI[e] siècle, à cette époque du Moyen-Age où la foi chrétienne allait donner aux arts un élan sublime et poser les fondements indestructibles de ces chefs-d'œuvre gothiques qui, à mesure qu'ils grandissent dans l'espace et qu'ils vieillissent avec les siècles, se perfectionnent et se couvrent de richesses nouvelles. Je parle ici des siècles de foi ; car, il faut bien l'avouer, l'art chrétien expire avec le XVI[e] siècle ; avec la foi robuste et naïve du Moyen-Age s'éteint l'enthousiasme religieux de nos pères : leurs enfants n'avaient plus le courage de terminer quelques parties inachevées, ni même le bon goût de conserver intactes les beautés artistiques de nos cathédrales. Un souffle de paganisme passait alors sur notre France et flétrissait tout ce qui s'était épanoui au soleil du Christianisme. Mais tirons un voile sur les écarts de ces génies égarés et tâchons de mieux faire.

Avec le XI[e] siècle naquit en France un homme qui devait illustrer la chaire épiscopale de Chartres et devenir dans cette ville le *Père de l'architecture religieuse*. Fulbert fut un des premiers évêques français qui traça le plan d'une église chrétienne sur une échelle colossale. Mais pour réaliser son entreprise, il lui fallait des ressources immenses en rapport avec la grandeur de ses projets. Fulbert fit appel aux cœurs généreux, et dans ce temps de

foi où le mot d'égoïsme n'était pas français, la parole d'un évêque trouvait un écho fidèle dans tous les cœurs. Cette voix éloquente retentit dans tout le royaume, elle franchit la frontière et va solliciter des grands et des petits, des compatriotes et des étrangers, cette union qni fait la force et cette force qui enfante les œuvres nationales. Le roi de France, Robert, offrit des sommes considérables, les souverains de l'Europe suivirent son exemple; le clergé, la noblesse et le peuple donnèrent libéralement pour l'érection du nouveau sanctuaire. Après deux ans de travaux prodigieux, les bases massives de la cathédrale étaient assises sur le roc de la colline chartraine et recouvraient ces fameuses cryptes regardées avec raison comme les plus vastes, les plus régulières et les plus remarquables qui existent.

En présence de la crypte de Fulbert, nous abandonnons l'ordre historique (1), et désormais parcourant de l'œil toutes les merveilles dont se compose notre cathédrale, nous conduirons le lecteur de l'ensemble aux détails, de la base au sommet, du dehors à l'intérieur de ce gigantesque édifice, et tout tremblant à la pensée de ces excursions périlleuses, nous solliciterons encore une fois l'indulgence du lecteur et l'appui des savants.

Avant de finir cet entretien, je m'arrête sur le spectacle de ces désastres qui ont tant de fois désolé notre cathédrale, et lui ont ravi tant de magnificence. Mais si l'on doit répandre des larmes sur ces ruines amoncelées et sur ces richesses perdues, à l'aspect du monument qui se dresse avec tant de majesté sur notre sol, bien des regrets s'évanouissent pour faire place à des pensées consolantes. Dieu a sans doute permis ces sinistres pour des raisons mystérieuses que nos pères savaient approfondir. De leur temps, les fatalistes n'étaient pas encore venus détrôner la Providence. Je partage franchement l'opinion d'un vieux chroniqueur, Guillaume-le-Breton : « La Vierge, dit-il, voulant rendre plus
» digne d'elle-même son église de Chartres, permit, par une pré-
» voyance admirable, qu'elle fût la proie des flammes...... pour
» donner lieu à la construction de l'édifice actuel, qui n'a pas son
» égal dans tout l'univers. »

A ce motif surnaturel, on peut en ajouter un autre. En permet-

(1) En passant de la sainte grotte à la crypte de Fulbert, nous avons omis plusieurs faits qui se rattachent à l'histoire religieuse de Chartres; mais, pour être fidèle à notre plan, nous saisirons l'occasion de les raconter à quelque endroi du monument. (Voir l'entretien préliminaire.)

tant ces désastres, Dieu n'a-t-il pas voulu exiger que chaque siècle participe à cette œuvre immense, une des gloires du Christianisme ? Nous voyons en effet presque toutes les générations cimenter de leurs sueurs quelque portion du célèbre monument et y imprimer le cachet de leur génie. De sorte que le chrétien, en interrogeant la cathédrale, peut entendre le langage des siècles qui lui répondent : « Nous avons tous posé notre pierre dans ce sanctuaire de Marie ; nous avons tous ajouté quelque fleuron à sa couronne. »

Et vous, hommes du XIXe siècle, vous souverains, plus grands et plus puissants que ceux d'autrefois, vous nobles et riches, vous peuples de cette France, si fière de sa civilisation et de ses gloires nouvelles, n'aurez-vous pas le privilége de placer à quelque endroit du superbe monument votre part d'or, de talent et de générosité, afin que vos derniers neveux puissent dire aussi de vous : « Voici le travail du XIXe siècle? » La Providence vous a ménagé cette faveur. Elle a permis qu'une génération monstrueuse et féroce, faisant planer la *terreur* sur notre patrie, vint profaner la demeure privilégiée de Notre-Dame et dévaster les cryptes de Fulbert, afin que ce siècle réparateur eût aussi des larmes à répandre, des trésors à verser dans cet illustre sanctuaire. Grâce aux régénérateurs de l'art chrétien, avec les libéralités des grands et l'obole du pauvre, l'église souterraine revêt de jour en jour sa splendeur du Moyen-Age, et ce n'est point là l'ouvrage d'une contrée, c'est l'œuvre de tout un peuple, d'une nation entière, ce sera l'œuvre du XIXe siècle !

L'Abbé Hénault.

LÉGENDE.

L'ENFANT DE CHŒUR DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Autrefois, sous le comte Étienne,
Au pied du clocher protecteur,
Vivait dans la retraite une veuve chrétienne.
Longtemps elle a pleuré l'autre part de son cœur;
Elle avait tant aimé ! L'épreuve était bien rude ;
Mais, au fond de sa solitude,
Dieu lui laissait du moins un fils de ses amours.
Bonne mère, dans ta détresse,
Puisses-tu conserver toujours

Ta seule joie et ta douce richesse!
Dame de Chartre, ô mère des douleurs!
Grâce et pitié pour les pauvres pécheurs!

—

Dès sa naissance à la céleste Vierge
Elle l'offrit; et, devant les autels,
Toute pauvre qu'elle est, sans faute un humble cierge
Brûlait pour lui dans les jours solennels.
Point de parure aux couleurs éclatantes;
Mais avec ses yeux bleus, ses boucles ondoyantes,
Qu'il était beau dans les bras maternels!
Sa robe fut toujours plus blanche que la neige.
Le lis croissait ainsi sous l'œil qui le protège.
Sur ses genoux, tous les matins,
Un baiser apprenait à sa bouche enfantine,
En joignant ses petites mains,
A bégayer la prière divine :
Dame de Chartre, ô mère des douleurs!
Grâce et pitié pour les pauvres pécheurs!

—

Il n'était plus aux jours de sa première enfance;
Touchés de sa pudique ardeur,
Ces chanoines si fiers l'admettent dans leur chœur :
Une mère a tant d'éloquence!
Et pour elle et pour lui ce fut un doux bonheur.
Comme il suivait avec délice
Les hymnes du matin, les cantiques du soir,
Présentait à l'autel le vin du sacrifice,
Ou joignait aux chants de l'office
Les parfums de son encensoir!
Son œil était si pur! Vous eussiez dit d'un ange
Un instant descendu de la sainte phalange;
De tous côtés le peuple accourait pour le voir.
C'était surtout aux fêtes de Marie
Que la multitude attendrie,
Avide, l'écoutait, les larmes dans les yeux,
Quand de sa voix la touchante harmonie,
Sous les dômes silencieux,
Invoquait la Reine des cieux,
Et seule redisait la douce litanie :

Dame de Chartre, ô mère des douleurs!
Grâce et pitié pour les pauvres pécheurs!

—

C'était de tous les Saints la fête vénérée :
Un usage des anciens jours
Appelait le Chapitre à la Grotte sacrée.
En chapes d'or et de velours,
Le long des escaliers de pierres,
Les cent chanoines défilant,
Précédés de la croix et des riches bannières,
Deux à deux, recueillis, descendaient à pas lent.
Par vingt lampes d'argent aux voûtes suspendues,
De mystérieuses clartés,
Avec un saint frisson, circulaient, répandues
Dans ces profondes cavités.
On portait devant eux entre mille bougies
Le voile de la Vierge et les châsses des Saints;
Les chants retentissaient dans les longs souterrains,
Et l'écho répétait les graves liturgies :

Dame de Chartre, ô mère des douleurs!
Grâce et pitié pour les pauvres pécheurs!

—

Les yeux baissés saintement vers la terre,
Ils allaient visiter le prophétique autel,
Que jadis, éclairés d'un rayon immortel,
Dans leur bocage solitaire,
Ici, nos druides chartrains,
Bien des siècles avant qu'elle vît la lumière,
Au berceau de la Vierge-Mère
Avaient élevé de leurs mains.
Au-dessus est la Vierge Noire;
Tout auprès, le puits des Saints-Forts,
Où les persécuteurs ont jeté tous ces morts,
Dont l'Église naissante a sauvé la mémoire.
Au milieu des parfums, des psaumes et des vœux,
Couronné de ses blancs cheveux,
Le Pontife pénètre au fond du sanctuaire;
Devant l'Image sainte au sourire si doux,
Les prêtres en silence et le peuple à genoux,
Priaient le front dans la poussière :

Dame de Chartre, ô mère des douleurs!
Grâce et pitié pour les pauvres pécheurs!

—

Jeune protégé de Marie,
Et toi, que faisais-tu sous tes habits de lin?
Il tenait un cierge à la main.
Là, dans la foule est sa mère chérie;
Entre elle et ce tableau divin
Son œil admire et son cœur prie.
Mais à deux pas le puits des Saints martyrs
S'ouvre là dans le voisinage:
Un désir curieux est permis à son âge;
Il voudrait voir ce lieu si plein de souvenirs.
Il relève les plis de sa tunique blanche,
Un coup d'œil doit suffire; il approche, il se penche;
Mais, plus rapide que l'éclair,
Son pied glisse, une pierre roule,
Il tombe, il disparaît dans le gouffre entr'ouvert;
Au même instant, un cri perçant part de la foule:
Dame de Chartre, ô mère des douleurs!
Grâce et pitié pour les pauvres pécheurs!

—

On court, on vole, on descend, on s'empresse;
Pour le sauver tous moyens sont tentés;
On sonde ces débris, ces eaux, ces cavités;
Tant de grâce et tant de jeunesse!!
Tous les efforts sont hélas! superflus.
La tendre fleur, d'hier épanouie,
Dans l'abîme sans fond ne se retrouva plus.
On emporta la mère évanouie;
Pouvait-elle lutter contre tant de douleur?
Tout le monde pleurait, trop sûr de son malheur!
Tous les jours une pauvre femme
Aussitôt qu'on ouvrait la porte des lieux saints,
Pâle, les yeux gonflés, le désespoir dans l'âme,
Descendait dans les souterrains.
Pleine de son désastre et ne pouvant y croire,
Le cœur bondissant de soupirs,
Elle allait aux Saints-Forts, puis à la Vierge Noire,
Puis revenait aux Saints martyrs,

Puis de l'autel elle embrassait la pierre,
Implorait la Vierge à grands cris :
« Comme vous je suis mère ! oh ! rendez-moi mon fils ! »
Un long ruisseau de pleurs coule avec sa prière :
Dame de Chartre, ô mère des douleurs !
Grâce et pitié pour les pauvres pécheurs !

—

Mais après huit longs jours, l'octave solennelle
A l'antique et sombre chapelle
Amenait de nouveau le cortége sacré.
Le pauvre enfant ! sa place était vacante ;
Caché dans l'ombre un regard éploré
Cherchait dans tous les rangs cette tête charmante,
Et vers Marie errait désespéré.
De la voûte soudain un rayon de lumière
Vient jeter ses splendeurs aux regards éblouis ;
Un céleste parfum remplit l'église entière ;
Tous les cœurs en sont réjouis.
O surprise ! ô bonheur ! l'insatiable mère
Sur son sein éperdu presse son bien-aimé !
C'était bien lui ! sauvé par un bras tutélaire
L'enfant avait repris son rang accoutumé.
A cet admirable spectacle
Les cantiques sont suspendus ;
Autour de l'Enfant du miracle
Peuple et clergé sont confondus.
Ce n'est qu'un cri d'amour et de reconnaissance.
Le ciel a donc pitié de la frêle innocence !
Dame de Chartre, ô mère des douleurs !
Merci, merci pour les pauvres pécheurs !

—

Dans son ardeur impatiente
Chacun l'interroge à la fois :
« D'où vient-il ? qu'a-t-il fait ? quelle puissante voix
» A détourné de lui la mort obéissante ? »
« — J'allais payer bien cher un imprudent désir,
» Disait-il, je roulais, heurtant du front la pierre ;
» Je sentis qu'il fallait mourir !
» Et mon cœur appelait et la Vierge et ma mère !
» Mais tout-à-coup voici qu'un doux sommeil

» S'appesantit sur ma paupière ;
» Dieu sait combien de temps. J'étais à mon réveil
» Couché sur un lit de verdure ;
» Sur ma tête un berceau de fleurs
» Versait autour de moi ses suaves odeurs.
» Je cherchai sur mon front, et pas une blessure !
» Étonné je me lève, et qu'est-ce que je voi ?
» Une Dame, une Reine était auprès de moi !
» J'en fus tout ébloui. Mon Dieu qu'elle était belle !
» Son jeune fils vers moi souriait dans ses bras.
» Un doux penchant m'attirait auprès d'elle ;
» Moi, pauvre enfant, je n'osais pas.
» Un diadême d'or environnait sa tête
» Tel que la Vierge en porte aux plus beaux jours de fête ;
» Les diamans, la soie et le satin
» Brillaient sur son manteau, flottaient sur son écharpe ;
» Et pour elle dans le lointain
» Mille voix s'unissaient aux accords de la harpe. »

Dame de Chartre, ô mère des douleurs !
Merci, merci pour les pauvres pécheurs !

—

» Rien qu'à la voir, j'étais heureux près d'elle,
» Et je l'aimais de toute mon ardeur.
» Mais une chose, hélas ! manquait à mon bonheur,
» J'étais loin de ma mère et regrettais son aile.
» Une larme souvent glissait sur ma prunelle.
» Pour ne pas affliger son cœur,
» Moi, je les renfonçais bien avant ; mais la Dame
» Lut bientôt au fond de mon âme ;
» Elle a le don de tout savoir ;
» — Va, mon fils, je te le pardonne ;
» Va consoler ta mère et si seule et si bonne !
» Mais promets-moi, plus tard tu reviendras me voir ;
» Et tu m'amèneras celle qui t'est si chère ! »
« Ma bouche sur sa main osa dire merci ;
» Tout disparut, et me voici !
» O ma mère ! ô ma bonne mère ! »

Dame de Chartre, ô mère des douleurs !
Merci, merci pour les pauvres pécheurs !

—

Le jeune enfant de chœur plus tard devint un homme;
Plus tard il s'enflamma d'une sainte ferveur
Pour les divins écrits de la Grèce et de Rome;
Mais toujours deux amours ont dominé son cœur.
Son tour vint d'éclairer la terre;
Et toujours il chercha son plus noble trésor
Sur l'autel de Marie, aux lèvres de sa mère.
Prêtre, son front depuis ceignit la mitre d'or :
Fier d'un tel rejeton Chartre avec complaisance
Le plaça de ses mains au rang de ses prélats;
Les rois l'écoutaient en silence;
Aidés par lui dans leurs combats,
Les pauvres bénissaient sa divine indulgence;
Jadis pauvre lui-même, il ne l'oublia pas.
Et quand Dieu lui voulut donner sa récompense,
Le grand Yve (1) au jour glorieux,
Près de sa mère, au rendez-vous fidèle,
Des mains de la Reine des cieux
Reçut la couronne immortelle!

Dame de Chartre, ô mère des douleurs!
Merci, merci pour les pauvres pécheurs!

L'abbé Calluet,
Ancien Principal du Collége de Chartres.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

Bien que nous comptions un grand nombre d'abonnés en dehors du diocèse de Chartres, nous continuerons à donner à cette chronique une place importante dans notre publication, et nous avons la confiance que nos lecteurs, quels qu'ils soient, ne s'en plaindront pas. S'ils ont en effet du zèle pour la gloire de Marie, *s'ils aiment la beauté de sa maison et le lieu de son habitation* privilégiée, ils doivent s'intéresser plus encore au bien spirituel d'une de ses églises les plus chères. Tels furent du moins les sentiments qui animèrent autrefois tant d'illustres serviteurs de la Mère de Dieu, surtout au commencement du XVII[e] siècle. Il est bon de le remarquer en effet, les grands personnages de cette époque qui ont le plus contribué à la réforme des mœurs et au rétablissement de la disci-

(1) Supposition toute poétique : Yves fut évêque de Chartres en 1091. On ignore le lieu de sa naissance. Il écrivait au pape Urbain II que Dieu l'avait tiré de la poussière pour l'élever à l'épiscopat.
Il siégea pendant vingt-cinq ans.

pline ecclésiastique en France, ont voulu commencer leur œuvre à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame de Chartres et travailler d'abord à la sanctification de notre diocèse. Nos lecteurs se réjouiront donc de connaître en détail ce que Marie fait de nos jours pour cette contrée qu'elle aime, et ils uniront leurs prières aux nôtres pour que les bénédictions de cette Vierge puissante se répandent de plus en plus sur une terre autrefois si féconde, mais que le souffle de l'incrédulité a depuis si tristement desséchée.

— La paroisse de Sours est une de celles où la foi s'est le mieux conservée dans notre diocèse : on peut en juger d'après ce qui se passe chaque année à la fin de la sainte quarantaine. Sur une population de 1,400 âmes, six cents personnes environ s'acquittent de leurs devoirs religieux, et le jour de Pâques de cette année, cent hommes ou jeunes gens sont venus tous ensemble à la grand'messe s'asseoir à la Table Sainte. La piété de ces braves chrétiens a vivement impressionné ceux qui n'ont pas encore eu le courage de suivre un si bel exemple, et tout fait espérer que le nombre des fidèles qui va toujours croissant sera plus considérable encore l'année prochaine.

— Le mardi de Pâques, 14 avril, cinq jeunes postulantes de l'Institut des Sœurs de Notre-Dame de Chartres prenaient l'habit religieux dans l'église paroissiale de Berchères-l'Évêque. Monseigneur avait voulu présider lui-même à cette cérémonie. Sa Grandeur était accompagnée d'un nombreux clergé, et le mauvais temps n'avait pas empêché plusieurs dames, protectrices de l'œuvre, de venir encourager par leur présence la sainte démarche de ces filles généreuses. Le jour choisi pour la solennité avait permis à toutes les Sœurs de se trouver réunies à la maison-mère, et tout le monde put admirer la piété simple et naïve, l'air recueilli, la modestie ravissante de ces vierges missionnaires qui contribueront si puissamment à régénérer nos campagnes.

La congrégation des Sœurs de Notre-Dame de Chartres a été reconnue par un décret impérial du 23 mars dernier, et son sixième établissement vient d'être fondé à Louville, il y a quelques jours.

— Le mardi 21 avril, une double solennité mettait en mouvement le village de Donnemain-Saint-Mamès. M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine de Paris, était venu conférer le baptême à sa petite nièce, héritière d'une noble et vertueuse famille, et bénir ensuite une fort belle cloche dont M. l'abbé Silly vient d'enrichir son église. Le célèbre orateur ne pouvait rester muet dans cette occasion solennelle, et sa parole éloquente a vivement ému les nombreux auditeurs accourus pour l'entendre. Le lendemain, M. l'abbé Deguerry mettait son rare talent au service des pauvres dans l'église de la Madeleine de Châteaudun; et si, comme toujours, il a remporté dans cette circonstance une victoire complète, il faut convenir aussi que la résistance n'a pas été sérieuse. Les Dunois cèdent facilement quand on les attaque par le

cœur. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici l'intéressant compte-rendu de cette fête publié par M. l'abbé Hautin dans le journal de la localité.

— Le dimanche 26 avril, un chemin de croix a été érigé avec une grande solennité dans l'église de Reclainville, par M. l'abbé Paquert, vicaire-général de Monseigneur l'Évêque de Chartres. L'affluence des fidèles a été nombreuse, et l'on a vu avec beaucoup d'édification les hommes les plus honorables de la paroisse venir prêter un concours actif à cette cérémonie.

Nous ferons remarquer ici avec bonheur que, depuis plusieurs années, l'érection du chemin de la croix a eu lieu dans une quantité de paroisses de notre diocèse. Dieu ne peut manquer de bénir les populations qui embrassent une dévotion si touchante, et n'y eût-il dans chaque localité qu'une personne pieuse qui se livrât à ce saint exercice, elle ne le ferait pas sans fruit pour elle-même, pour sa famille et pour son pays.

— Les Petites-Sœurs des Pauvres, établies depuis quelques années dans notre ville, s'étaient trouvées jusqu'à ce jour dans une situation bien précaire, et la maison qui abrite leurs 70 vieillards est loin d'offrir toutes les conditions nécessaires pour un établissement déjà si considérable. Elles viennent d'acquérir les deux propriétés de M. Goussard et des demoiselles Dumuid, à l'entrée du faubourg Saint-Maurice. Cette nouvelle réjouira les amis des Petites-Sœurs, et ces amis sont nombreux, car aujourd'hui tout le monde apprécie comme elle le mérite une œuvre si éminemment chrétienne. Il va sans dire que dans cette circonstance comme toujours, les Petites-Sœurs comptent uniquement sur la bonne Providence et sur ses instruments ordinaires : c'est un point essentiel de leur programme, et ce n'est pas aux pieds de Notre-Dame de Chartres qu'elles se seraient avisées de s'en écarter pour la première fois. Que les riches se félicitent donc de cette nouvelle occasion de faire un peu de bien !

— On nous fait espérer que la porte du cloître Notre-Dame ne sera pas démolie. L'Administration aura sans doute reconnu que le passage des voitures en cet endroit pourrait avoir de graves inconvénients : nous nous en réjouissons sincèrement.

ŒUVRE DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE.

Nous ne pouvons mieux donner une première idée de cette œuvre qu'en reproduisant ici l'exposé qui en a été fait par le Comité chargé de la représenter et de l'étendre dans le diocèse d'Amiens :

« Nous nous faisons un devoir de signaler à toute votre attention l'œuvre qui vient de se fonder sous le titre de *Œuvre de la Jeunesse*

Chrétienne, et l'organe à l'aide duquel elle entreprend d'évangéliser la génération nouvelle.

» Le *Courrier de la Jeunesse* est en quelque sorte l'œuvre de *Bons Livres* mise sous la forme la plus accessible et la plus puissante : la forme périodique.

» Populariser le Christianisme et la vertu parmi la jeunesse de toutes les classes sociales au moyen d'une feuille du prix le plus minime et en même temps riche d'actualité, d'intérêt, de variété et d'honnêtes séductions, était une pensée digne des plus vives sympathies de l'Épiscopat, du clergé, des catholiques et de tous ceux qui ont quelque souci du bien public et du lendemain.

» Nous n'énumérerons pas tous les bienfaits qu'on peut attendre de cette œuvre quand elle aura pris les divers développements auxquels elle est appelée par son organisation. Il suffit d'avoir l'intelligence des besoins et des devoirs du temps où nous vivons pour sentir que, sous l'humble apparence d'un journal du jeune âge, il y a un intérêt de premier ordre qui appelle le concours de tous les gens de cœur et de foi.

» Si tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, ont une part de responsabilité dans la direction de l'enfance et de la jeunesse (et qui est-ce qui n'en a pas?) prennent l'œuvre en sérieuse considération ; si chacun, dans la mesure de ses forces et de son influence, aide à propager partout ce bon conseiller de l'avenir, si le prêtre, le père, la mère, l'instituteur, le patron et l'ami chrétien en favorisent la lecture, si la maison du riche le fait pénétrer au foyer du pauvre, si de toute part on signale à sa rédaction ce qui peut intéresser, moraliser et servir d'exemple, si enfin, en lui ouvrant la porte de toutes les maisons, on met le *Courrier de la Jeunesse* en état de lutter efficacement avec ces publications, qui chaque semaine énervent ou gangrènent l'esprit et le cœur d'un million de lecteurs, on aura rendu à la société un service dont elle ne tardera pas à s'apercevoir.

» Vous indiquer une pareille œuvre, c'est lui assurer votre patronage et votre concours.

» Ce n'est point en notre nom que nous les sollicitons, c'est au nom de celui qui a dit : *Paissez mes agneaux.* »

M. l'abbé Vassard, chanoine-honoraire et vicaire de la cathédrale, a été délégué par Monseigneur l'Évêque de Chartres en qualité de correspondant de l'OEuvre pour notre diocèse. Par ses soins, un Comité pareil à celui d'Amiens s'organise en ce moment dans le but de propager parmi nous une institution si utile.

L'Abbé YCHARD.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

CLAUSEL DE MONTALS.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE Mgr CLAUDE-HIPPOLYTE

CLAUSEL DE MONTALS,

ANCIEN ÉVÊQUE DE CHARTRES,

PRONONCÉ A LA CÉRÉMONIE DE SES OBSÈQUES, DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE CHARTRES LE 8 JANVIER 1857,

Par

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE POITIERS.

Omnis autem Israel et Juda diligebat David; ipse enim ingrediebatur et egrediebatur ante eos.

Tout Israël et tout Juda aimait Davil à cause de son courage : car c'était lui qui engageait toujours le combat et qui marchait en tête de la colonne.

(Au Liv. Ier des Rois, ch. XVIII, v. 16.)

MESSEIGNEURS (1),

« Louer Athanase, c'est louer la vertu », ou plutôt, c'est louer le courage, ce glorieux synonyme de la vertu : *Athanasium laudans virtutem laudabo.* Ainsi débutait saint Grégoire de Nazianze prêchant l'éloge de l'invincible évêque d'Alexandrie, du défenseur intrépide de la divinité du Verbe incarné. Vous ne sauriez attendre aujourd'hui de moi, mes Frères, un discours long et apprêté qui fasse passer sous vos yeux toutes les actions éclatantes et tous les mérites divers du Pontife que la mort vient de ravir à l'Église de Dieu. Il faudrait, pour ce grand œuvre, plus de temps que le trépas n'en laisse entre lui et la tombe, et moins d'émotion et de larmes que n'en contiennent en ce moment mon cœur et mes yeux. D'ailleurs, il est des oreilles tendres auxquelles le récit complet de cette grande vie contemporaine doit être épargné. Mais puisqu'on m'a demandé de jeter ma parole, soudaine et improvisée, au milieu des flots de ce peuple qui assiége le cercueil et emplit la basilique, laissez-moi croire que j'aurai accompli la meilleure partie de ma tâche si, m'appropriant la parole et la pensée du grand théologien de l'Orient, je confonds l'éloge du Pontife dans l'éloge de sa vertu dominante, le

(1) NN. SS. de Chartres, de Meaux et d'Orléans.

courage : *Athanasium laudans, virtutem laudabo; idem est enim illum dicere quod virtutem laudibus efferre* (1).

La chrétienté toute entière l'a connu, mes Frères, ce courage apostolique et chevaleresque, ce courage vraiment épiscopal et vraiment français; courage qui jetait l'effroi dans le camp des ennemis de la vérité, et qui, par toutes les qualités dont il était accompagné, se faisait aimer et bénir de tous les bons..... Car toute la maison d'Israël et celle de Juda chérissait David, parce que c'était lui qui faisait les déclarations de guerre, qui prenait l'initiative des combats et qui marchait toujours au premier rang : *Omnis autem Israel et Juda diligebat David; ipse enim ingrediebatur et egrediebatur ante eos.*

Telle sera, mes Frères, la matière de ce discours funèbre, ou plutôt, de ce simple entretien consacré à la mémoire d'Illustrissime et Révérendissime père en Dieu, Monseigneur CLAUDE-HIPPOLYTE CLAUSEL DE MONTALS, ANCIEN ÉVÊQUE DE CHARTRES, AUTREFOIS AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE, MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÊME, etc.

Le courage, mes Frères, est la vertu nécessaire de tout disciple de Jésus-Christ. La vie de l'homme, mais surtout la vie du chrétien, sur la terre, c'est un combat (2). Et ne nous plaignons pas de la grandeur et de la multiplicité des épreuves. Après tout, elles sont sans proportion avec leur résultat, c'est-à-dire, avec le poids immense de gloire qu'elles opèrent en nous (3). La conquête de la félicité éternelle vaut bien quelques efforts, je pense. Entendez Jésus-Christ vous le dire avec cette fierté de langage qui serait de l'orgueil partout ailleurs que sur les lèvres d'un Dieu : « Si quelqu'un ne sait pas se combattre soi-même à cause de moi, il n'est pas digne de moi : *Non est me dignus* (4) ». L'héroïsme est la condition de la victoire. « Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que les violents qui le ravissent (5). »

Oui, mes Frères, le Christianisme est une religion de courage, une religion de lutte et de combat. Et ne croyez-vous pas entendre, en ce moment, cette voix glacée qui se ranime et qui vous répète, avec l'accent mâle et énergique que vous lui connaissiez, ce qu'elle vous a dit si souvent : « Chrétiens, ne dégénérez pas de vos ancêtres dans la foi; ne vous laissez pas entraîner aux tendances d'une société amollie et sans vigueur. Souvenez-vous que les sentiments qui vous conviennent sont des sentiments d'élévation, de force, de générosité. »

Nul n'avait plus le droit que vous, ô grand Pontife, d'enseigner

(1) Gregor. Nazian. Orat. 21 de S. Athan. — (2) Job, VII. 1.
(3) Rom. VIII. 18. — 2 Corinth. IV. 17.
(4) Matth. X. 37. — (5) Ibid. XI. 12.

ces fortes maximes; car cette majesté de langage, que nous n'avons jamais retrouvée ailleurs aussi imposante que sur vos lèvres, n'était que l'expression et la mise à découvert de votre belle âme et de votre noble cœur.

Voulez-vous, mes Frères, que nous jetions un coup-d'œil rapide sur les commencements de cette grande vie?

Hippolyte était le plus jeune de quatre frères. Sa famille, qui occupait depuis plusieurs siècles un rang considérable dans la province du Rouergue, allait devenir historique par son nom et par celui de ses frères, qui tous, dans des conditions diverses, seront des hommes supérieurs. Il venait de terminer avec succès sa rhétorique sous la direction de l'abbé Girard, quand, un matin, l'on vit partir du vieux manoir de Coussergues deux jeunes cavaliers, lesquels, après avoir reçu la bénédiction et l'embrassement de leurs parents, s'embrassèrent entre eux, et, suivis seulement d'un serviteur, chevauchèrent à travers les montagnes jusqu'à Clermont; puis, moyennant un véhicule dont la célérité semblait alors un prodige, et contribuait à populariser le nom d'un célèbre ministre, arrivèrent en trois semaines à Paris. Le plus jeune de ces deux voyageurs avait treize ans, et c'était Hippolyte; l'autre en avait dix-sept, il se nommait Denys Frayssinous. Là tous deux achevèrent cette éducation littéraire dont nous devions recueillir les fruits. Hippolyte y puisa une connaissance approfondie de notre langue nationale, de cette aimable capricieuse qui ne livre tous ses trésors qu'à ceux qui se sont exercés à les lui dérober, et qui ne devient vraiment riche et originale que lorsqu'on sait en rassembler les diverses ressources et en vaincre les difficultés. Nul ne le surpassa dans cet art, je dirai dans cette stratégie du choix et de l'arrangement des mots; et sa plume, celle surtout qui traçait ses lettres intimes et familières, restera une des plus françaises de ce siècle, dont le langage, parallèlement à ses institutions et à ses mœurs, a subi, hélas! et subit chaque jour de si tristes révolutions. Le goût sévère de notre Pontife ne put jamais se résigner à cette altération, à cette décadence de notre idiôme du grand siècle que nul de nous ne sait plus parler. Et comme, un jour, on venait de prononcer devant lui un de ces mots auxquels le dictionnaire authentique a fini par délivrer un passeport complaisant que sa vieille orthodoxie se refusait à contresigner: *Qu'ils me laissent mourir*, s'écria-t-il; *mais que leur ai-je fait, et que leur a fait cette belle langue française pour qu'ils la défigurent ainsi de mon vivant?*

L'éducation théologique du jeune candidat au sacerdoce, commencée depuis quelques années, fut interrompue par les premiers excès révolutionnaires, dont le point de départ le plus retentissant fut la prise de la Bastille et le massacre de l'intendant de Paris et de

son beau-père. Le souvenir de ces tristes préludes demeura profondément gravé dans son esprit. Il n'y a que quelques années, un soir que nous l'accompagnions dans une de ses fréquentes visites à une noble dame, dont le nom sera toujours béni dans cette ville où se perpétuent les œuvres de sa charité, tout-à-coup, il nous arrête sur le seuil de l'hôtel pour nous dire : « Mon ami, je n'aborde jamais madame la baronne de Coussay qu'avec un serrement de cœur ; j'assiste et je crois toucher par elle à l'origine de la révolution ; j'ai quitté Paris le jour où ils ont pendu son grand-père, M. Foulon, et commencé la ruine de la France. »

En effet, déguisé sous le vêtement d'emprunt d'un de ses condisciples, frère du vénérable Benoît Labre, il avait regagné sa province. Mais ce fut pour en revenir bientôt. Hippolyte avait résolu d'être prêtre, et c'était une de ces natures chez qui l'obstacle ne fait qu'affermir la résolution. Il entra dans les ordres sacrés au plus fort de la tempête ; puis profitant des loisirs que la tempête lui faisait, il retourna s'abriter au sein de ses montagnes, d'où il vit passer devant lui toute la série des crimes et des malheurs de notre patrie, séparé d'une partie des siens qui avaient émigré, et quelque temps incarcéré lui-même. Par un sentiment extrême de délicatesse, il se refusa toute sa vie à raconter les horreurs dont il fut témoin et celles dont il fut victime. Il était trop français et son patriotisme était trop exquis pour qu'il voulût donner un si cruel démenti à ce vieil axiôme : *Que la France est une terre qui ne produit pas de monstres.* Pour utiliser cette vie de retraite et d'obscurité prolongée, il se réfugia dans l'étude de la science ecclésiastique et des principaux monuments de l'histoire ; en un mot, il fit alors cette rare provision de savoir étendu et varié que sa tardive apparition sur la scène des événements devait enfin mettre en lumière.

Mais déjà, durant cette première et longue période de sa vie, l'homme de courage s'était souvent révélé, et l'on voit se dessiner d'avance toutes les grandes lignes de ce caractère ferme et arrêté, de cette volonté énergique et résolue. Que de fois, témoin de l'éducation amollissante de ce temps, qui asservit les parents à l'enfant et souvent les déplace et les entraîne à sa suite, au détriment de leur fortune, de leur influence et de mille intérêts de tout genre, il se plaisait à nous rappeler cette ancienne et vigoureuse discipline de nos écoles, cette autorité calme et confiante du maître, qui ne mettait pas jour par jour la famille dans la confidence des fautes et presque dans le partage des punitions de l'écolier, mais qui, tout en se réservant de faire appel à l'influence paternelle dans les grandes occasions, se suffisait d'ordinaire à elle-même pour la répression des défauts et la formation des talents et des caractères !

Et cette forte éducation que les maîtres avaient continuée, la

famille l'avait commencée. Hippolyte avait trouvé dans la maison paternelle l'observation héréditaire et traditionnelle de ce précepte trop méconnu du décalogue qui commande le respect avant l'amour, et qui fait du chef de la maison un souverain dont les fils eux-mêmes sont les serviteurs et les sujets. Fidèle aux leçons de sa mère, femme d'une haute distinction, il marcha toujours d'un pas ferme et assuré dans le sentier de la foi et de la vertu, et il conçut de bonne heure cet esprit de religion vraie et sincère qu'il a toujours tant aimé à reconnaître et à louer dans les autres. Sans doute, il ne méprisa jamais aucune observance extérieure; nous l'avons vu, jusqu'à la fin de sa vie, accomplir les pratiques les plus touchantes et les plus simples de la piété chrétienne avec une candeur d'enfant. Mais, de bonne heure, elles ne furent pour lui que l'achèvement et le couronnement de l'édifice dont une foi solide et éclairée doit toujours être la base. Dans ce siècle superficiel, il se rencontre trop souvent de ces natures chez qui l'expansion, l'efflorescence du sentiment religieux amène, pour ainsi dire, toute la sève à la surface et au dehors, tandis qu'elle épuise et qu'elle dessèche presque entièrement la tige et la racine même de la religion. Il n'en était point ainsi de notre Pontife. Il fut, dès sa jeunesse, un homme de religion profonde, un chrétien de la vieille marque et de l'ancienne trempe.

Aussi croyait-il n'avoir pas accordé un témoignage médiocre à un homme, même constitué en dignité ecclésiastique, quand il avait loué sa probité, sa religion, sa foi. Ah! c'est que ces grands mots avaient conservé pour lui toute leur signification, et qu'il ne consentait à mettre cette étiquette que là où il avait constaté la chose. Je ne sache personne qui ait plus aimé que lui les serviteurs de Dieu, les bons chrétiens, et, comme il disait souvent, les gens de bien. Pour lui, la principale jouissance et la plus grande douceur de la vie présente, c'était la société des honnêtes gens, de ceux surtout qui partageaient avec lui le zèle, l'amour, la passion de la vérité et qui savaient tout sacrifier à cette grande cause.

Toute sa vie, et longtemps avant son élévation à l'épiscopat, il avait sans cesse devant les yeux les intérêts de Dieu; c'était sa préoccupation constante dans l'observation des événements qui se succédaient. Les mollesses et les transactions, en ce qui touche à la cause divine, étaient pour lui un sujet d'affliction profonde. Aussi les retours politiques qui semblaient devoir lui apporter le plus de joie, lui inspirèrent-ils bientôt de sinistres pressentiments. Il comprit que, si la colonne était relevée, elle n'était pas replacée, et il répéta plus d'une fois que la bacchante révolutionnaire n'avait fait que changer d'habit. Il eût voulu faire prévaloir auprès des hommes d'Etat la maxime de Jésus-Christ: « Cherchez premièrement le règne

de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît »; mais la politique humaine persistait à chercher le salut ailleurs que dans l'Evangile. Un jour qu'il cheminait, triste et rêveur, dans les rues de Paris (c'était vers les premiers temps de la Restauration), une main lui frappa sur l'épaule, et une voix lui dit : « Mon ami, que les vrais chrétiens sont rares en ce monde ! » Il se retourne; c'était le vicomte de Bonald; et les deux amis s'embrassèrent parce que la parole inattendue de l'un répondait à la préoccupation actuelle de l'autre.

Cependant, l'abbé Clausel de Montals avait acquis déjà un nom dans le monde et dans l'Église. Outre diverses autres publications, il avait fait un livre dont le titre seul renferme une grande pensée : *La Religion chrétienne prouvée par la Révolution française.* Il avait prêché avec succès à la Cour et dans la ville, et il était devenu aumônier de l'auguste fille de Louis XVI, dont le nom n'a jamais été prononcé devant lui sans provoquer des marques visibles de son émotion. Enfin, l'ami de son enfance, le compagnon de son premier voyage à Paris était devenu l'évêque d'Hermopolis, le ministre des affaires ecclésiastiques. Voici qu'il est nommé par lui à l'épiscopat, et destiné par la Providence à l'antique siége de Chartres, sur lequel il déploiera ce noble et grand caractère qui le placera à la hauteur de ses plus illustres devanciers, les Fulbert, les Yves, les Geoffroy de Lèves, les Pierre de Celles, les Jean de Salisbury, les Louis Guillard, les Godet des Marets, et tant d'autres.

Hâtons-nous de le dire, mes Frères, parce qu'on a semblé en douter quelquefois au loin. Mgr Clausel de Montals a embrassé sérieusement tous les devoirs de l'épiscopat, en tant que l'épiscopat lui imposait l'administration et le gouvernement d'un diocèse particulier. L'esprit des affaires n'est pas incompatible avec l'éminence du savoir; au contraire, un homme supérieur porte ordinairement sa supériorité partout, et l'on a observé avec raison par rapport à Bossuet que *rien n'était au-dessus ni au-dessous de cet homme.* Non, l'élévation de l'esprit, la poésie de la pensée n'excluent pas le talent administrateur. Châteaubriand, l'un des anciens amis de notre Pontife, l'a dit avec grâce : « Le son d'une lyre n'a jamais rien gâté. » Doué d'une mémoire que l'on peut appeler phénoménale, le nouvel évêque ne tarda pas à posséder dans sa tête tout l'état et tous les noms des lieux et des personnes, gravés, décrits en quelque sorte sur la membrane de son puissant cerveau comme sur une carte géographique et historique. Jamais fidélité de souvenir ne fut, à cet égard, comparable à la sienne. Au moyen de ce don merveilleux, il accomplit avec facilité et avec fruit ses visites pastorales, et il les considéra comme une partie si essentielle de sa charge, qu'il abandonna l'épiscopat dès qu'il se reconnut impuissant à les poursuivre.

Dans son administration comme dans son caractère, je l'avoue, ce fut la force qui excella. Spectateur désolé des inconvénients d'un pouvoir faible et hésitant dans l'ordre temporel, il apporta au maniement des affaires ecclésiastiques cette promptitude de détermination, cette énergie d'exécution dont il avait étudié les maximes et les modèles dans trois grands hommes d'État, les cardinaux Ximénès, d'Ossat et Richelieu, ses oracles en matière de gouvernement public. Il savait qu'en toute chose l'excès doit être évité; mais il était convaincu que la vigueur entraîne moins de maux que la faiblesse, et il se souvenait que Bossuet a recommandé avant tout aux princes de gouverner hardiment.

Le premier fruit de ses sollicitudes pastorales fut la création de cette maison lévitique que nous aimons tous comme notre berceau. Il se complaisait à y venir démêler par lui-même les talents naissants; il les encourageait par une parole où l'on ne sentait pas seulement l'intérêt et l'affection, mais encore l'esprit de foi et de prévoyance qui apercevait déjà, dans l'enfant, le défenseur futur de la religion et le sauveur des âmes. « *Voici que vous remportez de belles couronnes*, disait-il à un lauréat de douze ans qui s'en est toujours souvenu; *cultivez vos talents pour Dieu, et, à votre tour, vous procurerez à des milliers de fronts la couronne éternelle.* » Quand il avait ainsi tiré l'horoscope de quelque candidat du sanctuaire, son attention sur lui ne se lassait point; il embarrassait presque le jeune homme par sa confiance; il l'invitait quelquefois à sa table; et son cœur, toujours jeune, lui suggérait mille témoignages d'amitié. Ainsi s'appliquait-il à donner l'essor au mérite. Il connaissait et il savait apprécier tous ses prêtres; et si son estime était graduée sur la diversité du mérite, sa bienveillance était générale. Mais rien n'aurait pu le faire reculer devant un devoir de sa charge; et s'il ne mourut pas victime d'une sévérité nécessaire exercée contre un indigne ministre des autels, si sa personne fut sauve, un jour nous vîmes sa maison livrée au pillage, et il nous souvient de l'avoir contemplé marchant sur les débris de son ameublement avec une héroïque sérénité.

Mais l'évêque n'est pas seulement pasteur d'un troupeau; il a reçu la mission de garder le dépôt : *Depositum custodi* (1). Uni à l'Eglise qui est son tout, et au Saint-Siége qui est son centre, il participe, dans une certaine mesure, à la sollicitude de toutes les églises. Son nom le dit : Il est une sentinelle toujours en observation, toujours prête à jeter le cri d'alarme, s'il découvre au loin l'ennemi.

Clama, ne cesses (2); crie, et ne t'arrête pas, dit le Seigneur au Prophète. Mille autres passages des saints livres sont résumés dans

(1) 2 Timoth. I. 14. — (2) Isa. LVIII. 1.

celui-ci. Or notre prophète, une fois investi de sa mission, ne tarda pas à élever la voix; et quand il eut commencé, il ne s'arrêta plus: *Clama, ne cesses.*

Il avait retenu de la cérémonie de son sacre cette prière que le consécrateur adresse au ciel en faveur de l'élu, et que nous lui entendîmes accentuer si fortement lorsqu'il nous conféra à nous-même, sous les voûtes de cette belle église, la consécration épiscopale : *Veritatem diligat, neque unquàm eam deserat, aut laudibus aut timore superatus : Qu'il aime la vérité, et qu'il ne l'abandonne jamais, vaincu par la flatterie ou par la crainte;* et ces autres paroles: *Non ponat tenebras lucem neque lucem tenebris : Qu'il ne fasse pas, qu'il n'appelle pas les ténèbres lumière et la lumière ténèbres.*

Il connaissait aussi cette autre prière qui se récite dans nos conciles, et par laquelle le Seigneur est conjuré de ne pas laisser s'énerver, se refroidir dans la sainte Église *la vigueur de notre ordre* : *Ne vigor ordinis nostri tepescat.*

Enfin, mes Frères, lui qui prêchait avec tant d'autorité aux fidèles la magnanimité chrétienne, lui qui s'efforçait si souvent d'inspirer aux prêtres la magnanimité sacerdotale, il sentait que sa parole n'aurait d'ascendant que par son exemple, et il s'appliquait à nous montrer en sa personne le type parfait de la magnanimité apostolique.

« Jamais on ne nous avait parlé de la sorte », disaient les ministres des modernes Valens. — C'est qu'apparemment ils n'avaient jamais rencontré un évêque.

La Providence permit que notre Pontife descendît d'abord dans l'arène sous un gouvernement qui possédait toutes ses affections. Elle voulait par là mettre à l'abri de tout soupçon et de tout reproche d'opposition politique la longue lutte qu'il devait continuer sous un autre régime. Il savait d'ailleurs, comme notre Hilaire, qu'il n'est pas permis aux évêques de conniver aux fautes même des meilleurs princes, et que toute faiblesse dans la cause de la vérité est à la fois un crime envers Dieu et envers le prince lui-même. En effet, tout ce qui affaiblit la religion, par un contre-coup funeste, ne tarde pas à affaiblir la société; et loin de nous savoir gré de nos condescendances en matière religieuse, les princes éclairés devraient nous maudire de toute funeste complaisance qui précipite la ruine des états et la chute des trônes.

Il n'en fut pas ainsi. L'évêque de Chartres devint presque un embarras aux yeux d'un pouvoir qui espérait tout sauver par les concessions et les atermoiements. Sa voix prophétisa de prochaines ruines; mais quand elles se firent, nul ne les arrosa de plus de larmes que lui. Car on peut bien dire de lui ce que Bossuet a dit d'un prêtre de son temps : *Il n'y avait point en France d'âme plus fran-*

çaise que la sienne (1). Cependant il avait laissé fermer les portes du petit séminaire, de cet asile lévitique si cher à son cœur. Il avait cru indigne de lui d'obliger ses prêtres, quoique séculiers, à se défendre comme d'un crime de ce qui est la perfection des conseils évangéliques; et on le vit, durant un rigoureux hiver, aller visiter, interroger, de presbytère en presbytère, tous les lévites de son école cléricale, disprsés par groupes de trois ou de quatre, selon que la loi le permettait, chez les prêtres du diocèse.

La lutte se ranima plus tard, d'autant plus vive que l'impiété était devenue plus audacieuse. Nous nous souviendrons toute notre vie du jour où le Pontife daigna nous appeler pour nous faire part de sa résolution. Il sentait toute la portée de ce premier acte, il en voyait toutes les conséquences. Il était plus que septuagénaire déjà; et nous l'entendons encore, au moment où il signait sa première lettre, nous dire avec sang-froid : « La guerre sera longue, et cette lutte, si elle finit, ne finira pas avant dix ans. » Les préceptes oratoires défendent de porter des chiffres dans la tribune sacrée, mais la règle pourra souffrir ici une exception : car il y a parfois de l'éloquence dans les dates. Cette première lettre est datée du 4 mars 1841. L'infatigable vieillard signait son quarantième écrit à la fin de 1850; et, sans méconnaître de précieux avantages acquis désormais aux particuliers, effrayé de l'impuissance d'une demi-mesure pour le salut de la nation, alarmé surtout par la prévision des dangers d'un autre genre que la nouvelle situation susciterait, il y disait aux législateurs : « Vous voulez encore des catastrophes, vous les aurez. » — Notre Pontife était faillible. Cette nature toute d'élan et de primesaut se trompa quelquefois. Plaise au Seigneur que ces dernières paroles soient une de ses erreurs !

Et durant cet intervalle de dix ans, quel déploiement d'énergie, d'érudition, de style, de savoir! Quels tours variés d'élocution, quelles ressources étonnantes de polémique ! Pour trouver rien de semblable dans les annales de la tradition ecclésiastique, il faut remonter à ce pape octogénaire et nonagénaire, Grégoire IX, dont les écrits nous offrent toute la fraîcheur et le parfum de ces fleurs qu'on voit s'épanouir sous la neige des hivers.

Mais, dans ces compositions multipliées, n'y eut-il pas de fréquentes redites? — Des redites! Je le crois bien. Ils avaient osé, les malheureux, blasphêmer contre l'unité de la nature divine, contre le mystère adorable des trois personnes, contre l'incarnation du fils de Dieu, Jésus-Christ, contre la doctrine catholique tout entière; ils avaient osé cela, et leurs écrits restaient, et ils faisaient toujours autorité dans la philosophie et dans les lettres. Et après un premier

(1) Oraison funèbre de Nicolas Cornet.

et un second cri d'effroi, il eût fallu rentrer dans le silence et se taire ! Ah ! quand l'on a fait du vieux Caton un grand homme parce que ce sénateur persévérant concluait imperturbablement tous ses discours par un vote contre Carthage, l'ennemie de l'ancienne Rome; blâmez, si vous l'osez, l'homme de Dieu, le Pontife de Jésus-Christ, ce sénateur de la Rome chrétienne, d'avoir dénoncé l'impiété tant que le boulevard de l'impiété n'a pas été détruit.

Mais l'athlète n'excéda-t-il jamais? — J'accepte cette possibilité pour notre Pontife, comme Grégoire de Nazianze l'acceptait pour Athanase et pour toute la phalange Athanasienne? Apprenez le tort de ces grands évêques d'alors : « Quelque doux et traitables qu'ils » soient d'ailleurs, il est un point sur lequel ils ne souffrent pas de » devenir accommodants et faciles, c'est quand, par le silence et le » repos, la cause de Dieu est trahie; alors ils deviennent tout-à-fait » belliqueux; ils sont ardents et acharnés dans le combat, car leur » zèle est une flamme; et (saisissez bien le reste de ce texte), ils s'ex- » poseraient plutôt à mettre la main là où il ne faut pas, qu'à omettre » d'agir là où le devoir le commande » : *Citiusque aliquid quod non oporteat emoverint, quam quod ex officio sit prætermiserint* (4). Encore un coup, que ce soit donc la faute de mon évêque, comme celle d'Athanase et de ceux de son école, d'avoir cru que, pour la défense de Dieu, il vaudrait mieux pécher par excès que par défaut, je m'y résigne.

Mais ne pécha-t-il pas du moins par la forme ? — On le lui a dit, et il y a bien répondu à diverses reprises. — Dans un de ces mémorables entretiens de Dreux que nous savons mot-à-mot, et où le vieil évêque et le vieux roi usaient d'une liberté réciproque, celui-ci ayant entendu un pathétique exposé des dangers que la mauvaise éducation d'alors, la seule dont il puisse être question ici, faisait courir à la société, n'avait pas craint de dire au préfet de la province : « L'évêque a raison pour le fond, malheureusement il est trop vif dans la forme ». A quoi l'évêque de répliquer aussitôt : « Sire, je suis heureux d'emporter l'assentiment de Votre Majesté; je dis, l'assentiment complet; car dans les questions capitales d'où dépend le salut de la religion et des empires, tout gît dans le fond et la forme n'est rien. C'est un détail sur lequel les adversaires se réservent toujours d'incidenter. Ni les ennemis de Votre Majesté ni ceux de la Religion ne nous donneront jamais raison dans la forme sur les points où ils ont résolu de nous contester le fond ».

(4) Qui tametsi alioqui pacati ac moderati sint, hac tamen in re lenes et faciles esse non sustinent cùm per silentium et quietem Dei causa proditur : verum hic admodum bellaces sunt, atque in confligendo acres et feroces (hujusmodi enim zelus æstus est); citiusque aliquid quod non oporteat emoverint, quam quod ex officio sit prætermiserint. Greg. Naz. loc. cit. n. 25.

Enfin n'a-t-on pas toujours tort de troubler la paix en commençant une lutte où l'on n'a pas de chances de succès? — Disons d'abord que la paix n'est troublée que par le mensonge, et que quand la vérité fait la guerre, c'est pour faire la paix. Et pour ce qui est des chances humaines de succès, c'est peu de chose pour nous qui n'attendons rien, ou à peu près rien, de l'effet naturel de notre parole, mais tout de la grâce de Dieu. Il y a plus de sept cents ans, Geoffroy de Vendôme écrivait à son illustre contemporain l'abbé de Bonneval, Bernier, l'un des grands champions de la cause sainte à cette époque : « Élève donc la voix, ô toi l'organe de Dieu et la trompette de l'Esprit-Saint. Noble hérault de la vérité, n'interdis point à tes lèvres de poursuivre la perversité hérétique : *Ne vocem retrahas a correctione hæreticæ pravitatis.* Non, non, ne te rends pas au sentiment de ceux qui affirment que ton langage est inutile parce qu'il ne peut convaincre et convertir ceux contre lesquels tu parles : *Noli, vir sancte, noli credere illis qui te loqui asserunt sine utilitate, quoniàm eos contra quos loqueris revocare non potes à scelere* (1). Ceux qui disent ces choses n'ont pas lu les saintes lettres, et ils ignorent que l'apôtre est tenu de combattre et n'est pas tenu de vaincre. La victoire, c'est l'affaire de Dieu. » Plein de cette pensée, le Pontife menait de front deux sortes d'expéditions : il engageait à la fois le combat par la parole et le combat par la prière. Avec quelle ardeur il demandait chaque jour à Dieu la conversion des impies ou leur salutaire humiliation! Un matin, vers la fin de 1847, comme il achevait son oraison devant son crucifix, nous l'entendîmes réciter, avec une chaleur inexprimable, le psaume *Miserere* tout entier auquel il intercalait, après chaque verset, cette invocation des litanies : *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris, Te rogamus, audi nos.* Ce sont là de rudes coups portés à des adversaires. Cette supplication, en effet, allait être exaucée, et le Seigneur allait *daigner humilier les ennemis de sa sainte Eglise.*

Car, mes Frères, est-ce que la victoire a manqué à notre valeureux soldat? Il écrivait ceci aux premiers jours de la lutte : « A ces hommes qui ne savent pas que notre foi est *une enclume qui brise tous les marteaux*, je leur dirai : Vous courez trop vîte à votre but, vous ne l'atteindrez pas; je vous le prédis, vous succomberez dans le combat, et la victoire restera à Dieu, à J.-C. et à son Église. »

C'en est assez, mes Frères. Notre Pontife a combattu vaillamment. Je voulais ajouter que son courage était accompagné de toutes les qualités aimables qui font bénir le courage ; je voulais montrer que toute la maison d'Israël et de Juda a aimé notre David, alors qu'il engageait ainsi ses expéditions belliqueuses. Je ne dirai que quelques mots.

(1) Gofr. Vind. Epist. l. IV. Epist. 16.

La France est le pays de la bravoure et de la franchise. Aussi, les adversaires même du Pontife ont-ils plus d'une fois rendu justice à la loyauté de ses attaques, à la droiture de son caractère, à la pureté de ses intentions. En vrai gentilhomme français, il ne s'adressait pas au faible, il allait droit au fort. Voulant attaquer l'impérieuse dominatrice de ce siècle, la *presse*, il se mesurera du premier coup avec le colosse de la publicité politique et littéraire; et, disons-le, celui-ci saura trouver aussi pour cette lutte des armes souvent courtoises. Le Pontife ne croyait pas que les combats religieux dussent être engagés à huis-clos, et se terminer à des correspondances et à des négociations enterrées dans les archives des ministères et des évêchés, ou dans les tiroirs des écrivains et dans les collections d'autographes des curieux. Ces feux croisés d'écritures secrètes lui semblaient en pure perte. Il n'avait du goût que pour les batailles à ciel ouvert et en pleine campagne. Et, quoiqu'il ne fût pas dépourvu de compassion pour ces multitudes d'esprits forts ou d'esprits faibles, qui crient à tout propos au scandale, et qui se montrent volontiers plus indulgents aux détracteurs de la religion qu'à ses défenseurs, il n'en tenait aucun compte. « Si les apôtres et les saints Docteurs avaient suivi le système recommandé par les sages de ce temps, disait-il, le monde serait encore aujourd'hui païen ou arien. » A ses yeux, la publicité de la défense était commandée par la publicité de l'agression, et le retentissement ne l'effrayait pas. L'histoire lui avait appris que les discussions, même d'évêques à évêques, quand ils diffèrent de vues concernant les grands intérêts de la cause divine, sont un indice de la vitalité de la religion en même temps que du zèle et de la conviction de ses ministres. Il n'hésitait donc pas à contredire publiquement ses meilleurs amis, parce qu'il plaçait la vérité, ou ce qu'il croyait l'être, au-dessus de toutes ses affections humaines. Mais la paix de Jésus-Christ triomphait toujours alors dans son cœur, comme dans celui de ses illustres adversaires. Des deux côtés, de grandes vertus, un même esprit de charité, un même amour de l'unité recommandaient également les champions à l'estime et au respect des spectateurs du conflit; et si, devant le regard sévère de Dieu, ces controverses ardentes laissaient quelque chose à expier, la faulx de la tribulation ou même celle du martyre se chargeait de cette œuvre (1). On peut dire que, sous ce rapport, notre siècle a eu ses grands jours qui rappellent les plus beaux âges de l'Eglise.

Du reste, ce généreux athlète, toujours attentif aux choses importantes, ne se passionnait jamais pour les petites choses. Les hommes publics qui, sous tous les régimes, ont pris part à l'administration

(1) Aug. Epist. 93. n. 40. — Epist. 108, n. 9.

des divers intérêts de cette province et de cette cité, peuvent dire si jamais il leur suscita l'ombre d'une difficulté. Le Pontife était guerrier, il n'était pas tracassier. « Je n'aime pas la guerre à coups d'épingle, disait-il un jour ; quand il faut la faire, je tâche de la faire à coups de canon. » De telles allures se feront toujours apprécier en France.

Aussi que de fois l'apparition d'un nouvel écrit de l'évêque de Chartres ne fut-elle pas un événement pour toute la France et pour la chrétienté ! Ce vieux soldat, toujours sur la brèche, ranimait le courage de ses frères, et les ralliait autour de lui. Rome applaudissait à son ardeur intrépide. Jusqu'aux extrémités de la terre, sa voix faisait renaître l'espérance dans les cœurs attristés. On avait prophétisé la mort prochaine du christianisme ; cette parole épiscopale, pleine de vie et de force, donnait un démenti à ces sinistres présages: les moribonds n'ont pas cette puissance d'organe qui domine tous les autres bruits, et qui commande l'attention au monde entier. Ainsi toute la maison de Juda et d'Israël aimait notre David, parce qu'il faisait de fréquentes incursions sur le terrain ennemi et qu'il affrontait toujours le premier feu : *Diligebat, etc.*

Mais ceux-là surtout l'ont aimé, qui l'ont abordé de plus près, et qui l'ont connu dans les relations de la vie sociale et la vie privée. L'Esprit saint l'a désigné par son caractère distinctif, quand il a nommé *l'homme aimable pour la société : Vir amabilis ad societatem* (1). Notre Pontife était demeuré l'un de ces hommes d'autrefois qui savaient apprécier le charme de la conversation et le faire goûter aux autres. La froideur silencieuse de nos modernes réunions lui paraissait insupportable, et il ne tenait pas à lui d'avoir bientôt brisé cette glace. Il avait beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup recueilli de la bouche des hommes de la bonne société du dernier siècle, et il racontait avec une grâce sans pareille, entremêlant ses récits des saillies les plus inattendues et des remarques les plus piquantes. Partout où il se trouvait, bientôt il n'y avait plus d'oreilles que pour lui : hommes du monde, magistrats, jeunes officiers, tous s'approchaient du vieillard, et le salon le plus élégamment occupé ne tardait pas à se concentrer tout entier autour de sa personne. Sa verve était inépuisable ; il avait dans l'âme un fonds intarissable de gaîté. C'est que les passions qui engendrent la tristesse n'avaient jamais effleuré cette âme. « La pudeur était née avec lui : dès ses plus tendres années, il avait fait un sacrifice de son corps et de son âme à Dieu (2)». L'argent, il le méprisait avec la générosité d'un chrétien et d'un grand seigneur; et dès qu'il en apercevait devant lui un peu plus qu'il n'en fallait pour suffire à ses besoins de quelques mois et aux devoirs

(1) Prov. XVIII. 24. — (2) Bossuet, Oraison funèbre de Nicolas Cornet.

d'une hospitalité toujours honorable, il se hâtait de le distribuer en œuvres de religion et de charité. L'ambition, il n'en avait qu'une, celle de rester ce qu'il était. Il refusa les distinctions honorifiques que les gouvernements successifs lui offrirent à plusieurs reprises. Sans blâmer personne, et surtout sans attribuer à certaines choses une gravité qu'elles n'ont pas, il croyait cependant qu'un évêque en ce siècle n'est jamais plus apte à rendre des services à la religion et à la société que quand il est seulement évêque : tout cela, et rien que cela. Ainsi dégagé de toute préoccupation personnelle, l'ennui et la mélancolie n'avaient jamais accès dans son âme. Toujours prompt à suivre la voix de sa conscience, il trouvait une paix délicieuse dans le sentiment du devoir accompli, et c'était surtout ce sentiment qui débordait dans les explosions de sa joie presque enfantine.

Ceux qui ne l'avaient connu qu'à distance, ceux qui ne l'avaient aperçu qu'à travers le prisme de sa grande renommée, ne pouvaient assez exprimer leur étonnement de sa merveilleuse condescendance, de la facilité de ses rapports, de la simplicité de ses habitudes, de l'indulgence excessive de son cœur. Il avait de ces attentions, de ces prévenances, il adressait de ces questions qui dénotent un intérêt profond et sincère. Notre Pontife eut des amis, de vrais et fidèles amis; et parmi ceux qu'il honora de ce nom, et auxquels il a donné des marques éclatantes de son affection et de son dévouement, il s'en est trouvé qui n'appartenaient pas à la croyance catholique. Plus d'une fois il gagna à Dieu, par la réserve et la sobriété de ses entretiens en matière religieuse, des hommes considérables, plus touchés de la délicatesse de ce silence qu'ils ne l'eussent été de la prédication la plus éloquente. Oui, mes Frères, cet homme si fort, si énergique, il fut bon, très-bon; et les larmes jaillissent de nos yeux au souvenir de toutes les inspirations de son âme affectueuse! Naguère il écrivait à quelqu'un : « Dieu ne vous a pas fait tout esprit; vous » avez à chaque instant de ces élans, de ces bonds du cœur qui me » plaisent cent fois plus encore que les éclairs brillants de votre in- » telligence. » Dans ces mots, le Prélat ne se peignait-il pas lui-même tel que nous l'avons connu, étincelant de bonté comme d'esprit! Aussi, mes Frères, les mille outrages qu'il a essuyés de la part des ennemis de la Religion, n'ont jamais pu donner le change à votre cœur. Ah! s'il vous a beaucoup aimés, comme vous l'avez aimé aussi! s'il a été fidèle à ce diocèse, à cette cité, comme ce diocèse et cette cité le lui ont bien rendu jusqu'à la fin! C'était un amour toujours croissant, une vénération toujours plus filiale, un respect de jour en jour plus universel. Il en a recueilli les témoignages les plus touchants! Qu'il était beau de voir ce vieillard toujours entouré d'hommages, toujours supplié de bénir! Quel tran-

sport, quel tressaillement électrique quand, à certains jours depuis qu'il avait remis le fardeau aux mains de son vénérable successeur, il arrivait que ce fussent encore les vibrations de sa voix qui retentissent dans cette enceinte! Et, aujourd'hui, ne peut-on pas dire que ces funérailles du Pasteur sont un véritable triomphe? Pour moi, j'y vois un hommage rendu à la fois et à sa bonté et à son courage. Il nous disait un jour : « Les pouvoirs faibles croient se rendre populaires : ils ne tardent pas à tomber dans le mépris, et le mépris ne sait pas retenir l'amour. Les pouvoirs forts, au contraire, se font respecter, et le respect touche de près à l'amour, qu'il finit toujours par obtenir. »

Pontife bien-aimé, il faut mettre un terme à ce discours beaucoup trop long déjà, en même temps qu'il est beaucoup trop court. Oh! votre image restera toujours gravée dans nos cœurs!

Tous ici s'en souviendront, de cet autre « Simon, fils d'Onias, dont la majesté était telle, que, sur sa chaire sacrée, il paraissait moins être assis à l'ombre du temple que soutenir lui-même tout le poids de l'édifice dont on eût dit que sa tête, chargée d'années, était encore la plus ferme colonne : *Et in diebus suis corroboravit templum.* Quand il montait à l'autel, c'était avec une auréole de dignité qui donnait de l'éclat à ses vêtements saints plus qu'il n'en recevait d'eux : *In ascensu altaris sancti, gloriam dedit sanctitatis amictum.* Il était beau de le voir, debout auprès de cette table des oblations, recevant l'hostie de la main de ses prêtres, couronne de frères rangés autour de lui comme les cèdres plantés autour du Liban. Que de fois, consommant le grand œuvre du sacrifice, il étendit ici la main pour offrir le sang de la vigne! que de fois il a épanché à la base de cet autel l'odeur des divins parfums qui montaient devant le grand Roi! Aujourd'hui, son corps repose dans la paix, mais son nom vivra de générations en générations..... Il a transmis à sa famille des biens permanents. Ses neveux seront une génération sainte qui se conservera dans l'alliance de Dieu. A cause de lui, ses héritiers subsisteront éternellement, et sa noblesse ne périra pas (1). »

Pour moi, mes Frères, il est deux souvenirs qui resteront éternellement présents à mon âme : le souvenir du Pontife qui gouverna ce diocèse pendant trente ans, et le souvenir du prêtre qui déclina l'honneur de l'épiscopat et gouverna près de trente ans cette paroisse (2). Grands et aimables dans leur vie, ils ne seront point séparés dans mon cœur après leur mort. L'un qui nous retraçait le visage, le talent et la force des Athanase, des Thomas de Cantorbéry

(1) Eccli. L.

(2) M. P.-A. Lecomte, chanoine, curé de la cathédrale et vicaire-général de Chartres. Nous publierons prochainement un volume de ses lettres choisies et de ses entretiens spirituels.

et des Bossuet; l'autre, à qui les paroles fleurissaient sur les lèvres, et qui exhalait le parfum des Ambroise, des Bernard et des François de Sales. Ces illustres d'Israël, illustres sans doute à des degrés différents, nous les pleurerons toute notre vie. Jamais le glaive puissant de Saül, dirigé contre les ennemis de la vérité, n'a été tiré en vain, et la flèche que son fils Jonathas lançait avec tant d'adresse dans les cœurs n'est jamais revenue en arrière : *Sagitta Jonathæ nunquam rediit retrorsum et gladius Saul non est reversus inanis* (1). Nous avons été l'enfant béni, puis l'humble collaborateur de l'un et de l'autre, du prêtre et du Pontife; et nous le disons avec l'assurance de n'être pas entraîné trop loin par notre affection : Si splendide et si grande que soit cette basilique, elle a, de notre temps, abrité sous ses voûtes des splendeurs intellectuelles et des grandeurs vivantes assorties à ses proportions.

Temple saint, voilez-vous donc d'un crêpe funèbre; pleurez avec nous l'Oint du Seigneur qui vous donnait des vêtements d'or; pleurez l'élite d'Israël qui a succombé dans vos remparts; et que vos échos sacrés redisent longtemps nos lamentations : « Comment les forts sont-ils tombés? comment la gloire des armes a-t-elle disparu? *Quomodo ceciderunt robusti, et perierunt arma bellica* (2)? »

« C'est un signe mauvais pour la terre, disait saint Grégoire de » Nazianze, quand les hommes adonnés à la saine philosophie et » remplis de l'amour de Dieu, lui sont ainsi retirés coup sur coup et » emportés, quelques-uns avant le temps, dans la céleste cité (3). » Y a-t-il, en effet, dans les saintes Ecritures aucune menace plus effrayante que celle-ci? « Voici que le Dominateur, le Seigneur des » armées va enlever de Jérusalem et de Juda le courage et la vi» gueur, tous les gens de cœur et tous les hommes de guerre, les » juges, les prophètes, les vieillards au visage vénérable et au sage » conseil; et, après leur avoir ôté tous ces secours, il leur donnera » des enfants pour princes (4). » Hélas! quand nous nous considérons nous-mêmes, ces paroles ne doivent-elles pas nous remplir d'épouvante et pour nous-mêmes et pour le peuple chrétien? Grand Dieu! Qui sommes-nous pour continuer l'œuvre de nos devanciers et de nos pères? Nos faibles mains sauront-elles tenir ce glaive saint, trempé dans la force céleste, avec lequel ils renversaient tous les

(1) Reg. I. 22. (2) *Ibid.* 24-27.

(3) Ego vero terræ motum hunc nostra tempestate coortum nullo eorum qui jam extiterunt inferiorem esse existimo, per quem omnes philosophiæ dediti ac Dei amore præditi, atque ante tempus in cœlis civium munere fungentes, à nobis dimoventur. Greg. Naz. loc. cit.

(4) Ecce enim dominator Dominus exercituum auferet a Jerusalem et a Juda validum et fortem..., fortem et virum bellatorem, judicem, et prophetam, et senem, et honorabilem vultu, et consiliarium... Et dabo pueros principes eorum. Is. III. 1-4.

adversaires du Seigneur (1)? Laissez-nous l'espérer, ô intrépide Pontife : une vertu puissante émanera de votre cercueil. Oui, nous marcherons fidèlement sur vos traces, et jamais on n'entendra sortir de votre tombe ces plaintes amères qui s'échappèrent autrefois du cœur d'un de vos plus grands prédécesseurs : « Et il n'y a pas d'é-
» vêque dans les Gaules : *Nec est præsul in Galliis;* pas d'évêque en-
» flammé du zèle de la loi sainte, qui se lève pour briser le choc
» des erreurs : *qui consurgat ad frangendos impetus errorum,* et pour
» relever le courage et l'espérance des fidèles qui sèchent de dou-
» leur : *ad revelandas spes dolore tabescentium* (2) ! » Non, ces paroles ne seront plus jamais dites, parce que vos exemples resteront toujours notre loi.

Seigneur Jésus, Pontife des biens futurs (3), votre apôtre a combattu le bon combat, il a terminé sa longue course; il ne lui reste qu'à recevoir la couronne de justice que votre bonté lui tient en réserve (4). Toutefois, ô mon Dieu, votre serviteur a participé à la commune fragilité; n'entrez donc point en jugement avec lui, parce que nul homme ne sera justifié devant vous si la rémission de ses péchés ne lui est accordée en vertu de la rédemption surabondante opérée par le sang de Jésus-Christ votre fils (5). C'est pourquoi, écoutez la prière de votre Eglise que nous récitions tout-à-l'heure :
« Commandez à vos saints anges de recevoir dans leurs mains l'âme
» de votre serviteur, Claude-Hippolyte, et de la porter dans le sein
» de votre ami le patriarche Abraham; et tout ce qu'elle a pu con-
» tracter de taches par les tromperies du démon, vous qui êtes
» compatissant et miséricordieux, daignez l'en purifier par le sang
» de Jésus-Christ Notre-Seigneur (6) ».

Vierge Marie, tendez une main maternelle à ce Pontife qui, la veille encore de sa mort, était venu ici se prosterner aux pieds de votre image, et accomplir pour la dernière fois, sur la terre, cette pieuse station qu'il vous avait promise au début de son épiscopat, et qu'il a fidèlement acquittée chaque samedi durant plus de trente ans. Quel zèle il eut pour votre gloire, et quel bonheur c'était pour lui d'appartenir à une Eglise dont vous étiez la Reine et la Patronne! « Certes, s'écriait-il avec un de ses prédécesseurs, j'ouvri-

(1) Maccab. XV. 16.
(2) Fulbert. Carnot. Epist. 2. olim 21, ad Abbonem.
(4) Pontifex futurorum bonorum. Hebr. IX. 11. (3) 2 Timoth. IV. 7.
(5) Non intres in judicium, etc. Orat. Eccl.
(6) Te supplices deprecamur ut suscipi jubeas animam famuli tui per manus sanctorum angelorum tuorum deducendam in sinu tui amici Abrahæ Patriarchæ; et quidquid vitiorum, diabolo fallente, contraxit, tu pius et misericors abluas indulgendo, per Christum Dominum nostrum. Pontific. Rom. Orat. 2a absolut. pro defunctis.

» rais les cataractes du ciel et les fontaines de l'abîme pour l'hon-
» neur de Marie, plutôt que je ne les fermerais. J'aimerais mille
» fois mieux n'avoir pas de langue que de dire quelque chose con-
» tre notre Dame (1). Tels sont, ajoutait-il, les sentiments gravés au
» plus profond de mon âme. Ma chaire épiscopale est placée dans
» un sanctuaire consacré à Marie depuis l'origine des temps chré-
» tiens : là, tout respire, tout annonce, tout prêche Marie (2). »
Dans la doctrine de ce grand évêque, le culte de Marie était étroitement lié avec le dévouement à l'Eglise et au Saint-Siége. « Marie,
» disait-il, c'est la Mère de Jésus-Christ; et l'Eglise la Chaire de
» Pierre, Rome c'est l'Epouse du même Jésus-Christ : dans le cœur
» d'un chrétien, ces deux amours sont inséparables (3). » O Vierge fidèle, souvenez-vous de ces paroles, et présentez vous-même notre Pontife à votre Fils. Jésus pourrait-il traiter avec rigueur et tarder à recevoir dans la gloire le serviteur si dévoué de sa Mère, le champion si passionné de son Eglise?

(1) Petrus Cellensis, I. VI., Epist. 23.

(2) Hic omnia spirant, sonant, inclamant Mariam. Epist. ad Pium PP. IX.

(3) Cultus Mariæ, cui amor Sedis apostolicæ arctissime conjunctus est... Ob illam igitur connexionem tenerrimi cultus erga Mariam et fidæ devotionis erga Sanctam Sedem, etc. Epistola alia ad Pium PP. IX.

6e Numéro. Juin 1857.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

VIe ENTRETIEN. — LES CRYPTES DE FULBERT. — UNE MESSE DANS LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE. — ORIGINE DES CRYPTES.

Nous avons terminé nos explorations à travers des siècles qui ne nous ont laissé aucun vestige de leurs œuvres monumentales. A partir du XIe siècle, on commence à bâtir *pour l'éternité.* Entrons donc dans les cryptes de Fulbert. Commençons par ce qu'il y a de plus antique et de plus vénérable.

Quoique nous ayons l'intention de visiter ce sanctuaire avec des goûts très-prononcés pour les curiosités archéologiques, n'excluons pas cependant de notre âme les impressions religieuses; ayons au fond du cœur quelque chose du pélerin des temps passés. La foi n'est pas seulement un flambeau qui précède et illumine la conscience, c'est aussi un flambeau à la lueur duquel l'art chrétien nous révèle des beautés cachées, puisque l'art chrétien a la foi pour principe générateur et pour guide. Sans cette disposition intérieure, notre visite à l'église sous-terre perdrait la moitié de ses charmes. Du reste, en explorant ces cavités sombres, en cherchant sur la pierre nue et dans la poussière des dé-

bris, nous ne pourrons rencontrer que des souvenirs historiques : le langage religieux que le moyen-âge avait prêté à ces parois et à ces voûtes est perdu pour toujours ; la voix seule des générations passées se fait encore entendre dans cette profonde enceinte.

Nous choisirons de préférence, pour entrer dans la crypte, l'heure matinale du sacrifice. Un double avantage décide ce choix : à la lueur des flambeaux nous verrons mieux clair, et, puisque nous pénétrons en plein moyen-âge, nous imiterons la conduite de nos pères : nous commencerons par rendre nos hommages à l'Hôte divin qu'abrite ce temple. Nous assisterons donc au divin sacrifice, et après cet acte religieux qui élève toujours la pensée et dilate le cœur, nous aurons tout ce qu'il faut pour bien caractériser l'esprit de l'archéologue et du pélerin.

Nous entrons par la porte qui s'ouvre sous le porche méridional. Nous descendons un escalier de pierre. La faible lumière d'une fenêtre où se jouent les plus vives couleurs du prisme nous conduit jusqu'à la chapelle de Notre-Dame sous-terre. Ici toute préoccupation profane s'évanouit d'elle-même ; l'âme est subjuguée par une puissance mystérieuse, elle sent le besoin de se recueillir et de se laisser aller doucement au cours de ses impressions. C'est la pensée d'un vieil historien : « On se sent incontinent surpris de je ne sai quelle sainte horreur et d'une dévotion surpassant la commune. »

L'autel de la *Vierge qui devait enfanter* s'illumine. A la clarté des cierges, la chapelle étale ses richesses nouvelles ; sa décoration symbolique scintille comme des étoiles de feu éparses sur un ciel obscur. L'œil plonge avec une sorte de saisissement au fond de cette longue chapelle où l'attirent et les charmes d'une perspective indécise et les sympathiques lueurs des lumières se mariant avec l'éclat des dorures. Au centre de cette ornementation brille l'auréole de la Vierge prophétique ; mais son image druidique n'y figure pas encore (1)... A bientôt cette grande fête réparatrice où elle rentrera en possession de son trône, de son nom et de ses anciens titres.... Prions : le sacrifice commence. Le prêtre, à cet autel de l'ancienne grotte sacrée, paraît tout péné-

(1) Ces entretiens ne renfermeront aucun détail touchant la décoration récente de la crypte. Ce travail de restauration, si savamment conçu et si habilement dirigé par M. Paul Durand, est encore bien loin d'être achevé. Nous en publierons la description dans une suite d'articles détachés, où nous suivrons pas à pas le célèbre archéologue chartrain dans sa glorieuse entreprise.

tré d'une vénération *surpassant la commune*, et le petit enfant qui le sert n'a rien de *commun* avec ces enfants légers que nous voyons si souvent distraire par leur mobilité le prêtre et les fidèles. Dans un sanctuaire si vénérable, où tout force au recueillement, ne fallait-il pas des anges pour servir le ministre des autels ?

Je ne vous dirai pas toutes les émotions qu'une âme chrétienne et instruite des événements du passé peut ressentir dans cette église huit fois séculaire, en face de cet autel où la prophétie devança le catholicisme, et sur lequel, depuis dix-huit cents ans, s'immole le Fils que la Vierge *devait enfanter;* dans cette demeure privilégiée de Notre-Dame, où elle fit éclater tant de prodiges, où nous allons enfin renouer la chaîne interrompue des générations dévouées au culte de Marie..... Je vous dirai seulement : si vous aimez à prier dans le silence et la solitude, descendez à la chapelle sous-terre ; si vous aimez ces pieuses méditations où Dieu s'approche de l'âme et la touche de son souffle divin, venez méditer à l'ombre de ces voûtes sacrées ; si votre âme fléchit sous le fardeau des peines de cette vie, venez entendre une messe dans la chapelle de la Vierge-aux-Miracles. Tout ici est en harmonie avec une âme qui souffre et qui fuit le monde pour trouver Dieu !...

Quelque ami de l'art, au XIXe siècle, nous trouvera peut-être un peu mystique ; essayons d'une méditation où l'archéologue pourrait trouver son aliment. Après avoir assisté au spectacle imposant d'une messe à la lueur des flambeaux, au milieu d'un profond silence, dans un vaste souterrain, reportons-nous par la pensée aux premiers siècles du christianisme et cherchons à découvrir l'origine des cryptes.

Dans les premiers siècles du christianisme, les fidèles, harcelés par les persécutions des empereurs, s'assemblaient dans des lieux souterrains pour y célébrer les mystères de leur religion. Ces excavations profondes et obscures servaient primitivement à la sépulture des morts chez les anciens ; les chrétiens, en s'y réfugiant pour l'exercice de leur culte, y placèrent les tombeaux de leurs martyrs, et donnèrent à ces cavités le nom de catacombes.

Cette double destination devait contribuer beaucoup à entretenir la ferveur de l'église persécutée. Au milieu de ces tombes glorieuses, à côté de ces restes vénérés des enfants du Christ qui mouraient la palme du martyre à la main, s'élevait l'autel du sacrifice, où la première de toutes les victimes s'immolait pour fortifier

les imitateurs de son dévouement. Dans ce refuge des vivants et des morts, comme la charité captive devait être brûlante! quel lien intime devait unir les uns aux autres, les membres vivants de cette famille chrétienne avec ceux dont le trépas avait assuré le triomphe! A la lueur des torches ardentes, l'aspect de cet autel et de ces sépulcres rappelait l'idée de l'immolation et du court passage de la vie; mais à la lumière de la foi vivifiée par cet imposant tableau, le ciel devait s'ouvrir aux regards de ces confesseurs intrépides pour révéler ses gloires, ses palmes et ses couronnes destinées aux vainqueurs.

L'influence que cette pensée féconde du sacrifice d'un côté et des célestes récompenses de l'autre devait avoir sur la foi des premiers chrétiens, leur fit aimer les catacombes et consacrer dans la suite l'usage de célébrer les saints mystères et d'ensevelir leurs morts dans des églises souterraines. Ces églises s'appelèrent *cryptes*, *lieux cachés;* les catacombes ont à peu près la même signification. Toutes les grandes basiliques ou cathédrales sont construites sur des cryptes qui rappellent les catacombes. Quoique les fondements en aient été posés en des temps où le christianisme triomphait des persécutions, on pouvait encore, dans l'incertitude de l'avenir, les bâtir comme des lieux de refuge contre des guerres nouvelles.

Une autre idée religieuse a pu entretenir cette prédilection pour les cryptes. C'est ce prestige qu'a toujours exercé sur la piété, aux premiers siècles catholiques, le spectacle de la solitude et du silence. Alors on courait dans les déserts, on s'enfonçait dans les cavernes pour méditer dans un saint recueillement les grandes vérités évangéliques. La sombre horreur des cryptes favorisait ces contemplations divines, leur silencieuse immensité prêtait aux élans du cœur. Aussi, dans les siècles de foi où la vertu était active à réparer ses défaites, leurs profondeurs étaient, comme les déserts, inondées d'âmes pénitentes qui venaient y épancher avec les larmes du repentir les parfums de la prière.

Aujourd'hui on aime le grand jour, on veut voir briller le soleil, parce qu'on veut briller aussi à l'éclat de ses rayons; aujourd'hui on cherche le spectacle bruyant de la foule, parce qu'on veut être vu dans la foule; on aspire même, au sein de nos temples sacrés, après des émotions profanes, parce qu'on ne vient plus assez généralement y puiser les salutaires impressions de la foi, de la pénitence et des méditations sérieuses : la mondanité envahit le sanctuaire!

Si telle a été l'origine des cryptes en général, quelle a été celle de la crypte chartraine? Nous avons à constater ici une particularité qui témoigne hautement en faveur de l'antiquité et de la merveilleuse origine de cette église. Avant Fulbert, il y avait une chapelle sous-terre qui remplaçait elle-même une grotte druidique. Nous avons suffisamment étudié cette tradition dans les précédents Entretiens. Or, la crypte chartraine n'a jamais eu de rapport avec les autres cryptes. Jamais, depuis les premiers âges chrétiens, elle n'a servi de sépulture aux enfants de l'église.

Pour quelle raison les premiers fidèles refusaient-ils cet asile sacré aux dépouilles de leurs frères, de leurs martyrs, de leurs bienfaiteurs, de leurs pontifes, et pourquoi leurs descendants ont-ils maintenu énergiquement ce refus si contraire aux coutumes de l'époque? Il leur fallait, pour s'écarter ainsi d'un usage universel, provoqué par la foi et par l'amour de la famille, un motif grave, impérieux, surnaturel. Ce motif se trouve précisément dans l'origine du sanctuaire. Cette crypte vénérée a toujours été regardée comme la demeure spéciale de la Vierge-Mère, *son lit*, pour ainsi dire, *thalamus*, comme parlent les chroniques, et nul mortel ne devait, après sa mort, en profaner l'enceinte.

On sait quelle fut toujours à cet égard l'exigence du chapitre. En 1568, Chartres fut assiégée par les calvinistes. Le baron de Bourdeilles est tué sur les remparts. Ce héros belliqueux n'aura pas plus que tout autre les honneurs d'une sépulture dans la cathédrale. Pendant quelques années, par ordre du roi, son corps y fut déposé, mais dans une tombe sans inscription et isolée du sol par une grille de fer. La Sainte-Vierge, rapporte l'historien de ce fait, permit au mort de faire paraître un bras hors du cercueil pour réclamer une autre sépulture. Ce spectacle étrange et effrayant devait être une raison suffisante pour accorder au défunt ce qu'il démandait et ce que voulaient Notre-Dame et son chapître.

Or cet usage doit remonter jusqu'à la fondation même du monument, puisque l'on n'a jamais découvert une seule trace de sépulture dans cette église, et que l'introduction d'une pareille coutume paraîtrait inexplicable. S'il en est ainsi, la tradition de la Vierge druidique remonte elle-même sans interruption jusqu'au berceau du christianisme, où elle puise, dans le fait même qu'elle proclame, sa vérité et sa raison d'être.

C'est bien là ce qui explique l'antiquité et la célébrité de son pélerinage. Puisqu'elle manquait de ce prestige lugubre qu'impo-

sent toujours le champ de la mort et la mémoire des aïeux, quel attrait irrésistible pouvait donc amener devant ses autels ces flots de pèlerins, si ce n'est un amour traditionnel pour cette Dame de Chartres, dont la virginité et la maternité divines avaient reçu dans cette grotte sacrée de si éclatants hommages et pouvaient en retour verser de si larges bénédictions ?

L'Abbé Hénault.

CHRONIQUE.

Le culte de Notre-Dame de Chartres, qui va se développant de plus en plus, nous semble promettre encore d'heureux jours à notre Église. Sans parler ici de ces manifestations solennelles qui ont lieu depuis quelque temps, et qui deviendront plus fréquentes, nous pourrions raconter mille traits intéressants, reproduire une foule de lettres, d'encouragements et de témoignages qui édifieraient autant la piété de ~~nos~~ lecteurs qu'elles animent notre zèle.

Citons seulement aujourd'hui quelques faits :

Dernièrement, un homme aussi distingué par sa piété que par la position qu'il occupe dans le monde, nous adressait une liste de 25 abonnés et de 25 souscripteurs qu'il nous a procurés dans sa localité ou parmi ses connaissances, en nous annonçant qu'il espérait faire bien davantage. — Un autre, dont la condition plus modeste prouve assez que le zèle est partout couronné de succès, complétait une liste de 15 abonnements. Ces deux zélateurs de l'œuvre de Notre-Dame de Chartres n'appartiennent pas à notre diocèse.

— Depuis quinze jours, trois personnes sont venues solliciter la faveur d'entretenir chacune une lampe devant l'image de Notre-Dame de Chartres, pendant un temps plus ou moins considérable. La première est une mère qui veut assurer à son fils un secours spécial de Marie, durant une année qu'il doit passer à la capitale. — C'est ensuite un prêtre, étranger à notre diocèse, à qui l'état d'une âme qu'il a rendue à Dieu et qui habite actuellement la ville de Chartres, cause les anxiétés les plus vives. Puisse cette personne, connue de Dieu seul et de son charitable ministre, lire ces quelques lignes, et en pensant qu'elle est l'objet de cette paternelle sollicitude, s'armer d'énergie pour résister à l'entraînement des passions ou du mauvais exemple (1) !

(1) Par suite de ces diverses demandes et de plusieurs autres qui nous ont été

— Le 31 mai, deux beaux chandeliers de forme gothique ont été offerts à la suite d'une guérison obtenue par l'intercession de Notre-Dame.

— Le même jour, le cœur de vermeil offert au nom des abonnés du *Rosier de Marie*, par le pieux Rédacteur de cette feuille intéressante, a été béni par Mgr l'Évêque de Chartres. Exposé ensuite près de la Sainte-Châsse, durant la messe pontificale, il a été enfin placé dans le vénérable sanctuaire, où ces gages touchants de la dévotion des fidèles envers Marie se multiplient tous les jours.

— La veille, c'étaient des enfants de la Madeleine de Vendôme qui adressaient une pieuse supplique à Notre-Dame et réclamaient, par son intercession puissante, des grâces spéciales pour le jour prochain de leur première communion. Une messe sera célébrée pour eux, le dimanche 7 juin, à la chapelle de la crypte. Pouvaient-ils mieux s'adresser dans cette circonstance qu'à celle qui doit enfanter de nouveau J.-C. dans nos âmes, *Virgini pariturœ ?*

S'il en est ainsi en dehors de notre diocèse, nous pouvons aussi constater à Chartres un zèle plus ardent, une dévotion de plus en plus vive envers Notre-Dame. La clôture du mois de Marie, qui est en même temps la fête anniversaire du couronnement de la Vierge de Chartres, nous fournit une preuve récente de ce que nous avançons. Cette année, comme l'année dernière, notre antique et vénérée madone a été portée processionnellement dans l'intérieur de son église avec une grande solennité. Grâce à l'activité prodigieuse de M. l'abbé Legendre et des pieuses servantes de Notre-Dame, un autel orné avec goût et chargé de fleurs et de riches candélabres s'était élevé comme par enchantement au milieu de la nef, à l'entrée du chœur, après l'office du soir. Mais ce qui a fait, selon nous, la principale beauté de la fête, ç'a été la prodigieuse affluence des fidèles. Malgré les longs offices du jour de la Pentecôte, l'église n'a cessé d'être pleine pendant les deux heures qu'a duré cette cérémonie imposante, et nous n'avons jamais vu, pour notre part, une foule à la fois si nombreuse et si recueillie se presser dans l'enceinte de notre immense cathédrale.

---

faites, nous avons cru devoir évaluer approximativement le prix de l'entretien d'une lampe. Il serait d'un franc pour une neuvaine et de trois francs pour un mois.

LE COLLÉGE SAINTE-GENEVIÈVE

A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Une École préparatoire venant en pélerinage à Notre-Dame est un événement bien digne de figurer dans les annales religieuses de notre pays, dont ce journal est un modeste recueil; c'est une manifestation publique capable d'encourager ceux qui n'envisagent l'avenir qu'avec frayeur.

En d'autres siècles, de telles scènes n'étaient pas rares : on pouvait contempler sans étonnement toute une population s'ébranler au seul nom de Notre-Dame et se porter en masse vers ses autels; le cortège imposant des rois et des reines franchissant nos vieilles murailles et le seuil de l'antique sanctuaire, ce n'était là qu'un spectacle ordinaire auquel la dévotion des âges avait accoutumé nos bons aïeux.

Mais de nos jours, le pélerinage d'une École préparatoire, pépinière de jeunes candidats aux plus nobles fonctions civiles et militaires, c'est une démonstration qui surprend ou plutôt qui réveille notre siècle; j'oserai même le dire, qui secoue notre froideur, et donne au zèle une impulsion nouvelle. Ne désespérons pas de notre société : quand un mouvement religieux s'opère quelque part, bientôt un autre mouvement lui succède : avec la puissance de la foi on peut soulever le monde; c'est le levier d'Archimède.

Naguère encore on eût sifflé les Pèlerins de Notre-Dame, et plus d'un railleur à la mode eût exercé son esprit satyrique contre la dévote caravane. Mais voyez un peu comme le siècle se lasse de porter sa vieille peau philosophique et manifeste quelque velléité de se rajeunir. Voyez d'un côté l'élite de la jeunesse parisienne, les élèves de Sainte-Geneviève, enfants de grandes et nobles familles, accourant de la capitale pour vénérer, au nom de leurs parents et de leurs amis, la bonne Dame de Chartres; voyez-les prier devant l'autel de Marie, l'amour dans le cœur, le front haut, le visage épanoui, et chanter ses louanges avec un entrain et une sainte fierté capables de dérouter le plus intrépide voltairien. Voyez d'un autre côté cet accueil enthousiaste d'une foule sympathique et saintement admiratrice de ce beau dévouement. Parmi les pèlerins et la foule, le cœur bat à l'unisson : franchement, c'est là un beau spectacle!

Pour vous qui n'y avez pas assisté, je vous entends me dire avec une sorte d'impatience : « mais de quoi s'agit-il? » — Mon Dieu! j'oubliais de vous le raconter.

Le mercredi 27 mai, un convoi spécial nous amène de Paris à Notre-Dame de Chartres le collége Sainte-Geneviève, sous la conduite de leur R. P. Recteur et du R. P. Lavigne, l'âme des grandes entreprises. Les professeurs font partie du cortége, et un orchestre complet, composé presque entièrement d'artistes distingués, vient mêler aux prières des pèlerins ses mélodieux concerts. Cette école de Sainte-Geneviève fut fondée il y a deux ans par les RR. PP. Jésuites. Autour d'un faible noyau se groupa bientôt une jeunesse nombreuse accourue de tous les points de la France pour trouver dans cette maison tutélaire une sûre garantie contre les écueils de la capitale.

Avant l'arrivée des collégiens de Sainte-Geneviève, la chapelle de la Vierge-Noire respirait déjà un air de fête. Le clergé, les séminaires et une foule considérable attendaient avec impatience la touchante cérémonie qui leur était promise.

Bientôt une musique sonore retentit comme une salutation solennelle dans l'immense basilique qui répond avec majesté par ses lointains échos.

Ce fut un beau moment pour ces jeunes parisiens que celui de leur entrée à Notre-Dame de Chartres! Nous avons pu lire sur leurs physionomies que l'aspect de son imposante perspective et de ses riches verrières les impressionnait vivement; ce premier saisissement, c'était comme leur premier hommage.

Pendant la messe que le R. P. Recteur a célébrée à l'autel du pèlerinage, de belles voix ont chanté des cantiques à Marie parfaitement adaptés à la circonstance, avec une grande délicatesse d'expression et de sentiment. Celui qui commence par ces mots : « Au secours, Vierge Marie! », a surtout ému les cœurs. Voyageur à travers les dangers du monde où grondent tant d'orages, c'est bien en face des autels de Marie que le jeune homme doit s'écrier : « Au secours!... »

Quant à la musique instrumentale, on ne voudrait pas faire des éloges à des maîtres dans l'art musical, mais on peut dire qu'elle a ravi. On eût dit que l'âme de ces artistes passait avec leur souffle dans ces cuivres si suaves et si puissants. Mais il faut ajouter aussi que ces instruments semblaient s'animer à l'envi sous ces voûtes d'une vaste cathédrale, étonnées pour ainsi dire de ces répercussions inaccoutumées.

Pendant le divin sacrifice, un calice fut présenté par les élèves à Notre-Dame de Chartres. Sur le pied on lit ces mots : *Offert par le Collége Sainte-Geneviève.* Ils avaient tous communié avant leur départ, et cette messe était pour eux une messe d'action de grâces. Nourris des dons de l'autel, ils rendaient grâces en offrant à l'autel l'instrument qui sert au sacrifice.

Après la sainte messe, le R. P. Lavigne monte en chaire en face du trône de Marie. Il serait difficile d'exprimer avec quel charme, quelle onction sa parole a captivé tout l'auditoire. Joignant à une noble simplicité des traits chaleureux, des mouvements spontanés qui vont au cœur, le R. P. Lavigne a commenté ce passage de l'Évangile où l'écrivain sacré nous raconte le mystère de la transfiguration... C'est un privilége très-grand pour ces jeunes élèves que d'avoir été choisis entre tous les élèves des écoles préparatoires de Paris, pour venir visiter ce temple auguste, le plus antique et le plus beau dont les siècles chrétiens aient formé la couronne de Marie, où elle semble se transfigurer dans toute la majesté de sa gloire. Poursuivant cette pensée féconde, l'orateur a déroulé rapidement les fastes glorieux de notre histoire religieuse. Il a fait parler les siècles du paganisme et les siècles de foi, comme Moïse et Elie sur le Thabor, en faveur de cette Vierge prophétique, vénérée par les Druides avant sa naissance, vénérée surtout jusqu'à l'enthousiasme par les âges catholiques. Il a montré son sanctuaire chartrain comme la plus vive manifestation de la dévotion du Moyen-Age, où tout parle de Marie, où tout converge vers Elle... Et puis aujourd'hui c'est une École destinée à procurer des personnages éminents à la société qui vient encore proclamer dans ce temple le nom de Marie et se placer sous sa protection maternelle... L'orateur a félicité cette jeunesse dévouée qui foule aux pieds le respect humain ; il lui a fait comprendre son bonheur et les devoirs que cet acte religieux lui impose. Il a développé le sens mystérieux de l'offrande qu'elle venait de faire à Notre-Dame : le calice, c'est un triple symbole de l'amour, du sacrifice et de la charité fraternelle. « Le sang de Jésus-Christ, a-t-il dit, en inondant vos noms, inondera vos âmes. » Il a tracé un tableau saisissant des luttes que ces jeunes gens auraient à soutenir, et les a encouragés d'une manière touchante. Avant de terminer, le R. P. Lavigne leur annonce une distribution de médailles de Notre-Dame de Chartres ; cette médaille sera pour eux un souvenir et une sauvegarde. Il a cité à

cette occasion la croyance des ancêtres: quand un duel s'engageait entre deux gentilshommes, si l'un d'eux portait la *chemisette* de Notre-Dame, il se retirait, parce que la *partie n'était pas égale.* Une vertu protectrice a toujours été attribuée aux objets pieux qui avaient touché à la sainte châsse. Le R. P. Lavigne a fini son discours par un commentaire sur la belle prière de saint Bernard, le *Memorare.* Dans cette péroraison touchante, l'illustre prédicateur nous a laissé un souvenir ineffaçable de l'ardeur de son zèle, du prestige de sa parole, de la vivacité de son esprit et de la bonté de son cœur. Ce discours n'a fait qu'aiguillonner notre désir de l'entendre bientôt encore.

Le Salut solennel du Saint-Sacrement a terminé cette intéressante cérémonie.

Le cortége des Pèlerins a utilisé les courts instants qu'il lui restait à passer à Chartres, en visitant les curiosités monumentales qui se résument à peu près à la cathédrale et à l'église Saint-Pierre. Ils sont descendus à la crypte et n'ont pu qu'admirer en passant les richesses artistiques de notre monument.

Avant le départ, les médailles furent distribuées devant la Vierge-Noire, et bientôt il a fallu se séparer. Mais les adieux à Notre-Dame et à son temple superbe, les chants du départ n'avaient rien qui pût inspirer la tristesse; car cette foule de pèlerins emportait dans son âme les bénédictions de Marie, le souvenir d'un chef-d'œuvre d'architecture chrétienne, et nos plus cordiales sympathies.

C'est ainsi, ce me semble, qu'on peut régénérer notre société incrédule. Placer sous le patronage de Marie la jeunesse des écoles, où la société recrute ses agents et ses guides, c'est poser le plus sûr fondement d'une saine organisation sociale. L'expérience le crie assez haut : le niveau de la civilisation monte ou baisse avec le Catholicisme. Or, pour conquérir un peuple à Jésus-Christ, il faut d'abord le conquérir à Marie, puisqu'elle est le canal de tout don céleste. Ne redemande-t-elle pas elle-même son peuple qu'un siècle impie lui a ravi : *Dona mihi populum meum pro quo obsecro..; Donnez-moi mon peuple, je vous en supplie..?* Amenez donc ces générations naissantes sous l'égide de Marie, et bientôt le peuple de Marie, comme celui d'Esther, sera le peuple de Dieu.

L'abbé Hénault.

L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE,

DANS LA PAROISSE DE SOURS.

L'Œuvre de la Sainte-Enfance, établie chez nous dès son origine, et placée sous la protection de N.-D. de Chartres par son illustre et saint fondateur, n'excite peut-être nulle part plus de zèle et d'enthousiasme que dans la paroisse de Sours. Grâce à la charité des riches et au dévouement des pauvres, il n'y restera bientôt plus un seul enfant qui ne fasse partie de cette association touchante. Ou bien en effet les indigents prélèvent eux-mêmes leur cotisation de chaque mois sur les aumônes qu'ils reçoivent, ou des personnes bienfaisantes leur viennent en aide à cet effet, avec un empressement digne d'éloges. Naguères, une pauvre femme avait fait son offrande à l'intention d'un de ses enfants, c'était pour elle un sacrifice; elle reçoit bientôt après, d'une âme charitable, l'équivalent de la petite somme dont elle s'était privée. Au lieu de s'attribuer ce secours, elle va le porter à l'instituteur, afin qu'il puisse, par ce moyen, associer à l'œuvre quelque autre enfant malheureux.

A la dernière fête, qui eut lieu le dimanche 10 mai, plus de 150 enfants étaient réunis dans l'église, la médaille de la Sainte-Enfance sur la poitrine, et une oriflamme à la main. Outre la bannière de la sainte Vierge que suivent les demoiselles de la confrérie, deux autres bannières l'une de l'Enfant-Jésus et l'autre de saint Joseph, dues à la générosité de quelques personnes pieuses précédaient, à la procession, ces joyeux enfants que de telles solennités rendent toujours si heureux.

Disons à cette occasion que l'Œuvre de la Sainte-Enfance, si utile pour les petits infidèles, ne l'est pas moins pour les enfants catholiques et qu'elle leur procure un bien inappréciable. Employé partout ailleurs, le même moyen amènerait, à coup sûr, des résultats consolants. Toutefois, il faut dire que dans la paroisse dont nous venons de parler, le zèle du pasteur est secondé d'une manière exceptionnelle, par la piété des mères de famille et par le dévouement des personnes auxquelles est confiée l'éducation de l'enfance.

OEUVRE DE SAINTE-FOY.

Comme nous l'avons dit dans une note de notre dernier numéro, l'église Sainte-Foy, transformée en théâtre depuis la grande révolu-

tion, doit être rendue à sa destination pieuse, si, comme on l'espère, les fidèles s'empressent d'apporter leur généreux concours à cette restauration si désirable.

Nous félicitons de tout notre cœur la *Société de Marie* d'avoir formé cette noble et sainte entreprise. Dieu ne peut manquer de l'en récompenser, en répandant les bénédictions les plus abondantes sur le précieux ministère qu'elle exerce parmi nous.

La nouvelle de ce projet des RR. PP. Maristes a causé dans la ville et dans tout le diocèse de Chartres une vive satisfaction. On sait assez qu'un journal en vogue est un sûr indice de l'opinion d'un pays. Or, voici comment le *Journal de Chartres* s'exprime à ce sujet dans son numéro du 26 avril :

« Nous devons applaudir à l'œuvre qui doit rendre Sainte-Foy au culte divin. Notre théâtre, placé dans une ancienne église, blessait bien des convenances, froissait bien des sentiments légitimes, et ne pouvait être qu'un douloureux souvenir pour les familles dont les membres ont autrefois trouvé le repos dans le cimetière de cette église.

» Il vient d'être distribué dans notre ville une feuille imprimée qui nous annonce le dessein de rendre Sainte-Foy à sa destination primitive; nous nous empressons de reconnaître que cette note est parfaite d'égards, de convenance; on y chercherait en vain une parole amère, blessante pour les opinions et les sentiments de qui que ce soit. Nous devons en remercier M. l'abbé Choizin, et nous n'hésitons pas à lui dire que sa réserve et sa modération seront appréciées par tous les esprits sages, et qu'elles lui concilieront de très-nombreuses sympathies.

» Cette feuille a été distribuée indistinctement à tout le monde; c'est encore là une bonne pensée, un témoignage de confiance donné à la population de notre ville ; elle n'y restera pas indifférente, et elle entendra l'appel fait à sa générosité et à ses sentiments religieux. »

Nous ne savons si nous dirions aussi bien ; mais, à coup sûr, nous ne pourrions pas mieux dire.

Qu'on nous permette seulement une réflexion que nous croyons utile. A l'annonce de cette nouvelle œuvre, on nous dira peut-être : « Mais ne craignez-vous pas que ce ne soit une concurrence redoutable pour l'œuvre de la crypte ? » — Pas le moins du monde, et ici nous répéterons les paroles admirables de Mgr Sibour, que nous avons déjà citées : « Il ne faut pas qu'on craigne trop de voir les œuvres nuire aux œuvres. La charité se dilate à mesure qu'elle s'exerce. » Nous dirons plus encore. Voulons-nous assurer le succès d'une œuvre existante? Secondons de tout notre pouvoir celle qui ne fait que de naître, et le ciel bénira la première. Enfin, si notre œuvre existe en présence d'une autre également utile, et que l'une des deux paraisse devoir périr, jugeons que la nôtre doit être sacrifiée de préférence, et disons avec Saint-Vincent-de-Paul, dans une circonstance analogue : « *Frappez Saint-Lazare, mais épargnez Saint-Sulpice.* » Voilà ce que

nous pensons au sujet de cette nouvelle œuvre et de toutes celles qui pourraient se produire parmi nous. C'est assez dire que nous invitons nos lecteurs, de la manière la plus pressante, à l'aider de leur concours. Que si la restauration complète de la crypte devait souffrir de là quelque retard, Notre-Dame de Chartres saura bien, par des voies qui lui sont connues, réparer ce léger accident et mener à bonne fin la glorieuse entreprise de notre vénérable évêque.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici l'exposé de l'œuvre de Sainte-Foy, publié par le R. P. Choizin, Supérieur des Maristes de la maison de Chartres. Nous citerons néanmoins ce qui concerne les avantages spirituels promis aux bienfaiteurs, et les divers moyens de contribuer à cette belle entreprise.

« Pour perpétuer le souvenir du concours qui nous aura été donné, et aussi pour remplir un devoir de justice et de reconnaissance, sitôt que l'acquisition projetée sera devenue définitive et que l'édifice aura été convenablement restauré, chaque jour, des prières déterminées seront récitées dans l'église même Sainte-Foy à l'intention des bienfaiteurs de l'œuvre, et, chaque année, à la même intention, le Saint-Sacrifice de la Messe sera offert : 1° le jour de la fête de sainte Foy, 6 octobre; 2° aux fêtes de la Purification, de l'Annonciation, de l'Assomption et de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge.

Chartres, Lundi de Pâques, 13 Avril 1857.

CHOIZIN, S. M. Sup^r d. Miss..... »

« *P. S.* Parmi les moyens de nous venir en aide, nous indiquerons les suivants :

1° Des prêts d'argent sans intérêt;

2° Des dons présentement offerts qui nous aident à faire les premiers à-compte et à supporter les premiers frais;

3° Des souscriptions annuelles pendant plus ou moins de temps.

Nous prions les personnes qui voudront bien nous donner des secours, et auprès desquelles nous ne pourrions pas aller les recevoir nous-mêmes, de vouloir bien les adresser au Supérieur des Missionnaires diocésains, rue Saint-Julien, 6, à Chartres (Eure-et-Loir.) »

L'Abbé Ychard.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR Mgr CLAUDE-HIPPOLYTE

CLAUSEL DE MONTALS,

Par M. l'Abbé BRIÈRE,

CURÉ DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Cette Notice, insérée dans les colonnes du *Journal de Chartres*, quelques jours seulement après la mort de Mgr Clausel de Montals, a été depuis enrichie par son auteur de notes très-intéressantes que nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos abonnés.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR Mgr CLAUDE-HIPPOLYTE

CLAUSEL DE MONTALS,

ANCIEN ÉVÊQUE DE CHARTRES,

Chartres, 9 Janvier 1857.

Une des plus brillantes lumières de l'Église vient de s'éteindre; un des plus nobles caractères de cette époque vient de disparaître : Mgr Claude-Hippolyte Clausel de Montals, ancien évêque de Chartres, est décédé dimanche, 4 janvier, à l'âge de quatre-vingt-huit ans moins quelques mois. Dès avant le jour, le saint et courageux vieillard s'était arraché de son lit; il se disposait, vers sept heures, à entendre la messe de son digne successeur et à communier de sa main, suivant sa pieuse coutume, lorsque, frappé d'apoplexie, il tomba à terre, et expira, en un clin d'œil, et, nous l'espérons, sans douleur. Il n'y avait point eu de lutte entre la vie et la mort; aussi une telle paix régnait sur la figure vénérable du prélat, qu'on se refusait à croire qu'il eût cessé d'exister. Dans cette semaine de trouble, d'embarras et d'amère affliction, on ne peut attendre de nous un éloge complet, ni même une biographie exacte de l'illustre défunt. Pour écrire, nous nous faisons une violence extrême, et notre travail se ressentira nécessairement de la triste disposition de notre âme.

Notre intention n'est pas de nous arrêter beaucoup ni à l'enfance, ni à la jeunesse, ni mêmes aux premières années de l'âge mûr de Mgr Clausel de Montals. Ce qui, par-dessus tout, nous intéresse, et ce qui intéresse l'Église avec nous, c'est le temps qu'il a passé dans cette ville, c'est son épiscopat. Là est sa gloire, là fut notre bonheur. Disons cependant qu'issu, comme Bossuet, de l'une de ces familles de robe où la noblesse, fondée sur l'antiquité de la race,

7

l'importance des services, l'hérédité de la vertu et du talent, le cède peu, ou même ne le cède point du tout à la noblesse d'épée, il n'a- quit au château de Coussergues, près Saint-Geniez, le 5 avril 1769, de François-Amable de Clausel, seigneur de Coussergues, conseiller à la Cour des Aides de Montpellier, et de Rose Gros de Besplas, fille d'un président à la même Cour. Son père eut un grand nombre d'enfants, dont la plupart moururent en très-bas âge; ceux qui survécurent furent tous distingués, à un degré remarquable, par les dons de l'esprit, tous animés d'un profond sentiment de religion et de piété. L'un des quatre fils, gentilhomme de l'armée du prince de Condé, après avoir soutenu dans les rangs des émigrés la cause de l'ancienne monarchie, se fit trappiste, en Espagne, où il mourut dans la pratique de la plus austère pénitence. Chacun a pu lire dans les notes du *Génie du Christianisme*, des lettres pleines de sensibilité, de mélancolie et de charme, écrites pas ce solitaire généreux à une famille qu'il n'avait point cessé de chérir tendrement, et dont quelques-unes sont particulièrement adressées à son frère Hippolyte, notre futur évêque. L'aîné de la famille, M. Clausel de Coussergues, membre de la cour de Cassation, et député, en 1815, à cette célèbre Chambre qu'on appela *introuvable*, a laissé une belle et honorable réputation. Il signala sa fidélité en 1830, et n'hésita point à faire à ses convictions politiques le sacrifice d'une place inamovible de 15,000 fr. d'appointements. Ce n'est pas qu'il regardât comme illicite le serment au Gouvernement nouveau; mais il lui semblait que certains noms ne pouvaient, sans déshonneur, se séparer de certaines causes, et que, suivant le mot de Saint-Paul, qu'il alléguait lui-même, « tout ce qui était permis n'était point expédient. »

Claude-Hippolyte devait jeter sur sa famille plus de lustre qu'aucun de ceux qui la composaient. Les succès les plus flatteurs accompagnèrent ses études, soit au collége de Rodez, soit à celui du Plessis, à Paris, où il s'achemina, vers l'âge de treize ans, dans la compagnie de son cousin Frayssinous, ainsi qu'il nous le racontait, il n'y a pas longtemps encore, avec les détails les plus naïfs et les plus intéressants. On aime à rencontrer ensemble, de si bonne heure, ces enfants que l'amitié la plus étroite unira jusqu'à la fin de leur vie, et qui seront plus tard, dans l'Eglise, des émules si admirables de vertu et de gloire.

Entraîné par une vocation irrésistible, et le front chargé des lauriers classiques qu'il avait cueillis, pendant ses cours d'humanités et de philosophie, Clausel de Montals entra au séminaire dit des *Trente-Trois*, dirigé par MM. de Saint-Sulpice, pour y faire sa théologie et se préparer aux saints ordres. Là, comme sur les bancs du collége, il étonna par son extraordinaire aptitude, et il se mit sans difficulté au premier rang de ses condisciples.

Quand il reçut, en 1790, le sous-diaconat des mains de l'évêque de Babylone, chargé de suppléer, pour les ordinations, Mgr de Juigné, archevêque de Paris, la persécution révolutionnaire était sur le point de commencer ses ravages; mais elle n'étonna point ce courage juvénile qui aurait plutôt trouvé de l'attrait aux dangers. Peu après, il fallut regagner pédestrement son pays natal, vivre dans les gênes et les alarmes de la retraite, subir plusieurs fois la prison, et se voir même sur le point d'être envoyé à ce tribunal sanglant, où il était si rare de comparaître sans en emporter une sentence de mort. Par modestie et par répugnance naturelle, Mgr Clausel n'aimait pas à s'expliquer sur cette partie de sa jeunesse; à peine, par des questions réitérées, avons-nous pu l'amener à nous en raconter quelque chose.

Dieu veillait sur des jours si précieux, et il ne souffrit pas qu'on rompît prématurément la trame d'une existence qu'il voulait rendre si utile à la cause de Jésus-Christ et de son Eglise. L'abbé de Montals finit par échapper à tous les périls; il vit le vaisseau de la religion, longtemps enfoncé dans l'abîme, reparaître à la surface des eaux et reprendre majestueusement sa course éternelle. Après le concordat de 1802, qui rouvrit aux ecclésiastiques leur carrière interrompue, il songea sérieusement à s'avancer dans les ordres sacrés; il fut d'abord fait diacre, à Cahors, le 17 mars 1804; puis son frère l'abbé Michel de Clausel, étant devenu grand-vicaire du diocèse d'Amiens, l'attira auprès de lui, et ce fut dans cette ville que Mgr de Mandolx, qui en était évêque, lui conféra la prêtrise en 1805 : il l'admit aussi au nombre des chanoines honoraires de sa cathédrale, heureux d'avoir su dès lors discerner et récompenser un tel mérite. Quelques années après, en décembre 1809, Clausel de Montals accepta les fonctions d'inspecteur de l'Académie d'Amiens. Loin de repousser les hommes religieux de l'enseignement public, Napoléon les faisait soigneusement rechercher, et quand il créa l'Université Impériale, s'il fut préoccupé par des idées guerrières, ce ne fut certes pas à l'exclusion de la foi catholique. Le premier grand-maître, le célèbre Fontanes, sut bien mettre la main sur l'illustre Frayssinous, et il ne faut pas s'étonner que son attention se soit portée en même temps sur un parent de celui-ci, imbu au même degré de toutes les saines doctrines et nullement inférieur en portée d'esprit et en connaissances littéraires. L'abbé de Montals vint très-souvent à Paris, après que son frère aîné eut été élu en 1808, au Corps législatif, par le département de l'Aveyron. Ces fréquents séjours dans la capitale furent très-favorables au développement de ses talents. Lié avec les littérateurs et les savants les plus renommés de l'ère impériale, avec les Fontanes, les Châteaubriand, les Bonald, les Biot, etc.; en communication avec l'élite du clergé,

les Frayssinous, les Boyer, les Desjardins, les Quélen; à portée des bibliothèques et des cours publics, il put satisfaire sa soif insatiable de s'instruire, former son goût, et s'exercer dans ce grand art d'écrire, dont personne n'a connu mieux que lui les secrets et les ressources Que de livres il absorba, si on nous passe cette expression! La suite a prouvé que sa lecture d'alors fut immense : lettres, théologie, histoire, mathématiques, il entassa tout dans sa mémoire, non pêle-mêle et avec confusion, mais avec ordre, clarté, discernement, à tel point que, même dans sa vieillesse la plus avancée, il ne se trompait pas sur la date la plus insignifiante, et relevait sur-le-champ l'imprudent discoureur qui se mêlait de parler devant lui, sans avoir appris. Les rapports de l'abbé de Montals furent surtout très-intimes avec MM. de Bonald et de Châteaubriand. Il voyait celui-ci chez madame Récamier, dans ce salon de l'Abbaye-aux-Bois, où les illustrations de l'époque se donnaient rendez-vous; il était son sincère admirateur, sans être néanmoins son admirateur aveugle. Quand parut le poème des *Martyrs*, lui qui était si chatouilleux, si délicat, nous dirions même si méticuleux sur l'article des mœurs, il fut choqué de certaines fictions et peintures trop voluptueuses, et il composa une critique du nouvel ouvrage, qu'il ne destinait pas à la publicité, mais qu'un ami inconsidéré fit tomber entre les mains de l'auteur lui-même. L'auteur eut la faiblesse de s'en offenser et il se refroidit à l'égard de son loyal censeur. Son ressentiment lui a même dicté, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, quelques lignes un peu malveillantes à l'endroit de notre prélat, qui ne les a jamais lues, mais dont je ne sais quelle langue indiscrète lui avait révélé l'existence.

Nous voici insensiblement arrivés à la Restauration. Tout le monde connaît l'amour, le culte pour la Légitimité, de celui dont nous écrivons la biographie; tout le monde, dis-je, le connaît, et personne n'y trouve à redire, parce que ce culte fut sincère, désintéressé, sage, contenu dans de justes bornes, et se concilia constamment avec l'obéissance et les égards dus aux autorités établies [1]. Naturellement l'abbé de Montals se réjouit du retour des Bourbons en France. Invité à prêcher une station entière et plusieurs sermons détachés [2] en présence du roi Louis XVIII, il fut remarqué du prince et des distributeurs des grâces : par la voie du talent et de la vertu, qui est la seule légitime, il parvint à l'une de ces places de la Cour, d'autant plus enviées et recherchées, qu'elles sont, pour l'ordinaire, une introduction à des dignités plus hautes; il fut fait aumônier de Madame. L'auguste princesse ne tarda pas à lui accorder la confiance la plus honorable; elle s'accoutuma à faire passer ses bienfaits par ses mains, et elle en prit tellement l'habitude, que, lorsqu'elle mourut, longtemps après, dans l'exil, elle le chargea, par

une clause de son testament, de la distribution d'une somme qu'elle destinait aux pauvres.

On s'attendait généralement à voir l'abbé de Montals promu bientôt à l'épiscopat; on s'étonnait même qu'on eût tant tardé à lui rendre cette justice; car il avait déjà cinquante-cinq ans, et nulle qualité d'aucun genre ne lui manquait pour en faire un grand et saint pontife : doctrine, puissance de parole, foi robuste, pureté angélique, zèle ardent pour le salut des âmes, dévouement sans bornes à l'Église, tous ces dons éminents étaient relevés par un extérieur imposant, et sa santé, longtemps altérée par des excès d'étude, s'était enfin complétement rétablie. Ce fut donc un applaudissement universel, quand une ordonnance royale, en date du 26 avril 1824, le nomma à l'évêché de Chartres, vacant par la translation de Mgr de Latil à l'archevêché de Reims. Son sacre eut lieu le 22 août suivant, dans la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice. Pendant la cérémonie, son âme sensible fut si profondément émue, qu'il tomba en défaillance lorsqu'elle fut terminée, et qu'il donna de vives inquiétudes à tous ceux qui furent témoins de cet accident. Le roi lui en parla très-obligeamment, lorsqu'il alla lui faire sa cour, avant son départ pour son diocèse, et il lui témoigna hautement le cas qu'il faisait de sa personne. La fille de Louis XVI ne se montra pas moins bienveillante envers son ancien aumônier, et elle lui fit présent, avec une crosse magnifique, de cette mitre d'or, qui seyait si bien à ses beaux cheveux blancs, et que nous avons admirée tant de fois sur son large front.

Qui de nous ne se rappelle ce mémorable jour du 23 septembre, où il prit avec tant de pompe, possession de son siége? Qui n'a gravé dans sa mémoire, ce noble, ce touchant, cet ingénieux discours qu'il prononça, en cette occasion, dans la chaire de la cathédrale? « Votre entrée est-elle pacifique? *pacificus-ne est ingressus » tuus!* » tel fut le texte qu'il choisit et qu'il développa avec un à-propos, une grâce, une adresse infinie, tirant de ces paroles des louanges si délicates pour son prédécesseur et des instructions si utiles pour tous. Peu après, il adressa à son clergé une lettre particulière, modèle accompli du langage d'un évêque à ses prêtres, à ses coopérateurs dans le ministère sacré. Quel ineffable et suave mélange d'autorité et de paternité! Quelle douceur de persuasion! Quelle finesse de tact! Quelle prudence et quelle sagesse de vues! J'étais bien jeune, quand je reçus, avec tous mes confrères dans le sacerdoce, cette première communication de notre nouveau pontife, mais la vive impression qu'elle produisit sur moi m'est encore présente, après tant d'années; je me sentis comme lié et enchaîné pour toujours à ce supérieur que j'avais à peine entrevu, mais qui avait trouvé si bien le chemin de mon cœur.

Les actes répondirent sur-le-champ aux paroles. Mgr de Latil avait beaucoup fait sans doute pour son diocèse, rétabli depuis seulement trois années; il avait fait incomparablement plus qu'on ne pouvait attendre d'un épiscopat si court; mais l'organisation de l'Église de Chartres restait néanmoins encore très-incomplète. Nous n'avions point de petit séminaire, et nos plus jeunes aspirants à l'état ecclésiastique, disséminés dans différentes maisons d'éducation séculières, perdaient trop souvent leur vocation par l'effet du contact de condisciples qui leur insinuaient, même sans le vouloir, les idées mondaines dont ils étaient eux-mêmes imbus. Ce fut à faire disparaître cette fâcheuse lacune que Mgr de Montals résolut d'abord de s'appliquer de toutes ses forces. Des âmes généreuses mirent à sa disposition des sommes considérables, il est vrai, mais cependant insuffisantes pour une si grande entreprise. Eh bien ! il cherchera un supplément de secours dans les ressources de son industrie. A sa voix, des sociétés de dames pieuses se forment sur tous les points du diocèse; des quêtes fructueuses se font partout à l'envi; on parvient à amasser assez d'argent pour acheter une ancienne abbaye de Génovéfains, entourée de cours spacieuses, de vastes jardins et d'un bois très-agréable; les enfants du sanctuaire s'y assemblent; et il commence le cours de ses destinées, ce petit séminaire de Saint-Cheron, d'où sortiront tant de prêtres vertueux, savants, éloquents; d'où sortira entre autres cet évêque, l'orgueil non plus seulement de notre contrée, mais désormais l'orgueil de toute l'Église.

Après qu'il a assuré la succession du sacerdoce, Mgr de Montals songe à la régénération des vétérans du clergé, qui ayant traversé, pour la plupart, des jours mauvais et des circonstances périlleuses, ont besoin peut-être, avant de descendre dans la tombe, « de res» susciter en eux la grâce qu'ils ont reçue autrefois par la vertu de » l'imposition des mains, » et de se préparer à « rendre compte au » Juge suprême de leur administration. » C'est pourquoi il les invite à venir se retremper, sous ses yeux, dans la piété et le zèle, par la méditation des grandes vérités du salut et par des réflexions profondes sur les formidables devoirs de la vocation pastorale. Quand il a fait une fois l'épreuve des fruits merveilleux que produisent les retraites sacerdotales, il veut qu'elles aient lieu régulièrement d'année en année, et il ne s'en exempte jamais personnellement, pour ôter à tous la pensée d'en solliciter l'exemption. A la fin de ces saints exercices, il nous adressait toujours une ou deux fois la parole. Qu'il nous faisait donc de bien, lorsqu'il nous ouvrait ainsi son cœur paternel ! J'avoue, pour mon compte, que, découragé quelquefois par la sévérité des enseignements que des voix peu consolantes nous avaient fait entendre, jeune et faible encore, j'aurais presque succombé sous le poids de ma tristesse, si les accents de cette bonté

miséricordieuse n'étaient venus à mon aide et n'avaient soutenu ma débilité. Comme la plante qui se relève, sous l'influence d'un soleil réparateur, ou sous la rosée d'une pluie bienfaisante, je redressais alors ma tête affaissée, et je sentais mon cœur battre plus à l'aise, dans ma poitrine élargie.

L'établissement des conférences ecclésiastiques vint à son tour Le prélat ordonna qu'une fois, chaque mois, pendant la belle saison, les prêtres réunis dans un lieu désigné, s'entretinssent fraternellement ensemble sur les diverses matières ecclésiastiques, sur le dogme, sur la morale, sur l'Écriture-Sainte; qu'ils se communiquassent leurs pensées, leurs difficultés, leurs expériences : les sujets devaient être traités par écrit, les compositions envoyées à l'évêché, des procès-verbaux des séances dressées avec impartialité et exactitude. On aperçoit du premier coup-d'œil tous les avantages qui résultent d'une semblable institution. Du reste, pour nous tenir en haleine, et pour exciter l'émulation, mère des succès, souvent le docte évêque arrivait à l'endroit et au moment où il était le moins attendu, pour présider la réunion qui empruntait de sa présence plus d'intérêt et de solennité.

Inquiet sur l'avenir de ses prêtres, à qui la modicité de leurs traitements et le vrai esprit du sacerdoce interdisent également les épargnes, notre prévoyant pontife pensa qu'il fallait pourtant assurer une existence à leur vieillesse et des soulagements à leurs infirmités. Dans cette vue (mais ceci ne s'exécuta que plus tard, en novembre 1834), il fonda une *caisse diocésaine*, laquelle, par des combinaisons sagement ménagées et au moyen d'assez légers sacrifices imposés à chacun, procure la sécurité et le bien-être de tous. Sa rare délicatesse lui fit sentir que, bien qu'il contribuât plus largement, sans comparaison, que ses subordonnés, et cela d'une manière permanente, à la cotisation générale, il ne devait point exercer un pouvoir trop absolu dans l'administration d'une œuvre de ce genre; il en abandonna la direction à une commission de prêtres choisis dans tous les rangs de la hiérarchie cléricale, se réservant seulement le droit de ratifier les décisions adoptées par elle, hors de sa présence.

Mais le zélé pasteur ne s'attacha pas tellement à régler l'ordre sacerdotal dans son diocèse, qu'il négligeât le reste de son troupeau; loin de là, il n'apportait tant de soins à sanctifier ses coopérateurs, que pour sanctifier plus sûrement et plus efficacement par eux, les simples fidèles. Il était si assidu à visiter successivement les diverses contrées soumises à sa juridiction, qu'il avait fini par les connaître tout-à-fait à fond; le nom, les habitudes, les besoins, les qualités, les défauts des habitants de chaque localité étaient ineffaçablement empreints dans sa mémoire; et c'était merveille de voir

jusqu'à quels minutieux détails s'étendait cette notion des personnes et des choses. Partout où il portait ses pas, la multitude respectueuse et affectionnée accourait à sa rencontre, lui prodiguait les plus vifs témoignages de vénération et d'amour, et se montrait avide de recueillir avec ses bénédictions, les paroles de salut qu'il ne manquait jamais de lui adresser du haut de la chaire, avec une ardeur, une tendresse de père qui ravissait les populations et lui conquérait la sympathie universelle. En 1826, lors du grand jubilé de Léon XII, il résolut de se surpasser lui-même, et pour s'acquitter de son devoir d'une manière plus méritoire et plus apostolique, il entreprit une visite générale, à pied, le bâton à la main, et le bréviaire sous le bras. Non content de prêcher, il s'offrit à confesser; dans la ville où nous faisions, en ce temps-là, nos premières armes en qualité de vicaire, nous vîmes la foule, surtout la foule des pauvres, assiéger son tribunal, pendant quinze jours entiers, et comme il était assez novice, il faut le dire, dans ce genre de travail spirituel, n'ayant point eu, jusque-là, l'occasion de l'exercer, la fatigue et les soucis qui en résultèrent pour lui ne furent pas médiocres, et durent rendre son courage persévérant bien agréable aux yeux du Seigneur. Jusque dans sa vieillesse très-avancée, il administra sans relâche, le sacrement de Confirmation aux fidèles des paroisses les plus lointaines, et ce ne fut que lorsque ses forces le trahirent au point de le rendre incapable de cette fonction sacrée, qu'il songea sérieusement à se choisir un Coadjuteur.

Jaloux de donner l'exemple aux pasteurs secondaires, qu'il exhortait sans cesse à évangéliser leurs bercails, il évangélisait lui-même le peuple de la ville épiscopale et faisait personnellement cet office de prédicateur, que le Concile de Trente dit être « le principal office de l'évêque. » Pendant des stations entières, on l'a entendu à la Cathédrale. Il s'abandonnait alors, après une suffisante préparation, à l'esprit de Dieu et à son talent naturel, et les trésors de sa science mêlés aux richesses de son imagination, produisaient de ravissants discours. Sa méthode était celle des grands maîtres, que nous autres esprits inférieurs nous aurions tort de suivre, et qui exposerait notre témérité à d'humiliants échecs et au malheur bien plus considérable d'affaiblir et de déshonorer la parole sainte. D'une élocution brillante et forte, mais qui ne devait sa force et son éclat qu'à la force et à l'éclat même de sa pensée, il détestait ce qu'on appelle la couleur romantique, et ne la trouvait nulle part plus déplacée que dans la chaire chrétienne; les propositions hasardées et paradoxales trouvaient encore moins grâce devant lui, et il se scandalisait sérieusement de ces hardiesses, aujourd'hui si à la mode, mais qui lui paraissaient être d'un immense danger pour la religion. Il conseillait aux jeunes gens de se nourrir des auteurs du dix-sep-

tième siècle, de lire et de relire Bossuet, Bourdaloue, Massillon, et d'effleurer à peine les modernes. Il exceptait de ceux-ci Mgr d'Hermopolis, dans les conférences duquel il trouvait une précision, un enchaînement d'idées, une pureté de style, dont il se disait, en ces derniers temps, plus charmé encore qu'il ne l'avait été autrefois.

Mgr Clausel avait reçu du ciel des facultés si grandes, une si puissante capacité, qu'évidemment sa vocation ne pouvait se borner au gouvernement d'un simple diocèse; des limites si étroites auraient étouffé un génie de cette trempe, peu fait pour les détails d'un certain genre, et assez peu habile même à s'en occuper. Si nous osons exprimer notre pensée, Dieu lui avait donné, comme au grand Bossuet, la mission d'influer sur toute l'église de France; et, dans la vérité, il en a été comme le guide et le chef, pendant un grand nombre d'années. Ce n'est pas par son rang, puisque son indépendance nous a valu l'incomparable bonheur qu'il soit demeuré jusqu'à la fin simple évêque de Chartres; c'est par la vigueur de son caractère et de sa plume, qu'il a obtenu cet ascendant salutaire et glorieux; c'est par l'énergie de l'un et de l'autre, qu'il a maintenu les droits de la religion; défendu ses libertés, soustrait l'enseignement de la jeunesse aux entraves, réfuté les erreurs du rationalisme, protégé tant qu'il a pu les intérêts de Jésus-Christ et de son épouse, dans toutes les circonstances qui se sont présentées. Il ne faut pas croire que son zèle magnanime ne se soit ainsi déployé que depuis l'époque de 1830. Dès 1817, il s'était mis au nombre des apologistes du christianisme, en publiant un ouvrage remarquable, ouvrage qui arriva promptement à sa troisième édition : *La Religion prouvée par la Révolution.* Dès lors aussi, il s'était élevé avec force contre la réimpression des œuvres de Voltaire et de J.-J. Rousseau. Plus tard, il avait fait taire la voix de l'amitié pour combattre dans la *Lettre à un de mes diocésains*, le système philosophique de l'abbé de Lamennais. Il y a, dans cet écrit, des pages de la plus haute éloquence et des vues pour ainsi dire prophétiques, dont la suite n'a que trop fait voir la justesse. C'est sous les Bourbons de la branche aînée, c'est en 1828 qu'il entre en lice et qu'il inaugure cette lutte mémorable qui ne se termine que lorsque la liberté d'enseignement est enfin obtenue et consacrée par la loi de 1852. Pendant ce long intervalle, on peut dire que les yeux de la France, de l'Europe même, furent fixés sur lui, et qu'amis et adversaires se montrèrent aussi attentifs les uns que les autres à écouter et à recueillir ses paroles. Quelle fécondité, quelles ressources, quelle logique, quel éclat de style il étala et dépensa au profit de sa cause! On en triomphait parmi les siens, et si, dans le camp opposé, on lui résistait avec vaillance, on ne pouvait néanmoins s'empêcher, de ce côté-là même, de l'admirer et de lui rendre hommage. En France,

dans ce pays loyal, les convictions d'un homme de bien, qui est en même temps un homme de talent, ont un rare pouvoir à se faire respecter. On lançait bien quelquefois à l'évêque de Chartres l'épithète de *fougueux*, mais l'amertume n'allait pas plus loin, et la plainte n'empruntait pas d'autre terme à la langue pour s'exhaler. Encore n'y avait-il que ceux qui ne connaissaient pas personnellement Mgr de Montals qui se permettaient avec lui cette espèce de reproche. Quiconque l'a vu de près, s'est toujours loué de la bonté de son cœur, de sa rare politesse, de son aménité charmante, de sa façon généreuse d'agir. Dans la ville de Chartres, les fonctionnaires de l'Université, qui, par esprit de corps, auraient pu éprouver pour lui une sorte d'éloignement et de répulsion, qu'on eût presque trouvée raisonnable, n'éprouvaient pourtant rien de pareil; ils tenaient à honneur de s'approcher de sa personne; plusieurs même jouissaient de sa bienveillance particulière, et nous en pourrions nommer, parmi les plus distingués et les plus considérables d'entre eux, qui conservaient au nombre de leurs papiers les plus chers, des lettres, chefs-d'œuvre, il est vrai, de sentiment et de goût, que le prélat littérateur leur avait adressées.

Quoique nous soyons loin assurément d'avoir énuméré avec exactitude tous les actes, tous les écrits de notre illustre évêque, dignes de passer à la postérité, cet article biographique est déjà beaucoup trop étendu; il est hors de proportion avec l'espace que peut nous accorder le journal qui doit l'admettre dans ses colonnes. Pouvons-nous néanmoins nous flatter d'avoir fait connaître suffisamment à nos lecteurs Mgr Clausel de Montals? Non, sans doute, et cette grande physionomie reste, en quelque sorte, toute entière à peindre. On n'a encore qu'une trop faible idée de l'homme d'esprit, de l'homme de cœur, de l'homme de religion et de foi.

Les dons de l'intelligence avaient été versés à profusion dans cette âme d'élite : une de ces mémoires qui réfléchissent tout dans leur miroir, sans jamais laisser échapper rien de ce qu'elles ont reçu en dépôt, et où des atômes de souvenirs se retrouvent intacts, après dix ans, comme les objets les plus frappants et les événements les plus prodigieux; une imagination colorée, luxuriante, noble, animée, magnifique; une vivacité et une portée de pénétration incroyable; de largues vues, un raisonnement nerveux, pressant, solide; les grâces de l'esprit le plus fin, le plus ingénieux, le plus délicat et le plus enjoué. Tout cela se réflétait sur sa figure grave, majestueuse, et en même temps, franche, ouverte, légèrement malicieuse et caustique. Qui dira les délices de sa conversation? Mgr Clausel aimait à causer; son âme s'épanchait volontiers, et il était essentiellement communicatif. Science variée, anecdotes piquantes, traits plaisants, douces railleries, observations judicieuses, profondes,

parfois épigrammatiques, débordaient tour-à-tour de ses lèvres pour enchanter ses auditeurs, et l'on sortait d'auprès de lui avec je ne sais quel épanouissement de cœur, causé, je crois, par sa gaieté de bon goût, et par une simplicité, une bonhomie indéfinissables, qui s'alliaient dans sa personne avec tant de qualités si brillantes. On ferait un volume de ses bons mots et de ses charmantes réparties. Il avait consenti à assister à une soirée, dans une noble maison; beaucoup de dames y vinrent avec une parure peu modeste; lui qui était inexorable sur cet article, malgré son esprit d'indulgence, s'esquive et s'en retourne chez lui. Comme on lui reprochait, le lendemain, cette disparition si subite : « Je crois bien, dit-il, on m'a » chassé par les épaules. » La duchesse de Berry en entrant un jour à l'évêché, ayant fait la remarque par plaisanterie, qu'il s'y trouvait beaucoup de dames : « Comme elles sont toutes ici pour Votre Al- » tesse Royale, répliqua-t-il, c'est Elle qui les a sur la conscience. » En 1849, le Prince-président de la République lui offrait le bras avec une gracieuse courtoisie, pour l'aider à monter les degrés du perron : « Ce bras qui soutient la France, dit-il en acceptant, n'aura » pas de peine à soutenir un pauvre vieillard [3]. » Je laisse à penser ce que de telles paroles produisaient dans les cœurs de ceux qui avaient été assez heureux pour les entendre. C'était une meilleure fortune encore de recevoir des lettres du prélat; vous tous qui avez joui de cette faveur, exprimez-nous ce qu'elle vous a fait sentir et comment vous l'avez appréciée. N'est-il pas vrai que le cœur vous en battait d'aise; qu'à chaque fois, vous lisiez et relisiez la précieuse épître, que vous en savouriez le parfum, en admiriez le tour, l'élégance, le faire du grand siècle, et que vous pensiez involontairement à Maintenon et à Sévigné [4]?

Le cœur, dans Mgr de Montals, l'emportait cependant de beaucoup sur l'esprit. Que ce cœur était bien fait! Qu'il était bien placé! Que tout ce qui est noble et pur lui allait naturellement! Il était sensible aux affections de famille; vous entendiez ce grand évêque parler avec une tendresse respectueuse, de son père et de sa mère, quoiqu'il les eût perdus depuis si longtemps; et les souvenirs du pays et de l'enfance avaient pour lui un charme indicible, alors que tant d'années, qui auraient dû les effacer, avaient passé sur sa tête plus qu'octogénaire; ses frères, ses sœurs, ses neveux, ses nièces, les enfants de ceux-ci, nul n'était oublié; mais il faut avouer aussi que jamais parents ne furent plus dignes d'être chéris, et que le prélat devait être secrètement flatté de voir son nom porté si noblement par les siens. Un tel cœur dut connaître l'amitié, et il la connut en effet. Boyer, Frayssinous, amis de son plus jeune âge, vous reveniez souvent sur ses lèvres, et on voyait bien que c'était avec vous qu'il avait contracté ces premières liaisons, qui résistent à tout et

qui se conservent inaltérables à travers toutes les vicissitudes de la vie. Mais, depuis, d'autres ont goûté aussi la joie d'avoir quelque part dans cette amitié, qui était à leurs yeux le comble de l'honneur; ceux-ci vivent encore pour la plupart, et ils sont plongés, à cette heure, dans les larmes; leur seule consolation est de se promettre une inviolable fidélité à une mémoire qui aura toujours pour eux la suavité du miel le plus délectable, suivant l'expression de l'Ecriture. Mgr Clausel aimait tout ce qu'il devait aimer; il aimait ses princes, ceux qu'il avait trouvés établis sur le trône, quand il vint en ce monde, et comme il n'était pas versatile, jamais il ne put se déprendre de cet amour. Il aimait ses diocésains; il le leur a bien prouvé, en restant leur évêque, pendant plus de trente années, lui qui n'aurait eu qu'un désir à manifester pour obtenir les postes les plus élevés de l'Église [5]. A-t-il tenu à d'autres qu'à lui qu'il s'assît sur les plus grands siéges de la France, qu'il revêtît la pourpre romaine, qu'il arrivât aussi peut-être à l'Académie, où certes il n'aurait fait honte à personne? Le roi Louis-Philippe (et je le dis à la louange de ce prince) lui fit bien entendre, un jour à Dreux, ce qu'il pouvait se promettre de tout cela, s'il eût voulu se rapprocher tant soit peu de la nouvelle dynastie. On sait la réponse de l'évêque: « Sire, » quand on a eu l'honneur d'appartenir à Madame la Dauphine, » peut-on appartenir à d'autres? » L'attachement de Mgr Clausel à sa modeste église lui a valu, de la part de ses ouailles, les plus éclatants témoignages de gratitude et de respect. Lorsqu'accablé d'ans et de travaux, il se déchargea tout-à-fait, en 1852, de ses fonctions épiscopales, et qu'il s'en démit en faveur du saint prélat qu'il avait précédemment associé à sa sollicitude, en qualité de coadjuteur, il s'était contenté pour vivre, d'une pension de 3,000 fr. que celui-ci lui avait spontanément offerte. Mais, dès le premier jour que le Conseil général d'Eure-et-Loir s'assembla, au mois d'août suivant, sur l'invitation de M. le vicomte de Grouchy, de ce magistrat aux instincts si généreux et à l'intelligence si élevée, il s'empressa de voter, à l'unanimité, et sans le moindre mot de discussion, une autre pension de 3,000 fr., à ce vétéran glorieux que tous les membres, à quelque opinion politique qu'ils appartinssent d'ailleurs, regardaient comme un père. Ce ne fut pas chose facile de faire accepter cet argent, qui était plutôt un hommage, à celui à qui il était destiné. Le bureau du Conseil, ayant à sa tête M. le Préfet et son Président, le brave et excellent général Le Breton, se rendit auprès du prélat qui se défendit de toutes ses forces de recevoir tant de richesses dont il n'avait point besoin, disait-il; il fallut parlementer, négocier, mettre en avant les pauvres à qui il pourrait plus aisément continuer ses aumônes. A la fin, il se rendit à cette dernière raison, et il remercia, les larmes aux yeux, des diocésains si affectionnés et si délicats [6].

La ville de Chartres lui était particulièrement chère; il entretenait avec ses habitants les relations les plus aimables et les plus douces. A toute heure, vous étiez bien venu chez lui; il vous accueillait avec une affabilité, une ouverture, une bienveillance dont vous demeuriez ravi; on eût dit qu'il était de votre famille, tant il entrait avec intérêt dans le détail de tout ce qui vous pouvait concerner; du reste, il connaissait souvent mieux que vous, ceux qui vous touchaient ou vous appartenaient de près ou de loin, et il vous en remontrait sur votre propre généalogie. Le soir, après qu'il avait supporté, tout le long du jour, le poids du travail ou de l'étude, sa récréation la plus agréable, c'était d'aller, accompagné de son fidèle secrétaire, M. le chanoine Olivier, s'asseoir au coin du foyer domestique, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, et là, de faire, tout en caressant les petits enfants, quelque bonne causerie, ou sérieuse ou joyeuse, ou littéraire ou scientifique, mais jamais ni médisante, ni méchante. Il faut que j'ajoute qu'il aimait ses domestiques. Il avait eu le rare bonheur de rencontrer un valet de chambre, vrai trésor, vrai type dans son état. Certes, Joseph (car nul dans le diocèse ne le connaît que sous ce nom là), Joseph était un modèle de probité, de prévoyance, de discrétion, d'attentions; c'était même un homme de sens, plus propre mille fois à diriger les finances et la maison de son maître, que son docte maître lui-même; mais il faut avouer aussi que son mérite était apprécié par ce maître, à toute sa valeur. Il avait sa confiance entière, son amitié, je dirais presque son respect; car Monseigneur voyait en lui, plutôt le chrétien fervent, que l'homme à gages; il le vantait à tout propos, avec une sorte d'enthousiasme, et c'était sans doute à lui qu'il pensait, lorsqu'il disait un jour cette belle parole si digne de son cœur : « Un serviteur fidèle, c'est un ami malheureux. » Ce n'est pas que la vivacité, d'une part, et la résistance souvent un peu nécessaire, de l'autre, n'amenât quelquefois de petits nuages sur l'horizon; mais chacun y mettant du sien, la paix et le bon accord se rétablissaient facilement, et chaque raccommodement ne servait qu'à augmenter la tendresse mutuelle. O bon Joseph, que j'ai souvent admiré dans le secret de mon âme, votre affectueuse vénération pour celui qu'après tout, vous connaissiez mieux que qui que ce fût, puisque vous le voyiez et de plus près, et plus constamment que nul autre! J'aimais à vous entendre dire que Monseigneur était un saint, et ce témoignage que vous lui rendiez était le plus propre de tous à entraîner mon assentiment.

Je me hâte, car je sens qu'il est plus que temps de finir; ceci est mon dernier coup de pinceau : Mgr Clausel de Montals fut éminemment un homme de Religion et de Foi. La Foi! elle le dominait, elle éclatait en lui de toutes parts, elle lui sortait par tous les pores.

J'en atteste tous ceux qui l'ont approché; n'ont-ils pas, en mille circonstances, fait intérieurement cette observation : Que ce prélat si docte et d'un esprit si supérieur, croyait avec la simplicité d'un enfant, mais en même temps, avec la fermeté d'un confesseur, et que s'il avait fallu monter sur un échafaud, pour n'importe laquelle des vérités catholiques, il n'aurait pas hésité un instant à y porter sa tête? Le seul spectacle de cette Foi grandiose imposait aux plus railleurs, et il a suffi pour toucher profondément, pour ramener à la croyance et à la pratique de la religion, des hommes distingués, victimes des erreurs de leur époque, et que le philosophisme du dix-huitième siècle avait infectés de ses poisons. Qu'il était beau de l'entendre parler de Notre-Seigneur Jésus-Christ! « Les misérables, » disait-il, quoi! ils en veulent à la divinité de Notre-Seigneur » Jésus-Christ! » Et cette impiété portait son étonnement au comble. Avez-vous quelquefois assisté à sa messe? C'était avec tremblement qu'il la célébrait; vous eussiez dit qu'il voyait face à face ce Seigneur Jésus-Christ, objet de ses adorations et de son amour. C'est cette même foi qui lui inspirait tant de vénération filiale pour la Sainte-Vierge Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mère de Dieu. Il avait, dès le commencement de son épiscopat, fait vœu de passer, le samedi de chaque semaine, une demi-heure en prière, devant la statue de Notre-Dame de Chartres, et jamais, durant plus de trente années, il n'a manqué une seule fois, par sa faute, à s'acquitter de ce pieux hommage. Deux jours avant sa mort, il nous parlait, les larmes aux yeux, de cet engagement dont il s'applaudissait, et qu'il nous citait en preuve de sa fidélité au culte de Marie. La foi, si on y fait attention, était le principe, le mobile universel des vertus et des œuvres de Mgr de Montals. D'elle naissait cette piété simple, mais forte, exacte, mais non minutieuse qu'on admirait en lui; d'elle, cette délicatesse de conscience qui lui donnait horreur de tout ce qui était mal, et qui ne lui aurait pas permis de vivre avec le moindre remords dans le cœur[7]; d'elle, cette patience inaltérable qui lui faisait supporter avec tant de douceur, malgré la sensibilité et la vivacité de sa nature, et la privation de la vue, et les mille autres inconvénients de la vieillesse[8]; d'elle, cette élévation d'âme qui le mettait au-dessus de toutes les choses de la terre et avec laquelle il planait constamment dans les régions de l'intelligence[9]; d'elle, ce désintéressement sublime qui ne lui a jamais permis de regarder l'or et les honneurs de la terre, autrement que comme de la fange[10]; d'elle, cette pénitence qu'il a pratiquée jusqu'à la fin, jeûnant et faisant abstinence à près de quatre-vingt-huit ans.

Je m'arrête ici, et bien à regret, ayant le cœur plein encore de mille choses qu'il faudrait dire et que l'espace ainsi que le temps me forcent de taire. Toutefois, quelque imparfaite que soit cette

esquisse que j'ai tracée de la vie de notre grand évêque, je me sens soulagé de lui avoir rendu ce dernier devoir; les pleurs mêmes dont en écrivant j'ai mouillé ce papier, m'ont fait du bien. Adieu, père vénérable, adieu! Nos yeux ne contempleront plus sur la terre vos traits chéris et sacrés; mais vos paroles et vos exemples demeureront pour nous guider dans ce reste de carrière que nous avons encore à parcourir. Nous que vous avez connus si jeunes, nous voici, grâce au Seigneur, déjà bien avancés dans la vie; nos cheveux blanchissent, nos forces commencent à diminuer; encore quelques pas, et l'intervalle qui nous sépare sera franchi. Bientôt, bientôt nous nous réunirons; cette perspective nous fait tressaillir d'espérance et de joie.

L'abbé BRIÈRE,

Curé de la Cathédrale de Chartres.

NOTES.

1.

Quoique attaché par le fond du cœur à la branche aînée des Bourbons, Mgr de Chartres ne manqua jamais à nulle bienséance envers les princes de la famille d'Orléans. Lorsque frappés dans leurs affections les plus chères, le roi Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie vinrent à Dreux, célébrer les funérailles de leurs enfants décédés, ou prier aux anniversaires de leur mort, non-seulement le prélat ne céda à personne le droit que lui donnait sa qualité d'évêque diocésain, d'officier, en ces tristes circonstances, mais il se fit un devoir de prodiguer à ces augustes affligés les plus tendres consolations. A la suite des obsèques de la princesse Marie, qui fut, chacun le sait, un ange de vertu et de piété, comme un modèle de grâce et d'esprit, la reine conversa longtemps avec Monseigneur, et dit, au sortir de cet entretien : « L'évêque de Chartres est un homme de cœur : » je suis toute pénétrée de ses bonnes paroles. » En 1842, Louis-Philippe tint un langage semblable quand il conduisit à la tombe l'aîné de sa race, l'infortuné duc d'Orléans : « J'ai causé longtemps avec l'évêque de Chartres, manda-t-il par » le télégraphe à Marie-Amélie; il m'a fait du bien. » Ce jour-là, Monseigneur donna une grande preuve de dévouement; déjà très-avancé en âge, il eut cependant le courage d'assister à jeun, à toute la cérémonie, par une chaleur accablante, et de chanter la messe à trois heures après midi. Sa fatigue avait été si excessive, qu'il déclina l'invitation de dîner à la table royale, et qu'il retourna à Chartres, le soir même, sans avoir presque pris aucune nourriture. Le roi se préoccupa de sa santé, et le lendemain, il eut l'attention délicate de demander de ses nouvelles par la voie télégraphique.

L'année d'après eut lieu le service solennel pour le repos de l'âme du prince décédé. Louis-Philippe et la reine s'y trouvèrent avec une cour très-nombreuse; l'immense douleur que leur avait causée la perte d'un fils, leur principale espérance pour l'avenir, était un peu calmée et leur laissait plus de liberté d'esprit; ils s'emparèrent, c'est le mot, de l'évêque de Chartres, qui s'était rendu aussi à Dreux, pour présider la cérémonie funèbre, et ils l'accablèrent de témoignages d'intérêt, d'estime respectueuse, je dirais presque d'affection. Le roi voulut l'avoir à sa droite pendant le dîner, sans tenir compte de l'étiquette qui assignait peut-être cette place à quelque autre personnage; il l'entretint presque exclusivement, et cela avec une telle vivacité de reparties mutuelles, que tous les yeux des convives étaient tournés vers eux, et les oreilles non moins attentives et avides d'entendre ce qui se disait. Le repas se prolongea à tel point au-delà des bornes ordinaires, que l'humeur du vieux maréchal Soult s'en émut presque, et qu'il dit, à plusieurs reprises, moitié grondant, moitié riant : « Quel enchanteur est-ce » donc que cet évêque de Chartres, qui fait ainsi oublier au roi ses habitudes ? » Après le dîner, tout ne fut pas fini; le roi, la reine, les princes leurs enfants entourèrent le prélat dans le salon, et l'on fit longtemps assaut d'esprit, de connaissances, de mots obligeants, de fines observations. Mais il y eut aussi des propos plus graves, dans les embrasures de fenêtres; les affaires de l'Université furent mises sur le tapis et vivement discutées. Si le roi trouva que le partisan de la li-

berté d'enseignement était un peu trop chaleureux, il lui donna raison sur le fond, comme le raconte si bien Mgr de Poitiers, dans son bel éloge funèbre. Je soupçonne que, tout en jouissant du plaisir d'un tel entretien, Louis-Philippe poursuivait secrètement une autre vue, celle d'attirer, s'il eût pu, à son parti, un homme si supérieur, et que ce fut dans ce but qu'il lui laissa entrevoir, avec une adresse infinie, à quel haut prix il mettrait la complaisance et le concours moral d'un prélat de sa valeur. Le noble refus du vieillard ne fut point mal pris; j'ose même croire que, s'il fâcha la politique, il augmenta la considération; car les intelligences distinguées se comprennent merveilleusement et s'entre apprécient avec un tact infaillible. Mgr Clausel s'en revint chez lui, très-touché de l'accueil qu'il avait reçu, et s'exprimant de la manière la plus flatteuse sur la bonne éducation, le ton parfait et les rares qualités des jeunes princes d'Orléans. Il paraît qu'eux, de leur côté, furent singulièrement frappés du haut et éclatant mérite de l'évêque de Chartres; car ils ne l'ont jamais oublié depuis, et tout récemment encore, au mois d'octobre dernier, un ecclésiastique qui tient à la famille par des liens particuliers, ayant été la visiter et lui présenter ses hommages en Angleterre, le duc de Nemours s'informa à lui, d'une manière toute spéciale, de la santé et de la position de l'éminent prélat.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, disons aussi que, sans abjurer jamais ses convictions et ses affections politiques, mais touché de tout ce qui est grand et généreux, Mgr Clausel a rendu à Louis-Napoléon toute la justice qui lui est due. Il le regardait comme un homme providentiel, et il a sincèrement applaudi à tout ce qu'il a fait pour la liberté de l'Église et pour le salut et la gloire de la France. Lorsque ce prince, encore simple Président de la République, honora de sa présence l'inauguration de notre chemin de fer, il le reçut à la porte de la cathédrale, et lui adressa un charmant petit discours que nous voudrions pouvoir rapporter ici. Il l'invita ensuite à se reposer dans le palais épiscopal, et se plut à lui faire remarquer un lit qui avait servi à Napoléon Ier, lorsqu'il séjourna, en 1811, dans la capitale de la Beauce. Ce fut en cette rencontre qu'il lui dit ce mot si heureux que nous avons rapporté dans la *Notice*. Il en dit d'autres encore, où perçaient sa gaieté et une demi-malice, et qui firent sourire le prince; mais ceux-ci, il faut les taire à cause des personnages qu'ils concernaient, et qui n'en riraient peut-être pas.

2.

En 1817, l'abbé de Montals prêcha aux Tuileries le sermon de la Cène, et obtint un succès marqué, constaté par les journaux d'alors, qui en prirent occasion de faire un rapprochement touchant. Ils rappelèrent que l'abbé de Besplas, oncle du nouvel orateur, portant aussi, quarante ans auparavant, la parole, dans une circonstance semblable, en présence du roi et de la cour, avait vivement ému le monarque sur le sort des prisonniers du royaume, et avait mis son cœur compatissant sur la voie de réformes qui s'accomplirent depuis. La Harpe, dans son *Cours de littérature*, et l'abbé Girard, dans sa *Rhétor que*, ont fait l'éloge de ce dernier discours et en ont cité un passage plein de la sensibilité la plus exquise et la plus émouvante. Nos maîtres, dans notre jeune âge, ont avec raison enrichi notre mémoire d'un morceau si digne, à tout égard, d'y rester à jamais gravé.

3.

Il nous est revenu à la mémoire quelques autres paroles agréables et spirituelles de Mgr de Montals, qu'on nous saura gré sans doute d'ajouter ici.

Dans une de ses tournées pastorales, il avait été invité à dîner dans un château, dont le maître était mal dans ses affaires, et qui, ainsi qu'il arrive ordinairement, s'était piqué d'étaler un grand luxe de table, pour éloigner les idées fâcheuses qu'on pouvait avoir sur sa situation de fortune. Quelqu'un faisait remarquer au prélat la somptuosité de ce festin : « Il est vrai, lui répondit-il tout bas à l'oreille, » le dîner est beau, mais pourtant je ne mange pas de bon cœur; je pense, mal- » gré moi, qu'il n'y a peut-être pas ici une côtelette qui ne soit hypothéquée. »

Accompagnant un jour la duchesse de Berry qui visitait la cathédrale de Chartres, il lui expliquait que son intention était de faire repaver cette belle basilique dont les dalles, usées par le passage de tant de générations, réclament en effet un remaniement; et comme la princesse lui demandait ce que c'était qu'un certain labyrinthe en pierre noire, qui se trouve au milieu de la nef principale : « C'est, dit-il, ce que les habitants de la ville appellent *la lieue de » Chartres;* ils prétendent qu'en suivant consciencieusement tous ces zig-zags, » on fait une lieue entière de chemin. Mais, ajouta-t-il, je voudrais bien savoir » si, lorsque nous renouvellerons le pavage, Madame serait d'avis qu'on maintînt » cette espèce de *voie sacrée.* » La duchesse ayant répondu affirmativement, et qu'elle etait pour les anciens usages : « Oh bien, dit l'évêque, Votre Altesse » Royale a déjà sauvé la France en lui donnant le duc de Bordeaux, aujourd'hui, » par sa décision, elle vient de sauver aussi la *lieue de Chartres.* »

Le R. P. Gl..., homme d'une très-haute vertu et d'un talent distingué, avait prêché à Chartres, la retraite ecclésiastique et s'était acquitté de cette tâche à la satisfaction générale. Cependant on avait remarqué que, soit par l'effet de l'âge (il avait plus de quatre-vingts ans), soit par une manie assez ordinaire à ceux qui improvisent leurs discours, il avait contracté l'habitude de répéter à tout propos, et souvent sans y attacher aucun sens, un certain mot favori, le mot *effectivement.* Monseigneur avait, comme les autres, souri plus d'une fois de la bizarre et trop fréquente émission de cette expression parasite, et il s'était promis tout bas de corriger le docte et vertueux prédicateur de ce léger ridicule qu'il se donnait sans y penser. Les exercices donc de la retraite étant terminés, et celui qui les avait dirigés étant venu prendre congé du prélat : « Père Gl..., lui dit le » malicieux évêque, vous êtes un vrai saint, et je tiendrais beaucoup à avoir de » vous quelque petite relique, avant que nous nous séparions ; voyez ce que vous » pourriez me donner. » Alors le Père de se confondre en témoignages d'humilité, et de répondre que ne possédant rien en sa qualité de religieux, il ne pouvait disposer de rien ; « Si, si, répartit Monseigneur, vous pouvez toujours me » laisser votre *effectivement.* » Le bon vieillard fut si frappé de cette plaisanterie, que, malgré la force de l'habitude, il renonça de suite à son cher *effectivement.* Dans une retraite qu'il donna depuis au petit séminaire de Saint-Cheron, le mot proscrit lui revenait quelquefois sur les lèvres, et il en laissait échapper la moitié : *effective...*, mais il se reprenait bien vite, et montrait à ses jeunes auditeurs émerveillés de son humilité et de sa présence d esprit, ce que peuvent une résolution bien ferme et une sainte tenacité, pour triompher, même dans un octogénaire, des défauts les plus profondément enracinés.

On nous permettra de reproduire en ce lieu, un article que nous insérâmes en 1851 dans le *Journal de Chartres*, et que presque tous les journaux de Paris accueillirent dans leurs colonnes; il contient une parole charmante de Mgr de Montals, et une circonstance intéressante de sa vie s'y trouve racontée :

« Une scène touchante et digne des premiers siècles de l'Église, s'est passée lundi au presbytère de Saint-Aignan. Mgr notre vénérable évêque, bravant la fatigue et le poids des années, comme il lui arrive si souvent de le faire, avait administré le sacrement de confirmation à un grand nombre d'enfants de la paroisse; il allait se mettre à table pour déjeûner dans la société de plusieurs ecclésiastiques, lorsque la nouvelle la plus inattendue vint retentir à ses oreilles. C'était la visite de Mgr l'archevêque de Turin, accompagné de l'un de ses grands-vicaires, qu'on lui annonçait. Il se lève tout ému, et voit en effet s'avancer l'illustre prélat piémontais, qui lui dit en l'abordant : « Permettez-moi, Monseigneur, » de rendre mes hommages au noble défenseur de la foi et des vrais principes » politiques. » — « Et moi, repart vivement l'évêque, souffrez que je m'incline » devant le confesseur de la foi qui a tant souffert pour l'Église. »

» On comprend l'impression que durent produire sur tous ceux qui étaient présents, ces saluts à la façon antique. M. le curé de Saint-Aignan, transporté de joie de voir sa maison devenue le théâtre d'un tel spectacle, s'empresse d'inviter Mgr l'archevêque à prendre part au repas que son bon cœur a préparé; l'offre est acceptée sans la moindre hésitation. Mais voici un débat de courtoisie qui commence, et qui n'est pas près de finir. Mgr de Chartres veut que son collègue occupe la première place, celui-ci s'y refuse ; plusieurs fois de suite on s'en renvoie l'honneur; chacun est fertile en raisons pour s'effacer devant l'autre. « Eh bien! s'écrie notre spirituel prélat, en décidant presque de force la question, vous nous présiderez, Monseigneur, ou bien j'irai me cacher sous la » table. » Un rire joyeux éclate de toutes parts, et Mgr Fransoni s'assied malgré lui au centre de la réunion.

» Pendant tout le repas, les deux évêques font assaut de politesse et de prévenances, et entretiennent la plus intéressante conversation sur des sujets variés, et qui se rapportent pour la plupart aux principaux événements de leurs vies si fécondes en travaux, en combats et en vicissitudes. Nous les écoutions tous avec autant d'avidité que de respect, et pour son compte, celui qui écrit ces lignes se flatte de n'avoir pas perdu une seule de leurs paroles. Nous avons pu apprécier tout ce qu'il y a de pur, de généreux, de dévoué, et en même temps de simple et de candide, dans ces grands cœurs. Quelqu'un fit observer avec un judicieux à propos que cette rencontre de deux prélats si célèbres à différents titres, avait lieu précisément le jour de la fête de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, qui, défenseur, lui aussi, des droits de l'Église, et chassé de sa patrie par le roi Henri II, vint pendant le cours de son exil se refugier à Chartres, et y fut reçu par le cardinal de Champagne, alors évêque de cette ville. A la fin du déjeûner, tous les prêtres qui avaient eu l'honneur d'y assister proposèrent à Mgr l'archevêque de Turin un toast que Sa Grandeur daigna accepter avec l'amabilité la plus gracieuse; on but à son prochain retour dans son diocèse et au triomphe des principes catholiques dans le royaume de Sardaigne.

» L'après-midi, sur les six heures, MM. les vicaires-généraux, plusieurs membres du Chapitre, MM. les directeurs du grand séminaire, MM. les curés et vicaires des diverses paroisses de la ville étant venus à l'évêché rendre leurs profonds respects à Mgr Fransoni, il voulut bien sur leur demande leur accorder sa bénédiction.

» Cette bénédiction d'un confesseur de Jésus-Christ qui a souffert la spoliation de ses biens, la prison et un double bannissement, ne peut manquer de nous porter bonheur.

» Mgr Fransoni est de taille ordinaire, sa physionomie est très-distinguée; ses yeux surtout brillent d'un vif éclat et révèlent une haute intelligence. Il paraît avoir une soixantaine d'années; son front est chauve, les soucis et les malheurs ont contribué sans doute à le dépouiller de ses cheveux. Il parle facilement le français, quoique avec un accent italien légèrement marqué, et certaines tournures étrangères qui communiquent à son langage une originalité très-piquante et très-agréable. Ce prince de l'Église, si injustement persécuté, porte l'infortune avec noblesse, avec courage, je dirais presque avec gaieté. On aperçoit en lui un grand sens, des idées très-arrêtées, un caractère ferme dont les Siccardistes n'auront jamais raison. »

4.

Mgr de Montals a excellé dans le genre épistolaire. Il serait vraiment à souhaiter qu'on réunît ses lettres et qu'on en donnât au public le recueil; ce ne serait pas son moindre titre de gloire. Nous pourrions, pour notre part, offrir notre contribution à cette entreprise, car nous avons correspondu longtemps avec ce grand prélat, qui nous a souvent honoré, dans l'exercice de notre ministère, de lettres écrites de sa main. En voici une que nous demandons la permission d'insérer ici; elle surprendra peut-être beaucoup de gens qui n'ont pas assez connu la modération de Monseigneur dans de certaines questions, et son filial attachement au Saint-Siége. Il nous avait prié de lui indiquer, dans les œuvres de saint François de Sales, les deux admirables lettres où le plus prudent et le plus judicieux des hommes exprime ce qu'il pense des disputes touchant l'Ultramontanisme; en nous renvoyant notre volume, il nous écrivit ce qui suit :

« Mon cher Monsieur,

» J'ai lu, relu, je sais par cœur les deux belles lettres de saint François de » Sales. J'en suis d'autant plus charmé, que j'y ai trouvé toutes mes pensées » rendues avec la clarté et l'onction qui appartiennent à un grand esprit et à un » grand saint.

» J'écrivais l'autre jour à M. de Montalembert que je n'étais ni ultramontain » ni gallican. Je dis comme ce chrétien des premiers temps : *Mon nom est » chrétien et mon surnom est catholique.* D'après ces deux lettres, saint Fran- » çois de Sales était dans la même disposition d'esprit avec les mérites qu'y atta- » chait la sainteté. Etre tout dévoué au Saint-Siége, ce n'est pas être ultramon- » tain, c'est être catholique. Il n'y a ni montagnes ni fleuves qui arrêtent et » limitent cet amour des vrais fidèles pour le représentant de J.-C. sur la terre. » Voilà donc ma profession de foi.

» Je vous renverrai votre livre par la première occasion.

» Très-cordiales assurances,

» Monsieur, V. S.

† C.-H., *Év. de Chartres.*

» Chartres, 10 avril. » (L'indication de l'année manque, mais nous croyons avoir reçu cette lettre vers 1842.)

5.

Dès 1836, il avait été question d'élever Mgr de Montals à la dignité d'archevêque. Le cardinal de Cheverus, d'illustre et sainte mémoire, ayant laissé le siége de Bordeaux vacant par sa mort arrivée à cette époque, le préfet d'Eure-et-Loir (nous croyons que c'était M. de Saint-Aignan) fut chargé de sonder les dispositions de notre prélat par rapport à une translation dont on avait le projet; mais il ne les trouva pas conformes à celles du Gouvernement. C'était le temps où on cherchait à revenir sur le Concordat de 1817 et à supprimer les évêchés rétablis par ce traité; celui de Chartres eût été mis fort en danger par le départ de son titulaire. Pour rien au monde, Mgr Clausel n'aurait voulu contribuer, même indirectement, à un tel résultat; aussi déclara-t-il net qu'il n'abandonnerait point son Église : le péril qu'elle courait la lui rendait mille fois plus chère.

Le Souverain-Pontife Grégoire XVI, qui professait pour l'évêque de Chartres la plus haute estime, et qui la lui a témoignée maintes fois par les brefs les plus honorables et par les importantes et délicates commissions qu'il lui a confiées, le fit inviter souvent à le venir voir à Rome, où il lui destinait une réception digne de ses grands mérites et de ses services incomparables. Mais, lui, se refusa toujours à un voyage, que sa tendre vénération pour le vicaire de Jésus-Christ le sollicitait intérieurement d'accomplir, et ce fut un motif de désintéressement et de délicatesse qui le fit persévérer dans ce refus. « Si j'allais à Rome, disait-il, » on croirait que mes efforts en faveur de la liberté d'enseignement auraient pour » but secret un chapeau de cardinal. »

6.

L'argent voté par le Conseil général a passé en effet, pour la plus grande partie, en œuvres de charité. Les Petites-Sœurs des pauvres, les supérieures des établissements de bienfaisance, les ecclésiastiques dans la gêne, etc., etc., pourraient dire s'il faisait bon s'adresser à Mgr de Montals pour obtenir des secours. Le plus souvent il n'attendait pas qu'on lui demandât; il vous glissait dans la main de forts rouleaux de pièces de cinq francs, vous payait votre loyer, vous offrait une indemnité sous un prétexte quelconque, se fâchant et se hérissant au premier mot de gratitude que vous lui vouliez adresser. Très-peu avant sa mort, il se plaignait à nous qu'on épargnât trop sa bourse et qu'on ne le mît pas, autant qu'il souhaitait, à contribution. Entre mille traits de charité, nous n'en citerons qu'un, qui se rapporte à une époque antérieure. Il savait qu'une famille, distinguée par la noblesse de ses sentiments et par d'autres endroits encore, se trouvait réduite à une sorte de détresse, d'autant plus pénible pour elle, qu'elle n'aurait, à aucun prix, consenti à la laisser soupçonner. Un soir, le bon prélat sort de l'évêché, par une porte dérobée, seul et portant une somme notable sous la queue de sa soutane; s'étant introduit très-secrètement auprès du chef de la maison, il commence par s'assurer qu'il n'a point à craindre de regards étrangers, puis sans proférer une seule parole, il dépose son sac sur un meuble, et s'enfuit précipitamment en criant : « Bonsoir, bonsoir; j'ai affaire, nous causerons un autre jour, » Il s'était adressé, en cette occasion, à des cœurs aussi nobles que le sien, et bien qu'il n'ait jamais souffert l'ombre d'un remercîment, il a été remercié cependant, et d'une façon qui n'a pu lui déplaire.

7.

Mgr de Montals sentait et s'exprimait vivement; quelquefois il s'échauffait dans la conversation et laissait échapper, non pas précisément des paroles blessantes (il avait si bon cœur et il était si bien né!), mais des paroles moins mesurées, des plaisanteries un peu mordantes, des traits qu'il n'avait pas eu le temps d'émousser et d'adoucir; quelquefois aussi sa loyauté et sa franchise l'emportaient à s'épancher sans assez de retenue. Dès que rentré en lui-même, il s'apercevait qu'il avait ainsi excédé, il se sentait soudain saisi d'un immense et pressant désir de réparer ses plus légers torts, et il n'avait nul repos qu'il n'eût donné satisfaction aux cris exagérés de sa conscience. Est-ce que nous ne l'avons pas vu, pour des propos assez innocents, vouloir s'interdire l'autel et ne consentir à y monter qu'après qu'on l'avait rassuré par des explications réitérées, ou même qu'après qu'il s'était approché du tribunal de pénitence? Un séminariste n'aurait pas, en ces circonstances, témoigné plus de naïveté et plus de crainte de mal faire, et c'était, au fond, un spectacle bien édifiant que cette simplicité chrétienne unie à tant de grandeur d'esprit. Un certain soir, il avait disputé un peu haut sur la politique, avec l'excellent et spirituel M. de Saint-V***; le lendemain, dès six heures et demie, il va sonner à la porte de son ami, et prie le domestique, ébahi de le voir si matin, d'aller dire à son maître qu'il l'attend dans le salon, pour une chose très-pressée. Celui-ci d'accourir en robe de chambre et de témoigner sa surprise. « Pardon, dit le prélat, j'ai ma messe à dire et je n'oserais passer » outre, sans vous faire mes excuses pour les expressions inconsidérées qui ont » pu vous faire de la peine dans notre conversation d'hier. » Imaginez-vous, lecteur, l'impression qu'une pareille humilité produit sur le cœur du prétendu offensé? Il en croit à peine ses oreilles; il en est tellement saisi, que les larmes lui viennent aux yeux, et qu'il est sur le point de se jeter aux genoux de son vénéré pasteur. Quant à Monseigneur, il s'en retourne, comme s'il avait fait la chose la plus simple du monde, et déchargé d'un fardeau, il va tout joyeux s'unir au roi des doux et des humbles.

8.

Lorsque, abordant Monseigneur, on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait tout d'abord, « qu'il allait fort bien, mais que pourtant ses yeux lui » refusaient tout service. » C'était-là son premier mouvement; mais si vous lui témoigniez quelque compassion pour sa cécité, il reprenait bien vite : « Oh! je » n'ai pas le droit de me plaindre! Est-ce étonnant qu'on soit aveugle à quatre- » vingt six ou sept ans? Ne faut-il pas par quelque endroit payer son tribut à la » nature? Je suis plus favorisé que tout autre, et Dieu est mille fois trop bon » envers moi, lui qui m'a donné un secrétaire si affectionné et si complaisant, » pour écrire sous ma dictée et me faire, deux fois par jour, mes lectures, c'est » presque comme si j'avais des yeux. » C'est, on le comprend, l'excellent abbé Germond qu'il désignait ainsi. Cet ecclésiastique était nécessairement initié à tous ses secrets, et il disait aussi de lui : « Oh! il a toute ma confiance; c'est un vrai « puits, rien ne sort de ce qu'on a jeté dans son sein. » — J'ai souvent observé que Monseigneur faisait certains gestes qui indiquaient des souffrances assez vives, mais dont il ne disait jamais mot, et je suis sûr qu'il ne s'apercevait pas

de ces légères agitations de corps, car il les aurait supprimées par générosité d'âme. — Croirait-on que Monseigneur refusait de se servir du moindre tapis, même au coin de son feu, et cela dans ses plus vieux jours? On en avait étendu un devant son foyer, quand il vint dans ses nouveaux appartements, après sa démission; il le fit retirer, disant qu'il n'avait jamais froid aux pieds, et lorsque nous insistâmes, et que, pour lui faire accepter ce léger soulagement, nous alléguâmes que nous autres qui étions bien plus jeunes que lui, nous ne nous le refusions point : « Bon, répliqua-t-il en riant, pensez-vous que je veuille imiter » votre sybarisme? » Et il fallut enlever le malheureux tapis.

9.

Le boire, le manger, les habits, les ameublements, etc., étaient pour Monseigneur des objets d'une parfaite indifférence; à peine s'il y faisait la moindre attention. Il se promenait rarement, restant enfermé dans son cabinet, des semaines, des mois entiers. Je ne sais s'il s'apercevait du bon et du mauvais temps; il disait quelquefois plaisamment que le calme et le beau soleil, la tempête et l'orage n'existaient pour lui que dans sa tête. Dans les églises et les appartements, vous étaliez en vain à ses regards des magnificences; ce qui avait ébloui et enchanté tout le monde, l'avait, lui, trouvé froid et distrait, et si vous attendiez de sa part des éloges pour des choses de ce genre, vous ne pouviez manquer d'éprouver un complet désappointement, à moins qu'on n'arrachât tout exprès l'espèce de bandeau qui lui couvrait la vue, et qu'on ne l'avertît de ce qui était, en cela, convenable de faire. Il avait séjourné, pendant une demi-semaine, au château de Ch****, au Perche, et on l'avait reçu dans cette maison amie, à peu près comme on y pourrait recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne, s'il revenait sur la terre; tant les nobles habitants de cette belle demeure lui portaient d'affectueuse et profonde vénération! Là, il était logé dans l'appartement d'honneur, contigu au grand salon, et tout ce que le luxe le plus brillant et le plus délicat peut imaginer avait été mis à son usage avec profusion. Un des prêtres qui l'accompagnaient s'étant avisé de lui dire, quelques moments avant son départ, et lorsque déjà il avait mis le pied hors de sa magnifique chambre, pour aller prendre congé de ses hôtes : « J'espère, Monseigneur, qu'on vous a donné » là un appartement de prince et de roi! — Quoi, vraiment, répliqua-t-il, est-» ce qu'en effet cette chambre a quelque chose d'extraordinaire? Je ne l'ai pas » remarqué: rentrons donc pour que je m'en assure. » Et alors seulement, il ouvrit de grands yeux sur le lit somptueux, sur les fauteuils dorés, sur tout le splendide ameublement, et ravi de cette découverte, courut offrir ses compliments et ses remercîments à la gracieuse châtelaine qui avait fait pour lui tant de frais. Je dois ajouter qu'il n'était nullement insensible aux égards, au bon accueil dont il était l'objet; il démêlait parfaitement si on lui rendait ce qui lui était dû, et à cause du respect qu'il portait à sa propre dignité, il était bien aise que les autres lui en portassent aussi. Il conservait une vive reconnaissance pour tous les bons procédés, et il retournait volontiers dans les maisons où il savait que sa présence était agréable. Un des regrets de son extrême vieillesse, ç'a été, nous le savons, de ne pouvoir, à cause de ses infirmités, visiter du moins encore une fois, le château dont nous venons de parler, et quelques autres du voisinage.

10.

Je ne sache pas de chrétien, de prêtre, ni même, j'ose le dire, de religieux qui ait pratiqué plus admirablement que Mgr Clausel, ce détachement des richesses, cette *pauvreté d'esprit*, que l'Évangile regarde comme le comble de la perfection. Il ne tenait à rien, absolument à rien, et non seulement il donnait l'argent avec la même facilité qu'on répand l'eau à terre, mais il ne faisait cas ni de bijoux, ni d'objets rares, ni de livres précieux; il se défaisait de tout cela, à la première occasion, et sans la moindre peine. Il avait reçu de Madame la Dauphine un anneau pastoral, enrichi d'un diamant de la valeur de cent écus. Or, voici comment il s'en priva; l'aventure est plaisante. S'étant rencontré, lors d'un petit voyage d'agrément qu'il fit à Pau, dans une maison fort chrétienne de cette ville, avec l'un de ces évêques espagnols que la révolution avait chassés de leur patrie, il arriva que pour monter ensemble un escalier, il lui donna amicalement le bras, et que par manière de conversation, il le complimenta sur l'anneau qui brillait à sa main, feignant d'admirer cet objet, lui qui n'admirait jamais rien de semblable. Le lendemain, voici que le secrétaire du prélat exilé vient le trouver à son logement, lui apportant en cadeau de la part de son maître, la bague qui avait paru lui faire plaisir. Mgr Clausel se récrie, refuse, dit qu'il ne consentira point à dépouiller ainsi son confrère; mais le prêtre lui ayant fait observer assez gravement que le donateur se tiendrait offensé, s'il s'obstinait de la sorte à refuser son don, de guerre lasse, il accepta avec force remercîments. Son cœur généreux lui suggéra bien vite la pensée de reconnaître ce présent par un autre présent, et quoiqu'il regrettât son propre anneau, non à cause de son prix, mais parce qu'il lui venait d'une princesse à qui il avait voué toute la vénération et la tendresse qu'une âme, comme la sienne, devait éprouver pour la fille du roi-martyr, il le détacha de son doigt sur-le-champ, et le fit porter au prélat étranger, avec de nouvelles protestations de gratitude. Quelque temps après qu'il fut de retour à Chartres, ayant été visité je ne sais pour quel motif, par un orfèvre de la ville, l'anneau de l'espagnol lui revint en mémoire, et il le montra à l'homme de l'art, lui demandant ce que ce joyau pouvait bien valoir. Le connaisseur le considéra très-attentivement, puis le remettant entre les mains de Monseigneur : « Mais, dit-il en souriant, je l'achèterais bien quarante sous, à cause du travail, » car pour la matière, ce n'est que du cuivre et un morceau de caillou. » Quand Monseigneur racontait cette petite histoire, il ne manquait pas d'ajouter : « Que » mon exemple vous rende sages, et ne témoignez pas une admiration indiscrète » pour tout objet qui reluira à vos yeux, car cela quelquefois a ses inconvé- » nients. »

La Révolution ayant détruit le droit d'aînesse, Monseigneur aurait pu revendiquer sa part de l'héritage paternel; il n'en fit rien, et se contenta, en sa qualité de cadet, d'une somme de vingt mille francs représentant mille francs de rente; encore, cette rente fut-il longtemps, je crois, sans la toucher et sans la réclamer. C'était à peu près tout ce qu'il possédait, quand il se démit de son évêché, et il nous parlait de bonne foi de vivre avec ce riche revenu, tant il était ignorant des choses de la terre et modéré dans ses désirs.

Le moment favorable pour demander à Monseigneur, c'était au commencement des trimestres, quand il venait de toucher son traitement; alors l'argent allait grand train, et si le prudent Joseph ne fût venu faire ses représentations, quel-

quefois assez mal accueillies, on ne sait trop de quoi le prélat aurait vécu, les derniers mois. Du reste, chez lui, la chère était habituellement assez maigre; depuis 1830, la cuisine avait été réformée, et l'évêque de Chartres se faisait apporter son dîner de chez le traiteur, à trois francs par jour; ce qui ne l'empêchait pas de se montrer extrêmement honorable, quand il invitait à sa table; alors il était grand seigneur; mais son esprit, sa gaîté, sa bienveillance l'emportaient de beaucoup sur les mets, et rien n'était agréable comme une réunion, un repas chez Mgr Clausel; le *super omnia*, *vultus accessêre boni*, s'y faisait sentir en plein, et le rôt y eût-il manqué (mais il ne manquait point), comme chez madame Scarron, on aurait oublié, comme chez elle, de s'en plaindre, entraîné qu'on était par le charme des bons mots et de la conversation du prélat.

Malgré l'exiguité de ses ressources, Mgr Clausel a fait, en certaines circonstances, des dons qui étaient des vrais dons de prince. En 1836, sa cathédrale ayant été incendiée, il ouvrit une souscription pour la réparation du désastre, et il s'inscrivit en tête pour dix mille francs. Pour la reconstruction de l'église de Saint-Denis-des-Ponts, il ne versa pas moins de onze mille cinq cents francs. C'est encore au moyen d'une souscription organisée par ses soins, et à laquelle il contribua généreusement, que le grand orgue de la cathédrale fut restauré.

Il avait pour maxime, que la Religion ne doit pas être à charge aux familles. Aussi, M. l'abbé de R***** l'ayant fait son légataire pour une somme de trois cent mille francs, il n'hésita pas à la refuser, préférant l'honneur de son ministère à l'avantage d'employer tant d'argent en aumônes et en pieuses entreprises. Mais les héritiers directs du jeune et noble ecclésiastique, touchés d'un désintéressement si parfait, supplièrent d'eux-mêmes Monseigneur de recevoir vingt mille francs pour les besoins de ses séminaires. Ce trait de générosité avait coûté si peu à l'évêque de Chartres, qu'il ne paraissait pas même s'en souvenir, et que jamais nous ne l'avons entendu y faire la moindre allusion.

Les habitants de Chartres et du diocèse appréciaient vivement une conduite si digne d'un évêque, et la sympathie qu'elle leur inspirait pour leur pasteur, les portait, dans l'occasion, à s'associer volontiers à ses bonnes œuvres.

Par suite de revers, un négociant que nous avons fort bien connu et qui a été un de nos camarades d'enfance, se vit au-dessous de ses affaires et en grand danger d'être saisi, s'il ne soldait pas dans un court délai, une somme de quatre mille francs. Ne sachant où donner de la tête, il s'avisa de recourir à Monseigneur. Il arrive à l'évêché et explique au prélat sa situation; il ajoute qu'il est tenté de se suicider et qu'il succombera, à moins qu'on ne le tire de ce mauvais pas, en lui prêtant ou donnant l'argent dont il a besoin. Quatre mille francs, c'était une somme bien forte pour Monseigneur, il s'en fallait beaucoup qu'il l'eût alors dans sa bourse. Mais il commence par consoler le pauvre affligé, il lui remonte le courage, et lui donne rendez-vous pour le lendemain, lui promettant de chercher des ressources dans l'intervalle. C'est qu'une bonne idée lui était passée par l'esprit. Il connaissait l'âme élevée et compatissante, la bienfaisance extraordinaire d'un homme qui a occupé depuis, dans des temps difficiles, la première place du département. Il lui écrit sur-le-champ, lui expose l'impossibilité où il se trouve de sauver par ses propres moyens, l'honneur et la vie du marchand en danger de faillite, et le supplie d'en avoir pitié lui-même. Il ne s'était pas trompé dans l'opinion qu'il avait conçue de M. M***** (nous n'osons mettre le nom en toutes lettres). Une heure ne s'était pas écoulée, que cet honorable concitoyen entre à l'évêché avec les quatre mille francs, et les remet entre les mains de

Monseigneur, voulant ajouter le mérite du secret au mérite d'un don si notable. Le ciel se chargera, nous n'en doutons point, de récompenser par ses bénédictions les plus précieuses, celui qui sait faire de sa fortune un usage si chrétien et si généreux.

On a déjà vu ci-dessus combien peu Mgr Clausel tenait aux honneurs de ce monde; en voici une dernière preuve qui terminera et couronnera dignement toutes ces notes :

En 1837, le Gouvernement offrit à notre prélat la croix de la Légion-d'Honneur, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans; il crut devoir la refuser, non qu'il dédaignât une décoration instituée par le plus grand capitaine des temps modernes, par le restaurateur du culte catholique, et portée non seulement par tant de guerriers héroïques, mais encore par tout ce que le clergé, la magistrature, les sciences, les lettres, etc., ont compté de plus illustre, depuis cinquante ans; mais parce qu'il voyait avec douleur le protestantisme s'approcher du trône et s'infiltrer, pour ainsi dire, dans les veines des descendants de saint Louis. La croix reçue, en de telles circonstances, aurait produit sur son cœur l'effet d'un remords, et il n'aurait pu l'apercevoir sur sa poitrine, sans que ses alarmes sur l'avenir de la Foi en France se renouvelassent de la plus pénible manière. C'est pourquoi il se hâta d'écrire au ministre des cultes la lettre suivante, en réponse à celle qui lui avait annoncé sa nomination. La dignité, la mesure, la fermeté épiscopale brillent ici au même degré, et il est bien facile de voir que l'ostentation, ni aucun sentiment déplacé n'a dicté ces lignes que les Ambroise et les Athanase n'auraient point trouvées indignes de leur plume.

« Chartres, le 23 juin 1837.

» Monsieur le Ministre,

» Je ne puis profiter de la disposition de l'ordonnance du 11 de ce mois, par » laquelle Sa Majesté veut bien me conférer le titre de Chevalier de la Légion- » d'Honneur. Ce qui m'empêche d'accepter cette distinction, c'est la nature de » l'événement qui en est l'occasion et le motif, et les suites qu'il peut avoir pour » la religion de nos pères. Toutes les considérations qui ont rapport à la poli- » tique sont bien loin de mon esprit, au moment où je prends cette résolution » irrévocable. Dieu sait qu'en m'y arrêtant, je ne suis que l'impulsion de ma » conscience et mes vues particulières sur les sentiments qui doivent animer un » évêque catholique.

» J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération,

» Monsieur le Ministre,

» De Votre Excellence,

» Le très-humble et très-obéissant serviteur,

» † CL.-HIP., *Évêque de Chartres.* »

7e Numéro. Juillet 1857.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

VIIe ENTRETIEN. — COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA CRYPTE.

Le visiteur qui descendrait dans la crypte avec l'espoir d'y rencontrer quelques richesses artistiques, serait surpris évidemment de n'y trouver *rien de remarquable.* C'est un peu le mot qui échappe aux amateurs peu familiarisés avec le style roman. Sans considérer les dégradations causées par le vandalisme du dernier siècle, on peut dire que la simplicité est le caractère dominant de l'architecture primitive, surtout quand elle se trouve appliquée aux églises souterraines. Cependant avant et après le Xe siècle, les artistes chrétiens déployèrent un luxe surprenant dans la décoration intérieure des basiliques romanes. Le génie naissant de l'art ne mettait point son orgueil dans l'élévation des monuments et les dentelles de pierres : il posait solidement ses lourds édifices; mais sur les parois des gros murs il incrustait les pierres coloriées, sur les colonnes massives il traçait avec le ciseau une variété infinie de figures emblématiques.

Nous n'avons aucune donnée sur la décoration primitive de la

crypte. Nous ignorons si les peintures et les émaux ornaient les murailles des chapelles, si le pavage était parsemé de mosaïques, si les vitraux de couleur se transformaient en broderies transparentes, si l'or et l'argent brillaient alentour des autels. Quelques-unes de ces richesses pouvaient décorer la crypte; mais nous serions tentés de croire qu'il y régnait dès l'origine, comme dans la suite des temps, une simplicité sévère et majestueuse.

Toutefois puisque ces embellissements n'existent plus, il ne nous reste à contempler que la masse de cette construction immense. Rien donc de remarquable pour l'artiste, si ce n'est quelques rares sculptures et quelques peintures éparses du XIIe et du XVIIe siècles, échappées aux mains des démolisseurs. La crypte est aussi vaste que la cathédrale elle-même par le circuit qu'elle embrasse, puisqu'elle dessine exactement le plan de ses fondations. La crypte chartraine ressemble à une galerie souterraine qui se prolonge sous les deux nefs latérales en circulant autour du chœur. Le prolongement est seulement interrompu du côté nord par la chapelle de Notre-Dame sous-terre, qui barre cette voie souterraine, à la hauteur de la chapelle supérieure de la Vierge-Noire. Un petit détour ramène le visiteur au milieu de la crypte, à la naissance de l'abside. L'abside se compose de sept chapelles qui rayonnent vers le centre du chœur. Les trois principales datent de l'époque même de la construction des cryptes ; les quatre autres leur sont postérieures de deux siècles : les premières sont voûtées en berceau ; les autres portent déjà le cachet du XIIe siècle, par la forme ogivale des fenêtres et des nervures qui se croisent aux voûtes; les clefs sont ornées de feuilles végétales. La crypte est voûtée en plein-cintre: les arcs-doubleaux retombent sur de larges pilastres sans sculptures. Les portes n'ont elles-mêmes aucune décoration; celle du midi seulement, qui date du XIIe siècle, est ornée de colonnes et d'archivoltes.

La simplicité de cette architecture du commencement du XIe siècle est due peut-être à l'état de l'art à cette époque. Il renaissait à peine de cette mort subite dont l'avait frappé la terreur universelle de la *fin du monde* au Xe siècle. Il se ressentait encore de cette décadence et n'avait pas eu le temps de reprendre son empire sur la matière. Faut-il s'en plaindre et envier à d'autres cryptes une plus riche ornementation ? Il me semble au contraire qu'il faut s'en féliciter. La simplicité, n'est-ce pas ce qui convient à la base d'une grande cathédrale gothique ? Ce n'est pas aux

pieds que se placent les parures, mais à la tête; c'est à la couronne que doivent s'attacher les festons. Sous les pans de sa robe de pierre, l'immense cathédrale devait ombrager une retraite mystérieuse dont la simplicité fût le plus bel ornement. Félicitons-nous donc de ce que le XI[e] siècle a posé les fondements de notre église, et de ce que le XVI[e] a couronné ce beau temple de Marie. Alors chaque chose est à sa place. Les archéologues un peu sévères nous passeront cette observation plus poétique que conforme aux règles de l'art. Mais puisque Dieu voulait que tous les siècles catholiques eussent une part de mérite à ce grand travail, avouons que la fougue artistique du XVI[e] siècle, la grâce de son architecture, les mille découpures de son ciseau ingénieux ne pouvaient mieux trouver place qu'au sommet de l'édifice gothique. C'est au style roman qu'il appartenait de masser lourdement les pieds du géant de granit et au style gothique fleuri de parer sa tête. Consolons-nous de la discordance des styles dans une église par le sentiment de foi qui les unit toujours.

Il en est des styles en fait d'art, comme des styles en fait de littérature : plus on discute sur la préférence des uns aux autres, et plus on s'éloigne du point de rapprochement. De nos jours on exalte le gothique au-delà des nues : c'est vrai qu'il a porté l'architecture chrétienne au plus haut degré de gloire ; mais faut-il maintenant oublier et reléguer le vieux roman dans la nuit du passé? Nous aurions besoin, je pense, de nous réconcilier avec le style simple et riche tout à la fois, sans détriment pour le style ogival. L'architecture romane nous a inspiré peut-être quelque dédain, parce que les monuments qui nous restent nous la montrent dans toute sa nudité, privée par le temps et par les barbares de son ornementation symbolique, étincelante, merveilleuse. Nous n'y avons remarqué que les monstres grimaçants, les sculptures bizarres, et nous avons porté un jugement irrévocable contre ces œuvres du moyen-âge. Pourtant nous sommes loin de nous faire une idée de la magnificence des églises à cette époque.

Supposons une église romane, la crypte chartraine, par exemple, décorée par les artistes des premiers siècles chrétiens. Les murailles sont enrichies de peintures représentant des sujets bibliques ou de mystiques emblèmes ; ici, elles sont revêtues de marbre ; là, elles sont incrustées de mosaïques en pierres de couleurs, en brillants émaux. Les voûtes sont ornées de peintures symboliques ou figurent un firmament bleu parsemé d'étoiles d'or.

Des fleurs, des arabesques, des rinceaux, mille fantaisies ingénieuses retracent leurs formes gracieuses sur les colonnes et les pilastres. Le pavage lui-même attire les regards par ses marqueteries et ses parquets en marbre ; dans le sanctuaire surtout, les vives couleurs de la mosaïque dessinent sur le sol des figures symétriques, des oiseaux et différents emblêmes.

Quelquefois des rideaux tissés à la manière orientale développent leurs plis majestueux devant le sanctuaire pour voiler le Saint des saints. Les autels et les dais qui les surmontent étincellent du plus vif éclat de l'or, de l'argent ciselés et des pierres précieuses. Représentez-vous maintenant cette riche ornementation éclairée par les lampes du sanctuaire au milieu d'une cérémonie religieuse. Admirez les reflets lumineux de ces dorures, de ces émaux, de ces mosaïques, et jugez de l'effet que devait produire la richesse des églises au moyen-âge.

Nous n'aspirons pas après un luxe pareil pour la crypte de Chartres. Puisse seulement la nudité de ce sanctuaire vénérable se couvrir bientôt d'une parure simple qui satisfasse tout à la fois les goûts de l'art et de la piété !

L'Abbé Hénault.

RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE CHARTRES.

ŒUVRES DE RÉPARATION. — FÊTE EXPIATOIRE A NOTRE-DAME DE CHARTRES. — QUARANTAINE DE PRIÈRES.

Partout les âmes vraiment chrétiennes se préoccupent avec juste raison des moyens de réparer les outrages faits chaque jour au Maître du ciel, et d'expier les crimes qui attirent sur nous la vengeance divine. Ces outrages, ces crimes, notre pays s'en est rendu coupable plus que beaucoup d'autres. Voici en effet comment un historien moderne s'exprime au sujet de la contrée que nous habitons :

« Parcourons d'un pas rapide les grandes et monotones plaines de l'Orléanais et de la Beauce. C'est le repos dans la richesse, l'égoïsme dans la fécondité. Saluons en passant les flèches aiguës de Chartres ; cette sublime cathédrale que la foi de nos pères avait élevée et qui ne réunit plus, sous les ombres de sa forêt de pierre, qu'un bien petit nombre de fidèles. Je ne sais quel esprit d'incrédulité ou d'indifférence a soufflé sur ce peuple, mais nulle part peut-être il ne se trouve moins de piété et de croyances. Ces hom-

mes se sont changés en marchands de blé; leur intelligence ne s'est point élevée au-dessus de la meule. Le prix régulateur des farines et l'agiotage des halles, voilà ce qui a conservé le privilége de faire battre leur cœur, s'ils en ont un encore. Aussi, dans ces riches campagnes, voyez-vous des signes certains de démoralisation ou de décadence. Le paysan a les joues flétries, ses enfants passent sans transition de l'adolescence à la vieillesse, et ne conservent de la dignité humaine qu'un œil insolent ou une bouche toujours ouverte pour l'injure. Les garnisons, comme dans toute la sphère voisine de Paris, ont contribué à corrompre ces pauvres âmes et à éteindre en elles les germes de la foi. Ce n'est pas, grâce à Dieu, que ce tableau ne soit éclairci par de consolantes lueurs, et que dans cette contrée on ne rencontre des cœurs d'élite et des natures choisies (1). »

Cette effroyable appréciation nous paraît peu convenir à la dignité calme de l'histoire ; mais n'est-elle pas du moins malheureusement trop vraie sous plus d'un rapport? Et en effet, le repos du dimanche profané, les lois de l'abstinence et du jeûne méconnues, le saint nom de Dieu blasphémé, les jeux et les divertissements coupables substitués presque partout aux mystères purifiants de la religion, l'éducation chrétienne négligée au sein des familles, l'enfance livrée sans surveillance et sans guide à tous ses instincts grossiers et pervers qu'on n'a pas su ou qu'on n'a pas voulu combattre, la jeunesse plongée dans l'ivresse des plaisirs, l'âge mûr absorbé par les intérêts et le culte de la matière, n'est-ce pas l'effrayant tableau que nous avons sous les yeux, et qui nous permet de dire avec le poète :

« D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre ;
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal...? »

Qu'avons-nous donc à faire dans une situation si déplorable ? et quelle ressource nous reste-t-il? Une seule. Dieu nous a donné la pénitence comme le chemin pour revenir à la vie. Que les vrais chrétiens, que ceux qui ont quelque souci de l'avenir, que les prêtres surtout, que les femmes et les enfants entrent donc résolument et de concert dans cette voie de l'expiation. Que tous en adoptent et en propagent les œuvres. En voici quelques-unes que nous nous empressons d'indiquer aujourd'hui.

(1) Histoire de France, par A. G., tom. III, p. 387.

— Quelques pieuses personnes se réunissent en ce moment, par séries de sept, pour que chaque jour le Chemin de la Croix soit fait en esprit d'expiation par l'une d'entre elles. De saintes âmes que des travaux continuels empêchent d'embrasser cette pratique, se réunissent le dimanche et font ensemble ce même exercice pour réparer les outrages que Dieu reçoit à pareil jour de la part des profanateurs de sa loi sainte.

— En plusieurs endroits on fait prier les enfants aux mêmes intentions : c'est un moyen des plus efficaces pour sauver la société. Usons de toute notre influence pour faire embrasser dans les écoles et au sein des familles les pratiques de la petite association dont nous parlons plus bas.

— Dans le cours de l'année dernière, une association de dames s'est formée à Chartres pour l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Elle compte actuellement près de deux cents membres qui viennent chaque jour passer aux pieds de Notre-Seigneur un temps déterminé. Touchant exemple de dévotion que nous proposons à tous ceux qui sont en état de le suivre ! A notre avis, c'est ainsi que se traitent et se décident entre Dieu et les âmes les grands intérêts des sociétés humaines, car la prière d'une humble femme fait souvent plus pour la destinée d'une ville et même d'un empire, que les conseils des sages et les combinaisons habiles des politiques les plus éclairés.

— Mais parmi les œuvres de réparation qui se font ou qui se préparent en ce moment dans notre diocèse, il en est une surtout qui nous fait concevoir les plus douces espérances. L'église de Chartres, il est vrai, possède une statue miraculeuse de Marie, qui est depuis des siècles l'objet de la vénération des peuples, et dont la présence a contribué puissamment à maintenir l'éclat et la célébrité de notre pélerinage. Mais, d'une autre part, il faut bien l'avouer, un crime effroyable nous a ravi, aux jours de nos désastres publics, l'autre statue plus ancienne et plus vénérée devant laquelle sont venus prier tant de rois, tant de pontifes, tant de saints et d'illustres personnages; la vierge druidique a été brûlée en face de sa royale demeure par des mains sacrilèges ! Or, jusqu'ici, cet horrible attentat n'a pas encore été réparé d'une manière éclatante, bien qu'on sentît depuis longtemps la convenance et la nécessité d'une expiation publique. Mais enfin l'heure est venue: cette expiation va se faire, et d'ici à quelques semaines, notre pieux pontife donnera cette nouvelle preuve de son amour

tout filial envers la vierge de Chartres qui lui a confié le soin de son église. Nous sommes heureux de pouvoir l'annoncer à nos lecteurs : une statue semblable à celle que nous avons malheureusement perdue, paraîtra bientôt dans notre basilique pour recevoir une bénédiction solennelle et fournir aux fidèles chrétiens de Chartres et de tout le diocèse une nouvelle occasion de témoigner leur dévotion si vive et si touchante envers leur auguste patronne. Quand aura lieu cette fête ? Nous ne saurions le dire encore ; mais nous espérons que l'octave de la Nativité, toujours si chère à nos pélerins, sera consacrée tout entière à cette grande solennité. Nous entrerons une autre fois dans quelques détails. Qu'il nous suffise aujourd'hui d'annoncer une si bonne nouvelle. Cet heureux événement réjouira, nous n'en doutons pas, tous les vrais enfants de Marie, et sera pour notre diocèse le signal de cette résurrection religieuse que nous appelons de tous nos vœux et que nous obtiendrons par l'intercession de la Vierge immaculée.

Oui, le divin Fils que Marie nous a déjà donné, elle nous le donnera de nouveau, elle le concevra, elle l'enfantera dans les âmes, et nous espérons que la ville de Chartres sera l'une des premières à recueillir les fruits de cet enfantement divin. *Ecce virgo concipiet et pariet Filium et vocabitur nomen ejus Emmanuel; voici que la Vierge concevra et enfantera son Fils, et il sera appelé Dieu avec nous;* c'est notre désir le plus ardent, c'est notre espérance la plus chère.

— Le *Rosier de Marie* en engageant ses lecteurs à réciter la quarantaine de prières qui suit, ajoute : « Elle se distribue à Notre-Dame-des-Victoires, et elle a reçu la haute approbation du cardinal-archevêque de Paris. Nous ne pouvons assez répéter combien il est urgent en ce moment de s'unir pour apaiser la colère de Dieu. Voici la prière, nous prions nos lecteurs de la propager. »

QUARANTAINE DE PRIÈRES ET DE RÉPARATIONS POUR LES BLASPHÈMES ET LA PROFANATION DU DIMANCHE.

1° Qu'à jamais soit loué, béni, aimé, adoré, glorifié, le très-saint, très-sacré, très-adorable nom de Dieu, au ciel et sur la terre, par toutes les créatures sorties des mains de Dieu, et par le sacré Cœur de Jésus au très-saint Sacrement de l'autel ! Ainsi soit-il.

2° O Dieu, qui avez la miséricorde de vouloir être apaisé, ne rejetez pas votre peuple qui a recours à vous dans son affliction, mais laissez-vous attendrir sur nos malheurs pour la gloire de votre saint nom !

3° *Parce, Domine* (3 fois).

4° Divin Cœur de Jésus, notre médiateur, apaisez votre Père, et sauvez les pécheurs! — O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous!

5° Saint Michel, priez pour nous.
Saint Joseph, priez pour nous.
Saint Martin, priez pour nous.
Saint Louis, priez pour nous.
Sainte Geneviève, priez pour nous.

6° Une bonne œuvre et une communion pendant la quarantaine.

Vu et approuvé, F. M.
Cardinal archevêque de Paris.

Cette quarantaine pourrait commencer le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, et finir le 24 août, veille de la fête de saint Louis.

CROISADE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

Nous l'avons déjà dit, et le défaut d'espace nous empêche de revenir, autant que nous le voudrions, sur ce sujet qui nous paraît d'une importance extrême : la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception a été le signal du réveil de l'Eglise; et tous les enfants de Marie vont se rallier autour de sa blanche bannière pour établir dans le monde le règne de cette Vierge sans tache, afin d'établir ensuite plus sûrement le règne de J.-C. Partout on sent le besoin d'une régénération religieuse, partout on l'appelle de tous ses vœux, partout on l'espère avec la confiance la plus intime. Mais comment s'opèrera cette merveille? par Marie. Marie porte dans son cœur la génération nouvelle, elle va l'enfanter à J.-C. afin de s'en servir ensuite pour conquérir le monde. Oui, *sauvons les enfants par Marie; sauvons la société par la prière et l'apostolat des enfants : Marie le veut.*

Nous avons déjà parlé d'une association pieuse en l'honneur de Notre-Dame de Sous-Terre pour le salut des enfants, et dès-lors nous avons dit quelques mots d'une autre association en l'honneur de Notre-Dame de la Salette, laquelle se composerait d'enfants qui prieraient pour le salut de la Société. Nous allons faire connaître aujourd'hui les pratiques de cette nouvelle confrérie; mais auparavant nous ferons remarquer avec bonheur que, si de toutes parts on multiplie ses soins en faveur des enfants, on comprend aussi que les enfants nous offrent un puissant secours pour le salut du monde. Une association pareille a été fondée récemment à Moulins et enrichie d'indulgences par le Chef Suprême de

l'Eglise. Bien que nous n'ayons pas à offrir les mêmes faveurs, nous ne laisserons pas de faire connaître les pratiques principales de cette petite société que nous avons établie avec l'approbation de Mgr l'évêque de Chartres.

PETITE ASSOCIATION

EN L'HONNEUR DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

Tout enfant catholique peut en faire partie.

BUT DE L'ASSOCIATION.

Le salut de la société par la prière et l'apostolat des enfants.

PRATIQUES.

1° Les associés portent le scapulaire de l'Immaculée-Conception.

2° Ils récitent chaque jour, dès qu'ils en sont capables, trois fois la Salutation angélique, avec la prière ci-dessous et les invocations qui le suivent;

3° Ils honorent d'une manière spéciale les mystères de la naissance et de l'enfance du Sauveur.

4° Ils sont invités à faire partie de l'œuvre de la Sainte-Enfance, pour le rachat des petits infidèles, et à réciter, le 25 de chaque mois, le 6 janvier et le 2 février, le chapelet et les litanies du saint Enfant-Jésus;

5° Enfin ils s'appliquent par leurs prières, leurs exemples et leurs discours, à procurer la conversion des pécheurs et surtout celle des personnes de leur famille qui malheureusement ne rempliraient pas leurs devoirs religieux.

FÊTES DE LA PETITE ASSOCIATION DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

1° La fête de la Nativité de Notre-Seigneur, le 25 décembre;

2° La fête de la Nativité de la sainte Vierge, le 8 septembre;

3° La fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, le 24 juin.

PRIÈRE DES ASSOCIÉS.

Mon Dieu, qui vous êtes fait petit enfant pour sauver les hommes, je m'unis en ce moment à Marie, votre mère et la mienne, et je vous demande pour moi, pour mes parents, pour mes bienfaiteurs, pour toutes les personnes qui se sont recommandées à mes prières, enfin pour tous les pécheurs du monde, la grâce de vous connaître, de vous aimer et de vous servir sur la terre, afin de vous bénir ensuite éternellement dans le Ciel. Ainsi soit-il.

Notre-Dame de Chartres, secours des enfants, priez pour nous.

Notre-Dame de la Salette, réconciliatrice des pécheurs, priez pour nous.

Saints Anges Gardiens, priez pour nous.
Saint Jean-Baptiste, priez pour nous.
Saint Joseph, priez pour nous.
Saints Innocents, priez pour nous.

UNE PROMENADE DE L'INSTITUTION N.-D. DE CHARTRES A MAINTENON.

Maintenon, vendredi matin, 3 juillet 1857.

Monsieur le Rédacteur,

Maintenon s'endormait hier soir sur les plus douces émotions, et les retrouvait toutes le lendemain, à son réveil. Je m'empresse de vous esquisser rapidement le motif de cette joie générale. En voulant bien lui donner la publicité de votre estimable journal, vous nous aiderez à acquitter une dette de cœur contractée envers l'excellente *Institution Notre-Dame de Chartres*.

Un lendemain de première communion, une promenade pour les enfants est chose traditionnelle. L'honorable Directeur de l'Institution Notre-Dame, M. l'abbé Brou, a eu la bonne pensée, et nous l'en remercions, de choisir Maintenon pour le but de cette promenade de fondation. A 7 heures 1/2, les cent-vingt élèves de l'établissement, musique et tambours en tête, débouchaient par le beau parc de M. le duc de Noailles et réveillaient les vieux échos de l'aqueduc du grand roi, en donnant leur première sérénade à madame la duchesse, qui devait leur offrir pour la journée entière une si gracieuse hospitalité.

La pensée religieuse a eu les prémices du jour. Une messe d'actions de grâces était célébrée à huit heures par M l'abbé Brou. Après un chaleureux discours, comme il sait en faire, M. l'abbé Brière, professeur de la maison, a trouvé dans son cœur un mot flatteur et pour le vénéré Pasteur de la paroisse, qui s'était fait un plaisir de leur ouvrir à deux battants les portes de son église et les barrières du sanctuaire; et pour l'illustre famille qui fait l'honneur de la localité par son nom et s'attache surtout à en faire le bonheur par ses bienfaits. Le célébrant inaugurait un beau calice gothique qui fera désormais partie de la chapelle de l'établissement : la généreuse donatrice n'a pas été oubliée par le suave Prédicateur. Le soir, à cinq heures et demie, M. le Curé présidait au salut solennel. Pendant la durée de ces deux offices, l'orgue, la musique instrumentale et vocale a ternaient ou mariaient leurs accords, en exécutant des morceaux religieux du meilleur goût. L'assistance sympathique et nombreuse a admiré la tenue vraiment édifiante de ces enfants.

Je regrette de n'avoir ni les termes techniques ni la science compétente pour adresser à chaque instrument la part d'éloge qu'il mérite.

Les gracieuses félicitations faites à l'orchestre par madame la duchesse vaudront mieux que mes louanges. Je me borne donc à dire en général : nous complimentons messieurs les Orphéonistes de la délicatesse avec laquelle ils ont rendu certains morceaux, de l'entrain militaire qu'ils ont su mettre dans plusieurs autres et de la précision qui n'a manqué nulle part, ni dans les fanfares donnés sur le continent, ni dans les joyeux quadrilles enlevés sur les bateaux à la satisfaction générale.

L'orchestre n'a pas été moins aimable qu'habile. Il est allé adresser ses salutations harmonieuses aux autorités municipales personnifiées dans Monsieur le Maire qui a répondu à cet hommage par des paroles flatteuses, et au vénérable Monsieur Ballay, curé démissionnaire, dont la position inspire le plus touchant intérêt, et à Madame Claye qui voulut bien mettre ses charmants bosquets à la disposition de nos aimables promeneurs. Qu'on nous permette de sortir des généralités en citant le petit tambour aux cheveux blonds sur lequel se portaient tous les yeux.

Du côté des jeux, la partie a été complète. La magnifique propriété ducale, avec ses belles pelouses, avec sa végétation luxuriante, était une cour de récréation toute providentielle. Souples comme des gazelles, les élèves y ont fait leurs évolutions à leur aise. Inutile de dire que les balançoires et les chevaux de bois de M. Claye, une fois montés, n'ont pas eu plus de repos que leurs infatigables jokeys.

Je ne dis rien de la température. Le soleil nous a boudé jusqu'à midi au moins. Mal lui en a pris. L'Institution Notre-Dame a su nous rendre, presque sans lui, la journée très-brillante.

Ces bons et généreux élèves ont voulu que les pauvres de Maintenon fussent de la fête. L'orangerie du château qui, grâce à de bienveillantes dispositions, avait été transformée en réfectoire, se métamorphosait le soir en salle Sainte-Cécile. Le concert était au profit de nos indigents. Une harmonie à ravir les cœurs et les aumônes de l'assistance, s'est partagée l'attention publique avec une scène anglaise comique qui a provoqué bien des sourires approbateurs. Une quête a été faite par un jeune pensionnaire, vice-président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. La collecte qui a produit la jolie somme de 120 fr. a été remise, séance tenante, à Madame la Trésorière de nos Dames de charité.

Les meilleurs amis doivent se dire adieu. Arriva le moment du départ. Monsieur le Directeur qui avait eu des expressions de reconnaissance pour toutes les amabilités dont sa Maison était l'objet, présenta ses respectueux hommages à Madame la Duchesse de Noailles. Les instruments lui firent le salut d'adieu, et avec la grâce exquise que nous lui connaissons, elle voulut bien les remercier de l'accomplissement d'un devoir.

Le train de 9 heures 40 partit, emportant l'intéressante caravane, mais nous laissant les plus doux souvenirs. Au revoir, belle Institution Notre-Dame. Le premier et sympathique accueil que vous a fait notre population, vous donne une idée avantageuse de vos réceptions futures.

Tel est, M. le Rédacteur, le compte-rendu que je viens vous offrir, avec l'expression de mon respect et de ma reconnaissance.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'Abbé DELISLE, Vic. de Maintenon.

CHRONIQUE.

Nos lecteurs, qui cherchent avant tout à s'édifier en parcourant notre modeste revue, sont heureux de connaître, en quelque sorte jour par jour, les témoignages plus sensibles d'amour et de reconnaissance que Notre-Dame de Chartres reçoit de ses enfants ou des pieux pélerins qui viennent la visiter : nous leur procurerons donc cette satisfaction.

— Deux nouveaux cœurs de vermeil ont été offerts à Notre-Dame de Chartres, dans le cours du mois dernier : l'un de ces cœurs est un ex-voto d'une mère chrétienne à l'intention d'un de ses enfants qui faisait sa première communion.

— Deux dames visitaient la Sainte-Châsse, il y a quelques jours. A la vue des anneaux, des pierreries, etc. dont la piété des fidèles a enrichi ce trésor, elles ont immédiatement détaché de leurs doigts, pour les offrir à Notre-Dame, les bagues qu'elles portaient, en exprimant le regret de ne pouvoir lui présenter quelque chose de plus précieux.

— Par suite, sans doute, de la petite note que nous avons insérée dans notre dernier numéro, plusieurs personnes ont déjà demandé qu'une des lampes de la Sainte Vierge brulât en leur nom pendant neuf jours consécutifs.

— Deux chandeliers byzantins, donnés par une pieuse dame, formeront bientôt les deux premières pièces de la nouvelle garniture dont va s'enrichir le sanctuaire de Notre-Dame de Chartres.

— Cette année, comme les précédentes, les enfants de la paroisse de Saint-Prest qui ont fait leur première communion, sont venus en pélerinage a Notre-Dame de Chartres, pour demander à cette patronne spéciale des enfants la grâce de la persévérance.

— Il y a quelques jours, on nous adressait, en nous priant de

les présenter à Notre-Dame, les noms des jeunes élèves d'un nombreux et florissant pensionnat de demoiselles de la ville de Nantes : acte touchant de dévotion qui ne peut manquer de plaire à Marie.

— Un italien exilé, qui reconnait devoir à N.-D. sa conversion et la facilité qui lui a été donnée de rentrer dans sa patrie, a fait graver sur le marbre et déposer dans la chapelle de la crypte l'expression de sa vive reconnaissance envers la Vierge immaculée.

— Le jeudi 18 juin, Mgr Guibert, archevêque de Tours, et Mgr Bara, coadjuteur de Mgr l'évêque de Châlons, ont visité notre cathédrale et l'église souterraine, après avoir vénéré la sainte relique et l'image de Notre-Dame.

— Mgr Pèlerin, évêque de Biblos, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale, a fait récemment une courte apparition dans notre ville où Sa Grandeur se propose d'ailleurs de revenir, avant de retourner dans sa lointaine et périlleuse mission.

— Le mercredi 24 juin, Mgr de Marion-Bressillac, évêque de Pruse, est venu prêcher à Chartres en faveur d'une œuvre admirable qu'il fonde en ce moment. Après avoir passé douze années dans les missions de l'Asie, cet ardent et infatigable apôtre se sent pressé de porter le flambeau de la foi chez les peuples barbares du centre de l'Afrique, que n'a pas encore éclairés la lumière de l'Évangile. Pour assurer le succès de cette entreprise, il vient d'ouvrir à Lyon une maison de correspondance où les sujets qui voudront seconder son zèle, se prépareront à ce nouvel et laborieux apostolat. Pendant une heure environ qu'il nous a été donné d'entendre l'éloquent missionnaire, sa parole à la fois simple et digne a vivement ému son religieux auditoire. Pour ne pas fatiguer la charité des fidèles, soumise depuis quelque temps à des épreuves multipliées, on avait eu la discrétion d'annoncer qu'il n'y aurait pas de quête dans cette circonstance. Mais cette précaution pleine de délicatesse a été complètement inutile, et les âmes généreuses de la ville de Chartres ont prouvé une fois de plus que leur bienfaisance est vraiment inépuisable.

Le lendemain, le pieux évêque a visité la crypte et prié devant le saint Vêtement de Notre-Dame. Sa Grandeur a été édifiée de la manière dont notre insigne relique est offerte à la vénération des pélerins ; elle a même complimenté à ce sujet Mgr l'évêque de Chartres, en faisant la remarque qu'on se dispense trop souvent en France de ces témoignages extérieurs de dévotion envers des

objets aussi dignes de tous nos respects que le sont les reliques des saints.

— Monseigneur l'Evêque de Chartres a terminé ses tournées épiscopales. Sa Grandeur a visité, cette année, la plupart des paroisses des cantons qu'elle a parcourus. L'accueil respectueux et empressé qui lui a été fait de toutes parts témoigne de la foi qui reste encore au sein de nos populations, et de l'affection qu'elles portent à leur premier pasteur. Dans plusieurs localités, quand le temps l'a permis, le Clergé et le Conseil municipal se sont portés à la rencontre de nôtre vénérable pontife qui, par sa bonté paternelle, se concilie de plus en plus les cœurs de ses diocésains.

NOMINATIONS ET CHANGEMENTS DANS LE CLERGÉ DU DIOEÈSE.

Par suite de la dernière ordination, de quelques décès, démissions, etc., des changements assez nombreux ont eu lieu tout récemment dans l'état du clergé du diocèse de Chartres.

Voici les noms des nouveaux prêtres avec leur destination :

MM. Blanchard, curé de la Chapelle-Fortin ;
Chevallier, curé de Garancières-en-Beauce ;
Etienne, vicaire de Bonneval ;
Godet et Lhuillery, professeurs à l'Institution Notre-Dame de Nogent-le-Rotrou ;
Lemoine, vicaire de Senonches;
Pâty, curé d'Orrouer;
Piau, curé de Saint-Lucien ;
Rousseau, vicaire de Nogent-le-Roi.

Ont été transférés d'un poste à un autre :

MM. Levassor, du vicariat de Saint-Pierre à la cure de Saint-Aignan ;
Landry, du vicariat de Dreux à celui de Saint-Pierre ;
Leroy, du vicariat de Bonneval à celui de Dreux ;
Cailleaux, de Rohaire à Saint-Maurice-de-Galoup ;
Gamichon, de Garancières-en-Beauce à Sainville ;
Pasquier, de Sainville à Bazoches-les-Hautes ;
Pelletier, du vicariat de Senonches à Manou ;
Besnard, de Manou à Germainville, en remplacement de M. l'abbé Béguin, démissionnaire.

M. l'abbé Sévestre, vicaire de Saint-Aignan, est nommé second chapelain de la communauté de Saint-Paul.

L'Abbé Ychard.

8e Numéro. Août 1857.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

VIIIe ENTRETIEN. — LA CRYPTE AU XVIIe SIÈCLE.

Nous sommes portés à croire que les six premiers siècles qui suivirent la construction des cryptes de Fulbert respectèrent sa décoration primitive. Mais à partir du XVIIe siècle, l'art divorce avec le goût antique; il devient, comme la mode, un maître capricieux et inconstant qui habille à sa façon des monuments dont il n'est point le créateur; il répudie les formes consacrées par le temps pour en adopter de nouvelles, et quelque disparates que soient ses parures mesquines auprès des nobles allures de l'art ancien, il les impose avec empire aux édifices du moyen-âge. C'est en vain que leurs lignes et leurs contours s'opposent à ces superfétations : on veut de la nouveauté en architecture, et la nouveauté est une reine absolue, omnipotente, toujours applaudie et vénérée.

Ce n'est pas à dire que l'enthousiasme religieux s'éteigne, que l'amour du beau s'évanouisse totalement au XVIIe siècle; c'est le goût qui change, c'est une révolution qui s'opère dans les arts. Le mal, c'est qu'on veuille marier ensemble les époques les plus dis-

cordantes. Un mélange de styles grec et romain veut fraterniser avec le gothique. La ligne horizontale vient se raidir sous la gracieuse souplesse de l'ogive. Les corniches anguleuses, les frontons brisés, les panneaux écornés, les consoles renversées viennent grimacer sous la fenêtre ogivale.

Mais n'est-ce pas trop discourir pour en venir à la description de la crypte au XVIIe siècle, laquelle du reste ne mérite nos attentions que par sa richesse et les souvenirs de famille qu'elle nous rappelle? Le siècle dont il s'agit fut un des plus dévoués au culte de Notre-Dame : il s'était épris d'amour pour l'embellissement de ses plus célèbres sanctuaires. Quoique dévoyés de la route de leurs pères, les artistes de cette époque puisaient encore dans leur foi à Marie de belles inspirations. Il faut rendre hommage à leur zèle et même à leurs talents. Si leurs ouvrages de sculptures sur bois s'adaptent mal aux parois de nos murailles gothiques, ils accusent cependant assez de finesse et d'élégance pour être dignes de nos respects.

Entrons donc dans la chapelle sous-terre avec les nombreux pélerins du grand siècle et décrivons, autant qu'il nous est possible, cette ornementation que le vandalisme a complétement détruite. Il est urgent de fixer sur le papier des souvenirs qui s'envolent, des faits qui disparaissent successivement avec le flot des générations.

Voici une description abrégée que nous a transmise un historien de l'église de Chartres; nous la compléterons à l'aide d'une gravure excessivement rare représentant l'intérieur de la chapelle de Notre-Dame sous-terre. « Cette chapelle, dit Sablon, qui a été » jusqu'en nos jours dans une simplicité qui ressentait encore » celle des anciens, est à présent riche et ornée autant que cha- » pelle du monde. Toutes ses murailles sont revêtues de marbre » et son balustre est de la même matière; ce n'est que jaspe et » peinture à l'entour de l'autel et le lieu où le peuple se met pour » prier la sainte Vierge est orné de belles peintures qui couvrent » haut et bas toutes les murailles de la voûte. » Ces marbres précieux qui revêtaient les murs étaient divisés par panneaux et surmontés d'une corniche à la hauteur de la naissance du cintre. L'autel était alors adossé à la muraille. Il s'élevait verticalement sur deux degrés et présentait sur le devant une colombe rayonnante et quelques ornements en bas-relief. Un rétable très-riche de sculptures encadrait le tabernacle et la statue de la Vierge. Ce

rétable, de l'ordre ionique, formait une espèce de dais porté sur quatre colonnes que le jaspe rayait de ses veines rubannées de diverses couleurs. L'entablement était orné de sculptures dans toutes ses parties et couronné d'un fronton parallèle au plein-cintre des voûtes. Le tabernacle était enveloppé d'une boiserie finement travaillée, s'élargissant dans le sens de la profondeur et se repliant de chaque côté de l'autel. Elle était décorée de colonnettes torses encadrant des panneaux sculptés sur toute son étendue. Au-dessus du tabernacle, un socle de même dimension, enrichi de médaillons aux angles des panneaux, supportait la statue druidique tenant un sceptre à la main, et presque entièrement cachée avec son enfant sous l'ampleur des riches manteaux d'or. C'était l'usage du temps : nous l'avons encore en vénération....

« L'ancienne statue de Notre-Dame de Chartres, dit M. P. Durand, » qui était vénérée depuis nombre de siècles dans les cryptes de la » cathédrale, ayant été détruite pendant les troubles de 1793, il nous » est impossible d'en parler avec connaissance de cause. — Les repré- » sentations qui ont été dessinées ou gravées avant cette époque per- » mettent de s'en faire une idée, mais cette idée sera toujours incom- » plète et confuse et n'aura jamais cette précision que recherche la » science et qui ne peut être produite que par l'examen d'un monu- » ment réel et non de son image. L'archéologue se trouve donc ici non » pas en défaut mais fort désappointé dans sa curiosité. »

Voici cependant la description la plus exacte de l'ancienne statue druidique, c'est celle de Pintard, greffier de l'élection et ancien échevin de l'église de Chartes :

« Dans la chapelle spécialement érigée en son honneur, la vénéra- » ble image qui s'y voit élevée dans une niche au-dessus de l'autel, » est faite de bois qui paroist estre du poirier que le long temps a » rendu de couleur enfumée. La Vierge est dans une chaise, tenant » son fils assis sur ses genoux, qui, de la main droite, donne la bé- » nédiction, et de la gauche porte le globe du monde. Il a la tête nue » et les cheveux fort courts. La robe qui lui couvre le corps est tout » close et replissée par la ceinture; son visage, ses mains et ses pieds » qui sont découverts, sont de couleur d'ébeine grise luysante. La » Vierge est revestue, par dessus sa robe, d'un manteau à l'antique, » en forme de dalmatique (chasuble), qui se retroussant sur les bras, » semble arrondie par le devant sur les genoux jusqu'où elle descend; » le voile qui lui couvre la teste porte sur ses deux épaules, d'où il se » rejette sur le dos. Son visage est extrêmement bien fait et bien pro- » portionné, en ovale, de couleur noire luysante; sa couronne est » toute simple, garnie par le hault de fleurons en forme de feuilles

» d'ache ; la chaise est à quatre piliers, dont les deux de derrière ont » 23 pouces de haulteur, sur un pied de largeur, comprise la chaise ; » elle est creuse par le derrière comme si c'était une écorce d'arbre, » de trois pouces d'épaisseur, travaillée en sculpture. La statue a 28 » pouces et 9 lignes de haulteur. »

Pintard ne dit pas si la Vierge avait les yeux fermés et si l'enfant était porté sur le côté gauche, deux sujets de discussion que M. Paul Durand a traités savamment dans sa Note sur la statue de la crypte, mais qui resteront toujours sans éclaircissements. On serait porté à croire néanmoins que la Vierge avait les yeux modestement baissés et qu'elle ne tenait pas son enfant sur la ligne médiane, d'après la plupart des gravures et surtout la remarquable grisaille que possède l'église de Lucé, certainement imitée de l'original au commencement du XVII[e] siècle. Les petites peintures sur toile qui existent chez certains amateurs seraient plutôt, à mon avis, des copies enjolivées par le caprice que des reproductions fidèles. Mais ne uous arrêtons pas à de stériles recherches, et poursuivons notre description (1).

Sous le frontispice du rétable, un cartouche retenu par des guirlandes de fleurs mollement suspendues, portait le monogramme du Christ (IHS). Au centre de l'entablement ressortait en lettres d'or, d'un médaillon circulaire à bordure ouvragée, la célèbre inscription : *Virgini pariturœ.* Deux statuettes de pontifes figuraient de chaque côté du rétable. Au-dessus des marbres sculptés qui remplissaient le fond du sanctuaire, on voyait deux tableaux représentant Jésus-Christ et la Sainte-Vierge. De nombreux ex-voto étaient appendus aux murailles de la chapelle, aux corniches et au

(1) Une autre discussion, ensevelie dans l'oubli du passé, a été soulevée et bien rapidement tranchée par M. l'abbé Bulteau, l'habile descripteur de la Cathédrale. Il prétend, il assure même que la statue brûlée sous la Terreur n'était pas la statue druidique. C'est une assertion au moins très-hasardée. Il s'autorise de l'opinion de Souchet, qui ne prouve rien, dont les paroles démontreraient plutôt le contraire de ce qu'il avance, puisqu'il dit que le bois est *tout piqué et vermoulu.* Mais M. Bulteau a trouvé une preuve en faveur de son sentiment, c'est le caractère archéologique de la statue elle-même que nous n'avons jamais vue qu'à travers le voile très-imparfait peut-être de ses reproductions typographiques. Si telle était la statue, du reste, peut-on en conclure qu'elle n'était elle-même qu'un *fac-simile* de l'original ? Il existe des statuettes étrusques, dans certains cabinets d'amateurs, d'une ressemblance remarquable avec l'image que nous avons perdue. Il faut donc suspendre son jugement ou prendre parti avec le public chartrain pour l'antiquité de la statue druidique. Car nous n'avons pas l'œil assez perspicace, avouons-le, pour saisir dans cette pose et les plis de ces vêtements le coup de ciseau du XI[e] siècle.

fronton du rétable. Une balustrade en marbre fermait le sanctuaire.

La chapelle collatérale, dite de Saint-Potentien et de Saint-Savinien, était décorée dans le même style. Sur le devant du sanctuaire s'élevait l'autel faisant face à la porte septentrionale. Le rétable, d'ordre corinthien, reposait sur deux colonnes cylindriques autour desquelles des pampres se déroulaient en spirales. Deux grandes statues d'évêques revêtues de leurs ornements pontificaux se dressaient en dehors le long des fûts des colonnes. Elles représentaient les premiers apôtres de Chartres : Saint-Savinien et Saint-Potentien.

Douze lampes, dont deux étaient d'or massif, brûlaient nuit et jour dans la chapelle souterraine. Elles étaient de forme globuleuse, élégantes et très-ouvragées, et suspendues au centre et de chaque côté du sanctuaire. Leur éclat se mêlant à celui des cierges, qui se renouvelaient sans cesse, dissipaient les ombres des grottes, tout en leur conservant une lumière mystérieuse favorable à la prière.

Sous le règne de Louis XIII, au lieu de conserver ou de restaurer les peintures murales du XIII[e] siècle, les artistes de l'époque promenèrent leur pinceau très-peu gothique sur les murs et sur toute la voûte qui couvre les deux chapelles. Ces peintures du XVII[e] siècle sont très-endommagées. Il sera très-difficile aux visiteurs de les déchiffrer. Aussi contentons-nous d'indiquer les principales scènes religieuses qu'elles représentent. Sur les murailles, au-dessous des arceaux, quatre grands tableaux figurent l'Ascension de J.-C., la Pentecôte, la mort et l'Assomption de Marie ; dans les médaillons qui ornent la voûte, on croit entrevoir plusieurs autres sujets bibliques qu'il est inutile de mentionner, d'autant plus que les fleurs, les guirlandes, les anges jouflus, mille caprices sans nom jouent un plus grand rôle dans ces fresques effacées de l'imagerie chrétienne.

Que sont devenues toutes les richesses de la crypte? Hélas! elles ont été dispersées au souffle des orages de 1793! Les marbres précieux, les lampes d'or et de bronze, tout ce qui pouvait servir à combler le vide du trésor public, a été englouti dans le creuset révolutionnaire. Quant aux objets d'art, ils ont été renversés, mutilés, anéantis; très-peu ont échappé au naufrage (1).

(1) Certaines églises possèdent encore des restes de l'ameublement des cryptes. La balustrade de marbre servait depuis longtemps de table de communion à la

Mais de toutes ces richesses, dispersées et réduites en poudre, celle qui doit exciter nos regrets, c'est la statue de la grotte sacrée ! Ah ! plut à Dieu que cette page navrante de l'histoire eût été scellée pour toujours, que ce lamentable épisode se fût effacé de nos souvenirs ! Ce fut un jour néfaste pour la cité chartraine que celui où elle vit en frémissant son antique Madone, devant laquelle tant de rois, tant de pontifes, tant de pélerins avaient fléchi les genoux, tomber de son trône pour être foulée aux pieds des profanateurs ! où elle vit cette relique précieuse de son sanctuaire, devant laquelle ses pères avaient épanché tant d'amour, provoquer tant de haines et des instincts si coupables ! où elle contempla en pleurant l'image de sa patronne, vénérée depuis dix-huit siècles, disparaître en un moment sous les flammes dévorantes !

Depuis quelques années déjà, la crypte avait fermé ses portes ; son enceinte, profanée pendant une messe de Noël, en 1790, était interdite aux fidèles : plus de prières, plus de chants, plus de pélerinages : le silence et les ténèbres attristaient ce profond sanctuaire où la Vierge-Noire demeurait encore. Mais la piété du peuple ne put souffrir longtemps la privation de sa chère Madone. La ville pria l'évêque de lui rendre l'objet de ses vénérations, tant la dévotion à Marie fut toujours pour cette bonne cité un besoin impérieux, une source de consolations ! La statue de Marie fut donc retirée de la crypte et placée sur la colonne où siége actuellement l'image de la Vierge-du-Pilier.

Quelques années plus tard, après la dévastation des cryptes, à cette époque de folie et de vertige où les temples de Jésus et de Marie servaient de palais à la déesse Raison, on se lassa de voir la statue de Marie toujours debout. L'impudique divinité en devint jalouse. Il fallut que la Vierge lui cédât son palais, son trône, son sceptre et sa couronne. Avec une impiété pleine de calme et d'au-

chapelle de la Vierge, dans l'église Saint-Pierre. Supprimée pour la restauration de cette chapelle, elle vient de passer dans celle de l'établissement de M. Levassor, curé de Saint-Aignan.

L'église d'Angerville conserve précieusement un charmant ouvrage en bois sculpté, qui sert d'accompagnement au tabernacle. Il se compose d'un entablement posé sur quatre colonnettes corinthiennes très-variées de sculptures. Ce petit monument vient de quelque chapelle de la crypte.

Les statues de Saint-Savinien et de Saint-Potentien ont été transportées à la chapelle de l'hospice, à Saint-Brice. On les a baptisées sous les noms de Saint-Brice et de Saint-Martin et placées depuis quelque temps à l'entrée du chœur. Elles sont sculptées en bois assez délicatement. Leur crosse a disparu, ainsi que leur peinture primitive.

dace, on arrache la statue vénérable de sa colonne ; elle tombe et se brise : la tête se détache et roule sur le pavé du sanctuaire ! l'écho des voûtes gémit et la vaste basilique exhale un long murmure ! Mais les débris parlaient encore ! et surtout cette poussière tant de fois séculaire ! Ce langage solennel du passé que ces ruines font entendre va peut-être s'étouffer dans la flamme ! Un bûcher s'allume, grand Dieu ! en présence même du temple majestueux, en face de la pyramide septentrionale. On y jette par morceaux la statue druidique ; un débris alimente la flamme qui doit en dévorer un autre, et bientôt tout n'est plus que cendres !... Pardon, mon Dieu, pour les acteurs de ce drame ! *car ils ne savent ce qu'ils font !* Et toi, vieille cité de Chartres, que faisais-tu à cette heure lamentable ? Ah ! si tes enfants n'eussent été enchaînés par la crainte, leurs larmes eussent éteint ces feux sacrilèges ! Mais la terreur planait sur les têtes et la consternation oppressait les cœurs ; il fallait comprimer dans son sein l'élan de l'indignation et conjurer en silence le Ciel de ne pas lancer toutes ses foudres. Et toi, majestueuse cathédrale, tu fus aussi le silencieux témoin de ce spectacle ? Oh non ! ces grandes statues de tes fondateurs, des rois, des pontifes, des saints qui veillent sur tes galeries, et sous tes portiques avaient un langage ; mais la foule écoutait le pétillement des flammes ! Si Dieu eût donné l'intelligence à l'église matérielle, elle eut croulé peut-être en ce jour en voyant brûler en effigie sa Dame et sa Reine, comme le corps matériel que l'âme habite s'affaisse et se démembre aussitôt que son hôte céleste en a quitté le séjour.

Mais la voix de Marie et la voix des générations ont-elles cessé de parler ? Non, si la statue est anéantie, les cendres emportées par tous les vents du ciel parlent encore !... Le culte de la Vierge-Mère pouvait-il donc périr avec son image ? Le flot des pèlerins devait-il pour cela venir se heurter à la porte du sanctuaire et interrompre son cours ? ce n'est point dans le feu que s'éteint la foi, que cesse de respirer l'amour : vous deviez le savoir, ennemis du catholicisme. Le bois seul disparait dans le foyer ; mais la statue de Marie peut renaître de ses cendres. Le supplice du Calvaire n'a pas anéanti son auguste Victime, ni la religion qu'elle venait enseigner au monde ; ce fut là au contraire le dernier acte d'un sublime triomphateur. Marie aussi devait entrer dans la phase la plus glorieuse peut-être de son règne, par des scènes ignominieuses et sacriléges. L'impiété devait l'honorer de ses colères et affermir son culte en cherchant à l'abolir.

Aussi le ciel, une fois balayé de ses tempêtes, ou plutôt la terre purifiée de ses traces sanglantes et profanatrices, la poitrine du peuple catholique se dilate ; le nom de Marie retentit de nouveau dans son temple et la foule pieuse reprend avec allégresse le chemin du pèlerinage.

Voici déjà un demi-siècle que la piété accourt gémir et prier à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame-du-Pilier, sur le front de laquelle le Souverain-Pontife a récemment déposé une brillante couronne.... Cependant la génération, témoin du passé, ne pouvait accoutumer ses regards au spectacle des décombres amoncelés dans les cryptes chartraines et de ses portes toujours fermées au public. Pour nous, qui n'avons pu contempler l'église souterraine dans sa splendeur et l'affluence prodigieuse de ses pèlerins, nous avions, sans regrets pour le passé, accordé toutes nos sympathies à cette chapelle actuelle du pèlerinage, à cette vierge richement vêtue, à ces capricieuses décorations, à ce pilier où s'impriment les baisers. Mais l'histoire vient de nous ouvrir ses pages et de nous révéler ses secrets, parce que Dieu a peut-être sonné l'heure des réparations. Un attrait tout nouveau pour nous, cet attrait qui séduisait nos aïeux, et surtout nos mères, s'est échappé des saintes grottes de la *Vierge qui devait enfanter;* nous y avons suivi par la pensée tous les âges; des voix éloquentes nous ont rappelé la dévotion de tous les siècles; au concert harmonieux de tant d'hommages, parmi lesquels nous avons distingué des voix de famille, nos cœurs ont tressailli, et nous avons répondu avec joie à cet écho sacré qui dormait sous les voûtes inaccessibles du vieux monument.....

Bientôt la main de notre saint pontife bénira la statue nouvelle de Notre-Dame sous-terre et avec cette bénédiction réparatrice, une vertu miraculeuse descendra des cieux pour s'attacher à l'emblême divin. Les fronts et lès cœurs viendront s'incliner devant la Vierge-aux-Miracles, qui elle-même du haut de son trône éternel, inclinera son front glorieux et son cœur débordant d'amour. Les ex-voto rediront éloquemment et la puissance de Marie et la reconnaissance des pèlerins. L'éclat des lampes et des cierges chassera pour toujours de ce lieu vénérable les ténèbres qu'y avaient introduites l'erreur et l'impiété. Ce désert silencieux reprendra sa vie au contact des âmes chrétiennes ; tout y respirera au souffle de la foi : *on y affluera de tous les points du monde.* Le pompeux cortége des cérémonies religieuses, aux armes symboliques, aux

livrées de Marie, aux chants immortels, déploiera encore sa marche imposante sous ces longues galeries inondées de lumière, serpentera sous l'abside aux nombreuses chapelles et attestera de nouveau qu'en face de ces autels restaurés, la dévotion pour Notre-Dame ne peut pas s'éteindre, et que, malgré les ravages du temps et des hommes, son règne, comme celui de Jésus-Christ, ne doit point finir! L'Abbé Hénault.

RESTAURATION DE L'EGLISE DE CHARTRES.

INAUGURATION D'UNE NOUVELLE STATUE POUR LA CRYPTE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Encore un nouveau sujet de joie pour les vrais enfants de Marie, encore une nouvelle occasion de témoigner à cette divine Mère notre amour filial et d'attirer sur nous ses plus riches bénédictions. A la place de l'ancienne statue vénérée de temps immémorial dans la crypte de Notre-Dame de Chartres, et détruite, il y a soixante ans, par la fureur révolutionnaire, doit paraître bientôt une nouvelle image dédiée à la Vierge qui doit être Mère, *Virgini pariturœ.* Notre saint évêque qui n'a rien tant à cœur que de relever encore parmi nous le culte de Marie, resté pourtant si populaire, ne pouvait négliger cette œuvre importante. Sans doute les souvenirs sont bien quelque chose; toutefois, si rien ne les réveille, si rien ne parle aux sens, l'impression n'est pas à beaucoup près si vive, et la foi disparaît bientôt quand le sentiment qui la soutenait a cessé d'animer notre cœur. Mais que ne dit pas à l'âme chrétienne une image, une statue qui nous représente un objet vénéré, surtout quand la foi a guidé le ciseau de l'artiste et qu'il a dérobé en quelque sorte au ciel un de ces types merveilleux que la terre ne connaît pas (1)?

Or, telle est la suave effigie que nous pourrons contempler dans quelques semaines. Bénite sollennellement le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, et exposée pendant toute l'octave à la vénération des fidèles, elle sera placée définitivement le 15 dans le sanctuaire, et à l'endroit même où la statue druidique a reçu pendant une longue suite de siècles les hommages de toute la chrétienté.

(1) La nouvelle statue de Notre-Dame sous-terre est sortie des ateliers de M. Fontenelle, sculpteur à Paris.

Oh ! que tous les habitants du diocèse de Chartres se ressouviennent dans cette circonstance qu'ils sont les enfants privilégiés de Notre-Dame. Qu'ils viennent, qu'ils accourent se replacer sous l'aimable empire de leur bonne Souveraine, qu'ils lui fassent amende honorable pour l'outrage affreux qu'elle a reçu dans nos murs, et qu'ils lui promettent d'être plus que jamais fidèles à son culte.

Mais c'est surtout aux prêtres, aux mères chrétiennes et aux guides de l'enfance qu'il convient d'adresser leurs vœux et leurs supplications à Notre-Dame *Virgini pariturœ*. Oui, nous l'avons dit souvent, et nous ne cesserons de le redire, le fruit de la dévotion à la Vierge de Chartres doit être le renouvellement de l'esprit apostolique dans les prêtres et de l'esprit chrétien dans les fidèles, le salut des enfants, et la naissance spirituelle de J.-C. dans les âmes. C'est à Chartres, ne l'oublions pas, que le pieux Olier voulut jeter les fondements de son œuvre et travailler à la réforme de l'église de France ; c'est dans le sanctuaire de la crypte qu'il vint offrir à Notre-Dame les clés de son séminaire, c'est aux pieds de la Vierge de Chartres que ses dignes successeurs et ses nombreux enfants viennent chaque année demander la vie de Jésus en sa divine mère, c'est là que le célèbre Bourdoise désirait passer ses jours dans un poste secondaire de la sacristie, c'est là enfin que le fervent archidiacre d'Evreux, le vénérable Grignon de Montfort et tant d'autres, aimaient à prier de longues heures et recueillaient les grâces de sanctification que la Vierge-aux-Miracles répand en ce lieu avec une profusion toute divine. Ah ! que notre foi se réveille, que nos cœurs se dilatent, que Marie redevienne Notre-Dame, la vie, les délices et l'espoir de nos âmes, et nous reverrons bientôt parmi nous les prodiges des anciens jours !

LA SAINTE TUNIQUE DE LA MÈRE DE DIEU EXPOSÉE PENDANT HUIT JOURS A LA VÉNÉRATION DES FIDÈLES.

Une circonstance exceptionnelle, une faveur sans exemple depuis peut-être plus d'un siècle doit donner à notre fête de septembre un cachet particulier. Mgr l'Évêque de Chartres a décidé que la Sainte-Tunique de la Mère de Dieu serait exposée à la vénération des fidèles durant toute l'octave de la Nativité. C'est une inspiration qui mérite d'être bénie et qui portera, nous l'espérons, les fruits les plus heureux. Toutes les fois qu'un grand danger nous menace, que la peste désole notre pays, que les

biens de la terre courent risque de périr, aussitôt nous recourons à ce moyen céleste dont nous avons éprouvé tant de fois l'heureuse efficacité. Mais qu'est-ce donc que la guerre, la famine, la peste, l'incendie et tous les autres fléaux qui atteignent les corps, si nous les comparons à ceux qui frappent et perdent les âmes? L'oubli de Dieu, l'indifférence religieuse, l'habitude du blasphème, la profanation du dimanche, la violation des lois de l'Église ne sont-ce pas là des malheurs mille fois plus épouvantable? Or ces maux affreux nous inondent, et les âmes chrétiennes ne peuvent que gémir en voyant, par exemple, surtout au temps des moissons, nos églises presque désertes et le Seigneur outragé d'une manière indigne alors même qu'il nous comble de ses dons. Mais n'est-il pas à craindre que la mesure ne soit bientôt pleine et que Dieu ne s'apprête à nous punir, si l'on ne se hâte de faire pénitence. Oui, la réparation, et une réparation sérieuse et véritable, est actuellement nécessaire. Des voix autorisées la réclament de la manière la plus pressante, et Marie elle-même n'est-elle pas venue la solliciter? Allons donc prier devant l'image de Notre-Dame, nous réfugier à l'ombre de son manteau et supplions cette divine mère de nous mettre à l'abri des châtiments que nous avons mérités par nos ingratitudes.

ŒUVRE DE SAINTE-FOY.

Dans notre dernier numéro, nous avons indiqué plusieurs œuvres de réparation qu'il conviendrait de faire en ce moment; mais nous sommes loin d'avoir épuisé la matière. Aujourd'hui nous nous contenterons d'en indiquer une qui nous paraît d'une importance extrême et qui doit avoir les plus beaux résultats pour l'avenir de la religion dans notre pays : nous voulons parler de l'œuvre de Sainte-Foy. Quoique nous ayons déjà dit notre pensée à cet égard, nous croyons utile d'y revenir.

L'antique église de Sainte-Foy a donc servi de théâtre pour la ville de Chartres depuis la grande révolution jusqu'à nos jours, et maintenant, si nous le voulons, elle peut être rendue au culte, devenir une propriété diocésaine, être affectée à l'usage des zélés missionnaires que notre vénérable évêque a fait venir au milieu de nous pour évangéliser notre pays. Il suffit, ce nous semble, d'exposer ainsi tout simplement le but de l'œuvre pour intéresser en sa faveur non-seulement tous les fidèles de ce diocèse, mais encore beaucoup d'autres âmes chrétiennes qui ont quelque zèle pour la maison de Dieu et quelque affection pour la cité privilégiée de Marie. Plusieurs églises de notre ville ont, il est vrai, perdu leur destination primitive : ainsi la grande

et belle collégiale de Saint-André sert actuellement encore de magasin à fourrages, l'ancienne chapelle du couvent des Carmélites a été transformée en salle d'audience du tribunal civil, la crypte fut longtemps déserte et abandonnée ; mais rien n'affligeait autant la piété chrétienne que le triste état où se trouvait l'église de la Vierge-Martyre, et les âmes vraiment religieuses gémissaient depuis longtemps d'une profanation si révoltante. Enfin l'heure de la réparation est venue, et maintenant qu'il dépend de nous de faire cesser un tel scandale, hésiterons-nous à nous imposer à cet effet quelque léger sacrifice? Ce serait ratifier en quelque sorte l'œuvre impie de nos pères ou du moins témoigner pour les intérêts de Dieu une bien lâche indifférence. Mais il n'en sera pas ainsi : nous répondrons à l'appel qui nous a été fait, si nous ne l'avons pas prévenu par quelque aumône généreuse. Nous donnerons sans trop calculer, parce que Dieu ne calcule pas avec nous ; nous nous ressouviendrons de cette parole prononcée par la Vérité même : *donnez et l'on vous donnera*, et nous reconnaîtrons une fois de plus que la charité faite à Dieu ou au prochain n'a jamais appauvri personne.

NOTA. Les offrandes pour l'œuvre de Sainte-Foy devront être adressées au R. P. Choizin, supérieur des PP. Maristes, à Saint-Julien, Chartres.

UN LIVRE EXCELLENT POUR AIDER A FAIRE LA RÉPARATION.

Il vient de paraître, il y a quelques jours, un livre intitulé *La véritable Réparation* ou *l'âme réparatrice par les saintes larmes de Jésus et de Marie*. Les personnes pieuses le liront avec le plus grand fruit et nous les exhortons vivement à se le procurer. C'est un ouvrage de circonstance, et très-bien approprié au temps où nous vivons. Il porte pour épigraphe cette parole de Pie IX : « La Réparation est une œuvre divine destinée à sauver la société. » Que les prêtres, que toutes les personnes religieuses le lisent et le méditent, qu'elles récitent les admirables prières qui le terminent et elles en retireront un grand profit pour elles-mêmes et pour la société.

CHRONIQUE.

Le dimanche 19 juillet, la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Chartres a célébré la fête de son glorieux patron d'une manière très-édifiante. Le matin, en l'absence de Monseigneur, une messe a été dite par M. l'abbé Paquert, vicaire-général, à l'intention des associés qui se sont fait un devoir d'y assister tous et d'y faire la sainte Communion.

Dans l'après-midi, une charmante promenade sous les frais ombrages de la terrasse de l'évêché réunissait la plupart des membres de la

Conférence, qui le soir assistaient en plus grand nombre encore à l'assemblée générale, présidée par M. l'abbé Paquert. M. Bournisien, président de la Conférence, a fait connaître dans un compte-rendu intéressant, le personnel de l'association, les ressources dont elle dispose, et les secours qu'elle a procurés durant l'année précédente. Après une allocution chaleureuse de M. l'abbé Vassard, et quelques bonnes et pieuses paroles d'encouragement prononcées par M. l'abbé Paquert, un salut du Saint-Sacrement a terminé cette fête de famille.

A la conférence de Chartres étaient venues s'adjoindre quelques conférences des paroisses rurales voisines, celles de Champhol, de Lèves et de Sours, et la jeune conférence établie, il y a quelques mois, parmi les élèves de l'Institution Notre-Dame.

— Le jeudi 23 juillet, une fête de la Sainte-Enfance avait lieu à la cathédrale. Nous ne décrirons pas cette gracieuse cérémonie : les détails en sont toujours à peu près les mêmes. Disons seulement que le zèle pour cette belle œuvre est loin de se ralentir parmi nous. Pourrait-il en être autrement après les encouragements précieux qu'elle reçoit tous les jours de la part des plus éminents personnages, et surtout après les faveurs assez récentes dont elle a été enrichie par le Souverain Pontife.

— La retraite pastorale pour les prêtres du diocèse de Chartres a commencé le dimanche 2 août. Mgr l'évêque en a présidé lui-même tous les exercices; les instructions ont été données avec talent par M. l'abbé Rauval, missionnaire apostolique, et suivies avec beaucoup d'intérêt et d'édification par les nombreux ecclésiastiques accourus pour les entendre.

A cette occasion, nous rappellerons aux fidèles un devoir trop oublié, celui de prier pour les prêtres. C'était une des grandes dévotions de sainte Madeleine de Pazzi, et c'est encore une des pratiques les plus essentielles de plusieurs communautés religieuses. En sauvant un prêtre, nous sauvons avec lui bien des âmes

— Aujourd'hui, 8 août, a lieu la distribution des prix faite aux élèves de l'Institution et la Petite-Ecole de Notre-Dame de Chartres. De pareilles solennités vont se succéder presque chaque jour jusqu'à la fin du mois, dans les pensionnats, les écoles et les catéchismes. Que les instituteurs de l'enfance et de la jeunesse profitent de cette occasion pour répandre dans la société des livres vraiment utiles. Il y a là une œuvre précieuse et un bien immense à faire, si nous le voulons.

AVIS DIVERS.

— Un de nos plus ardents désirs serait de voir le *Rosier de Marie* et le *Messager de la Charité* plus connus et plus répandus parmi nous. Ces deux excellents journaux offrent, chaque dimanche, une lecture vraiment utile et bien attrayante pour des âmes chrétiennes. A ces deux

feuilles nous en ajouterons une autre que nous connaissons depuis peu et qui mérite d'être appréciée : c'est le *Mémorial Catholique*, revue mensuelle, publiée à Orléans par M. Guérin, membre de l'Académie catholique de Rome. L'esprit de cette publication est l'esprit évangélique dans toute sa pureté primitive.

— Il nous a été expédié de nouveaux exemplaires d'un opuscule que nous avons annoncé précédemment : *L'Enfer ouvert au chrétien pour qu'il n'y entre pas*. La première partie de ce titre effraie peut-être nos lecteurs, mais la seconde doit les engager à se procurer ce petit ouvrage.

— M. l'abbé Maunoury, professeur au petit-séminaire de Séez, vient de publier une petite brochure intitulée : *De la manière d'apprendre les mots grecs* ; *Lettres à un chef d'institution*. C'est un travail consciencieux et vraiment utile comme ceux qu'entreprend M. l'abbé Maunoury, et nous nous permettons d'en conseiller la lecture à tous ceux qui se livrent à l'enseignement ou à l'étude de la langue grecque. Le savant et infatigable professeur a publié d'autres ouvrages infiniment précieux pour l'instruction de la jeunesse. Outre sa *Grammaire grecque*, qui réunit le double mérite de la brièveté et de la clarté, nous recommandons de la manière la plus vive deux autres petits ouvrages très-propres à faciliter l'étude du grec : sa *Petite Anthologie*, recueil intéressant d'histoires, de fables, d'épigrammes, etc., dans lequel l'auteur a trouvé moyen de réunir tous les mots-racines de la langue d'Homère, et sa *Chrestomathie*, petit cours de versions grecques très-faciles et mises à la portée des commençants.

— Nous avons laissé jusqu'ici sans réponse plusieurs lettres pleines de bienveillance que nous avons reçues de diverses personnes. C'est pour nous un grand sujet de peine; mais, malgré toute notre bonne volonté, il nous faut bien nous résigner à nous taire, et attendre que nous ayons quelques loisirs pour acquitter ces dettes de la reconnaissance.

L'Abbé YCHARD.

BULLETIN D'ANNONCES.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

DE L'INSTITUTION NOTRE-DAME DE CHARTRES

Le 8 Août 1857,

Par M. l'Abbé BRIÈRE,

PROFESSEUR A LA DITE INSTITUTION.

« Je suis Chrétien, je suis Français; je mourrais mille fois avec joie pour conserver le premier de ces titres, parce qu'il est immortel, et qu'il donne l'immortalité. Je chéris l'autre profondémeut, parce qu'il a été pendant mille ans et plus l'emblême de la foi, de la générosité et de la gloire, et que dignement porté, il est un des biens d'ici-bas les plus précieux et les plus désirables, et la plus belle décoration dont on puisse s'honorer sur la terre. »

(Paroles de Mgr Clausel de Montals.)

Chers Enfants,

Durant le cours de cette année scolaire, nous avons eu l'occasion de vous donner bien des conseils, soit pour initier vos esprits à la connaissance de cette riche littérature que les grands siècles nous ont léguée comme un trésor inépuisable, soit pour vous aplanir les âpres difficultés des sciences exactes, soit surtout pour vous rappeler qu'au milieu des agitations de cette vie d'un jour l'homme doit constamment diriger l'œil de son cœur vers celui qui est aux cieux. Ces conseils nous furent suggérés par une affection mesurée sur l'étendue de nos devoirs, et si quelquefois le front de vos maîtres a paru sévère, ils sont heureux de dépouiller aujourd'hui toute sévérité, pour vous décerner ces couronnes laborieusement conquises et noblement disputées. Peut-être le sort jaloux les refusera-t-il à quelques-uns d'entre vous, mais, quelle que soit l'issue de ces combats littéraires toujours utiles et parfois glorieux pour les vaincus comme pour les vainqueurs, réjouissez-vous en voyant tant

de personnes honorables qui viennent se réunir à vos familles, afin d'applaudir à vos victoires, ou du moins vous accorder leurs sincères encouragements. En regrettant que des circonstances imprévues ne nous permettent pas de posséder aujourd'hui un Prélat qui fut toujours pour vous un père, soyez heureux avec nous de voir cette fête de famille présidée par votre Pasteur bien-aimé : vous pourrez de plus en plus apprécier son mérite et sa charité sans bornes, à mesure qu'il vous sera donné de le mieux connaître. Pour moi, chers enfants, sans vouloir apporter un trop long retard à votre louable impatience, je désire ici résumer en public ce que bien des fois j'ai pu vous dire dans l'intimité. Ma voix, j'ose le proclamer, ne sera point ma voix, mais la voix de la patrie, dont les regards sont fixés sur vous, et plus encore la voix de la religion, qui peut seule, en vous conduisant par un noble sentier, semer sur vos pas des joies sans amertume et des plaisirs sans regrets. Dans ces entretiens familiers, où il me fut donné d'épancher mon âme en vos âmes, j'ai souvent répété cette parole à laquelle semblaient aboutir tous mes discours : Soyez hommes de cœur, que le mobile de votre conduite ne soit jamais la crainte du châtiment, mais une générosité toute chrétienne et toute française; soyez hommes de cœur. Telle est encore l'unique recommandation que je veux vous adresser, afin qu'elle soit comme le corollaire de tous nos enseignements, comme le mot d'ordre des enfants de Notre-Dame de Chartres.

L'homme ici-bas ne s'appartient point à lui-même. Le dévouement est la loi de son existence, et la condition exigée du vrai bonheur. Quiconque repliant sur lui seul toutes ses affections, veut s'isoler au milieu de ses semblables, sent bientôt son cœur desséché par l'égoïsme, et il n'a plus en partage que *cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine.* Voyez au contraire l'homme généreux qui n'hésite point, qui ne calcule point avec le sacrifice, il est heureux, il a le sentiment des pures jouissances, jouissances d'un si haut prix, que certains philosophes les ont considérées, bien à tort sans doute, comme une sanction suffisante de la loi gravée dans nos âmes par l'auteur de la nature. Dévouement, cri d'amour de toute conscience honnête, étendard sacré qu'ont suivi tous les nobles cœurs, et que le Dieu du Calvaire est venu de nouveau arborer sur le monde, comment expliquer les prodiges que toi seul enfantes et les joies que tu sais procurer? Qui pourra dire aussi combien pesant est le fardeau, combien dur est le joug de l'homme mercenaire, dont l'âme est comme une terre aride, où l'on ne voit germer que les pensées égoïstes et les étroits calculs de l'amour-propre? Sachez toujours, chers enfants, vous préserver de ce funeste écueil, que la seule pensée d'un acte de dévouement vous remplisse

d'allégresse, et constamment fidèles à votre devise, soyez hommes de cœur.

Suivant la pensée du premier des orateurs de l'ancienne Rome, l'homme se doit à Dieu, à sa patrie, à sa famille. Tel est la règle du dévouement que Cicéron établit dans son Traité des Devoirs, et moi-même je n'en veux point chercher une autre, bien que je paraisse suivre une marche opposée dans le développement de mon discours (1).

Tout homme se doit d'abord à sa famille, et le premier rayonnement de nos affections doit converger vers le sanctuaire du foyer domestique. Faut-il rappeler que c'est là un commandement des cieux? Non sans doute; car un enfant bien né n'attend pas un ordre formel pour suivre une sainte pensée, pour obéir à un généreux instinct. Mais puisque le génie du mal, qui depuis un siècle a accumulé tant de ruines, n'a pas craint de pénétrer dans l'asile révéré de la famille, afin d'en arracher le sentiment du respect, j'ai cru devoir prémunir vos âmes contre la séduction de ses mensonges et le poison de sa perversité. Tous les cœurs honnêtes comprennent aujourd'hui l'indispensable nécessité d'asseoir sur une base inébranlable et sacrée le principe d'autorité, fondement de l'ordre social. Or, ne l'oublions point, les premiers éléments de la société sont dans la famille; c'est-là que l'homme doit faire l'apprentissage de la vie, et l'on ne peut guère espérer qu'un enfant puisse être jamais un citoyen honnête et dévoué, s'il est dans l'origine un fils irrespectueux et ingrat. Ainsi donc, chers amis, que le respect dû à l'autorité d'un père, d'une mère, soit pour vous un dogme inviolable, une infranchissable limite, contre laquelle vienne se briser cet amour effréné de l'indépendance que l'esprit du siècle a flatté outre mesure dans les âmes juvéniles. Soyez toujours animés de cet esprit qu'on a justement nommé l'esprit de famille, esprit qu'on vit se produire dès les temps les plus reculés comme le germe des sociétés naissantes, et que les principes de dissolution jetés par les doctrines impies au sein des peuples modernes ont attaqué jusque dans ses fondements. Il ne faut pas s'en étonner : car attaquer Dieu, c'est attaquer la société elle-même, c'est détruire le ciment divin de la charité qui doit nous unir tous; aussi la négation du principe religieux a retenti dans la famille, comme un contre-coup inévitable, en tarissant la source des plus pures affections. Cet esprit, dont je veux parler ici, a pour base le respect, dont le catholicisme est la plus grande école (2), c'est dans un jeune homme un suave mélange de crainte affectueuse pour son père, de tendresse craintive pour sa mère, de complet dévouement pour tous les deux. « Mon père, disait le héros troyen au vieil Anchise, qu'il voulait » arracher aux flammes, placez-vous sur les épaules d'un fils : je

» vous porterai, et ce fardeau me sera léger. Quoi qu'il arrive, » nous courrons les mêmes dangers, ou nous nous sauverons en- » semble. (3) » Voilà comment l'esprit de famille doit se traduire par un dévouement sans bornes, et c'est avec raison qu'on emprunte à la langue sacrée un de ses termes les plus choisis, pour le décorer dans un enfant du beau nom de piété filiale.

Ici je veux insister spécialement sur un point, et vous dire à tous que le plus doux trésor de l'homme ici-bas, c'est le cœur d'une mère. Qu'y a-t-il en effet de comparable à un cœur maternel, Eden mystérieux, où germe, dans un sol toujours fécond, l'amour le plus désintéresse, et d'où s'échappe une source de vie, inépuisable comme Dieu lui-même? Le cœur d'une mère, c'est un miel délicieux pour la bouche, une suave mélodie pour l'oreille fatiguée des vains bruits de la terre, une cité de refuge pour quiconque est broyé par la main pesante du chagrin. Que vous dirai-je enfin? le cœur d'une mère, c'est une soif de dévouement sans mesure, une faim insatiable d'héroïques sacrifices, une sainte et divine passion de souffrir qui ne dit jamais : C'est assez. Faut-il s'étonner, si l'homme au jour de la désolation, si le guerrier, blessé sur le champ de bataille, et le matelot tremblant sous les menaces de la tempête, laissent échapper de leur âme cette sublime invocation : Ma mère, ma mère! Puissiez-vous, chers enfants, par la pratique de toutes les vertus, qui font le plus bel ornement de votre âge, former à votre mère une brillante couronne : vous mériterez ainsi que le ciel vous conserve longtemps encore cet ange tutélaire, dont la vie constamment sublime est un miracle d'amour que la terre est indigne de célébrer.

« Je suis chrétien, je suis français; je mourrais mille fois avec » joie pour conserver le premier de ces titres, parce qu'il est im- » mortel, et qu'il donne l'immortalité. Je chéris l'autre profondé- » ment, parce qu'il a été pendant mille ans et plus l'emblême de la » foi, de la générosité, et de la gloire, et que dignement porté il est » un des biens d'ici-bas les plus précieux et les plus désirables, et » la plus belle décoration dont on puisse s'honorer sur la terre. » C'est ainsi, chers enfants, que nous révélait son cœur un Prélat toujours cher à notre mémoire, et puisque j'ai à parler des devoirs envers la patrie, qu'il me soit permis de m'approprier ces beaux et nobles sentiments.

Il est des motifs généraux qui imposent à tous les hommes l'obligation d'aimer leur pays, et le maintien de la société réclame de chacun son contingent de sacrifices et sa part d'abnégation. C'est le dévouement ou l'abnégation qui fait la force des états : en vain l'industrie viendra-t-elle enfanter de nouveaux prodiges, en vain le commerce versera-t-il en nos mains tous les trésors de l'opulence, si le dévouement des citoyens ne communique pas à l'état la force vitale,

tout languit, et l'édifice social s'écroulera, dès que le flot des révolutions s'élancera contre lui mugissant et courroucé. Voilà ce qu'il me faudrait développer plus au long, parce qu'on est sans cesse porté à l'oublier; mais devant restreindre ma pensée dans des limites plus étroites, je me contenterai de vous dire: Aimez la France, et pour l'aimer d'un amour qui soit digne d'elle, considérez quelle est cette patrie que Dieu vous donna pour mère. Vous êtes les fils de cette reine des nations, dont le nom seul est un triomphe, et devant laquelle chacune des grandes époques de l'histoire a paru s'incliner, en déposant à ses pieds un faisceau de gloire, et de nouveaux lauriers. Quel autre peuple, évoquant les souvenirs de son passé, pourrait citer autant de services rendus à la cause chrétienne, autant de trophées moissonnés au champ d'honneur, autant de chefs-d'œuvre en tout genre, et par-dessus tout autant de noblesse, de grandeur d'âme, et de générosité (4)? Oui, nous pouvons le dire avec fierté, la France est une nation grande entre toutes les autres; grande, parce que si Rome est la tête de ce bel arbre qui étend sur le monde ses rameaux chargés des fruits de la vérité, de la justice et de la vie, c'est la France surtout qui en alimente la sève par l'action de sa charité vivifiante; grande encore, parce que le drapeau français, dont chaque pli cache le nom de cent victoires, est par excellence le drapeau de l'honneur, et l'étendard de la civilisation. J'avouerai sans restriction que certains hommes se sont faits chez nous les propagateurs d'idées funestes; le pays lui-même n'a que trop subi leur fatale influence, et tout esprit sérieux doit méditer cette parole d'un homme au mérite rare, au savoir distingué : La société française, disait M. de Salvandy, a reçu une grave atteinte, plus grave que les étourdis de tout âge n'ont pensé. Terrible et sévère réalité! Toutefois ne sommes-nous pas en droit d'espérer, en voyant tout le bien que Dieu opère par la France, en voyant comment elle-même, au jour de l'épreuve, sait retrouver soudain la sublimité de son courage et l'énergie de la virilité? L'histoire, dont les jugements sont équitables, et dont la grande voix étouffe par son retentissement solennel les clameurs des passions, l'histoire, ô ma patrie, saura proclamer un jour combien tu es forte et puissante, alors même que tu parais faible, et comment, au beau pays de France, il est toujours des cœurs sensibles à tout ce qui est bien, capables de tout ce qui est grand.

Pour vous, chers enfants, ne cessez point de former des vœux pour votre patrie; afin d'être un jour dignes de la servir, travaillez constamment à orner votre esprit par la culture des lettres et l'acquisition des connaissances utiles, mais travaillez plus encore à fortifier votre cœur en opposant aux traits du vice le bouclier de la vertu. Si le Dieu des combats vous appelle à la profession des

armes, si en entendant le cri de guerre, vous dites comme le coursier belliqueux : *Eamus, allons*, ne laissez point se faner en vos mains l'honneur de nos vieux lauriers, et prouvez au monde une fois de plus que votre pays peut compter autant de héros dans son sein que de soldats sous ses étendards. Vous avez admiré en lisant l'histoire d'Athènes et de Rome bien des traits de courage; mais certes nous n'avons rien à leur envier, car les miracles opérés par la bravoure sont chez nous à l'état de lieu commun, et il va sans dire (5) que la France est le sol de la générosité, la pépinière des grandes âmes, et la patrie du dévouement.

Outre ce dévouement glorieux, qui consiste à verser son sang avec ses fatigues pour l'honneur de sa patrie, il en est un autre plus obscur, mais non moins réel, non moins digne d'être l'objet de tous nos vœux : c'est celui d'un citoyen probe et honnête, qui *fait céder à la modestie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, et la vie même au désir des biens éternels* (6). Soyez jaloux de posséder ce haut mérite que Bossuet préconisait jadis en faisant l'éloge d'un magistrat célèbre; si vous suivez cette noble trace, vous ne serez point indignes de la France, et votre sentier sera le sentier du juste, qui marche de clartés en clartés jusqu'à la plénitude d'un jour sans ombre et sans imperfection.

Il est temps enfin d'élever nos regards au-delà de la sphère des idées terrestres, pour les fixer sur le but de nos immortelles destinées. Un éminent prélat, qui de nos jours eut l'honneur de s'asseoir sur le siége de Fénélon et la gloire de lui ressembler, avait pris pour devise ces trois mots : Dieu, l'amitié, les lettres. Je m'associe à cette pensée, en formant pour vous, chers enfants, trois vœux qui résument tous mes vœux. Je vous souhaite de conserver au milieu du tumulte des affaires l'amour des lettres; par là vous arrachant quelquefois à la triste et monotone réalité, vous pourrez goûter les plaisirs de l'esprit, vous aimerez à parcourir de nouveau ces champs où fut Troie, et à vous égarer dans ce monde idéal que les poètes ont créé pour tromper nos ennuis. Je vous souhaite aussi des amis, oui, des amis véritables et sincères; et, quoique l'amitié soit un trésor bien rare, il est néanmoins donné aux cœurs vertueux de le rencontrer : la Providence leur ménage presque toujours cette faveur insigne, afin d'émousser pour eux l'aiguillon de la douleur et de tempérer l'amertume des austères chagrins. Je vous souhaite enfin celui vers lequel toute âme généreuse s'élance comme vers son centre, celui qui donne au printemps sa couronne de fleurs, à la vertu ses charmes, et même à la souffrance un indicible attrait; je veux dire Dieu : sans Dieu la culture des lettres n'aurait pour nous aucun parfum, l'amitié point de consolation. Vous savez combien persévérants

ont été nos efforts, pour diriger vers lui l'activité de votre vie; aujourd'hui, fidèle à l'esprit d'une solennité littéraire, je me contenterai de ressusciter quelques souvenirs classiques, et il vous sera facile de conclure que les intelligences vraiment éclairées ont dit comme Cicéron : L'homme se doit à Dieu.

Dans cette belle tragédie où Sophocle nous a dépeint les naïves angoisses de Philoctète, les ruses de l'artificieux Ulysse et le repentir du généreux Néoptolème, Hercule intervient à la fin pour déterminer son ami à se rendre aux bords troyens. Après lui avoir rappelé qu'il doit illustrer sa vie par de nobles travaux, il lui enjoint de respecter les dieux, car, ajoute-t-il,

Aux yeux du roi des cieux tous les biens de la terre
Après la piété n'ont qu'un rang secondaire;
Et la piété seule est à l'homme mortel
Une clarté sans ombre, un trésor éternel (7).

Voyez-vous ce héros que Virgile proposait à l'admiration du peuple-roi, comme le père de la grandeur romaine et le type sur lequel devait se modeler son front de conquérant? Ce qui domine en lui, c'est la piété; il se distingue par sa bravoure et sa vaillance dans les combats, mais surtout par sa justice et sa piété envers les Dieux (8); ce sont là les vertus que le poète veut particulièrement faire admirer dans le prince troyen, et l'Enéide entière tend à prouver que l'homme n'est grand qu'autant qu'il se rattache à Dieu.

Un dernier mot touchant le caractère que doit revêtir la piété vraiment digne de ce nom. Quoiqu'il soit faux d'établir en principe l'inutilité pratique des lois positives, on peut dire néanmoins que l'amour de tous ceux qui souffrent doit former comme le cachet spécial d'une vertu chrétienne et française. O sublime charité, toi dont l'œil est ouvert sur toutes nos douleurs, et dont l'oreille fidèle entend la voix de tout gémissement, j'aime à contempler ces merveilles que tu sèmes parmi nous, comme une ample moisson de bienfaits, ces palais que tu bâtis à l'indigence, ces mille secours que ta main bénie prodigue à tous les genres d'infortune, et enfin ces sociétés unies sous ton drapeau pour lutter contre la misère et resserrer les limites de son empire, hélas! si étendu. Mais en cet instant j'oublie tout le reste pour ne penser qu'à un bel exemple de générosité, tel que la France sait en montrer au monde, afin de prouver qu'elle a des larmes pour le malheur et de la compassion pour toutes les misères. C'est cet exemple que j'oserai vous proposer, chers enfants, sans prétendre néanmoins égaler la louange au mérite, car il me faudrait pour cela emprunter au ciel son divin langage, comme le généreux prince dont je veux rappeler les bienfaits lui emprunta ses sublimes inspirations. Qu'ils étaient beaux les pas de celui qu'on vit au milieu de nos campagnes et de nos villes désolées par l'inondation, verser

*

des secours au sein du pauvre, des consolations aux affligés, à tous du courage, de la confiance et de la résignation ! Tandis que le flot dévastateur étendait au loin sa lave en furie, lui-même bravait tout péril et semait à pleines mains les dons de sa munificence, en cherchant avec le salut de son peuple le plaisir si cher à son cœur de faire des heureux. Gloire à ce beau dévouement, comparable aux plus beaux dévouements de l'histoire, reconnaissance au souverain dont les nobles pensées sont à la hauteur de sa divine mission, et daigne le ciel seconder cette résolution formulée naguère par son âme héroïque : *Je tiens à honneur qu'en France les fleuves, comme la révolution, rentrent dans leur lit, et qu'ils n'en puissent plus sortir* (9).

Pères et mères de famille qui, en daignant nous confier vos enfants, imposez à notre faiblesse un fardeau redoutable, je suis heureux d'avoir pu exposer en votre présence ces quelques idées, base de notre enseignement. Telle est, nous n'en doutons point, l'éducation que vous nous demandez pour ceux qui vous sont chers ; aussi nous n'avons qu'un seul but, celui de justifier votre confiance, en inspirant à nos élèves le dévouement à leur famille, à leur patrie, à leur Dieu. Pour vous, chers amis, pratiquez cette vertu si belle et si rare de la reconnaissance, et répondez avec générosité aux vœux d'un père vénéré, d'une mère tendrement aimée. Puis, s'il est vrai, comme l'assure saint Basile (10), que vos maîtres doivent occuper dans votre affection la première place après vos parents, sachez aussi que l'attachement qu'ils vous témoignent ne le cède guère à aucun autre. Si un jour vous êtes privés d'appui, d'espérance et de consolation, rappelez-vous alors qu'il y a ici des cœurs dévoués à vos plus chers intérêts, heureux de toutes vos joies et affligés de tous vos chagrins. Elles s'écoulent bien vite ces belles années pendant lesquelles vous croissez près de nous comme de jeunes arbrisseaux, sous l'aile protectrice de la sainte Dame de Chartres, et à l'ombre de ses beaux clochers ; mais en quelque lieu que le flot tumultueux du monde vous emporte, le cœur de vos maîtres vous y suivra, vous serez toujours présents à leur mémoire, et leur prière montera constamment vers les cieux pour en attirer sur vous le secours qui vous prémunisse contre l'enivrement du jeune âge et les illusions de la vie.

Enfin, s'il est vrai que nous méritions quelque récompense pour vous avoir consacré jusqu'ici nos soins et nos travaux, il n'en est point pour nous ici-bas de plus douce et de plus désirée que le bonheur de nous dévouer encore et la joie de vous aimer toujours

---

NOTES.

(1) In ipsâ communitate sunt gradus officiorum, ex quibus, quid cuique præstet, intelligi possit; ut prima diis immortalibus, secunda patriæ, tertia parentibus, deinceps gradatim reliquis debeatur.

(Cicéron, *Traité des devoirs*, à la fin du livre Ier.)

(2) Cette pensée appartient, comme on sait, à l'honorable M. Guizot, et par là même elle devient plus glorieuse pour l'église, en même temps qu'elle acquiert un nouveau degré d'autorité.

(3) Ergo age, care pater, cervici imponere nostræ,
Ipso subibo humeris, nec me labor iste gravabit.
Quo res cumque cadent, unum et commune periclum,
Una salus ambobus erit.

(*Enéide*, liv. II, v. 707.)

(4) Cette primauté que nous prétendons adjuger à la France pourra paraître illusoire à certains esprits qui se sont pris à bouder leur siècle et à désespérer de toute chose : qu'on nous permette de leur opposer ici le témoignage d'un journal anglais peu suspect en pareille matière, à cause de ses boutades anti-françaises. Dans la guerre, disait le *Times* en parlant de la France, dans les affaires diplomatiques comme quand il s'agit d'influence sociale, c'est à elle que revient le premier rôle. (Le *Times*, cité par l'*Assemblée nationale* du lundi 15 décembre 1856.) Suivant la pensée de l'honorable rédacteur du journal en question, cette primauté française doit être restreinte à l'Europe; mais nous ne demandons rien de plus, et c'est assez pour la gloire de notre patrie qu'elle soit à la tête du monde civilisé.

(5) Nous sommes heureux d'emprunter cette expression à Son Excellence le maréchal Pélissier, qui écrivait en parlant d'une sortie des Russes : *Il va sans dire qu'elle a été repoussée.* Cette fierté de langage convenait aux héros de la Crimée, et certes, ils ne l'ont jamais démentie. Ce n'est pas à dire assurément que les Russes fussent indignes de leurs adversaires; ils ont au contraire mérité leur estime et leur admiration, puisqu'ils ont longtemps contenu le vol de ces aigles

Quos opimus
Fallere et effugere est triumphus.

(6) Paroles de Bossuet dans l'oraison funèbre de Michel Le Tellier.

(7) *Sophocle*, tragédie de Philoctète, vers 1,433.

(8) Rex erat Æneas nobis, quo justior alter
Nec pietate fuit nec bello major et armis.

(*Enéide*, livre Ier, vers 544.)

(9) Paroles extraites du discours prononcé par Sa Majesté l'Empereur à l'ouverture de la session législative de 1857.

(10) Saint Bazile, discours sur la lecture des auteurs profanes, au commencement.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION SOLENNLLE DES PRIX

DE

L'INSTITUTION NOTRE-DAME DE CHARTRES

LE 8 AOUT 1857,

Par M. l'Abbé BRIÈRE,

Vicaire-général honoraire, Curé de la Cathédrale et membre du Conseil départemental de l'Instruction publique d'Eure-et-Loir.

MESSIEURS,

Qu'un peu d'émotion agite mon cœur et se trahisse, en ce moment, dans ma contenance, vous ne devez guère en être surpris, ce me semble. Il est impossible que je me trouve très à l'aise, dans cette place, où vos yeux s'attendaient à rencontrer le chef vénéré de ce diocèse, et la déception que vous éprouvez est trop forte pour qu'en agissant sur vous, elle ne réagisse pas sur moi-même. Un épuisement de forces, causé par des travaux excessifs et trop courageusement prolongés, exile de cette solennité celui qui en aurait fait le principal ornement; mais, n'en doutez pas, le pieux Prélat qui, dès le commencement, a prodigué à cette Maison les témoignages de sa bienveillance, qui a rempli ses chaires de professeurs si capables, qui la couvre de sa protection constante, qui, ce matin même, a voulu clore en personne, par l'oblation du Saint-Sacrifice, les exercices spirituels de l'année scolaire, souffre, à l'heure qu'il est, de se tenir dans un triste éloignement; ce spectacle de famille lui manque, et le laisse dans un vide pénible et douloureux. Pour moi, qu'on a chargé de présider ici, en son absence, il s'en faut bien assurément que j'aie ambitionné cet honneur, qui cause à mon amour-propre plus d'alarme que de satisfaction. J'ai fait, au contraire, tout ce qui a dépendu de moi pour le décliner, sans toutefois, je l'avoue, m'être senti le courage d'opposer un refus absolu et formel à des sollicitations trop bienveillantes pour qu'elles ne m'aient pas sensiblement touché. Je

conviendrai même ingénuement que je ne suis, après tout, que médiocrement fâché que la Providence m'offre cette occasion opportune de manifester l'estime et la sympathie sincères dont je fais profession pour un Établissement d'éducation, qui, situé au sein de ma paroisse, et, pour ainsi dire, sous mes yeux, a dû nécessairement attirer mon attention journalière, et me doit être parfaitement connu.

Quoique jeune d'existence, Messieurs, l'Institution Notre-Dame de Chartres brille, dès aujourd'hui, de tous les caractères de la virilité, et si, sur ce bel arbre qui compte à peine quelques printemps, vous admirez encore les fleurs d'espérance dont se parent ses rameaux, vous vous émerveillez bien davantage des fruits déjà mûrs qu'il vous offre si tôt à cueillir.

Le nombre des élèves a surpassé ici bien vite ce qu'on avait lieu naturellement d'attendre; il n'a point, en quelque sorte, connu la loi du progrès, et je serais forcé d'avouer qu'il a, dès le premier pas, atteint son apogée, et qu'il ne peut plus s'accroître, si les murs de cet édifice, approprié, à si grands frais, à sa destination, ne devaient pas, dans un avenir peu éloigné sans doute, s'élargir et s'étendre pour des besoins nouveaux.

L'empressement avec lequel les familles d'élite donnent rendez-vous à leurs enfants, dans cette enceinte, si récemment ouverte à la jeunesse, n'a pas de quoi surprendre; il est justifié, j'ose le dire. par toutes sortes d'honorables motifs.

On se félicite de la force et de la bonne direction des études. De jeunes maîtres, pleins d'ardeur et de talent, poussés tout à la fois par la noble ambition de réussir et par le vif sentiment du devoir, s'appliquent sans relâche à hâter les progrès des élèves dans toutes les parties de l'enseignement. Ils posent d'abord avec une attention minutieuse, la base indispensable de la triple grammaire française, latine et grecque; et sachant trop que, si cette première assise n'est pas solidement établie, l'œuvre qu'ils entreprennent n'aura ni valeur, ni durée, ils appellent à leur secours et déploient avec luxe, dans leurs leçons, la netteté, la précision, la patience. Qu'il me soit permis de faire ici cette révélation, qui ne blessera personne, j'en suis sûr, c'est celui de tous les maîtres qui se distingue peut-être le plus par les dons de l'intelligence, qui a voulu, cette année, s'acquitter de la tâche pénible, mais fructueuse, dont je viens de parler, et il a tellement apprécié cette nécessité des bons éléments, qu'il ne s'est reposé que sur lui-même, du soin capital de les inculquer.

D'autres cours initient nos adolescents studieux aux élégances des langues anciennes et de la langue nationale; la rhétorique achève ensuite de les former à l'art de bien dire; tandis que la philosophie, après leur avoir appris à bien raisonner, dépose dans

leurs âmes, ces grandes et fondamentales vérités sur lesquelles s'appuient toute la religion et toute la morale; philosophie, pour le déclarer en passant, qui ne se borne pas à mettre en avant des systèmes souvent contradictoires, au risque de ne produire dans les esprits que la confusion et le doute, mais qui prend hardiment son parti, et repousse jusqu'à l'apparence d'une fausse neutralité.

Les langues étrangères, celles qui se parlent dans les contrées voisines et rivales de la France, trouvent aussi des interprètes, et on ne voudrait pas que les jeunes gens qui se destinent à des carrières où ils auront besoin de les connaître, fussent, un jour, privés de ce secours nécessaire.

Que si, dans cette maison, Messieurs, on chérit les lettres d'un amour de prédilection, si on en a vivement à cœur la culture, parce qu'on est persuadé de leur utilité radicale, parce qu'on pense que, sans elles, l'illustre nation française qui, depuis si longtemps, en tient le sceptre dans le monde, retournerait promptement à la barbarie, ne craignez pas néanmoins qu'on y néglige la science. La science, à notre époque, doit marcher d'un pas presque égal, et, sous ce rapport, comme sous tous les autres, on aurait honte ici de se montrer retardataires. Non-seulement l'histoire, avec ses deux compagnes inséparables, la géographie et la chronologie, non-seulement les mathématiques à tous les degrés, mais la physique et l'histoire naturelle sont pour les jeunes élèves l'objet d'études spéciales et très-sérieuses. Il n'y a pas, et vous avez pu tout-à-l'heure vous en convaincre par vos yeux, il n'y a pas jusqu'à la gymnastique, inconnue à nos jeunes années, qui n'obtienne les honneurs d'un enseignement actif et presque périlleux.

Mais nous ne faisons pas difficulté de le proclamer, ce qu'on se glorifie, avant tout et par-dessus tout, d'apprendre à nos chers enfants, c'est la science de la religion. Les maîtres de cette maison sont justement persuadés que ces enfants n'ont été confiés de préférence à leurs mains sacerdotales, que pour qu'ils leur communiquassent le don incomparable de la foi, et ils ne dissimulent pas que c'est à ce but sacré que tendent principalement leurs efforts. S'ils font déjà bégayer le catéchisme aux plus petits de leurs disciples, ils élèvent graduellement leurs instructions, à mesure que les intelligences se développent, et il arrive un moment où ces instructions deviennent de véritables conférences, dans lesquelles le dogme, la morale, la liturgie sont exposés, démontrés, avec ordre, méthode, clarté, et ce qui vaut mieux encore, avec conviction et chaleur. La jeunesse y prend singulièrement intérêt et goût; car si la religion est la science la plus indispensable, elle est aussi, qu'on le sache bien, la plus variée et la plus attrayante de toutes. Nous l'espérons bien, il sortira de cette école, des Français vraiment

croyants, comme on l'était au siècle de Bossuet et de Pascal. La doctrine que ces immortels génies ont tant illustrée par leurs écrits, n'a d'ennemi réel à craindre que l'ignorance; et l'ignorance religieuse ne sera pas, Dieu merci, le partage des enfants privilégiés qu'on aura si profondément et si consciencieusement imbus de toutes les connaissances du christianisme.

Applaudissons-nous, Messieurs, loin de nous en attrister, de voir s'établir, au sein de notre ville, une noble rivalité d'étude, entre des établissements faits pour s'accorder une mutuelle estime, et qui, s'ils tendent à obtenir les mêmes résultats par des voies un peu diverses, n'en emploient pourtant jamais de contraires. La rivalité est mère des succès, elle enfante des merveilles, elle est féconde en triomphes. Au plus bel âge de notre littérature, lorsque l'ancienne Université s'enorgueillissait à titre si légitime, de ses Rollin, de ses Coffin, de ses Lebeau, de ses Hersent, de ses Binet, de ses Lhomond et de tant d'autres, des maîtres non moins fameux, engagés sous des bannières d'une couleur différente, leur disputaient les lauriers de l'enseignement, et les Rapin, les Vanière, les Cossart, les La Rue, les Jouvency, les Desbillons, les Porée, pour ne citer que ceux-là, apportaient dans la balance, un poids qui rendit toujours la victoire incertaine. Mais la France, mais notre belle patrie profita de ces luttes entre ses enfants, la lumière jaillit de ces chocs généreux; les talents s'exaltèrent, s'agrandirent au milieu de ces doctes tournois; et qui sait si ce n'est pas surtout à cette émulation magnanime, que nous avons dû l'avantage incontestable d'être le premier pays de l'univers pour la littérature et pour la science, comme nous le sommes pour le courage guerrier et pour l'industrie civile?

Si, dès son origine, l'Institution Notre-Dame se recommande à la considération publique par ses études florissantes, la discipline qu'elle a su établir et qu'elle fait régner dans son sein, lui concilie encore plus les approbations et les suffrages : discipline tout à la fois forte et douce, énergique et paternelle, qui atteint son but, sans le dépasser, qui soumet les volontés, sans les rendre serviles, qui assure à l'autorité le respect, tout en lui conciliant l'amour, et dont les chaînes sont d'autant plus efficaces et solides, qu'on les chérit comme un bienfait, et qu'on s'en pare comme d'un ornement et d'un titre de gloire. Ceci n'est point simplement une utopie, Messieurs, c'est une réalité, dont vos yeux, quand il vous plaira, pourront se convaincre, de même que les miens s'en sont plus d'une fois convaincus. Entrez dans cette maison, au moment qui vous conviendra le mieux, vous serez toujours frappés, dès le premier aspect, de l'ordre étonnant que vous y verrez éclater. Tout le monde est à sa place, tout le monde fait ce qu'il doit faire, et le fait avec

un contentement qui respire sur les physionomies. Est-ce l'heure d'étudier dans la salle commune, de préparer et de rédiger les devoirs? Un silence profond ferait croire que pas un être vivant ne réside, dans ce lieu, où une multitude d'enfants de tout âge et de tout caractère, vient de se réunir. Là, chacun, dans l'attitude de la réflexion, les yeux fixés sur un cahier, sur un rudiment, sur un auteur quelconque, ou cherche à vaincre des difficultés qu'il rencontre, ou s'efforce de graver dans sa mémoire deux ou trois leçons successives, ou s'évertue à composer quelque belle harangue, quelque piquante narration, quelque pièce de poésie grecque ou latine; et, si la légèreté, la démangeaison de la langue, ou quelque autre misère (car on n'est pas absolument des anges) pousse parfois à de passagères transgressions de la règle, il suffit d'un signe de la part de l'unique maître qui régit toute cette jeunesse, pour faire rentrer le délinquant dans le devoir; presque jamais pour se faire observer, la loi n'a besoin d'invoquer la sanction du pensum. Souhaitez-vous maintenant que nous portions nos pas dans les classes, et que nous assistions aux différents cours qui s'y professent? Dans toutes, nous trouverons invariablement ce double spectacle: d'enfants attentifs, appliqués, suspendus aux lèvres de leurs maîtres, recevant avec avidité les éclaircissements qui leur font remarquer les défauts de leurs propres compositions, et heureux de substituer à leurs essais informes, les modèles achevés de goût, de sentiment, d'élocution, qu'on leur propose et qu'on leur dicte; puis de maîtres laborieux et esclaves de la conscience, qui, après avoir digéré d'avance et à loisir, les matières qu'ils sont chargés d'enseigner, les présentent non-seulement avec lucidité, mais encore d'une manière agréable et propre à écarter la fatigue et l'ennui, ne se lassent point de répéter ce qui entre plus difficilement dans les esprits, prennent mille tournures et mille formes pour l'insinuer dans les intelligences même les plus tardives, et ne témoignent de partialité, s'ils en témoignent, qu'en faveur de ceux de leurs disciples pour qui la nature a été plus avare de ses dons, et qui ont plus de difficulté à comprendre.

Mais suivons nos enfants à la récréation; c'est l'instant du jour le plus critique; c'est celui où s'aperçoit le mieux la bonne ou la mauvaise discipline d'une maison. Vous l'avez bien observé, n'est-il pas vrai? tous les élèves, jusqu'au dernier, sont rassemblés dans le même lieu, et on ne souffre pas qu'ils s'échappent à droite ou à gauche. Là, s'exerce une surveillance qui n'oublie rien, et qui, l'œil sans cesse ouvert, l'oreille perpétuellement tendue, se rend compte des moindres incidents et des plus légères circonstances. Mais gardez-vous de croire qu'elle devienne importune et gênante; oh! non, car, au fond, elle est aimante et maternelle, et elle sait se dissimuler sous

de si joyeuses apparences, qu'on ne la remarque même pas, et qu'elle provoque le divertissement, loin de l'empêcher et de le proscrire. Les jeux sont commencés, ce sont les maîtres eux-mêmes qui donnent l'entrain, et à voir leur ardeur, l'adresse qu'ils déploient, les forces qu'ils dépensent, je serais tenté de croire qu'ils prennent aux ébats de l'enfance, autant de plaisir que l'enfance elle-même. D'autres fois, la conversation s'engage autour d'un professeur ; on fait assaut d'esprit, de réparties, de récits amusants ; on devine des énigmes, on interprète des charades ; c'est l'occasion de glisser dans les jeunes cœurs, de bonnes paroles, de sages conseils, d'ingénieux reproches, plus féconds souvent en résultats utiles, que les discours les plus en règle et les plus sententieux. On voudrait, Messieurs, que vous fussiez témoins de ces entretiens pleins de charme, où se montrent, d'une part, une certaine familiarité sans bassesse, et, de l'autre, une liberté ingénue, mêlée pourtant d'une affectueuse révérence. Mais l'heure qui rappelle au travail vient de sonner ; tout-à-coup et comme par enchantement, cette foule si bruyante et si animée se tait, vient docilement se ranger sur deux files, et retourne reprendre le cours de son labeur intellectuel, d'autant mieux disposée à tirer de nouveau parti de son esprit et de sa mémoire, qu'elle a mieux réparé les forces de son corps par un salutaire exercice.

Ainsi tout marche-t-il, dans cette maison, avec un ensemble, une ponctualité, une régularité exemplaire. Ce n'est pas que les petites passions juvéniles ne s'y agitent comme ailleurs, et ne cherchent, par intervalles, à y entraver la marche du bien ; nos enfants ont leurs défauts, ils ne sont pas exempts de toutes fautes ; mais ces fautes, on s'applique, d'une part, à les prévenir le plus possible, et, de l'autre, lorsqu'elles sont commises, on les punit avec une sévérité modérée, aussi éloignée de la rigueur que de la faiblesse. On a pour maxime, sans doute, de faire appel au sentiment et à l'honneur, pour obtenir la répression du mal ; mais on n'est pas convaincu de la toute-puissance de cet unique ressort, et on croit, avec la sage antiquité, que la pénitence doit aussi jouer son rôle dans l'éducation.

Enfin, Messieurs (et je vous prie de me pardonner si je vous demande encore quelques minutes), le plus grand mérite de l'Institution Notre-Dame, selon moi, c'est l'esprit qu'elle est parvenue à inspirer à ses élèves, esprit qui ne peut être caractérisé par un seul mot, car il est multiple, et c'est tout à la fois un esprit de travail, de gaîté, de simplicité, de piété ; assemblage aussi précieux, qu'il est rare.

Je l'ai déjà dit, Messieurs, et je le répète avec complaisance, nos enfants aiment à étudier, ils ont fortement à cœur leur instruction,

et ce goût, chez eux, s'étend depuis les plus grands jusqu'aux plus petits; s'il se rencontre des exceptions, elles sont peu nombreuses, et encore se flatte-t-on, avec le temps, de les faire disparaître. C'est à l'émulation soigneusement entretenue par tous les moyens innocents que peut suggérer le zèle; c'est à l'exemple des maîtres, studieux pour leur propre compte, et incessamment occupés d'agrandir le cercle de leurs connaissances; c'est encore plus au sentiment religieux, source de tous les nobles instincts, qu'est due cette heureuse disposition au travail qui se manifeste parmi cette chère jeunesse; et c'est sans doute cet amour du travail lui-même, joint au bon témoignage de la conscience, qui produit cette gaîté expansive, qu'on retrouve continuellement, et avec tant de bonheur, sur toutes ces fraîches et intelligentes figures. Ici, la mélancolie perd son temps à vouloir assombrir les imaginations, et toute sa sentimentalité échoue contre l'inépuisable bonne humeur qu'on lui oppose. Est-ce que vous n'entendez pas ces joyeux éclats de rire qu'un bon mot, tant soit peu moqueur et malin, vient d'exciter aux dépens d'un vaincu dans quelqu'une des luttes gymnastiques dont ce lieu est chaque jour le théâtre? Mais la victime de la plaisanterie réplique, et, au milieu de nouvelles explosions d'allégresse, renvoie soudain à son adversaire, le trait qui avait effleuré son épiderme. Puissiez-vous, Messieurs, avoir souvent, comme moi, la bonne fortune de rencontrer mes jeunes voisins, lorsque armés du battoir classique, ils partent pour le jeu de paume, ou en reviennent! Vous jouirez, je vous le promets, d'un coup-d'œil qui ne portera point la tristesse dans votre âme, à moins que cette animation et cette sérénité si pure ne vous fasse faire, par le contraste, quelque réflexion un peu égoïste.

Cette gaîté de nos élèves tient aussi à leur simplicité, peu commune, dans le siècle où nous vivons. Certes il y a sur ces bancs, des personnages de taille avantageuse, et qui sont déjà sur ces confins de l'adolescence qui touchent de près à la jeunesse; eh bien (et ils doivent regarder cette louange comme une des principales qu'on leur puisse adresser), eh bien, ils sont candides, naïfs, dans la meilleure acception de ces mots; ils sont encore enfants de cette enfance qui n'est, il s'en faut bien, ni l'ignorance ni la faiblesse, mais qui joint à la culture de l'esprit et peut-être à la force prématurée de la raison, ce je ne sais quoi d'innocent, de confiant, de paisible, de naturel, dont le charme se fait plus sentir qu'il n'est possible de l'exprimer. Loin d'eux, ces Catons imberbes, ces prétendus boudeurs sublimes, ces raisonneurs en politique, qui contrôlent déjà, du haut de leur sagesse risible, les conducteurs de l'Etat, et qui en remontreraient peut-être même à ce génie, sauveur de la France, devant lequel l'Europe est en admiration. Si ces graves philosophes de quinze ans venaient étaler le faste de leur morgue à

la vue de nos étudiants modestes, l'épigramme mordante en ferait bientôt justice et l'hilarité railleuse en aurait promptement raison.

Mais ce qui couronne et perfectionne tout dans nos jeunes gens, c'est l'esprit de piété dont ils sont imbus. On ne leur apprend pas la théorie de la religion, pour qu'ils en demeurent là, et qu'ils se bornent à une admiration stérile; on veut, Messieurs, que de la croyance, ils passent à la pratique, que leur foi devienne le principe et la règle de leur conduite, et, grâce au ciel, on a la joie de réussir dans cette sainte entreprise. Nos enfants sont des chrétiens qui mettent la main à l'œuvre : ils prient Dieu avec régularité et ferveur, ils confessent leurs péchés dans le sacrement de Pénitence, ils s'asseoient avec amour au banquet eucharistique, ils chérissent la Vierge Marie, ils offrent leurs actions à Celui qui est le centre et la fin de toutes choses. C'est cette piété qui leur apprenant, suivant l'expression du poète ancien, « à » conserver leur âme saine, dans un corps sain, » les préserve de cette dégradation physique et morale, qui, comme une lèpre, envahit une si grande portion de la génération présente; c'est elle qui empêche que les grâces et les roses de l'adolescence ne s'effacent de leur visage, et qui leur communique cette auréole d'innocence dont ils resplendissent à leur insu; c'est elle qui les soutient, au milieu des difficultés et des épines dont se hérissent les études, et qui leur donne la constance et le courage de les surmonter et de les vaincre; c'est elle qui les instruit à honorer et à chérir leurs parents, presque à l'égal de la Divinité, et à voir dans leurs maîtres, d'autres parents dignes aussi de leur vénération et de leur tendresse. Ah! puisse cette piété, qui, si elle vise principalement au bonheur du ciel, ne laisse pas de procurer encore la félicité sur la terre, puisse-t-elle se graver si avant dans les cœurs de nos bons jeunes gens, que rien ne soit jamais capable non-seulement de l'arracher, mais même de l'altérer! Elle deviendra alors la sauvegarde de toute leur vie, et lorsque les adversités et les peines, jusqu'à ce jour inconnues, heurteront tôt ou tard à leur porte, amie tutélaire, elle les aidera à en triompher, ou du moins, consolatrice affectueuse, elle essuiera et sèchera leurs larmes.

Messieurs, cet éloge que nous avons présumé de faire publiquement de l'Institution Notre-Dame de Chartres, s'il arrivait qu'il soulevât des critiques et des blâmes; si quelques-uns trouvaient qu'il fût déplacé dans cette enceinte, la loyauté voudrait que nous déclarassions bien haut, que c'est sur nous seul que doit retomber la censure. Personne, non personne ne nous a excité à choisir ce sujet de discours, personne ne nous a fait à cet égard la moindre insinuation, et c'est spontanément, c'est uniquement pour rendre hommage à ce que nous croyons être la vérité, que nous avons tenu le lan-

gage que vous venez d'entendre, et dont il nous serait, nous le confessons, bien difficile de nous repentir.

Assez et trop de paroles, chers élèves; venez, venez, il en est plus que temps, recevoir ces récompenses que vos travaux et votre application, pendant une année tout entière, vous ont surabondamment méritées. Ah! ne faites pas, je vous en prie, attention à celui qui va vous les distribuer, et que sa médiocrité personnelle ne les rabaisse pas dans votre opinion. Ce qui doit vous en donner la plus haute idée, c'est cette assistance si nombreuse, composée de tout ce qu'il y a de plus distingué et de plus éminent, dans la cité et dans son voisinage. Si vous regardez bien autour de vous, vos yeux rencontreront des témoins de votre triomphe dont vous aurez lieu d'être fiers. Vous en rencontrerez un entre autres (*) que la modestie de son incognito ne saurait dérober à vos hommages; vous le reconnaîtrez à la bonté et à la franchise, comme à la vivacité de ses traits, à son affabilité, à son gracieux sourire, à ce front ouvert sur lequel s'épanouit sa belle âme; et l'ayant reconnu, vous ne manquerez pas de réjouir son cœur paternel, par vos acclamations sympathiques, lorsque le plus jeune de ses fils, qui est aussi le plus jeune, je n'ose dire, le plus charmant de vos condisciples, viendra, dans quelques moments, essayer son front enfantin à ceindre les couronnes classiques, et préluder, pour l'avenir, à des succès plus importants, que nous entrevoyons, et que nous lui souhaitons du fond de nos cœurs.

(*) M. Jaubert, Préfet d'Eure-et-Loir, qui accompagné des principaux fonctionnaires du département, a bien voulu honorer la cérémonie de sa présence.

9e Numéro. Septembre 1857.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

IXe ENTRETIEN. — DU PÉLERINAGE DE NOTRE-DAME SOUS TERRE AU MOYEN-AGE.

Nous avons esquissé rapidement les diverses transformations de la crypte chartraine depuis Fulbert jusqu'à nos jours. Mais, nous l'avons dit, ce n'est point l'art qui doit parler le plus haut dans cet antique sanctuaire, c'est l'histoire, ce sont les souvenirs. Si d'autres églises souterraines surpassent la nôtre, en dehors de la France, par leur étendue et la richesse de leur architecture, nulle autre que celle de Chartres n'a été visitée par d'aussi illustres et d'aussi nombreux pélerins. Toute sa gloire est là : dans son origine et sa célébrité historique.

Revenons donc à notre point de départ : après avoir jeté un regard d'admiration sur l'ensemble des cryptes, recueillons-nous sous les voûtes sombres de la chapelle sous-terre et peuplons notre âme de vieux souvenirs.

Il serait difficile de se rappeler les principaux pélerins du

Moyen-Age, sans contempler à leur tête la grande physionomie de l'évêque Fulbert. Si, au premier aspect du monument, le nom du fondateur retentit nécessairement à nos oreilles, au souvenir du plus célèbre pélerinage des temps chrétiens, ce qui impressionne avant tout notre cœur, ce sont les vertus de Fulbert et son immense piété pour la patronne de son Église. C'est lui qui ouvre la marche à cette légion de pélerins dévoués à Marie, c'est lui qui préconise, étend au loin et popularise cette dévotion solide pour Notre-Dame de Chartres, qui a sa racine dans le grand mystère de l'Incarnation du Verbe.

Fulbert fut chancelier du roi de France, Robert, avant de monter sur le siège épiscopal de Chartres. Ce prélat fut l'un des plus éminents dont cette ville ait eu à se glorifier. La connaissance des sciences divines ne suffisait pas à cette vaste intelligence, ni même à son zèle actif le gouvernement d'un immense diocèse; elle embrassait encore les sciences naturelles et cultivait avec éclat les belles-lettres, afin de pouvoir les enseigner à une jeunesse d'élite qui de temps immémorial semblait avoir choisi la vieille cité des Carnutes pour le sanctuaire de la science. Docteur en théologie, orateur éloquent, philosophe et dialecticien profond, poète distingué, architecte habile, Fulbert mérite le titre que lui accorde la postérité : *omnium suo tempore doctorum doctissimus*, le plus savant de tous les savants de son époque. Pendant plusieurs années il présida l'école publique de Chartres où il forma des hommes de sa trempe. Tandis qu'il initiait aux secrètes profondeurs de la science les jeunes gens destinés aux hautes fonctions publiques, il en préparait d'autres aux importants travaux de l'art chrétien, et semait déjà les germes de ces fameuses corporations d'artistes qui, de Chartres, berceau de leur fondation, se ramifièrent sur toute l'étendue du royaume. Il est probable qu'en ce *temps d'ignorance*, comme on se plaît à le qualifier, le demi-savoir n'était ni aussi commun, ni aussi prétentieux que dans le *siècle des lumières :* il n'assiégeait pas toutes les carrières sociales. Le dogme catholique bien compris suffisait aux classes populaires pour faire de bons citoyens, et ces talents supérieurs puisaient au sein d'un enseignement solide, non pas des notions superficielles, mais une forte dose de toutes les connaissances sérieuses et utiles. Le manouvrier ne s'érigeait pas en philosophe ni le philosophe en théologien, parce qu'à chaque degré de l'échelle sociale correspondait le degré de science proportionnée aux besoins religieux et matériels des peuples.

Fulbert n'eût pas été aussi digne des hommages de ses enfants, si à l'éclat du savoir il n'eût joint celui de la sainteté. Ses écrits nous révèlent avec quelle prudence il gouverne son Église, avec quelle douceur il reprend les réfractaires, avec quelle charité il console les affligés et sustente les pauvres. Ses éminentes vertus lui obtinrent du ciel le don des miracles! N'était-il pas à la source même, aux pieds du temple de Marie, d'où elle répandait l'onde bienfaisante de la grâce sur tous les maux de son peuple? Sa dévotion était si grande pour cette Dame de Chartres, qu'il a célébrée si souvent dans ses chants poétiques, qu'elle devait leur faire partager son pouvoir divin sur toutes les souffrances physiques et morales. Mais surtout il semble qu'après la reconstruction de son sanctuaire, elle devait commencer en faveur de ce pontife de prédilection, cette longue série de prodiges dont le ciel mieux que la terre a enrichi ses divines annales.

Dieu permit qu'une maladie cruelle vint éprouver la vertu de Fulbert, ou plutôt il envoya la souffrance à celui qu'il aimait, afin d'opérer en sa faveur une guérison éclatante. Un mal intérieur consumait de jour en jour le saint évêque; l'art devenait impuissant contre les ravages de la maladie, et déjà les craintes de le perdre avaient jeté l'affliction et le deuil sur toute la cité. Mais cet apôtre de Marie ne devait pas encore mourir; cette bouche éloquente devait encore exalter la Reine des Vierges et chanter sa naissance.

Une nuit la douleur devient plus aiguë, la fièvre plus ardente; des symptômes de mort se produisent... C'est l'heure de l'épreuve; celle de la guérison va suivre. On prie pour le pontife vénéré, dans tous les asiles où veille la pénitence... Tout-à-coup, raconte l'historien de sa vie, une Dame lui apparaît, éclatante de beauté, parée comme une reine, douce comme une mère; c'était Marie. Elle s'approche de la couche douloureuse; elle presse de sa main bénie son sein virginal; un lait mystérieux en découle, humecte le palais desséché du malade, rafraîchit sa langue ulcérée par la fièvre, circule dans ses veines comme un baume réparateur, opère une guérison instantanée. La Dame s'évanouit et remonte au ciel.

Fulbert, rendu à son troupeau par un prodige si frappant de la bonté de Marie, voulut lui témoigner une éternelle reconnaissance. Il institua ou du moins il fit célébrer avec plus de pompe qu'autrefois la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, et voulut

que tous les ans, le 8 septembre fût une des premières solennités de son église. Aussi, depuis Fulbert, la Nativité de la Mère de Dieu est un grand jour de pélerinage. Une foule immense, accourue de loin, inonde la basilique. Une multitude de cierges symbolisent, devant l'image de la Vierge-Noire, l'amour et la foi des pélerins; des girandoles de feux illuminent son sanctuaire, et le cloître revêt aussi son air de fête. Mais au lieu de ces marchands forains qu'attire la cupidité, au lieu de ces clameurs et de ces divertissements profanes reverrons-nous, dans ce cloître, comme autrefois, les groupes des pélerins réparer les fatigues du voyage et chanter des cantiques de louanges à Notre-Dame? Si les mœurs varient, puisse la foi ne s'éteindre jamais!

L'Abbé Hénault.

RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE CHARTRES.

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Mardi prochain, 8 septembre, il n'y aura qu'une grand'messe à la Cathédrale : elle sera célébrée à 10 heures. Monseigneur l'Évêque officiera pontificalement. Avant la messe aura lieu la bénédiction de la nouvelle Statue qui doit être placée dans la crypte. A la procession du soir, on sortira de l'église par une porte latérale pour rentrer par l'autre, en faisant le tour du cloître. Une station aura lieu devant la porte royale, et la Statue sera déposée pour quelques instants sur un reposoir dressé en cet endroit.

La Vierge de la crypte ainsi que la sainte châsse seront exposées pendant huit jours à la vénération des fidèles dans l'église supérieure, et le 15 septembre, jour de l'octave de la Nativité, une procession aux flambeaux aura lieu à l'église souterraine pour placer la Vierge dans son sanctuaire. On déposera en même temps dans la chapelle des Saints-Forts une portion considérable de la sainte Tunique de la Mère de Dieu, afin que les fidèles et les pieux pélerins puissent la vénérer, quand ils auront la dévotion de le faire.

Comme on le voit, cette fête n'aura pas le caractère de la solennité du 31 mai. Elle sera grande sans doute par son objet, grande par le concours des fidèles, grande aussi, nous l'espérons, par les résultats consolants qu'elle produira parmi nous, car nous

croyons, avec le pieux et savant abbé Bulteau, que l'érection de cette statue de la Vierge sous-terre ranimera la foi des bons habitants de la Beauce, du Thimerais et du Perche, autrefois enfants si fidèles et vassaux si dévoués de l'auguste et sainte Dame de Chartres. Mais quant à la pompe extérieure, et aux manifestations vraiment solennelles, on les réserve pour plus tard, peut-être pour le jour où la crypte étant complètement restaurée, nous pourrons chanter à pleine voix le cantique d'action de grâces. Puissent tous les enfants de Marie hâter cet heureux moment par leur zèle empressé, leurs ferventes prières et leurs offrandes généreuses !

MAÎTRISE DE NOTRE-DAME.

D'ici à quelques jours, nous espérons adresser à nos vénérés confrères un prospectus sur l'œuvre de la Maîtrise ou des clercs de Notre-Dame. Disons seulement aujourd'hui que nous désirons nous rapprocher le plus possible des anciennes règles de l'Église et surtout de celles que nous trouvons dans un canon du Concile de Bourges de l'année 1585, qui se lit à Prime dans le Bréviaire de Chartres, le lundi de la 14e semaine après la Pentecôte.

ŒUVRE DE SAINTE-FOY.

La belle œuvre de Sainte-Foy, dont le succès a paru douteux pendant quelque temps, ne rencontrera désormais plus d'obstacles qui puissent en arrêter l'exécution. La parole est donnée, et l'engagement peut être considéré comme définitif. Nous félicitons de grand cœur les RR. PP. Maristes de leur courageuse persévérance. Sans parler des autres services qu'ils nous ont déjà rendus, ils auront bien mérité de la ville et du diocèse de Chartres, en faisant disparaître d'un de nos monuments sacrés les plus vénérables le scandale et la profanation. Du reste, disons-le hautement pour l'honneur du pays, un autre prêtre zélé pour la maison de Dieu, était prêt à se substituer à la place de ces dignes missionnaires, dans le cas où ils se seraient vus contraints de renoncer à leur entreprise.

Toutefois, gardons-nous de croire que tout soit fait, parce que le contrat doit être signé dans quelques jours. Que le zèle des âmes chrétiennes se ranime au lieu de se refroidir. Voyons, examinons si nous ne pouvons pas nous imposer quelques sacrifices, retrancher quelques superfluités, supprimer certains voyages,

certaines dépenses qui n'ont d'autre but que l'agrément et le plaisir, et, en nous privant quelque peu, tâchons d'assurer le prompt succès de cette belle restauration.

PETITES-SŒURS-DES-PAUVRES.

Ce que nous disons pour l'œuvre de Sainte-Foy, nous le répéterons pour l'œuvre des Petites-Sœurs-des-Pauvres, ce miracle de la charité chrétienne que nous voyons tous les jours sous nos yeux. Venons en aide à ces admirables filles qui se dévouent et se consument pour le soulagement de nos pauvres vieillards. Que de choses inutiles pour nous en fait d'ameublement, de nourriture, etc., qui seraient pour ces malheureux un soulagement nécessaire! Mais surtout n'oublions pas en ce moment l'engagement considérable que les Petites-Sœurs viennent de contracter dans notre ville, et si nous pouvons quelque chose pour leur venir en aide, n'attendons pas au lendemain. En fait de bonnes œuvres, il ne faut pas, ce nous semble, que la nuit porte conseil : les premières inspirations, celles de la charité, sont toujours les meilleures.

CHRONIQUE.

— Le dimanche 2 août, la paroisse de Sours a célébré la fête de saint Germain, son patron. Dans ce bon pays, les travaux de la moisson ne détournent pas des pensées religieuses, et ce jour-là, près de deux cents personnes se sont encore approchées de la table sainte.

— Le 15 août, fête de l'Assomption, la procession de la Sainte-Vierge a eu lieu dans notre ville avec la solennité accoutumée. Quatre chanoines portaient la Sainte-Châsse, et sur tout le parcours on a pu être édifié des hommages pieux rendus à l'insigne relique de Notre-Dame.

Au retour de la procession, M. l'abbé Chevojon, vicaire de Saint-Roch, à Paris, nous a donné un excellent discours. L'auteur du charmant livre intitulé : *la Perfection des jeunes filles*, parle comme il écrit, avec une noble et touchante simplicité.

Depuis quelques semaines, pour le dire en passant, M. l'abbé Chevojon écrit régulièrement dans un excellent petit journal dont nous recommandons la lecture à tous les enfants chrétiens. Ce journal s'appelle l'*Ami des Enfants*, et son titre n'est pas menteur.

— La distribution des prix, faite aux élèves de la Maîtrise, a été présidée par Mgr l'évêque, assisté d'un de ses vicaires-généraux et d'un bon nombre d'ecclésiastiques : précieux encouragement pour une

œuvre dont tout le monde reconnaît du reste aujourd'hui l'importance ou plutôt la nécessité.

— Mlle Y....., institutrice à Sours, vient de se démettre de ses fonctions pour se dévouer à l'éducation des enfants de la Petite-Ecole de Notre-Dame de Chartres. Nous espérons que la confiance des familles adoucira l'amertume du sacrifice qu'elle s'impose, et l'empêchera de regretter le poste qu'elle abandonne uniquement en vue d'un plus grand bien et pour continuer une œuvre qui paraît pleine d'avenir. Le Conseil municipal de Sours, d'après la liberté que la loi lui donne de choisir pour institutrice communale soit une religieuse, soit une personne laïque, optera sans doute pour le premier parti. C'est le plus grand bonheur que nous puissions souhaiter à cette paroisse, en même temps que ce sera une véritable consolation pour l'institutrice démissionnaire.

— Nous avons reçu pour le sanctuaire de Notre-Dame sous-terre un tapis dont la beauté fait honneur au goût et à la générosité de la personne qui a fait cette offrande à la Sainte-Vierge.

— Quatre nouveaux chandeliers byzantins nous ont été adressés tout récemment, pour orner le sanctuaire de la Vierge-Noire au jour des grandes solennités.

— Chaque semaine, quelques personnes viennent solliciter la faveur d'entretenir une lampe pendant un temps plus ou moins considérable, devant l'image de Notre-Dame, et actuellement nous en avons dix qui brûlent sans interruption, chacune pour une intention particulière. — Il y a quelques jours, un pieux ecclésiastique d'un diocèse éloigné demandait deux messes et faisait allumer deux lampes pour la conversion de deux de ses paroissiens.

Le culte que nous rendons à Marie est assurément bien digne d'éloges, mais nous voudrions que le Saint-Sacrement ne fût pas non plus négligé. De grâce, pensons à la chapelle où Notre-Seigneur repose nuit et jour, et si nous ne pouvons y prier constamment, que plusieurs lampes y veillent à notre place, et que les décorations de ce lieu sacré répondent mieux à la grandeur de l'hôte divin qui l'habite.

CROISADE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

> Sauvons les enfants par Marie; sauvons la Société par la prière et l'apostolat des enfants : Marie le veut.

LE SALUT DES ENFANTS.

Les reines et les princesses, aussi bien que les femmes du peuple, venaient autrefois en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, et s'adressaient à la Vierge de la crypte, *Virgini pariturœ*, pour

obtenir soit des descendants, soit une heureuse délivrance. Mais ce premier objet ne suffisait pas sans doute à la piété des mères, et en demandant pour leurs enfants la vie matérielle, elles sollicitaient plus vivement encore la vie de l'âme, qui est incomparablement plus précieuse. Citons ici quelques paroles du R. P. Félix, qui reviennent parfaitement à notre sujet. Dans son beau discours *sur le travail*, l'éloquent orateur suppose une mère qui parle ainsi à son enfant : « Mon fils, ma douleur t'a mis au monde; mais mon enfantement n'est pas fini, il se fait tous les jours, et c'est dans la douleur encore..... Cet enfant nouveau, encore plus douloureux que le premier, c'est ton éducation..... Souviens-toi que tu es le fils de mes douleurs et que pour te bien élever je souffre une seconde fois. »

On ne s'étonnera donc pas que nous rattachions au culte de Notre-Dame de Chartres la question si grave et les œuvres si intéressantes de l'éducation chrétienne. Aujourd'hui nous nous contenterons de citer quelques pensées de différents personnages sur ce point important. Nous les livrons à la méditation des personnes sérieuses, et surtout de celles qui s'occupent de l'enfance et de la jeunesse.

« J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si on réformait l'éducation de la jeunesse. » (Leibnitz.)

« Ce sont les missions et le soin que l'on donne aux enfants qui sauveront la France. » (Paroles de Léon XII au P. Deshayes, l'apôtre de la Bretagne dans ces derniers temps.)

« Si Dieu veut sauver la France, s'il veut lui continuer la miséricorde éclatante dont elle goûte les prémices, s'il est arrêté dans le ciel que la Religion vénérée par nos pères se maintienne et se perpétue ; enfin, si des erreurs désolantes et des abaissements incroyables effacés et réparés doivent se perdre dans une gloire nouvelle, tous ces heureux effets dépendront de l'éducation donnée à la jeunesse. L'éducation est tout. » (Mgr Clausel de Montals, évêque de Chartres.)

« Pour qu'une école devînt utile au christianisme, *il faudrait des maîtres qui travaillassent à cet emploi en apôtres*, et non pas en mercenaires, comme si c'était un chétif métier du commun, inventé afin d'avoir du pain. » (Bourdoise.)

Nous ne pouvons résister au désir de citer ici un passage du *Traité des Etudes* de Rollin, quoiqu'il soit un peu long. Si tous les instituteurs de l'enfance entraient dans les sentiments qu'il renferme, la société serait bientôt sauvée :

« Qu'est-ce qu'un maître chrétien, chargé de l'éducation de jeunes

gens? C'est un homme entre les mains de qui Jésus-Christ a remis un certain nombre d'enfants, qu'il a rachetés de son sang, et pour lesquels il a donné sa vie; en qui il habite comme dans sa maison et dans son temple; qu'il regarde comme ses membres, comme ses frères et ses cohéritiers, dont il veut faire autant de rois et de prêtres, qui règneront et serviront Dieu avec lui et par lui pendant toute l'éternité. Et pour quelle fin les leur a-t-il confiés? Est-ce précisément pour en faire des poètes, des orateurs, des philosophes, des savants? Qui oserait le dire, ou même le penser? Il les leur a confiés pour conserver en eux le précieux et l'inestimable dépôt de l'innocence qu'il a imprimée dans leur âme par le baptême, pour en faire de véritables chrétiens. Voilà donc ce qui est la fin et l'éducation des enfants : tout le reste ne tient lieu que de moyens. Or, quelle grandeur, quelle noblesse une commission si honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres! Mais quel soin, quelle attention, quelle vigilance, et surtout quelle dépendance de Jésus-Christ ne demande-t-elle point!

« C'est cette dernière qualité qui fait tout le mérite, et en même temps toute la consolation des maîtres. Ils ont besoin, pour conduire les enfants, de capacité, de prudence, de patience, de douceur, de fermeté, d'autorité. Quelle consolation pour un maître d'être intimement persuadé que c'est Jésus-Christ qui donne toutes ces qualités, et que c'est à une prière humble et persévérante qu'il les accorde, et de lui pouvoir dire avec ses prophètes : *C'est vous, Seigneur, qui êtes ma patience et ma force; c'est vous qui êtes ma lumière et mon conseil; c'est vous qui me soumettez le petit peuple que vous avez confié à mes soins. Ne m'abandonnez pas à moi-même un seul moment. Accordez-moi, pour la conduite des autres, et pour mon propre salut, l'esprit de salut et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et surtout l'esprit de la crainte du Seigneur.*

» Quand un maître a reçu cet esprit, il n'y a plus rien à lui dire; cet esprit est un maître intérieur qui lui dicte et lui enseigne tout, et qui dans chaque occasion lui montre et lui fait pratiquer ses devoirs. Une grande marque qu'on l'a reçu, c'est lorsqu'on se sent un grand zèle pour le salut des enfants, qu'on est touché de leurs dangers, qu'on est sensible à leurs fautes, qu'on fait souvent réflexion de quel prix est l'innocence qu'ils ont reçue dans le baptême, combien il est difficile de la réparer quand une fois on l'a perdue, quel compte nous en demandera Jésus-Christ, qui nous a comme placés en sentinelle pour la garder, si l'homme ennemi pendant notre sommeil leur enlève un si précieux trésor. Un bon maître doit s'appliquer ces paroles, que Dieu faisait continuellement retentir aux oreilles de Moïse, le conducteur de son peuple : « Portez-les dans votre sein, comme une nourrice a accoutumé de porter son petit enfant. » *Porta eos in sinu tuo, sicut portare*

solet nutrix infantulum. Il doit éprouver quelque chose de la tendresse et de l'inquiétude de saint Paul à l'égard des Galates, pour qui il sentait les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ fût formé en eux. *Filioli mei, quos iterùm parturio, donec formetur Christus in vobis.* »

DISTRIBUTION DES PRIX

A L'INSTITUTION NOTRE-DAME DE CHARTRES.

La distribution solennelle des prix a été faite aux élèves de l'Institution Notre-Dame, dans la cour de l'établissement, sous la présidence de M. Brière, curé de la Cathédrale, vicaire-général honoraire du diocèse, et membre du Conseil académique d'Eure-et-Loir.

M. le Préfet du département, M. Bonnard, adjoint au Maire de la ville, M. Barrier, vicaire-général, M. Ouvré de Saint-Quentin, Receveur général, M. Denain, Inspecteur de l'Académie, et d'autres personnes notables du pays occupaient les places de l'estrade réservée.

Bien que la distribution ne dût commencer qu'à deux heures et demie, dès une heure l'enceinte se trouvait à peu près remplie. A ce moment le gymnase de l'Institution déployait au vent tous ses drapeaux, laissait pendre tous ses cordages, étalait toutes ses pièces, et, au bruit d'une fanfare martiale, les élèves de la gymnastique, élégants et hardis, volaient à l'assaut, s'élançaient aux mâts, grimpaient aux échelles, bondissaient dans l'air, et par leur agilité, leur souplesse et leur ardeur juvéniles, étonnaient tous les yeux et enlevaient tous les suffrages.

Les jeux gymnastiques terminés, les élèves ont exécuté plusieurs morceaux de musique vocale et instrumentale, et M. l'abbé Brière, professeur de l'Institution, a ouvert la séance par le discours d'usage. Qu'il nous soit permis de dire que l'orateur se faisant l'apôtre de la famille, de la patrie et de la religion, ne pouvait manquer d'obtenir l'attention et la bienveillance de son auditoire nombreux et distingué. Ajoutons encore que, au moment où d'une voix tremblante d'émotion, M. l'abbé Brière en vint à nous parler de ce *cœur de la mère* tel que Dieu l'a fait et que tout homme le connaît, chacune de ses paroles éveillait de douloureuses sympathies dans l'âme des auditeurs confidents de ce deuil secret qui laisse encore des larmes dans ses yeux, et dans son cœur d'inconsolables regrets.

M. le Président a pris la parole à son tour : l'Institution Notre-Dame sera à jamais reconnaissante et fière des encouragements et des éloges que vient de lui décerner avec une paternelle complaisance le pasteur éloquent et vénéré qui a l'estime, le respect et l'amour de tous ceux qui le connaissent, dont le cœur est plein de ces vertus antiques qu'on aime tant à retrouver, dont la plume reste parmi nous comme une triomphante protestation contre l'oubli des saines traditions et des solides magnificences du grand siècle.

Après ce discours, interrompu à plusieurs reprises par des applaudissements prolongés, les prix ont été distribués aux élèves. Voici ceux dont les noms ont été proclamés le plus souvent : Ludovic Marchand, en philosophie ; Albert Colas et Georges Damiot, en rhétorique ; Léon Garreaud et Arthur Varenne, en troisième ; Jacques Varenne et Arthur Sévestre, en quatrième ; Henri Morel et Gaëtan de Vaublan, en cinquième ; Edouard Sémen, Louis Lefebvre, Léon de Saint-Laumer et Gabriel de Saint-Quentin, en sixième ; Abel Lefebvre et Gustave Varenne, en septième ; Albert Renouf, Henri Savigny, Marcel de Saint-Quentin et Edouard de la Martinière, en huitième. Charles Lefebvre, dans le cours supérieur de français ; Hippolyte Courtonne, Paul Ossude, Frédéric d'Argence, Paul Bournisien, Gustave de la Martinière, Jules Jaubert et Eugène Gallou, dans les autres cours de français.

La distribution des prix, faite ensuite aux élèves de la Petite-École, a produit pour la première fois au grand jonr cette œuvre intéressante qui a conquis dès son début les plus honorables sympathies.

M. le Directeur de l'Institution Notre-Dame a clos la séance par l'annonce de la rentrée des classes, fixée au 5 octobre.

LES PETITS APÔTRES DE MARIE.

Marie, c'est notre conviction intime, veut se servir des enfants pour sauver la société. Indépendamment des autres motifs que nous pourrions alléguer pour soutenir notre assertion, le fait de la Salette nous paraît l'établir d'une manière péremptoire. La mère de Dieu s'adresse à deux enfants, leur recommande la prière et les charge de faire connaître ses volontés au monde : « Faites » passer ceci à mon peuple : Le blasphème et la profanation du » dimanche, voilà ce qui appesantit tant le bras de mon Fils. »

Un petit imprimé, ayant pour titre : *Prière des enfants*, vient de nous tomber sous la main. Comme nous y trouvons des idées que nous voulions exposer nous-même, nous les offrons à nos lecteurs, dans la pensée qu'elles pourront leur être utiles.

PRIÈRE DES ENFANTS.

Le monde, c'est le cri unanime, présente aujourd'hui l'aspect d'une mer agitée par une violente tempête ; le vaisseau de l'Eglise est assailli par les flots des erreurs et des passions, et, dans son épouvante, le pilote qui le dirige appelle tous les Chrétiens à la prière.

Mais quelle prière serait plus agréable à Dieu, plus capable de désarmer sa colère que la prière des enfants ? Leur innocence a sur son cœur un empire irrésistible, dont chaque page de nos divines Ecritures nous offre des exemples. Qui ne connaît pas l'histoire de

Jonas et de Ninive? Le prophète est envoyé à cette ville coupable, et il lui dit : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! Mais Ninive fait pénitence, et le Seigneur lui pardonne. Comme Jonas s'en irrite et s'en plaint, Dieu se sert de la perte d'un lierre desséché subitement, pour lui découvrir la raison de sa miséricorde : Quoi, lui dit-il, vous ne pouvez supporter la perte d'un arbrisseau qui ne vous a coûté nulle peine à planter ni à cultiver?... Et moi, je ne pardonnerais pas à la grande ville de Ninive, où il y a plus de cent vingt mille enfants, qui ne savent pas encore distinguer leur main droite d'avec leur main gauche?

Aussi, dans tous les temps, cette tendresse de Dieu pour l'enfance a-t-elle été mise à profit au jour des grandes calamités. Le saint roi Josaphat est subitement attaqué par les descendants de Moab et d'Ammon ; il convoque devant le Seigneur tout son peuple, les hommes, les femmes et les enfants, ceux même qui sont encore sur le sein de leur mère : *Omnis vero Judas stabat coram Domino, cum parvulis et uxoribus et liberis suis.* La confiance du saint roi n'est pas trompée : ses ennemis se détruisent les uns les autres.

Holopherne assiégeait Béthulie, menaçant déjà Jérusalem et le temple de Dieu. Le grand-prêtre Eliachim mit Israël tout entier dans le jeûne et la prière ; mais il n'oublia pas les enfants, et, les conduisant dans le tabernacle du Seigneur, il les fit prosterner la face contre terre. La délivrance la plus miraculeuse ne tarda pas à montrer la puissance de cette muette supplication.

Cette conduite, d'ailleurs, paraît avoir été dans Israël une véritable coutume ; car le prophète Joël veut pareillement que tous les enfants, ceux même qui sont encore à la mamelle, soient, aux jours des grandes expiations, rassemblés devant le Seigneur avec le reste du peuple : *Congregate parvulos et sugentes ubera.* Et ceci ne doit point nous surprendre. Comment penser, en effet, qu'il refuserait d'écouter la voix des enfants de l'homme, celui dont la bonté prête l'oreille aux petits oiseaux, et accorde à leurs cris la nourriture de chaque jour : *Qui dat escam... pullis corvorum invocantibus eum.*

UN PÈRE CONDUIT ET GARDÉ A L'ÉGLISE PAR SON ENFANT.

C'était en 1840. Plusieurs missionnaires fort célèbres prêchaient le Carême dans la ville de... Un soir, tandis que la foule empressée et recueillie se rendait à la principale église, la jeune Mathilde, charmante enfant de dix ans, jouait sur le balcon de sa demeure. Mais bientôt elle abandonne sa poupée et tous ses joujoux pour se livrer à quelques instants de réflexion ; puis prompte comme l'éclair, elle court vers son père qui lisait le journal. D'abord elle l'embrasse, le caresse, et M. de C... connut facilement dans les yeux de Mathilde qu'elle désirait obtenir une faveur.

— Que veux-tu, mon enfant ?

— Oh ! papa, que je serais heureuse !

— Qu'est-ce, ma petite ?

— Papa, je n'ose vous le dire.

— Que crains-tu ? je me suis fait la barbe aujourd'hui, je ne suis pas méchant. Que veux-tu donc ?

— Me l'accorderez-vous ?

— Certainement, ma fille, si je le puis.

— Ah ? bon, vous avez donné votre parole, et moi je sais que vous le pouvez. Eh bien ! papa, j'étais tout-à-l'heure sur le balcon, et j'ai vu beaucoup de messieurs se diriger vers l'église et aller au sermon ; il y en avait même plusieurs qui y conduisaient leurs petites filles, et vous, papa, vous ne m'y menez jamais; mais ce soir vous y viendrez avec Mathilde !

A cette naïve injonction, le père fut ému.

— Ma fille, dit-il, je ne puis te résister; va mettre ton chapeau et tes gants, et nous partons.

Bientôt l'heureuse Mathilde entrait dans l'église avec son père. Il la plaça parmi les dames, et lui-même dit qu'il convenait qu'il se plaçât dans le banc des messieurs. Le sermon commence, et Mathilde, après avoir regardé deux ou trois fois son père, se tint ensuite modeste et bien recueillie. M. de C... en profita pour aller au café ; il n'était venu dans le lieu saint que pour plaire à sa fille, et quand le sermon fut achevé, Mathilde fut bien désolée de ne pas voir tout de suite son père. Le lendemain M. de C... fit la même chose. Enfin, le troisième jour, Mathilde prit une résolution : ce fut de rester avec son père parmi les messieurs tout le temps du sermon. Mais voilà qu'un prêtre chargé de maintenir l'ordre parmi la foule dit à Mathilde :

— Mon enfant, ce n'est point votre place.

La petite répondit tout bas :

— Monsieur, c'est que je garde papa, permettez-moi d'y rester. M. l'abbé comprit de quoi il s'agissait. M. de C... avait promis à Mathilde de ne point aller au café ce soir-là ; il tint parole. Le sermon du missionnaire toucha son cœur; à la fin, il se sentit tout changé, et étant sorti de l'église il embrassa sa fille, lui disant :

— Oui, ma chère Mathilde, je reviendrai demain, et, bien mieux encore, je me confesserai.

Il le fit, et le lendemain on voyait encore sa petite fille l'attendre près du confessionnal, afin qu'il ne lui prît pas envie de retourner au café.

Depuis cet heureux jour, M. de C... bénit Dieu d'avoir recouvré la paix du cœur; il a continué à observer fidèlement ses devoirs de bon chrétien, et Mathilde est aujourd'hui le modèle des dames pieuses, comme elle fut autrefois le modèle des enfants.

(L'Ami des Familles.)

AVIS DIVERS.

— La reproduction de la Statue de Notre-Dame sous-terre, par la photographie, par la gravure ou autrement, ne peut se faire sans une autorisation spéciale.

— Messieurs les Ecclésiastiques qui se rendraient à Paris pendant les vacances, feraient bien de visiter les magasins de M. Biais aîné, chasublier-brodeur. On peut s'adresser à cette Maison avec confiance.

— Ce que nous pourrions dire n'ajouterait rien aux éloges qui ont été faits du livre de M. l'abbé Méthivier, qui a pour titre *le Septième jour*. — On le trouve chez Garnier, imprimeur-libraire, à Chartres. Prix, 75 c.

— Voici le jugement que porte M. Eugène de Margerie sur un petit livre de M. Buron, intitulé : *Les Vacances en famille.*

« *Les Vacances en famille,* que je n'oserais conseiller à un académicien ni même à un rhétoricien, figureront très-heureusement dans toutes les bibliothèques populaires; l'artisan, le laboureur, le soldat, les membres des *Saintes Familles* et des *Sociétés Saint-François-Xavier* liront ce livre avec grand intérêt et grand profit; il a sa place marquée d'avance dans les distributions des prix des écoles chrétiennes de filles ou de garçons, même dans les pensions, petits séminaires et colléges pour les très-jeunes élèves.

» M. Buron ne me reprochera point de m'être montré trop sévère à son endroit. Que sont, à côté de tous les éloges dont j'aurais pu gratifier son style ou son imagination, cette louange que le maître lui-même a indiquée comme le caractère distinctif de l'apostolat chrétien, l'évangélisation des faibles et des petits : *Et pauperes evangelizantur?* »

L'Abbé YCHARD.

DESCRIPTION

des Fêtes de la Nativité de Notre-Dame de Chartres

ET

HOMÉLIE

Prononcée par Mgr l'ÉVÊQUE DE POITIERS, à la Messe
Pontificale de la Fête du Rétablissement de
la statue de la Sainte Vierge dans
la Crypte de la Cathédrale
de Chartres,
Le 15 Septembre 1857.

10e Numéro. Octobre 1857.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

DESCRIPTION
DES FÊTES DE LA NATIVITÉ A NOTRE-DAME DE CHARTRES
et du Rétablissement
DE SA NOUVELLE STATUE DANS LA CHAPELLE SOUS-TERRE.

La Voix de Notre-Dame de Chartres a suspendu son dernier Entretien, à ce trait si touchant de notre histoire religieuse, où Fulbert, en reconnaissance d'une faveur spéciale, célèbre la Nativité de Marie avec une pompe inaccoutumée, et en fait la principale fête de son pélerinage.

Huit siècles après Fulbert, notre cathédrale devait être témoin d'un semblable spectacle, sous l'épiscopat de Mgr Regnault. En prenant part à ces fêtes de la Nativité, nous avons rapproché instinctivement dans notre pensée ces deux époques marquantes, ces deux solennités splendides, ces deux triomphes de Notre-Dame sous-terre, enfin ces deux pontifes vénérés. Ils se donnent la main pour rester inséparables dans les souvenirs de l'histoire et dans l'amour des peuples. Tous deux ont accompli les mêmes choses et de grandes choses. L'un relève de ses ruines et assoit sur de nouveaux fondements la grotte druidique; l'autre efface l'empreinte d'une dévastation récente et restaure avec une magnificence nouvelle les cryptes de Fulbert; l'un replace sur son trône la statue antique de la Vierge-aux-Miracles; l'autre restitue à son sanctuaire l'image de cette même statue anéantie par des flammes sacrilèges; l'un rehausse l'éclat d'une fête qui donne un nouvel élan au plus célèbre pélerinage de Notre-Dame; l'autre

choisit cette même fête pour inaugurer cette ère nouvelle où Chartres commence à redevenir *le centre de la dévotion à Marie en Occident.*

Mais nos hommages de reconnaissance seraient incomplets, si, dans notre souvenir, nous séparions de ces deux pontifes un autre prélat illustre, enfant de Notre-Dame de Chartres, Mgr Pie, évêque de Poitiers, qui l'a emportée pour la placer *comme un cachet sur son cœur et sur toutes ses œuvres.* Non-seulement il a voulu payer son tribut de générosité pour la réparation de ses autels, mais toujours il a contribué puissamment à relever, par son éloquente parole, l'éclat de ses triomphes et de ses fêtes les plus solennelles.

Il faut donc les raconter ces fêtes de la terre : tâche difficile ! car ce qui en fait la beauté, ce n'est pas seulement la pompe des cérémonies, ni même l'affluence des spectateurs, ce sont et le recueillement de la foule et ces sympathies admirables d'une population où ne bat qu'un cœur, où ne respire qu'une âme ; et ici-bas ces choses ne peuvent se dépeindre.

Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Très-Sainte-Vierge, un autel illuminé de mille flambeaux, orné de mille fleurs, image de toutes les vertus s'épanouissant aux vives lueurs de la foi, se dressait avec plus de grâce que de majesté sous les voûtes si élevées de l'avant-chœur. C'était le trône de Marie : car l'image de sa statue druidique venait de recevoir la bénédiction pontificale, et le bois purifié, sanctifié, détaché des choses profanes par l'eau sainte et les prières de l'Eglise, n'était plus que le voile, pour ainsi dire, sous lequel la Vierge-Mère cachait sa présence. En avant du chœur, la Sainte-Châsse, contenant le Vêtement sacré de la Mère de Jésus, est exposée pour huit jours à la vénération publique ; faveur presque inouïe dans les annales de notre église, depuis bien des siècles. De chaque côté de l'autel s'élancent de deux vases magnifiques deux branches de lis d'argent. C'est le don d'une paroisse d'un diocèse voisin, représentée à cette fête et à ce pélerinage par son pasteur et quelques notables habitants. Après la bénédiction de la nouvelle statue, Sa Grandeur officie pontificalement, comme aux plus grandes solennités. Pendant le divin sacrifice, les grandes orgues, de concert avec nos meilleurs choristes, dilatent tous leurs poumons, font retentir leurs plus harmonieux accents.

Cependant, comme toujours (nous le disions précédemment),

la foule environne la chapelle du pélerinage; *une multitude de cierges symbolise devant la Vierge-du-Pilier l'amour et la foi des pélerins ; des girandoles de feux illuminent son sanctuaire.....* Mais ce qui n'est point ordinaire, c'est que cette belle fête ne doit pas finir avec le jour : huit fois le soleil prêtera sa plus vive splendeur à nos cérémonies quotidiennes et ravivera l'éclat de nos grandes verrières pour mieux peindre à nos regards tous les triomphes de la Vierge.

Nous sommes au crépuscule du premier jour. Aux rayonnements joyeux du soleil succèdent mille clartés qui vont reléguer les ombres sous la profondeur des voûtes et des nefs latérales, se jouent sur l'autel autour de la statue bénie et se distribuent au-dessus de sa tête en scintillante couronne. Ce ne sont plus les vitres aux couleurs transparentes qui vont nous raconter les gloires de Marie, c'est la voix de notre bien-aimé pontife. Du haut de la chaire de Notre-Dame, il nous parle comme doit parler un évêque, avec une simplicité noble, avec cette élocution évangélique qui condamne les vains apprêts de l'éloquence humaine.

Dans son discours, Sa Grandeur nous retrace toutes les victoires de Marie, ses victoires sur l'éternel ennemi du salut, sur le monde et sur les passions. Après ces développements théologiques, elle nous rappelle spécialement les victoires de Notre-Dame de Chartres sur l'impiété et sur les révolutions des hommes. Elle parcourt rapidement notre histoire religieuse et nationale, pour nous démontrer que Notre-Dame est puissante *comme une armée rangée en bataille*, et qu'elle a triomphé de toutes les erreurs, de toutes les passions, de toutes les haines. Arrivé en face de l'époque sanglante de notre grande révolution, le prélat s'interrompt, et comme saisi de douleur et d'effroi, il couvre du voile du silence les faits dont il nous laisse à sonder la noirceur. Il nous assure en terminant que la Vierge-Mère va bientôt triompher encore sur ces derniers écarts de la folie humaine, et sa victoire sera éclatante. Cette péroraison a ému tous les cœurs.... On triomphait d'avance avec Notre-Dame de Chartres.

L'orgue à son tour succède à la voix de l'évêque, et publie aussi dans son langage les triomphes de Marie. Le salut solennel du Saint-Sacrement termine les cérémonies du premier jour, au milieu des symphonies et des cantiques mélodieux.

Pendant l'octave de la Nativité, un grand nombre de pélerins étrangers sont venus prier et fêter Notre-Dame de Chartres. Les

cierges ont constamment brûlé devant la Sainte-Châsse et l'image nouvellement bénite. Le peuple chartrain surtout s'est empressé chaque jour d'accourir vénérer l'antique patronne de ses aïeux et réparer, par une neuvaine de prières, les outrages des persécuteurs de son culte. De jeunes demoiselles de la Confrérie de Notre-Dame, vêtues de blanc, venaient deux à deux, par intervalles, se prosterner aux pieds de Marie, en présence de la sainte relique : qu'elles priaient bien, ces enfants pieuses, immobiles sous leurs longs voiles blancs, comme si leur âme eût quitté la terre ! Mais la piété n'excluait pas une curiosité légitime, et les regards des pélerins paraissaient se repaître de la beauté suave et surhumaine de l'image de Marie et contempler aussi la grâce exquise de l'Enfant-Dieu qu'elle tient assis sur ses genoux. Chaque soir ramenait la même foule aux mêmes cérémonies. Le Dieu qui habite avec les hommes, sortait de son tabernacle pour recevoir les adorations de son peuple et le combler de ses bénédictions. Il faut rendre hommage ici à la foi et à la dévotion des fidèles, qui, à cette heure des délassements permis, préférait aux curiosités banales du champ de foire, la sainte harmonie des cantiques, les consolations de la prière et tous les aliments de la piété.

Les deux derniers jours qui précédèrent l'octave, l'assistance était plus nombreuse : on venait chercher les salutaires impressions de la parole divine. Citons seulement les deux prédicateurs qui acceptèrent l'honneur de préconiser Marie pendant cette octave mémorable. Le dimanche, 13 septembre, c'était M. l'abbé Legrand, vicaire à Saint-Aignan. Durant une heure, les oreilles de ses nombreux auditeurs furent agréablement surprises et délicieusement réjouies du timbre de son organe puissant et sonore, autant que leur âme de sa parole lucide et pieuse. Il nous a fait *vénérer* avec plus de foi *les grandeurs de Marie*, et espérer avec plus d'abandon en sa *maternelle et puissante bonté*. Le lendemain un prédicateur plus connu lui succéda, M. l'abbé Brière, professeur à l'Institution de Notre-Dame. Nous l'avons suivi avec une attention soutenue à travers des raisonnements qui tendaient à nous démontrer que l'époque actuelle a plus besoin que toute autre du secours de Marie, parce que *l'orgueil de la pensée* et *l'orgueil des jouissances* la rongent et la dévorent : plan magnifique dont le développement réclamait un vrai talent oratoire.

Mais voici venir le grand jour, ce jour le plus beau qu'ait jamais vu la génération présente... Nous attendions-nous au spec-

tacle d'une si belle fête? Peuple de la cité, espérais-tu voir une solennité si démonstrative et si touchante?.... L'écho des feuilles publiques n'avait point annoncé de grandes pompes; le calme planait encore sur la ville et ses environs. La dévotion publique ne s'était point élevée, comme ailleurs, jusqu'à l'enthousiasme pour préparer de grandes manifestations et en porter au loin le retentissement. Une prudence délicate veillait du reste à l'empressement du zèle pour le modérer... On avait dit : à plus tard la Réparation! Elle devait avoir lieu, cependant, et ce qui devait rendre cette fête grande, admirable, émouvante, c'était un élan spontané que l'amour si profond du peuple chartrain pour sa patronne devait faire jaillir de son cœur, comme une onde pure s'élance à l'improviste d'une source longtemps comprimée dans le sein de la terre.

A peine une aurore empourprée annonce-t-elle un jour éclatant, que de son côté le clocher de Notre-Dame prend sa grosse voix pour saluer sa reine et le jour de son triomphe : c'est le prélude de son orchestre d'airain. Dans le cloître, des préparatifs s'improvisent; les maisons se tapissent de verdure; le chiffre de Marie s'enlace aux rinceaux de mousse; les paroles de l'ange sont écrites avec des fleurs; des guirlandes de lierre sont suspendues aux parois des murs ou balancent au-dessus des passants leurs gracieux pendentifs; tous les titres de la Vierge s'étalent sur des drapeaux, de distance en distance, comme de glorieuses armoiries. L'immense cathédrale arbore son étendard; il flotte au sommet de ses tours, aux pignons de ses porches et de ses façades, et de la pointe de sa flèche, presque sans rivale, l'oriflamme aux couleurs de Marie ondule mollement au souffle de la brise.

Cet ensemble de décorations variées flatte d'autant plus les regards qu'il s'est fait comme par enchantement, grâce au zèle intelligent de M. l'abbé Legendre, l'organisateur de toutes les fêtes. Il mérite nos sincères éloges : pas un instant du jour qu'il n'ait mis à profit au dépens de lui-même; il s'est multiplié pour embellir cette fête et donner à chaque chose un caractère de grâce ou de grandeur.

Mais entrons maintenant dans la cathédrale; les six bouches d'airain nous y appellent. Les puissantes et harmonieuses vibrations de ce concert ébranlent l'air, ébranlent les édifices, ébranlent surtout les cœurs. Il faut céder à l'attrait de ces voix de l'Eglise; il faut courir à la basilique. Aussi une multitude im-

mense y accourt; on remet au lendemain les affaires commerciales : un pareil jour ne renaîtra pas. L'espoir de voir officier pontificalement et d'entendre discourir l'éminent évêque de Poitiers avait bien aussi son charme. Toutes les places étaient remplies d'avance autour de cette chaire d'où sa parole est si souvent tombée, comme une harmonie suave, dans le cœur d'un auditoire suspendu à ses lèvres.

Mgr l'évêque de Poitiers siége sur un trône qui fait parallèle à celui de Mgr l'évêque de Chartres. Il célèbre la sainte Messe avec toute la pompe des cérémonies pontificales, à l'endroit même où il reçut l'onction du sacre des mains de Mgr Clausel de Montals. Notre-Dame de Chartres le voulait sans doute : le sacrifice expiatoire devait être offert en réparation du passé, par celui qui naguère, seul dans le silence et parmi les ruines de son sanctuaire, venait souvent prier et pleurer sur ces tristes débris !...

Après l'Evangile, Mgr Pie monte en chaire. Tous les regards le suivent et se plaisent à le revoir dans cette tribune sacrée, où semble encore retentir à nos oreilles son fameux discours du Couronnement de Notre-Dame de Chartres. Le célèbre orateur assis, la mître sur la tête, promène un œil sympathique sur son vaste auditoire, et, mesurant la force de sa douce parole à la distance de tous ceux qui déjà l'écoutent, il débute par ce texte heureux : *nolo vacuam te reverti*, je ne veux pas, ô Marie, que vous retourniez les mains vides au sein de votre peuple. Il serait difficile d'analyser, sans les défigurer, toutes ces comparaisons gracieuses, toutes ces ingénieuses applications des textes bibliques à la Vierge qui va reprendre son empire sur le trône que lui ont élevé nos ancêtres. — C'est du fond de cette grotte sacrée que la source des grâces a jailli sur tout le peuple catholique... La Vierge-Mère de retour dans son antique sanctuaire, la source doit se rouvrir et découler encore comme aux âges de foi, sur toutes les plaies de l'humanité... Nous pensions entendre une voix prophétique, et notre âme frissonnait de bonheur en croyant apercevoir dans l'avenir cette source redevenir un grand fleuve dont l'onde régénératrice doit arroser notre sol desséché. — Marie étendra son manteau, comme Ruth, elle le tiendra fortement des deux mains, et le Seigneur Jésus, comme un autre Booz, remplira ce manteau, d'où les grâces se répandront sur son peuple, parce qu'il ne voudra pas *qu'elle retourne les mains vides chez les siens*. — Mais arrêtons-nous, et ne privons point le lecteur de ces agréables

surprises qu'on éprouve toujours en lisant un discours de Monseigneur l'évêque de Poitiers.

Jetons maintenant les yeux sur le nombreux clergé venu des diverses paroisses du diocèse pour jouir de cette solennité et en augmenter la splendeur. Parmi ces prêtres vénérés, quelques-uns sont accourus des diocèses voisins. Auprès du trône de Mgr l'évêque de Chartres, quel est cet auguste vieillard dont la chevelure argentée trahit l'âge et les labeurs? Pouvait-il manquer à cette fête le vénérable successeur de M. Olier, M. Carrière, supérieur de la congrégation de Saint-Sulpice? N'est-ce pas dans l'église sous-terre aux pieds de la Vierge druidique, que M. Olier, fondateur de la Compagnie, vint méditer sa glorieuse entreprise et en confier l'avenir à Notre-Dame de Chartres? *Si la source doit se rouvrir,* dans cette grotte séculaire, sous les pieds de son antique Madone, le savant et pieux successeur de M. Olier doit être là, aux premiers rangs, pour en recueillir les prémices.

N'oublions pas de féliciter les amateurs d'élite qui ont chanté la messe en musique. Leurs voix et leurs chants étaient dignes de la solennité.

A trois heures du soir, une cérémonie émouvante devait avoir lieu sur la place publique. Un charmant reposoir s'est élevé tout-à-coup devant la façade de l'Hôtel-Dieu, pour recevoir la statue de Marie... Le chant des vêpres se termine; la procession se met en marche... Deux longues files blanches de jeunes demoiselles s'avancent; les bannières se déploient; le chant des litanies se fait entendre; les fanfares militaires résonnent sous les voûtes; la statue vénérée s'ébranle au milieu de son cortège de prêtres et d'évêques. Devant elle se balancent les encensoirs. Huit prêtres revêtus de dalmatiques portent sur leurs épaules ce doux et glorieux fardeau; quatre des plus vénérables tiennent suspendu au-dessus de la Vierge un dais de soie aux galons d'or. La procession traverse la grande nef, se replie dans le bas-côté pour sortir par le porche méridional. Le peuple s'amoncelle et se presse pour contempler sa souveraine aux rayons du jour. Sur son passage, les flots de la multitude, comme les eaux du Jourdain, s'écartent et restent en suspens, pour se rejoindre ensuite derrière cette nouvelle Arche d'alliance. Tout ce que la grande basilique contient de fidèles s'écoule comme un torrent par ses larges baies, inonde la place du Cloître, déborde jusque dans les rues adjacentes et s'échelonne avec une symétrie merveilleuse sur les dix-sept degrés du péristyle.

Quand la statue fut posée sur son trône de fleurs, les yeux de la foule s'en détachèrent pour se reporter avec une curiosité avide sur le prédicateur de la fête, le R. P. Lavigne, qui, du haut de sa chaire, domine toute cette multitude. On se demande s'il pourra se faire entendre ; mais à peine a-t-il lancé quelques mots, qu'un admirable silence témoigne en faveur de sa puissante parole. Parlez, orateur, le calme est dans l'atmosphère, le calme est dans la foule : le ciel et la terre vous écoutent. La grande cathédrale entend votre voix et toutes les générations qui ont prié dans son enceinte ; la vieille et la jeune cité de Marie vous entendent : parlez ! et nous reprendrons le livre de la Tradition pour raconter de grandes merveilles.

S'il existe une parole capable d'attendrir un auditoire, de remuer les masses, d'emporter d'assaut la forteresse du cœur humain la plus inaccessible, c'est bien la parole du R. P. Lavigne. Son cœur tout entier s'échappe de ses lèvres, empreint, en passant, sa physionomie d'un attrayant sourire, se met en contact avec tous les cœurs, et comme un courant électrique, les fait tressaillir des plus vives émotions. Comment reproduire ces pensées ou plutôt ces sentiments spontanés du célèbre panégyriste de Marie ?

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei ! on a dit de vous de grandes choses, cité de Dieu ! Ce sont les gloires de la cité de Chartres dont parle l'orateur, gloires qui surpassent celles de toutes les autres cités, qui honorent son peuple plus que tout autre peuple... Notre-Dame de Liesse date du XIIIe siècle, Notre-Dame de Boulogne, du VIIe ; mais le culte de Marie, dans cette ville de Chartres, va se perdre dans la nuit des temps les plus reculés... Notre-Dame sous-terre, la Vierge des Druides, demande à reprendre sa domination sur la cité chartraine, à rentrer dans son antique sanctuaire... Le prédicateur prévient l'objection de l'incrédule qui dédaigne de fléchir le genou devant une figure inanimée. Il parcourt rapidement tous les passages de l'Ecriture, les institutions divines, les rits de l'Eglise pour démontrer que Dieu fait choix des plus faibles instruments pour opérer des prodiges, que Dieu veut être indépendant et agir seul pour mettre en relief sa Toute-Puissance, et qu'enfin il communique aux moindres éléments une vertu vivifiante. Il nous montre du doigt cette statue consacrée d'où la grâce découle déjà sur les pontifes, des pontifes sur les prêtres, et des prêtres dans le cœur des fidèles... Pendant

ce discours, bien des larmes révèlent l'émotion des cœurs. Mais ce n'est pas assez des larmes; l'orateur veut une manifestation, il la provoque. Aussitôt un concert de voix remplit les airs; deux fois la place du Cloître retentit de cette acclamation inaccoutumée: Vive Notre-Dame de Chartres !!! Ce fut un cri réparateur !... Sans doute la démonstration ne fut pas universelle; mais nous ne sommes pas non plus ce peuple enthousiaste des montagnes ou des bords de la mer. Si la dévotion à Marie dans notre cité ne s'épanche pas au dehors par d'éclatants témoignages, depuis l'aurore du christianisme, elle reste solidement ancrée au fond du cœur des populations et s'y fortifie toujours davantage.

Cet éloquent discours est suivi d'une scène touchante. Toute la foule s'agenouille devant la statue de Notre-Dame, et au milieu d'un grand silence, Mgr l'évêque de Chartres lui fait amende honorable pour toutes les profanations qui ont atteint son honneur; lui consacre sa personne, son diocèse, les pasteurs et tout le troupeau confiés à sa paternelle sollicitude. Espérons-le, à cette voix suppliante du Pontife, le ciel aura tiré le voile de l'oubli sur les crimes du passé et ouvert sur nos têtes le trésor de nouvelles bénédictions.

Pour donner le dernier cachet de grandeur à cette cérémonie, la musique militaire du 11[e] chasseurs, si justement honorée de toutes nos sympathies, exécute avec un entrain admirable le cantique du triomphe : *Triomphez, reine des cieux.* Aux sons de ces instruments si doux, la foule fredonne instinctivement et la procession reprend sa marche autour de la cathédrale. Sur le passage de la Madone, un petit chœur de voix enfantines s'écrie encore : Vive Notre-Dame de Chartres!... Quel jour et quel spectacle! comme il est splendide le soleil! et qu'elle est belle à l'éclat de ses rayons, celle qui *brille comme le soleil et qui est puissante comme une armée!* et qu'il est grand ce peuple qui se prosterne à l'approche de la Vierge triomphante!... Quand elle fût rentrée dans la basilique, nombre de fidèles se présentent à la balustrade de l'avant-chœur pour faire toucher à sa statue mille objets de piété. Elle a conquis déjà toute la vénération de son peuple!

Cette procession était loin, sans doute, d'égaler celle du 31 mai en magnificence. Il y manquait ces députations des diverses paroisses du diocèse et cette affluence si considérable de pélerins et ce pompeux cortège d'évêques. Mais, quoique privée de cet

éclat extérieur, la fête de l'inauguration de la nouvelle statue dépasse, pour l'importance de son objet, toutes les solennités précédentes, et laissera gravés dans les cœurs les plus profonds souvenirs.

Venez plutôt, pour vous en convaincre, assister à la cérémonie du soir. C'est une de celles qui font époque dans l'histoire!

Le bourdon de Notre-Dame et ses sœurs n'avaient pas encore entonné leur gamme harmonieuse, que déjà la multitude se pressait dans les trois nefs de la cathédrale et se déversait même dans les collatéraux du chœur. Toute la ville de Chartres est là dans l'attente d'un grand évènement. Voilà plus de soixante ans qu'elle l'appelle de ses soupirs et de ses vœux. Enfin il va s'accomplir!

Des chants suaves s'élèvent de l'enceinte du grand chœur, ou plutôt semblent tomber de ses voûtes comme un concert d'anges. Ce sont les enfants de la maîtrise qui célèbrent cette Vierge de sous-terre dont ils desserviront les autels. Bientôt les cantiques cessent et tous les regards se dirigent vers la chaire : on se prépare à entendre de nouveau le R. P. Lavigne.

Nous voudrions pouvoir reproduire les plus beaux passages de son discours plein de profondeur et de sentiment. Mais c'est un simple récit que nous avons entrepris. L'orateur s'attache surtout à nous exposer la doctrine catholique sur l'enfantement de nos âmes à la grâce par Marie, ensuite il laisse aller son cœur à l'amour et à la reconnaissance. Les paroles : *Virgini pariturœ* lui fournissent une source féconde de développements... « Peuple d'aujourd'hui, vous allez donc vous unir aux peuples anciens, car il faut justifier cette parole : *Virgini pariturœ.* Comment en effet l'auguste Vierge s'appelle-t-elle encore : *la Vierge qui doit enfanter?* Pourquoi placer ce titre aux pieds de cette statue? pourquoi?... C'est que, Mes Frères, cette parole a perpétuellement son application au milieu de vous, c'est que d'âge en âge jusqu'au dernier jour du monde, il faut que les élus soient enfantés à la grâce et incorporés à Jésus-Christ... » Dieu seul est l'auteur de la grâce, mais Marie est *la mère de la grâce...* Dieu le Père communique à une simple mortelle la fécondité de sa nature et aussi la fécondité de sa charité. « Si Marie possède toute grâce, Marie est notre mère; si cette grâce opère en nous une seconde création, il faut qu'entre elle et nous, il y ait un rapport de filiation et de maternité. » L'orateur se sert de divers passages

de l'Évangile et des Pères, afin de placer cette vérité dans tout son jour. « C'est donc avec raison, conclue-t-il, que Marie s'appelle : *Virgini pariturœ,* et cette vérité, c'est vous, peuple de Chartres, qui avez l'honneur de la promulguer plus que tout autre peuple! » Mais sa voix déjà fatiguée par les efforts d'une prédication en plein air, ne peut plus distribuer son éloquente parole à toutes les oreilles attentives. Il se hâte de terminer en conjurant Marie d'enfanter tout ce peuple à la grâce, de prendre le livre de vie des mains de son fils et d'y écrire les noms de tous, sans exception, du prêtre et du laïque, des justes et des pécheurs...

Ce discours est suivi du Salut solennel du Saint-Sacrement chanté en musique. Pendant que Mgr l'Évêque de Poitiers donnait la bénédiction, nous avons remarqué avec bonheur un silence extraordinaire parmi ces milliers de fidèles. Jésus bénissait et Marie écrivait sans doute *les noms sur le livre de vie.* Qu'il y a de beaux jours dans l'Église et de beaux instants dans ces jours de fête!

Allons! peuple de Chartres, suivons maintenant Notre-Dame, la Vierge si vénérée de nos aïeux, dans sa vieille grotte souterraine. La voici escortée de ses enfants, de ses prêtres, de ses pontifes, de tout son peuple; et elle reprend avec majesté le chemin de son sanctuaire. Des masses de têtes s'inclinent sur son passage et semblent dire : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce...* Trois chanoines portent les richesses de la crypte : un cœur en vermeil, destiné à recevoir les noms des souscripteurs à la restauration de l'église sous-terre; un reliquaire bysantin contenant une portion considérable du saint vêtement de Marie, et un autre reliquaire renfermant les restes vénérés de saint Savinien. La statue de l'auguste Vierge fait son entrée dans la crypte par la porte qui s'ouvre sous le clocher neuf. Heureux les yeux qui ont pu voir ce spectacle imposant, cette longue procession à la lueur des flambeaux, et l'image de Marie allant reprendre sa place sur son trône au milieu des guirlandes et des gerbes de lumière! Pendant qu'on la dépose sur un socle richement sculpté, au-dessus de l'autel, la foule entre impétueusement par l'étroite issue de la chapelle sous-terre qui, en un clin-d'œil se trouve inondée. Les grilles se ferment. Trois mille fidèles sont là dans ce long souterrain; mais la plus grande partie attend avec impatience, dans la basilique supérieure, que les portes se rouvrent pour aller contempler et vénérer à son tour la Vierge-Mère. Après une allocution chaleureuse du R. P. Lavigne, toute l'assistance, malgré la

pressé, tombe à genoux aux pieds de Marie, et lui fait, par la bouche du prédicateur, un acte de consécration solennelle. Quels élans d'amour et de reconnaissance s'échappent alors de tous les cœurs ! il semble que les ombres de nos pères se mêlent à tout ce peuple pour chanter le cantique d'actions de grâces : *Te Deum laudamus, te Dominus confitemur !* il semble que ce concert de louanges réveille et fait tressaillir les vieux Druides et les fiers Carnutes et nos anciens pontifes et nos rois très-chrétiens et tous nos pieux ancêtres. Au chant du *Te Deum,* la procession remonte par le porche septentrional, à l'église supérieure ; là, enfin, les cantiques cessent, la cérémonie s'achève, mais il reste dans l'âme la douceur de ses impressions et le souvenir d'une fête incomparable.

Mgr l'évêque de Chartres avait promis à tous ses fidèles qu'ils pourraient librement visiter la chapelle souterraine et vénérer l'image de Marie. Cette promesse bienveillante rend plus empressée et plus impatiente la foule, dont le flot continu se précipite le long des degrés de la crypte. A dix heures et demie du soir, elle cesse enfin de s'écouler. On circule quelques temps encore dans le cloître, à la clarté de ces illuminations variées, et bientôt toute la cité rentre dans son calme nocturne.

Le lendemain, dès que la crypte ouvrit ses portes, un grand nombre de fidèles y accoururent pour assister à la messe de Mgr l'évêque de Poitiers, et s'y succédèrent sans interruption jusqu'à ce que toutes les messes fussent achevées. Les Sœurs de Saint-Vincent de Paule y vinrent terminer leur retraite par une communion générale. Le surlendemain, l'orphelinat de la Providence assistait au divin sacrifice offert par le supérieur de la communauté. Après leur retraite, les sœurs de Saint-Paul, de Chartres, y venaient aussi puiser aux pieds de la Vierge-Mère les grâces qui les suivront partout dans leur mission de dévouement.

Enfin, depuis le jour de la fête, chaque matin voit un nombreux concours d'âmes chrétiennes aux pieds de la Vierge qui doit nous enfanter tous à Jésus-Christ : *Virgini pariturœ.* L'antique pèlerinage va ressusciter dans cette grotte, illuminée par l'éclat des cierges ; les ex-voto y rappellent, comme autrefois, de touchants souvenirs ; *Marie étend son manteau* dont les plis protecteurs abriteront une génération nouvelle grandie dans la foi ; d'*aujourd'hui se renoue la chaîne des merveilles primitives*, *d'aujourd'hui recommence l'ère des miracles :* honneur et gloire à Notre-Dame de Chartres !

L'abbé Hénault.

HOMÉLIE

PRONONCÉE PAB MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE POITIERS

A la Messe Pontificale

DE LA FÊTE DU RÉTABLISSEMENT DE LA STATUE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES,

Le 15 Septembre 1857.

Nolo te vacuam reverti.

Je ne veux pas que tu retournes vers les tiens les mains vides.

RUTH. ch. 3.

MONSEIGNEUR,

Quand Esdras venait de dédier le nouveau temple après soixante-dix ans d'émigration, quand Judas Machabée venait de rétablir l'autel après une longue et horrible profanation, c'étaient dans tout Israël des acclamations, des transports, c'était une ivresse de bonheur, c'étaient des cris et des larmes de joie, c'était un attendrissement universel. Et la multitude, chantant des psaumes, des hymnes et des cantiques, louait et bénissait le Seigneur qui est compatissant, et dont la miséricorde met un terme aux plus douloureuses épreuves (1),

Quelque chose d'analogue, M. F., va s'accomplir aujourd'hui. Ce beau temple, sans doute, avait retrouvé depuis plus d'un demi-siècle son sacrifice, son autel, ses solennités, ses pompes. La Vierge Marie y avait repris possession de sa puissance et de sa gloire. Mais dans cette grotte sacrée, qui est plus ancienne, et, en un certain sens, plus auguste que le temple lui-même, puisqu'elle a donné naissance au temple; dans cette grotte sans laquelle le temple, si vaste qu'il soit, est néanmoins insuffisant et incomplet, parce que la construction, la composition de la basilique supérieure ont présupposé l'existence de la basilique inférieure; dans cette grotte, récemment rouverte à notre piété, nos yeux cherchaient encore vainement l'image de Marie, telle que nos ancêtres l'avaient vue, l'avaient aimée, l'avaient invoquée pendant tant de siècles. Désormais cette absence regrettable va cesser.

(1) I. Esdr. III. — I. Macch. IV.

Ah ! qu'il sera beau, ce soir, de contempler le Fils du Roi rentrant enfin dans sa demeure favorite, dans son domaine séculaire ! Qu'ils seront beaux vos pas, ô sainte Dame de Chartres, alors qu'escortée de toute cette foule, et comme portée en triomphe sur ces milliers d'épaules, vous retournerez vous asseoir là où nos pères vous ont tant louée : *ubi laudaverunt te patres nostri* (1), là où ils ont si souvent mis votre puissance à l'épreuve, là où ils ont tant de fois vu vos œuvres, constaté vos prodiges et ressenti votre intercession : *probaverunt et viderunt opera mea* (2).

Pour moi, M. F., j'ai désiré d'un grand désir de voir ce jour et de célébrer cette fête du retour de Marie dans son église souterraine de Chartres. Que de fois, le soir des grandes solennités, après les saints offices terminés, je suis allé m'agenouiller dans cette crypte obscure et abandonnée ! Que de fois, après avoir appuyé mon front à la colonne vénérée sur laquelle repose notre Mère, je suis allé le coller à la poussière de l'ancienne place que ses pieds ont sanctifiée : *In loco ubi steterunt pedes ejus* (3)! J'entendais au-dessus de ma tête la foule s'écouler, heureuse et attendrie du spectacle des grandes pompes religieuses auxquelles elle venait d'assister. Mais, à mon sens, les plus belles de ces fêtes étaient encore incomplètes ; il restait au fond de mon cœur un désir, un regret. Au milieu des ténèbres et du silence, je me demandais si ce désert ne retrouverait pas un jour la vie, si cette solitude n'était pas destinée à refleurir, si ces vieilles nefs, enveloppées du linceul de la nuit, ne reverraient plus jamais les longues files de vierges aux robes blanches, les anciennes et célèbres processions de lévites en vêtements sacrés, si ces voûtes assombries ne s'illumineraient pas encore de ces milliers de cierges portés aux mains des fidèles et des prêtres, en un mot si ce lieu si cher à la piété des âges précédents, ce lieu qui a été le rendez-vous de tous les saints, ne reconquerrait pas sa sainteté et sa gloire.

M. F., mille fois béni soit le Seigneur qui a mis au cœur de votre vénéré Pontife l'heureuse inspiration, la sainte et forte résolution d'opérer la restauration de ce sanctuaire souterrain, et d'y rétablir enfin l'image de Notre-Dame de Chartres ! D'aujourd'hui va se renouer la chaîne des merveilles primitives, d'aujourd'hui va recommencer l'ère des miracles. Nous tous qui

(1) Isa., LXIV, 11. — (2) Ps., XCIV, 9. — (3) Ps. CXXXI, 7.

appartenons à cette génération qui a déjà vieilli, plus d'une fois, en comparant l'état actuel du pèlerinage de Chartres avec son ancienne splendeur, son ancienne célébrité, nous nous étions écriés tristement comme le prophète Daniel : *Domine, imminuti sumus :* « Seigneur, nous avons été diminués, amoindris (1). » Quoique l'action intérieure de la grâce ait toujours été sensible dans ce temple, quoique la puissance de Marie n'ait jamais cessé de s'y révéler, même par des miracles éclatants, toutefois, les prodiges étaient moins multipliés, les signes moins manifestes qu'aux anciens jours : *in illis diebus, non erat visio manifesta* (2). La vertu de ce sanctuaire s'était-elle donc affaiblie ? Non, assurément. Mais si richement pourvue que soit cette église des dons et des trésors divins, il ne se pourrait faire qu'elle en négligeât impunément la plus abondante et la plus féconde. Vous le savez, M. F., il n'est pas au pouvoir de l'homme qui ferme une source, d'en faire jaillir une autre à côté. Cette fontaine que vous auriez refoulée, vous en recueilleriez peut-être quelque épanchement, quelque infiltration dans le bassin contigu ; mais l'onde vive et bouillonnante, vous ne la ferez pas sourdre d'une autre veine que de celle que Dieu a ouverte : on ne déplace pas une source. Et s'il en est ainsi dans la nature, il en est de même dans l'ordre surnaturel. La grâce divine est souveraine et indépendante dans son choix des lieux comme des temps et des personnes. Or, en ce qui est de l'influence de Marie à Chartres, la source est là ; elle est sous cette grotte taillée dans le rocher. Si vous comparez la basilique de Chartres et tout ce qui s'y rattache à un grand fleuve dont les eaux se sont répandues au loin, je vous dirai que dans cette grotte est la petite fontaine qui s'est accrue, qui s'est enflée, et qui a produit le grand fleuve : *fons parvus crevit in fluvium maximum et in aquas plurimas redundavit* (3). Assurément, le temple tout entier est rempli de la majesté et de la puissance de Marie ; la source s'est épanchée en mille nappes d'eau, elle s'écoule, elle se communique par mille conduits. Mais au moins faut-il que la source ne soit pas négligée, ne soit pas profanée, ne soit pas fermée ; et son onde possédera toujours une vertu plus efficace et plus active que celle des ruisseaux qui en dérivent. Que votre piété, chrétiens, M. F., sans rien diminuer de son zèle à fréquenter cette grande basilique, où le culte divin se solennise

(1) Dan. III, 37. — (2) I. Reg. III. 1. — (3) Esth. XI., 10.

avec plus de pompe et de splendeur qu'en aucun autre lieu du monde, aille néanmoins désormais avec une certaine préférence chercher les grâces toutes spéciales de Marie là où il lui plaît surtout de les répandre, se désaltérer, s'abreuver à cette fontaine si précieuse.

Vous m'arrêtez peut-être et vous me dites : « La sainte crypte est rouverte; mais la statue qu'on va y replacer n'est plus la statue antique et miraculeuse qu'ont vénérée nos pères. Qui nous garantit que le ciel y attachera la même puissance ? » Non, M. F., il est vrai, cette statue n'est plus celle qu'ont vénérée nos pères. Ne rappelons pas ce qui sera toujours un si douloureux sujet de larmes ; réjouissons-nous bien plutôt de l'acte réparateur qui s'accomplit en ce moment, et qui se confond dans mon esprit avec une autre réparation mille fois heureuse et désirable qui, m'a-t-on dit, va se consommer dans ce même jour (1). Non, cette statue n'est pas la même qu'autrefois ; mais reproduite d'après les principales données de la tradition chartraine, j'affirme que ce soir, en allant reprendre la place de sa devancière, elle héritera de toute sa vertu. Déjà la prière puissante et authentique de l'Eglise a séparé, discerné ce bois inanimé du domaine des choses profanes ; l'eau sainte l'a, non-seulement purifié, mais sanctifié et consacré pour être à jamais la représentation de la Vierge qui était l'attente des nations aussi bien que d'Israël, de la Vierge qui devait enfanter le Sauveur. A cette bénédiction de l'Eglise va se joindre, sinon la consécration du temps à venir que nous ne saurions devancer, du moins la consécration des siècles passés. Et cette image sacrée n'aura pas plutôt été inaugurée sur un emplacement antique et traditionnel, qu'aussitôt tous les souvenirs des âges écoulés, des anciens prodiges opérés, viendront l'investir et la pénétrer, se grouperont au-dessus de sa tête comme le nuage qui planait sur l'arche d'alliance et qui révélait la présence de la divinité. Puis tant de larmes dont le parvis du temple a été mouillé ; tant de vœux, tant de soupirs, tant de prières qui, comme une vapeur d'encens, se sont attachés aux parois des murailles et des voûtes ; en un mot, tout ce qu'il y a de sainteté répandue dans toutes les parties du temple, viendra se réunir, se renfermer dans cette image bénie, l'imprégner et la traverser. Et toutes ces générations de saints pontifes, de saints prêtres, de saints rois, de saints

(1) C'est le 15 septembre que le R. P. Choizin a signé l'acte qui le rend propriétaire de l'église Sainte-Foi de Chartres. (*Note du Rédacteur.*)

confesseurs, de saintes vierges, de saintes veuves, qui sont venus invoquer la puissance de Marie en ce lieu ; toutes ces légions de fidèles serviteurs de Notre-Dame de Chartres qui sont présentement dans la gloire, étendront de concert leurs mains pour faire descendre d'en haut sur cette statue la même vertu divine qui s'est autrefois échappée de la statue antique pour leur sanctification.

Enfin, outre la bénédiction de l'Eglise, outre la consécration des souvenirs du passé, cette statue possèdera bientôt la consécration qui résultera de ses propres prodiges, de ses propres miracles. Et ici je reviens aux paroles de mon texte que j'ai trop longtemps perdues de vue.

Au moment ou Ruth s'apprêtait à retourner vers les siens, dont elle s'était momentanément éloignée, Booz lui dit : Etends ton manteau et tiens-le des deux mains. Et Ruth tenant ainsi son manteau ouvert, Booz y versa six mesures de froment. Ruth alors rentra dans la cité. Et comme on lui demandait : que s'est-il passé? elle répondit : voici les provisions dont le Seigneur Booz a rempli mon manteau et mes mains, et il m'a dit : je ne veux pas que tu retournes vers les tiens les mains vides : *Nolo te vacuam reverti.*

Mes frères, le Seigneur Jésus n'est pas moins généreux que son ancêtre Booz. Il a vu notre nouvelle Ruth qui s'apprête à rentrer dans sa demeure, à retourner vers sa famille, et il lui a dit : Tiens ton manteau ouvert et élargi, tiens-le à deux mains : *Expande pallium et tene utrâque manu.* Et il y a versé six grandes mesures de froment, c'est-à-dire, il y a mis une abondante provision de ses grâces les plus exquises. Car le Seigneur ne veut pas que Marie revienne vers nous les mains vides : *Nolo te vacuam reverti.*

Vierge sainte, donnez-nous donc, donnez-nous de votre plénitude. *Innova signa, immuta mirabilia :* Renouvelez vos prodiges d'autrefois, et faites succéder de nouvelles merveilles aux merveilles anciennes. Glorifiez toujours en ce lieu votre main et votre bras droit : *Glorifica manum et brachium dextrum.* Ayez pitié de cette cité de Chartres, dont le nom ne peut être prononcé dans aucune partie de l'univers sans rappeler aussitôt le vôtre : *Miserere plebi tuæ super quam invocatum est nomen tuum;* et conservez toujours votre prédilection à ce peuple qui se glorifie d'être votre premier-né : *Et Israël quem coæquasti primogenito tuo.*

Remplissez cette autre Sion de l'effet de vos assurances et de vos promesses : *Reple Sion inenarrabilibus verbis.* Vous vous êtes vous-même qualifiée Reine et Dame de Chartres; que cette inénarrable parole ne soit jamais privée de son accomplissement. Rendez témoignage à ceux qui se flattent d'être, depuis l'origine, vos créatures et vos clients : *Da testimonium his qui ab initio creaturæ tuæ sunt.* Vérifiez les prédictions que les anciens augures ont prononcées ici à votre gloire : *Suscita prædicationes quas locuti sunt in nomine tuo prophetæ priores;* ils vous ont appelée la Vierge qui devait enfanter; justifiez et rajeunissez cette appellation en enfantant toujours ici Jésus-Christ dans les âmes : *Suscita prædicationes.* Enfin, accordez une récompense particulière à ceux qui ne se sont pas lassés, qui ne se sont pas découragés, et qui n'ont jamais désespéré de la cause de votre sanctuaire souterrain : *Da mercedem sustinentibus te.* Et afin que la confiance qu'ils ont dans leur cœur et qu'ils cherchent à communiquer à leurs frères ne soit pas vaine; afin qu'ils soient trouvés des prophètes fidèles, ne permettez pas que personne aille jamais vous présenter ses prières aux pieds de votre image de sous-terre sans être aussitôt exaucé : *Ut prophetæ tui fideles inveniantur, exaudi orationes servorum tuorum* (1). Ainsi soit-il.

(1) Eccli. XXXVI, 6-18.

11e Numéro. Novembre 1857.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

Xe ENTRETIEN. — DU PÉLERINAGE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES AU MOYEN-AGE. (*Suite.*)

La magnificence des cryptes de Fulbert et le rétablissement de la statue druidique sur l'autel de la grotte sacrée durent attirer au XIe siècle une foule de pélerins et de hauts personnages aux pieds de Notre-Dame sous-terre. Tous ces princes, tous ces évêques, tous ces généreux bienfaiteurs qui avaient coopéré à l'œuvre colossale de Fulbert, eurent le pieux désir, sans doute, de voir leurs dons convertis en un monument immortel et de venir puiser, en échange d'un or corruptible, des grâces de salut à la source la plus abondante du sol catholique. Le roi Robert fut un de ces dévots pélerins, ainsi que Henri Ier, son fils et son successeur, qui fit construire à ses frais les voûtes de la cathédrale de Fulbert.

Nous regrettons que nos chroniques ne nous aient pas mentionné tous les illustres pélerins de cette époque. Nous aurions sans doute, au lieu de froides citations, quelques récits intéressants à faire.

L'histoire de l'église de Chartres au XIIe siècle nous offre plus

de ressources. La célébrité de son sanctuaire et la réputation de ses pontifes font affluer alors vers ce centre de dévotion tout ce qu'il y a de plus éminent dans la hiérarchie ecclésiastique et sociale. Essayons d'exposer ici le fruit de nos recherches.

L'an 1103, Notre-Dame de Chartres vit deux fois à ses pieds un grand saint de l'Angleterre, Anselme, archevêque de Cantorbéry. Injustement persécuté par le roi Henri, il allait à Rome consulter le Pape sur les matières en litige. Pendant ce voyage, il s'arrêta à Chartres pour y célébrer la fête de la Pentecôte, et deux ans après, à son retour de Rome, il s'y trouvait encore au mois de juillet 1105. Ce pélerinage d'un saint devait porter les plus heureux fruits pour l'avenir catholique de l'Angleterre. Anselme venait de Lyon pour se rendre à Reims; mais, étant à la Charité-sur-Loire, il apprit que la comtesse de Blois était gravement malade. C'était Adèle, sœur du roi d'Angleterre, qui avait rendu de grands services à l'archevêque de Cantorbéry. Anselme se crut donc obligé d'aller lui manifester sa reconnaissance et lui porter des consolations. Mais à son arrivée, il la trouva presque guérie. Pendant le séjour qu'il fit à Blois, il lui fit part de la situation pénible où il se trouvait vis-à-vis de son frère. Forcé de maintenir ses droits contre les prétentions ambitieuses du roi Henri, il avait résolu de lancer contre lui une sentence d'excommunication. La princesse fut extrêmement affligée de cette nouvelle. La condamnation de son frère la blessait au cœur. Elle entreprit une réconciliation, sous les auspices de Notre-Dame de Chartres. L'archevêque et la comtesse viennent ensemble se prosterner devant la statue de cette Vierge qui négocie toujours avec tant de puissanse les intérêts religieux des nations. La prière des pieux pélerins fut exaucée. On convint d'une conférence à l'Aigle avec le roi d'Angleterre. Le prince n'était plus le même; Notre-Dame avait adouci son caractère violent. Il rendit au prélat ses revenus, et l'Angleterre eut un scandale de moins à déplorer. Notre-Dame, en détournant les foudres de l'Eglise de dessus la tête du prince, avait empêché l'orage d'éclater sur tout un peuple.

(*La suite au prochain numéro.*)

Religion, Beaux-Arts, Littérature.

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SON OBJET.

Ce n'est point une œuvre nouvelle que nous venons annoncer aujourd'hui à nos lecteurs : elle compte déjà quelques années d'existence ; seulement elle avait besoin de la sanction du temps et des secours que l'expérience apporte, avant de se produire au grand jour. Mais le moment est venu, ce semble, de la faire connaître : les services qu'elle peut rendre en prenant des développements plus considérables, l'heureuse émulation qu'elle peut exciter ailleurs, tout nous engage à publier quelques détails sur cette institution si petite en apparence mais qui, nous l'espérons, produira un bien considérable.

L'*œuvre des clercs de Notre-Dame de Chartres*, fondée dans le dessein de relever la beauté du culte et la pompe des solennités dans notre magnifique Cathédrale, a spécialement pour but de former à l'étude de la musique et des cérémonies religieuses quelques enfants choisis qui nous sont confiés par des familles chrétiennes, de leur donner l'instruction convenable à leur âge, et par dessus tout de conserver en eux le précieux trésor de l'innocence qui doit faire leur plus bel ornement.

Mais indépendamment de ce premier objet, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, on a eu également en vue, par la création de cette œuvre, de recueillir, pour le service de l'Eglise, d'autres enfants ou jeunes gens, de quelque pays qu'ils soient (1), qui montrent des dispositions pour l'état ecclésiastique, mais que leur position de fortune empêche d'entrer dans quelque séminaire.

A n'envisager que sous ce dernier rapport cette institution naissante, on en comprend déjà l'immense utilité.

Il est d'expérience en effet que beaucoup d'enfants qui désireraient embrasser l'état ecclésiastique se trouvent arrêtés faute de ressources. Bien des fois nous avons entendu de vénérables confrères déplorer amèrement un pareil malheur, et nous-même nous nous sommes vu souvent dans la triste nécessité de refuser d'ad-

(1) Parmi les pensionnaires actuels de la maison, trois appartiennent au diocèse de Paris, et un quatrième au diocèse d'Alger.

mettre des sujets d'espérance qui auraient pu rendre à l'Eglise d'importants services.

Toutefois, les enfants des pauvres sont ceux auxquels l'Eglise doit ouvrir plus volontiers les portes du sanctuaire. Le saint Concile de Trente veut qu'on les choisisse de préférence, sans exclure néanmoins les enfants des riches. *Pauperum filios præcipuè eligi vult, nec tamen ditiorum excludit modò sumptu suo alantur et studium præ se ferant Deo et Ecclesiæ inserviendi.* Ainsi tel doit être, d'après le saint Concile, le personnel des élèves de nos petits séminaires. (Canc. Trid. sess. XXIII de Reform. cap. XVIII.)

Sous ce premier point de vue, pour ne pas parler des autres, l'œuvre des clercs de Notre-Dame entre donc tout-à-fait dans l'esprit de l'Eglise.

Aussi dès le principe, a-t-elle reçu les plus précieux encouragements, et les résultats obtenus jusqu'à ce jour donnent lieu d'espérer qu'elle aura un plein succès.

Depuis quatre ans qu'elle existe, l'œuvre a déjà fourni huit élèves pour le Petit-Séminaire et un pour le noviciat des Frères de la Doctrine chrétienne; trois, dont deux sont en seconde, fréquentent les cours de l'Institution Notre-Dame; trois font partie de cet établissement depuis la rentrée dernière; douze autres suivent dans la maison même le cours de leurs études latines. Tous ces enfants ou jeunes gens montrent le désir d'embrasser l'état ecclésiastique. Enfin deux aspirants au brevet de capacité pour l'enseignement primaire, lesquels suivaient les cours des Ecoles chrétiennes, ont puisé dans cet établissement l'esprit religieux qui peut seul faire un bon instituteur. Tous deux sont actuellement professeurs, l'un au collége de Chartres et l'autre au collége de Nogent-le-Rotrou. Plusieurs autres nous ont été présentés dans le même but, mais nous n'avons pu les admettre, par défaut de ressources.

Ces chiffres parlent assez haut en faveur de l'œuvre, surtout au milieu de la pénurie qui nous afflige en ce moment. Six sujets seulement se sont présentés cette année-ci au Grand-Séminaire, et l'année prochaine, selon toutes les probabilités, le nombre des aspirants sera moindre encore, puisque la rhétorique du Petit-Séminaire se compose de quatre élèves. Et qui ne sait combien sont pressants les besoins du diocèse ? Bien des paroisses sont dépourvues de pasteurs. Pas de prêtres pour les missions et très-

peu pour les maisons d'éducation ; pas de prêtres non plus pour les hautes études, pour les congrégations religieuses et pour tant d'œuvres qui ne demanderaient qu'à être entretenues pour prospérer et produire les plus heureux fruits.

C'est pour répondre à tant de besoins impérieux que nous voudrions donner à l'œuvre des clercs de Notre-Dame tous les développements dont elle est susceptible.

Ressources de l'œuvre.

Comme toutes les œuvres de Dieu, cette institution si utile n'a guère d'autres ressources que celles de la Providence. Les fonds alloués par la Fabrique de la Cathédrale pour les services qu'elle rend à l'église, sont loin de suffire à ses besoins : la charité des fidèles, leur religion et leur piété envers Marie leur inspirera sans doute de faire le reste.

Nous ne croyons pas en effet qu'il soit possible de rien faire de plus agréable à Notre-Seigneur et à sa divine Mère. Quelques personnes l'ont déjà compris, et parmi les enfants confiés à nos soins, deux ont été adoptés par de pieuses dames. L'une d'elle, chargée d'une nombreuse famille, a voulu, en devenant la mère d'un de ces enfants, attirer la bénédiction du ciel sur les autres que Dieu lui avait donnés.

Les quêtes qui ont lieu à la crypte sont affectées à l'œuvre des clercs de Notre-Dame.

De plus, à partir du 1er janvier 1858, tous les bénéfices qui résulteront des abonnements à la *Voix de Notre-Dame* seront employés pour le même objet : nouveau motif d'encourager de plus en plus notre petite publication. Nous la plaçons avec confiance sous la protection de cette bonne œuvre : ce sera, nous le croyons, son principal mérite et la cause de son succès.

Conditions d'admission.

Les enfants que l'on présente pour l'*Ecole cléricale* de Notre-Dame (1) doivent être nés de parents chrétiens et d'une réputation

(1) Nous préférons ce nom à celui de Maîtrise, parce qu'il fait mieux connaître l'objet de cette œuvre. On pourrait même lui donner, comme autrefois, le nom d'*école épiscopale*, parce qu'elle en tient lieu et qu'elle est pour le premier pasteur du diocèse l'objet d'une sollicitude toute spéciale. Mgr l'évêque de Chartres porte en effet le plus vif intérêt aux enfants de cette école. Sa Grandeur veut les connaître chacun en particulier, et elle a témoigné le désir d'avoir tous les

intacte, avoir une intelligence au moins ordinaire et des dispositions à la piété, savoir lire et écrire, être âgés d'au moins sept à huit ans, n'avoir aucune difformité notable et jouir d'une santé régulière.

Dans la demande d'admission on est prié de faire connaître la position de fortune de la famille et ce qu'elle peut raisonnablement offrir pour la pension de l'enfant.

On devra dire également si l'enfant se distingue par quelque aptitude extraordinaire et surtout par la beauté de la voix. Ce dernier point est pour nous d'une haute importance.

Il faudra présenter en outre l'acte de baptême de l'enfant, des certificats de bonne conduite délivrés par M. le Curé de la paroisse et par le maître dont il a fréquenté les classes; enfin, un certificat délivré par un médecin et faisant foi que l'enfant a été vacciné et qu'il n'est atteint d'aucun mal contagieux.

Quant aux jeunes gens ou même aux ecclésiastiques qui désireraient s'attacher à cette œuvre, il faut qu'ils aient l'esprit de communauté ou qu'ils soient dans la disposition de l'acquérir.

— Les offrandes et les demandes d'admission doivent nous être adressées. Nous ne recevrons, il est vrai, qu'un nombre de sujets proportionné à nos ressources; mais nous aurons quelque égard au rang d'inscription sur la liste des aspirants. L'empressement à nous faire parvenir les demandes sera d'ailleurs un stimulant pour notre zèle qui se laisserait peut-être facilement endormir. L'abbé Ychard.

UNE PROMENADE A LA COUR-PÉTRAL.

Le diocèse de Chartres a toujours eu le privilège de posséder sur son territoire beaucoup de couvents et de communautés religieuses. Autrefois ces établissements semblaient s'agglomérer de préférence dans la ville de Chartres et se disséminer sur toute l'étendue de son vaste diocèse. La plupart ont disparu ou n'offrent plus que des ruines silencieuses. Leurs sanctuaires à moitié détruits ou destinés à des usages profanes, indiquent seuls le lieu

mois les noms de ceux qui se sont le plus distingués par leur bonne conduite, leur travail et leur application pour l'étude de la musique.

Messieurs les chanoines et les autres membres du clergé de la cathédrale montrent aussi en toutes circonstances beaucoup de sympathies pour cette œuvre, et nous saisissons avec empressement cette occasion de leur en témoigner ici notre vive reconnaissance.

où se réfugiaient la pénitence et la vertu. Mais peu à peu l'Eglise répare ses ruines, et à côté des débris amoncelés par la fureur des persécutions, la piété élève de nouveaux temples, de nouvelles demeures où le ciel recueille le froment de ses élus.

Tel est le spectacle que nous allions contempler, dans les beaux jours de l'été, à la Cour-Pétral, non loin de Verneuil, sur les côtes de la Normandie. Il y a environ douze ans que des religieuses cisterciennes de la congrégation de Notre-Dame de la Trappe sont venues se fixer dans cette charmante solitude. Ne dirait-on pas que ce sont les anges eux-mêmes qui les auraient conduites dans cette terre promise où la nature prodigue ses trésors les plus variés : les fruits, la fraîcheur, la verdure, le bon air? où elle protége surtout son calme et son silence contre l'agitation et le bruit perpétuel du monde?

Une petite maison de campagne s'élevait autrefois au milieu de cette propriété. Elle a disparu pour faire place au monastère qui s'annonce de loin par son enceinte de hautes murailles et le clocheton qui le domine. Un grand jardin et un parc ombragé de vieux chênes dessinent les limites en deça desquelles doit s'écouler la dure existence des filles de Saint-Benoît. Mais qu'importe à ces âmes détachées de la terre le mur ou la grille du cloître, pourvu qu'elles aient à contempler le ciel et l'horizon indéfini de l'immortalité? Souvent le cloître est plus vaste que le monde, parce que rien n'y retient le libre essor de l'intelligence et du cœur.

Cependant jusqu'ici l'édifice le plus important manquait encore au couvent des trappistines : un sanctuaire pour prier, pour chanter les gloires de Dieu, pour trouver dans les délices de la vie contemplative une abondante compensation aux joies fugitives et trompeuses de la vie mondaine. On fit un appel à la générosité publique qui ne s'est jamais démentie dans nos contrées. Une petite estampe du style moyen-âge, due à l'habile crayon de M. Paul Durand, circule encore parmi les fidèles, quêtant pour l'église du monastère et s'offrant elle même comme un appât légitime et une récompense provisoire à la charité (1). Jusqu'ici ces légères aumônes ont à peine atteint le chiffre suffisant pour jeter les fondations d'une chapelle simple d'architecture mais d'une dimension convenable pour l'exercice du culte. Espérons que bientôt, grâce

(1) On en trouve au couvent des Trappistines, à la Cour-Pétral, et chez M. le Supérieur du Grand-Séminaire, à Chartres.

à la bienfaisance des âmes pieuses, les chants divins retentiront dans ce lieu consacré, embaumé par la prière et le sacrifice, et que la Victime expiatoire s'y offrira sur l'autel pour contrebalancer le poids des crimes qui pèsent sur notre société.

Charmante solitude, j'ai pu respirer un moment ton athmosphère si paisible et si pure ! J'ai vu avec attendrissement le trappiste creuser en silence les fondements de ton nouveau sanctuaire ! J'ai vénéré ce vieillard d'une bonté si paternelle qui veille à la paix et au bonheur de tes enfants ! J'ai médité un instant à l'ombre de tes murs la rapidité du temps, la briéveté de l'exil, le long repos de l'éternité !... Touchante solitude, abrite toujours des anges de vertu dont la pénitence supplée à nos faiblesses et dont la voix suppliante attire sur nos têtes la clémence divine en conjurant la foudre ; sois féconde, comme les déserts, aux beaux siècles du christianisme, enfante des âmes innocentes pour purifier la terre, glorifier l'Eglise et peupler le ciel !

Mais laissons la parole à un jeune poète qui a exprimé, dans une ode composée à un prieuré de la Trappe en Bretagne, des sentiments qui seront, comme ses vers, goûtés et appréciés de nos lecteurs :

C'est ici le séjour où l'âme solitaire
Repose, en attendant le réveil glorieux ;
Où l'éternel cantique, en traversant la terre,
S'achève et se perd dans les cieux.
Salut, sainte retraite, où veille la prière ;
Où j'ai vu la vertu, tranquille et sans effort,
Tandis qu'elle montait les degrés du Calvaire,
Rayonner des feux du Thabor.

Gardez-vous d'arrêter dans son essor sublime
L'aigle, des champs de l'air monarque audacieux,
Si des feux du soleil il doit tomber victime,
Qu'il tombe en regardant les cieux :

Tel l'homme de désir, élancé de la terre,
Porte au ciel son espoir et son cœur et sa voix ;
La couronne étincelle au bout de la carrière,
Une palme autour d'une croix.

Heureux le cœur épris de la gloire infinie !
Comme un flambeau sacré, consumé sur l'autel,
Il brûle, et chaque jour le trésor de la vie
S'exhale en parfum vers le ciel.

Calme et les yeux fixés sur le saint héritage,

Le cénobite en paix voit grossir son trésor;
Et, cueillis pour le ciel, les beaux fruits de son âge,
Tomber sous la faucille d'or.

Le dernier de ses jours est son jour de victoire;
Epiant du trépas l'instant mystérieux,
Il sent, en expirant, qu'une éternelle gloire
Va l'ensevelir dans les cieux.

Heureux qui place en haut son cœur et sa pensée,
Et qui soupire après le jour du moissonneur,
Ame triste ici-bas, du saint amour blessée,
Qui s'abrite aux pieds du Seigneur !

C'est l'âme de désir; sans remords et sans crainte,
Elle voit son désert par l'espoir habité,
Et luire, à l'horizon, sur la montagne sainte,
L'aurore de l'éternité. X.

Légendes, Traits édifiants, Causeries.

UN SOUVENIR POUR LES DÉFUNTS.

LES DERNIERS VINGT SOUS D'UNE PAUVRE OUVRIÈRE.

Dans la ville de P., vivait une jeune fille, nommée Marie B., lingère de profession, que ses rares qualités faisaient aimer et estimer de toutes les personnes qui avaient le bonheur de la connaître.

Bonne et compatissante, elle ouvrait facilement son cœur aux cris de l'infortune; mais sa foi éclairée lui révélait au-delà de la tombe d'autres misères plus affreuses que celles qui frappent nos regards, et l'une de ses pratiques les plus chères était de faire dire chaque mois une messe pour l'âme du purgatoire qui touchait de plus près au terme de la délivrance.

L'amour du prochain n'exclut pas les préoccupations légitimes du bien-être personnel. Laborieuse et prévoyante autant que charitable, notre ouvrière avait amassé de petites épargnes pour se ménager une ressource dans les mauvais jours. Hélas ! ils arrivèrent plus tôt qu'elle ne l'avait supposé. Dieu qui voyait ses bons sentiments, voulut en éprouver la constance et accroître ainsi son mérite.

Marie B. tombe malade, mais d'une de ces maladies longues et compliquées qui résistent à tous les efforts de la science. Les

jours, les semaines, les mois se succèdent, et la pauvre Marie reste clouée sur son lit de douleur. Toutefois elle n'est pas seule : elle retrouve alors les soins assidus, les douces prévenances qu'elle a si souvent prodigués à de plus pauvres qu'elle, tandis qu'elle jouissait du bienfait de la santé.

Confiante en Dieu, qui ne frappe que pour guérir, elle offrait à tous, au milieu de ses cruelles épreuves, le plus parfait modèle d'une résignation toute chrétienne, et le spectacle de sa douce sérénité semblait donner je ne sais quel charme à ses souffrances.

Cependant sa triste position ne faisait que s'aggraver de jour en jour. Les personnes pour lesquelles travaillait notre pieuse lingère l'attendirent bien quelques semaines, les plus dévouées quelques mois ; mais insensiblement et par la force des choses, toutes à peu près se virent contraintes de recourir à d'autres ouvrières, et notre malade voyait ainsi, avec ses dernières économies, s'en aller l'espoir de se relever jamais d'une si rude épreuve. Sa soumission toute filiale à la volonté de Dieu et sa confiance sans bornes en la Providence lui restèrent seules et ne l'abandonnèrent jamais.

Après plus d'une année de cruelles souffrances, le printemps vit enfin arriver la convalescence de la pauvre Marie. Mais que faire? que devenir? Trop peu de maisons lui demeuraient fidèlement attachées pour qu'elle pût espérer sortir de sitôt de l'état de gêne où sa maladie l'avait réduite.

Une ressource toutefois lui reste encore. Elle pourrait s'offrir en qualité de femme de chambre dans quelqu'une de ces nombreuses familles où elle était autrefois si recherchée. Mais elle n'est plus dans la première vigueur de l'âge, et comme elle n'a jamais servi, cette condition lui cause d'assez fortes répugnances. Elle s'arrête néanmoins à cette idée et s'y habitue insensiblement, persuadée que telle est la volonté de Dieu, puisqu'elle n'entrevoit point d'autre moyen d'existence.

Le jour où la pauvre fille put sortir, afin de donner suite à son projet, il lui restait un franc pour unique ressource.

Elle se dirige d'abord vers une église, dans le dessein d'y entendre la messe. Chemin faisant, elle se rappelle avec chagrin que depuis sa maladie elle a négligé sa pratique si chère, celle de faire offrir chaque mois le Saint-Sacrifice pour l'âme du purgatoire qui était le plus près d'entrer au ciel.

Que faire dans cette circonstance? Il lui reste bien un franc ; elle pourrait faire dire une messe; mais ensuite elle se trouvera

sans ressource aucune et sans pain... et la faim la presse. De son côté, la pauvre âme souffre des tortures encore plus cruelles... Après un moment d'hésitation, la charité l'emporte dans son cœur, et Marie ne balance pas à faire ce nouveau sacrifice : elle n'en sera que plus totalement entre les mains de la divine Providence.

Elle entre à l'église. Un prêtre se préparait à célébrer le saint sacrifice. Elle s'approche et lui demande s'il peut disposer de cette messe. Sur sa réponse affirmative, elle l'obtient facilement pour sa chère intention, qu'elle fait connaître ; puis, confiante plus que jamais en celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom, elle entend la messe, prie et communie pour cette âme dont elle veut procurer la délivrance.

Au sortir de l'église, Marie B. prend une petite ruelle qui devait la conduire chez une de ses amies, où elle espérait, en lui ouvrant son cœur, trouver aide et secours. Elle voit venir à elle un jeune homme à la figure noble et douce, qui, la saluant avec bonté, lui dit : « Mademoiselle, vous cherchez une place, n'est-ce pas ? » — « Mais, Monsieur, répond Marie toute surprise d'une pareille demande ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; et comment pouvez-vous savoir ce que je n'ai confié à personne ? » — « N'importe, répond l'étranger, souriant avec bienveillance, allez dans telle rue, à tel numéro : vous trouverez une dame d'un certain âge ; offrez-lui vos services, elle cherche une domestique, acceptez ce qu'elle vous proposera ; croyez-moi, vous serez parfaitement heureuse auprès d'elle. » Puis, sans lui donner le temps de répondre, il s'éloigna, la saluant encore avec le plus gracieux sourire.

La bonne Marie, toute interdite, remercie Dieu du fond du cœur de cette rencontre providentielle, et sans plus tarder, se rend à l'adresse que lui a donnée le jeune homme, dans la pensée qu'elle ne courrait aucun risque à faire cette démarche. Elle s'arrête et frappe à la porte de la demeure indiquée : une dame fort respectable vient en effet lui ouvrir. Marie B. expose le but de sa visite. « Il est vrai que je cherche une domestique, répond la dame en souriant ; mais comment pouvez-vous même le supposer ? la mienne, renvoyée hier soir pour un motif assez grave, n'a pu encore répandre cette nouvelle, et moi-même je n'en ai parlé à personne. J'allais déjeûner et sortir ensuite pour m'occuper de cette affaire. Ainsi, je ne saurais m'expliquer par qui vous avez pu ap-

prendre la situation où je me trouve. » Alors la bonne Marie fait connaître à la dame la rencontre du jeune inconnu, et comment, pleine de confiance en des manières si parfaites, elle était venue d'après son indication.

La dame ne s'expliquant pas davantage cette singulière coïncidence, reprit : « Mademoiselle, puisque dans tous les cas je cherche une personne de service, votre air, votre âge, tout me convenant, veuillez entrer dans ma chambre, afin que je prenne vos noms, votre adresse, celles aussi de quelques personnes auprès desquelles je pourrais prendre les renseignements dont j'ai besoin : je vous ferai savoir ensuite ma réponse. »

Marie B. suivit donc madame X... dans sa chambre à coucher; mais en entrant elle fut frappée à la vue du portrait en pied d'un jeune homme d'une vingtaine d'années. « Ah! Madame, s'écria-t-elle toute émue, le voilà ce bon Monsieur qui tout à l'heure m'a abordée pour me parler de vous : je reconnais son angélique figure et cette expression de bonté que je n'oublierai jamais?... »

A ces mots, madame X... pâlit, chancelle, tombe sur une chaise fondant en larmes, et lui dit : « Mademoiselle, que dites-vous là? ce portrait est celui de mon fils, que j'ai perdu il y a quatre ans! » Marie, éperdue, entrevoit alors subitement la merveilleuse bonté de Marie à son égard, et tombant aux genoux de la pauvre mère éplorée, lui raconte avec la plus touchante simplicité tout ce qui lui était arrivé le matin même, sa maladie, ses derniers vingt sous, le combat qui s'était élevé dans son cœur, son déjeûner sacrifié pour une messe à l'intention de l'âme qui était le plus près de sa délivrance, la rencontre du jeune homme, etc. La pauvre mère baignée de larmes, palpitante d'émotions à la fois tristes et douces, se jette dans les bras de Marie, en s'écriant : « Ah! chère demoiselle, que Dieu est bon!... je vous dois le salut de mon enfant. Il est mort, il y a quatre ans, mais dans de tels sentiments de piété, avec tant de résignation et d'élans d'amour, que loin de faire prier pour lui, je l'invoquais comme un saint. Sans vous, il serait encore à souffrir dans le purgatoire : c'est donc à vous que je dois le bonheur dont il jouit maintenant au ciel, c'est lui qui vous envoie : Dieu soit mille fois béni!... Oh! oui, vous resterez toujours avec moi, mais à titre d'amie et de sœur bien-aimée!...

C'est ainsi que la charité de cette pieuse fille pour les âmes du purgatoire et sa confiance illimitée en la bonté de Dieu reçurent dès ici-bas leur première récompense.

Nous tenons ce fait de la bouche d'un vénérable ecclésiastique, à qui Marie B. l'avait elle-même raconté. X.

CAUSERIE.

A PROPOS DU JOURNAL.

Parmi les choses impossibles, il en est une surtout que révèle l'expérience, c'est l'impossibilité de contenter tout le monde. Fonder un journal, un diminutif de journal, c'est chose difficile, c'est vouloir attirer l'attention d'un grand nombre sur une goutte d'eau qui se mêle dans un océan. Mais écrire un journal de manière à satisfaire tous les lecteurs, je soutiens que c'est chose impossible. Pour obtenir ce merveilleux résultat, savez-vous ce qu'il faudrait faire? il faudrait consulter les goûts et les opinions de chaque abonné, ou plutôt prendre note de leurs réflexions particulières, et se procurer autant de rédacteurs que de lecteurs; ce serait alors un personnel respectable; et suffirait-il aux exigences individuelles? Pas toujours, parce que chez le même individu les sentiments sont souvent au *variable :* consultez son baromètre et vous verrez... Pour plaire à tous, il faudrait varier à l'infini et ses matières et ses pensées et son style et le fond et la forme; il faudrait emprunter toutes les figures de Protée, toutes les couleurs du caméléon; il faudrait demander à chacun et surtout à ceux qui lisent et qui ne s'abonnent pas : « Que désire Monsieur? Du solide, du léger; du vieux, du nouveau; de le science, de la littérature; de l'art, de la poésie; de l'histoire vraie ou de l'histoire pour rire; des contes piquants, des épigrammes, des calembourgs?... au choix. » Absolument comme au restaurant. En vérité, il faudrait avoir le calepin bien garni, pour servir ainsi de tous les mets et surtout pour servir *chaud.* Je défie le premier cuisinier de France et de Navarre d'apprêter deux ou trois plats de sa façon qui puissent satisfaire tous les estomacs. Pourtant ne forçons pas trop la comparaison, car les estomacs ont un point qui les met d'accord : l'appétit; tandis que les intelligences les plus affamées ont toujours un point qui les divise : le caprice.

Et voulez-vous donc que nos petites œuvres soient plus parfaites que celles de la nature? Tantôt c'est bien, tantôt c'est passable et tantôt c'est mal. Il faisait beau hier; quel temps superbe! disiez-vous; aujourd'hui, le temps est mauvais, le vent

souffle et la pluie tombe, ça fait frémir ! Que voulez-vous ? Il faut prendre le temps comme il vient..... et le journal aussi.

Loin de nous, cher lecteur, l'intention de vous faire goûter de belles pages de littérature, des articles à la mode du jour. Si c'était là notre projet, on ferait bien de plier bagage..... Notre journal est avant tout une bonne œuvre; alors, pas trop d'exigence, pourvu qu'il marche son petit train — *sur un chemin montant, sablonneux, malaisé.....* — N'importe ! pourvu qu'il arrive ! Et vous autres, arrivez-vous toujours tout droit et sans peine au but de vos entreprises ? Est-ce que le char commercial ou industriel que vous traînez n'a pas de temps en temps fait *suer son attelage ?* Est-ce qu'un ami ne vient pas quelquefois aider à la roue ?

En vérité, bienveillants lecteurs, ce n'est point de tout cela qu'il s'agit. Nous recevons amicalement tout conseil charitable et nous faisons tous nos efforts pour le suivre. En entreprenant cette œuvre, nous connaissions notre faiblesse et nous étions tout disposés à nous accuser nous-mêmes de tout ce que nous sommes, pour épargner cette peine à notre prochain. C'est pourquoi nous faisions un appel aux amis qui mieux que nous savent manier la plume. Ne vous impatientez pas; les amis viendront et des amis dévoués. Il y a une enfance pour toute chose; attendez un peu que le petit enfant grandisse; sa langue se déliera, et il jasera comme un homme.

N. O.

12e Numéro. Décembre 1857.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

XIe ENTRETIEN. — DU PÉLERINAGE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES AU MOYEN-AGE. (*Suite.*)

Un des fameux guerriers de la Croisade, Bohémond de Tarente, prince d'Antioche, après avoir vaillamment combattu les infidèles, revint en France en 1106, pour épouser Constance, fille du roi Philippe. Ce mariage fut célébré dans l'église cathédrale de Chartres. Le prince profita de son séjour dans cette ville pour y faire des prosélytes en faveur de la cause sacrée qu'il défendait si glorieusement. Il harangua le peuple chartrain en face de l'autel de la Vierge, et sa parole impressionna tellement ses jeunes auditeurs qu'ils se croisèrent sur-le-champ et volèrent au secours de la Tèrre-Sainte.

Pendant que les chrétiens remportaient en Orient des conquêtes sur les infidèles, et que la ville où mourut le Sauveur passait en leur pouvoir, l'Eglise, en Europe, se trouvait déchirée par des schismes, et la cité où J.-C. en posa la pierre fondamentale voyait ses pontifes, chassés de leur siège, prendre le chemin de l'exil. C'est toujours la France qui offre un asile sûr à ces illustres persécutés et met à couvert sous son bras puissant leur autorité légitime. Ces papes errants ont tous visité Chartres, son Eglise et son antique Madone.

Le premier dont le nom figure dans nos annales, est le pape Pascal. L'an 1107, il se préparait à passer en Allemagne, pour y régler certaines affaires ecclésiastiques, lorsque, détourné de son voyage par la crainte que lui inspirait la férocité des peuples de cette contrée, il vint en France réclamer la protection et les lumières du roi et de l'Eglise gallicane. Le jour de Pâques il se trouvait à Chartres. Le bienheureux Yves, alors évêque, le pria instamment de célébrer pontificalement dans sa cathédrale. Le pape accepta cette invitation comme une faveur, et notre Eglise se trouva honorée à son tour d'une solennité si rare et si imposante.

Deux autres papes, indignement bannis de Rome par des usurpateurs ambitieux, ont visité nos cryptes vénérées pour y implorer le secours maternel de Marie. Innocent II arriva d'abord à Clugny, où le roi, toute sa cour et un grand nombre d'évêques le reçurent avec tous les honneurs dus à sa dignité. Parmi ces évêques se trouvait celui de Chartres, Geoffroy, qui le conduisit dans sa ville épiscopale. Le clergé, les seigneurs et une foule de peuple allèrent au-devant du Souverain-Pontife et l'escortèrent en chantant des hymnes de joie, jusque dans le sanctuaire de la basilique. Aussitôt il se dirigea vers l'autel de Notre-Dame pour épancher, devant son image protectrice, son cœur désolé où se concentrait la douleur de l'Eglise entière.

Saint Bernard, pour qui la gloire de cette Mère affligée était un objet continuel de sollicitude, sachant que le Pape devait séjourner quelque temps à Chartres, était allé trouver le roi d'Angleterre pour l'inviter à venir lui rendre ses hommages respectueux et à le reconnaître pour chef légitime de l'Eglise. Cette démarche répugnait à Sa Majesté Britannique. « Que craignez-vous ? lui dit le saint abbé; est-ce de commettre une faute en vous soumettant au prince des pasteurs ? Pensez à expier les autres ; pour celle-ci, j'en prends la responsabilité. » Vaincu par ses instances, le roi se décide. Il vient à Chartres, accompagné de saint Bernard et d'une suite nombreuse d'évêques et de seigneurs. Dès sa première entrevue avec Innocent, il se jette à ses pieds et lui fait vœu d'obéissance pour lui-même et pour tous ses sujets. Le Pape le relève et lui donne le baiser de paix. Cette soumission de tout un royaume au Pontife romain eut lieu sous l'influence tutélaire de Notre-Dame de Chartres, le 13 janvier 1131. Nous n'avons pas oublié ce que fit cette Vierge à la prière de saint Anselme. Ce n'est pas

encore la dernière fois que des rapports intimes et providentiels entre l'Eglise d'Angleterre et celle de Chartres auront les conséquences les plus heureuses pour la conservation du catholicisme au sein de la nation britannique.

Nous avons nommé saint Bernard, et nous venons de le voir avec un pape et un roi, prosterné devant l'autel de Notre-Dame sous-terre. Notre cathédrale fut honorée du pélerinage de ce grand saint dans une circonstance plus remarquable. C'est un fait authentique que le célèbre abbé de Clairvaux vint prêcher la croisade à Chartres, que les voûtes de la basilique de Fulbert ont retenti des suaves accents de cette voix éloquente. Ce n'est plus cette même chaire, ce ne sont plus ces mêmes voûtes, mais c'est toujours cette même église qui fut témoin du succès prodigieux que ce prédicateur sublime remporta sur l'âme belliqueuse de nos pères.

Le parlement se tenait à Chartres, le troisième dimanche après Pâques, 21 avril 1146. Suger, abbé de Saint-Denis, y assistait. Plusieurs prélats éminents devaient également s'y trouver, sans de graves empêchements. Dans cette assemblée religieuse et patriotique tout ensemble, saint Bernard se fit admirer et applaudir par la sagesse et l'éloquence de ses discours. La plupart des barons chartrains ne purent résister à la parole onctueuse et entraînante de cet orateur; ils se croisèrent en présence de Notre-Dame, jurèrent la défense des Lieux Saints au nom de la foi catholique, et d'une voix unanime proclamèrent saint Bernard généralissime de l'armée croisée.

Nous permettra-t-on de raconter comment sa modestie écarta ce dangereux honneur? Il nous l'exprime lui-même dans une lettre qu'il écrivit au pape Eugène au sujet de la croisade. « Vous » aurez déjà appris, lui dit-il, que dans l'assemblée de Chartres, » on m'a choisi pour chef et pour général d'armée; mais soyez » assuré que ce n'a été ni par mon conseil, ni de mon consente- » ment. Il ne me serait pas possible, autant que je puis mesurer » mes forces, d'arriver jusque là. Qui suis-je pour ranger une ar- » mée en bataille et marcher à la tête des troupes? Qu'y a-t-il de » plus éloigné de ma profession, quand j'en aurais la force et la » capacité? Je vous conjure par la charité que vous me devez, de » ne pas m'exposer à la volonté des hommes, mais de consulter » en tout celle de Dieu. »

Mais quel est cet autre Pape exilé qui vint encore, dans ce

même siècle, se réfugier en France, et sous la tutelle de Notre-Dame de Chartres? C'est Alexandre III, expulsé de Rome, comme Innocent, par la brigue d'un antipape. L'an 1163, après avoir passé le carême et la fête de Pâques à Paris, il vint à Chartres, accompagné d'un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Robert-le-Breton, qui occupait alors le siège épiscopal de cette ville, l'introduisit, en grande pompe, dans son église cathédrale. Le Souverain-Pontife, y resta longtemps en prière, avec toute l'assistance, devant l'image de Notre-Dame. Quels vœux ardents durent s'échapper alors du cœur de ce Père des fidèles, du cœur de tous ces prêtres et de ce peuple ému, en faveur de la paix et de la prospérité de l'Eglise! Elle était là cette Eglise du Christ, représentée par son Chef et ses principaux pasteurs: la Barque de Pierre, agitée par l'orage des persécutions, était là, sous l'égide protectrice de Marie! et pendant que l'organe suprême de cette Eglise, le conducteur de ce vaisseau immortel, priait Notre-Dame, un regard de la Vierge-Mère sollicitait le secours de Celui qui a dit : « *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* » Quel touchant spectacle pour ceux de nos ancêtres qui en furent les témoins oculaires!

Nous suspendons ici ces récits historiques du pélerinage de Notre-Dame au Moyen-Age. Car, nous l'avons annoncé, nous voulons rattacher le fil de l'histoire aux pierres même du monument.

En sortant des ombres mystérieuses de nos cryptes, nous nous soustrairons également aux nuages désolants de l'histoire. Une cathédrale incomparable va s'élancer sur l'église souterraine de Fulbert, comme le complément et le couronnement de tout l'édifice; c'est celle en face de laquelle nous jouons toujours le rôle d'admirateurs, confondus par le contraste de nos petits chefs-d'œuvre avec ceux des générations passées. Désormais ce sont donc les pierres qui parleront, et leur langage sera toujours le triple langage du génie, des faits et de la foi de nos pères.

L'Abbé Hénault.

Religion, Beaux-Arts, Littérature.

DE L'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE.

Nous avons à nous féliciter de ce qu'une branche trop longtemps négligée de l'art chrétien, commence à redevenir un objet d'études sérieuses pour le clergé catholique. Ce n'est plus le moment de censurer avec ironie tous ceux qui ont erré dans cette matière et dont les erreurs ont malheureusement laissé d'ineffaçables empreintes. On ne l'a que trop fait déjà : le mot de vandalisme n'a été que trop souvent prononcé et sans assez d'égards pour les temps, les circonstances, les impossibilités physiques. Nous ne voulons point ici justifier le passé ; mais il serait bon pourtant de considérer que, pour ce qui concerne ces fautes contre l'art chrétien, le clergé a été coupable avec son siècle, à cause de son siècle, et que de plus il lui a été presque impossible jusqu'ici de reconquérir tout ce que les ravages de l'impiété lui avaient arraché par violence. C'est au moins ce qui l'excuse.

Autrefois les prêtres connaissaient à fond l'archéologie chrétienne. On sait ce que l'histoire nous rapporte de ces moines, de tous ces prêtres catholiques si habiles à tracer des plans, à exécuter des sculptures et des peintures pour les monuments religieux. Le trésor de cette science était même renfermé dans le cloître ou le presbytère ; c'est de là qu'il se répandait dans la société : il fallait aller trouver le religieux ou le pasteur des âmes pour avoir la clé de l'art.

Des temps sont venus où les goûts changèrent : l'art dût changer aussi. Ce ne fut point de la faute du clergé si une révolution se fit dans l'architecture. Il a fallu suivre le flot, obéir à l'impulsion de la mode et adopter quand même, la réforme, ou plutôt la difformité, apportée dans les édifices religieux. On s'étonne de ce que Fénélon ait peu goûté le style ogival ; ce qui doit surprendre avant tout, c'est la corruption générale du goût, c'est la transition subite du style chrétien aux lignes payennes, d'un extrême à l'autre. Ainsi le voulait le siècle.

Mais ce qui est surtout devenu depuis quelque temps une source de reproches sans fin et même d'injustes accusations, c'est ce zèle aveugle et indiscret de tant de prêtres pour la restauration de leurs églises. Dieu sait de quelles restaurations il s'agit ! Mélange barbare de tous les styles ! tristes métamorphoses

de tout ce qu'il y a de beau en tout ce qu'il y a de laid ! parures mesquines parmi les nobles rides de l'antiquité !

Eh bien ! à qui encore la faute ? aux bouleversements des révolutions qui laissent tant de ruines à réparer, sans compter celles de nos temples saints ; ruines morales et intellectuelles dont la restauration exige plus de temps et de labeurs que la reconstruction matérielle de nos monuments.

Si, pour ce qui concerne l'art, ce que le clergé a fait est peut-être à refaire, ce qu'il a édifié en fait de principes religieux et de morale chrétienne est immense. Quoique notre époque ne soit pas encore d'un catholicisme parfait, elle surpasse cependant de beaucoup celle qui suivit la grande révolution par son retour aux idées religieuses. Que de systèmes philosophiques le catholicisme a déjà enterrés depuis Voltaire ! que de conquêtes il a faites dans les sommets de la société ! que de bonnes œuvres de tout genre exercent partout leur influence régénératrice ! Il est vrai que la lutte est encore acharnée entre le bien et le mal, mais le bien triomphera.

Une fois rentré dans ses pouvoirs et ses fonctions, après les moments de vertige révolutionnaire, le clergé catholique devait avant tout combler les vides nombreux qui éclaircissaient ses rangs décimés par la hache républicaine. Les besoins pressants du culte et les travaux du ministère réclamaient au plus tôt des apôtres. A peine sorti de l'asile de l'épreuve et de la science, où le jeune lévite dévorait à la hâte les principes les plus essentiels de la théologie, il lui fallait, prêtre inexpérimenté, s'en aller bien vîte rompre le pain de la parole divine, chasser l'ignorance, faire la guerre aux préjugés, exercer enfin toutes les fonctions sacerdotales. Absorbé par des études plus importantes et les soins d'un nombreux troupeau, il fut forcé de renoncer aux sciences moins sérieuses et de se renfermer dans le cercle de ses principales obligations : de là l'oubli de l'archéologie chrétienne.

Alors les églises pillées, dévastées, mutilées n'eurent pour restaurateurs que des hommes qui savaient tenir la houlette du pasteur, mais nullement le compas de l'architecte, la plume du docteur, nullement le crayon de l'archéologue.

Mais après les restaurations morales, viennent les réparations matérielles du sanctuaire. L'art chrétien se lie tellement à l'essence du christianisme, qu'il ajoute un cachet à sa splendeur, qu'il complète, pour ainsi dire, son règne d'ici-bas. L'Eglise qui

prie et l'église où l'on prie ont ensemble des rapports si intimes, que l'une semble spiritualiser l'autre. Le lieu saint ne doit donc revêtir et étaler aux regards que ce qui peut élever l'âme au-dessus de la matière vers le surnaturel.

L'entretien et la décoration des églises, selon l'esprit du Christianisme, doit donc actuellement faire un objet des études du prêtre. Aujourd'hui que le clergé reprend sa large part dans l'enseignement de cette science sacrée ; aujourd'hui que des ouvrages pleins de goût et d'érudition, dus à la plume des prêtres, ouvrent une voie facile aux études de l'archéologie, on s'exposerait à encourir le blâme, si l'on commettait encore, dans l'ornementation des églises, de ces fautes qui choquent le goût et renversent les vrais principes.

Ainsi l'on devrait savoir avant tout qu'une église complétement romane ne peut être bigarrée de gothique ; que des autels surmontés de clochetons fleuris ne peuvent paraître avec grâce sous le plein-cintre ; que les arceaux d'une voûte à nervures ogivales ne peuvent enjamber régulièrement les petites fenêtres romanes ouvertes çà et là sans symétrie, etc.

Cette petite feuille mensuelle pourra être utile sans doute à quelques curés et à tous ceux qui s'occupent des travaux d'église, en leur offrant de temps en temps quelques conseils détaillés sur L'ENTRETIEN ET LA DÉCORATION des édifices religieux, mais des conseils puisés aux meilleures sources et à l'école des vrais connaisseurs. Ce sujet rentre naturellement dans le plan de notre Journal, puisque c'est à Chartres même que prit naissance, comme on sait, cette fameuse corporation d'ouvriers connus sous le nom de *Logeurs du Bon Dieu.*

Un Membre de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir.

UN NOUVEAU JUBILÉ POUR L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

PRIÈRE DES ENFANTS.

Dans un consistoire secret tenu au Vatican, le 25 septembre dernier, le Père commun des fidèles a prononcé une allocution qui restera comme un monument de cette piété tendre et de cette admirable mansuétude qui forment son caractère distinctif ; puis ouvrant de nouveau le trésor des indulgences, Sa Sainteté a voulu accorder encore un jubilé pour l'Eglise universelle.

Après la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception,

pouvons-nous douter que ce jubilé ne soit de la plus haute importance, et que Marie n'en fasse jaillir des grâces abondantes sur le monde ?

Oh ! qu'en ces jours de pénitence et de rémission, toute l'Eglise se lève, comme autrefois Juda, en présence du Seigneur, les hommes, les femmes et les enfants (1) ; les enfants surtout, osons-nous dire, sans nous lasser de le répéter. Oui, comme le demandait le prophète, *rassemblons les enfants et ceux qui sont encore à la mamelle; congregate parvulos et sugentes ubera* (2). Rien pourrait-il en effet mieux fléchir la colère de Dieu et toucher plus efficacement son cœur que la prière de ces innocentes créatures ?

Citons encore à ce sujet quelques passages d'un petit imprimé qui a pour titre : *Prière des enfants* et que nous avons déjà commencé à reproduire.

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE DES ENFANTS.

La puissance de l'enfance auprès de la divinité a été reconnue par les païens eux-mêmes? A quel autre principe, en effet, rapporter cette coutume que l'histoire nous présente chez presque toutes les nations infidèles, coutume aussi étonnante qu'elle est cruelle, d'immoler à leurs dieux des enfants, souvent même les propres enfants de ceux qui les sacrifiaient? A quel autre principe la rapporter, sinon à cette croyance que, plus la victime est innocente, plus elle serait agréable au Dieu dont on craignait le courroux? Sans doute, cette croyance était fausse, barbare et monstrueuse, le meurtre de l'innocent ne saurait être une sauve-garde pour son assassin! Mais elle n'en révèle pas moins cet instinct secret du cœur de l'homme, de s'abriter contre les vengeances divines, sous la protection de l'innocence du premier âge. C'est ainsi qu'au milieu d'une tempête furieuse, quand les vagues, de toutes parts, envahissaient son navire, et menaçaient d'engloutir son équipage, le célèbre navigateur Albukerque saisit un enfant entre ses bras, et, l'élevant vers le ciel, il s'écria : Seigneur, en faveur de cet innocent, pardonnez aux coupables! L'histoire ajoute que le ciel aussitôt devint calme et serein, et que les flots de la mer s'apaisèrent.

La sainte Eglise ne pouvait pas oublier un si puissant moyen d'agir sur le cœur de son divin époux. Dans les premiers siècles, avant de commencer la prière pour les catéchumènes, le diacre disait devant toute l'assemblée sainte : Que tous les fidèles prient *et surtout les enfants*. Tous les dimanches après l'Evangile, il faisait solennellement la même invitation, avant de renvoyer du lieu saint les pécheurs soumis

(1) II Paral. xx, 20. — (2) Joël ii, 16.

à la pénitence publique. Et c'était juste ; car c'est à l'innocence qu'il appartient d'intercéder pour les coupables. Ecoutons en effet saint Chrysostôme expliquant au peuple d'Antioche les paroles de Joël, citées plus haut : Pourquoi, dit-il, quand le peuple cherche à fléchir le ciel par des expiations, le prophète veut-il *que les enfants fassent partie de son assemblée ?* N'est-ce pas uniquement que tous les hommes d'un âge mûr ayant irrité le Seigneur et provoqué sa colère, *c'est à l'enfance*, pure de toute iniquité, *d'opposer au courroux de la divine justice ses explications touchantes?* Ainsi pensait cet illustre Père, et sa pensée se retrouve dans la conduite de bien des saints, qu'il serait facile de citer ici. Saint François-Xavier se servait des enfants pour chasser les démons et guérir les malades. Saint Vincent-de-Paul, donnant une mission à Montmirel, en 1620, rassemblait souvent les enfants, et le samedi leur faisait chanter un salut en l'honneur de la Très-Sainte-Vierge.

Mais pourrions-nous oublier le célèbre ami de l'enfance, l'illustre Gerson, qui, de chancelier de l'Université de Paris, se fit, à Lyon, catéchiste des petits enfants, en l'église de Saint-Paul? Tous les jours, pendant que sa santé le lui permit, il les réunissait autour de lui, se recommandait à leurs prières, et leur assurait que ces prières intéresseraient pour lui leurs bons anges, lui gagneraient le cœur de Jésus, et lui ouvriraient enfin les portes du ciel. Aussi eut-il la consolation d'apprendre, sur son lit de mort, que ses recommandations n'avaient point été vaines. Tous les jours de sa maladie, ces pauvres petits, privés de leur ami et de leur père, se rendaient dans leur église accoutumée, et là, agenouillés devant le Très-Saint Sacrement, ils répétaient cette prière qu'il leur avait apprise : *Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur, Jean Gerson!...*

— Mais, disait un jour un père de famille à un pasteur, vous parlez de l'excellence de la prière des enfants ; ils ne savent pas ce qu'ils disent ; comment certaines formules, apprises sans intelligence, seront-elles devant Dieu des prières véritables? Ah! Monsieur, lui fut-il répondu, si cet enfant qui se joue à vos pieds, venait, des fleurs à la main, vous débiter, le jour de votre fête, quelque compliment enseigné par sa mère, dites, n'en seriez-vous pas touché? La réponse du père se devine sans peine. Mais si telle est la sensibilité d'un cœur paternel parmi les hommes, que faut-il penser de celle du cœur de Dieu? Quelle ne doit pas être son émotion, quand les petits enfants viennent à ses pieds lui réciter le plus beau de tous les compliments ; *Notre Père, qui êtes aux cieux?..* Certes, personne autant que lui n'est père suivant ces belles paroles de Tertullien, dont notre langue française ne peut rendre l'énergie : *Tàm Pater nemo, tàm pius nemo* ; et saint Augustin ajoute quelque part : *Imò tàm mater!...*

ŒUVRE SAINTE-FOY.

Tout ce qui se rapporte à cette œuvre éminemment sainte ne peut qu'intéresser nos pieux lecteurs. Voilà pourquoi nous nous empressons de leur annoncer que les difficultés qui avaient semblé devoir lui faire subir un temps d'arrêt regrettable, sont complètement aplanies. Déjà les premiers travaux à entreprendre pour rendre Sainte-Foy à sa destination primitive sont commencés. Nous espérons bien que désormais nul obstacle ne se présentera qui vienne entraver le zèle et l'activité du Religieux plein de foi qui a voulu rendre à Dieu sa maison ; à Jésus-Christ, son tabernacle et son autel. Nous n'en doutons même pas, les personnes qui n'auraient pas encore donné leur part de concours, s'empresseront de le faire maintenant que la prochaine et entière réalisation de l'Œuvre est assurée.

Oui, que le R. P. Choizin ait confiance et courage ! Nous applaudissons de tout cœur à ses généreux efforts. Les âmes chrétiennes l'ont aidé, elles l'aideront encore. L'Œuvre Sainte-Foy, commencée et poursuivie sous les auspices de Notre-Dame de Chartres, sera comme un nouveau fleuron à ajouter à la riche et brillante couronne de notre Reine et de notre Mère !

Légendes, Traits édifiants, Causeries.

UNE PRIÈRE DE PETIT ENFANT.

Dans un quartier de Paris qui n'a pas précisément la réputation d'être le meilleur, est une famille d'ouvriers, composée de cinq personnes, le père, la mère et trois petits enfants. L'aîné a douze ans, le deuxième sept ans, et le plus jeune quatre mois. Les deux premiers fréquentent les classes. L'abondance n'est pas toujours à la maison, on le conçoit. La souffrance prend souvent sa place, mais ce n'est pas sans dédommagement. La mère a eu le bonheur de gagner une statue de la Sainte Vierge à une loterie ; elle a été placée dans le lieu le plus apparent de la pauvre chambre. Les petits enfants l'ont entourée des images gagnées à la classe, voire même de petits bouts de chandelle ; c'est la chapelle domestique. C'est là que l'on va chercher un peu de courage dans la douleur. Hélas ! que tous les ouvriers n'ont-ils ce refuge !

Or, il n'y a pas longtemps, le plus jeune des enfants tombe malade. Le médecin déclare à la troisième visite que le mal est mortel, et que

la pauvre petite créature n'a plus que quelques heures à vivre. Cette révélation est un coup de foudre pour la mère; désespérée, éperdue, elle se jette au pied de la statue de la Sainte Vierge sans trop savoir ce qu'elle faisait. Ma bonne Mère! s'écrie-t-elle, je vous ai consacré mes enfants; le médecin ne peut plus guérir le plus jeune; je n'ai plus d'espoir qu'en vous, je vous le donne; faites-en ce qu'il vous plaira.

Auprès de la mère se trouvait l'enfant de sept ans; il s'était jeté à genoux avec sa mère, ses petites mains jointes et les yeux élevés vers le ciel, il avait fait sa petite prière. Puis, comme inspiré : Maman, ne pleure pas, dit-il naïvement à sa mère, j'ai prié la Sainte Vierge, et elle a dit à moi que petit frère ne mourrait pas. Ces simples paroles rendent le courage à la mère désolée; elle couvre de baisers l'enfant malade, avec la confiance que sa prière était exaucée, et quinze jours après l'enfant était hors de danger, et la mère elle-même racontait ce fait avec des larmes de joie. Oh! pourquoi tout ce pauvre petit monde ne connait-il pas la Consolatrice des affligés? (*Messager de la Charité.*)

UNE MÈRE CONVERTIE PAR SON ENFANT.

Jean-Baptiste Muard, né à Vireaux, dans le diocèse de Sens, en 1809, et qui devint par la suite religieux et fondateur de la congrégation des Bénédictins-Prêcheurs, approchait de sa douzième année quand il pensa sérieusement à embrasser l'état ecclésiastique. Sa mère, complétement étrangère aux pratiques chrétiennes, l'avait déjà frappé plus d'une fois pour le détourner de ce qu'elle appelait ses exagérations religieuses, et même pour l'obliger à travailler le dimanche, ce qu'elle n'avait jamais pu obtenir de la conscience de son fils. Il savait supporter les mauvais traitements sans se plaindre et même sans pleurer, mais il ne voulut jamais consentir à offenser Dieu. Aux premières ouvertures que Jean-Baptiste fit à sa mère du dessein qu'il avait d'être prêtre, les mauvais traitements furent plus rigoureux que jamais. L'enfant les souffrit avec une patience inaltérable qui jeta quelque commencement de remords dans le cœur de cette mère irritée. Aussi, étant descendue pour puiser de l'eau à la fontaine, elle revient tout à coup sur ses pas et remonte nu-pieds à sa chambre, voulant voir ce que faisait son fils après la scène qui venait d'avoir lieu. Elle entr'ouvre doucement la porte, et le voit à genoux, les mains jointes, priant avec une ferveur inaccoutumée... C'en est fait, le coup est porté;... elle retourne sans bruit à ses occupations et garde un morne silence jusqu'au lendemain matin. Cependant mille pensées se pressent dans son esprit, son cœur est agité de sentiments indéfinissables; elle n'y tient plus; et, profitant d'un instant où elle est seule avec Jean-Baptiste, elle lui dit : Il faut pourtant en finir avec toutes ces contradictions qui troublent la paix de notre maison. Voyons! dis-moi franche-

ment pourquoi tu ne veux plus fréquenter tes petits camarades? — Ma mère, c'est parce qu'*ils jurent*, et le bon Dieu l'a défendu. — Alors, moi *qui jure* aussi beaucoup, tu ne dois guère m'aimer? — Je voudrais bien que vous puissiez ne plus *jurer;* mais je vous aime toujours, parce qu'un enfant doit aimer Dieu par-dessus toutes choses et ses parents après Dieu. — Eh bien! hier, après avoir été corrigé, ajouta-t-elle d'un ton plus calme et sous lequel se trahissait la plus vive émotion, qu'est-ce donc que tu faisais, à genoux au milieu de la chambre? — Oh! ma mère, je priais pour vous, afin que le bon Dieu vous pardonne. » Heureuse mère! c'était là que l'attendait la grâce. Elle se retire pour cacher ses larmes... et, à partir de ce moment, non seulement elle ne persécutera plus son fils, mais elle marchera sur ses traces. Désormais elle ne travaillera plus le dimanche comme elle le faisait autrefois; mais elle assistera aux saints offices, qu'elle ira chercher dans les paroisses voisines quand ils manqueront à Vireaux; elle ne blasphémera plus le nom du Seigneur, mais elle marchera de vertus en vertus jusqu'à son dernier soupir; à son tour elle supportera courageusement la persécution du mépris pour la pratique de la religion. On l'entendra répéter avec douleur que son fils voulait prendre le bon chemin, et qu'elle cherchait à s'y opposer; elle déplorera, avec des larmes amères, son aveuglement de plusieurs années, et son indigne conduite envers un enfant qui avait toujours été si sage; un enfant qui l'avait toujours aimée, malgré ses torts envers lui, et que, de son côté, elle avait toujours estimé dans le fond de son âme, lors même qu'elle le blâmait au dehors (1).

AUX LECTEURS.

En adressant à nos abonnés ce dernier numéro de l'année, il est bon, je pense, de leur faire connaître le résultat de nos pénibles efforts, de leur faire part des quelques succès de cette feuille et de nos intentions bien arrêtées pour l'avenir.

Jusqu'ici notre petit journal s'est propagé de lui-même. Nous n'avons point favorisé son essor par des prospectus multipliés, des annonces, des numéros *specimen* lancés aux quatre points cardinaux (nos faibles ressources ne nous le permettaient pas): il a volé de ses propres ailes. Il pensait d'abord ne pas s'étendre au-delà du diocèse; mais bientôt il en a dépassé les limites. Nous avons laissé faire, et cette extension inattendue nous a forcés à

(1) Vie du R. P. Muard, par M. l'abbé Brullée, aumônier du monastère de Sainte-Colombe-lez-Sens, 1 vol. in-8°.

lui imprimer certain caractère d'universalité, sans lui ôter ce qu'il doit avoir nécessairement de spécial à *Notre-Dame de Chartres.*

Oui, nous en remercions sincèrement nos chers abonnés, ils ont compris notre *bonne œuvre;* ils ont pu se convaincre que cette publication ne se faisait nullement dans un but d'intérêt, mais uniquement en faveur de la *restauration religieuse et matérielle* d'une église la plus ancienne qui ait été consacrée à Marie et l'une des plus vénérables du monde.

Quant à la rédaction, on a eu compassion de nous, sans doute. Si peu aidés jusqu'à ce jour dans cette création continuelle, nous avons fait de notre mieux. Et ce qui prouve encore une fois de plus que les lectures purement amusantes n'ont pas seules du succès, ce qui prouve que c'est l'œuvre autant et plus que le journal lui-même que nos lecteurs envisagent, c'est que jusqu'à ce jour il ne s'est guère passé de semaine où de nouveaux abonnés ne se soient présentés. Quel succès pour l'œuvre de Notre-Dame! on se condamne à lire une feuille sérieuse, religieuse, peu piquante en comparaison des feuilles romanesques du jour, pour coopérer à la prospérité de son Eglise destinée à redevenir un *centre de dévotion dans l'Occident!*

Quant aux bénéfices matériels, ils se réduisent à peu de chose cette année. Le prix si modéré de l'abonnement n'est pas proportionné aux frais d'impression, et puis de nombreuses livraisons *supplémentaires* envoyées *gratis* ont absorbé la majeure partie de ces bénéfices. Cependant la crypte y a gagné quelque chose. Quelques ornements nécessaires ont paré la nudité de ce vénérable sanctuaire.

Toutefois ce n'est point à ce but matériel que nous tendons directement. On vous l'a dit, on vous le dira encore : La gloire de Dieu, l'honneur de la très-sainte Vierge et le salut des âmes, voilà ce qui nous a fait entreprendre ce travail et ce qui nous donnera le courage de le poursuivre avec persévérance. Et sous ce rapport Dieu seul peut connaître le bien que notre œuvre a pu réaliser. Nous pouvons dire seulement que des âmes chrétiennes ont prié et fait prier dans un sanctuaire qu'elles ne connaissaient pas encore et qu'elles ont obtenu des faveurs signalées.

Encore un mot, chers lecteurs, sur nos intentions pour l'avenir. Vous avez lu sans doute notre causerie du dernier numéro, où nous vous faisions comprendre, tout en badinant, que l'on ne peut *contenter tout le monde.* C'est que nous avons reçu de tous

côtés, de près plus encore que de loin, bien des réclamations touchant la rédaction de notre feuille : c'est le sort de tout journal encore enveloppé de ses langes, d'être vanté par celui-ci, critiqué par celui-là, jusqu'à ce qu'il soit bien posé et que ses allures franchement déterminées aient fixé l'opinion à son égard.

Nous le répétons une fois pour toutes : La Voix de Notre-Dame de Chartres reste ce qu'elle est, c'est-à-dire *l'histoire religieuse et monumentale de notre église, et le bulletin mensuel des bonnes œuvres qui s'y rattachent.* C'est là le principe de son existence : une œuvre ne peut changer sa raison d'être.

Mais, me direz-vous, il faut pourtant bien un peu satisfaire tous les désirs. C'est vrai, soyons de bon aloi ; nous ferons notre possible ; mais vous savez ce que disait la *causerie....*

Nous consacrerons désormais, comme nous avons déjà essayé de le faire, la seconde partie de notre feuille à des matières d'un intérêt général. Ainsi, nous avons parmi nos abonnés des personnes pieuses (c'est le plus grand nombre) ; celles-là surtout trouveront des lectures qui leur conviennent ; nous avons des archéologues, on leur offrira des articles d'archéologie, mais d'archéologie chrétienne et *utile;* nous avons des littérateurs, on leur fera flamboyer par-ci par-là quelques pages de bonne littérature ; nous avons des amateurs de poésie, de temps en temps nous leur en servirons, non pas de celle qui a cours, mais d'une poésie du premier choix ; nous avons enfin des lecteurs que rien n'intéresse, excepté pourtant les récits, les faits curieux, les causeries légères, eh bien ! il y aura de ces friandises à leur adresse. Est-il possible de mieux faire ?

Mais vous n'avez point de nouvelles, nous répète-t-on sans cesse.... Comment voulez-vous qu'en paraissant une fois par mois, nous puissions vous régaler de nouvelles ? Il faudrait les intituler : *Vieilles nouvelles.* Nous pourrions, il est vrai, paraître plus souvent, c'est encore une des nombreuses réclamations. Mais et la force de le faire et le prix ?.... Si nous pouvions sonder le fond de toutes les pensées ou mieux encore le fond de toutes les bourses, nous verrions..... Toutefois nous n'osons pas encore promettre ici tout ce que nous osons espérer.... Pour le moment, avec l'appui de quelques amis, et la protection constante de nos abonnés, nous allons notre petit train, à la grâce de Dieu !

L'abbé Hénault.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME
DE CHARTRES,

JOURNAL MENSUEL DÉDIÉ A LA VIERGE DE LA CRYPTE.

Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis :
Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

(S. Paul aux Gal. c. IV., 19.)



J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident : on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde.

(Disc. de Mgr l'Év. de Poitiers, 31 mai 1855.)

Notre-Dame de Sous-terre.

3 fr. par an. Au profit de l'Œuvre de Notre-Dame de Chartres. **25 c. le numéro.**

IIe ANNÉE.

1er NUMÉRO. — JANVIER 1858.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES,

JOURNAL MENSUEL

publié au profit de l'Œuvre de Notre-Dame.

OBJET DU JOURNAL.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* est l'organe officiel et la principale ressource de l'*OEuvre de Notre-Dame.*

L'*OEuvre de Notre-Dame* a pour objet :

1° De rétablir dans sa première splendeur l'église souterraine de Notre-Dame de Chartres, ce sanctuaire auguste, le plus ancien qui ait été consacré à la Mère de Dieu et l'un des plus vénérables du monde ;

2° De recueillir dans un établissement spécial, pour les attacher au service de l'église et du diocèse de Chartres, un certain nombre d'enfants d'élite, de quelque pays qu'ils soient, qui montrent d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique ou religieux, mais que leur position de fortune empêche d'entrer dans quelque séminaire ou dans quelque communauté.

CONDITIONS.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* paraît le 8 de chaque mois, en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie, par numéros de seize pages in-8°.

Le prix de l'abonnement est de 3 fr. par an et doit être payé d'avance, soit par un mandat sur la poste, soit en timbres-poste, si l'on juge ce moyen plus facile.

L'abonnement part du 1er janvier de chaque année.

S'adresser à M. l'Abbé YCHARD, chanoine honoraire, cloître Notre-Dame, à Chartres (Eure-et-Loir).

AVANTAGES DE L'ABONNEMENT.

Les abonnés à la *Voix de Notre-Dame de Chartres* jouissent de plusieurs avantages :

1° Ils participent aux fruits du divin sacrifice offert tous les samedis à la chapelle de Notre-Dame de sous-terre pour les bienfaiteurs de l'Œuvre ;

2° Leurs noms sont inscrits sur un registre particulier déposé à l'ombre du vêtement sacré de Marie ;

3° Ces mêmes noms sont insérés dans un cœur de vermeil offert à Notre-Dame de sous-terre et placé dans sa chapelle;

4° Ils ont part aux prières que les clercs de Notre-Dame adressent pour leurs bienfaiteurs au commencement et à la fin de chaque journée, et à celles qui se disent tous les dimanches à la réunion de 7 heures du soir dans la chapelle de la Crypte.

Enfin ils participent également à tout le bien que notre petite revue est appelée à produire ou à propager autour de nous, et, nous l'espérons de la protection toute-puissante de Marie, ce bien sera considérable.

Toute personne qui parvient à compléter le prix d'un abonnement en réunissant plusieurs petites offrandes, jouit des mêmes avantages.

Nous osons le dire : il n'y a pas une seule âme vraiment chrétienne qui ne sente tout le prix d'une pareille œuvre, et qui ne puisse travailler d'une manière efficace à en assurer le succès.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de GOUVERNEUR.

1er NUMÉRO. JANVIER 1858.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

PETITES ÉTRENNES A NOTRE-DAME
POUR L'ANNÉE 1858.

Nous remercions avec effusion de cœur nos abonnés de l'empressement qu'ils mettent à nous assurer leur généreux concours pour l'année qui commence. C'est pour Notre-Dame de Chartres et pour nous de bien agréables étrennes. Voici celles que nous sommes heureux de leur offrir en retour : désormais, au commencement et à la fin de chaque journée, et tous les dimanches, à la petite réunion de sept heures du soir qui a lieu dans la chapelle souterraine, les jeunes clercs de Notre-Dame prieront pour eux d'une manière spéciale, et cette prière des anges du sanctuaire, nous en avons l'espérance, portera bientôt ses fruits au sein des familles qui veulent encourager nos efforts.

Quant aux personnes qui liront ces lignes et qui n'ont encore rien fait pour une Œuvre si chère à Marie, ou qui seraient tentées de s'arrêter en chemin avant de la voir terminée, Notre-Dame vient leur tendre aujourd'hui la main et leur demander un léger secours. Elle a des besoins si pressants et si multipliés ! Son sanctuaire auguste, le plus ancien qui ait été consacré à son culte et

l'un des plus vénérables du monde, est encore en partie dans la désolation, puisque des douze chapelles qu'il renferme deux seulement ont été restaurées jusqu'à ce jour; au lieu de posséder maintenant comme autrefois une foule brillante de serviteurs en état de chanter ses louanges et de veiller assidûment à la garde de ses autels, elle n'a plus qu'un petit nombre de clercs insuffisant pour le service de sa maison et surtout pour le soin des âmes. La restauration complète de la crypte de Chartres et principalement l'entretien d'une école de clercs destinés à la desservir et qui pour la plupart deviendront un jour de bons prêtres, tel est le double objet de cette Œuvre que nous pouvons bien nommer par excellence l'Œuvre de Notre-Dame de Chartres, et dont notre petite revue sera l'organe officiel et la principale ressource.

Un mot de ces deux Œuvres qui n'en font réellement qu'une, puisque la seconde est le complément indispensable de la première.

En parcourant les cryptes de Chartres, ces galeries immenses peuplées de tant de religieux souvenirs et qui forment au chevet de la basilique sainte une magnifique couronne de douze chapelles, l'homme de foi et l'admirateur des œuvres du passé, le serviteur de Marie et l'ami passionné des arts se rencontrent dans une pensée commune et souhaitent de voir au plus tôt circuler sous ces voûtes, trop longtemps silencieuses, les flots des visiteurs étonnés et des pèlerins attendris. Mais c'est à l'enfant de Chartres surtout qu'il convient d'appeler de tous ses vœux cette restauration fortunée : il sait en effet que c'est là le berceau d'un culte qui lui fut toujours cher et la source des gloires de la cité qui l'a vu naître, il doit découvrir dans cette Œuvre réparatrice un élément prodigieux de prospérité nouvelle et toujours croissante, enfin il se rappelle avec un tressaillement de bonheur indicible ces étonnantes paroles que l'illustre évêque de Poitiers a fait entendre bien haut dans une circonstance à jamais mémorable : J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion a Marie en Occident ; on y affluera comme autrefois de tous les points du monde. Aussi, c'est notre conviction intime, il n'y a pas dans la ville de Chartres, il n'y a pas dans tout notre pays si cher à la Mère de Dieu une seule personne, pour peu qu'elle soit en état de réfléchir à la convenance, à l'utilité et à la grandeur de cette Œuvre, qui ne se sente pressée d'apporter son obole pour en assurer le succès.

Mais dans un sanctuaire, et surtout dans un sanctuaire chrétien, les pierres ne sont pas tout; ce corps, si magnifique qu'il puisse être, a besoin d'une âme qui l'anime; il faut une voix et surtout un cœur pour donner à cette matière inerte le mouvement et la vie. Or, tel est le second objet de l'*Œuvre de Notre-Dame de Chartres*, et c'est, nous le croyons, le plus important et le plus nécessaire. Mais dans le projet de former de jeunes clercs pour le service d'un sanctuaire vénéré, nous avons trouvé le germe d'une autre idée plus féconde. Nous nous sommes dit à nous-même : si pour ce pieux ministère des autels, qui sert le plus souvent d'entrée au sacerdoce, nous pouvions recueillir, au lieu d'enfants d'une nature vulgaire et d'une vertu équivoque, quelques sujets d'élite, choisis dans les familles pauvres, animés des dispositions les plus heureuses et qui, après avoir fait pendant quelques années l'ornement et l'édification de notre cathédrale, s'attacheraient ensuite au diocèse de Chartres en qualité de prêtres, ne serait-ce pas une bonne œuvre ajoutée à la première, une œuvre glorieuse à Dieu, agréable à Marie et très-utile au salut des âmes? Nous l'avons cru, et après avoir soumis nos pensées et nos désirs à celui qui doit en diriger l'essor, nous avons ainsi formulé le projet de cette sainte entreprise : l'Œuvre de la Maîtrise sera désormais l'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame*. Indépendamment de son premier objet, qui est de *former à la vertu et aux lettres quelques enfants choisis que des familles chrétiennes se plaisent à nous confier pour le service des autels*, cette Œuvre aura pour but de *recueillir d'autres enfants, de quelque pays qu'ils soient, qui annoncent des dispositions pour l'état ecclésiastique ou religieux, mais que leur position de fortune empêche d'entrer dans quelque séminaire ou dans quelque communauté, à condition toutefois qu'ils demeureront agrégés au diocèse de Chartres tant qu'il ne sera pas suffisamment pourvu d'ouvriers évangéliques*. Ces enfants, élevés à l'ombre du sanctuaire de Marie pendant quelques années, iront ensuite au petit séminaire compléter le cours de leurs études et se former d'une manière plus parfaite à la piété et à la science sous la conduite de maîtres aussi vertueux qu'éclairés. Ce projet que nous avons fait connaître il y a quelques semaines a déjà reçu les encouragements les plus précieux. De nombreuses demandes d'admission nous ont été adressées de tous les points de la France, et si jusqu'à ce jour nous n'avons pu recevoir qu'un petit nombre d'en-

fants, nous sommes bien résolu de tenter même l'impossible pour accueillir tous ceux qui nous paraîtront mériter réellement cette faveur. Dieu pourrait-il en effet manquer de bénir une Œuvre si utile, entreprise uniquement pour sa gloire, pour l'honneur de Marie et pour le salut des âmes? Nous ne le croyons pas; nous espérons au contraire qu'il fera, s'il le faut, des miracles pour le succès de cette belle entreprise.

Les ressources vous manquent, nous dira-t-on, pour entreprendre une pareille Œuvre. Mais elles ne manquent pas pour beaucoup d'autres qui n'ont pas la même importance. On trouve des secours pour l'érection d'une statue, pour la construction d'une chapelle, pour la restauration d'un sanctuaire; on en trouve pour fonder des hôpitaux, pour ouvrir des refuges à l'enfance abandonnée, à la vieillesse décrépite, et cette foule d'enfants ou de jeunes gens pauvres qui n'aspirent qu'à se consacrer à Dieu et à se dévouer pour le salut de leurs frères, n'auraient pas un asile où leur vocation pût se développer et s'affermir! Nous arrêter à cette pensée, ce serait faire injure à la foi de tant de chrétiens généreux, et nous ne croyons pas qu'un appel fait dans l'intérêt d'une telle Œuvre doive rester sans effet.

Cet appel, Marie vient en ce moment vous le faire, et nous oserons à cette occasion vous rappeler les paroles du Prophète : *Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien de laisser endurcir vos cœurs.* Il s'agit en effet d'une modique offrande qu'il vous est si facile de donner sans vous appauvrir, ou de recueillir du moins auprès de vos amis. *Notre-Dame vous demande* TROIS FRANCS *pour son Œuvre,* pour sa maison et pour ses enfants : lui refuserez-vous ce léger sacrifice dont elle saura si bien vous récompenser au centuple?

D'ailleurs, quels avantages ne retirerez-vous pas de cette modique aumône! Sans vous parler ici des faveurs spirituelles que cette Œuvre procure, des prières quotidiennes et des sacrifices auxquels vous participez avec tous les bienfaiteurs de la crypte, ce petit journal qui vous apportera chaque mois quelques nouvelles d'un sanctuaire si cher à Marie, n'est-ce pas une consolation bien douce pour les enfants de cette divine Mère? Et puis, dans cette pieuse revue que de traits édifiants, que d'histoires touchantes, que d'exemples de vertus, que de saintes exhortations et de bons conseils! Aussi plusieurs communautés religieuses des plus austères l'ont accueillie avec empressement et bonheur, elles

n'ont pas craint qu'elle pût les distraire au milieu de leurs saints exercices. Nous pouvons donc bien dire que l'abonnement à la *Voix de Notre-Dame* est UNE ŒUVRE EXCELLENTE, PEU COUTEUSE ET TRÈS-LUCRATIVE.

L'Abbé YCHARD.

La suite au prochain numéro.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

XIIe ENTRETIEN. — LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, SA MAJESTUEUSE PERSPECTIVE.

Il n'est pas de voyageur, de touriste, de pélerin qui, en se dirigeant vers Chartres, n'interroge de l'œil, longtemps d'avance, l'horizon des plaines beauceronnes pour y découvrir les pointes aigues de ses clochers sans rivaux. Dès que pour la première fois il les voit poindre à travers la brume, un frisson le saisit; il salue avec un religieux transport ces pyramides superbes, son regard s'y fixe avec un attachement irrésistible, son cœur s'y porte avec amour; l'émotion redouble à mesure que le voile bleuâtre s'évapore et que l'édifice sacré étend dans l'espace ses immenses proportions. Une impatiente curiosité s'empare de son esprit, lorsqu'appelant de ses désirs le célèbre monument, celui-ci paraît fuir dans un vague lointain, tout en grandissant à ses yeux. Qui n'a pas éprouvé ces impressions en voyant pour la première fois Notre-Dame de Chartres? Mais aujourd'hui c'est un autre spectacle qui s'offre au voyageur que la vapeur nous amène avec sa brutale rapidité. Il ne peut goûter cette jouissance anticipée et progressive d'une contemplation lointaine. A peine a-t-il mis pied à terre, qu'au-dessus de quelques jolies maisons et d'épais massifs de verdure, la haute basilique se dresse avec une majesté qui étonne, comme une montagne sculptée à jour.

Pour nous, qui vivons à ses pieds, nous aimons toujours à la contempler de loin, soit au milieu du jour, quand des flots de lumière ruissellent sur les saillies variées de son architecture, soit au coucher du soleil, quand elle dessine sa masse dorée sur l'azur du firmament, soit même encore parmi les brouillards de l'atmos-

phère, lorsque, pareille à un fantôme vaporeux, elle enveloppe sa tête dans les nues.

Du côté de l'occident elle apparaît comme bâtie sur la ville qui rampe à ses pieds. Elle s'élève de presque toute sa hauteur au-dessus du groupe de maisons qui l'environnent, pour ne rien faire perdre de sa magnificence. Avez-vous quelquefois aperçu des bords de la mer ces gros navires assis tranquillement sur les vagues qui se balancent? massive et légère tout ensemble, notre cathédrale est ainsi posée au centre des maisons chartraines qui montrent à peine leurs pignons blancs au pied des tours noircies; ses flèches sont comme deux grands mâts, l'un à la voile unie, l'autre à la voile festonnée, et d'énormes avirons ornent ses flancs. Du reste, n'est-ce pas le vaisseau symbolique de l'Église, arboré de l'étendard du salut, triomphant des siècles et du courroux des tempêtes que soulève l'impiété?

Il faut voir le chef-d'œuvre sur toutes ses faces pour bien juger de l'ensemble de ses proportions. Si vous circulez autour de la ville, chaque position nouvelle vous offre une nouvelle surprise. Le regard du connaisseur ne désire plus qu'une flèche légère en rapport avec celle du XII[e] siècle sur les tours du transept et de l'abside pour avoir à admirer un tout parfait. Mais nos pères ne sont plus!...

Du côté de la basse-ville, appelé les Filles-Dieu, de ces hauteurs qui la dominent en amphithéâtre, la cathédrale, avec le paysage qui l'environne, présente l'aspect le plus imposant, le coup d'œil le plus pittoresque. On se trouve en face de l'abside ornée de sa ceinture de contreforts en arcs-boutants; de chaque côté, au-dessus des transepts, s'élancent bien haut les deux clochers. Cette masse surplombe la vallée et forme avec la ville basse un contraste qui captive longtemps l'admiration. Le monument ne paraît plus seul ici comme une galère sur les flots; l'horizon s'anime, il se peuple d'une foule de petits édifices, d'églises, de chapelles qui s'humilient avec une grâce charmante au-dessous même de ses fondations. Et puis au fond de cette vallée verdoyante, c'est l'Eure qui coule paisiblement, tantôt serpentant à travers les vieilles rues de la cité, tantôt longeant les belles promenades chartraines, où la foule oisive suit nonchalamment son cours.

Mais comme le temple de Marie me paraît bien situé sur la croupe de cette colline, au-dessus de ces églises, de ces chapelles, de ces couvents, pour les protéger de son ombre! Retranchons

en imagination cette cathédrale, que devient tout le reste? Ces petits sanctuaires ressemblent à des orphelins privés de leur mère. Ces nombreuses communautés religieuses n'ont plus leur cause d'existence sur ce côteau désert; n'est-ce pas l'amour de la bonne Dame de Chartres qui les a attirées et groupées comme un essaim pieux autour de son antique demeure? Tous ces enfants de la vieille et de la jeune cité sont bien placés là sous l'aile de leur mère et de leur patronne! Que de fois aussi elle les a protégés! que de fois elle a repoussé de leurs murs le fer ennemi et chassé de leurs foyers les fléaux qui déciment les populations! Tout est là dans ce vénéré sanctuaire de Marie, toutes les pensées, toutes les affections, tous les soupirs se sont toujours concentrés dans cet asile de protection et d'amour. Ne crains rien, bonne ville de Chartres; que le ciel pour toi soit d'azur ou d'airain, tourne tes regards sans cesse vers ce temple ou règne ta Dame et ta Souveraine, prie toujours, aime toujours, espère toujours!

L'abbé Hénault.

LE TOUR DE VILLE.

DIX-HUITIÈME STATION, SAINT-MAURICE.

LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

(Extrait.)

. . . .
. . . .

Mais c'est assez de combats et de haine;
Votre pensée a besoin de repos;
Je veux sur la rive prochaine
Vous montrer de plus doux tableaux.
Ici fort à propos, sous l'œil de Saint-Maurice,
Des pauvres les Petites Sœurs
Nous offrent depuis peu leur demeure propice.
Pour vous distraire un peu de ces sombres couleurs
Croyez-moi, voyez-les dans leur nouvel asile;
L'accès vous en sera facile;
Leur cœur fait bon visage à tous les visiteurs.
Je vous raconterai ce que j'ai vu moi-même :

On fait tant de récits menteurs!
J'avais voulu par moi résoudre le problème.
Nos sœurs à cette époque auprès de nos tanneurs
Avaient, en attendant, placé leur tabernacle;
Sous ce toit noblement prêté
Dans toute sa splendeur brillait leur pauvreté,
Des sept pains chaque jour refaisant le miracle.
Je me trouvais avec quelques amis
Curieux de voir ces merveilles,
Nous faisant tous un plaisir d'être admis
Dans ces lieux témoins de leurs veilles.
Dieu nous a dit : « Frappez, on viendra vous ouvrir! »

Une pauvre vieille invalide
S'empressa de nous accueillir,
A notre appel hâtant son pas timide.
Tout aussitôt la plus modeste Sœur
Toujours humble et toujours soumise,
(De ces cœurs touchante devise!)
Accourt et s'offre à nous, gracieux précurseur!
C'était là l'autorité sainte
Qui, comme Dieu, dans cette enceinte
Ne régnait que par la douceur.

Avec son prévenant sourire,
Elle saura trouver le temps de nous conduire
Dans l'arche bienfaisante, où tant de naufragés
Ont, au milieu de la tempête,
Par ces colombes protégés,
Trouvé l'asile heureux où s'abrite leur tête.

Mais dites-moi, vers nos cantons
Quelle étoile a guidé la simple colonie?
Dans une heure cent fois bénie
Le ciel nous l'amena des rivages bretons.

Dans une humble bourgade (1) une jeune orpheline,
Avec d'autres enfants aux pudiques regards,

(1) Saint-Servan.

Sans autre appui que la grâce divine,
S'était mise un beau jour à soigner des vieillards.
Un vicaire, aussi pauvre qu'elle,
Soutenait son courage et dirigeait son zèle.
La maison s'agrandit au profit du malheur.

Partout où leur main diligente
A consoler trouvait quelque douleur,
Les bonnes sœurs partaient pour y dresser leur tente.

Ainsi, de proche en proche et sans autre appareil,
Ici, sur cette plage où déjà la souffrance
Reçoit de tant de cœurs une noble assistance,
Elles ont à leur tour trouvé place au soleil.
Car dans les régions même les plus heureuses,
De toutes parts et sur tous les chemins,
Les misères sont si nombreuses
Qu'on n'a pour les panser jamais assez de mains.
Aussi, comptez déjà tous leurs pensionnaires;
Si comme le besoin l'espace allait croissant,
Ils seraient bientôt plus de cent,
Tant les rangs sont pressés chez leurs surnuméraires!

Tous les maux côte à côte y sont représentés,
Et l'asthme, et le catarrhe, et la paralysie,
Et la pesante hydropisie,
Avec ces mille infirmités,
Filles de l'indigence et des intempéries,
Qui, sans repos, de tous côtés,
Assiégent les martyrs des humbles industries.

Aux portes de nos hôpitaux
Nos ouvriers, la main tendue,
Epuisés par leurs longs travaux,
Imploraient vainement une place attendue.
Mais nos Sœurs en ont eu pitié :
« Venez à nous, braves gens en détresse;
» Venez; dans vos besoins nous serons de moitié.
» Nous n'avons pour toute richesse

» Que notre bonne volonté;
» Mais qu'importe? Venez! l'éternelle sagesse
» N'abandonne jamais qui compte en sa bonté. »
« — Du reste, les voici, nous disait notre guide;
» C'est l'heure de leur liberté!
» Dans ce préau pas une place vide! »

Voici de ce côté les hommes au soleil
Assis tranquillement, le visage vermeil,
Et comme autant de Diogènes,
Devant un avenir certain
Philosophant en paix sur les choses humaines,
N'ayant plus à prévoir un triste lendemain.

Plus loin saintement résignées,
Sans bruit, sans contestations,
Les femmes se livraient à leurs distractions
Par la prière accompagnées.
L'une tenait l'aiguille et celle-ci filait;
Cette autre, qui se plaît à ses vieilles coutumes,
D'un doigt alerte encor préparait les légumes,
Pendant que celle-là disait son chapelet.

Entre tous volontiers le travail se partage :
Le peu de force et de courage
Que, sévère aux petits, le temps leur a laissé,
Est sagement utilisé.
Tous ont ici leur ministère;
Ils sont leurs propres serviteurs;
Une misère moindre aide une autre misère;
On se sent inspiré rien qu'en voyant nos Sœurs.

Avez-vous faim? Passons au réfectoire :
Ici, dans un banquet frugal,
On observe avec soin le précepte moral,
Que l'homme ne vit pas pour manger et pour boire.
Mais sur ces tables de sapin,
Après tous ces longs jours de peine et d'abstinence,
Du moins ils sont heureux de savourer leur pain
Assaisonné de tant de bienveillance.

Vous leur voulez plus de douceurs?
Eh bien! que votre main s'apprête!
Et quand demain nos Sœurs commenceront leur quête,
N'allez pas vous montrer d'avares fournisseurs.

Chaque jour, sans manquer, dès l'aube matinale,
L'essaim part, et malgré les menaces du ciel,
Sur la plus humble fleur, sur la riche pétale,
Chaque abeille attentive ira cueillir son miel.
L'une s'en va dans la campagne
Avec ses mannequins suspendus avec art
Sur l'animal qui l'accompagne,
Chercher de la récolte une modeste part.
Cette autre, sans sortir de la place publique,
Dans nos marchés, de paniers en paniers,
Avec son regard angélique,
Sollicite partout marchands et jardiniers.
C'est à qui remplira sa hotte;
Le denier de la veuve est offert de grand cœur;
Haricot, panais ou carotte
Sont accueillis avec honneur;
Tous donnent, riche ou pauvre, acheteur ou fermière,
C'est de la charité la dîme volontaire;
Un refus porterait malheur.
Ces autres vont frapper aux portes opulentes;
Dans leurs salons fermés l'avarice et l'orgueil
Oseraient-ils repousser de leur seuil
Ces admirables *mendiantes?*

La suite au prochain numéro.

LA SAINTE CRÈCHE.

C'est une coutume bien touchante et bien populaire que celle d'exposer et de vénérer, durant le temps de Noël, dans les maisons particulières aussi bien que dans les églises, l'image de l'Enfant Jésus au berceau. Notre piété a besoin d'être excitée par des objets sensibles, et autrefois surtout, les plus doctes personnages ne négligeaient pas ces petits moyens pour entretenir en eux-mêmes une dévotion tendre et affectueuse. Qui nous rendra

à cet égard la foi naïve et la belle simplicité de nos pères! Que d'actes d'amour, que de généreux sacrifices n'a pas fait produire le charmant spectacle de l'Enfant-Dieu reposant dans sa crèche!

D'après cet usage si digne de nos respects, une image de l'Enfant Jésus est exposée, depuis la nuit de Noël, dans la chapelle de la Crypte. Le Sauveur est couché dans un berceau, sur un petit lit de paille; une croix se trouve à ses pieds, une autre est placée dans ses mains. Touchant emblême qui nous rappelle les premières préoccupations de ce divin Enfant et nous remet en même temps à la mémoire quelques strophes délicieuses que nous devons à l'obligeance d'un ami :

L'ENFANT JÉSUS DORMANT SUR LA CROIX.

L'Enfant divin dort, il dort sur la Croix :
Autour de Jésus groupés en silence
Les songes d'Eden, si beaux d'innocence,
Montrent des oiseaux, des fleurs à son choix,
Et lui, souriant à travers des larmes,
Il semble goûter leurs paisibles charmes :
L'Enfant divin dort, il dort sur la Croix!

Mais quelle ombre triste éteint son sourire?
Ne dirait-on pas (si fort il soupire!)
Que son petit cœur soulève un grand poids?
Une sueur froide en rosée amère
Vient baigner son front et navrer sa mère :
L'Enfant divin dort, il dort sur la Croix.

Ciel! sous la paupière un éclat rayonne.....
D'un secret bonheur Jésus se couronne,
Avec quel transport il étreint le bois!
Et dans tous ses traits quel souffle de gloire :
Sa bouche entr'ouverte a crié victoire!
L'Enfant ne dort plus, il a pris la Croix.

G.

2e NUMÉRO. FÉVRIER 1858.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

PETITES ÉTRENNES A NOTRE-DAME

(Suite).

L'*Œuvre de Notre-Dame,* telle que nous l'avons exposée, doit-elle intéresser des personnes chrétiennes? Cette question sans doute, paraîtra superflue après ce que nous avons déjà dit. L'ordre et la décence dans le sanctuaire, la beauté du chant sacré et des cérémonies religieuses, le recueillement et l'édification dans toutes les parties du service divin, une bonne éducation première donnée à plusieurs enfants d'élite qui, grâce à ces commencements heureux, conserveront leur innocence et seront un jour des prêtres selon le cœur de Dieu, des ouvriers laborieux et d'infatigables apôtres, n'est-ce pas une perspective qui doit faire battre tout cœur catholique, en même temps qu'elle répond aux instincts naturels de tout homme raisonnable et même à la pensée intime de l'impie?

Consultez en effet l'homme le moins religieux qui puisse se rencontrer autour de vous et adressez-lui les questions suivantes : Convient-il de relever de ses ruines un sanctuaire qui a été pour nos ancêtres, durant une longue suite de siècles, l'objet d'une vénération profonde, et auquel notre pays doit toute sa gloire et sa célébrité? — Le prêtre catholique qui croit que son Dieu

descend à sa voix sur l'autel et qu'il réside dans nos tabernacles, doit-il s'entourer pour son ministère de serviteurs convenables, ou peut-il ne pas s'inquiéter de ce soin comme trop minutieux? — Est-il vraiment bon de recruter pour le sacerdoce tout ce que l'on peut rencontrer de natures excellentes; et le prêtre qui consacrerait sa vie à cette recherche perdrait-il son temps ou l'emploierait-il selon les vues de Dieu? — Des chrétiens qui verraient la possibilité d'une pareille œuvre et qui auraient la facilité de la soutenir feraient-ils preuve d'une religion profonde et d'une foi bien vive, s'ils ne se donnaient pas la moindre peine pour la faire réussir? — Enfin, parmi les œuvres qui se propagent autour de nous, après toutefois l'œuvre des Séminaires, la plus excellente de toutes, en voyez-vous une autre plus sublime et dont les résultats puissent être plus magnifiques?

Les réponses à toutes ces questions ne sauraient être douteuses. Oui, dirons-nous ici sans crainte : l'œuvre de Notre-Dame de France est belle sans doute; et nous avons applaudi de grand cœur à ce projet d'une statue colossale élevée à la gloire de l'Immaculée Conception de Marie, et d'un monument historique et littéraire composé en son honneur; mais la restauration d'un sanctuaire illustre et vénéré dans toute la chrétienté a-t-elle un caractère moins auguste? mais la création d'une école ouverte à tant de belles intelligences, à tant de cœurs généreux qui désirent se consacrer à Dieu sans avoir pu trouver jusqu'ici le moyen de le faire, est-ce un moins noble dessein et qui doive exciter de moins ardentes sympathies? Et si, comme il pourrait se faire sans miracle, tous les diocèses de France apportaient une pierre à ce bel édifice, si chacune des églises du royaume très-chrétien avait quelqu'un de ses enfants pour la représenter dans la sainte église de Chartres, serait-ce un moins beau spectacle que de voir tous les noms de ces mêmes diocèses gravés sur le piédestal de la statue de Marie à la cime du mont Corneille?

C'est un rêve sans doute que nous exposons en ce moment; mais ce rêve, que faut-il pour le réaliser? Un peu de foi et pas davantage. Oui, que toutes les âmes qui sentent, qui comprennent et qui aiment ce qui est vraiment grand, se disent à elles-mêmes : Je veux, autant qu'il dépendra de moi, faire prospérer cette OEuvre, et bientôt elle brillera dans tout son jour. Nous osons le dire, moins de trois années suffiraient largement à

l'exécution de ce double projet, *la restauration complète de la Crypte* et *la création de cette école de Notre-Dame.* Oh! alors l'année 1860, le six-centième anniversaire de la consécration solennelle de l'église de Chartres, pourrait bien être témoin de quelqu'une de ces fêtes magnifiques qui remuent si puissamment les masses et avancent le règne de Dieu dans les âmes. Ce serait là comme un second et merveilleux couronnement de Notre-Dame de Chartres, ce serait pour son peuple et pour sa cité, ce serait pour tous ses enfants le nouveau signal d'une joie universelle et d'unanimes transports.

Concluons donc : l'Œuvre de Notre-Dame de Chartres, c'est-à-dire la restauration du sanctuaire le plus célèbre élevé en l'honneur de Marie, la formation d'une cour brillante et nombreuse d'enfants choisis parmi les pauvres, ces amis privilégiés du Sauveur, pour servir sa divine Mère et chanter ses louanges, d'une garde d'honneur destinée à veiller autour de ses images vénérées, à protéger son trésor et son habitation chérie, enfin plus tard d'une phalange de ministres saints, toujours prêts à marcher, au moindre signal de leur Pontife, pour porter au loin comme au près l'eau de la grâce divine et le feu du saint amour ; n'est-ce pas une œuvre qui mérite toutes les sympathies d'une âme tant soit peu chrétienne, n'est-ce pas même, nous osons le dire, l'un des plus beaux et des plus précieux monuments qu'il soit possible d'élever à la gloire de Marie et en l'honneur de sa Conception immaculée?

Nos lecteurs nous prouveront bientôt qu'ils nous ont tous compris. Nous comptons en particulier sur le zèle de nos vénérés confrères et de toutes les personnes pieuses pour propager notre petit journal, autant qu'il sera possible, en faveur d'une Œuvre si intéressante.

L'Abbé Ychard.

LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

(Suite).

C'est ainsi que tous les matins
Les reliefs de nos grands festins
Leur sont gardés; mais dans l'humble gamelle.
Informes assaisonnements

Seront-ils jetés pêle-mêle?
Chaque vase bien net a ses compartiments.
Parmi tous ces débris leur vigilance trie;
Ce sont les tendres soins de la maternité;
L'ingénieuse charité
N'a-t-elle pas son industrie?
Elles pénétreront jusque dans les cafés,
Pour y chercher à pleine aiguière
Ces marcs, qui sur le feu sagement réchauffés
Causeront tant de joie à la maison entière.

Voilà leur fonds, voilà leur revenu!
Ce fonds n'a pas encor trahi leur confiance;
Combien de fois, complétant leur menu,
N'en ont-elles pas fait l'heureuse expérience?

Leurs vieillards sont couchés et le repas est fait;
Mais dans l'âtre désert la flamme s'est éteinte,
Et pour le lendemain plus rien dans le buffet!
Auront-elles un doute, un soupçon, une crainte?
Elles dorment en paix, la Providence est là!
Puis du soleil naissant dès la première teinte,
Le ciel invoqué, les voilà
Qui s'en vont, à l'appel des promesses divines,
Sur vos garde-manger et vos chaudes cuisines
Faire une immense razzia;
Et malgré ces rudes années,
Mieux que nos zouaves vainqueurs,
Toujours d'un beau succès reviennent couronnées;
Tant le souffle de Dieu sait amollir les cœurs!
Ici son doigt partout a laissé son empreinte.

Mais poursuivons notre visite sainte
Notre guide empressé tient à nous faire voir
Chaque étage, chaque dortoir.
Une chose avant tout excitait nos surprises.

Dans ces vieux bâtiments en bois,
Que nos ancêtres autrefois
Avaient construits pour d'autres entreprises,

Partout s'est installée avec leur charité
La plus parfaite propreté.

Sans cesse vainement tombe quelque parcelle
De ces murs rongés par le temps;
A des soins de tous les instants
Tout cède; bien lavé le pavage étincelle;
Pas un grain de poussière; et nos vaillantes sœurs,
Si bonnes pour tant de malheurs,
Font à l'humble araignée une guerre éternelle.

Mais nous avions franchi ces tremblants escaliers,
J'admirais comment leur adresse,
Pour y loger cette vieillesse,
A su mettre à profit jusqu'aux moindres paliers.
Entre ces murs blanchis pourvu que l'on respire,
Si resserré qu'il soit, nul angle n'est désert;
Dans tous les coins de leur empire
Pour un hôte de plus se dresse un lit de fer.

Sur leurs couchettes solitaires
Et leurs matelas rembourrés,
Hommes et femmes séparés,
Goûtent là du sommeil les douceurs salutaires,
Eux qui souvent dans un grenier
Avaient eu si longtemps, privés du nécessaire,
Pour linge des lambeaux, la paille pour sommier,
Et pour oreiller la misère!

Quand, sur mon lit bien propre et bien couvert,
En m'éveillant je trouve le dimanche
Bons habits et toilette blanche,
Fraîchement en été, chaudement en hiver,
Que m'importent ces couvertures
Plus diverses que l'arc-en-ciel,
Et tous ces couvre-pieds faits de mille coutures?
Pensé-je au superflu, quand j'ai l'essentiel?
Mais supputez ce qu'il en coûte
De peine et de travaux pour en arriver là;
Quand l'ordre est mis à tout cela,
Chacun jouit en paix, et pas un ne s'en doute.

Mais vous, songez combien du matin jusqu'au soir
Les occupe la lingerie,
Combien le vestiaire et la buanderie;
Comptez les coups d'aiguille et les coups de battoir!

Plus loin sous le saint patronage
De la Mère des affligés,
Notre Mentor, dans son simple langage,
Nous montrait de ses sœurs les chastes lits rangés.
Ne cherchez pas la différence
Entre elles et leurs protégés;
Ont-elles ici-bas placé leur espérance?
Leur couronne est là haut! les cieux en sont chargés!
Elles n'ont qu'un seul privilége,
C'est que leur sommeil est plus court;
Pour les indemniser des fatigues du jour,
La prière un moment le prépare et l'abrége.

Tenez-vous à savoir quels sont leurs préférés?
Visitons les infirmeries,
Et vous verrez, sur leurs couches flétries
Si jamais parents adorés
Reçoivent plus de soins de leurs filles chéries :
Soins du jour et soins de la nuit,
Sans cesse ravivant leur faiblesse engourdie;
Soins vigilants du médecin, qui suit
Les progrès de la maladie,
Pour en apaiser la rigueur;
Soins de l'ange consolateur,
Dont la voix touchante et sacrée
Ramène à Dieu l'âme égarée,
Et du départ fatal adoucit la terreur.

Sans être touché jusqu'aux larmes,
Comment voir chaque jour cette immense bonté
Toujours la même en sa simplicité,
Qui sait trouver même des charmes
Auprès de ces vieillards usés
Dont le corps trop souvent n'est qu'une plaie impure,
Ou dont les organes brisés
Cèdent, sans rien prévoir, au cri de la nature?

Tous les sens révoltés reculent pleins d'horreur;
Mais elles, toujours patientes,
Le front joyeux, les lèvres souriantes,
Réparent sans bruit ce malheur.
On écarte bien loin cette humaine misère;
Et lorsque dans leur ciel le calme est ramené,
Les malades enfin respirent! Une mère
A-t-elle plus d'amour pour son fils nouveau-né?

Mais d'où leur vient cette vive étincelle
Et ce dévouement toujours prêt?
Venez, entrons dans leur chapelle,
Et vous allez bientôt apprendre leur secret.

C'est ici, c'est au pied de cet autel modeste,
Paré de quelques humbles fleurs,
Filles des champs, mais au parfum céleste,
Qu'elles viennent répandre et leurs vœux et leurs cœurs.
Ici point de riches peintures,
De marbres précieux, de gothiques sculptures,
Point de lampes d'argent ni de chasubles d'or;
Les pauvres... Voilà leur trésor!
Pourvu que là Dieu les entende,
Quand leur cœur crie : ayez pitié de nous!
Sur le pavé chacune ne demande
Qu'une place pour ses genoux.
Est-il chez nos aïeux de plus douce légende?

La sainte qui prie à l'écart,
Les bras levés, sur la montagne,
Pour Juda qui combat dans la rase campagne,
A choisi la meilleure part;
Je le crois; mais la femme active,
Aux besoins de l'humanité
Donnant tout ce qu'elle a de grâce et de santé,
Toujours ardente et toujours attentive;
Qui, faisant bon marché de son propre bonheur,
Pourvoyeuse du famélique,
Bâton de l'impotent, bras du paralytique,
Se dévoue à chaque douleur;
Oh! celle-là surtout parle mieux à mon cœur!

CALLUET.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

MONUMENT PLACÉ DANS LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

A LA MÉMOIRE DE MGR CLAUSEL DE MONTALS.

Dans le cours du mois dernier, à l'occasion du jour anniversaire de la mort de son illustre prédécesseur, Mgr l'Évêque de Chartres a voulu qu'un service solennel fût célébré dans sa cathédrale et dans toutes les églises de son diocèse. Nous profitons de cette circonstance pour dérober à un aimable écrivain, Mme Aglaé de Corday, un petit bouquet de ses *Fleurs neustriennes*, afin de le déposer sur la tombe de ce vénéré Pontife :

« Gloire à vous! qui toujours sur l'abîme écumant,
En dépit des écueils de la mer et du vent,
Élevâtes la voix plus haut que la tempête,
Et dont nul aquilon ne fit courber la tête!
Dont la grande âme en deuil des mondes et des rois
Ne plia les genoux qu'à l'ombre de la Croix! »

Mais notre tendresse filiale ne se bornera pas à cet hommage. Un précieux souvenir sera placé dans l'église de Chartres pour honorer la mémoire de cet illustre et cher défunt. Cette nouvelle étonnera sans doute, après la décision qui a été prise par rapport au monument qu'on lui destine, mais voici l'explication de ce qui doit être encore une énigme.

D'après un récent article sur les *Clercs de Notre-Dame* inséré dans le *Rosier de Marie*, un bon prêtre de l'Aveyron nous avait proposé pour notre École un enfant qui se trouve dans les conditions requises. Comme plusieurs autres demandes avaient précédé la sienne, nous répondîmes que l'admission de cet enfant ne pouvait être immédiate, mais que nous serions heureux de le recevoir un peu plus tard et de témoigner ainsi notre reconnaissance à l'église de Rodez, pour le riche présent qu'elle nous avait fait dans la personne de Mgr Clausel de Montals, l'une des gloires de l'église de Chartres. Le digne ecclésiastique revint à la charge, et il offrit de faire lui-même quelques sacrifices dans l'intérêt de son jeune protégé. Cette générosité nous toucha, néanmoins nous ne voyions pas jour encore à pouvoir admettre cet enfant dans notre Maison; mais au souvenir de Mgr Clausel de Montals

une bonne pensée nous est venue et nous l'avons accueillie comme une inspiration du ciel. Nous nous sommes dit : une lampe brûle nuit et jour devant l'image de Notre-Dame au nom de Mgr de Lubersac, l'un de nos anciens évêques; Mgr l'évêque de Chartres et Mgr l'évêque de Poitiers y sont également représentés l'un et l'autre par ce touchant emblême de la foi et de l'amour; pourquoi n'y aurait-il pas aussi un souvenir de Mgr Clausel de Montals dans ce sanctuaire de Chartres qu'il a tant aimé? Eh bien! ce sera ce petit enfant que la Providence nous adresse. Au milieu d'un troupeau si dévoué à son ancien pasteur, il se trouvera sans doute plus d'un cœur reconnaissant qui voudra contribuer avec bonheur à l'entretien de cette *lampe ardente et vivante* dans la Maison privilégiée de Marie: nous l'avons pensé, et toute hésitation nous est devenue dès lors impossible. Le petit Aveyronnais sera dans le sanctuaire de Chartres à la prochaine fête de Notre-Dame; nous l'avons demandé pour ce beau jour. Puisse-t-il, en quittant ses montagnes, nous apporter la foi robuste, la vive intelligence et surtout le cœur généreux de son illustre compatriote! Quoiqu'il en soit, nous sommes heureux de pouvoir offrir ce pieux hommage à la mémoire de celui que nous aimions et vénérions comme un père, et nous ne croyons pas qu'on pût lui élever un monument qui fût plus selon son cœur et qui répondît mieux aux désirs de ce grand Pontife.

Vous qui lisez ces lignes et qui n'oubliez pas ceux qui vous ont fait du bien, même quand ils ne sont plus, rappelez-vous les combats de cet intrépide champion de la liberté de l'Église et des intérêts de la jeunesse chrétienne, et daignez offrir une obole pour l'entretien du petit enfant qui viendra prier sur sa tombe et se consumer comme une lampe au service de Notre-Dame.

UN SOUVENIR A LA MÉMOIRE D'UNE HUMBLE FEMME, OBSCURE SELON LE MONDE ET GRANDE DEVANT DIEU.

Une humble brebis du troupeau va recevoir ici, après son digne pasteur, l'expression d'un respectueux souvenir. Nous voulons parler de Mme Brière, ravie il y a quelques mois à la tendresse de son fils, M. l'abbé Brière, professeur à l'Institution Notre-Dame. Mais laissons parler le digne ecclésiastique qui a bien voulu nous transmettre quelques détails sur les vertus

de cette femme admirable, qui fut pendant plusieurs années le refuge et la mère des pauvres de la ville de Cloyes.

« La Ferté-Villeneuil, 20 Décembre.

» Monsieur le Rédacteur,

» J'ai appris que M. le Préfet, pour venir en aide à la continuation des bonnes œuvres de feu madame Brière, avait accordé cent francs à M. l'abbé Brière, son fils. M. l'abbé Barrier, vicaire général, dont la ville de Cloyes a pu longtemps apprécier les vertus, a bien voulu joindre à cette somme une offrande particulière, et elle s'est encore accrue de quelques autres dons. Ce fait ne passera point inaperçu aux yeux des amis des pauvres; il me fournit à moi-même l'occasion de payer un tribut d'hommages à une dame vénérable qui m'honora toujours d'une confiance intime et d'une affection presque maternelle. D'ailleurs, la mémoire des personnes vertueuses est un héritage trop précieux pour qu'on le laisse périr.

» Madame Brière est décédée à Cloyes, il y a quelques mois. Tous ceux qui l'ont connue conservent d'elle le plus précieux souvenir, et les pauvres se disent en pleurant : *Qui pourra donc remplacer madame Brière?* Ce n'était point ce qu'on a coutume d'appeler une grande dame. Obscure selon le monde, vulgaire par sa condition, mais distinguée par sa rare intelligence et entourée de la confiance de tous, elle trouvait, grâce aux mille ressources de son ingénieux dévouement, de quoi subvenir aux besoins de ses nombreux pauvres. Elle s'est faite plusieurs fois catéchiste pour des enfants que leur ignorance ou leur abandon mettait dans l'impossibilité de suivre les instructions de l'église paroissiale. Pendant l'hiver, elle réunissait plusieurs jeunes filles afin de leur apprendre à travailler, et l'objet de ce travail c'était de confectionner des vêtements pour les enfants indigents avec tous les vieux habits qu'on pouvait recueillir dans la ville de Cloyes. C'est ainsi que cette femme si estimable et si estimée savait par sa pieuse industrie multiplier les ressources de la charité.

» Du reste, les vertus douces et modestes de madame Brière étaient éminemment animées de l'esprit de Jésus-Christ. Ce qu'elle fut se résume dans cette phrase, qu'un de nos auteurs les plus estimés a écrite de celle à qui il devait le jour : *Elle croyait hum-*

blement, elle aimait ardemment, elle espérait fermement. Digne compagne d'un homme vraiment estimable, dont la probité chrétienne est comme un diamant pur et sans tache, et qui jadis affronta plus d'une fois, sous les ordres du grand Empereur, les hasards des combats, madame Brière priait constamment pour la France; il n'est pas temps encore de révéler les secrètes intentions de son cœur, animé d'un vrai patriotisme.

» Pour conclusion de cette lettre, où je suis resté en deçà de la vérité plutôt que d'aller au delà, je me contenterai d'ajouter ces mots, gravés sur la tombe de madame Brière :

Pertransiit benefaciendo.
Elle a passé en faisant du bien.

» Agréez, etc. » G...,
» Ancien Vicaire de Cloyes. »

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

L'Œuvre des Clercs de Notre-Dame a déjà reçu de nombreux encouragements que nous porterons peut-être un jour à la connaissance de nos lecteurs. Aujourd'hui, nous nous contenterons de citer quelques passages de deux lettres qui nous ont été adressées depuis quelques semaines. Beaucoup de nos confrères y trouveront sans doute l'expression d'un sentiment qu'ils partagent.

« Monsieur l'Abbé,

» L'Œuvre à laquelle vous consacrez votre vie mérite la sympathie de tous les bons prêtres. Pour mon compte, j'y applaudis de tout cœur; il en faudrait une pareille dans chaque diocèse et particulièrement dans le nôtre. Nous en sommes venus à ce point que nous redoutons presque de découvrir des vocations et de *commencer* les enfants, dans la crainte de ne pouvoir les placer.

» Dieu soit béni! j'espère que mon jeune protégé sera bien aux pieds de Notre-Dame de Chartres, et que sa vocation triomphera de tous les obstacles.

» Je vais quitter sous peu une paroisse où j'ai éprouvé, comme prêtre, de grandes consolations. Je me crois appelé à mener la vie religieuse pour le reste de mes jours. Ce m'est un bonheur de penser que le sort d'un enfant auquel je m'intéresse à tant de titres ne sera pas livré à l'aventure, et que de bons prêtres, enfants dévoués eux-mêmes de la très-sainte Vierge, auront l'œil sur lui. Puissiez-vous, de temps à autre, quand vos regards s'arrêteront sur l'*offrande* que j'ai faite à Notre-Dame, avoir un souvenir auprès d'elle pour le novice de la Société de Jésus!

» Dans ces sentiments, j'ai l'honneur d'être, etc.

» L. S., curé de P...

» P..., 17 décembre 1857. »

» Mon cher monsieur Ychard,

» Je vous remercie des communications que vous voulez bien me faire touchant votre chère et excellente Œuvre, pour le succès de laquelle je forme les vœux les plus ardents. Oh! que ce serait une admirable chose qu'un petit Séminaire, formé *à l'ombre même des saints autels, identifié avec le service d'une cathédrale*, assez nombreux d'ailleurs pour que ce service n'absorbât pas trop le temps des enfants, et surtout pour qu'on pût distribuer et répartir entre eux les fonctions saintes de manière à ce qu'elles nourrissent leur piété, *sans l'étouffer* en la surchargeant. La merveille (après quoi il n'y aurait plus rien à désirer pour le succès) serait si l'on pouvait trouver trois ou quatre prêtres qui consentissent à mourir à tout, à n'avoir plus aucune prétention ni ambition en ce monde, et à *s'enterrer* tout vivants dans cette Œuvre obscure, pour y former et y polir lentement ces petites pierres du sanctuaire; bref, de vrais bons *prêtres de Notre-Dame* SOUS-TERRE! Oh! que la sainte Vierge serait prodigue de ses bontés maternelles envers ces pauvres et humbles prêtres! J'imagine qu'après qu'ils auraient eu le courage de faire les premiers sacrifices, elle leur ferait trouver le paradis *sous-terre*, tant elle les inonderait des douceurs de son divin lait, et s'ils persévéraient *toute leur vie* en cette modeste mais vraiment sublime vocation, assurément ils ne verraient pas la mort sans avoir vu de nombreux Christs du Seigneur, c'est-à-dire sans avoir engendré à l'Église, par la fécondité que la très-sainte Vierge leur donnerait, un très-grand nombre de bons et saints prêtres.

» Si vous êtes, mon cher ami, vous le premier, comme je n'en doute pas, un vrai prêtre de Notre-Dame sous-terre, Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère ne vous laisseront pas seul; ils vous donneront des compagnons de votre vocation. Les meilleurs seront ceux qui, avant de devenir vos frères, auront été vos enfants.....

» Il y aurait beaucoup de choses à dire sur tout cela..... Vous avez commencé; vous êtes sûr que vous faites l'œuvre de Dieu, puisque vous avez l'approbation de votre Évêque. Quelques difficultés que vous rencontriez, continuez *sans vous décourager jamais*.

» Vous pouvez me compter parmi les abonnés à votre revue.....

» Un mot pour moi à Notre-Dame sous-terre. Vous êtes son familier; donnez-moi à elle, la priant de m'agréer pour son serviteur.

» Votre bien affectueusement dévoué,

» G., vicaire-général. »

« O..., le 27 janvier 1858.

Ces lettres n'ont pas besoin de commentaires. Les lumières, l'expérience et la piété de ceux qui nous les adressent nous les rendent infiniment précieuses. La dernière a surtout un grand mérite, celui de faire parfaitement comprendre l'objet et l'esprit de l'Œuvre qui nous a été confiée.

Quant à ce qui concerne la restauration de l'église sous-terre, nous avons entendu et nous ne saurions oublier jamais cette parole qui nous a été adressée par un illustre Évêque :

« Tenez bon, soyez opiniâtre. »

Ces encouragements, grâce à Dieu, ne sont pas les seuls qui nous soutiennent; mais ils pourraient au besoin nous tenir lieu de plusieurs autres qui viendraient à nous manquer.

L'abbé YCHARD.

3e NUMÉRO. MARS 1858

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

DESCRIPTION

DU SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE

Nouvellement décoré par M. P. DURAND.

On vient de mettre la dernière main à la riche décoration du sanctuaire de Notre-Dame de sous-terre. Composée avec une lente activité, avec le soin le plus consciencieux et une intelligence remarquable par l'habile archéologue M. Paul Durand, elle présente aujourd'hui un ensemble de peintures murales dont l'exécution et le symbolisme ne laissent rien à désirer et défient sans aucun doute la critique la plus sévère. Allons nous-mêmes contempler cette ornementation savante, ou plutôt lire cette page historiée avec le pinceau, où toute figure, tout ornement ont un sens mystérieux et symbolique.

Lorsque j'entre dans une église, j'aime à voir partout, sur les autels et sur les murs du sanctuaire, quelque représentation qui me parle de ma foi, de mes espérances, de mon Dieu, de mon Sauveur et de Marie, sa mère.

NOTA. — Cette description nous force d'interrompre la suite de nos ENTRETIENS SUR LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, déjà suspendue pour d'autres motifs.

L'artiste décorateur a bien compris ce besoin de croire et d'aimer qu'éprouve le chrétien dans le séjour de la prière et des consolations divines. Et son travail dont il a puisé l'idée aux sources primitives de l'art chrétien, démontrera clairement à qui voudra l'étudier que les artistes de cette époque, si incompris encore des modernes, connaissaient à fond les Saintes Écritures et savaient les traduire de la façon la plus ingénieuse et la plus variée.

Mais le sanctaire de la chapelle souterraine réclamait une décoration spéciale, puisque la Vierge qu'on y vénère se recommande à nos hommages par une particularité signalée : la tradition druidique.

Il n'est pas nécessaire, je pense, pour préparer l'esprit du lecteur, de résumer ici ce que nous avons développé dans nos premiers ENTRETIENS sur la Vierge des Druides. Ces prêtres du paganisme occidental, comme les Orientaux, élevèrent des autels en l'honneur *d'une Vierge qui enfanterait le Sauveur du monde,* et dont les oracles d'Isaïe leur avaient révélé la connaissance. Cette Vierge, ils l'ont vénérée dans une grotte chartraine. Voilà la tradition dont nous croyons avoir prouvé suffisamment la véracité (1). Si j'insiste de nouveau sur ce point essentiel du culte particulier que tant de siècles ont rendu à Notre-Dame de Chartres, c'est que je veux pénétrer le lecteur de cette idée de la Vierge prophétique, avant de l'introduire dans son sanctuaire, comme l'artiste décorateur s'en est pénétré lui-même.

Commençons, et puisse ma plume ne pas trop défigurer les traits du pinceau!

Pour nous initier au sens allégorique des peintures, lisons d'abord les deux principales prophéties d'Isaïe dont la légende se déroule sur les trois murs du Sanctuaire : *ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel:* Une Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel; (Is. VII, 14). *egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet:* il sortira un rejeton de la racine de Jessé et une fleur naîtra de sa tige: (Is. XI, 1). Ces paroles prophétiques vont nous donner la clé de tous les emblêmes qui brillent à nos yeux.

(1) Qu'on se reporte d'ailleurs aux éclaircissements que nous avons donnés sur cette matière dans les premiers numéros de la *Voix de N.-D.*

Une Vierge concevra et enfantera un fils... Cette Vierge-Mère est en effet l'objet principal de notre vénération et celui qui attire le plus nos regards dans ce sanctuaire. Notre œil se réjouit de rencontrer ici, à côté de l'oracle solennel d'Isaïe, l'étonnante prédiction druidique : *Virgini pariturœ :* à la Vierge qui enfantera, et l'image du futur Messie qui fera crouler les idoles du paganisme au sein même d'une nation idolâtre.

Mais procédons avec ordre : nous n'en sommes qu'à la prophétie : élevons donc nos regards vers le Ciel d'où tombe l'inspiration dans l'âme des Prophètes, et où la Vierge et son Fils n'existent encore que dans la pensée éternelle.

Au dessus de la statue druidique, un baldaquin fixé à la voûte nous représente le firmament étincelant des astres du jour et de la nuit; c'est l'image de la création du monde. Au milieu la Main de Dieu le Père sortant d'un nuage, s'étend pour commander au néant et en faire jaillir l'univers. Mais cette création première déchue par le péché de l'homme, a besoin d'un réparateur. Alors sur le bord antérieur de ce couronnement apparaît le monogramme de Jésus-Christ, environné d'un nimbe sur lequel on lit ces mots : *sit nomen Domini benedictum.* C'est le nom de Celui qui nous rachètera par la croix et viendra régénérer le monde : *notre secours est dans ce Nom divin, qu'il soit béni!* Mais c'est par la femme que nous viendra le salut : Jésus naîtra d'une Vierge ; aussi les astres qui la figurent rayonnent dans ce firmament : *pulchra est luna*, *electa ut sol;* elle est belle comme la lune, brillante comme le soleil.

Le plan divin est conçu; il va s'accomplir. Immédiatement au dessous du ciel étoilé, de cette main créatrice, de ce signe du Rédempteur, nous apercevons le chef-d'œuvre de la création, la seconde Ève, Marie, la Vierge-Mère. Elle reçoit les hommages de la cour céleste, figurée par deux anges qui l'encensent. Une auréole parsemée d'étoiles d'or brille autour de son image. Cette auréole est tronquée par la base et semble, comme l'aurore, se lever à l'horizon. Marie n'est-elle pas en effet comparée à l'aurore qui précède le Soleil de Justice, *quœ progreditur quasi aurora consurgens?* (Cant. VI, 7). Du pied de cette auréole se déploie de chaque côté une végétation symbolique qui s'épanouit en fleurs gracieuses, et la bordure supérieure est ornée de sept colombes nimbées, symbole des sept dons de l'Esprit-Saint. Cette décoration a été inspirée par la prophétie d'Isaïe, déjà citée :

egredietur virga, etc. La prophétie se réalise : le rejeton virginal sort de la souche de Jessé, et des fleurs naissent de sa tige ; ce sont des roses et des lis, gracieux emblêmes de la virginité, des roses : *quasi plantatio rosæ in Jericho* (Eccl. xxiv, 18) ; des lis : *quasi lilium inter spinas*. Il ne peut y avoir de fruits sans fleurs, ni de fleurs sans fruits. Marie est la fleur immaculée qui produit le fruit du salut. Elle enfante son fils, Emmanuel, et l'accomplissement des oracles continue : *et requiescet super eum spiritus Domini*, etc. (Is. xi. 2). Sur cet enfant divin qu'elle tient sur ses genoux, l'esprit du Seigneur, figuré par ces colombes, se repose avec amour, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété.

Nous avons traversé les ombres et les figures prophétiques de la Loi ancienne ; entrons maintenant dans la Loi nouvelle, où règne la lumière et la vérité.

Marie a donc conçu et enfanté le Sauveur des hommes. Sur le plan incliné de la corniche qui supporte sa statue, six bustes d'anges sortent d'un nuage pour annoncer cette heureuse nouvelle à la terre. Les quatre anges du milieu tiennent une banderole sur laquelle on lit d'un côté la prophétie : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium*, une Vierge concevra et enfantera un Fils, et de l'autre son accomplissement : *Et Verbum caro factum est*, et le Verbe s'est fait chair (Joan. 1, 14). Alors commence pour le monde une ère nouvelle, la joie éclate et l'hymne angélique retentit dans les airs : *Gloria in excelsis Deo !* gloire à Dieu au plus haut des cieux ! c'est ce que proclame sur sa banderole l'ange qui voltige du côté de l'épître, et l'ange opposé publie le règne de la paix : *Pax hominibus in terrâ*, paix aux hommes sur la terre. Ce fruit divin de l'Incarnation est figuré par une suite de colombes portant dans leur bec le rameau de la paix et qui, sur le même plan horizontal des murs collatéraux, se dirigent d'un côté vers la partie extérieure du sanctuaire et de l'autre poursuivent leur vol pour rentrer dans les cieux.

Étudions maintenant l'ornementation inférieure qui orne les murailles. Après que le Verbe se fût incarné et qu'il eût habité parmi nous, il s'est immolé sur la croix, il a consommé son sacrifice sanglant, et voici au milieu de ce sanctuaire l'autel sur lequel se renouvelle chaque jour la représentation de ce sacrifice auguste. Derrière cet autel cette victime sainte nous apparaît sous la figure symbolique de l'agneau triomphateur ; il est placé là

comme le point central vers lequel tout converge dans le monde chrétien. L'étendard de la résurrection flotte au-dessus de sa tête; il repose sur une éminence d'où jaillissent les quatre sources du paradis terrestre; ce sont les eaux de la grâce où viennent s'abreuver les Justes, figurés par les cèdres et les palmiers dont nous parlerons bientôt, ou encore ces courants limpides sur les bords desquels ils croissent et se fécondent : *Tanquàm lignum quod plantatum est secùs decursus aquarum*, etc. (Psal. 1, 3.) L'agneau rédempteur est accompagné de deux chérubins ailés, leur roue rappelle ce texte d'Ézéchiel : *Spiritus vitæ erat in rotis* (Éz. 1, 20).

Mais le monument incomparable par lequel Jésus-Christ continue l'œuvre de notre rédemption, c'est l'Église. Les trois murs du sanctuaire sont revêtus en effet d'une suite d'arcatures, composée de vingt-quatre colonnes, qui représente cet édifice immortel. Les fondateurs de cette Église, ce sont, dans l'ancienne Loi, les douze principaux prophètes et, dans la Loi nouvelle, les douze apôtres, vingt-quatre colonnes illustres sur lesquelles s'appuie son autorité inébranlable. Leurs noms sont inscrits sur la base des colonnes, ceux des prophètes du côté de l'épître, et ceux des apôtres du côté de l'évangile, car ce sont eux qui ont prêché l'évangile au monde. Mais le Chef de cette Église, c'est le Christ : *Caput est Christus*. C'est ce que signifie le monogramme de Jésus-Christ qui décore le chapiteau des colonnes, et la couronne qui l'entoure est ornée alternativement de grappes de raisin et d'épis de froment, emblêmes de l'Eucharistie, ce fruit d'amour qui a germé au pied de la Croix et dont Jésus-Christ nourrit son Église.

On se demandera sans doute encore ce que signifient ces vingt-quatre lettres des alphabets grec et latin entremêlées de rinceaux au bas et au sommet des colonnes ; elles rappellent une cérémonie mystérieuse qui a lieu dans la consécration des églises. L'évêque consécrateur trace du bout de sa crosse, sur le pavé du temple, ces deux alphabets dont il entrecroise les caractères, pour exprimer l'union de tous les peuples par la Croix du Rédempteur.

La partie supérieure de l'arcature est ornée de petits compartiments signés d'une croix, pour indiquer que les élus sont les pierres vivantes de l'édifice sacré, et que, pour entrer dans la Jérusalem céleste, ils doivent être marqués au front du signe de vie. Sur cette même partie, au point d'où naissent les cintres des

arcades, on voit briller des palmiers et des cèdres, images des justes qui fleurissent comme le palmier : *justus ut palma florebit*, et qui, plantés dans la maison du Seigneur, se multiplient comme le cèdre du Liban : *sicut cedrus Libani multiplicabitur*, etc. (Psal. 91, 12).

Du sommet des arcades sont suspendues dix lampes ardentes et dix couronnes. Ce sont les dix Vierges sages de l'Évangile qui entretiennent dans leur âme, avec l'huile de la grâce, la lumière de la foi et le feu de la charité, et ces couronnes sont la récompense qu'elles vont recevoir de la main de l'époux : touchante figure de la persévérance !

Voilà l'Église que J.-C. gouverne, Église florissante, toujours belle de jeunesse et pleine de vie ! Mais dans cette assemblée chrétienne, Marie sera-t-elle oubliée? n'aura-t-elle point de part à nos hommages? Ingénieuse combinaison ! C'est par elle que cette décoration commence, c'est par elle qu'elle se complète. Dans l'ordre de la grâce, c'est par Marie que tout commence, par elle aussi que tout finit.

Voici, en effet, ses litanies et ses attributs mystiques délicatement peints sur ces draperies brillantes qui ornent les entre-colonnements. Ces rideaux aux larges plis simulent une étoffe brodée que des têtes de lions retiennent suspendue. Chantons les louanges de Marie avant de quitter le sanctuaire, ce divin panégyrique interprété en langue latine sur les franges de ces voiles onduleux.

Quelques-uns de ces attributs méritent d'être cités pour leur composition gracieuse et poétique.

Ainsi, Marie est appelée par l'Église Vase spirituel, Vase honorable, Vase insigne de dévotion. Examinons ces divers symboles. Le premier, *Vas spirituale*, est un ciboire de forme antique contenant le vin et surmonté de l'hostie qui expriment la matière du sacrifice. A droite et à gauche, les saintes Espèces sont figurées par un épi de blé et une grappe de raisin. Le second, *Vas honorabile*, est représenté par un encensoir d'où s'échappent des nuages d'encens en l'honneur de la divinité. C'est du cœur de Marie que s'exhalèrent, pour glorifier Dieu, les plus suaves parfums de la vertu. Le troisième, *Vas insigne devotionis*, est une coupe élégante où boivent deux colombes. Cette composition, fréquemment reproduite dans les catacombes, signifie les âmes pures qui puisent la vie de la grâce dans le sacrement eucharis-

tique. Un autre symbole encore, *Rosa mystica,* Rose mystique, nous montre cette fleur contenant une croix au fond de son calice, comme la Vierge a renfermé Jésus dans son sein. Cette série des litanies et des louanges de la Vierge se termine par une ville ceinte de murailles où s'élèvent sept petits édifices sur lesquels la croix domine. C'est Jérusalem contenant les sept Églises de l'apocalypse; c'est la cité de Dieu : *civitas Dei.*

Nous avons parlé trop longuement du sens figuratif de cette belle décoration pour entrer d'une manière détaillée dans l'appréciation de son exécution matérielle. Nous nous bornerons à faire remarquer le soin extrême avec lequel ont été peints les ornements les plus fins et les plus délicats, et le goût exquis dont le décorateur a fait preuve dans le choix et l'heureuse combinaison des couleurs. Il y avait ici une grande difficulté à vaincre. Dans un sanctuaire aussi obscur que celui de Notre-Dame sous-terre, l'artiste devait ménager ces nuances tendres qui ne se distinguent qu'à la clarté du jour et prodiguer les couleurs éclatantes. La dorure devait même encore rehausser les tons environnants par ses reflets lumineux. Aussi le succès est venu confirmer le sage emploi des peintures. Quand la Crypte est illuminée, ce rouge, symbole de la charité, ce vert, image de l'espérance, offrent les nuances les plus douces et les plus harmonieuses; et ces légers semis d'or qui attirent et séduisent les regards, scintillent comme des topazes parmi les rubis et les émeraudes sur le manteau de la Reine des anges, *varié de mille couleurs : Astitit Regina... in vestitu deaurato, circumdata varietate* (Ps. 44, 11). Certes, n'est-ce pas autour du trône de Marie et sur son royal diadème que devraient briller les diamants?

Le magnifique autel en pierre qui s'élève au milieu du sanctuaire mériterait aussi une description à part. Son style est parfaitement en rapport avec celui de la crypte. Il donne bien l'idée de la fermeté, de la stabilité qui caractérisent *la pierre angulaire* de l'édifice catholique; cette pierre angulaire, c'est Jésus-Christ, sacrificateur et victime sur nos autels. Les ornements emblématiques sont dorés. Au centre de la partie antérieure brille une grande croix fleuronnée. Sur l'épaisseur de la table, on voit une petite croix accompagnée de six palmes de chaque côté; ces palmes figurent les douze apôtres que nous invoquons sans cesse dans la célébration des saints mystères et qui après Jésus-Christ sont les appuis tutélaires de l'Église.

Cet autel repose sur un seul degré en pierre; les deux marches du sanctuaire complètent le nombre trois, nombre mystérieux fréquemment employé au moyen-âge.

Le carrelage, formé de carreaux en terre cuite de couleur rouge et blanche, ressemble à une mosaïque du plus bel effet.

Enfin le sanctuaire est entièrement clos par une balustrade en fer, d'un style simple mais élégant et d'un travail extraordinaire. Les barreaux qui forment son réseau ont été ciselés au burin et terminés à la lime comme un objet d'orfévrerie. Cette grille rappelle ces chefs-d'œuvre de ferronnerie antique qui font l'admiration des artistes et le désespoir des imitateurs. C'est un bijou ciselé digne de ce lieu vénérable; c'est le dernier cachet de magnificence ajouté à la richesse de ce sanctuaire où devrait se réunir tout ce que l'art a de plus précieux et de plus parfait.

Cette décoration résume donc toute la doctrine catholique, avec un enchaînement admirable, tout en laissant dominer avec le plus de relief possible, le dogme sacré qui caractérise la dévotion à ce sanctuaire. Quelle harmonie et quelle variété dans l'ensemble de ces peintures figuratives! Ici l'artiste et le chrétien sont satisfaits : l'art et la foi se donnent la main; sortis de la même source, ne devraient-ils pas ainsi s'harmoniser toujours? Félicitons-nous donc que la Vierge soit rendue à son sanctuaire et que le sanctuaire soit rendu à la Vierge bénie! C'est la gloire de notre vénéré Pontife qui, après avoir relevé de ses ruines cette antique demeure, peut bien dire à Marie, comme le Roi-Prophète : *Zelus domûs tuæ comedit me*, le zèle de votre maison me dévore (Ps. 68.) C'est aussi la gloire du savant archéologue à qui le Seigneur a donné l'intelligence de l'art chrétien, comme à cet artiste inspiré des temps mosaïques dont il est dit dans l'Écriture : *Implevi cum spiritu Dei, sapientiâ, et intelligentiâ, et scientiâ*, etc. (Ex. 31, 2.)

Espérons que bientôt ce zèle d'un évêque et ce talent d'un artiste trouveront dans la générosité du peuple chrétien les ressources nécessaires pour achever la restauration de cette vaste crypte si pleine de religieux et antiques souvenirs.

L'Abbé Hénault.

Le travail inattendu de cette description que nous avons jugée nécessaire, a occasionné un retard dans l'envoi du journal.

CHRONIQUE.

Nous avons interrompu depuis quelque temps déjà le récit des faits religieux qui se sont accomplis dans notre vénéré sanctuaire. Les limites si resserrées de notre petite feuille ne nous permettent pas de dire chaque fois tout ce que nous voudrions, et dans les derniers numéros nous tenions à exposer en détail ce qui concerne l'Œuvre importante de Notre-Dame. Nous reprendrons prochainement cette petite chronique que nous avions laissée à regret.

Nous avions aussi promis de parler d'une sorte de coalition pieuse pour sauver les enfants par la Sainte Vierge, et la société par la prière et l'apostolat des enfants. Nous n'avons point renoncé à notre projet : l'Œuvre s'organise, et déjà chaque dimanche, bon nombre de fidèles se réunissent à sept heures du soir dans la chapelle de la Crypte, afin d'adresser d'instantes prières à Notre-Dame pour ces pauvres petits enfants exposés à tant de périls et qui deviennent souvent la proie du mal avant d'avoir su le combattre. Nous nous faisons un bonheur de recommander spécialement aux prières des fidèles les enfants, les écoles, les catéchismes, etc., pour lesquels on réclame de nous cet acte de charité. Notre-Dame de sous-terre que tant de mères ont invoquée avec succès pour obtenir la vie temporelle de leurs enfants, pourrait-elle refuser le salut et la vie de ces petites âmes, surtout lorsque tant de bouches et tant de cœurs réunis s'ouvrent à la fois pour solliciter en leur faveur une grâce si précieuse ?

Les enfants prient ensuite à leur tour. Nous recommandons à leurs supplications naïves la conversion des pécheurs, la guérison des malades, etc., en un mot toutes les personnes qui ont imploré le secours de leur intercession si touchante. De bons prêtres, de zélés missionnaires surtout et des instituteurs vraiment religieux se font encore aujourd'hui, à l'exemple des Gerson, des François Xavier et des Vincent de Paul, une arme puissante de la prière des enfants.

Le chant de plusieurs cantiques, quelques mots d'exhortation, ou une pieuse lecture mettent de la variété dans cet exercice. Il se termine par la prière du soir, et Notre-Seigneur que l'on transporte ensuite dans le tabernacle où il doit passer la nuit, bénit une dernière fois, à la fin du jour, les enfants et les fidèles que l'espoir de cette faveur suffirait seul pour amener à ses pieds.

— Sans attendre davantage, nous devons signaler aujourd'hui, pour ceux de nos lecteurs qui sont étrangers à notre diocèse, deux faits qui sont pour nous d'une haute importance. Mgr l'Évêque de Chartres vient de publier par un mandement le nouveau jubilé accordé par N. S. P. le Pape à l'église universelle, et, dans une lettre circulaire adressée en même temps à son clergé, Sa Grandeur a fait connaître l'intention où elle était d'adopter pour son diocèse la liturgie romaine.

CAUSERIE

SUR UNE CHOSE QUE JE N'OSE PAS ÉCRIRE.

Nous avons à causer sur tant de travers, tant d'innovations bizarres, par le temps qui court, que le papier nous manque pour tout dire. C'est une raison pour entrer de suite en matière et signaler un *usage ridicule* qui cherche à s'implanter dans nos mœurs actuelles. Je veux parler du *bal d'enfants travesti.* C'est ce que je n'osais écrire. La qualification que je lui donne n'est pas de mon crû : elle a volé de bouche en bouche avant de parvenir à mes oreilles et je l'ai mise en note au rang des *synonymes;* on me pardonnera donc de la répéter après le public qui pense bien et qui parle de même.

Un bal d'enfants travesti! Savez-vous ce que c'est? J'avoue pour mon honneur que je n'en ai jamais vu de ma vie. Mais un *spectateur-auditeur* a fait une description très-détaillée de ce phénomène, pour tous ceux qui n'ont pas eu l'avantage d'être spectateurs et auditeurs. Eh bien! je me figure d'après le compte-rendu si chaleureux, que c'est une réunion de petits pantins et de petites poupées qui sautillent, qui gambadent, qui pirouettent, au son du flageolet, de la grosse caisse, de je ne sais quoi, sans le secours de la *ficelle.* Je me souviens bien d'avoir vu quelquefois, lorsque j'étais enfant moi-même, des marionnettes danser en cadence à l'étage supérieur d'un orgue de Barbarie, au son nazillard de cet instrument; et j'aimais beaucoup voir tournailler ces petits *bons-hommes* vermillonnés et fantasques. Mais ne vous fâchez pas, mesdames, je ne veux pas faire de comparaison; d'autant plus qu'à cette fête enfantine le travestissement devait être un peu mieux et que les rôles sont un peu changés, puisque ce sont des enfants qui font la pantomime et du beau monde qui regarde.

Il faut laisser aux mères cette petite satisfaction d'avoir leur poupée et de jouer avec leur poupée, au moins une fois l'an. Heureuses mères ! c'est aux progrès du XIXe siècle que vous devez cela ; vos grand'mères du bon vieux temps n'ont pas goûté cette naïve joie maternelle ! le *bal d'enfants travesti* n'a été inventé que bien longtemps après la poudre. Et, comme c'était ingénieusement organisé ce bal! quand on pense que dans ces *quadrilles,* ces *polkas,* ces *promenades chorégraphiques,* pas un bambin n'a fait un faux pas, pas un n'a pleurniché, pas une de ces aventures ordinaires à l'enfance n'a troublé l'ordre et l'harmonie de cette fête joyeuse ! Alors il faut croire que tout ce petit monde portant crinoline a eu ses professeurs de danse et qu'il a profité de la leçon de danse beaucoup mieux qu'il ne profite ordinairement de la leçon de catéchisme. Il y avait beaucoup d'entrain, à ce qu'il paraît, parmi cet essaim de danseurs costumés en pierrots. Mais ne craignez rien, moralistes sévères, ils dansaient sous l'œil maternel ; la police n'a ici rien à faire ; bon dommage !

Mais à quoi bon tant causer là-dessus? Nous aurions laissé passer cet enfantillage tout-à-fait inaperçu, comme il arrive toujours, si le susdit *spectateur-auditeur* ne lui eût fait les honneurs de la publicité, et n'eût provoqué la prochaine réorganisation de ce divertissement carnavalesque, à une époque où le monde catholique va porter le deuil de son Sauveur crucifié. Passe encore pour le temps du carnaval, au sein d'une grande ville, cette folie que le bon sens ne pardonnera jamais ; mais vouloir propager, renouveler ces fêtes insolites que l'enfance ne demande point ! en voilà une idée ! Ainsi l'enfance, c'est-à-dire la *Jeunesse chartraine,* au dire du narrateur, aurait bientôt ses bals publics ! Pourquoi pas son théâtre, pourquoi pas ses estaminets et tous ses petits rendez-vous ? En voilà du progrès vers la civilisation ! En vérité, si la bonne idée de l'organisateur de fêtes se réalise, votons-lui le prix Monthyon ou tout autre ; il a bien mérité de la patrie et de la société française.

Avec tous ces principes d'éducation, il ne faudra pas s'étonner que bientôt l'enfance, par la force du progrès moralisateur, s'élève cent pieds au-dessus de la génération qui la précède, et lui dise : Vous êtes des retardataires !

Mon Dieu ! faut-il que le monde ait marché tant de siècles pour nous apporter au sein des lumières et des progrès tant d'éléments corrupteurs ! Faut-il prendre l'homme à son plus bel

âge, pour l'initier à toutes les futilités du monde et lui tendre sitôt les engins du vice! Faut-il souiller et flétrir ces fleurs à peine épanouies, si fraîches et si pures! L'enfance est si belle quand elle garde gravé sur son front le cachet de son innocence! O mères!... c'est pourtant bien doux pour un cœur maternel d'imprimer un baiser sur ce front quand il est angélique! Oui, la maternité réclame, la dignité humaine proteste, la philosophie du bon sens crie bien haut contre cet abus ridicule.

N. O.

REVUE DES BONS LIVRES.

Nous recommandons à nos lecteurs deux excellents ouvrages dont nous espérons pouvoir rendre compte un peu plus tard.

Le premier est intitulé : *Ou le Socialisme ou le Catéchisme*, par M. l'abbé Tridon, prêtre-missionnaire, chanoine honoraire de Troyes, membre de l'Institut des Provinces et de la Société académique de l'Aube. 1 vol. in-18. Prix : 75 c. (1)

L'approbation donnée à ce livre, au nom de Mgr l'évêque de Troyes, est ainsi conçue : « Cet ouvrage, fruit de profondes méditations et d'un travail consciencieux, m'a paru propre à éclairer une classe nombreuse de lecteurs, autant qu'à les intéresser par la manière dont il expose des vérités de la plus haute importance. »

Nous avons lu cet opuscule; nous voudrions le voir répandu partout à profusion.

Le second de ces ouvrages a pour titre : *Réflexions et Conseils pratiques sur l'Education pour servir de guide aux mères et aux institutrices*, par l'abbé Balme-Frézol, du clergé de Paris. 2 vol. in-8°. 10 fr.

Parmi les différentes lettres de félicitation adressées à l'auteur par plusieurs de NN. SS. les archevêques et évêques, nous remarquons celle de Son Eminence Mgr le cardinal archevêque de Besançon. On y lit : « ... Votre excellent ouvrage renferme une réunion des choses les plus vraies, les plus substantielles et les plus solides. C'est un véritable service rendu à la religion et à la société. Veuillez en recevoir pour mon compte tous mes remercîments. »

(1) En vente chez M. Ad. Langlois, à Chartres, et chez Mlle Sorieul, à Nogent-le-Rotrou.

4e NUMÉRO. AVRIL 1858.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

XIIIe ENTRETIEN. — LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, SON ENSEMBLE.

Si l'on trouve ailleurs des parties plus belles, on ne trouve nulle part ailleurs un si bel ensemble (Visconti).

Nous avons contemplé de loin la majestueuse perspective de la cathédrale de Chartres, allons maintenant sur la place du Cloître admirer de plus près ce chef-d'œuvre incomparable du moyen-âge.

Mais avant de nous livrer à nos émotions artistiques, un mot de reconnaissance pour les sages administrateurs de notre ville qui ont fait disparaître l'informe pavage du Cloître Notre-Dame pour en polir le sol comme celui d'un parterre. Cette transformation n'était pas sans utilité pour les visiteurs dont le regard étonné se dirige sans cesse et se fixe sur le vaste monument qui se dresse au-dessus de leur tête, tandis que leurs pas errent à l'aventure. Quant aux pélerins de notre siècle, leurs pieds délicats ne sont plus guère accoutumés aux aspérités des chemins ; ils n'auront plus à heurter les pierres anguleuses qui hérissaient

naguère cette place et les rues adjacentes. Cette amélioration matérielle, qui favorise l'accès à notre belle cathédrale, ne nous offrirait qu'un sujet de regret, celui de voir s'effacer le souvenir que tant de générations avaient imprimé sur ces cailloux usés par le frottement de leurs pas. Mais ce souvenir reste ineffaçable sur les dalles cavées de nos grandes nefs, et ces empreintes vénérées de la foi des aïeux sont préférables au poli de ces pierres neuves que n'useront jamais les pas de leurs enfants.

Cette observation, née spontanément d'un esprit nullement ennemi de tout sage perfectionnement, pourrait être aussi considérée comme une préparation au sujet difficile que nous abordons; ce sont les détours du pygmée qui veut s'attaquer au géant. La description de cet ensemble si sévère et si imposant, si nous en mesurons la tâche avec le travail gigantesque des siècles, prend à nos yeux des proportions qui découragent la faiblesse. Si la peinture des détails sourit à l'archéologue et amuse sa plume, l'aspect de cette masse l'écrase et paralyse sa parole. De telles magnificences ne peuvent se dépeindre ; *nous pouvons seulement,* dit M. Bourrassé, *prononcer ces mots : la cathédrale de Chartres est un des plus prodigieux chefs-d'œuvre de l'architecture catholique.*

Tous les voyageurs éclairés qui, après avoir visité les plus belles cathédrales du moyen-âge, se trouvent en présence de Notre-Dame de Chartres, sont tout-à-coup transportés d'admiration et n'hésitent pas à la placer au premier rang pour son ensemble si complet et si harmonieux. Le point de comparaison, loin de lui faire perdre de sa grandeur, ne sert qu'à lui donner un caractère de prédominence. Ce même sentiment se rencontre chez tous les archéologues : ils ont vu çà et là des parties plus belles, ici une nef plus vaste, là un chœur plus riche, ailleurs un portail plus ornementé; mais à Chartres, toutes ces parties, inférieures sans doute et moins splendides, se réunissent pour composer un tout parfaitement proportionné. Après avoir admiré ces magnificences isolées, on les revoit avec plaisir, sans aspirer au plaisir de les revoir ; après avoir observé attentivement la cathédrale de Chartres, on s'en sépare avec une peine extrême et l'on ressent le besoin de la visiter encore, de la visiter toujours. Son architecture, sobre de décorations frivoles, ne fatigue point l'œil de l'admirateur, elle l'attire sans cesse par ses harmonieuses proportions, elle le séduit par le langage de sa statuaire, et à

mesure qu'il l'étudie avec le sens de la foi, il y rencontre des beautés nouvelles.

La beauté d'un temple élevé en l'honneur du vrai Dieu, doit être en rapport avec celle du temple immense de la nature et de chaque merveille qu'il renferme. Chacune de ses parties, agréablement variées, doit concourir à former un tout parfait, comme les mondes dans l'univers, les membres dans le corps humain, la frondescence dans la plante. L'éclat qui rejaillit de cette corrélation des parties avec l'ensemble, voilà ce qui constitue le beau, ce qui satisfait pleinement le regard de l'intelligence. D'un autre côté, une architecture qui n'a d'autre mérite qu'une régularité symétrique et monotone, ne peut exciter une admiration soutenue. Ces belles assises de pierre, ces colonnades superbes sur lesquelles se posent carrément les temples d'Athènes, ont sans doute un aspect majestueux, mais froid et taciturne. Il faut de la vie dans un monument religieux, comme du mouvement dans le monde, une âme dans le corps humain, de la sève dans toute végétation. Or ces qualités diverses se concentrent dans notre cathédrale de Chartres qui peut être considérée comme le plus bel épanouissement de l'art chrétien. C'est un ensemble plein de régularité, plein de variété, plein de vie. Ce corps a tous ses membres, cette végétation symbolique a tous ses rameaux chargés de fleurs et de fruits, et chaque membre, chaque rameau porte son cachet distinctif, sa beauté particulière. De plus, il semble que la foi, l'espérance et l'amour, qui ont inspiré ce chef-d'œuvre, ont en même temps soufflé une âme à ce corps mystérieux, animé cette floraison du génie architectural. Tout ce que produit le catholicisme, tout ce qui croît sous l'influence de son règne, est vivant comme lui, luxuriant comme lui, beau comme lui.

Ainsi nulle part ailleurs votre œil ne rencontrera deux flèches si merveilleusement sculptées s'élancer du pied d'une cathédrale, deux porches latéraux aussi remarquables orner la façade de ses transepts, des verrières plus riches et plus nombreuses décorer son enceinte; c'est là un spectacle unique dans le monde.

Si le moyen-âge eût mis la dernière main à son œuvre, c'est-à-dire si Dieu eût suspendu dans leur cours le XII[e] et le XIII[e] siècles, comme il arrêta un jour le soleil dans sa marche, nous aurions sans doute à contempler le plus parfait des édifices catholiques. A côté de ce vieux clocher, œuvre du XII[e] siècle,

une flèche pareille se serait élevée dans les airs, au lieu de celle qu'a façonnée le ciseau de la Renaissance; et ces deux sœurs jumelles, nées à la même époque, revêtues de leur vêtement byzantin, plus conforme au style du monument, eussent offert un coup d'œil incomparable. Mais il ne faut pas trop se plaindre de cette dissemblance, puisqu'un chef-d'œuvre en remplace un autre, et que ce contraste même a inspiré des comparaisons si ingénieuses, une page si gracieuse et si poétique à l'illustre panégyriste de Notre-Dame de Chartres : « Qui de vous n'a souvent » admiré, n'admire encore chaque jour ces deux sœurs qui, » comme il convient à des sœurs : *quales decet esse sororum,* » ont leurs points de ressemblance et leurs traits différents? » L'une, plus âgée, et si j'ose ainsi parler, grave matrone dont » le front bruni conserve encore sa grâce à travers les rides de » l'âge; l'autre, sœur puînée, et, selon le langage sacré, jeune » fiancée, vêtue de sa parure nuptiale et de toute la fleur de sa » riante élégance. L'une portant sur sa masse colossale un cône » sévèrement ouvragé, et dont le vêtement austère, sculpté par » le ciseau byzantin, laissait sortir avec peine les sons étouffés » de son bourdon majestueux; l'autre, sous la main, chrétienne » encore, de la Renaissance, *s'élançant jusqu'aux astres, étin-* » *celante de mille jours, découpée en mille dentelures, enrichie* » *de mille ornements,* et livrant à tous les souffles des vents les » accords faciles de ses cloches plus légères.... (1) »

Les porches latéraux sont l'objet d'une admiration toujours renaissante par la conformité de leur style et la variété de leurs sculptures, par la richesse de leur architecture et la beauté de leur statuaire. Une description détaillée sera seule capable de nous en faire apprécier le mérite; car en face de ces péristyles qui peuvent l'un et l'autre se comparer à de vrais monuments, en présence de cette légion de statues qu'abritent leurs voussures, où l'ancien et le nouveau Testament, les prophètes et les apôtres, le dogme et la morale, les anges et les saints, le ciel, la terre et l'enfer, où enfin tout l'ensemble de la religion se trouve réuni, coordonné, gravé sur la pierre comme dans une encyclopédie stéréotypée par la main des anges, en face de ces merveilles on n'ose ouvrir les lèvres, si ce n'est pour exprimer ce sentiment unanime : voici ce qui élève Notre-Dame de Chartres au-dessus de toutes les autres églises, ses contemporaines.

(1) Discours de Mgr l'Évêque de Poitiers. — Page 23, 31 mai 1855.

Si nous pénétrons à l'intérieur, que dirai-je de ces magnifiques verrières, pages éloquentes et si instructives écrites en lettres d'or, d'azur, de couleurs les plus variées et les plus séduisantes, ornées de gracieux dessins brodés avec les diamants, et qui interceptent les rayons trop vifs du jour extérieur pour répandre sous les voûtes des nuances vaporeuses, une atmosphère de recueillement et de prière? Cette double galerie de peintures transparentes suspendues aux murs des collatéraux et de la nef centrale, dans toute l'étendue de l'édifice sacré, est sans contredit la plus complète qui existe.

Mais n'oublions pas le point essentiel qui donne encore à cet ensemble architectural un caractère de prééminence. C'est la concentration de toutes ses parties, de toutes les pensées qu'il exprime, de toutes les choses qu'il raconte, vers Celle à qui le temple est consacré, vers la Vierge-Mère qui, après Jésus son fils, trône au premier rang dans ce sublime palais de la terre. Si presque toutes les cathédrales de la même époque sont dédiées à Notre-Dame, nulle part ailleurs la glorification de cette Mère du Christ n'a été représentée avec autant de symétrie, autant de suave piété, autant d'art et d'enthousiasme religieux sur les parties principales de la basilique. Empruntons encore, pour rendre cette idée, les traits gracieux d'une plume éloquente :

« Marie, vous la montrerai-je du côté de l'aquilon, portée sur » les bras de la bienheureuse Anne, sa mère, entourée des patriarches et des rois, ses ancêtres selon la chair, des prêtres et » des prophètes, ses aïeux spirituels : brillante escorte de la » royauté et du sacerdoce antiques qui résument quarante siècles » d'attente? Marie, vous la montrerai-je tournée vers l'occident, » donnant au monde le désiré des nations, le législateur du peuple » nouveau, le sauveur des hommes, la victime du Calvaire, le » vainqueur de la mort, le triomphateur qui retourne au ciel? » Marie, vous la montrerai-je aux rayons ardents du midi, âme » de l'Église qui est héritière de deux Testaments, ayant son trône » comme Jésus au milieu des apôtres, au centre des martyrs et » des confesseurs et de tous ceux qui, ayant suivi sur la terre le » Fils de l'homme, au jour de la régénération, quand il sera » sur le siége de sa majesté, seront assis avec lui sur douze siéges » pour juger les douze tribus d'Israel? Marie, enfin, vous la » montrerai-je au côté de l'aurore, à la place éminente qui sied » à la dame et maîtresse de la demeure, assise à la façon des

» reines, *sedeo Regina;* Reine, en effet, du monde entier, dont
» elle reçoit les vœux, les hommages, et auquel elle présente en
» échange une fleur, ou plutôt le fruit par excellence, l'Enfant
» divin, qui bénit de sa droite ce globe terrestre dont sa gauche
» semble se jouer comme au jour primitif où elle le jetait dans
» l'espace? »

L'abbé HÉNAULT.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

C'est à la Fête du 8 Septembre que nous avons suspendu le récit des faits édifiants qui se sont passés dans notre vénéré sanctuaire, et nous sommes tout confus de venir donner d'aussi *vieilles nouvelles* dont plusieurs n'offriront peut-être qu'un intérêt médiocre. Mais nos bons aïeux nous ont appris à ne rien négliger à cet égard, et les détails minutieux qu'ils nous ont laissés sur plusieurs objets de mince importance sont aujourd'hui pour nous de précieux monuments.

— Le 8 Septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, un fait extraordinaire, qu'il ne nous appartient pas de qualifier, a eu lieu pendant la Messe pontificale, célébrée devant la nouvelle statue de Notre-Dame Sous-Terre. Une personne des environs de Blois, privée depuis huit mois de l'usage de ses jambes, s'était fait transporter à Chartres, à l'occasion de notre grande solennité, espérant trouver dans cette circonstance la guérison que l'art humain n'avait pu lui procurer jusqu'à ce jour. Elle assiste à la messe, et, au moment même de la consécration, elle ressent une vive douleur et tombe sans connaissance. On la relève; revenue bientôt à elle-même, elle attend, pour sortir, la fin de la cérémonie. Ses jambes, quoique faibles encore, commençaient à la porter; néanmoins elle veut s'appuyer sur le bras d'une personne pour regagner la maison où elle était descendue. Le soir de la fête ou le lendemain, elle retournait dans son pays, se promettant bien de revenir remercier Notre-Dame de Chartres à la fin de l'Octave. Elle revint en effet, et cette fois elle laissa ses béquilles appendues dans la chapelle souterraine, en témoignage de la guérison qu'elle avait obtenue dans notre église.

— Le même jour, un fait d'un autre genre se passait silencieusement aux pieds de Notre-Dame. Il existe sur la paroisse de Saint-Sulpice de Paris, si dévouée à la Vierge de Chartres, un établissement charitable, fondé il y a vingt-cinq à trente ans par le pieux et savant abbé Faillon, et connu sous le nom de Petite Œuvre du Catéchisme de persévérance de Saint-Sulpice. Cet établissement, qui a pour but de donner une éducation chrétienne à quelques jeunes filles pauvres, est soutenu par les personnes attachées au Catéchisme de persévérance et dirigé par de pieuses dames, héritières de l'esprit de M. Olier et qui professent pour la Vierge de Chartres une dévotion qu'on ne saurait surpasser ailleurs. Une bourse fut fondée, il y a une douzaine d'années environ, par une personne bienfaisante, pour entretenir cons-

tamment dans cette maison une jeune fille pauvre de la ville de Chartres. La première enfant admise à jouir d'une telle faveur fut choisie par Mgr l'évêque de Poitiers, alors vicaire de notre cathédrale. Or, le temps de son éducation était expiré depuis plusieurs mois, et le 8 Septembre dernier, la pieuse Directrice de la Petite Œuvre venait remettre à Notre-Dame l'enfant qui lui avait été confiée et en recevoir une autre de ses mains. Le choix avait été fait à l'avance, et à la fin de l'Octave une autre Marie (c'est le nom qu'on donne à la petite chartraine élevée à la Petite Œuvre) prenait avec sa nouvelle *petite maman* le chemin de la capitale, pour aller recevoir, dans un asile béni de la très-sainte Vierge, les soins les plus tendres et les plus affectueux. Puisse cette enfant comprendre son bonheur et savoir en profiter!

— Dans le cours du mois d'Octobre, le docte abbé Faillon, dont nous parlions tout à l'heure, venait en pélerinage à Chartres pour placer sous la protection de Notre-Dame le voyage qu'il devait faire au Canada dans le dessein d'y aller rétablir sa santé.

— Le 19 Octobre, le deuxième autel de la Crypte, dédié de tout temps aux Saints Forts Savinien, Potentien et autres Martyrs, premiers Apôtres de notre pays, a été consacré solennellement par Mgr l'évêque de Chartres. Ce jour-là même, une précieuse relique de saint Savinien, conservée autrefois dans la chapelle épiscopale, fut placée par ordre de Mgr dans la chapelle des SS. Martyrs pour y être désormais exposée à la vénération des fidèles.

— Depuis qu'une portion considérable du saint Vêtement de Marie est placée dans l'église souterraine, on l'expose et on l'offre chaque samedi à la vénération des fidèles. La plupart font dans cette circonstance une petite offrande pour subvenir aux besoins de l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame. Ce sera une des ressources de cette Œuvre, qui du reste n'en aura jamais guère d'autres que celles de la charité. Nous ne le disons pas pour nous plaindre, puisque bien au contraire nous nous en félicitons. Établis sur la pauvreté, nous serons ainsi tout à fait à la merci de la providence de Marie, et quand notre divine Maîtresse ne voudra plus de nos services, elle nous le fera savoir en nous retirant les secours dont nous avons besoin.

— L'anneau pastoral de feu Mgr Clausel de Montals a été donné à la Sainte Châsse de Notre-Dame qui possède déjà celui de Mgr de Lubersac, un des prédécesseurs de cet illustre pontife. Rappelons à cette occasion que l'anneau nuptial de Madame la Dauphine, mère de Louis XVI, avait été déposé dans le même trésor, mais il a disparu à l'époque de la Révolution avec bien d'autres richesses.

— Le 8 décembre notre église a célébré la fête de l'Immaculée-Conception avec la même solennité que les années précédentes. La procession aux flambeaux qui se fait le soir à la Crypte s'est passée dans le plus bel ordre, malgré la foule immense qui était accourue pour jouir de ce spectacle. Le sanctuaire se trouvait orné depuis quelques jours d'une grille ou appui de communion, qui, au jugement des connaisseurs, est un véritable chef-d'œuvre. Nous en avons parlé dans notre dernier numéro.

Cet objet d'art, d'un goût simple et sévère, a coûté un travail infini et par là même un prix considérable qui ne s'élève pas à moins de cinq mille francs.

Ce même jour, ont été appendus en ex-voto à la voûte de la chapelle sept cœurs de vermeil offerts à Notre-Dame sous-terre depuis le 8 Septembre.

C'est le 8 Décembre 1856 que le sanctuaire de Notre-Dame s'est trouvé enrichi de huit lampes, par l'addition de quatre nouvelles que Mgr l'Évêque de Chartres y fit placer pour cette belle fête. Depuis cette époque, toutes ces lampes ont été constamment entretenues par la piété des fidèles, et nous pouvons même dire que dans cette circonstance, comme pour le miracle des anciens jours, l'huile n'a cessé de couler que parce que les vases ont manqué pour la recevoir.

Mais nous devions arriver à compléter le nombre de douze lampes : c'est le vœu que nous exprimions dans une petite notice publiée il y a dix-huit mois; et voici que quatre nouvelles viennent d'être offertes à Notre-Dame, deux par la Confrérie, qui se charge de les entretenir, et les deux dernières par d'autres personnes. Ce serait une chose bien édifiante à connaître que les diverses intentions pour lesquelles ces lampes brûlent devant l'image de Marie; mais il est des œuvres dont il convient de respecter le mystère.

A l'occasion de ces lampes, nous répéterons encore ce que nous avons déjà dit : Ah! quand est-ce que ces touchants emblêmes de piété et d'amour se multiplieront devant l'autel où repose l'adorable Eucharistie ?

Quant à celles qu'on désirerait offrir dorénavant à la Sainte-Vierge, nous pensons qu'il serait beaucoup mieux de les placer dans la crypte : ce serait un des ornements les plus religieux de ces sombres galeries souterraines.

— Le temps de l'avent, consacré d'une manière toute spéciale à Notre-Dame sous terre, *Virgini pariturœ*, a été célébré saintement à la chapelle de la crypte. Depuis le 29 Novembre jusqu'au 1er Janvier, bon nombre de fidèles ont assisté chaque matin à la méditation qui se faisait en commun, à cinq heures et demie. Bien des grâces, on n'en saurait douter, ont été obtenues par ce saint exercice. Ces méditations, nous en avons l'espérance, se renouvelleront de temps en temps, aux principales époques de l'année, pendant les neuvaines préparatoires aux fêtes ou pendant les octaves qui les suivent. Cet usage est d'ailleurs bien conforme à l'esprit de l'Église, et Benoit XIV, dans un bref du 16 Décembre 1747, exhorte vivement à l'établir partout où il serait facile de le faire.

— L'ordination des quatre-temps de l'avent a eu lieu cette année dans la chapelle de la crypte, à la grande satisfaction des jeunes clercs et de toutes les personnes qui désiraient assister à cette cérémonie.

— Le 29 Décembre, la fête des Saints Innocents martyrs, qui est de temps immémorial la fête des enfants de chœur de la cathédrale de Chartres, a été célébrée avec la solennité ordinaire. Les jeunes clercs ont chanté et psalmodié tout l'office. Afin de donner à ces enfants une nouvelle marque de son affection toute paternelle, Mgr a daigné se dérober à ses graves occupations pour assister à la messe. Le soir, après vêpres, un salut du Saint Sacrement a été chanté à la chapelle de la crypte.

Devant la petite crèche exposée au bas du sanctuaire, on voyait briller une fort jolie châsse de vermeil. Parmi de précieux restes de saint André, de saint Barnabé et d'autres saints illustres, se trouvait une fort belle relique d'un des saints Innocents. En nous remettant ce trésor dans cette heureuse circonstance, Mgr ne pouvait nous procurer une satisfaction plus douce. Avant le salut, nous adressâmes aux assistants quelques paroles, et nous leur fîmes la confidence d'une bonne œuvre qui se présentait à faire et dont nous devons parler ici. Depuis plusieurs semaines, nous avions reçu des renseignements très-avantageux sur deux petits enfants d'une salle d'asile de Paris : on nous les signalait comme animés des meilleures dispositions et passablement avancés dans l'étude de la musique. Dans le désir immense que nous avons de peupler notre sanctuaire de Chartres d'un chœur de petits anges qui ravissent en Dieu les âmes des fidèles par le charme de leur voix et leur tenue modeste, nous résolûmes d'aller voir ces enfants, la veille même de Noël, bien décidé à ramener au moins l'un d'eux avec nous, s'il était possible, dans la pensée qu'il tiendrait dans notre maison la place de l'Enfant-Jésus. Nous vîmes ces deux petits enfants et nous fûmes satisfait. Mais le peu de temps dont nous pouvions disposer et la difficulté des préparatifs qu'il aurait fallu faire pour amener l'un d'eux à Chartres, nous firent ajourner notre projet. Nous laissâmes donc passer la fête de Noël, toujours préoccupé de notre dessein et partagé en sens contraire entre ces deux sentiments de la prudence qui modère, et de la confiance qui aiguillonne et qui pousse; celle-ci finit par l'emporter : c'était inévitable. Le lendemain de Noël nous écrivîmes à Paris qu'il nous fallait un de ces deux enfants, le plus pauvre, pour la fête des saints Innocents martyrs. Ce qui fut dit fut fait. Le lendemain matin, le pauvre petit s'arrachait aux embrassements d'une famille bien malheureuse; mais les malheureux ont un cœur comme les autres, et, à travers la joie de voir leur enfant et leur frère désormais à l'abri du besoin, des larmes inondaient les yeux de ces pauvres gens. A midi, le petit enfant était à Chartres; le soir il figurait au milieu des clercs de la maîtrise, ses nouveaux frères, et nous faisions appel en sa faveur à la charité des assistants. La charité l'a de suite accueilli comme une image vivante de l'Enfant-Jésus. On fit une quête et elle fut abondante. Au sortir du salut, une dame faisait de suite quitter à l'un de ses enfants les habits qu'il portait, pour les envoyer au petit serviteur de Marie, et une autre se proposait de payer la moitié de sa pension. Une bourse placée au pied de la crèche, avec cette inscription : *Etrennes à l'Enfant-Jésus, pour entretenir un petit enfant pauvre au service de Notre-Dame,* assure pour le présent le succès de la bonne œuvre. Quant au lendemain, Notre Seigneur nous défend de nous en inquiéter : sa Providence y pourvoira, à proportion de la confiance que nous aurons en elle.

— Le dimanche 7 Février, la Confrérie de Notre-Dame de Chartres a signalé sa fête patronale par une démonstration particulière de piété envers Marie. Deux lampes et trois cœurs de vermeil, offerts au nom des associés, furent placés ce jour-là dans le sanctuaire de Notre-Dame, comme un signe

de la ferveur de plus en plus vive et de l'extension toujours croissante de cette association pieuse, la plus ancienne peut-être qui ait été érigée en l'honneur du Cœur Immaculé de la très-sainte Vierge.

— C'est le 5 Mars que la décoration du petit sanctuaire de Notre-Dame sous-terre a été complètement terminée. Mais le sanctuaire n'est pas la crypte, il faut bien le remarquer. Des dix autres chapelles qui restent à restaurer, il y en a huit dont le pavage même n'a pas encore été rétabli!

— Le 15 Mars, fête de Notre-Dame de la Brèche, la procession commémorative de la délivrance de la ville de Chartres s'est faite avec la solennité ordinaire que lui donne Mgr Regnault depuis quelques années, mais qui n'est pas encore celle des anciens jours. Le temps viendra, espérons-le, que nous n'aurons pas à envier à la ville d'Orléans la pompe qu'elle déploie pour fêter sa libératrice.

C'est pour nous du moins une consolation de voir que ce jour est devenu la fête patronale d'une portion choisie de la jeunesse de Chartres, des jeunes élèves de l'institution Notre-Dame. Heureuse idée que celle d'avoir choisi cette solennité pour en faire la fête de jeunes étudiants chrétiens! C'est bien en effet dès cet âge qu'il faut tour à tour monter à la brèche pour forcer les remparts ennemis, et veiller à la garde de ses propres murailles pour les défendre contre les assaillants, toujours si nombreux et si redoutables. Mais Notre-Dame de la Brèche ou du Rempart est là pour protéger les siens, et son autre nom est Notre-Dame de la Victoire.

La messe des élèves de l'Institution Notre-Dame a été célébrée à la crypte. Après l'évangile, M. l'abbé Jules Brière, vicaire de Cloyes, neveu de M. le curé de la cathédrale et ancien élève de l'établissement, a fait à ses jeunes frères un discours plein de sentiment et de grâce qui a excité dans tous les cœurs des émotions délicieuses. Du reste, M. l'abbé Brière n'en est pas à son premier coup d'essai : il parle avec son cœur et c'est le cœur qui fait la véritable éloquence.

Le soir, Mgr l'Évêque de Chartres s'est fait un plaisir de prendre part à la fête, en donnant la bénédiction du Saint Sacrement à cette heureuse famille qu'il aime d'une affection toute paternelle.

Il nous reste un regret à exprimer, c'est que les enfants de la Petite-École, qui commencent à former un bataillon respectable, ne soient pas venus fêter en corps Notre-Dame de la Brèche. Nous en savons la cause : leur chef, en proie à certaines préoccupations personnelles assez sérieuses, n'avait pas pensé à l'ordre du jour. Mais en 1859 cet oubli regrettable sera réparé et la petite École en avant!.... non pas pour monter à la Brèche, car la plupart de ces messieurs sont moins habiles à monter qu'à descendre, mais pour descendre à la crypte. Les vétérans de la Petite-École de Notre-Dame de Chartres ont de 7 à 8 ans, les jeunes conscrits de 3 à 4; leur chef est un ancien professeur de philosophie qui, en se mettant à la tête de cette petite armée, s'est trouvé de suite et sans effort à la hauteur de sa nouvelle position. — Nous aurons l'occasion de parler une autre fois de la Petite-École de Notre-Dame de Chartres.

— Le 19 Mars, Mgr a béni à la crypte une statue de saint Joseph,

maintenant placée dans la chapelle des Saints Forts, au-dessus de la châsse qui renferme une portion de la relique de Notre-Dame.

Mgr a ensuite célébré la messe de l'*association des mères chrétiennes.* Nous applaudissons de tout cœur à la pensée de cette réunion faite dans le sanctuaire dédié à la Vierge qui doit enfanter. Ah! c'est bien là, nous ne cesserons de le dire, l'asile où les mères doivent aimer à prier, Elles ont besoin de venir souvent en ce lieu demander aide et secours pour l'éducation de leurs jeunes familles, cet enfantement si long et si laborieux; et là plus que partout ailleurs Marie leur prêtera une oreille favorable.

— Parmi plusieurs objets qui nous ont été récemment envoyés de Chine par une religieuse de l'asile de la Sainte-Enfance de Hong-Kong (1), se trouve une pelote qu'une petite orpheline de la maison a faite elle-même, et qu'elle nous a prié d'accepter pour la sacristie de Notre-Dame sous-terre. Notre-Seigneur a immortalisé l'obole de la veuve; nous n'avons pas voulu laisser dans l'oubli la pelote de la petite chinoise.

On nous écrivait naguère du même établissement : « Nous lisons avec plaisir tous les numéros de la *Voix de Notre-Dame de Chartres.* Mlle X... fille d'un haut fonctionniare de l'endroit, les lit aussi; elle est tellement éprise d'amour pour notre belle cathédrale, que je ne serais pas surprise qu'elle fît un jour le voyage de Chartres pour la visiter. »

— Le clergé du diocèse de Chartres a été douloureusement éprouvé ces dernières années par des pertes et des maladies. L'année 1858 ne nous est guère plus favorable. Il y a quelques semaines, un jeune séminariste succombait dans sa famille aux suites d'un rhume négligé; peu de temps après, M. l'abbé Lhuillery, professeur à l'Institution Notre-Dame de Nogent-le-Rotrou, mourait d'une fluxion de poitrine dans la première année de son sacerdoce. Ajoutons que la santé de plusieurs prêtres, encore dans la vigueur de l'âge, donne en ce moment de sérieuses inquiétudes. Nous n'avions donc pas tout-à-fait tort, il y a quelques semaines, de jeter un cri d'alarme et d'appeler aide et secours, puisque nos rangs s'éclaircissent ou menacent de s'éclaircir d'une manière effrayante, et que nos recrues sont bien faibles pour combler les vides qui se font autour de nous.

31 Mars 1858.

DES JOURNAUX DIOCÉSAINS.

L'*Univers*, dans son numéro du 12 Mars, contenait les réflexions suivantes de M. Du Lac, que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs :

« Le temps viendra où chacune de nos églises aura son journal, où l'on pourra trouver le tableau fidèle de sa vie propre, de son enseignement, de ses œuvres, de ses traditions, de tout ce qu'elle

(1) L'asile de la Sainte-Enfance de Hong-Kong, en Chine, est desservi par des religieuses de la communauté de St-Paul de Chartres.

fait pour conserver et accroître l'héritage de ses pères, pour repousser loin d'elle l'erreur et le mal, pour grandir en sagesse et en vertu devant l'Église et devant Dieu. Assurément, les journaux de ce genre sont au nombre des œuvres les plus utiles. Aussi voyons-nous que partout où il peut s'en établir NN. SS. les Évêques les encouragent : nous citions l'autre jour la lettre adressée au directeur de la *Semaine du Vermandois et de la Picardie* par Mgr l'Évêque de Soissons; on connaît les approbations données à la *Revue des Bibliothèques paroissiales* et à la *Revue du Monde païen* par Mgr l'Archevêque d'Avignon; le *Bulletin catholique* reçoit de Mgr l'Archevêque d'Auch les encouragements les plus bienveillants, d'autres prélats ont bien voulu également l'honorer de leurs suffrages. »

LE MESSAGER DE LA BEAUCE ET DU PERCHE

JOURNAL POUR LE DÉPARTEMENT D'EURE-ET-LOIR.

Nous n'avons pas assez de temps et surtout pas assez d'espace pour dire tout ce que nous pensons de l'apparition de cette nouvelle feuille. C'est une entreprise qui a toutes nos sympathies. Réussira-t-elle? Oui, si les honnêtes gens veulent s'entendre; et, si elle réussit, elle produira certainement un bien considérable.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* reconnaît donc dès aujourd'hui pour frère le *Messager de la Beauce et du Perche*. Bien que leurs allures ne doivent pas être les mêmes, tous deux se proposent un même objet : le bien de la Religion et de la Société. Ils y tendront par des voies différentes peut-être, mais qui ne seront jamais contraires.

Il va sans dire que toute pensée de spéculation est étrangère à cette entreprise : ce serait un fort mauvais calcul.

Travailler à sauver son pays et même le monde entier s'il est possible, user pour cela de tous les moyens qui sont en son pouvoir, fouler aux pieds l'opinion qui domine les hommes et le respect humain qui les tue, enfin mourir, s'il le faut, à la peine, dans la pensée que ses travaux ne seront pas inutiles, ou que du moins il a rempli son devoir, telle doit être la devise d'un prêtre. C'est celle de la plupart de nos confrères, sans qu'ils le disent : nous voulons que ce soit aussi la nôtre.

5e NUMÉRO. MAI 1858.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

La longueur de notre chronique et le désir que nous avons d'attirer l'attention de nos lecteurs sur une Œuvre qui doit faire aujourd'hui, surtout dans nos contrées, l'objet des préoccupations les plus vives, nous portent à supprimer pour cette fois l'*Entretien* sur la cathédrale de Chartres.

L'OEUVRE DES OEUVRES.

M. l'abbé Gaduel, ancien directeur de Séminaire et vicaire général d'Orléans, a fait paraître en 1854 un excellent opuscule intitulé *De la Vocation ecclésiastique chez les enfants et de leur première Éducation dans les presbytères.* Il serait à désirer que ce précieux ouvrage fût entre les mains de tous les prêtres; mais malheureusement il est devenu fort rare, et l'édition qui en a été donnée au public se trouve complètement épuisée. Nous croyons rendre un important service à ce qu'on peut appeler avec raison l'*Œuvre des œuvres*, en reproduisant aujourd'hui le chapitre préliminaire de cet intéressant petit livre.

DE L'ŒUVRE DES VOCATIONS ECCLÉSIASTIQUES ; DE L'EXCELLENCE DE CETTE ŒUVRE ET DE SON IMPORTANCE A NOTRE ÉPOQUE.

« Parmi toutes les œuvres de la charité sacerdotale, il n'en est pas de plus excellente, ni de plus féconde dans ses résultats, que celle qui a pour objet de procurer et de préparer de bons et dignes ministres des saints autels : c'est la paternité spirituelle

dans sa plus haute et sa plus glorieuse puissance ; c'est une participation de la grâce éminente de l'Évêque, par laquelle il perpétue le divin sacerdoce dans l'Église ; c'est pour un bon Prêtre le moyen de ne pas disparaître tout entier et de se survivre en quelque sorte à lui-même, en se donnant des successeurs de son esprit et de son zèle ; c'est le plus fructueux emploi des grands loisirs que laisse malheureusement en certains lieux le saint ministère ; enfin, c'est la plus parfaite imitation de la conduite de Notre-Seigneur, dont le principal soin, pendant les trois années de sa vie publique, fut de se choisir et de se former des Prêtres pour être, après lui, les continuateurs de son ministère sur la terre.

Cette œuvre, au reste, hâtons-nous de le dire, le clergé, en France, n'y a pas fait défaut jusqu'à présent : ç'a été, depuis cinquante ans surtout, une de ses gloires les plus belles, comme un de ses plus justes titres à la reconnaissance de l'Église et du pays : les presbytères furent les premières pépinières où s'élevèrent par milliers, après notre désastreuse Révolution, les nouvelles tiges de la tribu sainte ; et c'est en grande partie au zèle de MM. les Curés que l'Église de France doit d'avoir pu, en si peu d'années, combler les immenses vides que les échafauds, les exils, et les Séminaires fermés pendant dix ans avaient faits dans les rangs de ses ministres.

Qui ne se souvient avec un religieux attendrissement de ces vénérables vieillards, pères et maîtres de tant de prêtres ! Nous pourrions en nommer deux ici qui, dans un seul diocèse, celui de Marseille, en donnèrent pour leur part à l'Église plus de soixante ! Ils ne sont plus hélas ! ces hommes de Dieu, ces généreux confesseurs de la foi, ces infatigables reconstructeurs du sanctuaire ; il en reste à peine quelques-uns, et la mort achève chaque jour de nous les ravir ; mais ils vivent dans les nombreux enfants qu'ils ont engendrés au sacerdoce, et qui sont heureux d'imiter le zèle de leurs pères pour l'œuvre des vocations ecclésiastiques.

Et, il le faut avouer ici, ce zèle qui fut si précieux et si nécessaire à l'Église, après la Révolution, ne l'est peut-être guère moins de nos jours.

A quoi servirait, en effet, de le dissimuler ? Au point de vue du recrutement du clergé, le présent est loin d'être tout-à-fait satisfaisant, et l'avenir peut justement inquiéter.

Un supérieur de Grand-Séminaire nous écrivait il y a peu de de jours : « Dans notre diocèse, autrefois si fécond en Prêtres, » et qui a pu enrichir, par le passé, tant d'autres diocèses de » son abondance, nous avons en ce moment dix postes vacants, » auxquels nous ne savons comment pourvoir; et notre Sémi- » naire, qui, peu d'années après la révolution, avait compté » jusqu'à trois cents élèves, n'en a pas même cent aujour- » d'hui. »

La diminution de la foi, la tiédeur de la charité, l'amollissement des caractères, l'absence dans les familles de cette première et forte éducation chrétienne que rien, par la suite, ne supplée, la pauvreté de l'Église et l'excessive médiocrité des traitements de ses ministres, les nombreuses et faciles carrières que le commerce, l'industrie et les arts ouvrent de toutes parts aux jeunes gens, l'attrait perfide des grandes villes qui enlève un si grand nombre d'enfants aux campagnes, toutes ces causes réunies, et plusieurs autres encore, rendent en effet et rendront, il y a lieu de le craindre, toujours plus rares les vocations ecclésiastiques dans notre pays.

Il s'en faut de beaucoup que le nombre de Prêtres suffise, même aujourd'hui, aux besoins du saint ministère.

Combien de succursales qui ne sont desservies que par binage!

Combien de populeuses paroisses auxquelles l'on ne peut donner des vicaires!

Combien d'autres où le nombre des Prêtres est évidemment sans proportion avec celui des paroissiens! Deux Prêtres pour trois mille âmes; trois, quatre Prêtres pour huit ou dix mille âmes! De bonne foi, est-ce assez?

Quelle affligeante pénurie d'ouvriers pour ces ministères spéciaux, et que les nécessités de notre époque rendent cependant si essentiels : pour les missions, les retraites, les catéchismes de persévérance, les associations de charité, les œuvres de jeunes gens, d'ouvriers, d'apprentis, de militaires, etc., etc.!

Je ne parle pas des hautes et fortes études ecclésiastiques, si importantes pour la vie intérieure et extérieure de l'Église; qui jetèrent autrefois dans notre patrie un si grand éclat, et lui firent, pendant six siècles, tant d'honneur aux yeux des nations étrangères : ces études, nous n'avons pu encore les relever, et nous ne le pourrons probablement jamais, tant que le nombre si restreint des Prêtres ne permettra pas aux Évêques de pourvoir même les paroisses convenablement.

Mais il y a de plus, pour l'avenir, une cause particulière d'inquiétude qui ne doit pas être ici passée sous silence.

A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, l'œuvre des vocations ecclésiastiques se trouva forcément suspendue en France pendant près de dix ans; et c'est pour cette raison qu'il n'y a presque pas de vieillards aujourd'hui dans le clergé. Puis, à l'époque du rétablissement du culte, les vocations tout-à-coup abondèrent, grâce aux pieux dévouements excités par les besoins si grands et si pressants de l'Église, et grâce aussi au zèle prodigieux des Évêques et de tous les saints Prêtres pour l'œuvre des vocations ecclésiastiques : et c'est ce qui fait que nous avons actuellement tant de Curés tous à peu près du même âge, et qui approchent plus ou moins de la vieillesse.

Dans quelques années, quand la mort nous aura ravi ces excellents Prêtres, ou que leurs forces, usées par tant de travaux, ne leur permettront plus de servir l'Église autrement que par les leçons de leur expérience et l'exemple de leurs vertus, n'est-il pas à craindre qu'une effrayante lacune se montre subitement dans les rangs du clergé paroissial? Et, si nous n'y avons pourvu d'avance en préparant un nombre suffisant de nouveaux ouvriers, comment pourvoira-t-on alors aux besoins du saint ministère?

C'est la perspective de cet avenir si peu éloigné et si alarmant, qui déjà préoccupe au plus haut degré la sollicitude de NN. SS. les Évêques et de MM. les Supérieurs des Séminaires, et qui oblige tous les jours tant de Prélats à adresser à leurs Prêtres les avis les plus pressants, pour recommander à toute la vivacité de leur zèle l'œuvre des vocations ecclésiastiques.

Sous ce rapport, MM. les Curés de la campagne surtout peuvent rendre à l'Église le plus important service, en s'appliquant avec intelligence et dévouement à discerner et à préparer les jeunes enfants de leurs paroisses qui leur paraissent propres à notre saint état.

Les campagnes furent toujours, en effet, et sont plus que jamais aujourd'hui la source la plus abondante des vocations ecclésiastiques.

Les riches dédaignent l'Église, parce qu'elle est pauvre; et l'Église, toujours pleine de l'esprit et des pensées de son divin Fondateur, ouvre aux pauvres, avec la plus touchante facilité, l'entrée de son sanctuaire, parce qu'étant pauvres ils sont plus familiarisés avec les misères qu'ils devront un jour soulager,

et que l'on peut espérer aussi qu'ils seront plus humbles, plus détachés des biens de ce monde, et plus propres à soutenir les rudes travaux et les austères privations de la vie sacerdotale.

Et, parmi les pauvres eux-mêmes, les meilleurs juges des vocations ecclésiastiques préfèrent, en général, les enfants des campagnes à ceux des villes, les fils des laboureurs aux fils des ouvriers et des artisans : par la raison que les premiers, ordinairement, ont des mœurs plus pures, des caractères plus fermes, des sentiments plus nobles, des goûts plus modestes et plus simples, et par la raison aussi qu'ayant été élevés loin des villes, ils conviennent mieux à la plupart des postes ecclésiastiques, dont les neuf dixièmes sont des paroisses rurales.

Toutefois, il le faut ajouter, autant cette œuvre des vocations ecclésiastiques est importante, autant aussi elle est difficile : c'est une chose si délicate de choisir, d'élever et d'instruire ceux dont on doit faire un jour des prêtres! Les méprises auraient ici des conséquences si malheureuses! et, dans notre saint état, les suites d'une première éducation négligée pourraient être si tristement et si déplorablement funestes! »

CHRONIQUE DE N.-D. ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

Tous les journaux tant soit peu religieux ont entretenu leurs lecteurs du bien qui s'est fait pendant le saint temps du Carême, et signalé un retour sensible aux pratiques de la vie chrétienne, surtout dans les principaux centres de population et dans les localités les plus importantes. On est donc en droit d'attendre de nous quelques détails sur la manière dont nous avons accompli à Chartres le grand précepte de l'Église.

LE CARÊME A N.-D. DE CHARTRES.

La station quadragésimale a été prêchée à Notre-Dame par le R. P. Raulet, de la société des Pères de la Miséricorde. C'était la première fois que le jeune et zélé missionnaire abordait la chaire d'une grande église, et assurément on ne se serait pas douté qu'il fût à son début, tant il paraissait à l'aise et, on peut le dire, à sa véritable place. Un organe puissant et sonore, un débit animé, des gestes énergiques, en un mot cet ensemble de qualités extérieures qui, au jugement du premier des orateurs de l'antiquité, constituent la partie la plus importante de l'art de la parole, assurent au P. Raulet d'éclatants succès dans la carrière apostolique. Pendant tout le Carême, la chaire de Notre-Dame a été assiégée par une foule de plus en plus nombreuse. La grande nef de notre église, si vaste qu'elle est, ne suffisait pas à contenir cette multitude avide : les deux nefs latérales étaient toujours

remplies, et l'attention la plus soutenue et le plus religieux silence ont constamment régné dans cet immense auditoire.

Mais là ne se sont pas bornés les résultats de cette prédication. Quatre à cinq cents personnes, touchées de la grâce, sont revenues à Dieu ; et la précieuse semence déposée dans le cœur de beaucoup d'autres germera, nous l'espérons, et donnera plus tard les plus heureux fruits.

Les sermons que le P. Raulet donnait à la cathédrale ne suffisaient pas à son zèle infatigable, bien qu'il prêchât à la fin du Carême presque tous les jours de la semaine. Très-souvent et quelquefois ces mêmes jours, il faisait des instructions dans d'autres églises et surtout dans les communautés religieuses, toujours si insatiables de la parole sainte.

— Le Jeudi-Saint, suivant l'usage, Monseigneur a lavé les pieds à douze vieillards de la maison des Petites-Sœurs des Pauvres. Une foule considérable assistait, comme à l'ordinaire, à cette touchante cérémonie.

— Le Vendredi-Saint, après le sermon sur la Passion, les Petites-Sœurs ont fait leur quête annuelle au profit de l'œuvre admirable à laquelle elles se dévouent. La collecte de cette année a dépassé de plus du double celle de l'année précédente : nouvelle preuve des sympathies toujours croissantes que les Petites-Sœurs rencontrent au sein de la ville de Chartres.

La quête des Petites-Sœurs n'a pas nui, comme on pourrait le croire, à celle qui a été faite, le jour de Pâques, pour l'œuvre des Séminaires. C'est que la charité se dilate à mesure qu'elle s'exerce et qu'après avoir goûté le plaisir de donner, les âmes généreuses éprouvent le besoin de donner encore et de donner toujours. — Donnons le plus que nous pouvons : l'aumône n'appauvrit pas, comme la messe ne retarde pas, dit un vieil adage.

SERMON DE CHARITÉ.

Le Dimanche 18 avril, un sermon de charité a été prêché à la cathédrale en faveur de l'Œuvre des Pauvres malades, établie à Chartres depuis quelques mois. M. l'abbé Freppel, professeur d'éloquence à la Sorbonne, invité pour cette circonstance, a montré dans un fort beau discours que la charité trouve dans la foi sa lumière et sa chaleur, le flambeau qui la dirige et le ressort qui la fait agir. Le sermon a été suivi d'une quête, et tout porte à croire qu'elle a été abondante parce que l'assistance était fort nombreuse.

Dès l'apparition de cette œuvre la pensée nous est venue de la faire connaître à nos lecteurs aussitôt que nous aurions les renseignements nécessaires : nous en ferons l'objet d'un article particulier dans un de nos prochains numéros.

PREMIERS FRUITS DU JUBILÉ DANS LE DIOCÈSE DE CHARTRES.

L'ouverture du Jubilé pour le diocèse de Chartres avait été fixée par Monseigneur au premier jour du mois de Marie. Néanmoins, les curés ou chapelains qui pouvaient procurer avant cette époque le bienfait d'une Mission à leurs paroisses ou à leurs communautés, avaient été autorisés à devancer le temps marqué pour le Jubilé, et quelques-uns en ont profité avec succès.

— *Retraite donnée aux vieillards des Petites-Sœurs.* — Ce sont les vieillards des Petites-Sœurs des Pauvres qui ont recueilli dans notre diocèse les prémices de la grâce précieuse du Jubilé. Pour se délasser de ses fatigues du Carême, le P. Raulet accepta de grand cœur la proposition qu'on lui fit de leur prêcher une retraite. Les exercices commencèrent le Mardi de Pâques; tous les vieillards furent très-assidus et fort attentifs aux instructions qui leur furent données. C'était un touchant spectacle de voir leur attitude recueillie, les grosses larmes qui coulaient de leurs yeux, et d'entendre leurs voix cassées essayer encore de chanter les louanges du Seigneur qui est bon et dont la miséricorde est éternelle. Presque tous se préparèrent à la communion pascale fixée au vendredi matin. La veille, premier jeudi du mois, le P. Raulet avait été invité à prêcher à la réunion des Dames du St-Sacrement. Il profita de cette circonstance pour annoncer à son pieux auditoire la cérémonie du lendemain et pour exhorter même les associées à venir y prendre part. Quoique la messe eût lieu dès six heures du matin, un grand nombre de ces dames furent fidèles au rendez-vous, et se firent un bonheur d'aller s'asseoir à la table sainte au milieu de ces pauvres vieillards, pour partager avec eux le Pain des Anges.

Après la messe, devait avoir lieu une autre cérémonie qui, cette fois, n'avait pas été prévue : le P. Raulet avertit l'assistance qu'il *s'était invité lui-même* à déjeûner avec les vieillards, mais que dans la crainte d'avoir été indiscret et pour ne pas leur être à charge, il allait passer dans les rangs et quêter son repas. La proposition fit sourire et l'on donna de bon cœur. Les pieuses dames ne s'en tinrent pas là : elles disputèrent aux Petites-Sœurs leurs fonctions et voulurent servir à table. Décrire la joie des vieillards serait chose impossible. Jamais fête de famille, repas de noces, réjouissance quelconque ne leur avaient procuré des moments plus doux; ils disaient que ce jour était un des plus heureux de leur vie et qu'ils avaient retrouvé toute l'agilité de leur jeunesse.

Le lendemain eut lieu la seconde communion prescrite pour le Jubilé, et le soir un salut d'action de grâces où le *Te Deum* fut chanté avec enthousiasme, termina ces exercices à la fois si touchants et si salutaires.

— *Missions données dans deux paroisses du diocèse.* — *Mission donnée à La Loupe.* — La mission donnée à La Loupe a été, on peut le dire, *admirable.* Nous en avons connu les détails par une lettre adressée à M. le Supérieur du grand Séminaire. Cette lettre n'était pas destinée à la publicité; mais elle nous a paru si édifiante que nous avons témoigné le désir de l'insérer tout entière dans la *Voix de Notre-Dame.* M. le curé de La Loupe, uniquement préoccupé de la pensée du bien que cet exemple pouvait produire, s'est prêté de grand cœur à ce que nous demandions : toutes les personnes qui cherchent à s'édifier en lisant notre petite revue lui en seront comme nous infiniment reconnaissantes.

« La Loupe, 20 Avril 1858.

» Monsieur le Supérieur,

» Vous me demandez des nouvelles de la Mission donnée dans ma paroisse : le succès a dépassé de beaucoup nos espérances. Que de brebis égarées qui

sont revenues au bercail ! Que de confessions ! que de communions pendant les quatre semaines de la Pâque et du Jubilé ! Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu chose pareille à La Loupe. Que de Lazares qui depuis vingt, trente, cinquante ans même, paraissaient ensevelis dans le tombeau du péché, et qui sont tout-à-coup revenus à la vie de la grâce! L'ouverture de la Mission et du Jubilé a eu lieu, comme vous savez, le troisième dimanche de Carême. Dès son début le R. P. Michon s'est concilié l'intérêt et la bienveillance générale par sa parole toujours claire, toujours simple, toujours solide, et en même temps par ses manières affables et toutes pleines d'affection pour les personnes qui l'approchaient; mais la première semaine écoulée, ce n'était plus seulement de la bienveillance, c'était la sympathie la plus vive, c'était de l'admiration qu'on ressentait pour son zèle infatigable, pour son dévouement sans bornes, pour sa mansuétude envers tous, c'était, j'ose même le dire, une sorte d'enthousiasme qui faisait que, non-seulement à La Loupe, mais encore dans toutes les paroisses environnantes, on ne parlait que du *bon Père* (car c'est ainsi qu'on l'appelait), et que chaque soir on voyait arriver des ouvriers qui, après avoir travaillé tout le jour, ne craignaient pas de faire jusqu'à trois lieues pour venir entendre un sermon. On pouvait craindre d'abord et pour mon compte je craignais en effet que cette ardeur ne fût que momentanée, et que la curiosité une fois satisfaite, un grand nombre ne cessassent de revenir; mais, bien loin, si je puis ainsi parler, que l'appétit de l'auditoire s'émoussât à force d'entendre, il semblait au contraire que l'on sortait du sermon toujours plus affamé de ce pain spirituel et toujours plus désireux de revenir le lendemain s'en nourrir encore. Le jour même de la *Quasimodo* qui décidément, et au grand regret de la paroisse, avait été fixé pour la clôture, l'église était pleine comme le jour de Pâques, et quelle peine n'a-t-on pas éprouvée quand le R. P., en finissant son sermon, a fait ses adieux à la multitude attendrie !

» Maintenant voici, monsieur le Supérieur, parmi bien des choses édifiantes dont le détail serait beaucoup trop long pour une simple lettre, celles qui m'ont surtout paru dignes de remarque pendant le cours de la Mission.

» Ce qui a d'abord singulièrement édifié mes paroissiens, ç'a été un service solennel célébré le deuxième lundi de la Mission, pour les défunts de la paroisse, et un chemin de la croix fait dans la même intention. Rien de plus saisissant que les avis donnés par le R. P. en cette lugubre circonstance. C'était du reste dans ces avis familiers, qu'il ne manquait jamais de donner quand tout le reste était fini et avant que l'assistance se retirât, qu'il me paraissait exceller. Il y avait dans ces quelques mots qu'il jetait comme au hasard, sans nul apprêt, et tels que son cœur d'apôtre les lui suggérait, une bonté, un naturel, un à-propos qui charmaient : aussi ces *quelques mots*, qui duraient par fois une demi-heure, étaient-ils toujours recueillis avec la plus profonde attention et l'intérêt le plus marqué.

» Une deuxième chose encore très-frappante et surtout très-utile, ç'a été une série de conférences sur la nécessité de la religion, sur la confession, sur l'immortalité de l'âme, sur la sanctification du Dimanche; tous sujets, comme vous voyez, monsieur le Supérieur, très-bien choisis et qui ont été

parfaitement appropriés par le Père aux besoins de nos populations. Notre église, quoique vaste et spacieuse, se trouvait toujours trop petite pour les soirs où l'on tenait conférence, et, ces jours-là, malgré le surcroît de bancs et de siéges qu'on avait apportés dans l'église, une partie notable de l'assistance était forcée de rester debout tant que durait l'exercice.

» Une troisième circonstance encore très-édifiante et pour laquelle principalement il aurait été désirable que l'église se fût trouvée deux fois plus grande (tant la foule qui l'emplissait était compacte et serrée)! ce fut la consécration de toutes les familles de la paroisse à la Sainte-Vierge, le jour de l'Annonciation. Quelle touchante cérémonie! et quels bons souvenirs elle a laissés dans le cœur de tous ceux qui en ont été les témoins! Le matin, près de deux cents personnes, parmi lesquelles figuraient plusieurs rangs d'hommes nouvellement revenus à Dieu, s'étaient approchés de la sainte table; le soir, quatre cents cierges donnés par les familles et artistement disposés, plus de deux cents verres de couleur servant à former la croix du tabernacle, deux chiffres de la Sainte-Vierge et une belle niche bleue et blanche où reposait sa statue, illuminaient du haut en bas toute l'abside et la boiserie des deux autels. L'autorité prévoyant l'affluence qui ne manquerait pas de se trouver à cette fête splendide, avait pris de sages mesures pour empêcher les accidents et au besoin pour réprimer les désordres. Mais, grâce à Dieu, toutes ces louables précautions ont été par le fait bien inutiles. Une légère rumeur produite, partie par l'admiration et la surprise, partie par l'embarras que chaque personne éprouvait pour se loger quelque part, s'est d'abord fait entendre au milieu de cette nombreuse assemblée. Mais à peine la cérémonie eut-elle commencé, qu'à l'instant même le calme le plus parfait s'est établi partout; en sorte que l'excellent discours du P. Michon sur la dévotion à la Sainte-Vierge, la touchante consécration qu'il a ensuite prononcée à genoux de la chaire, enfin, les avis toujours pleins de force et d'onction par lesquels il a, selon son usage, terminé cette magnifique soirée, tout a été écouté, recueilli et visiblement goûté par cette imposante réunion. Le lendemain de ce beau jour, une nouvelle consécration à la Sainte-Vierge avait encore lieu sur les neuf heures du matin. C'était celle de tous les enfants de la paroisse, qui avaient été apportés à l'église à cet effet. Toutes les mères se trouvant réunies pour cette consécration, le R. P. qui ne laissait rien échapper quand il s'agissait de faire du bien, a profité de leur présence pour leur adresser sur l'éducation chrétienne un discours éminemment pratique et que, malgré tout le vacarme que faisaient les petits enfants par leurs cris et par leurs chants, ces bonnes dames n'ont pas laissé de très-bien écouter et de recueillir parfaitement.

» Enfin, monsieur le Supérieur, une dernière chose que je ne puis passer sous silence et qui a été surtout bien sensible aux habitants de La Loupe, c'est la visite de notre vénérable Évêque qui, tout indisposé qu'il était, s'est donné la peine de venir, afin de nous exprimer tout le bonheur que lui causait le retour d'un si grand nombre de brebis égarées. Le matin, à la messe de Monseigneur, une communion nombreuse avait lieu à peu près comme celle

du 25 mars. Le soir, nouvelle illumination de l'autel et de toute l'étendue du sanctuaire. Avant de commencer le salut, Monseigneur s'est dirigé vers la chaire, et là, dans un langage noble et simple, il a adressé à l'auditoire des paroles on ne peut plus paternelles, pour féliciter les personnes qui s'étaient données à Dieu pendant cette mission et pour les engager à la persévérance. Me trouvant tout à côté de Sa Grandeur pendant son discours, j'observais du haut de la chaire l'attitude de cet immense auditoire. Qu'il était beau de voir toute cette multitude silencieuse, tous ces fronts respectueux, tous ces regards immobiles et fixés sur le Pontife, tous ces visages épanouis et sur lesquels venaient se peindre en caractères si frappants la joie et la sérénité que donnent la paix et l'amitié de Dieu! Telles sont, monsieur le Supérieur, les principales circonstances de cette Mission qui vient d'être, prêchée ici avec tant de consolation et de succès. Puissent nos vénérables confrères, tous si zélés pour le bien de leurs paroisses, en avoir au plus tôt une exacte connaissance! car, si les exercices de la Mission ont si bien réussi à La Loupe, pourquoi ne réussiraient-ils pas également dans la plupart des autres localités?

» Agréez, monsieur le Supérieur, l'hommage de mon respect et l'assurance de mon affectueux dévouement.

» GOUACHE,

» *Curé de La Loupe.* »

Nos lecteurs et surtout nos vénérés confrères suppléeront facilement ce qui manque dans cette lettre et sauront attribuer à qui de droit, après Dieu, une partie du bien qui s'est fait dans cette mémorable Mission.

— *Mission donnée à Béville.* — Nous avons appris aussi avec bonheur que la Mission donnée dans la paroisse de Béville par le R. P. Petit, avait eu un éclatant succès. Des mères de famille en grand nombre et plusieurs hommes sont revenus à Dieu. Des détails plus circonstanciés nous manquent; nous savons seulement encore, et nous tenons à signaler ce fait, que le P. Petit s'est servi de la prière des enfants comme d'un puissant auxiliaire. C'est d'ailleurs un des moyens qu'il a coutume d'employer en pareille circonstance. Ce pieux missionnaire pense avec raison que si nous, qui sommes méchants, ne savons pas résister à ces petites créatures lorsqu'elles nous demandent quelque chose d'une manière convenable, Dieu, qui est la bonté même, ne saurait leur refuser des grâces qu'elles sollicitent avec leur foi naïve et tout le charme de leur première innocence. Oh! si nous comprenions bien tout le parti que nous pourrions tirer des enfants! C'est par eux et par leurs mères que le monde sera changé, si, comme nous l'espérons, Dieu le regarde dans sa miséricorde. Voilà pourquoi nous ne cesserons de répéter aux mères de famille, aux instituteurs et à tous ceux qui veillent aux intérêts du jeune âge : sauvons les enfants par Marie; sauvons la société par la prière et l'apostolat des enfants.

— *Conclusion.* — Des faits qui précèdent nous pouvons tirer certaines conclusions qu'il est bon de remarquer.

1° Le bien est donc possible, le bien est donc faisable parmi nous; et la

situation religieuse de notre pays n'est pas, comme on l'a dit souvent, tout-à-fait désespérée. Non, la foi n'est pas morte au sein de nos populations, elle est seulement endormie.

2° On voit ce qu'il faut répondre à cette question : à quoi bon tant de Jubilés? — A quoi bon? — à faire du bien qui ne s'était pas fait encore et qui n'aurait pas eu lieu sans ce nouveau secours de la grâce divine.

3° Les Missions sont donc utiles à quelque chose, et c'est même le plus grand bien que l'on puisse procurer aux âmes. Du reste, plusieurs paroisses de notre diocèse l'avaient déjà suffisamment prouvé par le profit qu'elles ont tiré de ces saints exercices. Nous pouvons citer entre autres Sours, Champhol, Marboué, Bailleau-le-Pin, Fresnay-le-Comte (1), Corancez et Dammarie.

Donc, courage et confiance! D'ailleurs, le bras de Notre-Dame de Chartres n'est pas raccourci, et si nous mettons cette divine Vierge dans nos intérêts nous ne manquerons pas de réussir.

— Un de nos lecteurs a bien voulu nous adresser des détails sur la cérémonie de la confirmation qui a eu lieu dans la paroisse de Frazé. Malheureusement, la longueur de notre chronique nous empêche de reproduire aujourd'hui cette lettre intéressante. Toutefois nous devons signaler, sans différer davantage, et la belle réception faite à Monseigneur par les habitants de Frazé, grâce à la noble initiative de M. de La Tombelle, maire de la commune et l'éclat donné à la fête par les soins du digne curé de la paroisse, et l'heureuse inspiration de notre Évêque qui, après avoir fait du haut de la chaire un éloge pompeux mais vrai de ce vénérable ecclésiastique, lui a fait remettre immédiatement, en présence de ses paroissiens et de ses confrères attendris, les insignes de chanoine honoraire de sa cathédrale.

Tous les prêtres du diocèse de Chartres applaudiront à cette nomination.

CANTIQUES EN L'HONNEUR DE N.-D. DE CHARTRES.

Après y avoir mûrement réfléchi, nous nous sommes déterminé à publier dans notre petite revue la musique de nos chants pieux, et afin que personne n'ait lieu de s'en plaindre, nous avons ajouté une couverture imprimée pour remplacer les deux à trois pages de texte enlevées par la musique. Par là-même nous avons été forcé de reproduire le cantique du mois d'avril, dans lequel on trouvera quelques légers changements qui nous ont paru nécessaires.

Nous devons faire remarquer à nos lecteurs qu'il ne faut pas adopter pour la première strophe les paroles qui accompagnent la musique, mais celles qui la suivent dans le texte du cantique. Pendant le travail de l'impression nous avons fait au texte des modifications considérables que nous espérions porter sur l'épreuve; mais les caractères avaient été clichés et la correction est devenue dès lors impossible.

---

(1) Le missionnaire qui a évangélisé les paroisses de Bailleau-le-Pin et de Fresnay-le-Comte est maintenant au milieu des sauvages de l'Océanie.

1er CANTIQUE. — PRIÈRE DES MÈRES POUR LEURS ENFANTS.

Le sujet de ce premier cantique nous a été inspiré par une des dévotions spéciales à Notre-Dame de Chartres. Autrefois très-répandue, cette dévotion n'a jamais totalement cessé d'exister, et nous désirerions la faire revivre, avec son caractère le plus religieux, pour le bien de la génération nouvelle.

Dans les siècles de foi, jusqu'à l'époque de nos désastres publics, les femmes chrétiennes venaient demander à Notre-Dame de Chartres, à la Vierge de la Crypte, *Virgini pariturx,* les douces joies de la maternité, et la suppliaient d'en alléger pour elles les douleurs. Mais que servirait-il à la femme d'être mère, si elle l'était pour son malheur et pour le malheur de celui à qui elle aurait donné le jour? Elle doit donc surtout demander à Notre-Dame de Chartres les joies et les consolations d'une mère chrétienne, c'est-à-dire des enfants beaux d'innocence et dont la vertu fasse toujours le plus cher et le plus précieux ornement. Or, telle est la grâce que les mères sollicitent par la prière que nous leur mettons sur les lèvres.

Ce cantique et d'autres semblables pourraient être chantés avec fruit dans des réunions de l'*Association pieuse des mères chrétiennes.*

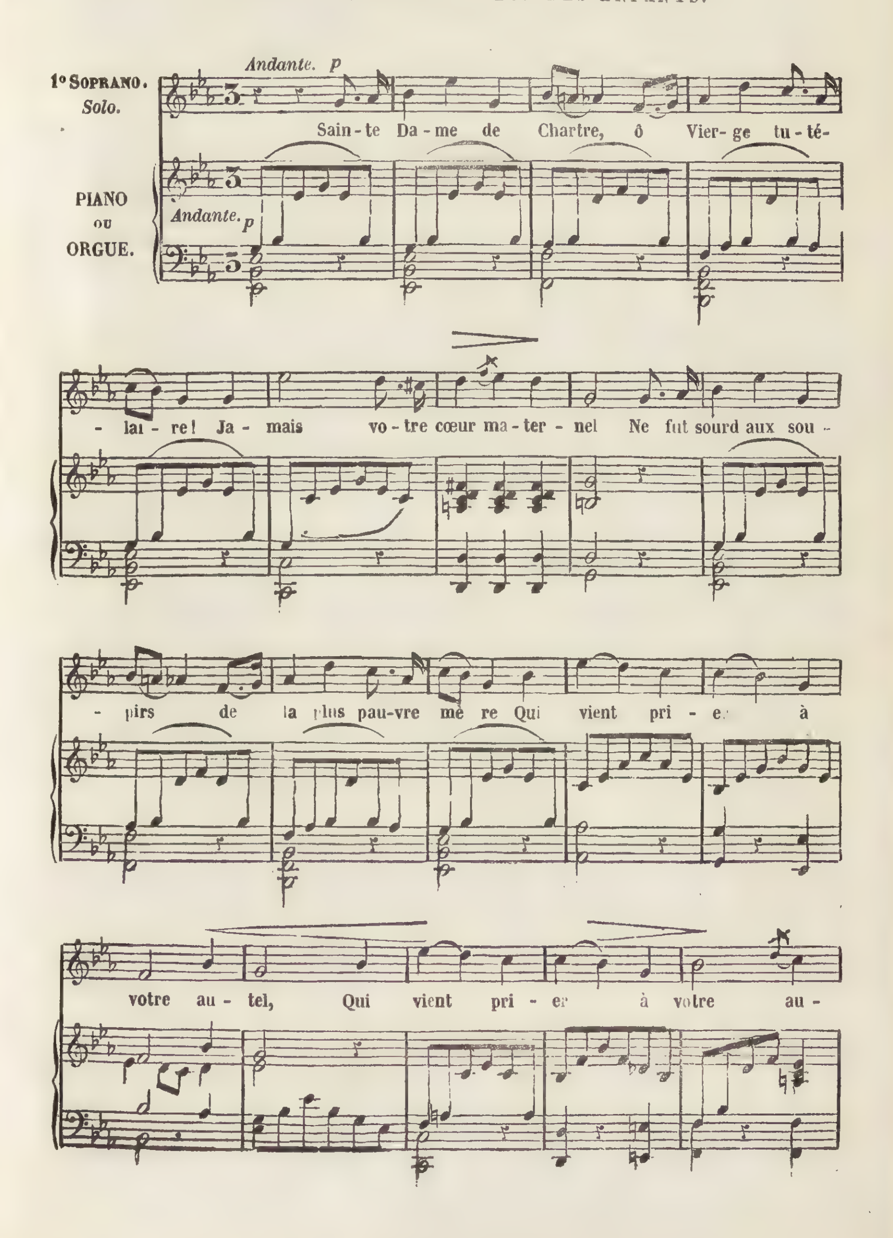
Et à ce sujet, qu'il nous soit permis d'exprimer une pensée qui nous vient souvent au cœur. Il y aurait ce nous semble beaucoup à gagner pour le bien des âmes si l'on pouvait réunir de temps en temps, par exemple une fois chaque mois, les mères qui ont à cœur l'éducation de leurs enfants. La plupart ne connaissent pas leurs devoirs par rapport à ce point essentiel, et comment pourraient-elles les remplir? elles auraient donc besoin d'entendre sur ce sujet des instructions pratiques et bien détaillées. Dans ces sortes de réunions les mères prieraient en commun pour leurs enfants, elles recevraient d'excellents avis, elles chanteraient quelques pieux cantiques, et bientôt leurs petits enfants recueilleraient les fruits les plus précieux de ce saint exercice.

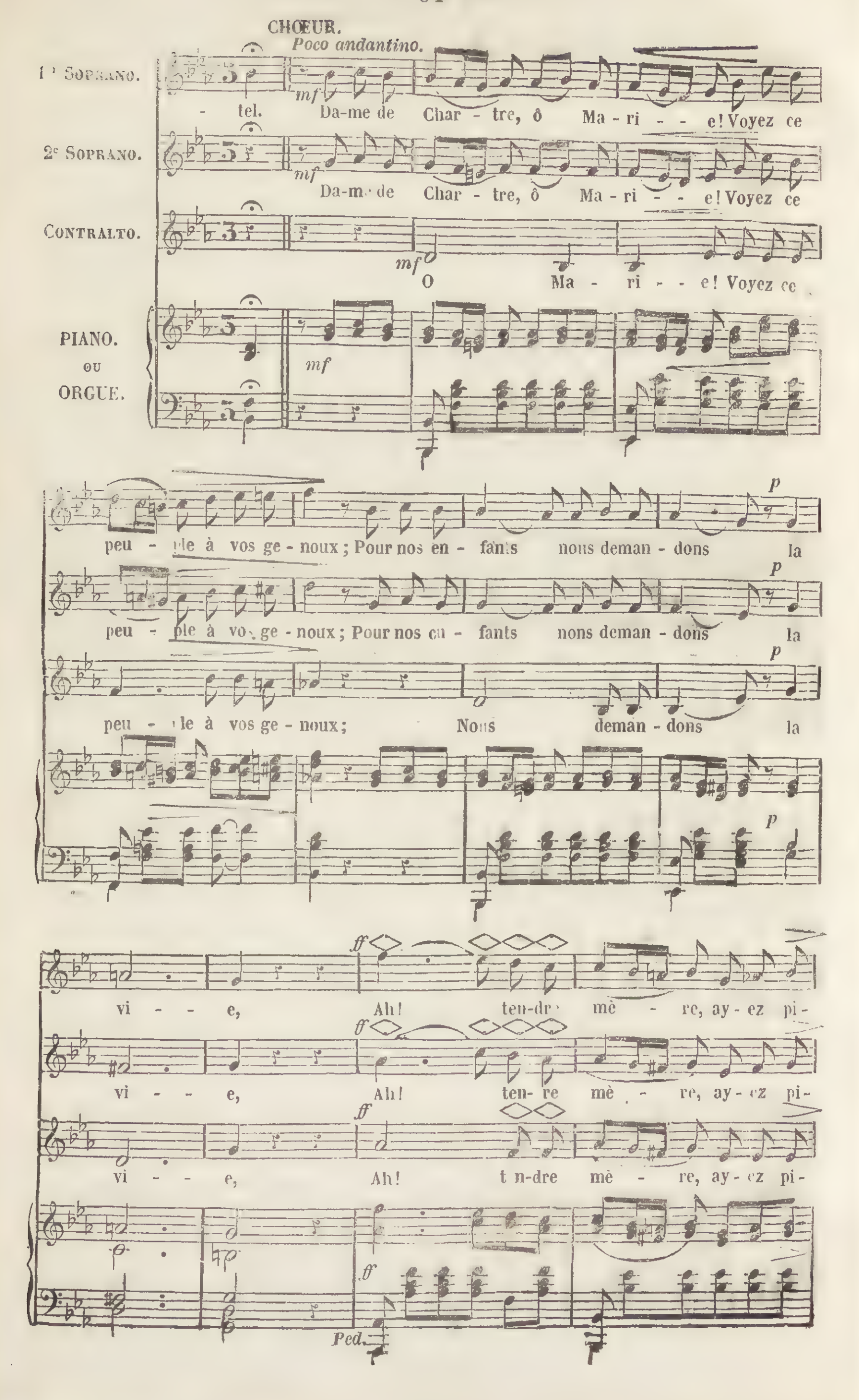
L'idée nous paraît bonne et belle en théorie ; est-il facile de la mettre en pratique ? Hélas! la moisson des âmes, surtout pour ces sortes d'œuvres, serait sans doute très-abondante; mais les ouvriers sont trop peu nombreux.

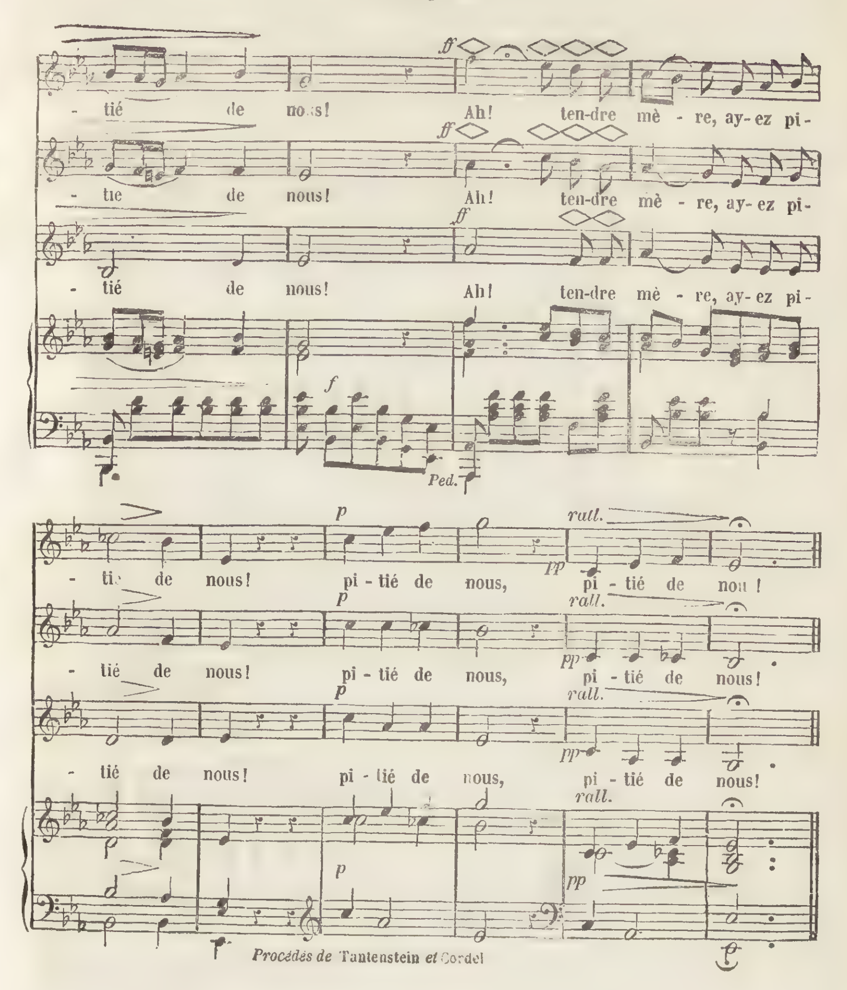
A NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE

(VIRGINI PARITURÆ)

SECOURS DES MÈRES ET SALUT DES ENFANTS.




CHŒUR.
Poco andantino.
1er Soprano.
2e Soprano.
Contralto.
PIANO.
ou
ORGUE.
tel. Da-me de Char - tre, ô Ma - ri - - e! Voyez ce
O Ma - ri - - e! Voyez ce
peu - ple à vos ge - noux; Pour nos en - fants nous deman - dons la
peu - ple à vos ge - noux; Nous deman - dons la
vi - - - e, Ah! ten-dre mè - re, ay - ez pi-
Ped.



PRIÈRE DES MÈRES POUR LEURS ENFANTS,

DÉDIÉE AUX MÈRES DES ÉLÈVES DE LA PETITE-ÉCOLE DE N.-D. DE CHARTRES.

I.

Sainte Dame de Chartre, ô Vierge tutélaire,
On dit que ton cœur maternel
S'incline avec bonheur aux soupirs d'une mère
Qui vient prier à ton autel.

Dame de Chartre, ô Marie,
Vois cette foule à tes genoux !
Pour nos enfants nous demandons la vie :
Divine mère, ah ! prends pitié de nous.

II.

Nous t'avons révélé nos mortelles alarmes,
Mère de douleur et d'amour ;
Tu connais nos tourments, tu recueilles les larmes
Que nous répandons chaque jour.

Dame de Chartre, etc.

III.

Il est si doux de voir ces anges de la terre,
Quand leur regard limpide et pur
N'a pas encor du vice entrevu le mystère,
Et qu'il reflète un ciel d'azur!

Dame de Chartre, etc.

IV.

Mais trop souvent, hélas! un sinistre nuage
A bien vite obscurci leurs traits ;
Et l'aimable pudeur qui parait leur visage
S'envole avec tous ses attraits.

Dame de Chartre, etc.

V.

D'un siècle corrupteur, ah ! si le souffle immonde
Devait quelque jour les flétrir,
Nous t'en prions, Marie, ôte-les de ce monde
Où le cœur a tant à souffrir.

Dame de Chartre, etc.

VI.

Mais non, conserve-les à l'abri de ton aile,
Orne leurs âmes de vertus ;
Puis dirige-nous tous vers la plage immortelle
Pour nous donner tous à Jésus.

Dame de Chartre, etc.

L'Abbé Ychard.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

6e NUMÉRO. JUIN 1858.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

XIVe ENTRETIEN. — LA FAÇADE OCCIDENTALE.

On est saisi d'un sentiment de profonde vénération lorsque, placé en face de la porte Royale, on embrasse d'un seul coup-d'œil les vastes proportions de cette façade flanquée de ses deux pyramides gigantesques, décorée de son portail sévère, de sa grande rose aux élégantes découpures, de sa galerie de vieux rois et de son frontispice orné de la statue colossale de Marie, sur le sommet duquel apparaît le Christ enseignant et bénissant le monde. Ici la majesté remplace la richesse et la complication des ornements; rien ne distrait le regard et ne le détourne du sujet principal exprimé par la statuaire du porche occidental : la glorification de J.-C. et celle de sa très-sainte Mère.

Jusqu'ici nous avons suffisamment parlé de l'ensemble, il est temps d'entrer dans les détails; mais avant d'indiquer avec une certaine précision le sens historique ou symbolique des sculptures, ce qui exige beaucoup d'études, essayons d'apprécier à notre point de vue et d'après nos minces connaissances, le mérite de ce style hybride et original du XIIe siècle.

Le porche occidental est composé de trois baies ogivales, c'est-à-dire de trois portes ouvrant sur la nef centrale. Ces portes sont, pour ainsi dire, encadrées d'une infinité de sculptures; les parois, les tympans et les voussures sont peuplés de statues, vantées par les uns, censurées par les autres : c'est l'objet de nos observations.

Ce n'est pas à nous qu'appartient la critique de l'iconographie chrétienne du XIIe siècle, mais en profitant des lumières des uns et des errements des autres, ne serait-il pas possible de concilier des opinions si contraires?

On connaît les formes idéales généralement adoptées à cette époque, pour la représentation des sujets bibliques. Elles sont partout les mêmes : on dirait qu'elles ont été coulées dans un même moule : figures extatiques, expressions pieuses et naïves, membres allongés, corps étriqués, vêtements à plis comptés, draperies symétriquement posées, attitudes raides, sans souplesse; voilà le caractère général des personnages qui se dressent sur les colonnes, ou se suspendent aux cordons des voussures du portail occidental. Il semble que les artistes iconographes du XIIe siècle se soient fort peu préoccupés de la régularité des formes, mais beaucoup de l'idée religieuse.

Or, les modernes dédaignent et méprisent ces statues cadavéreuses; ils trouvent qu'il y a trop peu de chairs sous ces longues robes collantes, trop peu de mouvement et de vie dans ces chairs desséchées. Les archéologues, au contraire, les plus versés dans l'iconographie religieuse découvrent dans cette statuaire toute la perfection de l'art chrétien et la reproduction la plus vraie et la mieux sentie de son histoire. Ils admirent dans ces personnages des êtres spiritualisés; ils aiment ces poses d'une raideur proverbiale, ces visages amaigris qui leur rappellent la mortification, la prière et les vertus évangéliques. C'est pour eux de la pure mysticité pétrifiée : l'art de cette époque a puisé ses règles dans le beau moral plutôt que dans le beau physique, dans les principes de la vie spirituelle et non dans ceux de l'anatomie.

Des juges si différents peuvent être dans le vrai, chacun à leur point de vue, et tomberaient peut-être d'accord s'ils voulaient bien s'entendre avant tout sur la part que doivent avoir l'art et la foi, la perfection matérielle et le spiritualisme dans l'exécution iconographique. Si l'idéal doit respecter les formes, l'art, de son côté, ne doit pas agir pour lui seul, mais pour son principe, qui

est Dieu. Dans l'imagerie chrétienne, l'art n'est que le moyen, il joue un rôle secondaire. Une représentation quelconque atteint plus directement le but que l'artiste doit se proposer, si elle parle plus à l'esprit et au cœur qu'aux yeux et aux sens matériels. Mais si la beauté idéale se trouve perfectionnée par la beauté matérielle, toutes deux alors constituent ce qu'on appelle, humainement parlant, le type du beau.

Certes, si nous mettions en parallèle les statues du XII[e] siècle et celles du XVIII[e], il est évident que nous préfèrerions ces personnages à l'air cénobitique, où l'esprit a tué la chair et dont l'œil fixe rappelle l'immobilité de la contemplation, à ces autres qui étalent la richesse de leurs formes académiques et dont l'âme est noyée dans la chair.

Il peut y avoir un juste milieu entre ces deux extrêmes, et nous croyons le rencontrer dans le travail du XIII[e] siècle, où le ciseau réunit à la fois et plus d'art et autant de mysticisme.

Du reste, les imagiers du XII[e] siècle nous ont laissé quelques vestiges si parfaits et si ravissants de leur savoir et de leur habileté, que nous sommes portés à croire qu'ils auraient pu perfectionner davantage les détails matériels et anatomiques s'ils n'eussent pas été dominés par un sentiment plus relevé que celui de la beauté des formes.

Nos artistes modernes, si habiles à manier le ciseau, ont pris le contrepied du sens chrétien. Chez eux la vie corporelle avant tout... Voilà des muscles savamment adaptés, une charpente humaine aux saillies énergiques, des formes et des contours admirablement modelés, de la chair souple et palpitante de vie, un système d'anatomie enfin bien compris et parfaitement exécuté. Voilà des corps, mais pas d'âmes; une vie animale, mais point d'idée spirituelle; voilà le matérialisme. Le sculpteur a oublié l'hôte sublime qui doit habiter ce magnifique palais : l'art devient la fin au lieu d'être le moyen, l'accessoire au lieu d'être le principal. Où conduit l'amour de l'art, quand il s'éloigne de son but primitif? Où mène hélas! le sentiment du beau matériel dépouillé du spiritualisme?... A l'apothéose de la forme!

Revenons à notre portail royal pour y contempler tous ces admirables squelettes qui parlent si éloquemment de la vie chrétienne et de l'esprit évangélique.

HÉNAULT,
Curé de Lucé.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

— Les exercices du mois de Marie, à Notre-Dame de Chartres, ont été suivis avec beaucoup d'édification par un grand nombre de personnes. Cet empressement religieux paraîtra d'autant plus digne d'éloges qu'on n'avait rien tenté d'extraordinaire pour exciter la curiosité des fidèles. C'est qu'il y a dans notre vénéré sanctuaire un charme secret capable à lui seul d'attirer, de retenir et de captiver les âmes. Les pieux pélerins en ont toujours fait l'expérience : il n'est donc pas surprenant que les enfants de Notre-Dame de Chartres cèdent si facilement à l'attrait de cette mystérieuse vertu.

— Le 3 mai, Mgr de Langalerie, évêque de Belley, s'est arrêté dans notre ville. Sa Grandeur est descendue à l'hôtel de la recette générale, chez M. Ouvré de Saint-Quentin, son parent et son ami. Invité pour le soir à présider à l'exercice du mois de Marie, à la Cathédrale, le pieux Prélat a bien voulu adresser aux fidèles quelques paroles d'édification, et il l'a fait avec une simplicité tout apostolique. Le lendemain matin, pour compléter son pélerinage, il a célébré la Messe à l'autel de Notre-Dame sous-terre.

— Le 4 mai, fête de sainte Monique, mère de saint Augustin et l'une des patronnes de l'*Association des mères chrétiennes*, la réunion des Dames de Chartres agrégées à cette pieuse confrérie a eu lieu, comme la fois précédente, dans la chapelle souterraine. On avait espéré que Mgr l'Évêque de Belley viendrait rehausser cette cérémonie par sa présence et par l'autorité de sa parole; mais le Prélat était parti dès le matin.

— Ce même jour, 4 mai, un prince russe, aide-de-camp de l'empereur Alexandre et très-habile archéologue, visitait notre belle Cathédrale. Le *Messager de la Beauce et du Perche* nous assure, et nous le croyons sans peine, que cet éminent personnage fut aussi attiré à Chartres par la réputation d'un de nos compatriotes, archéologue aussi instruit que modeste. M. P. D. jouit en effet d'une belle renommée comme iconographe, et son autorité est d'un grand poids aux yeux des savants dans cette partie de la science archéologique.

— Nous désirions depuis longtemps procurer aux élèves de la Maîtrise le bienfait si précieux d'une retraite. La Providence a exaucé nos vœux en nous envoyant un excellent prêtre du diocèse de Grenoble, M. l'abbé D., qui s'est chargé avec bonheur de cette petite mission. Ce pieux ecclésiastique, après avoir épuisé sa santé au service des enfants, aime encore à leur consacrer, dans l'occasion, le peu de forces qui lui restent, et il le fait avec un grand succès.

Les exercices de cette retraite ont été terminés le saint jour de la Pentecôte par une Communion générale qui a eu lieu à la chapelle souterraine.

M. l'abbé D. est l'auteur d'un excellent livre intitulé l'*Ame réparatrice*. Cet ouvrage, dédié à Mgr l'Évêque de Grenoble, est écrit avec beaucoup d'onction et de piété. Il renferme, avec une quantité de pratiques et de

prières en l'honneur du Saint Sacrement, différents exercices du Chemin de la Croix pour chacun des jours de la semaine, et il sera très-utile aux personnes pieuses qui s'adonnent plus que jamais à cette dévotion si touchante et si salutaire du *Via Crucis*.

— L'Exposition des beaux-arts qui a eu lieu dans notre ville pendant presque toute la durée du mois de mai, a été universellement applaudie et fera beaucoup d'honneur à cette contrée. Vendre du blé, faire des pâtés, brûler du café, tout cela est bon sans doute; mais l'intelligence et le cœur peuvent aspirer plus haut, sans mépriser toutefois ces genres de commerce et d'industrie qui sont les principaux éléments de notre réputation actuelle. Honneur donc à ceux de nos compatriotes qui ont pris cette heureuse initiative! honneur à ceux qui ont encouragé leurs efforts avec un empressement si louable et un si généreux concours! Un pays ne peut que gagner sous le rapport religieux et moral en donnant aux instincts de la multitude des objets plus nobles et une direction plus élevée.

— Notre Exposition d'horticulture, toujours si brillante, mérite aussi les plus grands éloges pour les beaux résultats qu'elle offre chaque année. Ici encore on rend un grand service au pays en cherchant à éveiller ou à développer dans les âmes cette aimable passion des fleurs, ce goût de la culture qui devait faire les délices de l'homme dans l'état d'innocence et qui est encore aujourd'hui l'un de ses passe-temps les plus doux et les plus utiles.

— Le lundi de la Pentecôte, Mgr l'Évêque de Chartres a repris le cours de ses visites pastorales qu'il s'était vu forcé de suspendre brusquement par suite d'une indisposition très-sérieuse.

— L'ordination générale pour le diocèse de Chartres a eu lieu dans le chœur de la Cathédrale, le 29 mai, samedi des Quatre-Temps. On y comptait douze prêtres, deux diacres, onze sous-diacres, cinq minorés et sept tonsurés.

Nous signalerons avec peine l'espèce de gradation descendante qui se remarque dans ces chiffres, mais qui, en causant un sentiment douloureux, éveillera sans doute dans les âmes un zèle ardent pour le recrutement des vocations ecclésiastiques. Oui nous avons besoin et grand besoin de préparer des sujets pour le sacerdoce sous peine de voir bientôt dans nos rangs d'effroyables lacunes.

Toutefois, c'est le cas d'appliquer la maxime : *Non numerandi sed ponderandi*, les hommes apostoliques ne se comptent pas, ils se pèsent. Comme disait fort bien notre compatriote Adrien Bourdoise : « Saint Charles n'estait qu'un dans un diocèse de Milan, saint François-Xavier n'estait qu'un dans les Indes, et cependant que n'ont-ils pas fait? » Mais ces réflexions n'appartiennent pas à la chronique : elles reviendront en leur lieu et place.

— Le dimanche de la Trinité a été un jour de fête pour les jeunes clercs de Notre-Dame de Chartres. M. l'abbé Goussard qui, après avoir concouru avec tant de zèle à l'établissement de la nouvelle Maîtrise, en soutenant presque seul dans cette maison, durant l'espace de deux années, toutes les

fatigues d'un laborieux professorat, veut bien encore se consacrer tout entier au succès de cette Œuvre, célébrait sa première messe à l'autel de Notre-Dame sous-terre, dans cette église dont il sera désormais l'un des fidèles chapelains. M. l'abbé Vassard, vicaire de la Cathédrale et maître de chapelle, s'est fait un bonheur de l'assister dans cette circonstance si solennelle, et de donner cette marque d'affection particulière au jeune prêtre en qui il trouvera plus que jamais, pour la direction de la musique, un auxiliaire intelligent et dévoué. Les clercs de la Maîtrise et surtout les jeunes choristes ne pouvaient manquer de prendre part à cette touchante cérémonie. Ils ont chanté pendant la messe plusieurs cantiques ou motets avec une ardeur et un entrain qui montraient assez la joie dont ils étaient remplis. C'était tout à la fois de leur part un témoignage de reconnaissance pour les bons soins que leur a donnés leur ancien professeur, et l'expression du bonheur qu'ils ont de retrouver bientôt dans M. l'abbé Goussard un maître aussi vertueux qu'habile, un ami tendre et généreux.

— Le lundi, 31 mai, l'hospice de Saint-Brice et la paroisse de Coltainville sont venus en procession à la Cathédrale pour prier Dieu, par l'intercession de saint Taurin, de mettre un terme à la sécheresse qui nous désole depuis plusieurs semaines.

De temps immémorial, saint Taurin est invoqué dans l'église de Chartres, toutes les fois qu'on a besoin d'obtenir de la pluie.

L'hospice de Saint-Brice et la paroisse de Coltainville se font ordinairement remarquer par leur empressement à recourir à la prière dans de semblables circonstances. C'est un précieux reste de cette foi de nos pères qui voyaient toujours l'action divine dans tous les événements humains quels qu'ils fussent.

— Deux nouveaux cœurs de vermeil ont été offerts à Notre-Dame sous-terre dans le cours du mois de mai.

— Le soir du 31 mai, Mgr l'Évêque a fait solennellement la clôture du Jubilé pour la ville de Chartres.

Depuis le *Couronnement de Notre-Dame* qui a eu lieu le 31 mai 1855, une procession commémorative de cette magnifique cérémonie se fait chaque année à pareil jour, et couronne admirablement les exercices du mois consacré à la Très-Sainte Vierge. La statue de Marie, objet d'un culte si filial de la part des Chartrains, est descendue de sa colonne et portée en triomphe autour de sa royale demeure, au milieu d'une affluence prodigieuse de fidèles. Il est impossible d'assister à ce religieux et imposant spectacle sans éprouver une émotion profonde : le silence étonnant qui règne dans la foule, l'expression si animée de tous les visages, l'accent énergique des voix, tout révèle dans cette multitude l'action d'une puissance intime qui la subjugue et dont elle n'est pas maîtresse. Il semble en effet, et c'est le sentiment qui s'empare de toutes les âmes, il semble que les traits de la Vierge s'animent, que son regard vous pénètre, que sa bouche vous parle, en un mot que Marie s'est rendue pour quelques instants visible à son peuple, avec cette majesté douce et sereine qui convient si bien à la Mère de Dieu et des hommes. Aussi tous les genoux fléchissent, tous les fronts s'inclinent pro-

fondément au passage de la Madone, comme pour recevoir une nouvelle bénédiction de Celle qui fut toujours la Tutelle de la cité, la Dame du pays et la Protectrice de la France.

— Voici les noms des nouveaux prêtres dont la destination nous est connue :

MM. Augereau, vicaire de La Loupe. — Billarand, vicaire de Courville. — Bréthault, curé d'Intréville. — Cirou et Lemoine, professeurs à l'Institution N.-D. de Nogent-le-Rotrou. — Gougis, curé de Méréglise. — Goussard, professeur à la Maîtrise. — Mauger, curé de Chataincourt. — Ménager, vicaire de Châteauneuf. — Quelquejay, vicaire d'Arrou.

— De nouvelles missions ont été données ou se donnent actuellement dans plusieurs paroisses du diocèse, et partout elles produisent d'heureux fruits. Nous espérons pouvoir donner à ce sujet dans le prochain numéro les détails qui nous manquent pour cette fois. Espérons donc, espérons toujours, espérons quand même. Le nom de Marie a été invoqué tant de fois sur la ville et sur le diocèse de Chartres. Or, dit saint Bernard, à l'abri de ce nom de miséricorde et d'amour, le désespoir n'est permis à personne.

OU LE SOCIALISME OU LE CATÉCHISME,

PAR M. L'ABBÉ TRIDON (1).

Déjà nous avons annoncé cet excellent ouvrage dans un de nos précédents numéros; nous avons même cité l'approbation qu'il a reçue dans le diocèse où il a été publié; mais il nous a semblé utile d'en entretenir plus longuement nos lecteurs.

Si l'on juge de l'arbre d'après ses fruits, on peut aussi, jusqu'à un certain point, juger des fruits d'après l'arbre.

L'auteur de l'ouvrage que nous signalons à l'attention de nos abonnés, est un zèlé missionnaire, membre *actif* de plusieurs sociétés savantes, et qui, depuis environ trente années, s'occupe avec une ardeur infatigable des moyens de rendre plus chrétienne l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Ses écrits, sa parole et ses œuvres, n'ont pour ainsi dire pas d'autre objet. « L'éducation est tout, » a dit Mgr. Clausel, ancien évêque de Chartres, mais c'est principalement pour M. Tridon que cette parole est une vérité. Ce vénérable ecclésiastique est l'homme de l'éducation, l'apôtre de l'enfance et de la jeunesse dans son pays.

(1) A Troyes, chez ANNER-ANDRÉ. — A Chartres, chez Ad. L'ANGLOIS. — A Nogent-le-Rotrou, chez Mlle SORIEUL. — Prix, 75 cent.

A la première page de son livre, M. l'abbé Tridon s'adresse *aux hommes intelligents, aux jeunes gens honnêtes de toutes les classes*. Tel est du moins le titre de ce que nous pourrions appeler la dédicace de l'ouvrage, ardente effusion d'un cœur apostolique qui ne peut contenir le feu de la charité dont il brûle pour ses frères en général, mais surtout pour les ouvriers et les pauvres.

Laissons parler l'auteur lui-même, dût-on nous accuser peut-être d'une trop grande facilité à céder notre place. Si nous le faisons, c'est uniquement dans l'intérêt de nos lecteurs. D'ailleurs, il nous semble qu'on ne saurait mieux faire connaître l'esprit et le caractère d'un livre, qu'en en citant quelques passages.

M. l'abbé Tridon s'adresse aux ouvriers :

« J'aime tous les hommes sans exception, fussent-ils juifs, protestants, athées; je les aime parce qu'ils sont mes semblables par nature ; parce qu'ils sont ou qu'ils peuvent devenir mes frères en Jésus-Christ; parce que tous habitent comme moi une terre pleine de misère, qui inspire la pitié et commande la miséricorde.

« J'affectionne spécialement les ouvriers, parce que généralement ils portent, plus que d'autres, le poids de la douleur et des privations ; je les affectionne parce que Jésus-Christ, mon Dieu, le Roi des siècles et mon Roi, a été lui-même ouvrier ; parce qu'en partageant le travail manuel, il a fait reposer un rayon de sa gloire sur l'échoppe et le front de l'ouvrier. J'affectionne et j'honore les ouvriers, parce que Jésus-Christ a voulu expressément les honorer, en adoptant pour père-nourricier Joseph le charpentier ; en plaçant à la tête de son Église l'un d'eux, Pierre, le pêcheur de Galilée ; parce que Paul, le plus grand ouvrier de la parole sacrée, s'est fait une gloire du travail des mains ; que Pierre, devenu Souverain-Pontife, n'oublia pas sa première profession, et qu'à Joppé il ne dédaigna pas l'hospitalité de Simon le corroyeur.

« J'affectionne et j'honore les ouvriers, parce que l'Église, héritière de l'esprit de son fondateur, loin de les repousser jamais, leur a offert à leur tour le trône et la triple couronne dont elle dispose sur la terre : Sixte-Quint, avant d'être pape, avait été gardeur de troupeaux ; et Urbain IV, enfant de chœur de la

cathédrale de Troyes, était le fils d'un chaussetier, l'héritier de Pantaléon *de Court-Palais.*

« J'estime les ouvriers, parce qu'au milieu de la défection et des ruines de leur classe, j'en ai connu et j'en connais encore un bon nombre qui sont pleins d'élévation d'âme et de noblesse de sentiments ; parce que dans tous les temps, et jusque dans le nôtre, on a rencontré chez eux d'immenses ressources pour le bien, la vertu et les grands dévouements. Sans parler d'autres choses, le sacerdoce catholique y a trouvé des apôtres, des docteurs, des pontifes, des pasteurs pour les peuples et des instituteurs pour les petits enfants.

« Depuis cinquante ans, dans notre France, l'Église a fait parmi eux, pour ainsi dire, ses uniques recrues ; la classe ouvrière seule, ou à peu près, a fourni ces ministres sacrés, ces prêtres pauvres et dévoués, qui, selon le beau mot de Châteaubriand, la Croix et l'Évangile à la main, assis sur des ruines, ont ressuscité la société au milieu des tombeaux. »

CANTIQUE A NOTRE-DAME DE CHARTRES,

PROTECTRICE DE LA FRANCE.

Notre-Dame de Chartres est bien véritablement la protectrice de la France. L'histoire de notre pays est là tout entière pour justifier ce titre que nous donnons avec bonheur à notre auguste Patronne ; mais trois faits surtout, que nous choisissons parmi beaucoup d'autres, appuient notre assertion d'une manière admirable.

C'est aux pieds de Notre-Dame de Chartres, et grâce à la vertu de la sainte Relique conservée dans notre église, que la barbarie a vu échouer ses derniers efforts par la défaite et plus encore par la conversion du chef redouté des Normands. Miraculeusement repoussé de nos murs, Rollon vint l'année suivante recevoir le baptême dans notre auguste basilique, avec une partie de ses vaillants soldats. « Ce qui est du domaine authentique de l'histoire, dit à ce sujet Mgr l'Évêque de Poitiers, c'est la délivrance miraculeuse de la France par ce divin Palladium. Devant la sainte Tunique de Marie, portée au bout d'une lance par

l'Évêque de Chartres, en guise d'étendard et de drapeau, Rollon, l'invincible Rollon et ses intrépides bataillons se sentirent terrassés. Défaite glorieuse, s'écrie un personnage presque contemporain, qui apostrophe ainsi le vaincu : « O Rollon, vaillant et puissant capitaine, ne rougis pas de cette déroute. Ce n'est pas le Franc qui te met en fuite, ni le Burgonde qui te taille en pièces : *Non te Franco fugat, nec te Burgundio cædit;* c'est la Tunique auguste de la Vierge Mère de Dieu, placée aux mains d'un Prélat vénérable » (1). Depuis ce jour la *sainte Chemise de Chartres* (car il faut bien employer le nom que lui ont donné nos pères) est considérée comme *la tutelle de la cité et de la nation.* (2)

C'est dans les plaines de Chartres, en vue de sa Cathédrale et par un effet visible de la protection de Notre-Dame, que le roi d'Angleterre Edouard finit par se départir de ses prétentions exorbitantes, et signa *un premier accommodement qui fut, quoi qu'on en dise, le premier pas rétrograde de nos envahisseurs.* (3) Nous empruntons ce qui suit à l'intéressante *Histoire de Chartres* par M. de Lépinois : On allait reprendre les armes, lorsque la résistance du vainqueur fut adoucie par un événement qu'il regarda comme un avertissement du ciel. Le 6 mai, *pendant que les traiteurs français alloient et préchoient le dit roi et son conseil, un temps, un effoudre et un orage si grand et si horrible descendit du ciel en l'ost* (le camp) *du roi d'Angleterre, que il sembla bien proprement que le siècle dût finir; car il chéoit de l'air pierres si grosses que elles tuoient hommes et chevaux et en furent les plus hardis tout ébahis. Adonc regarda le roi d'Angleterre devers l'église de Notre-Dame de Chartres, et se rendit et voua à Notre-Dame dévotement, et promit, si comme il dit et confessa depuis, que il s'accorderait à la paix* (4). Le lendemain 7, Edouard se rendit à Chartres, fit ses dévotions à Notre-Dame et vénéra la *sainte Chemise.* Le traité fut signé le 8 mai, au petit château de Brétigny, près Sours. Quelques jours après, Edouard leva le camp de cet endroit, coucha une nuit à Chartres, et *à lendemain vint-il dévotement et ses enfants en l'église*

(1) *Dudo, de moribus et actis Normann.* Ap. Duchesne, t. 2, p. 80.
(2) Disc. de Mgr l'Évêque de Poitiers, 31 mai 1855.
(3) Ibidem.
(4) Chron. de Froissart, éd. Buchon, vol. 1er, p. 432.

Notre-Dame, y ouïrent messe et y firent grandes offrandes et puis s'en partirent et montèrent à cheval (1).

Enfin c'est à Chartres, c'est dans cette ville qui soutint contre l'hérésie deux siéges si glorieux et si mémorables, c'est dans notre sanctuaire de Notre-Dame que le roi Henri IV vint compléter son abjuration en recevant l'onction sainte qui sacre les fils aînés de l'Église.

Résumons ici ces trois faits en citant quelques paroles de notre Évêque de Poitiers, dont l'autorité toujours si grande l'est encore bien plus dans une pareille matière : « Le Protestantisme, qui s'était flatté d'envahir le royaume et de monter sur le trône, venait ainsi se briser aux pieds de la Vierge de Chartres, comme le Paganisme y avait expiré par la défaite des Normands et la conversion d'Hasting et de Rollon, comme y avait échoué encore, par suite du miracle et du traité de Brétigny, l'invasion des Anglais qui nous eussent infailliblement doté, deux siècles plus tard, de leur schisme et de leur hérésie, malheur plus déplorable encore que la perte de notre nationalité. Ainsi se dissipèrent à nos portes toutes les calamités qui menaçaient le sort de la France. » (2)

Notre-Dame de Chartres est donc bien la protectrice du royaume très-chrétien, et nous pouvons avec confiance implorer son secours toutes les fois que la patrie est menacée de quelque grand péril et que nous avons à redouter soit les fureurs de l'enfer, soit les justes châtiments du ciel.

Dieu nous garde de chercher à troubler jamais le repos de nos frères par de vaines alarmes ! Toutefois, en signalant aujourd'hui les dangers qui nous pressent de toutes parts, nous ne sommes que le faible écho de ces voix imposantes qui retentissent en ce moment au sein des nations chrétiennes. Il est vrai qu'un pouvoir énergique et soutenu par le bras de Dieu a pu refouler jusqu'ici les passions déchaînées ; mais l'impiété, l'irréligion, l'oubli des devoirs les plus saints, le culte de la matière, ce sensualisme effrayant qui nous dévore ne menacent-ils pas de rompre encore une fois la digue du torrent destructeur et de livrer un nouveau passage aux flots prêts à nous engloutir ? Il est encore vrai que la Reine du ciel est intervenue, que la douce Marie a fait en-

(1) Chron. de Froissart, éd. Buchon, vol. 1er, p. 439.

(2) Notice sur le sanctuaire de Notre-Dame de la Brêche.

tendre ses avertissements et ses menaces, et versé des larmes amères sur le sort qui nous attend si nous résistons à sa voix maternelle ; mais qu'il est petit le nombre de ceux qui ont profité de ces révélations précieuses et des graves leçons qui les ont suivies de si près dans des jours de sanglante mémoire! Hélas! disait naguère Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Vienne: « Nous entrons déjà dans une période d'oubli. On imite le navigateur qui prie Dieu durant la tempête, mais qui ne se souvient plus de ses prières, de ses bonnes résolutions et de ses vœux, dès qu'il est entré dans le port ».

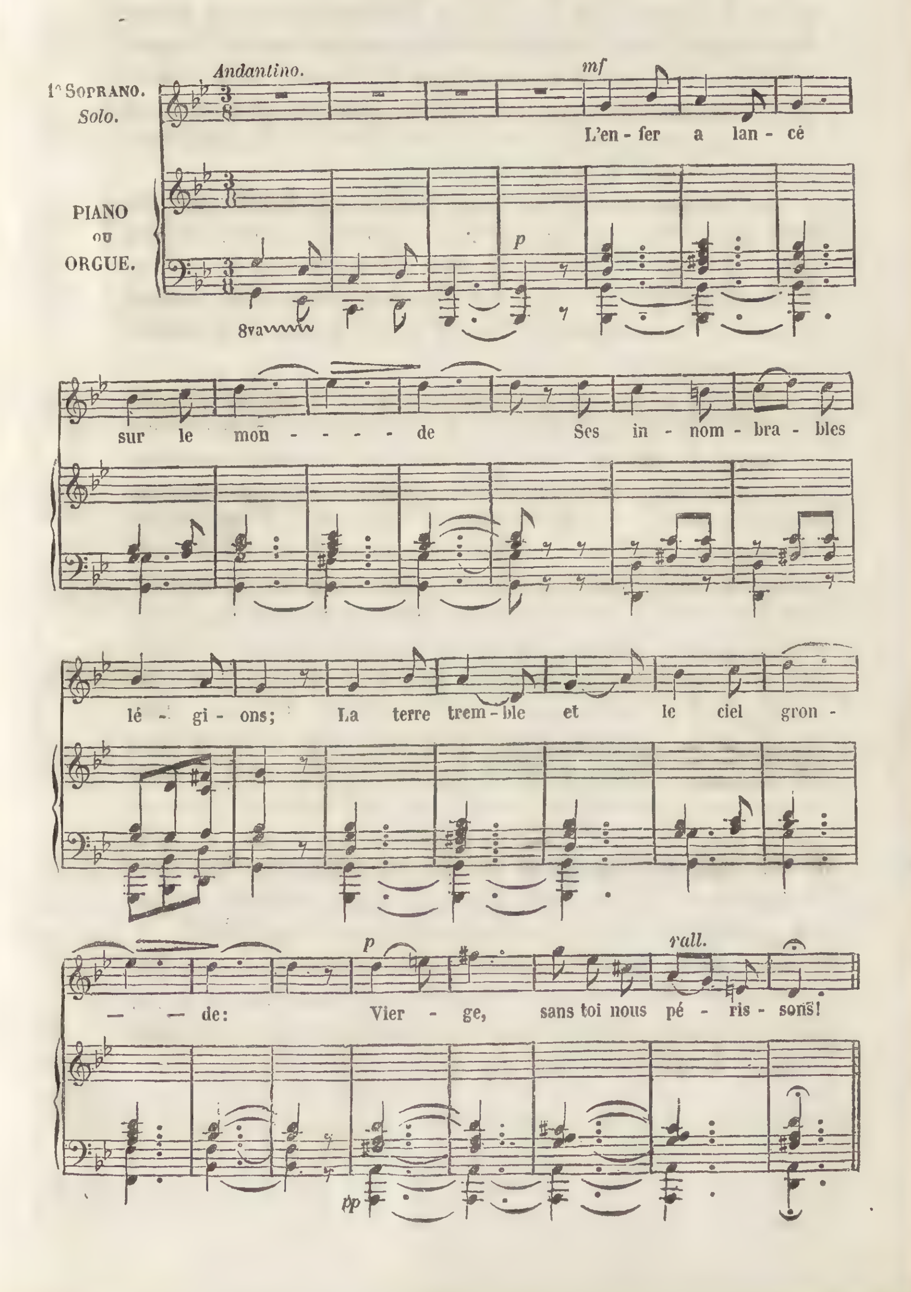
Nous avons donc tout à craindre de notre indifférence, de notre ingratitude, de notre endurcissement et, disons-le, de nos crimes. Comment, en effet, qualifier autrement nos révoltes incessantes contre la loi de Dieu? Et voilà pourquoi nous devons recourir à Notre-Dame de Chartres et lui demander le remède aux maux qui nous accablent.

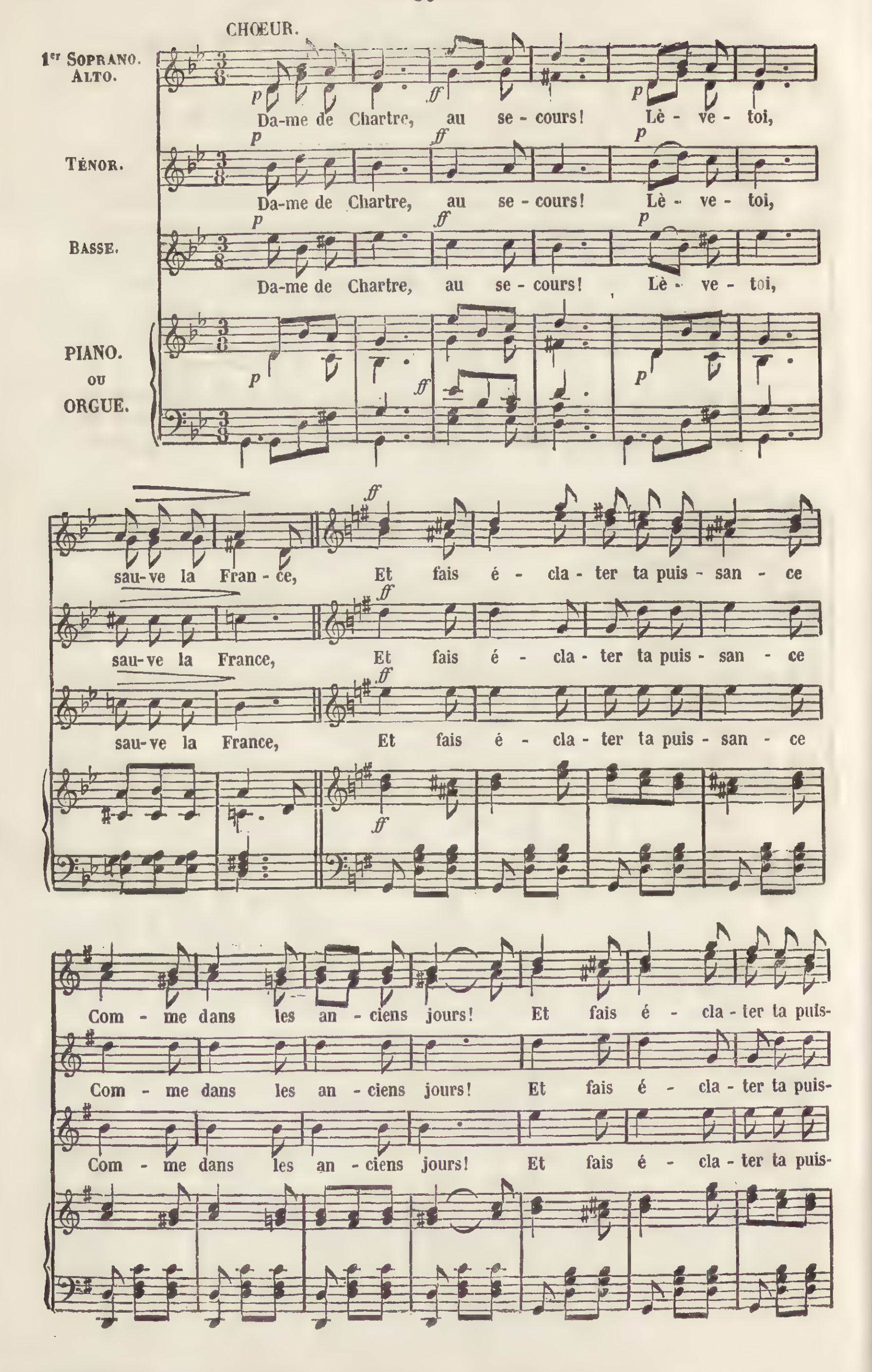
Ce remède quel est-il? Dieu sans doute pourrait bien, par un effet de sa puissance, frapper un de ces coups qui transforment subitement les nations; mais telle n'est pas la conduite ordinaire de la Providence à notre égard. Elle tend à sa fin par des moyens plus lents et qui ne sont toutefois ni moins sûrs ni moins efficaces. Or, selon nous, l'un des principaux moyens dont Dieu paraît vouloir aujourd'hui se servir pour renouveler le monde, c'est l'éducation chrétienne; et telle est la grâce que nous sollicitons par l'intercession toute puissante de Notre-Dame de Chartres, de cette Vierge féconde qui doit enfanter et régénérer les âmes. Ce que notre auguste patronne a déjà fait pour cette Œuvre est un sûr garant de ce qu'elle veut et de ce qu'elle peut faire encore. N'est-ce pas en effet de son sanctuaire et de la main d'un de ses plus illustres Pontifes que sont partis les premiers coups qui ont assuré à l'Église une de ses libertés les plus chères, celle d'instruire et de former ses enfants dans ces écoles publiques où elle leur distribue avec la science humaine la doctrine qui fait les Saints et qui prépare des élus pour le ciel?

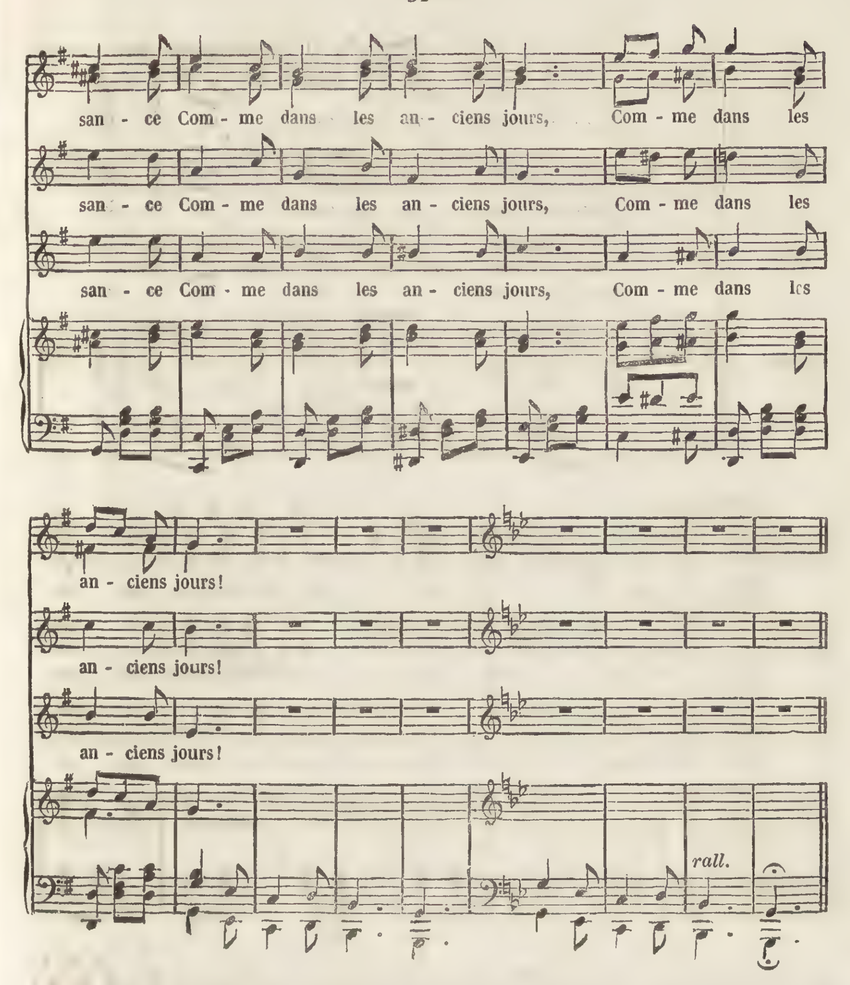
Nous avons, ce nous semble, clairement expliqué et justifié suffisamment les paroles du cantique que nous offrons à nos lecteurs. Daigne Marie entendre les vœux que nous exprimons et exaucer notre ardente prière!

A NOTRE-DAME DE CHARTRES

PROTECTRICE DE LA FRANCE.




CHŒUR.
1er SOPRANO.
ALTO.
TÉNOR.
BASSE.
PIANO.
OU
ORGUE.
Da-me de Chartre, au se - cours! Lè - ve - toi,
sau-ve la Fran - ce, Et fais é - cla - ter ta puis - san - ce
Com - me dans les an - ciens jours! Et fais é - cla - ter ta puis-



I

L'Enfer a lancé sur le monde
Ses innombrables légions ;
La Terre tremble et le Ciel gronde,
Vierge, sans toi, nous périssons.

Dame de Chartre, au secours!
Lève-toi, sauve la France,
Et fais éclater ta puissance
Comme dans les anciens jours.

II

Souviens-toi que la barbarie
Expira devant tes remparts,
Et que la superbe hérésie
N'y put planter ses étendards. Dame, etc.

III

Partout le monstrueux blasphème
S'attaque au nom sacré de Dieu,
Et Dieu si grand n'a plus lui-même
Un abri sûr dans le saint lieu. Dame, etc.

IV

Il est écrit dans sa loi sainte :
Respectez le septième jour.
Et des malheureux vont sans crainte
Profaner cette loi d'amour ! Dame, etc.

V

La chair ! la chair ! voilà l'idole
A qui tous prodiguent l'encens;
C'est à ce monstre qu'on immole
L'honneur, la vertu, les talents. Dame, etc.

VI

C'est pour elle que l'anarchie
Promenait hier ses brandons,
Et qu'aujourd'hui l'erreur impie
Fait circuler ses noirs poisons. Dame, etc.

VII

Au milieu de tous les abîmes
Entr'ouverts partout sous nos pas
Et sous ce déluge de crimes
Comment échapper au trépas? Dame, etc.

VIII

Dans notre effroyable détresse
Vers qui lèverons-nous les yeux?
Vers toi, chère et bonne Maîtresse,
Reine de la terre et des cieux. Dame, etc.

IX

Pour rendre la France à la vie
Tu connais un puissant moyen :
Forme les enfants, ô Marie,
En leur donnant un cœur chrétien (1). Dame, etc.

(1) *Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis*
(St Paul aux Gal. IV-19.)

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de GOUVERNEUR.

7e NUMÉRO. JUILLET 1868.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

M. l'abbé Hénault, arrêté en ce moment par une question d'iconographie très-sérieuse qu'il a besoin d'étudier davantage, n'a pu nous donner aujourd'hui la suite de son travail. Nous remplacerons l'*Entretien* par un autre article sur la cathédrale de Chartres que nous devons à la bienveillance d'un de nos lecteurs.

LA CATHÉDRALE DE CHARTRES ET LES POÈTES.

« Monsieur le Rédacteur,

» L'époque dite de la Renaissance nous avait légué pour la littérature et les arts de l'antiquité un enthousiasme si excessif et si aveugle que pendant longtemps on s'est montré injuste et insensible envers toutes les œuvres du moyen-âge. A partir du seizième siècle jusqu'aux premières années du dix-neuxième, qui aurait lu, qui aurait cité les écrits de saint Bernard ou de saint Thomas d'Aquin? Qui aurait osé préférer les merveilles de nos cathédrales gothiques aux ruines des temples païens? Sous Louis XIV, un poète épris de tout ce qui est beau, un poète plein d'âme et de plus pénétré de sentiments profondément religieux, vient à Chartres et y visite l'église de Notre-Dame; il semble que sous ces voûtes dont l'aspect émeut même le cœur des incrédules, il doive trouver de pieuses et sublimes inspirations; mais il n'en est rien, ses préventions en faveur des Grecs et des Romains troublent sa vue, faussent son jugement, et, au lieu de glorifier les architectes qui ont fait parler la pierre en l'honneur de Dieu et de la Sainte-

Vierge, il ne dit qu'un mot de la cathédrale de Chartres, et c'est pour déclarer qu'elle est *grande mais un peu barbare*. (Lettres de Racine.)

» Heureusement le temps n'est plus où le préjugé sur les hymnes à Apollon était assez puissant pour faire parler ainsi un grand poète et un chrétien aussi fervent que Racine. Aujourd'hui on ne se fait pas scrupule d'admirer les monuments gothiques et de le dire; ils trouvent des artistes pour en retracer l'image, et des poètes pour les chanter. N'est-ce pas une des tours de Notre-Dame de Chartres que Victor Hugo avait en vue, quand il parle

De la flèche romane aiguisant dans la nue
Ses huit angles de pierre en écailles sculptés?

» D'autres écrivains ont célébré les portails latéraux de l'église de Chartres et, loin de les trouver *un peu barbares*, ils ont déclaré que l'architecture avait réalisé là tout ce que l'imagination peut concevoir de plus riche et de plus splendide. Dans un volume de poésies nouvellement publiées à Paris, chez le libraire Dentu, sous le titre de : *Souvenirs d'un Voyageur,* par C. de N., et remarquables par leur variété, nous avons rencontré une pièce de vers spécialement consacrée aux vitraux de Notre-Dame de Chartres, et nous demandons la permission de la transcrire; elle est courte et n'occupera que peu de place. La voici :

LES VITRAUX DE CHARTRES.

SONNET A M. L'ABBÉ B***, CURÉ DE M***.

« Est in templo Dominus,
» Angeli stant cominùs,
» Nil in cœlis ampliùs. »

Aux vitraux de la Cathédrale,
La terre, l'enfer et les cieux
Font de leur mystique spirale
Un livre ouvert à tous les yeux.

Sous leur couleur virginale
Là sont des anges radieux,
Et là, dans la flamme infernale,
Brûlent des monstres odieux.

Les grandeurs du monde et ses joies
Entraînent dans leurs fausses voies
L'homme que Satan va saisir;

La douleur, la pauvreté saintes
Sur la voûte du ciel sont peintes;
Chrétiens, c'est à nous de choisir!... (1)

» Dans le même volume nous avons lu avec grand plaisir plusieurs morceaux inspirés par le pays chartrain, qui lui appartiennent, et sont datés des bords de l'Eure et de l'Avre : ces morceaux sont, sous le rapport littéraire, fort au-dessus du sonnet que nous avons cité, et il en est (surtout les vers qui peignent divers lieux de pélerinage) que vos lecteurs aimeraient à connaître, mais ce serait peut-être s'écarter un peu trop du but particulier de la *Voix de Notre-Dame de Chartres* que de vous en entretenir, et nous bornerons là nos extraits d'un livre qui, nous n'en doutons pas, sera apprécié par les lecteurs catholiques.

HENRI DE VAUVERT.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

Nous avons déjà parlé de la sécheresse extrême qui désole depuis longtemps nos campagnes et des manifestations religieuses auxquelles ce fléau a donné lieu dans les derniers jours du mois de mai. Pendant les semaines suivantes, on a vu les populations accourir en foule aux pieds de Notre-Dame et devant les restes vénérés du saint pontife que nous invoquons dans ces tristes circonstances.

Trente paroisses sont venues ici en pélerinage, tandis que beaucoup d'autres sont allées implorer le secours du Ciel en des lieux plus rapprochés que la piété des fidèles a consacrés comme autant de centres de quelque dévotion populaire.

Voici, jour par jour, les noms des paroisses venues à Notre-Dame de Chartres, depuis le 31 mai jusqu'au 1er juillet :

Le 31 mai, Coltainville et l'hospice de St-Brice. — 2 juin, Champhol.— 3, Le Coudray.— 7, St-Prest, Lèves, Gasville, Berchères-la-Maingot, Lucé.— 8, Gellainville, Roinville, Vérigny, Mainvilliers.— 10, Voise, St-Léger-des-Aubées.— 11, Amilly.— 14, Nogent-le-Phaye, Jouy, Soulaires, Sours, Challet, Bailleau-l'Évêque, Luisant, Thimert.— 17, Clévilliers.— 18, Morancez.— 21, Fontenay-sur-Eure.— 26, Ecublé.— 28, Nogent-sur-Eure, Chauffours, Meslay-le-Grenet.

Plusieurs de ces paroisses sont éloignées de Chartres de vingt-cinq à trente kilomètres, et néanmoins les habitants de quelques-unes d'entre elles ont voulu faire le trajet à pied, malgré une excessive chaleur.

Dans certaines communes, non-seulement les autorités municipales se

(1) Extrait des *Souvenirs d'un Voyageur*, page 214.

sont fait un devoir d'assister à la procession ; mais les maires et les adjoints avaient revêtu les insignes de leur dignité.

La paroisse de Sours a donné un autre sujet d'édification devenu malheureusement trop rare aujourd'hui. Outre que la population du pays était là presque tout entière, une centaine de personnes environ se sont approchées de la Table sainte.

Plusieurs des paroisses venues en pélerinage à Chartres ont voulu descendre à la crypte et aller prier devant l'image de Notre-Dame sous-terre. M. l'abbé Legendre, vicaire de la cathédrale, qui saisit toutes les occasions d'exercer son zèle admirable, a profité de cette circonstance pour adresser chaque fois à ces troupes de pélerins d'utiles leçons et des paroles encourageantes. Il s'est fait un plaisir de leur rendre encore un autre service. On l'a vu se porter au-devant des paroisses, toutes les fois qu'il l'a pu, et les reconduire ensuite en dehors de la ville à une assez bonne distance. Ce charitable acueil a produit une impression très-heureuse sur les habitants des campagnes.

La sécheresse qui afflige en ce moment nos contrées nous en rappelle une autre dont l'histoire de ce pays nous a conservé le souvenir. C'était en 1681. Elle dura depuis le mois de février jusqu'à la fin de Juin, et elle avait tellement arrêté la végétation que les blés et les autres céréales ne paraissaient pas plus avancés qu'en plein hiver. C'est alors que Mgr de Neuville ordonna une procession de la sainte Châsse à Josaphat. « Pour s'y bien » préparer, dit l'historien de l'abbaye, Mgr de Chartres ordonna trois jours » de jeûne, à sçavoir le lundy, le mardy et le vendredy en suivant, tant à » ceux de la ville que de la banlieue, afin d'obtenir, par les mérites de la » très-sainte Vierge, de la pluie, d'autant qu'il y avait plus de deux mois » qu'il n'avait plu, ce qui faisait craindre une grande stérilité. » Quelque temps après, des pluies abondantes rendirent la fécondité à la terre et procurèrent une riche récolte contre l'attente de tout le monde (1).

Des prières publiques pour tout le diocèse et une procession des reliques de saint Taurin ont été ordonnées par Mgr l'évêque de Chartres, il y a quelques semaines, mais avec ces ménagements que les mœurs actuelles rendent aujourd'hui nécessaires. La procession qui s'est faite à l'intérieur de la ville a été du reste fort édifiante, et une foule considérable assistait à cette pieuse cérémonie.

Nous avons eu de la pluie à Chartres dans le cours de la neuvaine et le lendemain de la procession ; plusieurs campagnes ont été aussi suffisamment arrosées; mais plusieurs autres, encore aujourd'hui, manquent totalement d'eau, et les habitants sont dans la désolation.

Hélas ! il faut en convenir, beaucoup de ces pauvres gens qui recourent à Dieu dans la détresse négligent malheureusement, pour l'ordinaire, les pratiques les plus essentielles de la vie chrétienne, surtout la sanctification des dimanches et des fêtes. Un reste de foi leur fait comprendre, au moment de l'adversité, qu'ils ont un maître au-dessus d'eux qui gouverne toutes choses; mais le péril une fois passé, ils s'oublient comme auparavant.

(1) *Hist. de Chartres*, par Chevard.

Faut-il donc s'étonner que Dieu redouble les coups de sa justice, ou plutôt les avertissements de sa miséricorde? Car c'est dans sa bonté qu'il nous frappe, afin de nous épargner pour l'autre vie des châtiments plus rigoureux et bien plus redoutables.

Si l'on est infidèle à ses devoirs les plus impérieux, est-il surprenant qu'on néglige ces autres pratiques saintes que l'Église observe depuis plusieurs siècles, mais sans y astreindre les fidèles? A l'époque de l'année où les biens de la terre sont le plus exposés aux variations de la température, cette tendre mère, en vue de nos intérêts temporels, invite ses enfants à multiplier les prières et à s'imposer des pénitences pour attirer les bénédictions du ciel sur les campagnes. Mais que sont devenues aujourd'hui les Rogations dans nos contrées? Le nombre des personnes même religieuses qui suivent les processions dans ces jours de prières et à la fête de saint Marc est-il bien considérable? Ne dirait-on pas, à voir notre insouciance, que nous pouvons maintenant nous passer du secours d'en haut, et que la Providence n'a plus à s'occuper du soin de nos affaires, depuis que nous avons fait dans les arts et dans les sciences de si merveilleuses découvertes?

Telle n'était pas la conduite de nos pères. Ils se pressaient en foule à ces cérémonies religieuses, sans prendre conseil de la paresse; et nul doute que Dieu n'ait plus d'une fois accordé à ces sortes de prières les secours temporels dont ils avaient besoin.

Missions. — Depuis les missions qui ont été données avec tant de succès à La Loupe et à Béville-le-Comte, plusieurs autres ont eu lieu dans le diocèse et doivent faire apprécier de plus en plus l'immense utilité de ces saints exercices.

La paroisse de Fresnay-l'Évêque a été évangélisée par le P. Richard, franciscain de la maison de Paris. Ces prédications n'ont pas été sans quelques fruits, et le zélé missionnaire a déclaré depuis qu'il augurait bien de l'avenir religieux de cette localité. Du reste, il avait pu réunir à la fin de la mission près de deux cents personnes à la Table sainte. Les jeunes filles élevées avec tant de soins par les dignes filles de Saint-Paul de Chartres qui tiennent l'école communale, donnent surtout de grandes espérances.

Le P. Michon est véritablement l'apôtre du Perche; il continue toujours ses travaux dans le canton de La Loupe, et partout la bénédiction divine semble attachée à sa parole. Les paroisses de Champrond-en-Gâtine et de Montlandon ont surtout profité des instructions du pieux prédicateur. Il est fâcheux que ce bon père ne puisse se multiplier en ce moment, car on le réclame dans bien d'autres paroisses. D'un autre côté le R. P. supérieur des Maristes est assailli de nombreuses demandes.

Nous regrettons de n'avoir point à donner quelques détails particuliers sur ces missions. Voilà pourtant les nouvelles vraiment utiles, vraiment intéressantes que nous serions heureux d'enregistrer dans notre petite Revue, et qui produiraient certainement quelque bien.

Les fruits merveilleux opérés par les missions diocésaines doivent nous rendre bien plus chère encore l'œuvre admirable de Sainte-Foy, qui doit

faire de cette ancienne église le siége d'un établissement si précieux. Il est beau sans doute de relever les ruines d'un sanctuaire, il est beau surtout de l'arracher à la profanation ; et il n'est pas douteux que cette entreprise n'attire des bénédictions abondantes sur les personnes chrétiennes qui prêtent à une restauration si désirable un généreux concours ; mais il est mieux encore, il est plus agréable à Dieu, plus utile à l'Église, d'aider au développement d'une œuvre qui doit contribuer si puissamment à relever les ruines des âmes; et c'est sous ce second point de vue qu'il convient d'envisager aussi l'œuvre de Sainte-Foy pour l'apprécier à sa double valeur. Cette vénérable église sera le centre des missions diocésaines.

Nota. Dans un de nos derniers numéros, en signalant plusieurs paroisses évangélisées par différents prédicateurs, nous avons oublié de mentionner celle de Thivars, où les exercices d'une mission ont produit un bien considérable.

Offrandes à Notre-Dame. — Un nouveau cœur a été offert à Notre-Dame, il y a quelques jours. Ce n'est pas une chose rare : nous recevons en effet tous les mois, et presque chaque semaine, de ces sortes de présents. Mais d'où vient celui-ci? Voilà ce qu'il est intéressant de savoir. Eh bien ! ce petit cœur si joli, si mignon, a été offert au nom d'une dizaine de petits ramoneurs qui doivent faire prochainement leur première communion à la cathédrale. M. l'abbé Desbonnet, professeur à l'institution Notre-Dame, s'est dévoué à l'instruction de ces pauvres enfants pour se délasser de ses autres fatigues. Tous les soirs, depuis plusieurs semaines, ils sont fidèles au rendez-vous qui leur a été donné; s'ils devancent l'heure, ils montent la garde à une petite distance de la porte ou font tranquillement leur partie. L'instruction terminée, on les voit se rendre deux à deux à la cathédrale, réciter leur chapelet aux pieds de la Sainte-Vierge et baiser ensuite dévotement le pilier comme de bons pélerins. Les belles dames agenouillées en ce moment devant la Madone font bien de prévoir ce coup de temps et de céder la place, car malheur aux robes dont la couleur ne s'harmonise pas avec celle de la petite troupe. Les dimanches et les fêtes, nos petits savoyards assistent à la messe et aux vêpres, rangés à l'entrée d'une chapelle, sous le regard de Dieu et de leur surveillant qui ne les perd pas un instant de vue. Mais le zélé cathéchiste ne s'est pas contenté de blanchir et de parer ces jeunes âmes, il a voulu mettre aussi leur extérieur dans un état convenable pour recevoir l'hôte divin. M. Desbonnet, pour atteindre son but, a frappé à dix portes, et dix portes se sont immédiatement ouvertes. Plusieurs personnes se sont fait un bonheur d'habiller ces enfants pour le grand jour. Rien, absolument rien, n'a été oublié des plus petits détails de la toilette. Les mamans sont pourtant bien prévoyantes et bien industrieuses, surtout dans cette circonstance ; mais le catéchiste des petits ramoneurs pourrait, ce nous semble, rivaliser avec les plus habiles. C'est que la charité, elle aussi, est une bonne mère ; elle a surtout dans un degré merveilleux l'intelligence du cœur.

— Dans le cours du mois de juin, deux cœurs ont été placés dans la chapelle du Sacré-Cœur de Jésus.

— Il y a quelques jours, un pieux magistrat d'une ville de Bretagne, abonné à la *Voix de Notre-Dame de Chartres*, a fait présent d'une lampe à Notre-Dame sous-terre, et il a pris l'engagement de l'entretenir à ses frais. C'est la quatrième qui brûle actuellement devant la sainte image.

TRANSLATION DE SAINTES RELIQUES.

L'empire des Francs, dit le célèbre Baronius, *s'est formé et s'est dilaté par le culte des Saints, pour durer aussi longtemps que ses fondements resteront posés sur ce même culte, et pour ne finir qu'autant que ces mêmes fondements seraient arrachés par l'impiété de l'hérésie.*

Le culte des Saints est donc une sorte de thermomètre à l'aide duquel on peut apprécier les sentiments religieux d'un peuple. Or, il est à remarquer que, depuis plusieurs années surtout, les Saints reçoivent plus d'honneurs parmi nous, et qu'on entoure leurs précieuses dépouilles de plus de vénération et d'hommages. C'est à n'en pas douter un signe de retour aux pratiques de la vie chrétienne.

— Il y a quelques mois, le pieux curé de Saint-Hilaire-sur-Yère eut le bonheur d'obtenir de Mgr Pie une relique du grand docteur de l'église de Poitiers, patron de sa paroisse. M[me] la duchesse de Lévis-Mirepoix qui s'était gracieusement chargée d'en faire la demande, voulut en même temps offrir un superbe reliquaire pour renfermer ces restes vénérés. Les nobles châtelains de Montigny se sont toujours fait honneur et gloire d'être les bienfaiteurs de l'église de Saint-Hilaire-sur-Yère.

— Le mardi 22 juin, une magnifique cérémonie avait lieu dans l'église cathédrale de Séez, pour la translation d'une relique insigne de saint Latuin, premier évêque du diocèse. Les restes précieux du saint pontife reposaient depuis plusieurs siècles dans l'église d'Anet au diocèse de Chartres. Les habitants de cette petite ville tiennent beaucoup à ce dépôt qu'ils regardent désormais comme leur trésor et leur propriété. Une prescription de plusieurs centaines d'années justifie assez leurs prétentions, même aux yeux de nos voisins de Normandie, pour qu'ils n'aient point à redouter de leur part un procès. Toutefois, en bons frères, ils ont consenti à céder un des principaux ossements du saint évêque pour en enrichir la ville et le diocèse qui furent le théâtre de ses travaux. Cette relique insigne a été offerte par Mgr l'évêque de Chartres à Mgr l'évêque de Séez à l'entrée de la cathédrale. Mgr l'évêque de Poitiers et le R. P. Souaillard ont rehaussé par l'éclat de leur parole la beauté de cette fête splendide, et la population s'est montrée admirable de foi et d'enthousiasme religieux.

Dans notre prochain numéro nous parlerons d'une autre cérémonie semblable qui a eu lieu, ces jours derniers, au monastère de la Visitation Sainte-Marie de Chartres.

TOURNÉES DE CONFIRMATION.

Mgr avait commencé ses visites pastorales dès les fêtes de Pâques; mais ses forces ne pouvant plus répondre à son zèle, Sa Grandeur a été condamnée à un repos de plusieurs semaines. Le lundi de la Pentecôte, 24 mai, nous l'avons vu de nouveau quitter sa bonne ville de Chartres pour visiter

successivement différentes paroisses des cantons d'Auneau, Nogent-le-Roi et Maintenon.

L'empressement de ces populations n'a pas été moindre que dans les paroisses du Perche, qui, de l'aveu de tout le monde, se sont signalées par un élan religieux tout spontané et vraiment digne d'éloge. On se rappellera longtemps les démonstrations chaleureuses de Charonville, de Frazé, de Montigny-le-Chartif, de Dangeau, etc. Il faudrait citer toutes les paroisses, si l'on voulait faire mention des excellentes dispositions des habitants et du concours des autorités locales. Il n'est pas de village en effet qui n'ait offert quelques-uns de ces spectacles qui touchent et qui consolent les vrais amis de la religion. Dans les paroisses de Boullay-Thierry, de St-Martin-de-Nigelles, de St-Lucien, de Houx, d'Ymeray, etc., les compagnies de sapeurs-pompiers se montraient heureuses et fières d'ouvrir la marche et de présenter les armes au passage de Mgr. La paroisse de Néron avait voulu causer à Sa Grandeur une agréable surprise en lui montrant sa belle église fraîchement réparée, et certes il a fallu poursuivre les travaux avec une grande activité pour arriver à ce but. A Coulombs, les sapeurs-pompiers et les autorités se sont transportés sur la route à une grande distance. Impossible de peindre l'animation de la foule qui se presse et sur le chemin et dans l'église. Les vieillards contemplent leur évêque avec respect et les petits enfants accourent dans l'espérance d'être bénis. On ne pourrait dire quels sont les plus heureux ou de ceux qui reçoivent avec tant de joie cette bénédiction si ardemment désirée, ou de celui qui la donne avec tant de bonté. On a vu souvent Sa Grandeur oublier le cortége pour joindre dans la foule un petit enfant qui lui tend les mains, ou qu'une bonne mère lui présente à genoux.

Villemeux s'est également distingué. Là, toutes les autorités rivalisaient de zèle pour témoigner à Mgr leur respect et la joie dont elles étaient animées. A Chaudon, malgré la chaleur excessive, on a voulu se rendre au château de M. de Chevrigny, à un kilom. de distance, pour recevoir Sa Grandeur. A Faverolles, les sapeurs-pompiers ont franchi trois kilom. par une chaleur de 33 dégrés, dans l'intention, disaient-ils, d'indiquer à leur évêque, le chemin qu'il avait à suivre pour se rendre plus sûrement à leur paroisse. De Prouais à St-Laurent-la-Gatine, les autorités et la garde d'honneur ont voulu conduire Mgr processionnellement. Sa Grandeur s'y oppose, on insiste, et Mgr touché profondément de cet acte de respect, met pied à terre et veut partager les fatigues de ses diocésains si dévoués. A Houx, nous aurions à signaler le capitaine, M. Guérin, si généreux pour l'église de sa paroisse. A Bailleau-sous-Gallardon, M. le maire, dans un discours dont la simplicité relevait encore le mérite, a montré combien la religion lui est chère. Nous ne parlons point des arcs de triomphes, de la musique, des décharges de mousqueterie et autres manifestations de ce genre, nous aurions trop à dire, et l'espace nous manque pour entrer dans tous ces détails ; mais nous tenions à écrire ces lignes, car de pareils faits prouvent bien éloquemment que la foi n'est point morte dans nos contrées.

REVUE DES BONNES ŒUVRES.

Il y a aujourd'hui peu de gens animés d'un certain zèle, qui n'aient sur le métier deux ou trois œuvres au moins, sans parler d'une demi-douzaine d'autres qui doivent faire suite aux premières dans un temps plus ou moins rapproché. Les *faiseurs*, les *entrepreneurs*, c'est le nom qu'on leur donne, se multiplient d'une manière prodigieuse. Faut-il s'en plaindre? Nous ne le pensons pas. Quand il y a des œuvres quelque part, c'est qu'il y a de la vie ; et, chose étonnante, les œuvres réussissent d'autant mieux qu'elles pullulent davantage. Donc vivent les œuvres! Conservons soigneusement celles qui existent, ressuscitons les anciennes, formons-en de nouvelles à proportion des nouveaux besoins qui se font sentir autour de nous.

Avant d'aborder la question des œuvres en particulier, voici quelques pensées sur les œuvres en général. Nous les livrons à la méditation de ceux qui entreprennent quelque chose et de ceux qui n'entreprennent rien ; tous pourront en faire leur profit. Elles sont extraites des écrits d'Adrien Bourdoise, l'un de ces ardents *faiseurs* du XVIIe siècle, qui ont entrepris la réforme de l'Église de France à cette époque. Mais commençons par rappeler la parole du divin Maître :

Les enfants de ce siècle sont plus prudents que les enfants de la lumière dans la conduite de leurs œuvres.

« Je me moque de tous les desseins si beaux et si saints qu'ils soient, s'ils n'ont passé par les difficultés et les persécutions.

« Quand tout le monde se soulève contre vous en quelque affaire (de Dieu), allez hardiment, c'est là où il fait bon.

« Ce mot (difficulté), dans les affaires de Dieu, est un mot infernal.

« Il ne faut espérer de bons succès dans les affaires de Dieu, qu'autant qu'elles ont reçu de traverses et de contradictions.

« Vous avez un grand repos d'esprit quand vous vous employez à une affaire qui est bonne, qui est à faire, et qui demeurera à faire si vous ne la faites. »

ŒUVRE DES PAUVRES MALADES.

Une Œuvre des plus touchantes et des plus utiles s'est établie, comme par enchantement, il y a quelques mois, sur la paroisse de Notre-Dame de Chartres : c'est l'Œuvre des pauvres malades.

Qu'elle soit la bienvenue : elle aura parmi ses sœurs une large place au soleil de la charité.

Toujours nous aurons des pauvres parmi nous, c'est Notre-Seigneur qui nous l'assure, et toujours aussi nous aurons des pauvres malades. Gardons-nous bien de nous en plaindre : c'est aujourd'hui plus que jamais la richesse et le trésor de l'Église.

L'Œuvre des pauvres malades est due à la charité de Saint Vincent de Paul : c'est une de ces institutions merveilleuses comme le serviteur de Dieu en établissait en quelque sorte chaque semaine, au dire d'un de ses historiens, tant l'amour de Jésus-Christ et des pauvres aiguillonnait son âme. Dans cette admirable société, dans cette œuvre de spéculation magnifique, les pauvres malades fournissent le fond sur lequel s'exerce l'industrie des associés; des dames vertueuses donnent leur temps, quelque argent, une part de leur cœur; et Dieu se charge de payer aux uns et aux autres, dès cette vie, un intérêt de cent pour un, en attendant le grand jour de la répartition générale des bénéfices.

L'œuvre dont nous parlons est donc une association de dames charitables pour la visite des pauvres malades.

Ce n'était pas assez pour Vincent de Paul d'avoir formé une pieuse congrégation de saintes femmes dévouées aux œuvres de miséricorde et connues sous le nom de *filles* ou de *sœurs de la charité :* touchante appellation qu'elles justifient depuis deux siècles d'une manière si admirable. Pour faire pénétrer plus avant dans la société chrétienne cette charité qui est la vie de Dieu même, il a choisi quelques dames vertueuses qui, sans quitter le monde, sans renoncer aux devoirs de la famille et aux exigences sociales que la Religion ne condamne pas, pussent néanmoins se livrer aux œuvres charitables et surtout visiter les pauvres malades en même temps qu'elles s'appliqueraient à mener une vie de plus en plus chrétienne. Voici en effet quels sont les devoirs des dames de charité :

1° Travailler avec ardeur à leur propre sanctification.

2° Visiter assidument les pauvres malades et les soulager avec zèle dans leurs besoins spirituels et temporels.

3° Avoir une dévotion particulière envers saint Vincent de Paul et réciter chaque jour en son honneur un *Pater,* un *Ave* et un *Gloria Patri.*

4° Faire la sainte Communion : 1° le jour de l'Immaculée-

Conception, 8 décembre, fête patronale de l'association; 2° un des jours de la neuvaine de la Translation, et de l'octave de la fête de saint Vincent de Paul.

5° Faire la sainte Communion une fois pour le repos de l'âme des dames qui viendront à décéder et dire un chapelet à la même intention.

L'Église ne pouvait manquer d'encourager une si belle œuvre. Aussi les souverains Pontifes l'ont-ils enrichie de précieuses indulgences dont il serait trop long de donner ici le détail.

Telle est l'œuvre admirable qui vient de s'établir sur la paroisse de Notre-Dame de Chartres, grâce à l'initiative de quelques âmes généreuses et au concours empressé qu'elles ont trouvé autour d'elles. Cet exemple, nous n'en doutons pas, sera bientôt suivi par d'autres paroisses.

L'Œuvre des pauvres malades établie à Chartres se compose exclusivement de dames appartenant à la paroisse de la cathédrale, et elle n'exerce son action que dans les limites de cette paroisse.

Une paroisse doit être en effet considérée comme une famille dont le Pasteur est le père spirituel, et il existe nécessairement des liens de charité plus étroits entre les divers membres qui la composent. Si notre charité est bien réglée, elle commencera par nous-mêmes et par nos proches, sans exclure toutefois ceux qui nous touchent de plus loin.

L'Œuvre des pauvres malades s'occupe en premier lieu du soulagement des corps, moyen efficace pour arriver à soulager les âmes, ce qui est le but le plus élevé de la charité fraternelle. Elle recherche avec un soin particulier la misère qui n'ose se produire, et qui est par là-même plus digne d'intérêt et de pitié.

Pour atteindre son but, elle se procure un fonds d'argent soit par des souscriptions, soit de quelque autre manière.

Le montant de la souscription est de 5 fr. au moins par année.

Parmi les dames de l'association, les unes se contentent de contribuer au succès de l'œuvre par leur souscription et leurs autres dons; les autres se chargent de visiter les malades pour les consoler, les encourager, les instruire et leur porter les secours dont ils ont besoin.

M. le Curé de la paroisse est de droit directeur de l'Œuvre.

La Société se réunit une fois par mois en assemblée générale,

sous la présidence de M. le Directeur, et une fois chaque année, en assemblée plus solennelle, sous la présidence de Monseigneur l'Évêque.

Lorsqu'une dame de la Société vient à décéder, on dit une messe pour le repos de son âme. Les associés s'efforcent d'y assister et d'y communier.

On fait dire aussi une messe pour chaque pauvre malade qui décède et l'on communie à son intention.

Tel est en abrégé le réglement de cette Œuvre qui assure aux pauvres malades de la paroisse de Notre-Dame des secours plus multipliés, des visites plus fréquentes et plus régulières, un dévouement plus parfait et des soins tout maternels.

Nous savons, et nous n'avons garde de l'oublier, que la ville de Chartres, dans sa sollicitude pour les pauvres n'a jamais négligé de les secourir. Le bureau de bienfaisance, la conférence de Saint Vincent de Paul, plusieurs sociétés de secours mutuels ne cessent en effet de venir en aide aux malheureux. Mais rien, absolument rien, ne saurait remplacer les soins touchants de ces femmes qui puisent dans la religion les inspirations de leur charité.

Seules, dit un auteur, les femmes chrétiennes comprennent bien la jouissance de l'abnégation et le bonheur qu'il y a à s'oublier, à se sacrifier pour les autres. Soit qu'elles guident les pas chancelants de l'enfance, soit qu'elles visitent le pauvre dans son réduit, soit qu'elles retournent le malade sur sa couche, soit qu'elles soulagent ceux qui souffrent, soit qu'elles consolent ceux qui pleurent, personne ne comprend mieux qu'elles le grand précepte de la charité. Là où les hommes calculent et délibèrent, les femmes sentent et agissent. Les dernières au pied de la croix et les premières au tombeau du Sauveur, on les voit encore partout où il y a quelque blessure à guérir, quelque misère à soulager, quelque infortune à consoler.

Êtes-vous tourmenté d'une peine profonde ?
C'est un charme à vos yeux qu'une femme y réponde.
Elle prend mieux le ton qui calme les douleurs,
Son œil aux pleurs d'autrui sait mieux rendre des pleurs ;
Et son cœur que jamais l'égoïsme n'isole
Dit mieux au malheureux le mot qui le console (1).

Tant qu'il y aura sur la terre des enfants, des vieillards, des malades, des pauvres, des affligés, les femmes auront à exercer

(1) Legouvé, *Mérite des femmes.*

de toutes les magistratures la plus élevée, la plus glorieuse : celle qui consiste à représenter Dieu sur la terre, à être les ministres de sa providence, à justifier sa bonté, à faire bénir son nom en distribuant ses bienfaits. Il semble que toutes les œuvres de miséricorde ne soient dans leur principe qu'une abondante émanation de l'amour infini de Dieu, qu'il répand sur les hommes, en le faisant passer par le cœur des femmes chrétiennes (1).

Sans doute, jusqu'ici les femmes chrétiennes de la ville de Chartres étaient loin d'être étrangères aux œuvres de miséricorde. Il serait même difficile de trouver ailleurs plus de dévouement et de sollicitude pour les malheureux et les pauvres que chez les dames de la société chartraine. Mais s'il existait déjà quelque association de ce genre, il lui manquait cette organisation forte et le secours précieux de ce réglement dont une longue expérience a justifié les sages prescriptions.

L'Œuvre des pauvres malades est née d'hier dans notre ville, et déjà une centaine de dames se sont empressées de donner leurs noms pour en faire partie.

Il suffit qu'elle soit plus connue pour prendre des développements considérables, et bientôt, nous n'en doutons pas, toutes les femmes chrétiennes de la paroisse qui peuvent faire pour les pauvres le petit sacrifice prescrit par le réglement de l'association, tiendront à honneur de s'enrôler sous sa charitable bannière. Il est si consolant et si glorieux à la fois de secourir les membres souffrants de J.-C.!

Il nous resterait beaucoup à dire sur un si intéressant sujet : nous y reviendrons une autre fois.

ŒUVRE DES VOCATIONS ECCLÉSIASTIQUES.

Nous avons déjà dit un mot de la pénurie de quelques séminaires sous le rapport des vocations ecclésiastiques ; mais il est bon de remarquer que ces établissements sont pauvres de sujets, surtout parce qu'ils manquent de ressources. Beaucoup d'enfants se trouvent exclus du sacerdoce par défaut de fortune. Qu'on y pense sérieusement, le recrutement des séminaires est une question de vie ou de mort pour la société. Voilà pourquoi nous ajoutons ici quelques réflexions de M. l'abbé Gaduel sur l'aumône faite en faveur des élèves entretenus dans ces établissements.

« Quand les parents ne peuvent rien ou presque rien faire (pour

(1) *Réflexions sur l'éducation*, par l'abbé Balme-Frézol, t. 1, p. 58-59.

soutenir leur fils dans une maison cléricale), ne serait-il pas possible de trouver des personnes riches et charitables qui consentiraient à contribuer aux frais d'éducation de l'enfant? Aider à procurer à l'Église un Prêtre de plus est assurément de toutes les œuvres de charité une de celles qui se présentent avec le plus d'attrait aux âmes chrétiennes. La division de la bonne œuvre est d'ailleurs, en ce cas, comme en bien d'autres, un expédient qui souvent réussit : s'il n'est pas facile de trouver une personne qui veuille consentir à donner 300 ou 400 francs par an, on peut plus aisément en trouver six ou huit qui donneraient 50 fr. chaque année, et cela, pour le but, revient au même.

Il y a des Curés qui font eux-mêmes quelques sacrifices pour leurs élèves : on ne saurait trop les en louer : nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir un plus digne et un plus saint usage du superflu ecclésiastique, où il en existe, que de l'employer à l'œuvre des Séminaires : les pauvres, au fond, n'y perdent rien; car il seront toujours plus secourus en proportion qu'il y aura dans un diocèse plus de Prêtres.

On ne saurait trop aussi, dans toutes les paroisses, recommander à la générosité des fidèles les quêtes qui se font annuellement pour les Séminaires. S'il est une œuvre pour laquelle nous puissions hardiment et sans crainte demander l'aumône des peuples, c'est bien celle-là. L'Église de France n'a pas à rougir de sa pauvreté, quand elle la porte avec tant de gloire, et lorsqu'au sein même de cette pauvreté extrême et si voisine de l'indigence, elle sait trouver, depuis cinquante ans, le moyen de faire des œuvres que celles des jours de son opulence n'égalèrent pas ou du moins ne surpassèrent jamais. Ce qu'on nous prête nous le rendons, et au centuple : et ces pauvres enfants auxquels, pour en faire des Prêtres, les fidèles fournissent le pain du corps, tandis que des maîtres désintéressés leur donnent, presque sans rétribution, le pain de l'esprit et du cœur, ces enfants seront un jour selon l'expression si belle de saint Eucher : « Des colonnes qui soutiendront le monde qui chancelle. » Si l'état du monde, du temps de saint Eucher, était ébranlé, il ne l'est assurément pas moins du nôtre : jamais le clergé ne rendit plus humblement à ce monde si tristement chancelant, de plus grands et de plus importants services ; et jamais aussi le peu d'argent qu'on emploie à élever les pierres de ces colonnes sacerdotales, ne dut être ni moins épargné, ni moins regretté qu'aujourd'hui. »

CANTIQUE A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHANT DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

Nous avons reçu de Paris, il y a quelques semaines, deux cantiques en l'honneur de Notre-Dame de Chartres. L'un a été composé par un simple ouvrier qui a voulu offrir ce pieux hommage à la Sainte Vierge; nous le félicitons et nous le remercions de son bon vouloir, Marie l'en récompensera. L'auteur du second cantique s'est caché sous le voile de l'anonyme; il n'a pas moins de droits à notre reconnaissance pour avoir entendu notre appel, et nous sommes heureux de publier aujourd'hui les strophes qu'il nous adresse.

La musique est tirée des œuvres du P. Lambillotte aussi bien que les paroles du chœur, sauf un léger changement. (1)

Quant au sujet du cantique, il rentre dans cet ordre d'idées que nous avons émises plus d'une fois sur l'efficacité de la prière des enfants. Mais parmi tous les enfants, ceux dont la prière a le plus de vertu et de puissance sur le cœur de Dieu ne sont-ils pas ces jeunes Samuels que Dieu lui-même a choisis pour remplir dans son temple un pieux ministère et pour servir à l'autel du sacrifice? Oui, c'est notre conviction intime, les jeunes clercs qui assistent les prêtres dans leurs fonctions saintes reçoivent des grâces toutes spéciales, et le Seigneur se plaît à exaucer leurs prières toutes les fois qu'ils l'invoquent avec une confiance naïve.

Jeunes clercs, priez donc avec ferveur; priez pour vous d'abord et pour tous ceux qui vous sont chers, mais priez aussi pour les immenses besoins de l'Église. Combien d'enfants devenus ensuite prêtres, missionnaires, ont préludé aux œuvres du zèle apostolique par de ferventes prières adressées en faveur des pécheurs, des hérétiques et des infidèles! Un de nos professeurs nous citait un jour l'exemple d'un de nos compatriotes qui dès sa plus tendre jeunesse priait déjà pour ses futurs paroissiens. La paroisse où Dieu l'appelait était en effet bien digne d'intérêt et réclamait toute sa sollicitude : c'était une province de la Chine qui devait plus tard lui échoir en partage.

CHANT DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

I

Aux pieds de la Vierge sous-terre
Qui vous prodigue ses faveurs,

(1) Mme veuve P., qui a la propriété des œuvres du P. Lambillotte, n'a pas cru devoir nous autoriser à reproduire cette musique.

Enfants, qu'une ardente prière
S'exhale toujours de vos cœurs.
A cette divine Maîtresse
Vous avez donné votre amour :
Dans un transport de douce ivresse
Chantez répétez chaque jour :

CHŒUR.

Reçois, reçois, Mère chérie
Les vœux que t'offrent tes enfans : } bis.
A te servir ils consacrent leur vie,
A te louer ils consacrent leurs chants. } bis

II

Notre coupable indifférence
Du Ciel a bravé le courroux :
Afin d'apaiser sa vengeance
Priez, enfants, priez pour nous.
Remplis de l'ardeur la plus vive,
Exprimez vos brûlans désirs ;
De votre foi simple et naïve
Marie entendra les soupirs. Reçois etc.

III

Votre vie est pleine de charmes,
Vous savourez mille douceurs;
Mais autour de vous que de larmes !
Que d'inexprimables douleurs !
Enfants pour les âmes souffrantes,
Pour tant de frères malheureux
Elevez vos mains suppliantes
Et redoublez vos chants pieux. Reçois etc.

IV

Près de la Vierge tutélaire
Vous goûtez le calme du port :
Combien qui vers son sanctuaire
Voguent, hélas ! avec effort !
Au milieu des flots en furie
Ah ! que leur destin est amer !
Pour eux, enfants, priez Marie :
Elle est l'Etoile de la mer. Reçois. etc.

V

Et quand au bout de la carrière
Vous quitterez les saints parvis,
La main de votre aimable Mère
Vous ouvrira le Paradis.
Près de cette Reine immortelle
Vous bénirez votre heureux sort,
Et dans une extase éternelle
Vous lui direz avec transport :

Reçois, reçois, Mère chérie
Les vœux que t'offrent tes enfants : } bis.
A te servir ils ont passé leur vie
A te louer ils consacrent leurs chants. } bis.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de GOUVERNEUR.

8e NUMÉRO. AOUT 1858.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

XVe ENTRETIEN. — LE PORTAIL DE L'OUEST.

Après avoir lu attentivement tout ce qu'on a écrit jusqu'à ce jour sur la statuaire du portique occidental, après avoir étudié nous-même les personnages qui peuplent ses tympans, ses parois, ses chambranles et ses voussures, et consulté des archéologues d'un mérite supérieur, consommés dans la science iconographique, nous avons pu nous convaincre que jusqu'ici nous n'avons fait que balbutier sur le sens mystérieux de cette grande page biblique burinée sur la pierre, que nos lumières isolées seraient restées au moins à l'état de pénombre sans le secours de quelque profond iconologue et qu'enfin les connaissances acquises nous imposent encore un travail d'observation qui nous effraie et que nous n'avions pas soupçonné.

Nous avons donc aujourd'hui la même raison que le mois dernier de nous abstenir de toute interprétation hasardée et de remettre à plus tard notre description iconographique. Nous promettons à nos lecteurs d'étudier consciencieusement notre portail, jusqu'à ce que nous puissions lire couramment dans ce livre scellé, où le temps et les hommes ont détruit tant de lettres symboliques. Alors notre admiration pour ce chef-d'œuvre de

statuaire chrétienne croîtra à mesure que nous en découvrirons la pensée sublime.

En attendant et pour nous mettre dans la voie, nous avons beaucoup à dire sur l'histoire de ce portique du XIIe siècle et sur son état primitif. Sa position discordante et anormale entre ces deux tours qui furent d'abord construites en hors-d'œuvre, provoque les recherches de l'archéologue et ouvre un libre champ aux conjectures. Il s'agit de rétablir l'architecture de ce porche comme elle devait se présenter à l'origine et d'asseoir son jugement à cet égard sur des motifs de certitude satisfaisants.

Cette question, purement architectonique, offrira sans doute peu d'intérêt pour un grand nombre de lecteurs qui veulent que la poésie chrétienne colore et enflamme toujours le style et les pensées de l'archéologue. Qu'ils nous passent pour cette fois les prosaïques détails dont nous prévoyons la désolante aridité.

Nous en sommes restés, pour la partie historique de nos *Entretiens*, à la construction des cryptes par l'illustre Fulbert. Deux ans suffirent à cette époque d'activité prodigieuse, pour bâtir les murs énormes et achever la voûte en pierre de cette vaste église souterraine. Sur cette construction fondamentale, il fallut élever une basilique dont les proportions architecturales devaient être en rapport avec celles des *grottes* qui lui servaient de base. On se mit à l'œuvre et l'ardeur de la foi plus que les efforts de l'art fit surgir l'église romane de Fulbert comme la force végétative fait naître des rameaux robustes d'un tronc plein de vigueur; il y avait dans les *saintes grottes* comme une sève fécondante de nature à produire nécessairement des merveilles; la suite des temps l'a démontré.

Fulbert n'eut pas le bonheur de couronner lui-même son grand ouvrage. Il mourut le 10 avril l'an 1029; mais il voulut continuer même après sa mort ce qu'il avait entrepris de son vivant : avec les revenus dont il dota l'église épiscopale, on poursuivit son œuvre en suivant le plan qu'il avait tracé et les lumières qu'il avait répandues autour de lui. Car, nous l'avons dit, cet évêque si éminent connaissait à fond l'architecture.

Ce fut Thierry, son successeur, qui acheva cette Cathédrale. Il en fit la dédicace le 17 octobre 1037. Ainsi elle avait été construite en moins de dix-sept ans.

Il est facile de se rendre compte de sa structure d'après la disposition des cryptes. Elle devait être en pierre, de style roman

secondaire et de même dimension que la Cathédrale actuelle, à l'exception de l'espace compris entre les deux clochers. Il n'est pas possible que les *logeurs de bon Dieu* (c'est ainsi qu'on appelait les architectes d'alors) aient jeté sur la colline chartraine des fondations si solides, si vastes et si profondes, pour asseoir sur ces blocs de granit une église mesquine et sans ornementation. La Cathédrale de Fulbert et de Thierry devait avoir comme la nôtre trois nefs et trois porches. Les archivoltes de ses portiques devaient être ornées de tous ces dessins gracieux que pouvait imaginer le caprice du ciseau bysantin. Nous possédons encore du reste beaucoup de monuments religieux du XIe siècle, entre autres, la nef de la cathédrale du Mans et l'église de la Couture, qui peuvent nous donner une idée de ce que devait être la basilique chartraine.

On ne savait pas à cette époque bâtir de grandes voûtes en pierre, car on n'avait pas encore découvert l'ogive dont les nervures en se rejoignant à leur sommet se prêtent une force d'appui mutuelle, on n'avait pas non plus trouvé le secret de neutraliser la poussée des voûtes par les contreforts en arcs-boutants. Aussi l'église romane de Chartres avait une voûte en bois, et le martyrologe nous apprend que ce fut le roi Henri Ier qui la fit lambrisser à ses frais.

La Cathédrale de Fulbert resta debout près de deux siècles. Elle fut entièrement consumée par un incendie en l'année 1194, avec le cloître et une partie de la ville. Cet épouvantable sinistre, dont on avait cherché à effacer de nos annales la date et jusqu'au souvenir, est aujourd'hui un fait incontestable qui ressort de l'examen de l'architecture actuelle et des savantes recherches historiques de MM. Chasles et Rossard de Mianville.

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre le commencement du XIe et la fin du XIIe siècle, les évêques de Chartres, successeurs de Fulbert et de Thierry, durent embellir à l'envi le sanctuaire de Notre-Dame. L'architecture romane se prêtant à la plus splendide ornementation, cette église était sans doute d'une grande richesse et d'une magnificence incomparable. Ce n'est point là une supposition gratuite, car l'un de nos vieux chroniqueurs qui nous ont transmis la relation de l'incendie de 1194, Robert d'Auxerre, en racontant cet affreux désastre, nous dit que l'église, le cloître, beaucoup de reliques, une foule d'habitants périrent dans les flammes, et il ajoute : *nec non et orna-*

mentorum congeries immensa, et *une masse d'ornements et de décorations*.

Nous ignorons quels étaient ces embellissements; l'histoire nous laisse à cet égard dans une complète incertitude. Nous savons cependant que saint Yves fit construire, en 1099, à l'entrée du chœur un magnifique jubé dont on n'a pu conserver aucun vestige. Vers le même temps, sainte Mathilde, reine d'Angleterre, fit présent de plusieurs cloches fort belles à Notre-Dame de Chartres. Mais il n'y avait pas de clochers alors, et ces bouches d'airain, étant dignes probablement de se faire entendre du haut de quelque pyramide monumentale, inspirèrent aux architectes d'alors la pensée d'élever ces deux tours gigantesques qui font encore notre admiration, et dont une seule a reçu pour couronnement la flèche aigüe qui convient à sa structure romane.

Ce fut vers le commencement du XIIe siècle (en 1115, dit M. l'abbé Bulteau) que l'on entreprit la construction de ces deux clochers qui portent en effet la date de leur origine dans leurs lignes architecturales, où le style *roman-transition* se remarque au mélange de l'ogive et du plein-ceintre. La tour du nord et celle du midi surmontée de sa pyramide sévère, furent terminées vers le milieu du XIIe siècle, avant l'incendie de 1194.

Il faut maintenant se rendre compte de la disposition première de ces deux *sœurs jumelles*, selon le langage de Mgr de Poitiers. Ces tours furent bâties en hors-d'œuvre; elles ne tenaient que par l'un de leurs angles à l'église romane. A la place où nous voyons aujourd'hui le portail de l'occident, des massifs de piliers et de colonnes, pareils à ceux qui se dressent à la base des tours, soutenaient la voûte d'un porche et la façade actuelle, qui fut rapportée entre les deux clochers immédiatement après leur construction. Une partie de ces massifs existe encore, et se trouve noyée dans la maçonnerie du portique. Sur la paroi qui regarde l'intérieur de la Cathédrale, on voit encore quatre colonnes engagées, deux au milieu, deux aux angles, d'un style absolument analogue à celui des tours auxquelles elles appartiennent. Celles des angles seulement ont été retaillées au XVe siècle. De plus, au pied des énormes faisceaux de colonnes accolés aux angles des clochers, qui saillissent à l'intérieur, il existe encore deux bases de colonnes de l'ancien porche, parallèles à celles des angles extérieurs. Avec ces données il est facile de rétablir en imagination cette galerie couverte qui ouvrait sous

la façade, par deux larges baies, et sous les tours par celles qui donnent entrée aujourd'hui dans les chapelles. Toutes les ouvertures murées que nous apercevons à la base des clochers communiquaient également à ce vaste porche de 48 mètres de longueur. Quand on se figure la façade occidentale reposant sur un péristyle d'une si majestueuse étendue, elle acquiert aussitôt des proportions plus harmonieuses, elle s'élève et s'élargit encore davantage et la platitude de sa surface disparaît.

Mais que devient maintenant notre porte Royale? Nous l'avons déplacée pour restituer à la façade son ancien porche; il faut la rétablir elle-même à sa place primitive. Ce n'est pas un travail, quand on ne le fait que sur le papier.

Il est à peu près certain que ce portail a été construit vers la même époque que les tours, c'est-à-dire, dans la première moitié du XIIe siècle. Le style roman-tertiaire qui s'y manifeste l'indique suffisamment et les statues qui le décorent offrent une très-grande analogie avec celles qui figurent sur la façade méridionale du vieux clocher : *l'ange au cadran, l'âne qui vielle et la truie qui file*. C'est alors qu'avait lieu dans l'architecture cette révolution qui devait amener le règne de l'ogive et ce fut au berceau de ce règne que les personnages et les scènes bibliques vinrent remplacer des dessins fantastiques, sans aucune signification religieuse, aux portes des églises. On connaît la date des portails de quelques autres cathédrales voisines, parfaitement semblables à celui que nous étudions; leur construction remonte au commencement du XIIe siècle : or, dans une même contrée, les monuments religieux sont contemporains. Du reste les historiens, quand ils racontent les prodiges de zèle des chrétiens d'alors pour la maison de Dieu, ne parlent pas seulement du travail des *tours* mais de celui de l'*église*, ce qui fait supposer que l'on travaillait encore, au XIIe siècle, à la Cathédrale de Fulbert, et que l'érection de notre portail a dû coïncider à peu près avec celle des clochers.

La date du portique occidental étant ainsi déterminée, nous le replaçons naturellement en son lieu primitif, à l'entrée de l'église romane de Fulbert, au fond de ce porche dont nous venons de parler. Il est possible que la construction des clochers ait nécessité la démolition de l'ancienne façade dont elle pouvait briser la symétrie, et donné naissance à ce magnifique portail historié. Du reste le goût des innovations et le désir d'enjoliver les édi-

fices religieux ont toujours été pour les artistes une passion irrésistible qui a même souvent aveuglé le génie. Chaque siècle a eu sa manière d'opérer ; c'est ce qui a rendu impossible l'unité de style dans nos grandes cathédrales : toujours quelques parties surajoutées ou terminées plus tard appartiennent à d'autres périodes que celle qui a présidé à l'ensemble.

Voilà donc comment nous devons nous représenter l'église épiscopale du XIIe siècle, ornée à sa façade principale de son portique historié et précédé d'un porche qui s'étendait sous les deux tours, en dehors de l'enceinte.

Comment se fait-il maintenant que ce porche ait disparu et que le portique royal se trouve aujourd'hui rapporté entre les clochers au niveau de la façade? On trouvera facilement la raison de ce déplacement dans l'événement de 1194.

Après les ravages de cet effroyable incendie qui n'avait respecté que ce portail, les deux tours, la flèche méridionale et le bas de la façade, on se mit à l'œuvre de nouveau avec une ardeur merveilleuse pour reconstruire la Cathédrale. Le XIIe siècle et, par conséquent, la période de transition tirait à sa fin ; les traces du style roman allaient disparaître et l'ogive allait dominer en souveraine. On éleva sur le plan et les fondations des cryptes, cette église que nous regardons encore comme le chef-d'œuvre le plus complet du style ogival. Et, pour en revenir à notre porte royale, c'est sans doute pour augmenter la longueur de l'édifice et la majestueuse étendue de sa grande nef que l'on supprima le porche et qu'on transporta le portique à la façade. On découvre facilement les soudures de ce rapport. En plusieurs endroits, les ressauts des pilastres des tours ont été coupés pour recevoir la masse du portail sans nuire à sa décoration. La façade qu'il supporte a été réparée, après l'incendie, à sa partie supérieure, peut-être à partir de la grande rose ; mais la galerie des rois est assurément du XIIIe siècle.

Si dans tous les détails qui précèdent, il nous est échappé quelque erreur, nous nous soumettons d'avance aux décisions d'hommes plus expérimentés, et nous ferions part à nos lecteurs de toute observation judicieuse qui nous serait adressée.

L'abbé Hénault,

Curé de Lucé.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT FAUSTIN.

Saint Faustin est un martyr des premiers siècles de l'Église, dont le corps glorieux, trouvé dans les catacombes de Rome, fut envoyé dernièrement à la Visitation Sainte-Marie de Chartres. Ce trésor précieux, offert aux pieuses filles de Saint-François de Sales au nom de Notre Saint-Père le Pape, a été l'objet d'une fête on ne peut plus édifiante, dont les heureux témoins ne perdront jamais le souvenir.

Dès le 28 Juin, le petit clocher du monastère a son oriflamme et semble tout fier d'annoncer à la ville la solennité qui se prépare. Une avenue charmante d'orangers, de grenadiers, d'arbustes de toute espèce, au-dessus desquels flottent joyeusement de nombreux étendards, conduit à la chapelle dont l'intérieur présente un coup d'œil ravissant. A l'entrée du sanctuaire s'élève un baldaquin superbe étalant ses draperies rouges parsemées d'étoiles d'or; au-dessus apparaît un autel splendidement décoré de riches candélabres; une légende qui le surmonte, portant ces mots : « *sa mémoire est éternelle*, » annonce qu'il est destiné à recevoir notre illustre martyr. Les murs du sanctuaire et de la nef dans toute leur longueur sont tapissés de tentures rouges couronnées de guirlandes dont les gracieux festons courent encadrer tantôt des faisceaux de petits drapeaux rouges marqués d'une croix, tantôt des guidons bleus et blancs où sont tracés les chiffres de Jésus et de Marie, tantôt des écussons rouges portant des inscriptions en l'honneur de saint Faustin, puis vont se perdre sous des ogives en mousse et reparaissent encore pour fermer ce bel ensemble d'ornementation à la naissance des vitraux.

Le 29 Juin, à quatre heures du soir, les portes du monastère s'ouvrirent et l'on découvrit enfin, sur un reposoir très-simple mais d'un goût exquis, une châsse magnifique, style du XIII[e] siècle, artistement sculptée par M. Blottière, si connu pour ses travaux d'église. Les bonnes religieuses, modestement enveloppées de leurs longs voiles et tenant un cierge à la main, formaient la haie comme une garde d'honneur autour du précieux dépôt confié à leur piété. Le reliquaire fut transporté solennellement au milieu d'une foule compacte, au cri mille fois répété de : « *Sancte Faustine, ora pro nobis.* » A partir de ce moment jusqu'au vendredi soir, la chapelle fut continuellement encombrée par une multitude de fidèles saintement avides de contempler les restes sacrés du généreux athlète de la foi. On distingue facilement le crâne, les dents, les cendres des chairs, vingt-quatre faisceaux d'ossements brisés et les fragments de la petite fiole de verre qui contenait le sang du martyr.

Aux exercices du Triduum qui avaient lieu matin et soir, le sanctuaire était rempli par les prêtres venus de la ville et des paroisses voisines; la nef et même la cour du monastère étaient envahies par les fidèles accourus

de toutes parts. Le reste du jour, les pensions, les communautés et beaucoup de personnes qui n'avaient pu trouver de place pendant les exercices, venaient tour à tour vénérer les saintes reliques. Nous devons mentionner ici tout spécialement les bons habitants de la paroisse d'Umpeau qui, venus de trois lieues implorer saint Taurin pour obtenir de la pluie, se rendirent processionnellement de la cathédrale à la Visitation pour honorer ce nouveau protecteur du Diocèse. Leur foi fut exaucée, car deux jours après une pluie bienfaisante a rafraîchi nos campagnes.

Ainsi tout contribuait à relever l'éclat d'une fête si touchante, l'affluence des fidèles, l'empressement des prêtres qui se firent honneur de remplir les fonctions de chantre, de diacre et de sous-diacre, etc., le talent de nos jeunes musiciens du grand et du petit Séminaire, du Collége Notre-Dame et de la Maîtrise, dont les concerts ont excité l'admiration générale. Le Mercredi, la messe solennelle fut célébrée par M l'abbé Paquert, vicaire-général; le soir, M. l'abbé Chouet, supérieur du petit Séminaire, vint chanter les Vêpres et le Salut avec tous les élèves. Le jeudi, M. le Curé de Saint-Pierre officia à la Messe, et M. le Curé de la cathédrale donna le Salut. Le vendredi, M. l'abbé Barrier, vicaire-général, officia le matin ; et le soir, Monseigneur, arrivé de ses tournées de confirmation, daigna venir lui-même donner le Salut du Saint-Sacrement.

Deux fois par jour, le R. P. Lefèvre, de la compagnie de Jésus, montait en chaire et captivait son auditoire sous les charmes de sa parole. Tout en lui est aimable, et si l'on peut parler de la sorte, c'est l'amabilité en personne : les pensées gracieuses, les sentiments délicats, le style coulant et facile, le ton plein de douceur, le geste calme et distingué, tout se réunit en lui pour faire aimer le prédicateur; mais l'orateur sacré s'est admirablement servi de l'influence qu'il avait acquise sur les cœurs pour faire aimer la vertu. Comme on était heureux de l'entendre expliquer avec une onction si suave la vie de la foi qui fait battre le cœur du juste! Qu'ils étaient beaux ses discours sur l'amour de Dieu, sur la charité de Jésus! et surtout comme elle était ravissante la paraphrase du *Magnificat!*

Espérons que cette précieuse semence, déposée dans une terre bien préparée, portera des fruits abondants pour tout notre diocèse et que le saint martyr, objet d'une fête si solennelle, se souviendra de l'accueil qui lui a été fait par les âmes chrétiennes de la ville de Chartres.

— Le 1er juillet, la paroisse d'Umpeau a fermé la série de ces touchants pélerinages qui ont édifié notre ville durant l'espace de cinq semaines.

Notre dernière chronique a passé sous silence une des paroisses venues à Notre-Dame de Chartres, qui, au lieu d'être oubliée, méritait certainement une mention particulière. Nous voulons parler de Saint-Arnoult-des-Bois, dont les habitants ont montré, le mardi 22 juin, ce qu'ils savent faire quand il s'agit de manifestations religieuses. Sans rien dire des bannières, des riches bâtons de confrérie et de tout ce luxe pieux qu'on aime à déployer dans cette paroisse, venons au trait particulier qui l'a distinguée entre toutes les autres. La population de Saint-Arnoult a voulu faire une offrande à Notre-Dame à l'occasion de son pélerinage. En conséquence, une quête a

eu lieu parmi les rangs, et le produit en a été remis au sous-directeur de la confrérie pour l'acquisition du premier objet qui dut embellir le sanctuaire de la Sainte Vierge.

Nous aurions dû dire aussi que la paroisse de Bailleau-le-Pin était représentée par la plus grande partie de sa population, et que plus de soixante jeunes personnes vêtues de blanc suivaient la bannière de la confrérie.

Les habitants d'Écublé ont témoigné le désir d'entendre de la bouche de Monseigneur quelques paroles de consolation, et Sa Grandeur s'est rendue avec une touchante condescendance au vœu de ces braves gens qui s'en sont allés ravis de l'honneur qui leur avait été accordé.

Nous omettons sans doute encore d'autres particularités édifiantes; mais c'est le propre d'une foule de saintes actions de demeurer cachées, malgré la bonne volonté que les chroniqueurs auraient de les révéler au grand jour.

— Le mercredi 7 juillet, a eu lieu à Notre-Dame la première Communion des enfants de la paroisse; le lendemain, Monseigneur leur a donné le sacrement de Confirmation. Ces deux cérémonies se sont passées d'une manière très-édifiante.

Signalons à cette occasion aux instituteurs et aux institutrices une innovation très-heureuse qu'il serait bon d'imiter partout où la chose est possible. Un bon frère de la Doctrine chrétienne est venu s'offrir à présider dans une chapelle les enfants des Écoles chrétiennes pendant qu'ils se préparaient à leur confession, dans l'intervalle des exercices de la retraite. Nul doute que cet expédient n'ait eu les meilleurs résultats. La surveillance, mais une surveillance paternelle, est un point capital pour atteindre le but qu'on se propose dans l'éducation, et elle est aussi précieuse pour les exercices de piété que pour le reste. C'est la légèreté et l'étourderie plutôt que la malice qui entraîne les enfants dans le désordre.

Décidément, on va dire que nous avons un faible pour nos petits ramoneurs. Le fait est qu'ils ont été charmants, et, qui plus est, ils n'ont pas cessé de l'être. Aussi c'était à qui les fêterait le mieux au jour de leur première Communion. Le bon vin, les gâteaux, les friandises de toute espèce abondaient au festin que la Providence leur avait préparé. Mais ce n'est pas là ce qui a touché le plus nos chers enfants. Celui qui le matin leur avait distribué le pain des anges a voulu assister à leur petit banquet; et la veille au soir il avait remis à chacun d'eux, après les avoir embrassés avec une tendre affection, une belle médaille d'argent, précieux souvenir du plus beau jour de leur vie. Voilà ce que ces petits enfants n'oublieront jamais. Quand au bout de longues années peut-être, en voyant cet objet de dévotion sur leur poitrine, on leur demandera ce que c'est que cette médaille, ils répondront avec attendrissement : c'est un souvenir du bon curé de Notre-Dame de Chartres qui nous a fait faire notre première Communion.

Les enfants qui font la première Communion à la Cathédrale sont dans l'habitude d'offrir un présent à la Sainte Vierge pour lui témoigner leur reconnaissance. C'est trop juste; car si nous avons le bonheur de posséder Jésus, nous devons grand merci à Marie, comme dit fort bien le P. de Montfort. Or, c'est à nos petits ramoneurs que revient cette année-ci la

gloire d'avoir maintenu ce pieux usage. D'eux-mêmes, ils se sont concertés pour mettre en commun une partie des petites aumônes qu'ils avaient reçues et pour offrir un cœur à Notre-Dame du Pilier comme ils en avaient offert un déjà à Notre-Dame sous-terre. C'est pendant la station qui a lieu devant la sainte image, à la procession de la confrérie, que cette offrande a été faite avec solennité. Nos petits ramoneurs étaient là tous les dix, et Marie dans cette circonstance n'a pas eu le chagrin de dire comme son divin Fils après la guérison des dix lépreux : et les neuf autres, où sont-ils? il n'y a que cet étranger qui soit venu rendre grâces.

Espérons que cet exemple donné par les petits ne sera pas oublié. Bien des paroisses sont venues implorer le secours de Notre-Dame, il y a quelques semaines. Elles penseront sans doute à venir la remercier après les travaux de la moisson, surtout dans l'octave de sa bienheureuse Nativité.

Les petits enfants dont nous parlions tout à l'heure ont rendu sensible une pensée que nous avons eue bien des fois et à laquelle nous prions de réfléchir. Notre-Dame de sous-terre semble devoir protéger plus spécialement les enfants qui se préparent à la première Communion et venir en aide aux parents et aux maîtres chrétiens pour le succès de l'éducation première. Oui, c'est à la Vierge de la Grotte, *Virgini pariturœ*, que conviennent ces paroles : *Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.*

Notre-Dame du Pilier est la Vierge-Mère ; elle tient à la main un fruit symbole de Jésus, fruit précieux qu'elle a donné au monde. Il nous paraît que sa grâce est d'accueillir les enfants auxquels elle a donné son Fils par la Communion, et de les soutenir dans le sentier de la vertu. Notre-Dame du Pilier serait donc Notre-Dame de la persévérance.

— Le dimanche 11 juillet, a eu lieu la procession mensuelle de la confrérie de Notre-Dame, qui n'avait pu se faire le dimanche précédent. Le nombre des demoiselles qui suivaient la bannière de Marie était beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire. Remarquons que de jeunes personnes d'une condition plus élevée ne dédaignent pas de venir se confondre avec les jeunes filles pauvres dans cet hommage de piété envers la Très-Sainte Vierge. Après tout, rien de plus raisonnable et surtout de plus chrétien. Ne faut-il pas se faire petit pour entrer dans le ciel dont Marie est la porte, comme le chante l'Église? Et serait-ce donc une chose si difficile? Si grands personnages que nous soyons, nous ne nous croirons jamais aussi petits que nous le sommes réellement en présence de la sainte majesté de l'auguste Mère de Dieu.

— Le dimanche 18, à l'issue des Vêpres, a eu lieu à la Cathédrale la distribution des prix du Catéchisme de la persévérance et de l'œuvre du patronage de Notre-Dame de Chartres. La cérémonie a été présidée par M. l'abbé Bonnet, vicaire-général. Nous reviendrons en temps plus opportun sur ces deux moyens si efficaces pour entretenir dans les jeunes âmes les saines doctrines, les bonnes mœurs et les heureuses impressions des premières années.

— Le dimanche 25, la conférence de Saint-Vincent de Paul de Chartres célébrait la fête de son glorieux patron. La messe de communion a eu lieu dans le chœur de la Cathédrale. A cette messe assistait aussi la petite conférence de l'institution Notre-Dame.

Rien n'est beau comme les œuvres faites par les jeunes gens. Cette petite conférence existe depuis dix-huit mois; elle a augmenté graduellement le nombre des familles qu'elle secourt, et aujourd'hui ce nombre s'élève jusqu'à dix.

Une loterie a été organisée cette année-ci comme l'année précédente par les soins de cette jeune société : tous les élèves de la maison ont pris des billets avec empressement. MM. les officiers de la garnison ont bien voulu concourir à cette œuvre charitable; le petit séminaire et une de nos excellentes pensions de demoiselles ont pareillement contribué pour une large part au succès de la loterie qui a été tirée le 27 juin. Ce jour-là fut un jour de fête pour l'Institution, et les élèves goûtaient une joie d'autant plus pure qu'elle était le fruit de la charité. Puisse ce grain de senevé croître et se perpétuer à l'ombre de Saint-Vincent de Paul!

— Hier samedi, a eu lieu la distribution des prix de l'Institution et de la Petite-École de Notre-Dame de Chartres.

— On nous a annoncé pour aujourd'hui 8 août, l'arrivée d'une caravane de pieux visiteurs que la ville du Mans nous envoie. Nous parlerons de cet édifiant pélerinage dans notre prochain numéro. — Nous renvoyons également à la chronique de septembre les détails qu'on a bien voulu nous transmettre sur les missions diocésaines.

REVUE DES BONNES OEUVRES.

ENCORE QUELQUES PENSÉES SUR LES ŒUVRES EN GÉNÉRAL.

Mgr l'Évêque d'Alger vient de faire un magnifique appel pour l'érection d'un sanctuaire en l'honneur de la Sainte-Vierge, sous le titre de Notre-Dame d'Afrique. Nous y remarquons ce passage sur les OEuvres :

Il n'est jamais arrivé qu'une entreprise nouvelle ait de suite réuni les suffrages de tous, alors principalement qu'elle appelait de la part de tous un sacrifice. On a toujours vu, même en regard des projets les plus sages, les plus utiles, se dresser des contradictions, et quelquefois la contradiction partir des lèvres de ceux dont le concours paraissait devoir être le plus naturel et le plus empressé. C'est dans les OEuvres de zèle que se manifeste le plus ordinairement une opposition qui rougirait de se montrer dans les OEuvres de charité. Tantôt on attaque le principe de l'institu-

tion qui se fonde, tantôt la forme qu'elle revêt, tantôt le choix des moyens qu'elle emploie, tantôt celui des personnes qui la composent; et quand rien de raisonnable ne peut être allégué sur tous ces points, on invoque l'inopportunité des circonstances parmi lesquelles elle se présente. Pour ignorer cela, il faudrait n'avoir jamais tourné deux feuillets dans le livre de l'histoire. C'est même un des présages les plus certains du succès d'une entreprise religieuse que la contradiction en accueille les débuts : la contradiction est le sceau de la croix.

Les difficultés, les prétendues impossibilités ne doivent donc jamais arrêter dans une OEuvre : *tout est possible à celui qui croit.*

Dans la conduite des OEuvres il est bon aussi de ne pas perdre de vue cette pensée du P. Faber : « La conversion des âmes, les OEuvres de charité établies sur une vaste échelle, la visite des prisons, la prédication, la direction et même la fondation des ordres religieux sont des actions comparativement faciles lorsqu'on les rapproche de l'exactitude dans les devoirs de chaque jour, de l'observance des règles minutieuses, d'une vigilance sur nos sens de tous les instants, d'une douceur inaltérable et enfin d'un extérieur toujours modeste qui annonce la présence de Dieu. »

Si l'on oublie cette vérité, on est souvent réduit à s'écrier comme les Apôtres, quelquefois après de longues fatigues : hélas! nous avons travaillé durant toute la nuit sans rien prendre!

ŒUVRE DES PAUVRES MALADES.

Le désir que nous exprimions dans notre dernier numéro au sujet de l'OEuvre des pauvres malades, se trouve aujourd'hui réalisé pour toute la ville de Chartres. Les âmes charitables de Saint-Pierre et de Saint-Aignan, par un acte de fraternité fort touchante, ont résolu de mêler en commun leurs ressources, leur dévouement et leurs pauvres malades. C'est le jeudi 29 que l'OEuvre a été solennellement installée pour les deux paroisses. Le R. P. Étienne, supérieur général de la congrégation de la Mission et des Sœurs de Charité, a daigné venir lui-même de Paris présider cette réunion qui était très-nombreuse et fort bien composée.

Monseigneur, pour donner une marque spéciale de l'intérêt qu'il porte à l'OEuvre, a permis qu'un Salut fût donné à chaque réunion mensuelle des Dames de Charité de la ville de Chartres.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

Il y a depuis longtemps déjà entre les sanctuaires de Chartres et de la Salette la meilleure intelligence ; nous devons contribuer à l'entretenir, puisque c'est pour la plus grande gloire de Marie. Or, voici une occasion de resserrer encore davantage les liens qui nous unissent. On prépare en ce moment un magnifique autel majeur pour le sanctuaire de la sainte montagne ; ce beau monument, exécuté par M. l'abbé Choyer, d'Angers, doit coûter avec les frais de transport la somme de trente-cinq mille francs.

M. Similien, professeur de mathématiques à l'École impériale des Arts et Métiers dans la même ville, se charge de faire exécuter cet autel, et il y destine en totalité le produit de la vente de ses deux ouvrages, le *Pélerinage de la Salette* et la *Nouvelle Auréole de Marie au XIXe siècle,* que plusieurs évêques ont déjà revêtus de leurs approbations.

Les pieux fidèles sont invités à concourir à cette bonne œuvre.

A Chartres, on pourra déposer les offrandes chez M. Hervet, président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, en correspondance directe avec M. Similien.

PETITE ÉCOLE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

En fondant la petite École de Notre-Dame de Chartres, il y a environ deux ans, nous nous sommes proposé : 1o de commencer l'instruction de quelques jeunes enfants qui nous seraient confiés par des familles chrétiennes et de former ainsi une sorte de pépinière pour l'Institution Notre-Dame ; 2o de réunir plusieurs dames vertueuses et dévouées qui donnassent à nos petits élèves les soins que réclame la faiblesse de leur âge, et qui voulussent en même temps consacrer une partie de leurs loisirs à l'entretien des chapelles de la sainte Vierge dans notre auguste sanctuaire de Chartres ; 3o enfin de nous ménager certaines ressources pour procurer à quelques enfants choisis dans la classe pauvre la facilité de suivre la carrière ecclésiastique, objet de tous leurs désirs.

Ainsi, en rendant aux familles chrétiennes un important service, la petite École leur fournit un moyen de faire une double bonne œuvre de religion et de charité.

On comprend que nous n'avons pas le droit d'en dire davantage au sujet de ce petit établissement.

PRIÈRE D'UN ENFANT POUR SES PARENTS.

Dieu, mes enfants, s'est servi de nos parents pour nous donner la vie du corps, mais en retour il veut quelquefois se servir de nous pour leur rendre ou leur conserver une vie mille fois plus précieuse, la vie spirituelle de la grâce. Or, c'est surtout par la prière qu'un petit enfant chrétien peut opérer cette merveille et procurer à ceux qu'il chérit le plus désirable de tous les trésors. Ainsi, mes chers enfants, dans vos prières de chaque jour pensez à votre père qui se préoccupe si fort de votre avenir et pour qui vous êtes un objet de continuelle sollicitude, priez pour votre mère qui a déjà tant souffert et qui souffre encore bien souvent à votre sujet, priez pour vos frères et sœurs et pour tous les membres de votre famille, afin que si l'un d'eux s'égarait par malheur dans les sentiers de la vie, vous le retrouviez du moins au terme du voyage, au grand jour de la fête éternelle.

Telles sont les idées que renferme la prière qui va suivre. L'auteur l'a faite pour vous, en pensant à vous et à ce que vous avez de plus cher au monde. En la récitant, pensez vous-même à cet ami qui ne vous dira pas son nom, mais qui serait prêt à sacrifier sa vie pour sauver le plus petit et le plus pauvre des enfants.

I

Vierge de Chartre, ô Marie
Entends la voix de mon cœur.
C'est ton enfant qui te prie :
En l'exauçant fais son bonheur.

REFRAIN.

Bénis, ô ma tendre mère,
Ceux qui m'ont donné le jour ;
Qu'ils servent Dieu sur la terre
Et qu'ils meurent dans son amour

II

Après Dieu, mon premier père,
Et toi, mon second soutien,
J'aime mon père et ma mère :
C'est tout mon trésor, tout mon bien. Bénis, etc.

III

Chasse loin d'eux la souffrance,
Les chagrins noirs et cuisants,
Et qu'une heureuse abondance
Embellisse leurs derniers ans. Bénis, etc.

IV

Mais surtout que dans leurs âmes
Le feu de la charité
Conserve ses vives flammes
Jusqu'au jour de l'éternité. Bénis, etc.

V

Fais qu'à ce moment suprême
Nous soyons tous réunis,
Et que nul de ceux que j'aime
Ne soit exclus du Paradis. Bénis, etc.

VI

Pour que personne, ô Marie,
Ne manque à ce rendez-vous,
Si Dieu réclame ma vie,
Que je meure à tes genoux ! Bénis, etc.

En lisant ces dernières lignes, mes chers enfants, votre pensée s'est reportée sans doute vers ce jeune condisciple à qui vous rendiez il y a quelques jours un triste et douloureux devoir.

Les anges du paradis s'apprêtaient à célébrer le triomphe de leur reine : ils sont descendus dans son jardin pour lui composer un bouquet des fleurs les plus belles. Ce n'était pas assez pour eux d'avoir déjà cueilli ce lys magnifique qui depuis longtemps embaumait la vallée. Ils n'ont pas épargné cette autre petite fleur dont le calice entr'ouvert commençait à peine à exhaler son délicieux parfum. Cueillons-la, se dirent-ils, elle s'épanouira dans le ciel.

Il y a quelques jours à peine, votre petit ami revenait de sa classe, gracieux et souriant comme à son ordinaire. En posant ma main sur son front brûlant, j'aurais dû pressentir que l'ange du trépas avait déjà touché cette jeune et innocente victime.

Chers enfants, Maurice de la Couture, était un des plus jeunes d'entre vous. Était-il le moins sage et le moins laborieux ? vous

le savez. Aussi avec quel bonheur il voyait arriver le jour des palmes et du triomphe! Dans ses rêves dorés, il choisissait sans doute les plus belles couronnes, les essayait à son front et courait joyeux les offrir à son père et à sa mère qu'il aimait si tendrement. Il ne se doutait pas que les anges lui en avaient préparé une autre bien plus glorieuse.

Mais venez le contempler avec moi sur son lit de douleurs.

Les choses de Dieu, ses chers parents, ses études, tels étaient les objets habituels de ses préoccupations.

Le médecin avait jugé à propos qu'une application de sangsues lui fût faite. Comme le petit malade s'y prêtait difficilement: mon ange, lui dit sa mère, que veux-tu que je te promette pour que tu fasses ce que le médecin désire? Après un instant de réflexion: « Ne me promettez rien, répondit-il, j'offrirai cela au bon Dieu pour obtenir la grâce de faire une bonne communion. »

Oh!... je voudrais bien me confesser, disait-il une autre fois, j'ai brusqué mon petit frère, je crains d'avoir fait un péché.

Il dit aussi à sa bonne: on éloigne de moi mon petit frère et ma petite sœur; cela me fait de la peine, je ne veux rien dire à maman, mais j'offre ce sacrifice au bon Dieu. « Maman, disait-il, dans une autre circonstance, ce que j'ai dans mon porte-monnaie, je le destine aux petits ramoneurs. » Les dernières volontés du malade furent remplies par sa bonne et vertueuse mère.

« Que de monde! s'écria-t-il un moment, que de monde! Oh! c'est un enterrement, et sur le cercueil il y a: Saint-Maurice. »

Cette sorte de prédiction devait bientôt s'accomplir. Ni les larmes, ni les prières, ni les sacrifices ne purent conjurer le mal ou plutôt changer la volonté du ciel.

Tels ont été, mes chers amis, les derniers instants, telles les dernières paroles de votre jeune condisciple, de cet ange de Notre-Dame.

Puissent ces quelques lignes, écrites avec mon cœur, être pour vous, chers enfants, une leçon salutaire, et pour une famille désolée mais soumise, je ne dis pas une consolation, mais un nouveau gage de profondes et douloureuses sympathies.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

5e NUMÉRO. SEPTEMBRE 1858.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

NOTRE-DAME DE CHARTRES

LES ROIS ET LES REINES DE FRANCE ET S. M. L'IMPÉRATRICE.

« Chartres est le pélerinage historique, le pélerinage national par excellence. Toutes les grandes lignes de l'histoire de France viennent, en quelque sorte, aboutir à ce temple. » Mgr l'évêque de Poitiers, dans son magnifique discours prononcé le 31 mai 1855, à la fête du couronnement de Notre-Dame de Chartres, ne se contente pas d'avancer cette assertion : il l'établit avec son éloquence ordinaire, par une énumération de faits qui la justifient d'une manière complète. « Pour raconter la royale histoire de ce temple, ajoute le savant prélat, il faudrait redire les noms de tous les héros, étaler presque autant de trophées que la France a gagné de batailles. »

Après un pareil témoignage, nous pouvons donc affirmer sans crainte que Marie, plus qu'en aucun autre lieu, s'est montrée à Chartres la patronne du royaume très-chrétien, en le défendant tour à tour contre les ennemis qui menaçaient sa religion et son indépendance. Aussi les diverses dynasties qui se sont succédé sur le trône de Clovis ont voulu rendre des hommages particuliers à Notre-Dame de Chartres, et presque tous nos rois sont venus mettre sous sa protection leur sceptre et leur couronne,

et solliciter auprès d'elle toutes sortes de grâces et de bénédictions.

Mais il est une faveur spéciale que nos souverains, et surtout les reines de France, venaient demander à la Vierge qui doit être mère, *Virgini pariturae,* devant cette sainte tunique dont Marie, au dire d'un poète national du moyen-âge, était revêtue quand elle mit au monde l'Agneau divin,

Quâ vestita fuit cùm castum protulit Agnum.

Nos annales en font foi : un nombre prodigieux de pélerinages furent faits à Notre-Dame de Chartres, par des rois, des reines, des princesses, dans le but d'obtenir des descendants par son intercession toute-puissante. Nous empruntons les détails qui suivent à une notice intéressante de M. Ad. Lecoq, imprimée en 1856.

« La reine Isabelle, femme de Philippe-Auguste, vint en dévotion devant l'image de la Vierge pour satisfaire à un vœu qu'elle avait fait; là elle sentit son enfant tressaillir dans son sein, et elle le mit au monde le 5 septembre 1187 : ce fut le roi Louis VIII.

» Le duc de Guise, dit le Balafré, vint au commencement de l'année 1583, offrir à la sainte Vierge *deux petits enfants d'argent en action de grâce de deux fils qu'il avait obtenus par son intercession.*

» Le 5 septembre 1638, après 22 ans de stérilité, la reine Anne d'Autriche mit au monde le dauphin qui fut depuis Louis XIV, dit Dieu-Donné, pour avoir été obtenu par les prières faites à Dieu, et particulièrement en l'église de Chartres.

» Voici maintenant un ancien usage de notre église. Quand le chapître de Chartres savait d'une manière officielle que la reine ou la dauphine était enceinte, il faisait confectionner une tunique de taffetas blanc bordée d'un galon d'or; elle était posée pendant neuf jours consécutifs sur la sainte châsse qui renferme le vêtement de la sainte Vierge. Pendant ce même temps, une neuvaine de messes était célébrée à la chapelle de Sous-Terre à l'intention de la reine ou de la princesse.

« La neuvaine accomplie, le chapître déléguait quatre de ses membres pour aller offrir cette tunique à la personne à laquelle elle était destinée : cette personne la portait alors pendant neuf jours pour obtenir une heureuse délivrance. »

Les Chartrains se rappellent encore cet usage, et c'est là sans doute ce qui a fait dire que S. M. l'Impératrice Eugénie avait fait célébrer une neuvaine à Notre-Dame de Chartres pour obtenir un fils. On a même prétendu qu'elle avait fait un pélerinage incognito à ce vénéré sanctuaire pour cette même intention. Ce n'est qu'un bruit sans consistance ; mais voici relativement à ce sujet, des faits authentiques dont je tiens à conserver le souvenir dans les annales de notre église. Le maintien des traditions religieuses et le récit des événements qui s'y rattachent sont quelque chose de sacré.

Chargé, depuis plusieurs années, de veiller à la garde de la sainte relique que possède l'église de Chartres, je n'ai point fait, il est vrai, à S. M. l'Impératrice, l'offrande accoutumée en pareille circonstance ; mais j'ai fait mieux, je le crois du moins, et cette première partie d'une cérémonie d'ailleurs respectable paraissait dès lors superflue.

En effet, deux ans auparavant, à la fin de 1853, lorsque Mgr l'évêque de Chartres me confia le soin d'organiser la maîtrise de la cathédrale, je n'avais à donner à mes enfants de chœur que de pauvres vêtements pour le service des autels. La fabrique de la cathédrale manque de ressource et je ne voudrais pas être pour elle une nouvelle charge. Je n'avais rien moi-même..... Il me vint à la pensée de recourir à la pieuse munificence de S. M. l'Impératrice, et afin d'intéresser davantage sa religion si vive, je résolus de lui faire hommage d'une petite parcelle du saint vêtement de Marie, que j'avais en ma possession. Je sacrifiai mon unique trésor, espérant que Marie m'en dédommagerait un jour. Elle le fit en effet, au-delà de mes espérances. J'eus le bonheur de faire agréer mon offrande à S. M. l'Impératrice, grâce à la bienveillante entremise de Mgr l'évêque de Nancy, premier aumônier de Leurs Majestés, et quelques jours après, je recevais en retour, sous le couvert de Mgr l'évêque de Chartres, de quoi vêtir, non seulement avec décence, mais avec une sorte de luxe, mes petits enfants de la maîtrise. Le 15 mars, fête de Notre-Dame-de-la-Brèche, jour anniversaire de la délivrance de Chartres, assiégée par les protestants, jour d'une procession solennelle que Monseigneur tient à présider lui-même, fut choisi pour l'inauguration de ces ornements. Je ne rappellerai pas ici la joie de mes enfants, l'ivresse de leurs mères, l'étonnement des fidèles. Au retour de la procession, après la sainte messe, mes petits car-

dinaux se rendirent aux pieds de la Madone et prièrent avec ferveur pour leur généreuse bienfaitrice. Nous demandions avec confiance à Notre-Dame de Chartres de donner à la famille impériale un signe particulier de sa protection maternelle.

Lorsque la France apprit d'une manière officielle l'état de S. M. l'Impératrice, je crus devoir suivre l'antique usage de l'église de Chartres, et je résolus de célébrer la neuvaine de messes en l'honneur de la Vierge qui doit être mère, *Virgini parituræ*. J'accomplis cet acte religieux qui devait perpétuer une tradition séculaire, en même temps qu'il était une nouvelle expression de ma reconnaissance. Cette neuvaine fut commencée le 7 mars, et le 16 du même mois, la France apprenait avec bonheur la naissance du Prince Impérial.

Voici donc une nouvelle page à écrire dans les annales de Notre-Dame de Chartres:

Au mois de décembre 1853, hommage à S. M. l'Impératrice Eugénie d'une portion de la tunique sacrée, conservée au trésor de notre église. — Au commencement de l'année 1854, offrande faite par sa Majesté pour renouveler les vêtements des enfants de chœur de la cathédrale. — 15 mars, fête de Notre-Dame-de-la-Brèche, inauguration du nouveau costume dû à la munificence impériale. — 15 mars 1856, on termine la neuvaine de messes à l'autel de Notre-Dame Sous-Terre pour l'heureuse délivrance de l'Impératrice. — 16 mars, naissance du prince Impérial.

L'Abbé Ychard.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

La magnifique réception de l'Empereur et de l'Impératrice aux portes de Chartres a été pour notre ville, un véritable événement. Les détails de cette fête ont été répétés d'écho en écho sur tous les points de notre pays; et chez nous, comme en Bretagne, ce fut un hymne universel de reconnaissance envers LL. MM. Impériales. Il nous a semblé que la Voix de Notre-Dame devait figurer dans ce concert et rappeler l'attention de nos lecteurs sur une circonstance de cette solennité. On jugera si ce que nous allons relater ici, après d'autres chroniqueurs, est de quelque intérêt pour notre œuvre!

La suite de Monseigneur se range en demi-cercle devant le trône de Leurs Majestés, et Sa Grandeur prononce le discours qui suit:

« Sire,

» Ne pouvant jouir de la présence de Votre Majesté que pendant quelques instants rapides, nous réclamerons pour nous l'heureuse mission de présenter vos vœux et ceux de l'Impératrice à la Sainte Vierge, la reine de la cité.

» Les clochers de Chartres portent bien haut la gloire de Marie, ils attestent aussi votre munificence impériale ; car, sous votre règne des travaux importants ont été entrepris, mais il y a encore beaucoup à faire, et ces tours vénérables, en s'élançant dans la nue, appellent de nouveaux bienfaits.

» Quand nous avons appris, Sire, que Vous et l'Impératrice, qui accompagne tous vos pas, aviez passé quelques moments pieux et paisibles dans le sanctuaire vénéré d'Auray, nous avons conçu l'espoir que bientôt vous viendriez invoquer ensemble Notre-Dame de Chartres dans son plus antique sanctuaire, l'église souterraine que nous essayons avec grande peine de faire sortir de ses ruines ; c'est de là, Madame, que des prières sont montées vers le ciel, des messes ont été célébrées pour Votre Majesté il y a deux ans et demi. Nos vœux ont été alors exaucés, nous continuerons ces mêmes prières.

« Sire,

» Je ne voudrais pas affliger votre cœur en lui parlant des récents et cruels incendies qui ont éclaté à la porte presque de Chartres, je dirai seulement à Votre Majesté que les victimes de la misère et du dénûment sont nombreuses. »

L'Empereur et l'Impératrice ont écouté ces paroles avec une attention pleine de bienveillance, et S. M. l'Empereur a répondu à Monseigneur, avec un abandon sympathique, que depuis son règne il avait en effet beaucoup travaillé à la restauration de Notre-Dame de Chartres, et après avoir énuméré ces importants travaux, il a terminé en disant : « J'espère, Monseigneur, que je viendrai un jour visiter votre sainte cathédrale. » Nous n'oublierons pas ces paroles, elles resteront gravées dans notre souvenir, et nous espérons aussi qu'un sanctuaire qui a été visité par les souverains de toutes les dynasties recevra un jour dans son enceinte vénérée l'illustre Pèlerin de Sainte-Anne-d'Auray.

FÊTE DE L'ASSOMPTION A CHARTRES.

Pour les enfants de Marie, chaque jour est marqué par des grâces et des bénédictions ; est-il un seul instant où elle cesse de leur distribuer ses faveurs ? Cependant on peut dire qu'à certaines époques de l'année, les cœurs semblent se rallier avec plus de confiance autour de ses autels. Lorsque l'Église, par exemple, entonnant ses chants de triomphe, nous invite à fêter l'entrée de Marie aux cieux, partout n'est-ce pas un admirable élan, un enthousiasme universel. C'est ce que nous avons pu voir, cette année encore, dans notre bonne ville de Chartres. Au matin de cette belle fête, quel doux spectacle nous offraient les basiliques supérieure et inférieure ! La chapelle souterraine voyait affluer dans sa mystérieuse enceinte une

foule de personnes qui voulaient adorer, recevoir Jésus à l'endroit où son auguste Mère avait reçu les premiers vœux des hommes. De nombreux pélerins se succédaient dans nos vénérables sanctuaires. Le cierge à la main, agenouillés devant Notre-Dame, ils nous rappelaient ces vassaux de l'ancienne féodalité, se dirigeant, au jour marqué, vers le château seigneurial, pour offrir leurs salutations et quelque signe de leur dépendance.

Entrez avec nous dans le temple à l'heure solennelle du sacrifice ; entendez, voyez. Tout nous porte à la joie ; la pompe de nos cérémonies, les modulations enchanteresses d'une musique religieuse qui nous surprennent et nous ravissent, au moment de l'élévation surtout, nous font penser aux mélodies angéliques et aux charmes de la céleste Jérusalem. Le soir encore, n'éprouviez-vous pas de pareils sentiments, vous tous qui pûtes assister à cette procession commémorative du vœu d'un de nos rois ? Le clergé et les fidèles des trois paroisses de la ville s'étaient associés dans une heureuse harmonie de chants et de prières. La Sainte châsse était-là, au milieu de nous, pour rappeler ce que nous devons à la patronne de notre cité : un ex-voto magnifique, porté sur un riche brancard par les demoiselles de la confrérie, la précédait, pour attester la piété filiale et désintéressée des bons serviteurs de Marie envers leur souveraine. Ajoutons pour dernier trait, que l'allégresse unanime de la population Chartraine, célébrant la glorieuse Assomption de Notre-Dame, répondait complètement aux invitations de l'Église et à ces paroles du poëte :

« Chantons, qu'un pur encens s'allume et se déploie
« Comme un nuage d'or sur l'autel agité :
« Enlaçons dans les fleurs et la pourpre et la soie :
« Marie est reine enfin ; chantons, chantons sa joie
« Dans le temps et dans l'éternité. »

— Au retour de la Procession, l'âme déjà remplie de si doux sentiments, put espérer une nouvelle jouissance. M. l'abbé Bautain, vicaire-général au diocèse de Paris, était dans la chaire ; il allait fixer notre attention sur un sujet toujours plein d'intérêt pour nous, sur les vertus de Marie. Le prédicateur, à qui ses talents variés et sa science profonde ont conquis depuis longtemps une place de distinction parmi les philosophes et les orateurs de notre siècle, s'est fait principalement admirer dans l'heureuse péroraison qui couronne son discours. On a pu se convaincre une fois de plus, que M. Bautain savait mettre en pratique les excellentes leçons de son livre intitulé : « L'*Art d'improviser.* » Avant les vêpres, comme tout le monde le sait, avait éclaté à la Mihoue, hameau de Champhol, près Chartres, un incendie épouvantable. Tout le pays était en proie aux flammes ; les habitants dépouillés tout-à-coup du fruit de leurs travaux, allaient tomber dans le plus complet dénûment. L'orateur fut inspiré par cette triste circonstance. Il nous fait voir d'abord Marie s'intéressant aux besoins des hommes ; il nous rappelle une scène de l'Évangile bien différente, il est vrai, le festin de Cana, où cette bonne Mère demandait un miracle à son divin Fils, en faveur des convives qui manquaient de vin : « *Vinum non habent.* » Puis, venant à l'application de ce trait, il s'adresse à l'assemblée : « Près de

vous, dit-il, un terrible malheur vient de fondre sur vos frères. N'entendez-vous pas Marie qui vous parle comme autrefois à son Fils? Mes enfants, s'écrie-t-elle, ils n'ont plus de pain : « *panem non habent.* » Mes frères, Jésus fit un miracle pour exaucer la prière de Marie ; Il faut que votre charité renouvelle aujourd'hui ce prodige. Vos frères n'ont plus de pain! Donnez, donnez beaucoup! Enfants de Notre-Dame, oh! vous aurez à cœur d'imiter notre Mère dont le nom est : Consolatrice des Affligés et Secours des Chrétiens. »

Cette vive exhortation ne pouvait qu'ajouter à l'émotion déjà grande des auditeurs : aussi, quoique imprévue, la quête fut abondante. Monseigneur, accompagné de M. l'abbé Paquert, ancien curé de Champhol, alla consoler les incendiés qui montrèrent, dans cette occasion, une piété à l'épreuve de tous les maux. On en voyait plusieurs braver les flammes qui les environnaient et tomber aux pieds de leur évêque en lui demandant sa bénédiction. Oh! quel spectacle navrant pour un pasteur de voir le fléau destructeur s'abattre sur une population si digne de sa tendresse. Le bon Prélat versait l'aumône sur son passage. Sa générosité eut-elle beaucoup d'imitateurs? Ce n'est un doute pour personne; mais aux grands désastres il faut de grandes réparations. Puissent donc les offrandes se multiplier et s'accroître, afin que bientôt, jetant les yeux sur ce théâtre de ruines, nous puissions dire avec le prophète :

« Réjouissez-vous, déserts de Jérusalem : louez tous ensemble le
» Seigneur, puisqu'il a consolé son peuple. . . . . »

— La retraite ecclésiastique, ouverte le dimanche 22 août, a fini le samedi 28. L'affluence des membres du clergé y était considérable et même plus qu'ordinaire. Le R. P. Pététot, supérieur de la Congrégation de l'Oratoire, avait répondu aux pressantes invitations de Monseigneur; il était le Daniel chargé de prophétiser au milieu de ceux que l'Église considère comme des rois en les honorant du sacerdoce, *regale sacerdotium.* Il y aurait ici, dans l'éloge du Prédicateur, une sorte de redondance, après ceux que les prêtres retraitants ont déjà répétés sous mille formes, après surtout que la Renommée a signalé tant de fois à l'admiration publique, l'ancien curé démissionnaire d'une des plus fortes paroisses de la capitale, maintenant humble religieux vénéré de tous pour ses talents et ses vertus.

— Pendant toute l'octave de la nativité, la Sainte Châsse sera exposée dans l'avant-chœur à la vénération des fidèles, et tous les soirs à sept heures aura lieu la bénédiction du Saint-Sacrement.

— Le Ciel vient encore de nous éprouver en appelant à lui deux de ses prêtres. L'un, M. l'abbé Quelquejay, vicaire d'Arrou, est mort trois mois seulement après son ordination. Avant d'avoir été initié aux travaux du sacerdoce, il en aura reçu la palme pour toujours. L'autre, M. l'abbé Livrayes, curé de Pré-St-Evroult, était aussi dans la vigueur de l'âge : sa paroisse et le diocèse pleurent en lui un pasteur zélé, un ministre béni du Seigneur.

— OFFRANDES. — Au 15 août, pendant que la procession circulait dans les rues de la ville, bien des personnes ont demandé d'où venait ce lustre aux branches d'or dont l'éclat se mariait avec les feux étincelants du jour, et qui semblait prendre part aux honneurs de la fête? Notre désir aurait été de résoudre plus tôt cette question ; mais les réponses imprimées se font attendre, c'est l'usage. Eh bien! ce beau lustre, propriété d'une pieuse dame de Chartres, passait dans ce moment au domaine de Marie. La donatrice ne nous permettrait pas de trahir ici la modestie de son incognito ; elle se trouve sans doute assez heureuse qu'un acte solennel ait confirmé, aux yeux de tout un peuple, l'hommage de sa générosité.

Les pélerins du Mans, dont nous parlerons tout-à-l'heure, ont voulu laisser à N. D. de Sous-Terre un souvenir permanent du religieux *véage* qui les a conduits, le 8 août, dans son sanctuaire vénérable. Un riche cœur en vermeil, renfermant tous les noms des pieux visiteurs, voilà comme le fleuron précieux qu'ils ajoutèrent à sa brillante couronne d'ex-voto.

MISSIONS.

On nous écrit de Montlandon :

Le R. P. Michon trouve toujours dans son cœur brûlant de charité le secret de gagner les âmes. Le succès de la mission qu'il nous a donnée avec un zèle au-dessus de tout éloge a dépassé de beaucoup notre espérance. Bientôt on accourut en foule aux exercices, par curiosité d'abord, puis par sympathie et enfin par un désir sincère d'en profiter. Nous avons compté quinze retours parmi les hommes, plus de quatre-vingts parmi les femmes ; il y a eu trois cents communions pendant ces jours de salut, et si l'on veut bien se rappeler qu'il s'agit ici d'une paroisse de 450 habitants, on dira comme nous : c'est vraiment prodigieux.

Je ne vous dirai rien de ces cérémonies touchantes qui ont attiré dans notre modeste église une si grande affluence de fidèles, de cette consécration solennelle à la Sainte Vierge, où personne n'a pu retenir ses larmes; de cette distribution de médailles aux petits enfants, où les mères de famille ont reçu des conseils si salutaires ; de la communion générale dont on n'oubliera jamais les pieuses émotions. Mais voici ce que je ne puis taire : plusieurs jeunes gens appelés sous les drapeaux, ont fait leur jubilé! Nous les avons vus communier le matin, et le soir, veille de leur départ, aller demander la bénédiction de leur pasteur. Le lendemain, ils s'arrachaient des bras de leurs mères,

bien affligées sans doute d'une séparation toujours cruelle, mais aussi bien joyeuses de les voir sous la protection et du Dieu des armées et de la Très-Sainte Vierge dont ils portent le scapulaire.

Le bon Père avait su dès le commencement se créer des auxiliaires d'autant plus puissants que personne n'était en garde contre eux. Pleins de foi dans l'efficacité de la prière des enfants, il voulut faire le catéchisme et fit passer par ce moyen une partie de son zèle apostolique dans le cœur de son jeune auditoire. Il avait dit : Priez, mes enfants, et vos parents vont se convertir. Et les enfants prièrent; mais comme les conversions n'arrivaient pas au gré de leur désir impatient, voilà tous nos petits soldats improvisés qui se mettent en campagne, employant tour-à-tour les sollicitations, les caresses, les reproches, en un mot toutes les armes auxquelles un père et une mère ne peuvent guère résister. Que voulez-vous en effet qu'on oppose à cette petite fille qui vient répéter sans cesse : maman, ma chère maman, tu ne m'aimes donc plus? Aussi fallait-il se rendre, et les vaincus embrassaient les vainqueurs, et ces chers enfants revenaient ensuite se grouper autour de l'autel de Marie, remercier Notre-Dame de la Victoire, et se concerter à ses pieds pour de nouvelles conquêtes.

Béni soit l'homme de Dieu qui a passé parmi nous en nous faisant tant de bien! Béni soit Dieu dont la bonté paternelle nous a ménagé la grâce de cette mission! Des missions! des missions! c'est ce qu'il faut pour nous convertir.

— On nous écrit du Thieulin :

La clôture de la mission donnée au Thieulin par l'apôtre du Perche fut une fête non seulement pour la paroisse, mais pour toute la contrée. Dès le matin, une oriflamme arborée à notre humble clocher annonçait au loin la grande nouvelle; à la façade de l'église pavoisée et ornée de verdure rayonnait cette touchante inscription : *Vive la Croix!* Ce fut le cri de joie de cette journée à jamais mémorable.

Le R. P. Michon avait manifesté le désir d'inaugurer une croix pour perpétuer la mémoire du jubilé et de la mission; et une noble famille s'était empressée, dans cette occasion comme en tant d'autres, de donner des preuves de sa foi et de sa libéralité. Tout avait été prévu et organisé par l'infatigable missionnaire dont le zèle s'étend à tout, et, le dimanche soir, eut lieu dans

un pauvre village une procession qui pouvait rivaliser avec celles des grandes villes. En tête se déployaient les bannières des paroisses voisines ; à la suite marchaient sur deux rangs, dans un ordre parfait, les femmes, les enfants et les jeunes filles chantant des cantiques. Venaient ensuite les bannières du Thieulin; celle du patron, dont les autorités portaient les glands, était suivie par les hommes et les jeunes gens également sur deux lignes. Enfin, reposant sur un brancard richement décoré, portée par quatre des principaux fermiers du château de Lignerolles, s'avançait majestueusement la croix de la mission. Un nombreux clergé, revêtu de chapes et de dalmatiques, fermait la marche. On défilait ainsi, comme sous un magnifique dais de feuillage, dans le parc du château, rencontrant çà et là sur le passage des arcs de triomphe, des oriflammes, des guirlandes de fleurs et de verdure, des légendes où brillaient en gros caractères ces paroles si douces : *Vive Jésus!* On arrive enfin devant le piédestal sur lequel doit s'élever la croix. Le bon Père bénit le monument, et après une allocution chaleureuse vivement goûtée par l'immense auditoire, la procession rentre à l'église. Là une surprise des mieux ménagées attendait les fidèles : des rideaux rouges tendus aux fenêtres chassaient les derniers rayons du jour, et une illumination magique jetait dans l'enceinte sacrée des flots de lumière : on eût dit une de ces belles soirées d'automne où le ciel paraît enflammé des feux mourants du soleil et la terre couverte comme d'un voile de pourpre. Après un Salut solennel, le bon Père adressa ses derniers adieux à la multitude attendrie. Hélas! sur la terre, il n'est point de bonheur sans fin; la tristesse succède toujours à la joie. Nous nous consolerons du moins au doux souvenir de ce que nous avons vu, de ce que nous avons fait. Nous redirons souvent que pendant trois semaines consécutives, dans la saison des plus rudes et des plus grands travaux, nous venions nous presser chaque soir autour de la chaire sacrée. J'en ai vu un grand nombre qui faisaient une demi-lieue, une lieue et même davantage pour se rendre aux exercices qui se prolongeaient souvent jusqu'à onze heures du soir. Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui portent la bonne nouvelle! Mais aussi qu'ils sont beaux les spectacles que nous offrent les paroisses évangélisées par les missionnaires!

CORRESPONDANCE.

Les nombreuses marques de sympathie dont les enfants de Notre-Dame honorent notre œuvre, nous péseraient au cœur, si avec eux nous étions sobres de confidences. Pourquoi, par exemple, de temps en temps ne pas réjouir leur âme, en leur faisant voir par des pièces authentiques, l'accord admirable qui existe dans la famille des vertus, où la charité et le zèle ont pour frère inséparable le désintéressement. Ces pièces nous les tirons presque au hasard de notre correspondance et nous les livrons sans crainte à l'appréciation de nos lecteurs.

C'est d'abord un pauvre artisan sans ouvrage, qui fait don de sa dernière obole au trésor de la crypte, comme gage de son espérance en Marie, protectrice des pauvres. Non content de payer de sa personne, il veut essayer la propagande, comme on le voit dans les lignes qui suivent :

« Je cherche quelques personnes pour les faire associer à l'œuvre de N. D. de Chartres. J'ai ma confiance que N. D. de Chartres me délivrera de cette épreuve de la Providence, de me trouver sans occupation ; je viens de finir une neuvaine en son honneur. »

Toujours la simplicité, l'ingénuité des sentiments est pour le style une sauvegarde contre la critique.

C'est ensuite une jeune fille pauvre qui, pour faire son offrande, vend un objet très-précieux pour elle, puisqu'elle l'avait reçu d'une main bien chère ; elle nous envoie sept francs.

« Recevez, nous écrit encore une âme généreuse, recevez une faible offrande pour l'église de Chartres ; c'est bien un tout petit grain de sable pour la construction d'un grand édifice ; mais le bon Dieu sait que je ne peux donner davantage. Ah ! je ne désire pas des richesses, mille fois non ! mais il me semble que si j'en possédais, je serais heureuse de les consacrer pour une si belle œuvre. »

La dernière lettre que nous allons transcrire est d'un homme enrolé à la fois sous les drapeaux de l'Empire et la bannière de Marie, saint Palladium de la France.

« L'appel que vous faites aux fidèles pour la réparation de N. D. de Chartres, m'a profondément touché. Aussi m'empressai-je, comme chrétien et comme Français, de vous envoyer mon obole, en vous conjurant de ne pas m'oublier dans vos prières.

Votre très-humble &... A. M. soldat en garnison à Alger.

Oui, nous prierons pour vous, digne soldat du royaume très-chrétien, du royaume de Notre-Dame, *cette femme forte comme une armée rangée en bataille*.

VŒU DE LOUIS XIII.

QUELQUES PARTICULARITÉS DE LA VIE DE LOUIS XIV.

On a parlé plus haut de la dévotion des rois de France envers Marie : c'est là une riche matière pour les narrateurs. Quiconque aborde un pareil sujet, voit les faits se présenter en foule à sa plume, comme garants de la véridicité de ses assertions. Ces faits d'ailleurs ne peuvent être trop connus ; l'influence qu'ils ont acquise sur les mœurs des populations lors de leur accomplissement, se fait encore sentir depuis que le temps les a classés parmi les monuments de l'histoire. Le discours le plus vif et le plus efficace, a-t-on souvent répété, est l'exemple des bonnes œuvres. Cette parole, passée en axiôme à cause de son évidence, n'est jamais plus claire que lorsqu'il s'agit des Grands.

« Quand, chez un peuple, dit un savant évêque, ceux qui sont faits pour « régler les esprits et dominer l'opinion, sont bien sincèrement religieux, « il est impossible que ce peuple soit impie ; alors les sources publiques « sont pures, et les eaux qui en découlent portent au loin la vie et la fé- « condité. » Voyez, en effet, pour nous restreindre dans les limites de notre sujet, si la piété de nos ancêtres envers la Vierge qu'ils appelaient à si juste titre, la *Dame de tout le monde*, n'était pas dirigée par l'impulsion des plus puissants exemples, ceux que leur donnaient leurs souverains. Oui, la cour de France a presque toujours été le foyer d'où cette dévotion rayonnait sur tous les points de notre religieuse patrie. Encore quelques traits à l'appui de cette vérité :

La procession du jour de l'Assomption nous rappelait, il y a quelques semaines, le *Vœu de Louis XIII*, « prenant la *très-sainte et glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de son royaume ; lui consacrant particulièrement sa personne, ses États, sa couronne et ses sujets, la suppliant de défendre la France contre l'effort de tous ses ennemis, soit dans la paix, soit dans la guerre ;* » et cela, pour la remercier des avantages qu'il avait remportés sur les protestants et obtenir la paix avec les puissances de l'Europe qui lui faisaient alors la guerre.

Louis XIV hérita de la dévotion de son père. Ce fut lui qui fit exécuter en 1723, par Couston, le groupe qu'on nomme le *Vœu de Louis XIII*, ainsi que les deux figures en marbre placées de chaque côté, et représentant Louis XIII et Louis XIV, offrant leur couronne à la Vierge. Ce prince propagea de tout son pouvoir le culte de la Conception immaculée et il voulut recevoir le sacrement de Confirmation, le jour de cette fête, comme on peut s'en convaincre en lisant une des inscriptions de la chapelle du Louvre.

Après la mort de sa mère, Anne d'Autriche, il voua, pour le repos de l'âme de cette pieuse reine, cinquante mille messes dans les principaux lieux de dévotion dédiés surtout à Marie.

Après le traité des Pyrennées, il envoya ses actions de grâces accompagnées de riches dons à *N. D. de Chartres*, à Notre-Dame de Lorrette et à N. D. de Grâce.

Louis-le-Grand, comme son père Louis XIII, était de la Confrérie du

Scapulaire et récitait habituellement son chapelet. Le Père de La Rue, admis un jour à une audience particulière de ce prince, le trouva pieusement occupé à dire son chapelet formé de gros grains. Le Père témoignant une grande surprise accompagnée de sentiments respectueux d'édification : « Ne soyez pas tant surpris, dit le roi, je me fais gloire de dire mon chapelet ; c'est une pratique que je tiens de la reine ma mère, et je serais fâché de manquer un seul jour à m'en acquitter. »

L'ambassadeur d'Espagne se présentait à la cour brillante du grand monarque son chapelet à la main, et nul n'y trouvait à redire.

Cette particularité nous fait souvenir du fameux connétable Anne de Montmorency « disant toujours son chapelet pendant qu'il chevauchait à la tête de ses hommes d'armes. Quelquefois, laissant un *Pater* en suspens, il commandait quelque expédition militaire ou donnait le signal de l'attaque, puis il renfilait consciencieusement ses *Ave*, dit un historien de l'époque, *tant il était dévotieux.*

» Louis XIV, le plus grand monarque de son siècle, expira en balbutiant de ses lèvres mourantes l'*Ave Maria* qu'il avait répété d'une voix ferme, à plusieurs reprises, tandis qu'on disait près de lui les prières des agonisants. » (1).

PÉLERINAGE DU MANS A N.-D. DE CHARTRES.

Le 8 août dernier, une caravane composée de cent vingt voyageurs arrivait à Chartres dans l'unique but de vénérer la Madone qui protége la France. Parmi les hommes de la classe ouvrière, commerçante et industrielle, on remarquait encore un recteur d'académie, des professeurs émérites de l'université, des chevaliers de la Légion-d'Honneur et de Saint-Grégoire-le-Grand, des militaires, officiers et soldats ; des artistes distingués, M. Blottière, le sculpteur du prie-dieu envoyé à Sa Sainteté, l'habile architecte de la magnifique église de Montfort-le-Rotrou, M. Alfred Tessier, et le sculpteur non moins habile de la même église, M. Victor Cosnard. M. le comte de Chavaignac accompagnait ses deux fils. Le clergé du Mans était dignement représenté par M. Chevereau, chanoine, ancien vicaire-général, M. l'abbé Maucoucher, chanoine titulaire, M. Cottereau, supérieur des missionnaires diocésains, M. Pichon, secrétaire-général de l'évêché, et d'autres ecclésiastiques de la capitale du Maine. Enfin, un vénérable vieillard qui était comme le trait-d'union entre l'époque des vieux temps et la nôtre venait revoir Celle qu'il avait honorée

(1) Pour ces derniers détails et autres de ce genre, on peut consulter le charmant ouvrage intitulé « *La Vierge,* » par l'abbé Orsini.

dans son jeune âge. Il avait servi la sainte messe à M. le Primicier du chapitre de Chartres, dans l'ancienne crypte, avant la grande révolution. Enfant consacré à Notre-Dame, la sainte Vierge a veillé sur lui d'une manière toute particulière durant sa vie et ses pieds n'ont jamais fait un pas hors du sentier du devoir; la verte vieillesse qui orne sa tête d'une couronne de cheveux blancs est une incontestable récompense d'une constante et admirable vertu.

Tous ces hommes respectables, confondus ensemble, se rendent avec calme à l'église de Notre-Dame qui leur ouvre solennellement les portes de ses cryptes. C'est dans cette grotte souterraine, où plus de dix-huit siècles ont vénéré la Vierge *druidique*, et au pied de sa nouvelle image, que ces chrétiens d'élite ont fait la sainte communion. Que manquait-il pour compléter le tableau de ces pélerinages dont nos vieilles chroniques nous ont conservé le souvenir?

Après le moment solennel de la communion, le célébrant, M. l'abbé Locher, a encore réchauffé ces cœurs, déjà émus de leurs propres émotions, par la chaleur et l'onction de sa parole.

A midi, tous ces frères s'assiéent à une table frugalement servie, sans aucune distinction de rang ou de place, comme au temps des agapes primitives.

A une heure, dans la salle des conférences, à l'évêché, la conférence de Chartres venait fraterniser avec celle du Mans et ses édifiants pélerins. Là, deux allocutions ont été prononcées. M. l'abbé Paquert et M. le recteur du Mans ont cimenté, par une parole toute sympathique, l'union qui existait déjà et qui demeurera désormais inaltérable entre des amis comme sait en faire le catholicisme.

Après cette réunion, on visita la cathédrale, qui surpasse par la magnificence de son ensemble sa sœur et sa rivale du Maine. Celle-ci ne possède pas d'église sous terre; elle n'a pas deux flèches et deux porches collatéraux comme la nôtre; mais en retour, son chœur ogival, par sa construction élégante et la double enceinte de ses nefs, est le plus beau que l'on connaisse. N'oublions pas de dire que cette visite a commencé par la sainte Châsse, dont les reliques, le saint vêtement de la mère de Dieu, ont été exposés aux regards et à la vénération des pélerins. On s'est ensuite rendu à l'église Saint-Pierre dont les sveltes proportions et le triple rang de ses vitraux de couleur ont encore excité

l'admiration des visiteurs après l'incomparable spectacle de la cathédrale.

A quatre heures et demie les membres des deux conférences rentraient dans la chapelle de Notre-Dame Sous-Terre, pour y assister aux vêpres et au salut du Saint-Sacrement. Avant la bénédiction, Mgr l'évêque de Chartres a voulu donner à son tour un témoignage d'affection aux pieux voyageurs, en laissant tomber de sa bouche et de son cœur des paroles pleines de bienveillance.

On remonte à l'église supérieure; on se presse dans le sanctuaire de la Vierge-Noire-du-Pilier, et là encore une dernière allocution est adressée aux pèlerins par M. Brière, professeur, toujours prêt pour toutes les circonstances.

Mais voici l'heure des adieux, c'est-à-dire de la dernière invocation et des derniers hommages de reconnaissance aux pieds de l'auguste Madone. M. l'abbé Le Blaye, second vicaire de la Couture, se fait l'interprète de tous les cœurs, et chante avec sentiment, d'une voix suave, limpide, harmonieuse, les couplets composés pour le pélerinage. Toute l'assistance répète en chœur le refrain : *Priez pour nous.*

A sept heures du soir, la caravane a repris le chemin du Maine, après avoir serré la main de ses frères de la Beauce. Nous avons suivi avec sympathie le train rapide qui les emportait et qui a soudain disparu à l'horizon, et eux regardèrent encore la silhouette des flèches aigues de la cathédrale, qui s'évapora bientôt à son tour. Mais le regard de Notre-Dame les a suivis jusque dans leurs foyers, et son cœur maternel ne les abandonnera jamais.

(Extrait du *Messager de la Beauce et du Perche.*)

A NOTRE-DAME DE CHARTRES LES PÉLERINS DU MANS

LE 8 AOUT 1858.

I

En cet antique sanctuaire
Dans ce jour nous venons, ô mère,
Vous adresser notre prière!
Souvenez-vous! *(Bis.)*
Pèlerins du pays du Maine,
Notre piété nous amène
Vers vous, ô douce Souveraine!
Priez pour nous! *(Bis.)*

II

De notre troupe réunie,
Abaissant sur elle, ô Marie,
Un regard d'amour et de vie,
  Souvenez-vous! *(Bis.)*
Pour que notre pied s'affermisse
Loin des sentiers glissants du vice,
Vous, qu'on trouve toujours propice,
  Priez pour nous! *(Bis.)*

III

Du jeune ouvrier qui travaille,
Du soldat qui livre bataille,
Du prêtre dont l'âme tressaille,
  Souvenez-vous! *(Bis.)*
Tous, en cette enceinte bénie
Par nos cœurs aujourd'hui choisie,
Nous vous consacrons notre vie!
  Priez pour nous! *(Bis.)*

IV

Dans ces lieux lointains et tranquilles,
De nos épouses, de nos filles,
De nos amis, de nos familles,
  Souvenez-vous! *(Bis.)*
Ici notre voix vous implore,
Tandis que leur cœur vous honore;
Aussi, nous vous disons encore:
  Priez pour nous! *(Bis.)*

V

Dans ce monde plein de misères,
De Jésus nous sommes les frères:
Et de nos sœurs, et de nos mères,
  Souvenez-vous! *(Bis.)*
Riche et pauvre, comme en l'étable
Où naquit le Verbe adorable,
Sont assis à la même table...
  Priez pour nous! *(Bis.)*

VI

Quand des passions la tempête
Viendra mugir sur notre tête,
Que votre main soit toujours prête!
  Souvenez-vous! *(Bis.)*
Puis, à la mort, pour que notre âme
De l'Enfer évite la flamme,
De Chartres bonne Notre-Dame!
  Priez pour nous! *(Bis.)*

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

10e NUMÉRO. OCTOBRE 1858.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

XVIe ENTRETIEN. — LE PORTAIL OCCIDENTAL (*suite*).

Après avoir indiqué la place qu'occupait dans l'origine le portail de l'ouest et la raison de son déplacement, nous allons essayer de soulever le voile qui nous cache le sens mystérieux de la statuaire.

Il est bon de dire avant tout que les savants et ingénieux sculpteurs du Moyen-Age, ou plutôt les *maîtres de l'œuvre* qui dirigeaient leur travail, ont toujours puisé dans l'Écriture-Sainte leurs inspirations et le vaste plan de leurs compositions symboliques. Ils ont voulu faire des livres de pierre à la portée de toutes les intelligences, ne pouvant écrire autrement les sublimes mystères du Christianisme. Si quelques scènes profanes se mêlent dans leur imagerie à celles que l'Évangile déroule aux yeux du chrétien, elles se rattachent toujours à l'ensemble par quelque lien secret que l'on perd de vue, comme l'ordre naturel s'enchaîne à l'ordre spirituel.

Donc pour comprendre non seulement les détails mais l'ensemble de ce magnifique ouvrage de sculptures et surtout la liaison intime qui existe entre toutes ses parties, il faut être né-

cessairement chrétien d'esprit et de cœur et connaître à fond l'histoire du Christianisme. On a horriblement défiguré, même dans des livres imprimés, le sens de la symbolique chrétienne du Moyen-Age, parce que l'ignorance des Écritures n'y a vu souvent que des œuvres de caprice, où le profane se confondait parmi le sacré, sans ordre, sans motif et sans goût. Nous ne voulons pas avancer par là que le XIIe siècle ait exclu les choses de fantaisie. Il n'y a guère de siècle, au contraire, qui en ait été aussi prodigue. Mais il les réservait pour les parties accessoires et de pure ornementation.

S'il n'en était ainsi, les églises du XIIe siècle ne nous offriraient pas presque partout des portails où se retrouvent des sujets à peu près identiques. Le caprice du ciseau aurait semé çà et là ses idées incohérentes. Mais comme tous ces portiques sont taillés d'après un plan invariable et universel, ils ont été nécessairement l'objet d'une étude sérieuse et d'une combinaison profonde qui excluent le désordre et les saillies de l'imagination. Nos imagiers du Moyen-Age ont mis au moins autant d'attention, autant de suite, autant de profondeur et de perfection dans la rédaction de leurs livres de pierre, que nos modernes écrivains en mettent dans la composition de leurs ouvrages.

Cela dit, lisons l'Écriture-Sainte, lisons l'Évangile, lisons toute la Bible si bien résumés dans le portail de l'ouest.

La porte royale se composant de trois baies dont les sujets se lient et se suivent, il faut passer successivement d'une baie à l'autre pour en étudier la statuaire comme l'on parcourt les feuillets d'un livre. Les scènes qui s'y développent ne sont point séparées et indépendantes, comme on l'a compris jusqu'à ce jour; elles forment un tout parfait et représentent tout l'ensemble de la doctrine chrétienne.

Souvenons-nous que le Christ est l'alpha et l'oméga, la première et la dernière lettre de l'alphabet chrétien, le commencement et la fin de toutes choses. C'est ainsi qu'il nous apparaît à la base et au frontispice de ce chef-d'œuvre, à la première et à la dernière page de ce livre immortel, au berceau de la religion et à son couronnement dans le ciel.

Quel est le point de départ du Christianisme? c'est Jésus-Christ promis, attendu, faisant l'objet des vœux ardents de tous les croyants pendant quarante siècles. Au milieu des temps le Messie arrive, il naît d'une Vierge, il vit publiquement parmi les hom-

mes de sa nation ; il fonde son Église, il monte au ciel où il est glorifié dans l'assemblée des anges et des saints. Voilà toutes les phases de l'histoire chrétienne.

Ainsi J.-C. *promis, venu* et *glorifié,* tels sont les principaux sujets que nous avons à contempler.

La première partie, c'est-à-dire, *Jésus promis au monde,* doit se lire sur les six parois latérales des trois baies qui s'ouvrent aux regards du spectateur. Les grandes statues qui s'y dressent adossées aux colonnes si richement sculptées, nous représentent cette majestueuse succession de patriarches, de prophètes, de rois et de reines qui ont eu l'honneur de se transmettre d'âge en âge l'espérance d'engendrer le Sauveur du monde.

Les statues de la porte centrale sont plus colossales que les autres, sans doute parce qu'elles figurent les ancêtres les plus illustres du Messie. A cause de leur élévation, le sculpteur n'a pu découper sur leur tête ces dais élégants qui abritent les autres statues.

Mais quels noms leur donner?... On les a singulièrement baptisées en les appelant des rois et des reines de France ou des fondateurs et bienfaiteurs de l'église. Elles occupent une place trop grande dans cette vaste composition pour n'y pas jouer un rôle plus digne et plus important. Si elles étaient des personnages de l'histoire profane ou locale, sur quel motif religieux reposerait donc l'ordre surnaturel qui règne dans la partie supérieure? Elles seraient un hors-d'œuvre dans l'endroit même le plus saillant de l'œuvre ; tout le reste porterait à faux et ce livre d'Évangile n'aurait aucune introduction ; l'entrée en matière serait complétement tronquée.

Ce n'est pas ainsi que commence l'évangile de saint Matthieu. Ouvrons-le : il nous servira de guide et d'interprète pour comprendre l'histoire de l'Homme-Dieu.

Liber generationis Jesu Christi, filii David, filii Abraham, Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham.

Nous avons la clef de tout le mystère : la famille de David et celle d'Abraham sont ici aux premiers rangs et ouvrent la marche de cet imposant cortége.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de donner un nom à chacune de ces statues, surtout à Chartres où beaucoup n'exis-

tent plus, où d'autres sont mutilées, déplacées peut-être, et ne portent sur leurs banderoles aucune trace d'écriture.

Cependant, en comparant ces personnages bibliques avec ceux qui ornent les porches d'autres cathédrales de la même époque où quelques statues conservent encore leur nom écrit sur le bandeau qui se déroule dans leurs mains, en examinant surtout la position que les femmes occupent parmi eux, on peut conjecturer hardiment que Tharé, Abraham, Sara, Isaac, Juda, Jessé, David, Bethsabée, Salomon, Jacob et Joseph figurent comme les ancêtres les plus illustres de Jésus-Christ sur les parois de cette porte royale.

La plupart ceignent une couronne; cette marque distinctive nous les fait reconnaître pour des rois de Juda. Au milieu des patriarches à barbe épaisse on peut remarquer Isaac ailleurs qu'à Chartres, où sa statue est détruite, sous les traits d'un jeune homme imberbe, parce que son enfance se distingue dans l'Écriture par des événements prophétiques, et que le moyen-âge représente toujours les grandes figures de l'ancienne Loi sous une forme qui caractérise le mieux leur existence.

Mais toutes ces statues doivent nécessairement se rattacher à un objet spécial qui démontre ici le motif de leur présence. Le Sauveur promis, l'espérance d'Israël, devait figurer au milieu de ses glorieux ancêtres. Un trumeau existait sans doute autrefois au centre de l'entrée principale, offrant, comme motif particulier de toute la composition, une statue colossale de Jésus-Christ ou de la Sainte-Vierge tenant son Fils dans ses bras.

Or, après avoir supposé l'existence de ce trumeau, nous en avons presque acquis la certitude par l'examen attentif du pied-droit qui supporte toute la masse du tympan. Ces blocs de pierres sculptées qui remplissent le fronton sont d'un poids si énorme, que, malgré le secours du fer dont on ne savait guère tirer parti à cette époque, un appui était nécessaire au centre de la baie pour la solidité de cette maçonnerie. Depuis que ce trumeau a disparu avec la statue qui l'ornait, on a dû souvent réparer la partie horizontale du chambranle qui, aujourd'hui encore, fatiguée par la charge et déjà brisée par le milieu, réclame une réparation urgente.

En replaçant donc par la pensée cette partie indispensable de la statuaire, on trouve aussitôt que ces personnages de l'ancienne Loi ont ici leur raison d'être, et l'ensemble de la composition

s'éclaire d'une vive lumière. La première page en est comprise, elle résume tout l'ancien Testament, comme saint Matthieu le fait lui-même au commencement de son évangile; elle déroule aux yeux du spectateur la généalogie de Jésus-Christ, elle représente enfin le Messie *promis* aux hommes.

L'abbé HÉNAULT.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

FÊTE DE LA NATIVITÉ A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

La fête de la Nativité de la Sainte Vierge, célébrée autrefois dans notre église avec tant de solennité, semblait perdre chaque année de son ancienne splendeur ; elle avait dû même céder à l'Assomption le rang de fête patronale qu'elle tenait depuis bien des siècles dans notre basilique chartraine. Toutefois, gardiens vigilants des vieilles traditions du passé, le séminaire de Saint-Sulpice et le peuple de nos campagnes envoyaient encore régulièrement leurs pieuses députations célébrer à Chartres la naissance de la Mère de Dieu : tant il est vrai que c'est au sein des populations rurales et dans les corporations religieuses que les anciens usages se maintiennent avec plus de fidélité. La foire de septembre a continué aussi à reparaître chaque année comme un souvenir des habitudes religieuses de nos pères et de ce pieux enthousiasme qui nous amenait à cette époque des troupes innombrables de pélerins.

Il appartenait au restaurateur de la Crypte chartraine de rendre à cette fête son éclat primitif. Aussi, l'année dernière, en choisissant ce grand jour pour bénir la nouvelle statue de Notre-Dame sous-terre, Mgr Regnault avait-il en même temps le dessein de relever pour l'avenir cette belle solennité. C'était aller au-devant de nos vœux les plus ardents et les plus intimes. Quand il s'agit en effet de glorifier Notre-Dame, le peuple de Chartres fait presque naturellement et sans y penser ce qui partout ailleurs exciterait l'admiration.

Cette année, l'octave de la Nativité a été célébrée d'une manière plus splendide encore que l'année précédente. Un autel dressé dans l'avant-chœur offrait un coup-d'œil des plus ravissants. Les fleurs et les bougies pieusement prodiguées par la générosité des fidèles avaient été disposées avec un goût exquis, et toute la décoration formait un ensemble parfait.

La sainte Châsse, qui renferme la précieuse Tunique de Marie, a été exposée à l'entrée du sanctuaire, et elle le sera désormais chaque année pendant toute l'octave : ce qui ne peut manquer d'exciter l'empressement des pieux pélerins.

Le jour de la fête, une seule grand'messe a été célébrée à l'autel préparé pour la circonstance, et Mgr a officié pontificalement à tous les offices.

Tout le reste de l'octave, des messes ont été dites d'heure en heure à ce même autel, durant la plus grande partie de la matinée; chaque soir, la bénédiction du Saint-Sacrement était précédée d'un sermon prêché par le R. P. Choisin, qui met toujours de grand cœur au service de Notre-Dame son zèle ardent et son éloquente parole.

A défaut des paroisses qui n'ont pas encore repris la touchante habitude des pélerinages, la Vierge de Chartres a vu alors à ses pieds d'illustres pélerins.

Mgr Morlot, cardinal archevêque de Paris, est venu dans notre ville le vendredi 10 septembre. Son Eminence, reçue par Mgr l'Évêque de Chartres avec toutes les marques de respect dû à la dignité d'un prince de l'Église, a fait sa visite à Notre-Dame, puis Elle est descendue à la crypte pour vénérer la Vierge de sous-terre.

Le noble visiteur, désirant conserver sa modeste qualité de pélerin, a voulu assister simplement à l'exercice du soir et célébrer le lendemain la sainte messe à l'autel des fleurs sans aucun appareil extérieur de cérémonie.

Le vénérable supérieur de la congrégation de Saint-Sulpice, M. l'abbé Carrière, n'a pu laisser passer cette belle octave sans faire à Notre-Dame sa visite annuelle. Le R. P. visiteur de toutes les Trappes et plusieurs ecclésiastiques de différents diocèses sont également venus en pélerinage à cette même époque.

Quelques jours plus tard, à la fin du mois de septembre, un prêtre bien vénérable assistait un dimanche à la messe de paroisse, confondu dans les rangs des simples fidèles et agenouillé sur la dalle de l'église. Au moment du sermon on le vit s'approcher du banc-d'œuvre pour recueillir la parole sainte, puis il s'alla placer sur un banc des pauvres où il entendit le reste du saint sacrifice. Cet humble vieillard, c'est le prêtre distingué qui établissait, il y a trente ans environ, sans autre ressource que sa confiance en Dieu et en la protection de saint Joseph, la pieuse société de Marie aujourd'hui si prospère et qui ne compte pas moins de quatre cents membres disséminés en France et dans les missions de l'Océanie.

UN PÉLERINAGE DE CHARTRES A NOTRE-DAME DE BOULOGNE.

Quelques-uns de nos lecteurs s'étonneront peut-être que des enfants de Chartres, la cité privilégiée de Marie, aillent en pélerinage dans une autre ville dont le sanctuaire, si célèbre qu'il soit, n'a pas encore la renommée de la basilique chartraine. M. Lavanne, vicaire de Saint-Pierre de Chartres, a parfaitement répondu à cette difficulté dans le beau discours qu'il a prononcé à Boulogne. Voici la pensée du jeune orateur : Le trait caractéristique de la piété chartraine, c'est la dévotion à la Sainte Vierge. Son amour est tellement inné dans nos cœurs, nous la vénérons avec tant de fidélité depuis les âges les plus reculés, non seulement en elle-même, mais dans ses souvenirs et ses monuments, que nous irions la chercher jusqu'au bout du monde : cet amour fait naître en nous le désir d'étendre son règne; et c'est pourquoi nous sortons d'un temple qui est l'épanouissement le plus magnifique de la dévotion à Marie pour venir ici dans cet autre sanctuaire

qui est aussi un témoignage éclatant de l'amour des peuples pour la Reine des cieux.

Le pélerinage de Chartres à Boulogne a été organisé par le zèle de M. l'abbé Brière, professeur à l'Institution Notre-Dame. La caravane se composait de cent cinquante personnes, au nombre desquelles figuraient quarante-quatre ecclésiastiques du diocèse de Chartres. Quelques membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul, plusieurs élèves de l'Institution Notre-Dame, une députation des Sœurs de Saint-Paul et quelques autres personnes complétaient le nombre des pélerins.

C'est le lundi 13 septembre que la pieuse troupe a quitté la ville de Chartres après avoir assisté à la messe célébrée dans la chapelle de Notre-Dame sous-terre. Le même jour à dix heures du soir elle arrivait à Boulogne. Le clergé de la ville, la croix et la bannière en tête, l'attendait à son entrée en gare. A peine les voyageurs ont-ils mis pied à terre, que des chants religieux se font entendre. Les pélerins s'avancent processionnellement à travers les rues de la cité à la lueur des torches ardentes et parmi les flots d'une population nombreuse en chantant les litanies de la Sainte Vierge.

Nous n'entrerons pas dans plus de détails sur cette pieuse excursion de nos compatriotes.

Disons seulement qu'ils ont reçu à Boulogne l'accueil le plus fraternel, que tous sont revenus enchantés de leur voyage et projetant déjà une autre expédition pour la prochaine campagne. C'est bien ! les Chartrains finiront par convaincre les plus incrédules qu'ils n'ont pas dégénéré.

NÉCROLOGIE.

La mort continue à éclaircir les rangs du clergé de notre diocèse. Nous avons perdu dans le mois de septembre M. l'abbé Grenet, ancien curé de Morvilliers, et M. l'abbé Blondeau, chanoine titulaire, âgés l'un et l'autre de cinquante et quelques années.

M. l'abbé Blondeau, membre du vénérable Chapitre de Notre-Dame et du conseil épiscopal, mérite un souvenir particulier dans les annales de notre Église. Né de parents peu fortunés mais solidement chrétiens, il fit ses études au collége de Chartres, d'une manière très brillante à une époque où cet établissement fournissait au diocèse de nombreuses recrues. Mgr Clausel de Montals, qui savait apprécier les talents du jeune humaniste, l'envoya étudier la théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Il y fit un séjour de plusieurs années. A son retour et lorsqu'il eût été ordonné prêtre on l'envoya à l'extrémité du diocèse, au fond d'une pauvre paroisse, alors presque sauvage. L'abbé Blondeau alla tout simplement à son poste, sans soupçonner que sa haute capacité le rendait digne de figurer sur un autre théâtre plus en rapport avec son mérite. Il commença dans cette campagne le bien qui a été poursuivi depuis avec tant de zèle par son vénérable successeur. Au bout de quelques années, il fut appelé au séminaire diocésain pour y occuper la chaire de théologie dogmatique. Il se livra avec ardeur à ce nouveau ministère qui convenait si bien à la trempe de son esprit.

L'auteur qui servait alors de texte aux leçons du maître lui parut trop défectueux et il se mit en devoir de remplacer ses traités par d'autres beaucoup plus méthodiques. Ses élèves se rappellent encore avec bonheur ses thèses magnifiques de la Religion, de l'Incarnation et de l'Eucharistie qui lui coûtèrent tant de veilles, et ils n'oublieront jamais avec quelle lucidité et quelle facilité d'élocution il développait tour à tour en latin et en français les questions les plus intéressantes de la doctrine catholique.

A son rare talent M. l'abbé Blondeau joignait une grande modestie et une extrême bonté de cœur. Quoi qu'il appréciât sainement les choses, il donnait toujours son avis avec beaucoup de réserve, et loin de se préoccuper de son mérite, il cherchait en toute occasion à relever celui des autres pour faire oublier le sien. Sa tendresse pour son père était aussi admirable qu'elle était bien méritée. Pour adoucir les dernières années de ce vénérable vieillard, il se prodigua, il épuisa toutes ses ressources et se vit même forcé de recourir à la charité de quelques amis. Une infirmité qui nécessita des frais considérables vint le visiter à son tour, et bientôt, lorsqu'il paraissait encore plein de vie, la mort l'enleva brusquement à l'affection de ses amis et au respect de nombreux ecclésiastiques qui ont suivi ses leçons et profité de ses utiles conseils.

Il nous resterait à parler de quelques offrandes faites à Notre-Dame et de certains travaux importants qui s'accomplissent à l'extérieur de la cathédrale. Ce sera pour le prochain numéro.

REVUE DES BONNES ŒUVRES.

Les bonnes œuvres que nous aimons surtout à faire connaître à nos lecteurs sont celles qui ont pour but de propager les croyances religieuses et de ramener la société à des mœurs plus chrétiennes. Or l'éducation et surtout l'éducation des petits enfants, dirigée d'après les principes de l'Évangile, nous paraît être un des moyens les plus efficaces pour obtenir ces précieux résultats. C'est la pensée de Gerson : *Si l'on veut*, dit cet illustre ami du jeune âge, *opérer la réforme des mœurs dans la société chrétienne, il faut commencer* PAR LES PETITS ENFANTS ; *Reformationem morum ecclesiasticorum, si quæratur fieri,* A PARVULIS *esse inchoandam.*

Le R. P. Pételot disait naguère au clergé du diocèse de Chartres réuni pour la retraite pastorale : Il faut s'occuper de bonne heure de l'éducation des enfants ; à dix ans, c'est trop tard ; à cinq et six ans c'est encore trop tard ; c'est à trois ans et plus tôt, si on le peut, qu'il faut commencer.

L'homme moral, a dit un grand philosophe, est formé à dix

ans sur les genoux de sa mère (ou de celle qui la remplace) : s'il ne l'a pas été à cet âge, ce sera toujours un grand malheur.

Que nos lecteurs nous permettent de reproduire ici le prospectus d'une œuvre que nous avons fondée, il y a deux ans, dans l'intérêt de l'enfance et qui se rattache d'une manière assez intime à l'Œuvre de Notre-Dame de Chartres. Ce prospectus n'avait eu jusqu'ici qu'une publicité fort restreinte, parce que nous voulions voir l'œuvre établie avant de révéler son existence avec un certain éclat.

PETITE ÉCOLE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

En donnant à l'Institution Notre-Dame de Chartres une extension nouvelle par la création de cette petite école, nous nous proposons un double objet qui doit exciter vivement l'intérêt des familles chrétiennes.

Recevoir quelques jeunes enfants des mains de leurs vertueuses mères, développer en eux cette vie précieuse de la grâce qu'ils ont reçue par le baptême, les former au saint exercice de la prière et surtout les préparer au premier usage du Sacrement de Pénitence, le préservatif le plus sûr comme le remède le plus efficace contre les mauvaises habitudes; leur communiquer ces impressions heureuses qui fixent en quelque sorte dans le bien; enfin leur dispenser avec mesure et d'une manière aussi attrayante que possible l'instruction convenable à leur âge : tel est avant tout le but auquel nous aspirons et que nous nous efforcerons d'atteindre, avec tout le zèle et tout le dévouement que peut nous inspirer notre sacerdoce.

Mais comme rien ne saurait remplacer auprès des enfants la sollicitude et la vigilance d'une mère, et que ces âmes si tendres ont besoin d'être maniées avec une extrême délicatesse; plusieurs dames dévouées à cet emploi, et qui ont fait de l'éducation chrétienne un consciencieux apprentissage, prodigueront à nos jeunes élèves tous les petits soins dont ils sont entourés au sein de leurs familles.

On ne pourrait assurément contester l'utilité d'une pareille œuvre.

Si en effet nous rencontrons encore aujourd'hui de ces mères chrétiennes qui comprennent parfaitement tous les devoirs que leur dignité leur impose, de ces femmes fortes en qui la foi domine le sentiment et qui préféreraient la mort au péché pour ce

qu'elles ont de plus cher au monde, ces âmes d'élite trouvent-elles toujours dans les personnes attachées à leur service des aides bien sûrs et bien dévoués pour l'éducation de leurs enfants, et n'ont-elles pas lieu de craindre que le trésor le plus précieux de leur famille ne vienne à se perdre par la négligence coupable de ceux auxquels est confié ce dépôt? Hélas! une triste expérience est là pour nous répondre. Mais n'attristons point le cœur de quelque pauvre mère en lui rappelant l'histoire de ses malheurs.

Concluons seulement qu'il est utile et même nécessaire de venir en aide aux parents chrétiens pour l'éducation de leurs plus jeunes enfants.

Aussi, nous l'apprenons avec bonheur, plusieurs établissements tels que le nôtre se fondent en ce moment dans les plus brillants quartiers de la capitale, et les familles les plus honorables ne craignent point d'envoyer leurs enfants dans ces petites écoles, où ils trouvent avec l'instruction désirable et des soins maternels un abri sûr pour leur vertu.

Les mères chrétiennes de la ville de Chartres voudront suivre cet exemple. Oui, sauvons les enfants, puisqu'ils sont l'espoir de la religion et de la patrie; sauvons les enfants du pauvre, en multipliant pour eux les salles d'asile, les écoles, les lieux de réunions et de divertissements honnêtes; sauvons les enfants du riche, en leur offrant, même en dehors de la surveillance maternelle, un asile où leur innocence n'ait rien à craindre, et n'oublions jamais que les uns et les autres grandiront pour la ruine ou pour le salut de la société.

C'en est assez déjà pour conquérir à cette petite œuvre de nombreuses et d'honorables sympathies. Il nous reste pourtant à la présenter sous un nouveau jour et à faire connaître un autre avantage immense que nous espérons retirer de cette précieuse institution.

La Petite École de Notre-Dame de Chartres est une œuvre de dévouement plutôt qu'une œuvre de spéculation et d'intérêt. Toutefois, il ne peut nous être interdit de réclamer un léger salaire pour le sacrifice que nous faisons de notre temps et de notre liberté. Seulement, qu'on le remarque bien, les bénéfices que nous réaliserons dans cette pieuse entreprise seront employés pour une autre bonne œuvre. Procurer le bienfait d'une éducation chrétienne à d'autres enfants peu favorisés des biens de la fortune, mais animés des meilleures dispositions, et qui, dans

un âge encore tendre, forment le dessein de se consacrer à Dieu et de se dévouer pour le salut de leurs frères; voilà notre désir, voilà notre plus chère espérance. Ces enfants d'élite, ces jeunes clercs, recueillis à la Maîtrise de Notre-Dame, s'emploieront au service de l'église, assisteront les ministres de la religion dans leurs fonctions saintes, et relèveront la pompe et la beauté du culte aux grands jours de nos solennités. C'est ainsi que Notre-Dame de Chartres retrouvera dans ces petits serviteurs quelque ombre et quelque image de ce nombreux clergé d'autrefois dont la présence rendait notre auguste basilique encore plus digne et plus vénérable.

Mères chrétiennes, ferventes adoratrices de Notre-Seigneur au Sacrement de l'autel, fidèles enfants de Notre-Dame de Chartres, vous tous enfin qui lirez ces lignes et pour qui les pensées de la foi ne sont pas étrangères, vous applaudirez à ce pieux dessein. Quoi donc en effet? les grands du monde, les riches, les personnes même qui n'ont qu'une médiocre fortune sont entourées de serviteurs qui veillent sans cesse à l'entretien et à la propreté de leurs maisons, et le Seigneur des Seigneurs, et la Reine du ciel seraient traités avec moins de décence!

Ah! ne souffrons jamais sous nos yeux un état de choses aussi affligeant pour la piété qu'il serait contraire aux bienséances les plus vulgaires; secondons les saints désirs de notre pieux Pontife, qui a déjà tant fait pour rendre à notre cathédrale son antique splendeur; soutenons la Petite École de Notre-Dame de Chartres, puisque nous soutiendrons par là d'une manière efficace cette œuvre de la Maîtrise si faible en apparence, mais qui doit procurer de plus en plus l'édification des fidèles, en attendant qu'elle donne à l'Église de saints prêtres et *peut-être à l'enfance des maîtres dévoués tout prêts à s'immoler pour elle.*

Afin d'attirer la bénédiction du Ciel sur cette œuvre, le 25 de chaque mois, jour spécialement consacré à honorer le mystère de la Sainte-Enfance, une messe sera dite à la chapelle de N.-D. Sous-Terre pour les enfants de la Petite-École, pour leurs parents et pour les bienfaiteurs de la Maîtrise. — Le soir, à 4 heures, on fera dans le même sanctuaire un petit exercice en l'honneur du saint enfant Jésus, auquel est attachée une indulgence plénière pour les personnes qui auraient communié ce même jour.

Les âmes pieuses prieront, nous n'en doutons pas, pour le succès de cette œuvre intéressante. Quoique nous soyons résolu

de nous y dévouer tout entier et de ne rien négliger pour la faire réussir, nous comptons plus sur le secours de Jésus enfant et sur la protection de sa sainte Mère que sur l'industrie et les ressources humaines.

Chartres, le 31 mars 1856, fête de l'Annonciation.

L'abbé Ychard,
Directeur de la Petite-École de N.-D. de Chartres.

Comme on le voit, nous écrivions ces lignes au mois de mars 1856. Le succès de l'entreprise n'a pas été au-dessous de nos espérances. Du reste il est ainsi de toutes les bonnes œuvres dans notre excellente ville de Chartres : il suffit de les mettre en train pour qu'elles marchent toutes seules.

Les prix de la pension, de la demi-pension et de l'externat à la Petite-École sont aussi élevés qu'à l'institution Notre-Dame. On comprend facilement qu'il en doit être ainsi. La dépense matérielle est moindre, il est vrai, pour les petits enfants ; mais les soins qu'ils réclament et qu'on leur accorde sont plus assidus et nécessitent un personnel plus nombreux.

BIBLIOGRAPHIE.

VIE DU R. P. MUARD, par M. l'abbé Brullée.

Le R. P. Muard est un de ces hommes puissants en œuvres et en paroles que Dieu a suscités de nos jours pour montrer aux âmes timides et pusillanimes ce que la foi peut encore opérer de merveilles à cette époque et dans un pays tel que le nôtre. Né au commencement de ce siècle dans une petite paroisse du diocèse de Sens, de parents pauvres et peu chrétiens, il fut dès ses premières années le modèle des enfants de son âge. Conduit ensuite au séminaire d'une façon toute providentielle, il s'y distingua par sa piété vive et par un amour ardent pour l'étude. A peine eut-il été ordonné prêtre qu'on lui confia la direction d'une paroisse de campagne dont la population était d'environ seize cents âmes ; la haute capacité qu'il déploya dans ce premier emploi le fit nommer bientôt à la cure de Saint-Martin d'Avallon, mais, au bout de quelques années, il s'arracha à l'affection de ses nouveaux paroissiens pour se livrer tout entier à l'œuvre des missions, objet de tous ses désirs. Deux congrégations actuellement très-florissantes ont dû leur existence à son zèle infatigable : celle des Pères de Saint-Edme et celle des Bénédictins-Prêcheurs. C'est en

mettant la dernière main à cette seconde entreprise que le Père Muard mourut au mois de juin 1854, à l'âge de 45 ans.

Voici ce que dit Mgr l'archevêque de Sens au sujet de la vie de ce saint homme écrite par M. l'abbé Brullée :

« Toutes les âmes pieuses gagneront à lire cet ouvrage : le religieux y trouvera un exemple de parfaite abnégation de soi-même ; le missionnaire y admirera une soif infatigable du salut des âmes et un courage que la faiblesse du corps ne diminue point ; le pasteur y apprendra les saintes industries que le zèle éclairé sait inventer pour gagner les âmes ; le simple lévite y découvrira les voies par où il doit passer pour arriver à la perfection sacerdotale ; enfin, les enfants qui se préparent, quoique de loin, au service des autels verront un autre Samuel dans le jeune Muard, et ils voudront l'imiter. »

Nous ne pouvons rien ajouter à un pareil éloge.

VŒUX DES HURONS ET DES ABNAQUIS

A NOTRE-DAME DE CHARTRES,

Publié pour la première fois d'après les manuscrits des archives d'Eure-et-Loir, par M. Doublet de Boisthibault, avocat.

C'est une excellente idée que celle d'avoir produit au jour des monuments si précieux pour notre Église : nous en remercions bien sincèrement M. Doublet de Boisthibault. Nous n'ignorons pas que notre savant compatriote a déjà reçu à ce sujet les félicitations des catholiques du Canada, toujours si fidèles à Notre-Dame de Chartres ; et nous espérons qu'il fera bientôt paraître, comme appendice à son œuvre, les nouveaux documents qui lui sont envoyés d'Amérique.

Le livre de M. Doublet de Boisthibault qui sera bientôt rare, attendu qu'il n'est tiré qu'à 150 exemplaires, se vend chez M. Noury-Coquard, libraire à Chartres.

Comme nous n'avons point l'intention de faire une réclame, quand nous parlons d'un ouvrage, mais de dire simplement ce que nous croyons être la vérité, nous devons signaler une erreur assez notable qui dépare celui-ci. Le dessin qui se trouve en tête du livre représente des fragments non du voile de la Sainte Vierge, comme on le dit, mais du voile byzantin sur lequel est placée la précieuse relique de Notre-Dame.

— Les ceintures de grains de porcelaine envoyées à la Vierge de Chartres par les peuples du Canada sont au premier rang des offrandes déposées aux pieds de Notre-Dame. Elles ont en effet un caractère bien autrement important que ne se l'imaginent la plupart de ceux qui les ont visitées. Ce ne sont point de simples ex-voto, comme on pourrait le croire, mais les pièces authentiques d'un contrat solennel et véritable par lequel ces peuples ont fait acte de soumission à Notre-Dame de Chartres. Dans la pensée de ces indiens, offrir de tels présents à un chef c'est se placer sous son vasselage et sa dépendance absolue.

Mgr Bourget, évêque de Montréal, au Canada, étant venu à Chartres le 14 septembre 1856, se fit un bonheur de célébrer la sainte messe à l'autel de Notre-Dame sous-terre. Après la messe, le pieux évêque ne se contenta pas de laisser son nom sur le registre de la chapelle, suivant l'usage; il ajouta ces quelques lignes que nous sommes heureux de reproduire ici :

« † Ignace Bourget, évêque de Montréal, en Canada, suffragant » de Québec, où se trouvent les descendants des Hurons qui, il y » a environ deux siècles, se consacrèrent à N.-D. de Chartres, » renouvelle, avec effusion de cœur, l'ancienne alliance qui unit » toute l'église du Canada à la sainte église de Chartres. »

RESTAURATION DE L'ÉGLISE SOUTERRAINE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CORRESPONDANCE.

Notre correspondance nous offre presque journellement quelqu'une de ces lettres encourageantes qui sont un puissant secours au milieu des difficultés inséparables de toute entreprise chrétienne.

Ce sont de pieux et charitables confrères qui ajoutent à leur obole le prix qu'une bonne parole porte toujours avec elle :

M'étant promis de ne refuser aucune demande de secours en faveur de la sainte Vierge, je vous prie d'agréer les huit timbres-poste que j'offre à Notre-Dame. Je voudrais faire plus, mais la pauvreté de mes habitants est un obstacle. Le denier de la veuve a été agréé du Fils; aussi je ne doute pas que la Mère, du haut du ciel, ne daigne sourire à ma modique offrande.

N. Curé de...
Diocèse de Séez.

Malgré ma pauvreté, je m'empresse de répondre à votre pieux appel pour l'Œuvre de Notre-Dame de Chartres, car je ne puis pas refuser quand on me demande quelque chose au nom de notre si bonne mère.

H. C. Curé de...
Diocèse de Langres.

Plusieurs Curés ont annoncé en chaire l'appel que nous faisons pour Notre-Dame de Chartres, ce qui a permis de constater une fois de plus qu'il suffisait que cette Œuvre fût connue pour être appréciée :

J'ai fait part à mes paroissiens de l'appel que vous faites aux âmes dévouées à Marie pour la restauration de la chapelle souterraine de Notre-Dame de Chartres. Malheureusement, l'état de gêne où se trouve cette année la population de ma paroisse ne lui a pas permis de répondre à votre appel comme je l'aurais désiré, et je n'ai que la très-modique somme de dix-neuf francs à vous offrir.....

A. C. de P.
Diocèse de Montpellier.

Si l'exemple de ce vénérable ecclésiastique était suivi dans toutes les paroisses, notre œuvre serait bientôt couronnée d'un magnifique succès.

LE CHANT DES TRAVAILLEURS

A L'ŒUVRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Chrétiens, ne nous effrayons pas
De remuer ces monts de pierre;
Que la maison de la prière
Lève jusqu'au ciel ses deux bras.

I

Nous travaillons pour Notre-Dame :
De ce religieux labeur
Les sueurs saintes pour notre âme
Sont un bain purificateur.
Si grande que soit notre offense,
Le repentir peut l'expier,
Et le bon Dieu donne indulgence
A qui se fait son ouvrier.
Chrétiens, etc.

II

Voulant réparer leur scandale
Deux hérétiques albigeois
Aux murs de notre cathédrale
Travailleront pendant neuf mois.
Ils trouveront la compagnie
De Ponce, brigand redouté,
Qui remplissait l'Occitanie
Des méfaits de sa cruauté.
Chrétiens, etc.

III

Venez par cent, venez par mille,
Venez de tous les horizons ;
Travailleurs, notre bonne ville
Donne le gîte aux francs-maçons ;
Qu'au chantier, que sur la carrière
Le Beauceron aide au Normand ;
Qu'au sortir de leurs mains la pierre
Ait la valeur du diamant.
Chrétiens, etc.

IV

Le seigneur duc de Normandie
Voulant avoir un héritier
A notre bel œuvre dédie
Sa gabelle un an tout entier.
Trois damoiselles dont les pères
A la Croisade vont partir.
S'attellent aux lourds chars de pierres
Pour prompt retour leur obtenir.
Chrétiens, etc.

V

Des leurs n'ayant pas de nouvelles
Deux nobles dames ont promis
Bailler à l'œuvre deux chapelles
Si Dieu leur rend leurs chers maris.
Voyant leurs douleurs sans remède,
Bien des malades ont fait vœu,
Si la Vierge leur vient en aide,
D'être un an logeurs du bon Dieu.
Chrétiens, etc.

VI

Mais admis dans nos troupes saintes,
Il faut, ou manœuvre ou sculpteur,
Du créancier finir les plaintes
Et les craintes du débiteur.
Donnez à tous votre assistance,
Bons amis et bons compagnons :
Quand c'est le jeûne ou l'abstinence,
Contentez-vous de vos oignons.
Chrétiens, etc.

VII

Chez nous c'est pieuse pratique
De revêtir selon son choix,
La serge de saint Dominique
Ou la bure de saint François.
Chantons noëls : la gaîté sainte
Rendra notre travail plus doux.
Quand c'est bonne fête, avec crainte
De nos péchés confessons-nous.
Chrétiens, etc.

VIII

Que de notre œuvre elle soit fière
La Vierge Noire des Chartrains ;
C'est une couronne de pierre
Que nous lui sculptons de nos mains.
Que chacun faisant sa prière,
Puisse ici, quel que soit son nom,
Lire sur la belle verrière
L'histoire de son saint patron.
Chrétiens, etc.

IX

Selon la légende dorée,
Le vieux et nouveau Testament,
De la Jérusalem sacrée
Faisons l'entier dénombrement.
Soient toute image, tout emblême
D'or, de saphir ou de rubis ;
Pour loger les Saints et Dieu même
Ne faut-il pas un paradis ?
Chrétiens, etc.

X

Plaçons au bas de la fenêtre
Les traits des nobles bienfaiteurs,
Que leur blason fait reconnaître.
Nous, inutiles serviteurs,
Pour nos travaux et faibles peines
Demandons à notre bon Dieu,
Quand la mort brisera nos chaînes,
Petite place en son saint lieu.
Chrétiens, etc.

XI

Noble Église, ciel de la terre,
Solide ainsi que notre foi,
Comme le Dieu qu'on y vénère,
Compte les siècles sans effroi :
Que, te trouvant parée et neuve,
Ainsi qu'au sortir de nos mains,
Nos fils disent : Voilà la preuve
Que nos pères étaient chrétiens !
Chrétiens, etc.

R. M.

AVIS. — Les abonnés qui n'ont pas reçu le N° de février 1857, vont le recevoir dans la huitaine.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

11e NUMÉRO. NOVEMBRE 1858.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

NOTICE

SUR UN RELIQUAIRE DONNÉ, EN 1680, AUX HURONS DE LORETTE, EN LA NOUVELLE FRANCE, PAR LE CHAPITRE DE L'ÉGLISE DE CHARTRES.

Par M. DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

I. En 1849, nous eûmes la bonne fortune de rencontrer aux archives du département d'Eure-et-Loir une liasse sur laquelle on lisait :

1o *Remercîments des Hurons au chapitre de Chartres pour le don qu'il leur avait fait d'*une chemise de la Vierge en argent *dans laquelle étaient renfermées des reliques.*

— Lettre des PP. jésuites.

2o *Vœu des Abnakis* du Canada *à Notre-Dame de Chartres.*

— Lettre des PP. jésuites.

La lecture de ces pièces nous intéressa vivement, nous en prîmes copie, nous promettant de les éditer un jour. Nous possédions neuf lettres des missionnaires catholiques en Amérique, savoir :

1 Du P. Potier.
1 Du P. Chaumonot.
1 Du P. Bouvart.

2 Du P. Jacques Bigot.

3 Du P. Vincent Bigot.

4 Du P. J. Aubery.

De plus, la consécration des Hurons et des Abnakis à N.-D. de Chartres, dans leur langue naturelle.

En 1857, parut notre livre de 90 pages d'impression! (1) Il dépendait de nous d'en augmenter le nombre. Champlain (2), Charlevoix (3), Biard (4), Brébeuf (5), etc., nous offraient des matériaux. Nous n'y songeâmes pas un instant. Nous n'eussions rien dit de nouveau pour notre pays, encore moins pour l'Amérique (6).

Nous tenions d'ailleurs à laisser en relief les lettres de nos missionnaires, qui n'avaient rien à gagner à être surchargées de notes d'une érudition facile.

Notre publication est désormais jugée. — Si on a bien voulu lui accorder de l'intérêt, c'est à la relation des missionnaires qu'elle le doit : nous n'avons d'autre mérite que d'avoir tiré ces pièces si curieuses de l'oubli.

Les lettres bienveillantes que nous avons reçues d'Amérique, nous ont révélé l'existence du précieux reliquaire envoyé aux Hurons par le chapitre de Chartres, sa découverte..... elles nous ont également fourni des renseignements utiles; nous les devons à deux hommes fort instruits : l'un Français, le R. P. Félix Martin; l'autre Américain, M. Shea, de New-York. Nous en sommes fort reconnaissant. Dès ce moment, nous mettons à profit leurs bonnes communications.

II. La renommée de l'église de Chartres était grande autrefois comme aujourd'hui dans la chrétienté. Elle la devait surtout au

(1) *Les vœux des Hurons et des Abnaquis à Notre-Dame de Chartres*, un vol. in-12, à la librairie de A. Leleux, imp. de Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.

(2) *Voyage de la Nouvelle France, dite Canada*, 1632, in-4°.

(3) *Histoire générale de la Nouvelle France*, 4 vol. in-12.

(4) *Relation de la Nouvelle France, de ses terres, naturel du pays et de ses habitants, etc.*

(5) *De la créance, des mœurs et des coutumes des Hurons*, 1636.

(6) *Relation abrégée de quelques missions des pères de la compagnie de Jésus dans la Nouvelle France*, par le R. P. F. J. Bressany; trad. avec notes par le R. P. Félix Martin. Montréal, 1852, in-8°

History of the catholic missions among the indian tribes of the united states, 1529-1854. — *By John gilmary Shea, New-York*, 1855, in-8°.

culte traditionnel qu'on y rendait déjà à la Mère de Dieu dans le temple élevé sur la grotte où les Druides, dit-on, adoraient déjà son image.

En juin 1674, les Hurons, dont l'église était naissante, adressèrent leur vœu à Notre-Dame de Chartres. Voici comment, dans son auto-biographie (1), le P. Chaumonot raconte le fait :

« Pour allumer de plus en plus le feu du divin amour, surtout dans le cœur de nos sauvages, je leur fis faire un collier de porcelaine semblable aux autres dont j'ai parlé, si ce n'est que sur celui-ci on y écrivit *Virgini parituræ,* parce qu'il devoit être présenté à Notre-Dame de Chartres... Notre présent fut si bien reçu que, non-seulement toute la ville en témoigna une sensible joie, mais que messieurs les chanoines de cette très-illustre église nous en ont donné toutes les marques de reconnoissance que nous pouvions recevoir de leur magnificence et de leur piété... Les voici : Ils ont associé notre mission huronne de Lorette à leur vénérable corps en rendant nos sauvages participants de toutes leurs prières, messes et dévotions qui se disent ou se font dans leur église. Ils ont dressé un acte authentique de cette espèce d'adoption d'union spirituelle. Ils ont écrit à nos néophytes, sur ce sujet, une lettre très-belle et toute pleine d'un zèle apostolique; ils ont fait eux-mêmes un riche présent d'*un grand reliquaire d'argent très-bien travaillé, pesant près de* 6 *marcs, ayant la figure de la chemise de Notre-Dame* (2) *qu'on garde à Chartres, et représentant d'un côté le mystère de l'Annonciation, et de l'autre l'image de la Vierge qui tient son fils,* telle qu'on l'a reçue des Druides. Enfin, ils ont rempli ce reliquaire des os de plusieurs saints, dont ils ont les châsses, et ils nous l'ont envoyé après l'avoir laissé sur la sainte châsse neuf jours entiers, pendant lesquels ils ont fait pour notre mission des prières extraordinaires.

(1) Ms appt. à M. Shea.

(2) Sacras misistis reliquias, argenteâ ponderosâque inclusas thecâ, quæ virginis matris *indusium* repræsentat. (Nic-Potier).

Le même jour de son sacre, le roy (Henri IV) visita l'église cathédrale de Chartres et parut très-édifié des reliques du trésor. Il vit avec vénération la châsse où l'on tient enfermée une des *chemises* de la Sainte-Vierge. Il demanda de la voir à découvert, mais la clef n'ayant pu se trouver, le roy dit qu'il était charmé en ce jour de rencontrer une occasion de donner des preuves authentiques de sa foy (Pintart. ms.).

Ce reliquaire parvint à Québec, au R. P. Bouvart, le 15 octobre 1680; étant malade, il l'envoya aux PP. Chaumonot et Potier, de la mission de Lorette, à 1 myr. et demi de Québec. Le reliquaire, après des prières solennelles, fut déposé dans l'église, dans une niche placée au-dessus du tabernacle de la chapelle de la Vierge.

Description du reliquaire.

III. C'est une boîte d'argent affectant la forme d'une *chemise,* dont on retrouve l'effigie dans le sceau de l'ancien chapitre de l'église de Chartres.

Le fond de cette boîte est un peu plus grand que le dessus.

DIMENSIONS :

Du fond.

Hauteur : 22 cent.
Largeur du bas : 17 cent.
Id. d'une manche à l'autre : 15 cent.

Du dessus.

Hauteur : 20 cent.
Largeur du bas : 17 cent.
Largeur d'une manche à l'autre : 15 cent.

Entre le dessus et le fond, il y a 27 millim. d'épaisseur.

Sur les faces extérieures du reliquaire sont gravés et niellés avec une délicatesse remarquable :

1° Le mystère de l'Annonciation (1). La Vierge est à genoux devant un prie-Dieu. L'ange Gabriel, porté sur un nuage, lui présente une branche de lys. Le Saint-Esprit apparaît sous la forme d'une colombe;

2° La représentation de la Vierge dans la grotte druidique de Chartres. De la main gauche, elle tient un livre, de la droite l'enfant Jésus debout sur ses genoux. A ses pieds, on lit cette inscription :

Virgini pariturœ.

L'expression de la figure de la Vierge est heureuse.... Sa pose, comme celle de l'ange, est gracieuse et naturelle. Les plis des vêtements sont bien rendus et habilement fouillés.

IV. En ouvrant le reliquaire, une inscription, gravée derrière

(1) Ingressus angelus ad eam, dixit : *ave gratiâ plena, dominus tecum; benedicta tu in mulieribus.* S. Luc. c. 1 v. 28 ad 38.

la représentation de l'Annonciation, fait connaître le nom de l'artiste chartrain, au talent duquel on doit ce curieux travail.

Jussu Venerand. D. D.
Cap. insig. eccles. Carn.
Thomas Mahon Carnotæus
Elaboravit anno M. D. CLXXIX.

Mais il faut rendre à César ce qui appartient à César : Thomas Mahon a puisé son sujet dans le tableau de *Bon Boullongne*, que possède le Musée impérial de Paris (1). Il a supprimé le Père Éternel qu'on y voit assis sur des nuages. *Bon Boullongne,* lui-même, avait fait quelque emprunt à l'*Albane*, qui a peint le même sujet (2).

Le reliquaire avait fini par être à peu près oublié, lorsque, il y a quelques années, le R. P. Félix Martin, visitant l'église de Lorette, où il le cherchait, crut l'apercevoir au-dessus d'un tableau ornant le retable d'une chapelle. Le R. P. Martin parvint à l'atteindre et à se convaincre de la réalité du trésor. Il était presque méconnaissable, tant il avait perdu de son éclat; l'humidité avait entièrement dénaturé tout ce qu'il renfermait. Quoi qu'il en soit, il était sauvé de l'oubli et de toute dégradation nouvelle, c'était l'important; le dessin de ce reliquaire est donné par nous pour la première fois.

V. Les Hurons (3) ne furent pas les seuls à se vouer au culte de Notre-Dame de Chartres. Leur exemple fut suivi par les Abnakis, lesquels s'étaient d'abord consacrés à saint François de Sales, témoin cette lettre du P. Jacques Bigot, en date du 6 octobre 1684, publiée avec la passion d'un bibliophile en 1857, à Manate, par M. Shea, dans le même format, avec la vignette (*les Cigognes* — sub ciconiis) des publications faites par Sébastien (4) et Gabriel Cramoisy.

Les Abnakis (5) firent le même vœu que les Hurons. En 1691, le Chapitre leur envoya une chemise d'argent pour les en re-

(1) *N° 31 du livret de* 1855, publié par F. Villot.

(2) *P. 2 du livret de* 1852, 1re partie, Ecole d'Italie et d'Espagne.

(3) On ne compte plus dans le village de la Nouvelle-Lorette que 70 familles qui en descendent.

(4) L'éditeur des lettres de S. Yves, — 1610-in-8°

(5) C'est maintenant l'État du Maine qu'ils habitent. Les Abnaquis de saint-François de Sales ne composent plus que 50 familles dont 10 vouées au catholicisme.

mercier. Les Abnakis, de leur côté, lui offrirent un collier de porcelaine renfermé dans une boîte d'écorce.

Le Chapitre de Chartres fit plus. Il commanda à Paris une statue d'argent semblable à la Vierge de *Sous-terre*, laquelle était de bois. M. D'Omerville en surveilla l'exécution. Elle avait 0m,244 de haut et pesait 2 marcs. On la plaça dans une chaise de bois imitant l'ébène. Elle fut envoyée aux Abnakis dans le cours de l'année 1700, comme l'indique une lettre du P. Vincent Bigot, du 11 octobre 1701.

En 1818, le feu détruisit l'église des Abnakis et tout ce qu'elle contenait, voire même une collection de manuscrits due aux RR. PP. jésuites (1). La statue d'argent disparut au milieu de ce désastre (2).

VI. Nous avons vu que les Hurons, comme les Abnaquis, avaient fait don à Notre-Dame de Chartres de deux colliers de *porcelaine*. Ces colliers, ayant la forme d'une ceinture, existent encore (1858), et sont exposés dans la crypte de la cathédrale de Chartres. Sont-ils réellement de *porcelaine* (3)? On devrait en douter d'après ce qu'écrit le R. P. Félix Martin (4). Ce sont certains coquillages marins connus sous des noms différents : *Vignols, escargots de mer, Concha venerea,* et chez les Italiens, *Porcella.* « *C'est de ce nom,* dit le P. Lafiteau (t. II, p. 200), *qu'on a fait porcelaine.* »

En faisant hommage de ces colliers à Notre-Dame de Chartres, ces tribus entendaient-elles se constituer *esclaves,* comme disent les Hurons? Le savant M. *Shea* ne le croit pas. « Ils n'avaient pas, nous dit-il, l'idée d'esclavage, mais le collier était leur *Parole;* à chaque proposition d'un traité, on donnait un collier. Sans cela, on n'y prenait pas attention, tout était considéré comme pur compliment. »

Ainsi, le don d'un collier, c'était la dernière formule du

(1) Le vœu des Abnaquis écrit dans leur langue devient très-précieux par sa rareté. On ne possède pas, nous dit-on, de pièce aussi ancienne en Amérique. Le vœu des Hurons, dans leur langue a moins d'importance, mais il peut servir à constater les variations de cet idiome. Nous ne renonçons pas à les publier un jour.

(2) Lettre d'un prêtre des Trois Rivières (Bas-Canada), à l'*Univers religieux.*

(3) Votivum munus ex *porcellanâ.*

(4) Page 301 de son ouvrage.

contrat, c'était le sceau du traité, le *Vinculum juris* des parties contractantes.

Qui nous eût dit après tant d'années écoulées, plus d'un siècle et demi, qu'un de nos missionnaires français du Canada, l'historien des Hurons lui-même, viendrait un jour (1) visiter avec nous le sanctuaire de Notre-Dame de Chartres, et qu'il aurait la joie d'y retrouver la modeste offrande de ces tribus sauvages, aux rares descendants desquelles il cherche, encore aujourd'hui, dans son zèle infatigable, à inspirer sa conviction religieuse et sa foi!

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

OFFRANDES A NOTRE-DAME. — Nous avons déjà parlé d'un lustre magnifique offert à Notre-Dame de Chartres pour la fête de l'Assomption. Une seconde offrande du même genre a suivi de près la première, tant il est vrai qu'en bien comme en mal l'exemple est toujours contagieux. Aussi, nous osons le dire, avant peu, il en sera des lustres de Notre-Dame-du-Pilier comme des lampes qui brûlent devant son image : il n'y aura bientôt plus de place pour satisfaire l'empressement des généreux solliciteurs. Mais nous rappellerons encore que la Vierge de la Crypte est toujours prête à recevoir de nouvelles lampes pour éclairer l'obscurité de ses longues galeries souterraines. Revenons à l'histoire de nos deux lustres.

La Confrérie de Notre-Dame de Chartres, qui est dans l'usage d'offrir chaque année un présent à son auguste patronne, avait résolu de faire successivement l'acquisition de sept lustres pour compléter la décoration du vénéré sanctuaire. Une excellente dame de Chartres eut connaissance de ce projet, et elle voulut offrir le premier de ces lustres, à condition qu'on ne trahirait pas le secret de sa bonne œuvre, et qu'on prierait pour elle et pour son fils. — Quand il le faut, notre chronique est discrète : nous tairons donc le nom de la généreuse donatrice.

Une autre dame de Versailles, délivrée, elle et son mari, d'un danger imminent, grâce à la protection de la Très-Sainte Vierge, a voulu par reconnaissance couvrir en partie les frais du deuxième lustre. La Confrérie a complété ce qui manquait à la somme et elle continue à recueillir ce qu'il faut pour donner suite à son pieux dessein.

TRAVAUX FAITS A L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME. — D'importantes réparations ont été faites ou s'accomplissent en ce moment à l'extérieur de la Cathédrale de Chartres. Le clocher-neuf, complétement restauré, ne dérobera plus désormais à nos regards les gracieux ornements de sa riche architecture. Les ouvriers sont actuellement disséminés sur divers points de l'édifice. Tandis que les uns travaillent à remplacer, au portail de l'ouest, les

(1) Le 1er juin 1858.

pierres que le temps a rongées, d'autres achèvent de déblayer et de réparer le côté nord d'où l'on a fait dernièrement disparaître, à la satisfaction générale, les vilaines masures qui masquaient d'une manière affreuse cette partie de notre basilique. Une grille de bois qui règne depuis l'entrée de la crypte jusqu'au clocher, ferme en ce moment l'enceinte occupée naguère par ces habitations misérables, et le petit monument qui renferme l'horloge, en voyant le désastre du voisinage, semble se demander en tremblant ce qui sera fait de lui.

Au chevet de l'église on remet dans un état de solidité parfaite les contreforts et les arcs-boutants qui avaient éprouvé de notables dégradations. Mais le travail sans contredit le plus pressant et le plus utile est celui qu'on vient d'exécuter dans le cimetière de Saint-Jérôme, sur les instances de Mgr l'Évêque de Chartres. Ce cimetière, où l'on inhumait autrefois les chanoines de Notre-Dame, se trouve entre la chapelle Saint-Piat et le couloir qui conduit de l'évêché à l'église. Or, les murs de la Cathédrale avaient beaucoup souffert de ce côté dans leur partie extérieure ; les mortiers étaient consommés, et les eaux pluviales s'infiltraient entre les pierres à une grande profondeur. On a remédié au mal de la manière la plus satisfaisante. Toutes les pierres qui étaient en mauvais état ont été remplacées, un fossé large et profond a mis à nu les fondations de l'édifice, en même temps qu'il nous a découvert celles du petit sanctuaire qui s'élevait autrefois au milieu du cimetière Saint-Jérôme : un mur a été construit pour maintenir les terres, et sur ce mur on placera sans doute une grille qui permettra de voir de ce côté les premières assises de notre belle Cathédrale.

Cette réparation, en même temps qu'elle assure la solidité de l'édifice, assainira de plus l'église souterraine en y faisant pénétrer davantage l'air, la lumière et la chaleur du jour.

NOMINATIONS ET MUTATIONS DANS LE CLERGÉ DU DIOCÈSE.

M. l'abbé Germond, secrétaire-archiviste de l'évêché, a été nommé depuis quelques semaines *Maître des cérémonies* de la cathédrale. Dans l'intérêt de notre église, nous souhaitons au nouveau dignitaire un plus long règne qu'à ses trois prédécesseurs. D'après le cérémonial des évêques, qui doit servir de règle en cette matière, cette fonction demande en effet une grande étude des divins offices et des rits de l'Église : *Divinorum officiorum ac rituum ecclesiasticorum* (sit) *assiduus et diligens perscrutator;* et ce n'est pas en un an ou deux qu'on peut acquérir l'habileté nécessaire : « *Il y a plus de quarante ans que je travaille sur les rubriques* », disait un jour le vénérable abbé Bourdoise, et l'on sait avec quel zèle il s'occupait de cette partie si importante de la science ecclésiastique.

— Voici les mutations les plus récentes qui ont eu lieu dans le clergé de notre diocèse :

M. l'abbé Rousselin, curé de Saint-Prest, a été nommé professeur au petit séminaire, où il remplace M. l'abbé Hazon.

M. l'abbé Hazon a été nommé curé de Meslay-le-Vidame, en remplacement de M. l'abbé Pichot, nommé curé de Saint-Prest.

M. l'abbé Bailly, curé de la Chaussée-d'Ivry, et M. l'abbé Petit, curé de Loigny, sont entrés en qualité de professeurs à l'institution Notre-Dame.

M. l'abbé Bestaux, curé de Tillay, a été nommé curé de Pré-Saint-Evroult.

M. l'abbé Billarand, vicaire à Courville, a été nommé professeur à la Maîtrise, où il remplace M. l'abbé Manceau, que des raisons de santé forcent, à son grand regret, de renoncer à l'enseignement. M. l'abbé Manceau a été nommé vicaire à Courville.

Nous qui croyons que c'est par l'éducation chrétienne qu'on renouvellera la société en formant la génération naissante et en préparant des vocations ecclésiastiques et religieuses, nous nous réjouissons de voir un plus grand nombre de prêtres se vouer avec bonheur aux fonctions pénibles de l'enseignement et à la fatigue d'une surveillance presque incessante dans les établissements ecclésiastiques.

Catéchisme de persévérance a Notre-Dame. — Le dimanche 24 octobre, le savant et vénérable curé de Notre-Dame a repris le cours des instructions qu'il fait tous les quinze jours, à deux heures, dans la nef de la Cathédrale. C'est ce qu'on appelle le Catéchisme de persévérance. D'après ce que nous avons vu et entendu nous-même, cette dénomination nous paraîtrait beaucoup trop modeste si elle ne nous rappelait d'ailleurs les célèbres catéchèses d'autrefois. Dans ces instructions, M. l'abbé Brière traite successivement toutes les grandes questions de l'enseignement catholique, d'une manière à la fois simple et digne, mais toujours très-intéressante. C'est là qu'il remplit, à proprement parler, sa fonction de théologal, en distribuant plus abondamment le pain de la divine parole. Le catéchisme de persévérance est comme une table ouverte à tous : les personnes d'un âge mûr peuvent venir y prendre place ; elles y trouveront une nourriture fortifiante qui rendra à leurs âmes le ton et la vigueur de la jeunesse.

Missions diocésaines. — Le succès des missions diocésaines a forcé les RR. PP. Maristes de demander à leur Société de nouveaux auxiliaires pour recueillir la moisson qui devient de plus en plus abondante. Le P. Monachon et le P. Huguet nous sont arrivés depuis quelques semaines, et ils ont immédiatement commencé leurs travaux apostoliques. Le P. Huguet ne se contente pas d'annoncer la vérité du haut de la chaire chrétienne : il la répand beaucoup plus encore par une foule d'excellents ouvrages qui font les délices des âmes pieuses.

Espérons que l'auteur de *la Salette mieux connue* contribuera puissamment à faire connaître Notre-Dame de Chartres : c'est le moyen d'avancer parmi nous l'œuvre de régénération qui s'accomplit en ce moment dans l'Église.

— La rentrée des classes s'est accomplie sous les meilleurs auspices dans toutes les maisons ecclésiastiques du diocèse. C'est pour les chefs de ces établissements un encouragement précieux et un nouveau motif pour s'efforcer de répondre de plus en plus à la confiance des familles. Le premier pasteur du diocèse, dans sa sollicitude pour l'enfance et la jeunesse,

leur accorde d'ailleurs tous les sujets qui peuvent leur être les plus utiles pour assurer le succès d'un si important ministère.

— Le mercredi 17 novembre, une cérémonie religieuse et musicale aura lieu dans l'église de Saint-Aignan pour l'inauguration d'un nouvel orgue.

— Plusieurs personnes nous ont demandé si l'on célébrait des messes à la crypte. Actuellement, il y en a trois chaque jour : la première à six heures, la seconde à sept heures, et la troisième à huit heures.

— Le jour de saint André, une relique du glorieux apôtre que nous possédons à la crypte, y sera exposée pendant les messes à la vénération des fidèles. Puissent des prières ardentes monter vers le ciel en cette circonstance et obtenir de cet illustre protecteur de notre cité qu'il vienne un jour reprendre possession de son antique et vénérable sanctuaire!

— Afin de hâter le moment heureux de la restauration spirituelle de notre église, on nous a fait demander chaque samedi une messe en l'honneur de l'Immaculée-Conception pour le renouvellement de la ville et du diocèse de Chartres. On commencera à célébrer cette messe le samedi 20 novembre et nous prions les âmes pieuses de s'unir aux intentions du prêtre. On sollicitera spécialement de la bonté divine la prospérité des œuvres qui ont pour objet l'éducation chrétienne, le succès des missions, des retraites, des prédications et des catéchismes, la sanctification du clergé et de toutes les personnes qui se vouent à l'instruction de l'enfance et de la jeunesse.

Cette pieuse pensée nous en a donné deux autres. Serait-il donc si difficile d'avoir chaque jour une messe pour le même objet à la chapelle de Notre-Dame sous-terre? Il suffit pour cela qu'il se trouve trois cents et quelques personnes dans le diocèse qui offrent chacune à cette intention l'honoraire d'une messe. — En second lieu, une bougie brûlait autrefois constamment au nom de la ville de Chartres, dans l'église de Notre-Dame : c'est ce qu'on appelait le *Tour de ville*. Nous en avons parlé dans notre numéro du mois d'avril 1857. A la place de cette bougie ne pourrait-on pas en tenir deux constamment allumées de chaque côté de la statue de Notre-Dame sous-terre? Cet acte de dévotion aurait en même temps un but d'utilité, celui d'éclairer la sainte image. Pour couvrir cette dépense, que chacune des personnes dont nous parlions tout-à-l'heure offre un franc cinquante centimes au lieu d'un franc pour l'honoraire de la messe et nous obtiendrons facilement ce second résultat. Il est du reste à remarquer que dans les plus célèbres sanctuaires les honoraires des messes sont ordinairement plus élevés. Mais nous devons dire aussi afin d'éloigner tout soupçon de vues intéressées, que les prêtres qui desservent la crypte sacrifient en faveur de l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame ce qu'ils reçoivent au-delà des honoraires ordinaires.

— En terminant, nous rappelons aux fidèles que le temps de l'Avent est spécialement consacré à Notre-Dame de sous-terre, *Virgini pariturœ*, et qu'il convient de redoubler de prière surtout à cette époque pour obtenir, par l'intercession de Marie, le renouvellement de notre diocèse et de toute l'Église.

REVUE DES BONNES ŒUVRES.

ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE.

On lit dans l'*Ami de la Religion* :

« L'Œuvre de la Sainte-Enfance vient d'adresser à NN. SS. les Évêques un sommaire de sa situation présente avec un rapport de sa commission de répartition contenant les propositions nouvelles pour 1858.

» L'ouverture de la Chine déjà stipulée, celle du Japon désormais certaine, et les événements prochains de la Cochinchine multiplieront les travaux des missionnaires, et appellent déjà le concours charitable de tous les chrétiens.

» L'Œuvre de la Sainte-Enfance a été déclarée canonique par un Bref de notre Saint-Père le Pape Pie IX, en date du 8 juillet 1856.

» La Sainte-Enfance, qui associe le plus jeune âge à l'apostolat des missionnaires, consacre uniquement les dons de ses membres à l'enfance. Elle procure le baptême des enfants païens en danger de mort; elle achète et fait élever les innocentes créatures que des parents impies laisseraient dans l'abandon ou dévoueraient à la mort.

» Dans l'année 1858, la Sainte-Enfance a reçu onze cent mille francs et en a distribué 360,000 entre 54 missions.

» Parmi les résultats nouveaux constatés par le rapport de 1858, sont la construction d'une belle salle d'asile dans la mission de Pékin, d'une crèche, de cinq pharmacies, de vastes ateliers et d'une ferme considérable créés à Ningpo dans le Tche-kiang et faisant partie de l'établissement des Sœurs de charité. Dans un grand nombre de vicariats apostoliques, des institutions se fondent et s'accroissent par les soins de la Sainte-Enfance.

» Les missions où les baptêmes ont été les plus nombreux sont celles : du Su-Tchuen, 200,000 ; du Tongking central, 32,000 ; du Kouei-Tcheou, 30,000 ; du Tongking occidental, 20,000; du Yun-nan, 15,000 ; du Tongking oriental, 14,500.

» Le conseil central de l'Œuvre appelle de tous ses vœux, de la part de NN. SS. les Évêques, une plus complète et plus forte organisation de l'Œuvre *par la formation, dans chaque diocèse, d'un conseil général, et par la nomination d'un directeur ecclésiastique* qui, sous l'autorité diocésaine, imprime le mouvement

à l'Œuvre, en suive la marche et les progrès, en embrasse les détails, en centralise les résultats, et corresponde avec le conseil central de Paris. »

Nous avons toujours regardé l'Œuvre de la Sainte-Enfance comme un puissant moyen de régénération, non seulement pour les pays infidèles, mais encore pour les nations chrétiennes. Au commencement de l'année, une religieuse de l'asile Hong-Kong écrivait à sa famille : « Voici mes étrennes. J'avais quelques sapèques à ma disposition : je m'en suis servi pour acheter en votre nom quatre petits chinois en danger de mort. On les a baptisés et ils sont allés en Paradis chargés de toutes mes commissions. » Nul doute que la plus importante ne fût de prier pour la conversion de la Chine et pour le réveil de la foi dans nos contrées, et combien qui s'envolent chaque jour vers le ciel emportant le même message! Aussi, nous le croyons, la prière des enfants catholiques jointe à l'intercession si efficace de ces innocentes créatures, influe plus qu'on ne pense sur les destinées des empires.

Pendant longtemps on a craint que l'association de la Sainte-Enfance ne causât quelque préjudice à celle de la Propagation de la Foi; mais ces terreurs se sont tout-à-fait dissipées. Les faits ont parlé, et il est aujourd'hui reconnu que la première de ces Œuvres, loin de nuire à la seconde, est pour elle une utile auxiliaire.

ŒUVRE DES CATÉCHISMES ET DES RÉUNIONS POUR LA PERSÉVÉRANCE DES JEUNES FILLES.

L'Œuvre des Catéchismes établie dans la chapelle de Notre-Dame de***, commencée en 1833 et toujours continuée, au moins par des instructions particulières, existe d'une manière régulière et suivie, et dans sa forme actuelle depuis 1850.

Le but de son établissement est de procurer aux jeunes filles une solide instruction chrétienne, de les former à la piété et d'assurer leur persévérance pendant les années les plus dangereuses de la vie.

Un grand nombre d'enfants et de jeunes personnes, appartenant pour la plupart à la classe ouvrière et marchande, fréquentent les différentes réunions appropriées aux progrès de leur âge et de leur intelligence.

Le petit Catéchisme reçoit, en deux divisions successives, les

plus jeunes enfants. Elles y apprennent l'Histoire-Sainte et les premiers éléments de la foi, longtemps avant l'âge où l'usage du pays les admet aux catéchismes des paroisses.

Une autre réunion, destinée à seconder le catéchisme paroissial, prépare pendant deux ans les enfants qui se disposent à la première Communion, et les retient jusqu'à ce qu'elles aient fait la seconde. On y explique le Catéchisme du diocèse.

Un catéchisme spécial, ouvert deux mois avant la première Communion, réunit en outre deux fois par semaine les enfants qui doivent être prochainement admises à la Sainte-Table. Des instructions courtes et simples préparent en particulier celles que leur peu d'intelligence rend incapables de bien saisir les instructions générales.

Enfin le Catéchisme de persévérance s'ouvre pour les jeunes filles au moment où la paroisse ne leur offre plus d'instructions spéciales ni de soins particuliers; où la plupart, retirées des écoles, sont livrées aux dangers de l'apprentissage et à la vie du monde, avant que leur raison soit formée, leurs principes et leurs habitudes solidement établis. Le Catéchisme de persévérance présente à ces jeunes personnes, en un cours de plusieurs années, un enseignement plus solide et plus développé, et en une *suite d'avis,* des conseils qui embrassent toute la vie chrétienne d'une manière pratique, et que l'on s'efforce de rendre intéressante. Les jeunes filles de notre ville répondent à ces soins. Elles viennent en grand nombre au Catéchisme de persévérance, le suivent avec zèle et s'y attachent de telle sorte que plusieurs en font encore partie à dix-huit et vingt ans, et qu'un changement de position peut seul les en séparer, en leur imposant de nouveaux devoirs, ou en les obligeant à quitter le pays.

La méthode suivie dans tous ces catéchismes, par des personnes qui en ont fait une étude spéciale, est celle de Saint-Sulpice, avec ses différents cours d'instructions, la variété de ses exercices, l'attrait de ses fêtes et de ses récompenses, auxquelles la localité a permis de joindre quelques innocents plaisirs : de pieux et courts pélerinages qui ont lieu chaque année; par le passé, des promenades champêtres, très-rares et longtemps désirées, remplacées maintenant avec avantage par la jouissance d'un grand jardin, où les jeunes filles de la Persévérance peuvent se livrer en paix à la gaîté de leur âge. Jusque-là il fallait, en leur interdisant les amusements du dimanche, trop dangereux

dans ce pays, les livrer après le catéchisme et les offices, à l'ennui, mauvais conseiller, sans autre ressource que le prêt de quelques bons livres; distraction insuffisante pour de jeunes ouvrières assises et renfermées pendant toute la semaine, et qui ont autant besoin de mouvement que d'air pur, dans leur jour de repos.

Telle est aujourd'hui l'Œuvre des Catéchismes de Notre-Dame de ***. Ce court exposé en présente le but, l'organisation, les moyens d'action, l'état actuel. Un attrait particulier, soutenu par une conviction profonde, l'a fait entreprendre il y a vingt-cinq ans. Le temps a fortifié cet attrait, augmenté cette conviction.

L'Œuvre de l'instruction chrétienne, recommandée dans tous les temps, paraît aujourd'hui le besoin du moment, le moyen le plus efficace à opposer aux efforts du protestantisme; et les Catéchismes qui permettent de la propager avec tant de douceur et de facilité, deviennent plus chers que jamais quand on a longtemps mis à l'épreuve leur heureuse influence.

Avis. — La noble et vertueuse dame qui a fondé cette Œuvre et qui s'y dévoue avec bonheur désirerait adjoindre aux aides qu'elle a déjà, une jeune personne de la ville de Chartres, capable de la seconder. Elle pense avec raison qu'une enfant de Notre-Dame, élevée dans son sanctuaire le plus vénérable, et qui aurait puisé à une source aussi abondante que pure la grâce qui régénère, serait douée d'un talent merveilleux pour former Jésus-Christ dans les âmes. On ne demande du reste à cette jeune institutrice ni brevet de capacité, ni talent d'agrément quelconque. Pour une mission semblable, le meilleur brevet de capacité, c'est le bon Dieu qui le donne; et les arts d'agrément qu'on désire trouver dans une femme c'est par-dessus tout qu'elle sache souffrir et qu'elle soit habile à soulager la souffrance.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DES CATÉCHISMES PENDANT LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE,

Par M. l'abbé Bordier, docteur en Théologie, vicaire à St-Philippe.

A une époque où l'on reconnaît de plus en plus l'importance des catéchismes et la nécessité de donner à la jeunesse une ins-

truction chrétienne vraiment solide, il était bon de nous rappeler comment s'exerçait au berceau de l'Église le ministère de l'enseignement religieux pour les néophytes. C'est toujours à la source qu'il faut remonter quand on veut avoir une eau pure et limpide. M. l'abbé Bordier nous a rendu cet important service dans un livre intéressant qu'il a publié sur cette matière. Cet ouvrage est le fruit de patientes recherches et d'un travail consciencieux.

Il serait bien à désirer que le pieux et savant auteur, continuant ses investigations laborieuses, nous donnât, pour compléter son œuvre, l'histoire des catéchismes depuis les temps héroïques de l'Église jusqu'à nos jours. C'est une noble tâche, grande et difficile; mais elle est digne de son zèle, et son talent lui fournira les ressources nécessaires pour la remplir.

CANTIQUE.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant aujourd'hui pour cantique une traduction littérale du *Souvenez-vous,* avec un refrain relatif à la fête de l'Immaculée-Conception.

LE SOUVENEZ-VOUS

DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Air connu.

I

Souvenez-vous, très-pieuse Marie,
Qu'on n'a jamais pu dire un seul instant
Que celui qui vers vous se refugie
Implore en vain votre nom tout-puissant.

REFRAIN.

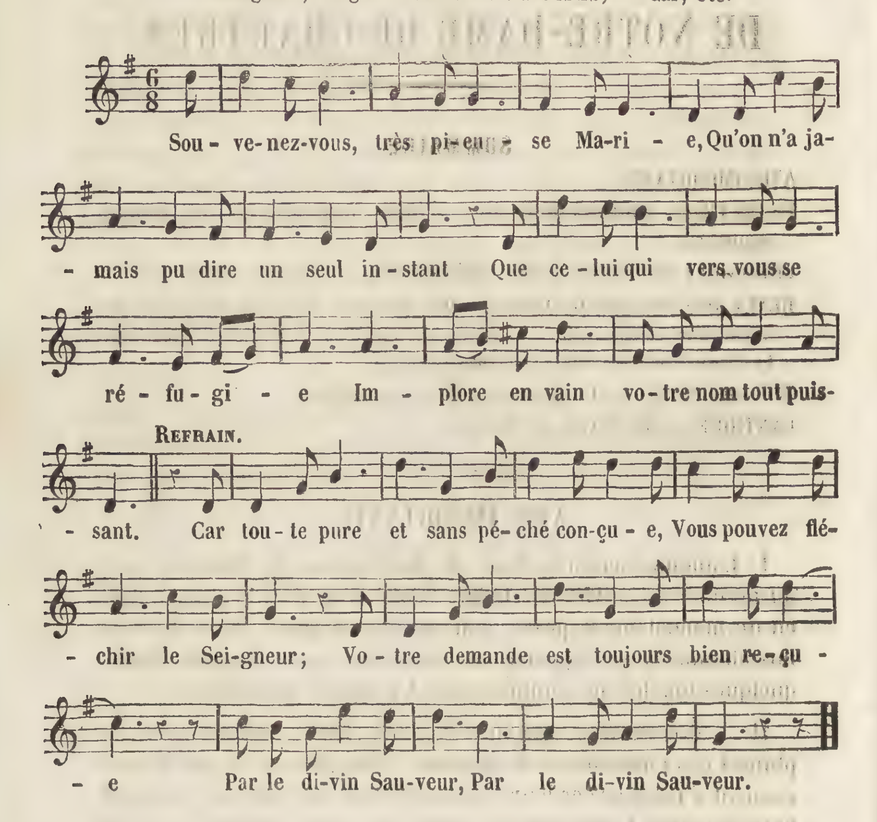
Car toute belle et sans péché conçue,
Vous pouvez fléchir le Seigeur;
Votre demande est toujours bien reçue
Par le divin Sauveur. (bis)

II

Animé de la même confiance,
Pauvre pécheur, j'accours aussi vers vous,
Et, le cœur plein d'une humble repentance,
En gémissant je tombe à vos genoux. Car, etc.

III

Mère du Verbe, ô Vierge débonnaire,
Veuillez ne pas mépriser mes soupirs;
Mais accueillant ma chétive prière
Daignez, daignez exaucer mes désirs; Car, etc.



Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

12e NUMÉRO. DÉCEMBRE 1858.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOMMAIRE.

AVIS IMPORTANTS.

I. L'abonnement à la *Voix de Notre-Dame* de Chartres part du premier de janvier de chaque année et se paie d'avance, soit en un mandat sur la poste, soit en timbres-poste. Nous invitons nos abonnés à se rappeler ces conditions pour l'année 1859 : quelques-uns les ont oubliées pour les années précédentes.

II. L'abonnement continue de plein droit, comme pour la plupart des publications de ce genre. Les personnes qui renonceraient à nous prêter leur concours sont instamment priées de nous renvoyer le numéro de janvier, qui sera adressé à tous les abonnés de 1858, et d'écrire lisiblement sur l'adresse le mot REFUSÉ. Tous *les anciens abonnés* qui auront accepté ce numéro de janvier seront censés prendre un nouvel abonnement et devraient, en cas de refus ultérieur, payer le prix des numéros qu'ils n'auraient pas renvoyés.

III. Nous prions ceux de nos abonnés auxquels nous adresserons quelques anciens numéros de la *Voix de Notre-Dame* de les répandre autour d'eux. S'il plaît à Dieu de bénir cette semence, elle portera ses fruits.

ENTRETIENS ARCHÉOLOGIQUES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX SUR NOTRE-DAME DE CHARTRES.

XVIIe ENTRETIEN. — LE PORTAIL OCCIDENTAL.

Suite (1).

La seconde page du livre sculpté dont nous avons commencé l'interprétation, et qui retrace la *venue* du Messie sur la terre, doit se lire au tympan de la porte latérale de droite.

Le sujet le plus saillant de cette seconde partie de la composition, c'est la statue de la Vierge-Mère tenant son divin Enfant dans son giron. Cette image de Marie, figurant ici à la place d'honneur, a pu faire croire que cette porte lui était dédiée. Cela est vrai dans ce sens que la Sainte Vierge accomplit un rôle éminent dans l'œuvre de l'Incarnation, puisque c'est elle qui nous a donné Jésus-Christ. Mais après avoir sérieusement médité la pensée du sculpteur et l'enchaînement des faits qu'il raconte sur la pierre, nous avons cru découvrir que Marie n'était pas l'objet principal de ce travail. L'artiste chrétien a poursuivi dans ce tympan son idée générale et représenté la seconde phase de l'histoire biblique : Jésus *venu*. Or, la naissance du Verbe et la glorification de Marie sont des sujets tellement liés l'un à l'autre que le sculpteur n'a pu les séparer, et c'est pour cette raison aussi que les iconologues ont pu les confondre.

Il nous semble que Jésus s'incarnant, se faisant enfant comme nous et se montrant au monde dans les bras de sa Mère, se présente aux yeux du spectateur attentif comme l'idée dominante de ce vaste ensemble; mais, physiquement parlant, un enfant ne peut pas être représenté avec les proportions des personnages qui l'environnent. Le point essentiel, c'est qu'il occupe le centre des divers sujets qui se déroulent dans ce tympan, et que tout converge vers ce Béni des nations qui vient régénérer l'Univers. Or, c'est là ce que nous révèle la statuaire. Entrons dans quelques détails:

A la gauche de la zone inférieure, on remarque un ange parlant à une femme; c'est Gabriel annonçant à Marie sa maternité divine. A côté, la Sainte Vierge visite sa cousine Élisabeth, qui la félicite de ses glorieuses prérogatives. Plus loin, le Sauveur est né; il repose, au milieu de la zone, dans une crèche, enve-

(1) Voir le n° 10.

loppé de bandelettes, ou plutôt il reposait, car il a disparu sous les coups des sacriléges démolisseurs. Joseph est debout à côté du berceau, contemplant le nouveau-né; l'âne et le bœuf de l'étable ont été brisés. Au-dessous du berceau, le naïf sculpteur a façonné un lit élégant dans lequel la Vierge est couchée. De l'autre côté, un ange annonce aux bergers l'heureuse nouvelle et leur montre du doigt l'étable où le Messie vient de naître.

La zone suivante ne raconte qu'un seul fait évangélique, la Présentation de Jésus au temple. Le vieillard Siméon et la mère du divin Enfant le soutiennent au-dessus d'un autel, et de chaque côté, des hommes et des femmes apportent des offrandes.

Dans la partie supérieure du tympan, l'artiste chrétien a placé la statue de Marie, dont nous avons déjà parlé, offrant en spectacle au monde l'Enfant-Dieu qui vient le racheter. Elle est assise dans un siége parfaitement taillé; sa pose est gracieuse et naturelle. Nous ne pouvons plus juger de la beauté de son visage, qui a été défiguré par les injures de l'atmosphère; mais comme cette Vierge était le type adopté par les imagiers dans les premières périodes du moyen-âge, il nous en reste assez d'exemplaires dans les monuments contemporains de notre vieille cathédrale et surtout dans les églises de la Grèce, pour reconnaître dans cette effigie, non pas une beauté charnelle et efféminée, résultant d'une grâce mondaine et d'une parfaite régularité des formes, mais une beauté mystique qui inspire la vénération (1).

L'Enfant Jésus, que Marie tient dans ses bras, est assis entre les genoux de sa Mère et sur les plis de sa robe; il bénit d'une main et porte de l'autre la boule de la terre; ce qui rappelle qu'il est la Sagesse éternelle qui a présidé à la création du monde. Son visage est souriant et empreint des traits de la virilité. Car, dès sa naissance, il possédait toute la maturité de l'intelligence humaine et n'était enfant que par la chair.

Pour manifester sa divinité, le pieux artiste a sculpté deux anges qui, de chaque côté, lui offrent avec de l'encens les devoirs de l'adoration. Nous ne pensons pas que ces hommages s'adressent à la Vierge, car encore une fois, c'est Jésus *venu* qui se révèle ici comme le principal personnage.

(1) M. P. Durand a moulé un fac-similé de cette statue dont il a retrouvé et reproduit exactement les formes. On a beaucoup critiqué les yeux qui ne paraissent pas assez naturels. Mais dans les sculptures du Moyen-Age, il faut envisager l'ensemble beaucoup plus que les détails.

Cette grande statue de Notre-Dame et de l'Enfant Jésus est sans contredit, à part quelques détails, tout ce que l'art chrétien a fait de plus parfait, au point de vue religieux. Il y a dans ce chef-d'œuvre une idée symbolique préférable aux plus habiles coups de ciseau. Ici Marie est bien Vierge immaculée et Mère tout ensemble, ici l'Enfant est réellement Dieu et sa pose, dans la ligne médiane, ne peut être mieux imaginée pour révéler que Marie est le *trône de la Sagesse éternelle : Sedes Sapientiæ.*

Toutes les madones qu'on a peintes ou sculptées depuis la Renaissance, et surtout depuis un siècle, n'ont aucun rapport avec celles des temps plus reculés. Ce sont tout au plus de jeunes mères, élégantes, vêtues d'une façon coquette, quelquefois peu décente, tenant de toutes les manières un poupon tout nu qui se joue et badine dans leurs bras. Rien de chaste, rien de divin, rien de chrétien ni dans la mère, ni dans l'enfant. Tout y frappe les yeux et les sens, rien n'y suscite la moindre idée surnaturelle. Et ce sont ces vierges que les artistes modernes voudraient nous faire vénérer préférablement aux madones antiques! Fi donc! plutôt les naïves créations du Moyen-Age, avec leurs imperfections, que les fades productions si artistement travaillées d'un siècle qui chasse le surnaturel et le divin de tout ce qu'il enfante!

Mais poursuivons notre étude à la voussure de la baie. Notre sujet s'y continue d'une manière saisissante.

Dans les statuettes du premier cordon, en partant du tympan nous reconnaissons des anges adorateurs. Ils ne viennent pas décerner leurs hommages à la Reine des cieux, selon M. Bulteau, pas plus que *les sciences* et *les arts;* nous retrouverons cette pensée ailleurs; ils viennent célébrer la naissance du Messie et lui faire cortége depuis sont entrée dans le monde jusqu'à son retour dans le ciel.

Le second cordon se compose des représentations allégoriques des sciences et des arts. Les sciences sont figurées par des femmes qui tiennent divers attributs, et les arts par des hommes qui se livrent à différentes occupations manuelles et intellectuelles.

Quelle idée symbolique nous offrent ces personnages, ou plutôt les arts et les sciences qu'ils représentent? Il nous semble que le statuaire a voulu par là nous dépeindre l'image du monde physique et moral, que Jésus-Christ vient habiter et illuminer. Il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; il est le grand réparateur de toutes choses; l'humanité tout entière

vient lui rendre hommage en consacrant ses travaux à Celui qui est la source de toute vérité et de toute sagesse. Elle est ici représentée par son côté intellectuel, qui est le plus noble et celui par où elle touche le plus à Dieu.

Après avoir contemplé le Sauveur *venu* dans le monde, nous allons le voir quitter la terre pour monter au Ciel et entrer dans la gloire.

Reportons-nous au tympan de la baie latérale de gauche. C'est la scène de l'Ascension qui se déploie à nos regards. Nous remarquons ici encore trois compartiments divisés par de gracieuses bordures, et dont celui du haut est rempli par le sujet principal. Au premier étage, dix hommes assis dirigent leurs regards vers le ciel, et, dans la zone intermédiaire, des anges aux ailes déployées paraissent descendre du firmament et s'adresser à ces personnages. Évidemment ce sont ces messagers célestes dont parle l'Évangile, qui viennent dire aux nombreux spectateurs de l'Ascension du Christ : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum ? Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là les yeux levés au ciel ?...*

On peut objecter contre cette opinion que les hommes ne se tiennent pas debout, comme le mot latin *statis* paraîtrait l'exiger. Et cette inexactitude a occasionné aux iconographes beaucoup de recherches à peu près stériles et des interprétations obscures. On a pensé à la *descente du Christ dans les lymbes,* au *fleuve de vie* dont il est parlé à la fin de l'Apocalypse, et qui semblerait jaillir des pieds de l'Homme-Dieu. Mais alors d'autres difficultés se rencontrent, beaucoup plus inexplicables que celle des Galiléens assis, et l'on ne comprend plus la mission que les anges viennent ici remplir.

Il est bien plus simple de supposer une défectuosité dans l'exécution d'un sujet qui se dessine si nettement, que d'en bouleverser pour cela le sens général. Le sculpteur ne pouvait sans doute faire tenir debout ses personnages sans les mettre en disproportion avec le reste du tableau, ou bien, peut-être encore, un oubli, un peu d'irréflexion lui auront fait commettre cette faute historique.

Ne pourrait-on pas demander aussi pourquoi la Sainte Vierge se trouve couchée près du berceau de son fils, dans le tympan de l'autre baie que nous venons de décrire? Et pourquoi encore tant de peintres modernes ont représenté Marie tombant en défaillance au pied de la croix, tandis que, d'après le texte sacré,

Stabat, elle se tenait debout? Ce sont là de ces inexactitudes qui accusent une connaissance peu approfondie du sujet et qui n'ont pas assez d'importance pour en détruire l'idée générale.

Mais ce qui démontre, selon nous, d'une manière plus frappante, que l'Ascension du Christ est le thême réel que le statuaire a traité dans ce tympan, c'est que d'abord tous les principaux sujets de ce portail représentent des passages saillants de l'histoire sacrée; comme on voulait en composer un livre au niveau de l'intelligence vulgaire, il fallait en rendre la lecture facile et instructive; c'est qu'ensuite la scène qui se déroule dans le tympan se rattache parfaitement à l'ensemble de la composition. Jésus entre dans le monde, à la porte de droite; dans celle de gauche, il quitte le monde et retourne à son Père.

C'est ainsi qu'il nous apparaît dans le fronton ogival, debout, plein de gloire et de puissance, ne touchant plus des pieds la terre et paraissant s'élever sur un nuage, aux ondulations symétriques, qui commence à le dérober aux regards de ses disciples. Deux anges l'escortent à travers les airs, en le montrant du doigt aux témoins émerveillés de cet imposant spectacle.

Le sujet allégorique qui orne les deux cordons de la voussure se rapporte encore admirablement à l'ensemble. C'est un calendrier de pierre où le sculpteur a retracé les douze signes du zodiaque et les douze mois de l'année sous la figure de petits personnages qui se livrent pour la plupart aux travaux champêtres correspondant aux différents mois. Or, ce calendrier n'a pas été placé ici comme un simple ornement de fantaisie, il représente le firmament, ce dôme céleste et matériel vers lequel s'élève le Vainqueur de la mort; il figure tout ce sublime univers, cet empire du temps que règlent les mouvements des astres, dont le divin Triomphateur va franchir les incommensurables limites pour aller s'asseoir à la droite de son Père. C'est là que nous le contemplerons, au tympan de la porte centrale, siégeant sur son trône, environné d'une auréole de gloire, au milieu de quatre évangélistes, au sein de l'assemblée immortelle des anges et des saints.

L'Abbé Hénault.

Nota. — La notice intéressante publiée dans notre dernier numéro avec l'agrément du savant auteur qui l'a composée, a été extraite de la *Revue archéologique* publiée par A. Leleux. On trouvera dans ce même recueil le dessin du reliquaire dont cette notice donne la description.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

ET NOUVELLES DIOCÉSAINES.

La fête de la Toussaint a été célébrée à la cathédrale avec la solennité accoutumée. Le sermon a été prêché par M. l'abbé Lavanne, vicaire de Saint-Aignan.

— Le 3 novembre, à l'occasion de la rentrée des tribunaux, une messe du St-Esprit a été dite, selon l'usage, dans le chœur de la cathédrale. A cette messe assistait tout le corps judiciaire composé de M. le Président du tribunal civil, de MM. les Juges, les Avocats et les Juges de Paix des cantons de l'arrondissement.

— Le dimanche 7 novembre, un incendie a éclaté dans les greniers de l'Institution Notre-Dame. Favorisé par la violence du vent, le feu eut bientôt dévoré les deux tiers de la toiture, malgré la promptitude et l'énergie des secours. Dans cette douloureuse circonstance, M. l'abbé Brou, directeur de la maison, a pu reconnaître une fois de plus de quelles sympathies son œuvre est l'objet dans la ville de Chartres et dans toute la contrée. Mgr a fait mettre immédiatement à sa disposition la plus vaste salle du séminaire, et dès le soir même la plupart des élèves ont pu y être installés pour la nuit suivante. De son côté, M. le Préfet a offert plusieurs chambres dans son hôtel pour recevoir MM. les professeurs de l'établissement.

— Le lundi 15 novembre, fête de saint Eugène, l'assemblée générale des zélateurs et des zélatrices de l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi a eu lieu à l'Évêché, sous la présidence de Mgr l'Évêque. Sa Grandeur qui désire ardemment voir cette belle association se répandre de plus en plus parmi nous, fixe chaque année le jour de sa fête pour cette réunion solennelle. Dans un des numéros de l'année prochaine, nous donnerons un compte-rendu détaillé des résultats de l'œuvre pour notre diocèse.

— Le 17 novembre, a eu lieu, comme nous l'avons annoncé, l'inauguration du nouvel orgue de la paroisse de St-Aignan. L'assistance a été fort nombreuse et bien recueillie; la musique et les chants, parfaitement exécutés. Mgr a terminé la cérémonie par la bénédiction du Saint-Sacrement.

— Dans notre dernier numéro, nous avons suggéré l'idée d'avoir chaque jour une messe à la crypte pour le renouvellement du diocèse, et d'entretenir deux bougies près de l'image de Notre-Dame sous-terre. Plusieurs personnes se sont associées de suite à ce pieux projet. Nous pourrions citer une famille d'ouvriers qui s'est fait inscrire pour trois messes et qui se charge d'entretenir les deux bougies pendant douze jours. Plusieurs prêtres ont aussi demandé que des messes et des prières fussent dites à la crypte pour le succès du jubilé ou d'une mission dans leurs paroisses. Nous l'espérons, on comprendra bientôt généralement, selon la pensée de Mgr l'Évêque de Poitiers, que l'église souterraine est la source principale d'où Notre-Dame de Chartres fait jaillir et répand ses bénédictions sur tout notre diocèse.

— Depuis plusieurs semaines, Mgr l'Évêque est allé chaque dimanche donner le sacrement de Confirmation dans quelques paroisses du diocèse.

— Le dimanche 21 novembre, fête de la Présentation de la Sainte Vierge, un fait bien consolant se passait dans notre ville de Chartres. Peu de personnes, il est vrai, ont eu le bonheur d'en être les témoins; mais toutes les âmes chrétiennes s'en réjouiront avec nous. Après plus de soixante années d'exil, Notre-Seigneur allait se rapprocher d'un temple qu'il avait habité durant plusieurs siècles et sanctifier de nouveau par sa présence une demeure si longtemps et si tristement profanée. Nul doute que les anges saints qui ont tant pleuré sur ces ruines ne soient venus par milliers contempler ce ravissant spectacle. Nos lecteurs nous ont compris : nous voulons parler de Sainte-Foy et de la première cérémonie religieuse qui s'est accomplie dans son enceinte vénérée. En attendant que le sanctuaire lui-même puisse être rendu au culte, une chapelle provisoire a été préparée dans une partie des bâtiments destinés aux religieux qui doivent l'habiter. C'est encore Béthléem, mais Béthléem quand on y possède Jésus, n'est-ce pas le cénacle, n'est-ce pas déjà le ciel? En l'absence de Monseigneur, la bénédiction du petit oratoire a été faite par M. l'abbé Paquert, vicaire-général; le R. P. Ménard a bénit les appartements appropriés à la communauté. Le R. P. supérieur de la maison de Paris, venu exprès pour cette circonstance, a célébré ensuite les saints mystères; tous les assistants étaient émus et attendris. La chapelle ne pouvait contenir, il est vrai, que peu de monde; mais de pieux visiteurs se sont succédé sans interruption tout le jour. Le Saint-Sacrement était resté exposé depuis la messe, et les fidèles venaient en foule féliciter Notre-Seigneur et le remercier de cette grâce immense qu'il vient de faire à la ville de Chartres. Qu'est-ce en effet que l'œuvre de Sainte-Foy? Un grand scandale de moins, un sanctuaire de plus, une œuvre de réparation et d'expiation qui nous obtiendra les faveurs les plus précieuses.

Le soir, à sept heures, Mgr l'Évêque de Chartres venait offrir à son tour une nouvelle marque de sa profonde sympathie pour l'Œuvre des RR. PP. Maristes. Après une touchante allocution du P. Choizin, pendant laquelle on vit couler bien des larmes, Sa Grandeur bénit solennellement une belle statue de la Sainte Vierge placée derrière l'autel. Le salut du Saint-Sacrement couronna cette sainte et délicieuse journée.

— Le même jour et le lendemain, à l'occasion de la fête de la Sainte Vierge, plusieurs pensionnats de demoiselles sont venus à la crypte pour se mettre d'une manière toute spéciale sous la protection de Notre-Dame.

— Mgr l'Évêque de la Martinique est venu dernièrement à Chartres. Sa Grandeur a visité la Cathédrale, l'église souterraine et vénéré la sainte Tunique de Marie.

— Les retraites des séminaires, celle de la Sainte-Famille et des Dames de l'association du Saint-Sacrement, ont été prêchées par le R. P. Massias, jésuite de la maison de Poitiers. Le zélé missionnaire ne met pas des coussins sous les coudes des personnes du monde, et celles qui prétendraient allier avec la piété certaines habitudes peu chrétiennes, entendent de sa bouche de bonnes vérités.

— Le dimanche 28 novembre, le discours d'usage sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi, a été prêché par M. l'abbé Percebois, vicaire de Saint-Hilaire de Nogent-le-Rotrou.

NOMINATIONS ET MUTATIONS DANS LE CLERGÉ.

M. l'abbé Olivier, chanoine, secrétaire de l'Évêché, et M. l'abbé Teyssier, chanoine honoraire, directeur au Grand-Séminaire, ont été nommés vicaires-généraux depuis quelques semaines.

— M. l'abbé Bannier, prêtre-trésorier de la Cathédrale, a été désigné par Monseigneur pour desservir le sanctuaire de la Brêche.

— Il y a deux mois, en consacrant quelques lignes à la mémoire de M. l'abbé Blondeau, le chroniqueur de Notre-Dame était loin de prévoir qu'il était destiné à remplacer son vénérable maître au Chapitre de la cathédrale. Le nouveau chanoine conserve la direction de la Maîtrise, et il est même permis de croire que Monseigneur, en le nommant, a voulu surtout favoriser cette œuvre dont les ressources étaient presque nulles.

M. l'abbé Hurteaux, curé de Fains, a été transféré à St-Laurent-la-Gâtine.

MISSIONS DIOCÉSAINES.

Les Missions continuent à produire les plus heureux fruits dans les paroisses du diocèse qui ont le bonheur d'être évangélisées. Nous avons reçu à ce sujet bien des détails consolants que nous nous empressons de transmettre en partie à nos lecteurs.

— Le R. P. Michon ne se lasse point du Perche, et de leur côté les bons habitants du Perche ne se lassent point des instructions de leur charitable apôtre. C'est partout le même zèle, le même empressement pour entendre sa parole. On assiége, on inonde l'église pendant toute la durée des exercices, et quand le bon Père est forcé de partir, on le suit dans les paroisses voisines où il va successivement répandre la semence évangélique.

C'est ce qui a eu lieu notamment à Frétigny. La Mission donnée tout récemment dans cette paroisse a eu un véritable succès. A chaque instruction, l'église était constamment pleine, et beaucoup de personnes se trouvaient même obligées de se tenir debout. La cérémonie de la consécration de la paroisse à la Sainte Vierge et celle de l'amende honorable ont été tout à la fois magnifiques et fort touchantes. On compte un bon nombre de retours même parmi les hommes. Plus de quatre cents communions ont eu lieu dans le cours de la Mission et cent cinquante personnes ont pris le scapulaire.

— A Orrouer, le P. Petit a également obtenu d'heureux succès. Malgré la difficulté d'organiser dans cette paroisse une mission régulière, à cause de l'isolement de l'église et de l'éloignement des hameaux, une trentaine de personnes sont revenues à la pratique des devoirs religieux.

Mais un autre résultat non moins important peut-être, c'est d'avoir affermi dans le bien celles que la grâce de Dieu avait touchées dans le cours de l'année dernière. Toutes, pendant ce saint temps, se sont approchées une ou plusieurs fois de la Table-Sainte, et cette paroisse où trente personnes à peine remplissaient le devoir pascal, en compte aujourd'hui une centaine.

Ajoutons que le mouvement imprimé dans ces jours de salut ne s'est pas arrêté avec la mission, et que de nouveaux retours réjouissent les bons chrétiens de cette paroisse.

— La paroisse de Fruncé vient d'être évangélisée par un autre Mariste, le P. Monachon. Ici encore, même empressement pour entendre le missionnaire et même triomphe de la grâce sur les cœurs. Des jeunes gens, des hommes d'un âge mûr, des vieillards ont repris les habitudes religieuses qu'ils avaient abandonnées. On a compté environ trois cents communions pendant la durée des saints exercices.

— Mais c'est surtout à Sandarville que Notre-Dame de Chartres a fait des merveilles, car c'est à la protection toute puissante de Marie que nous devons attribuer tous nos succès : *totum nos voluit Deus habere per Mariam.* La mission a été donnée par le P. Anastase, religieux capucin. Une sorte d'instinct merveilleux rapproche aujourd'hui nos populations de ces hommes vénérables qu'on s'était plu à dépeindre comme les ennemis du progrès et qui sont au contraire les apôtres de la véritable civilisation. Que Dieu en soit béni ! Les instructions ont été suivies avec un zèle admirable et écoutées avec un parfait recueillement. On accourait même des pays environnants pour prendre part aux exercices. Cette petite paroisse, qui compte environ quatre cents âmes, a vu, à la fin de la mission, un grand nombre d'hommes s'asseoir à la Table-Sainte.

Si les préjugés qu'on avait autrefois contre les missions existaient encore, ils devraient bien tomber en présence de pareils faits.

Nous accordons que plusieurs des conversions qui ont lieu dans ces circonstances ne sont pas durables ; mais cette démarche est un premier pas vers le bien, c'est même un bien véritable, et il en reste toujours quelque chose. D'ailleurs, la mission ne profite pas seulement à ceux qu'elle ramène à Dieu, elle n'est pas moins utile aux personnes déjà chrétiennes en les affermissant de plus en plus dans leurs bonnes dispositions. Enfin le pasteur recueille d'une mission les plus heureux fruits pour lui-même : sa confiance redouble, son zèle se ranime ; il voit ce que peuvent les industries de la charité, l'appareil extérieur des cérémonies, etc. Aussi un des prêtres les plus vénérables du diocèse, après une mission donnée dans sa paroisse, déclarait-il hautement qu'il n'avait pas compris jusqu'à ce jour l'efficacité de ce moyen de salut et qu'il se croyait désormais obligé en conscience à faire donner de temps en temps une mission dans sa paroisse.

Oui, CE SONT LES MISSIONS ET LE SOIN QUE L'ON DONNE AUX ENFANTS QUI SAUVERONT LA FRANCE, a dit Léon XII, et il ne tient qu'à nous de justifier cette parole dans le pays que nous habitons.

OFFRANDE D'UN TROISIÈME LUSTRE A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Le dimanche 14 novembre, une touchante cérémonie réunissait autour de la statue miraculeuse de la Vierge-Mère les jeunes congréganistes du Sacré-Cœur de Marie, chargées de la douce mission d'appendre, au nom de la confrérie de Notre-Dame de Chartres, un troisième lustre à la couronne de leur patronne vénérée.

En l'absence de M. le Curé de la Cathédrale, retenu ailleurs par une pieuse visite à l'ancienne paroisse de son oncle le martyr, c'est à M. l'abbé Féron, premier vicaire de Notre-Dame, que revint l'honneur de présider la réunion, et à l'heure solennelle des recommandations, une foule considérable de pieux fidèles semblait heureuse et fière d'applaudir aux efforts persévérants tentés de jour en jour pour rendre au pélerinage de Notre-Dame de Chartres quelque chose de son ancienne splendeur.

A ce moment même, assemblé autour de son Évêque, le clergé de la Cathédrale et de la ville présentait à Sa Grandeur, à l'occasion de sa fête, ses félicitations et ses vœux. Dans un petit mot dicté par la circonstance, M. l'abbé Legendre, sous-directeur de la confrérie, n'hésita pas à signaler aux assistants une coïncidence aussi heureuse; et ce nouveau don de la piété filiale ne fut offert à Marie qu'en l'invitant à répandre sur le diocèse et son premier pasteur, sur la France et sur l'Église entière, quelques-unes des abondantes bénédictions dont Elle est la dispensatrice.

REVUE DES BONNES ŒUVRES.

DE LA PRESSE RELIGIEUSE.

Mgr l'évêque de Valence adressait dernièrement aux curés de son diocèse une lettre-circulaire en faveur des bons livres et des journaux religieux. Nous aurions voulu la reproduire en entier, pour exciter de plus en plus nos lecteurs à seconder les efforts de ce véritable apostolat de la presse devenu plus nécessaire que jamais.

« La presse, dit l'éminent prélat, est une des grandes puissances de l'époque. Par les livres et les journaux qu'elle publie, le bien et le mal, le poison et le remède circulent dans le monde, arrivent à toutes les portes et versent dans les âmes la vie ou la mort. »

Après avoir dit avec quelle activité prodigieuse le génie du mal répand ses funestes doctrines, et montré comment les défenseurs de la foi et de la morale s'opposent à ce torrent qui menace de tout engloutir : « C'est à nous, Monsieur le Curé, ajoute le vénérable évêque, c'est à nous d'encourager en toutes manières ces généreux efforts pour le bien. Dieu nous a confié le soin des âmes formées à son image et rachetées par le sang de Jésus-Christ. Employons à ce devoir sacré nos conseils, notre influence, nos ressources. Aidons le zèle à accomplir son œuvre en lui facilitant l'accès de l'établissement public et du seuil domestique. Réparons les oublis, compensons les défections, suppléons aux impuissances. Nous aurons, dans la mesure de notre pouvoir,

travaillé à la culture de la vigne du Seigneur ; nous en aurons fécondé la terre et préparé les fruits. »

Remarquons surtout les paroles suivantes :

« S'il vous plaisait aussi, Monsieur le Curé, de vous livrer, dans les quelques heures de loisir que vous laisse l'exercice du saint ministère, à quelques études spéciales, on ferait dans les colonnes de la Revue un bienveillant accueil aux diverses productions de votre plume. Qui empêche plusieurs d'entre vous, les jeunes ecclésiastiques surtout, qui n'ont pas encore beaucoup d'occupations dans leurs paroisses, de profiter de cette occasion pour mettre au jour leurs pensées sur une foule de questions palpitantes d'intérêt ? Un fait, une légende, une cérémonie civile ou religieuse, l'histoire d'une abbaye ou d'un monastère, l'origine d'une église ou d'un pélerinage, les ruines d'un château ou d'une commanderie ; combien d'autres sujets se présentent souvent d'eux-mêmes, dans les contrées qu'ils habitent, à leurs considérations ! »

Enfin, un appel direct en faveur de l'*Ami des familles*, feuille religieuse publiée à Valence, termine cette lettre remarquable :

« A présent, Monsieur le Curé, que nous avons fait connaître notre pensée, vous comprenez où nous voulons en venir. Que vous demandons-nous ? Nous dirons que, partageant nos sympathies pour l'*Ami des Familles*, vous nous aidiez à le répandre et à le propager. Il sera, comme nous l'avons dit, un aide et un auxiliaire pour vous, car il ira quelquefois dans des lieux où vous ne pouvez pas aller vous-même, porter des paroles de lumière et de salut. Un petit livre, et surtout un petit journal, se glisse facilement partout ; il entre dans les salons, et souvent, sans qu'on s'en doute, à l'heure où l'esprit est ouvert à de suaves pensées, il donne de salutaires leçons.

» Nous venons de nommer directeur de l'*Ami des Familles* M. l'abbé Nadal, chanoine de notre basilique cathédrale et vicaire général honoraire. Nous laissons à son dévouement le soin de réaliser, avec le comité dont M. l'abbé Jouve, chanoine et sous-doyen de notre chapitre, reste président, toutes les autres améliorations dont la Revue peut-être susceptible. »

Ces mêmes paroles, ces mêmes réflexions, nous les avons plus d'une fois entendues, et elles n'ont pas peu contribué à soutenir notre courage. La *Voix de Notre-Dame de Chartres* se publie avec l'agrément de notre vénérable évêque, et elle a été placée sous le patronage de Notre-Dame de sous-terre. Que nous fallait-il de plus pour marcher avec confiance ? Nous n'avons pas, il est vrai, de nombreux collaborateurs, et souvent il nous a fallu rédiger nos articles au milieu d'un essaim d'enfants qui se jouaient autour de nous, ou dans d'autres circonstances plus malencontreuses encore. Toutefois, grâce à la protection de Notre-Dame, les sympathies ne nous ont pas manqué jusqu'à ce jour. Notre

publication est actuellement reçue dans tous les établissements ecclésiastiques et dans la plupart des paroisses de notre diocèse ; elle compte aussi un bon nombre d'abonnés dans plusieurs autres diocèses de France. Les ressources de l'œuvre ont augmenté d'un tiers dans le cours de l'année qui va finir. Espérons que l'année 1859 nous procurera de nouvelles et plus abondantes recrues.

DES MAITRISES ET DE LA DIRECTION DES ENFANTS DE CHŒUR.

Lettre à M. l'abbé D., chanoine de la cathédrale de M.

Monsieur et vénérable confrère,

Un de vos amis m'a fait remettre, il y a déjà près d'un an, une série de questions que vous lui adressiez sur la maîtrise de Notre-Dame de Chartres. Chargé d'organiser un pareil établissement dans votre cathédrale, vous avez voulu chercher à profiter de l'expérience des autres. C'est ce que j'ai fait moi-même au début de l'œuvre qui m'a été confiée. J'ai écrit en plusieurs endroits, j'ai demandé des renseignements aux directeurs de certaines maîtrises renommées, j'ai enfin visité plusieurs grandes églises, pour voir de mes propres yeux ce que j'avais appris par ouï-dire. Mes recherches ont abouti à me convaincre qu'il y avait encore beaucoup à faire sur ce point pour atteindre la perfection désirable. Quoiqu'il en soit, dans une première lettre, que j'eus l'honneur de vous adresser, je vous fis connaître ce que nous avions commencé chez nous. J'aurais dû m'en tenir là ; mais je me suis engagé témérairement à vous communiquer plus tard d'autres pensées sur l'établissement d'une maîtrise. Les réflexions que j'ai faites depuis cette époque m'ont donné l'idée d'un travail plus étendu, que j'insérerai dans la *Voix de Notre-Dame,* et que je soumettrai à votre appréciation, bien loin de vous l'offrir comme un plan à suivre.

Dans mon esprit, la question d'une maîtrise et celle de l'éducation, surtout de l'éducation cléricale, ont entre elles les rapports les plus intimes : c'est ce qui doit rendre ce sujet intéressant pour les petites comme pour les grandes paroisses. Voici donc les propositions que j'ai le dessein de développer dans une suite d'articles : La réforme dans le service des églises, surtout dans les campagnes, est plus urgente que jamais ; la réforme de l'éducation pour l'enfance n'est pas moins nécessaire, comme il sera facile de s'en convaincre ; un des moyens les plus efficaces pour arriver à ce double résultat, c'est l'établissement de bonnes

maîtrises et de classes spéciales pour les enfants de chœur ; cet établissement est possible, il est même assez facile, si nous voulons sérieusement et généreusement l'entreprendre. Comme vous le voyez, ce sujet est de la plus haute importance, et celui qui le traiterait d'une manière satisfaisante rendrait un service réel à la société chrétienne. A coup sûr je n'ai point cette prétention, je connais trop ma faiblesse ; mais ce que je dirai suffira peut-être pour attirer l'attention de quelques esprits sérieux et préparer, dans quelques paroisses, une transformation bien désirable.

Je vous prie, Monsieur et vénérable confrère, d'excuser le retard que j'ai mis à exécuter ma promesse et d'agréer l'expression du respectueux dévouement avec lequel je suis,

Votre très-humble serviteur,

YCHARD,
Chan., Direct. de la Maîtrise.

Chartres, le 30 novembre 1858.

UNION DE PRIÈRES POUR LA DESTRUCTION DES MAUVAIS LIVRES.

Une personne pieuse nous a remis, il y a quelques semaines, un petit imprimé destiné à propager une bonne Œuvre : nous nous empressons d'en faire connaître le texte à nos lecteurs. Le voici :

« Afin de nous aider, au moins par vos prières, à détruire les mauvais livres, gravures indécentes, etc., vous êtes invité à réciter tous les jours un *Ave Maria* avec cette invocation à l'Archange Saint Michel : *Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat, afin que nous ne périssions pas au jour terrible du jugement.*

» En retour, vous aurez part à une messe qui se dit et se dira à perpétuité le *mercredi* de chaque semaine, dans l'église cathédrale de Chartres. En outre, si vous faites inscrire votre nom sur un des registres de cette association, vous pourrez gagner chaque jour une indulgence de 100 jours, et chaque mois une indulgence plénière accordée par Sa Sainteté Pie IX, le 22 novembre 1852, aux personnes fidèles à réciter tous les jours les deux prières indiquées. »

La messe annoncée ci-dessus se dit en effet le mercredi de chaque semaine, dans l'église cathédrale de Chartres, en vertu d'une fondation dûment établie et autorisée depuis environ deux ans.

Quant aux indulgences ci-dessus mentionnées, quoique l'impri-

mé qui les relate ne porte point d'approbation épiscopale, nous pouvons en garantir l'authenticité.

Un registre de l'association se trouve à la Communauté de Saint-Paul de Chartres.

La prière est assurément l'arme la plus puissante que nous ayons en main pour combattre et détruire le mal; mais à la prière il faut joindre l'action, selon la mesure de nos forces, et compter sur le secours de Dieu. Prions d'abord pour la destruction des mauvais livres, des journaux impies, etc.; rien de mieux. Mais ce n'est pas assez : opposons le bien au mal; et si nous n'écrivons pas nous-mêmes, tâchons du moins de favoriser, de propager le plus que nous pourrons la lecture des bons livres et des feuilles religieuses. Par là nous rendrons à nos frères un immense service.

La simplicité de certains écrits rebute quelquefois; on voudrait des pensées plus élevées, un style plus fleuri, que sais-je? Toutefois nous dirons avec M. Olier : Ceux qui les lisent ne doivent pas s'en dégoûter; il faut que chacun pense que ceci n'est pas écrit pour lui seul. Ce qui ne le touche pas touchera peut-être un autre.

Du reste, l'OEuvre dont il s'agit ici a déjà fait un grand pas dans cette voie que nous indiquions tout-à-l'heure. Grâce à la générosité d'une personne charitable, elle a publié de grandes images religieuses d'un bon marché fabuleux. La série de ces images doit renfermer tout l'enseignement catholique.

On peut les répandre avec fruit dans les campagnes où elles auront un succès prodigieux et d'ailleurs bien mérité.

Il en existe un dépôt à la communauté de St-Paul de Chartres.

BIBLIOGRAPHIE.

LA DÉVOTION A MARIE EN EXEMPLES,

Ou Excellence des prières et des pratiques en l'honneur de la très-sainte Vierge, démontrée par un grand nombre d'exemples, de traits et de miracles authentiques.

Ouvrage utile aux catéchistes, aux prédicateurs et aux directeurs des Congrégations de la sainte Vierge, avec une table alphabétique des matières, par le R. P. Huguet, mariste.

Deux volumes in-12 de 500 pages, prix 6 francs.

L'espace nous manque pour rendre compte aujourd'hui de cet ouvrage, nous y reviendrons dans un prochain numéro.

Les abonnés à la *Voix de Notre-Dame* pourront se le procurer pour 4 francs en le faisant prendre au bureau du journal, et pour 5 francs s'ils désirent le recevoir *franco* par la poste.

LE CHANT DES PÉLERINS.

I

Autour de nos vieilles bannières
Les peuples se sont ralliés;
Prenez les bourdons de vos pères,
Longtemps près de l'âtre oubliés;
Des vieux pas consultez l'empreinte,
Vous verrez que vers notre enceinte
Ils se dirigent presque tous;
Au fond de l'antique chapelle
La Vierge Noire vous appelle :
Bons pélerins, réveillez-vous.

II

Quand jadis l'ancien tabernacle
Avait perdu l'arche de Dieu,
Le ciel se taisait, plus d'oracle,
Les anges quittaient le saint lieu;
Tel, en perdant la Vierge Noire,
Ce temple privé de sa gloire
Voyait pleurer tous ses chemins;
Mais c'est fini de son veuvage :
Pour baiser la nouvelle image,
Réveillez-vous, bons pélerins.

III

Pour une âme aveugle et chérie
Vous qui priez, venez la voir;
N'est-elle pas toujours Marie,
Du pécheur la mère et l'espoir?
Bien des cœurs que le vice enlace
Ou que l'indifférence glace
Bravent le céleste courroux;
Pour qu'ils s'éveillent sur l'abime
Prêt à dévorer sa victime,
Bons pélerins, réveillez-vous.

IV

Hélas! sur notre pauvre terre
Il est encore des malheurs;
Plus d'une douleur solitaire
Sur un grabat verse des pleurs!
Vers la mère de la souffrance
Faisons monter notre espérance,
Adressons-lui tous nos refrains;
Pour qu'elle brise tant de chaînes,
Pour qu'elle endorme tant de peines,
Réveillez-vous, bons pélerins.

V

L'erreur jette son triste voile
Sur le bel astre de la foi :
Saluez la brillante étoile
Qui des ténèbres fait l'effroi.
Vers la bonne route oubliée
Reviens, pauvre âme dévoyée,
Aux clartés de ses feux si doux;
Si vous craignez chute prochaine,
Si quelque penchant vous entraîne,
Bons pélerins, réveillez-vous.

VI

Mais peut-être sans que vers elle
Vous ayez jamais fait un pas,
La Vierge à vous aimer fidèle
Vous sauva de plus d'un trépas.
Du monde impur et de ses vices
Elle éloigna vos pas novices,
Veilla sur vos cœurs enfantins;
Vous lui devez votre innocence;
Au cri de la reconnaissance
Réveillez-vous, bons pélerins.

VII

Que les croyances se ravivent,
Que la foi naisse à nos refrains,
Comme un remords, qu'ils te poursuivent,
Monde, jusque dans tes festins;
Et nous tous, enfants de Marie,
Qui sous sa bannière chérie
Nous donnons un saint rendez-vous,
Au dernier jour notre patronne
Crîra : pour partager mon trône,
Bons pélerins, réveillez-vous.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de GOUVERNEUR.

L'espace nous manque pour rendre compte aujourd'hui de cet ouvrage, nous y reviendrons dans un prochain numéro.

Les abonnés à la [illegible] de *Notre-Dame* pourront se le procurer pour 4 francs en le faisant prendre au bureau du journal, et pour 5 francs s'ils désirent le recevoir *franco* par la poste.

LE CHANT DES PÈLERINS

I

Autour de ces vieilles bruyères
Les peuples se sont [illegible] ;
Prenez les bourdons de vos pères,
Longtemps près de l'être oubliés ;
Des vieux pas consultez l'empreinte,
Vous verrez que vers notre enceinte
Ils se dirigent presque tous.
Au fond de l'antique chapelle
La Vierge Noire vous appelle :
Bons pèlerins, réveillez-vous.

II

Quand jadis l'ancien tabernacle
Avait perdu [illegible] de Dieu,
Le [illegible]
Les anges [illegible] le saint lieu.
Tel, en perdant la Vierge Noire,
Ce temple privé de sa gloire
Voyait pleurer tous ses [illegible]
Mais c'est fini de son veuvage
Pour baiser la nouvelle image,
Réveillez-vous, bons pèlerins.

III

Pour une [illegible] aveugle et chérie
Vous qui [illegible], venez la voir ;
N'est-elle pas toujours Marie,
Ou l'heureuse mère et l'espoir ?
Bien des cœurs que le vice enlace
Ou que l'indifférence glace
[illegible]
Pour [illegible]
Prêt à dévorer sa [illegible],
Bons pèlerins, réveillez-vous.

IV

Hélas ! sur notre pauvre terre
Il est encore des malheurs ;
Plus d'une douleur [illegible]
Sur un [illegible] verse des pleurs ;
Vers le [illegible]
Faisons monter notre espérance,
Adressons-lui tous nos refrains
Pour qu'elle brise tant de chaînes,
Pour qu'elle adoucisse tant de peines,
Réveillez-vous, bons pèlerins.

V

L'essor jadis [illegible]
[illegible] de la foi
[illegible]
[illegible]
Vers la bonne [illegible]
Heureux, [illegible]
Aux [illegible]
Si vous craignez [illegible]
Si [illegible]
Bons pèlerins, réveillez-vous.

VI

Mais peut-être [illegible] dis,
Vous n'avez jamais fait [illegible] ;
La Vierge à vous [illegible] fidèle
Vous a [illegible] de plus d'un [illegible]
Du [illegible] et de ses [illegible]
Elle éloigna vos pas [illegible],
Veille sur vos cœurs enfantins ;
Venez [illegible] votre [illegible],
Au cri de la reconnaissance
Réveillez-vous, bons pèlerins.

VII

Que les [illegible] se ravivent,
Que la [illegible] à nos refrains ;
Comme au [illegible], qu'ils se poursuivent,
[illegible] les [illegible] ;
Et nous tous, [illegible] de Marie,
Qui, sous sa [illegible] chérie,
Nous donnons [illegible] rendez-vous
Au dernier jour [illegible]
Crions : [illegible] tous,
Bons pèlerins, réveillez-vous.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

